

L'IMPÉRATRICE MARIE-LOUISE

PAR FRÉDÉRIC MASSON.

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

PARIS - PAUL OLLENDORFF - 1902.

- I. — L'ARCHIDUCHESSE (1793-1810).**
- II. — DE VIENNE À COMPIÈGNE (décembre-1809-27 mars 1810).**
- III. — LES CÉRÉMONIES DU MARIAGE (27 mars-2 avril 1810).**
- IV. — LA MAISON DE L'IMPÉRATRICE (1810-1814).**
- V. — LA LUNE DE MIEL (avril 1810-avril 1811).**
- VI. — L'EXISTENCE DE MARIE-LOUISE (1811-1813).**
- VII. — LES VOYAGES ET LES FÊTES (avril 1811-mai 1812).**
- VIII. — L'ENTREVUE DE DRESDE (9 mai-18 décembre 1812).**
- IX. — LA RÉGENCE (19 décembre 1812-15 avril 1813).**
- X. — BÉNÉFICES DU MARIAGE AUTRICHIEN (15 avril-9 novembre 1813).**
- XI. — LA CHUTE DE L'EMPIRE (9 novembre 1813-7 avril 1814).**
- XII. — LA SÉPARATION (7 avril 1814-...).**

INTRODUCTION.

C'est ici le trait d'union entre mes études sur Napoléon sentimental et amoureux et celles sur Napoléon familial. À partir de 1809, date décisive, l'enquête sur l'idée de famille ne pouvait prendre un degré satisfaisant de certitude, d'une part, sans la recherche préalable des causes, des préliminaires et des suites du Divorce — et ce fut l'objet de *Joséphine répudiée*, — d'autre part, sans la constatation des conséquences du second mariage, — et c'est le but du présent volume : par là j'aurai déblayé le terrain ; je poursuivrai avec plus de liberté l'étude du sentiment de famille, que complétera en un prochain livre : *Napoléon II*, la recherche du sentiment de paternité rapporté à l'idée d'hérédité. J'aperçois ainsi la terminaison de cette portion de l'œuvre entreprise. La première partie : Jeunesse, formation intellectuelle et morale est terminée : la deuxième, *Amour*, est achevée : de la troisième — *Famille* — il reste à publier les quatre volumes qui la compléteront et qui paraîtront, j'espère, en 1902 et 1903. Je passerai alors à la quatrième et à la cinquième séries, dont on n'a vu jusqu'ici que deux volumes.

Marie-Louise n'est donc qu'une des monographies qui, selon le plan adopté et suivi, depuis dix ans, doivent concourir à fournir l'idée d'ensemble ; j'y traite de Napoléon autant et plus que de Marie-Louise et je ne m'occupe de celle-ci que dans le rapport qu'elle prend avec celui-là. Dès le jour où la rupture est accomplie, je m'abstiens de juger, même de raconter. L'Impératrice des Français m'appartient ; je ne m'occupe pas de la duchesse de Parme. De Marie-Louise, dans sa liaison avec l'Empereur, j'ai voulu fournir une idée complète ; du caractère qu'elle a déployé en France, j'ai parlé avec tous les détails qui le pouvaient peindre ; de la vie qui lui fut faite, j'ai exposé toute l'économie ; mais je me suis borné là, écartant tout ce qui m'eût détourné de cette unique étude, laissant même de côté pour le moment ce qui est du sentiment maternel et des rapports avec les Bonaparte.

J'ai essayé de montrer cette femme telle que, de 1810 à 1815, on la voit telle qu'elle est apparue alors à son mari, à sa cour, à son service intime et à la nation, non telle qu'on l'a jugée plus tard sur sa conduite et ses actes postérieurs. Ce qu'elle a fait ensuite je n'ai ni à l'excuser, ni à le condamner, cela n'est point de mon sujet. Je ne me dissimule point qu'une telle abstraction sera difficilement admise. J'ai à parler d'une femme contre qui s'élèvent les préjugés de tout un peuple : qui, depuis cent ans, est en France un objet de détestation et dans le monde entier un objet de mépris. Mais c'est qu'on la voit telle qu'elle devint et non telle qu'elle fut ; c'est qu'on ne veut classer ni discerner les époques diverses de sa vie et ses sentiments successifs. Pour moi j'ai fait table rase : j'ai regardé uniquement les documents, et d'eux seuls, j'ai tiré mes convictions. J'ai rejeté les témoignages, les jugements et les conclusions d'après coup : ce que fut Marie-Louise archiduchesse et impératrice, voilà seulement ce que j'ai regardé.

Est-ce à dire que je ne partage point l'opinion que se sont formée les patriotes, et que j'éprouve pour Marie-Louise, en contraste avec Joséphine, une sorte de tendresse partielle ? Non certes. J'ai rencontré la légende de Joséphine et j'ai tenté d'y substituer la vérité de l'histoire ; rencontrant la légende de Marie-

Louise, je fais de même. Je n'ai pour l'une ni l'autre, sympathie ou antipathie, seulement la volonté de comprendre et d'expliquer l'une comme j'ai fait l'autre.

Pour celle-là on est constamment parti d'un point faux qui a entraîné toutes les conséquences. On a parlé de Marie-Louise comme d'une Française de naissance et de race, au moins comme d'une femme qui se serait rendue Française par une longue habitude et une fréquentation durable, qui aurait ainsi embrassé nos ambitions, nos goûts, nos passions, nos rêves. Or, elle est née Allemande, elle a été élevée dans la haine de notre pays, et elle n'en a jamais acquis même la notion ; elle y a passé quatre années, mais en quelle vie, en quelle captivité, sans rapport avec les êtres, sans tendresse pour le sol et le paysage. Elle s'est toujours sentie exilée et s'est toujours trouvée étrangère, Elle n'a donc dépouillé aucun des sentiments qu'elle avait apportés et ceux-mêmes qu'elle eût acquis eussent été trop fugitifs pour tracer sur son esprit et sur son cœur.

Aussi bien, quoi qu'il arrive, on reste de sa race. Etre d'une race implique qu'on en a le tempérament physique, mental et moral. Marie-Louise est de sa race ; donc ses actes ne sont intelligibles qu'à travers le prisme de sa race. De plus, elle est née archiduchesse et elle a porté en France un atavisme historique et une éducation impériale : voilà les trois éléments du problème psychologique ; et, de chacun, il faut tenir compte, si, faute de comprendre, on ne veut pas se rendre volontairement injuste.

Suis-je parvenu à m'abstraire de ma race, à me désaxer des idées natives, à oublier les rancunes acquises au point de relever, de définir et de rendre les idées telles qu'elles *devaient* se formuler dans son cerveau, j'en doute. Il eût fallu pour cela, à défaut d'un esprit cosmopolite que je n'envie point, la fréquentation habituelle et l'observation directe d'êtres sinon pareils, au moins sensiblement analogues. Déjà pour un homme, c'est là problème presque insoluble que *la femme* ; qu'est-ce si la femme est étrangère et si elle est née archiduchesse ?

Et, de plus, pour la solution du problème, il manque un élément essentiel : la correspondance que Marie-Louise et Napoléon ont entretenue durant les trois années 1812, 1813 et 1814. Ils s'écrivaient chaque jour, souvent plusieurs fois par jour et de ces milliers de lettres, je n'en ai retrouvé, en dehors des dépêches officielles qu'une de la femme et cinq ou six du mari. A cette terrible lacune qui vraisemblablement ne sera jamais comblée, j'ai suppléé du mieux que j'ai pu, mais combien mal ! Une phrase des lettres à Joséphine n'est-elle pas plus expressive que vingt volumes ? Pour une de ces lettres ne donnerait-on pas tous les commentaires ? C'est le caractère, le tempérament, le génie et l'âme même. Là devant, on ne suppose ni ne déduit ; l'homme apparaît. Au moins, dans le cas improbable où cette correspondance aurait échappé, voudrais-je espérer que la publication qui en serait faite confirmât dans leur ensemble les hypothèses que j'ai proposées.

Le procédé que j'ai employé pour reconstituer le caractère de Marie-Louise est le même que ci-devant. L'étendue de cette monographie semblera peut-être hors de proportion avec le sujet ; si l'unique objet en avait été Marie-Louise, elle eût pu être restreinte, mais Marie-Louise, bien plus que Joséphine, a été l'occasion pour Napoléon de quantité d'idées et même d'actes dont il a fallu rendre compte. Aurai-je à y revenir dans les diverses études que je prépare ; cela est probable. C'est là l'inconvénient grave du plan que j'ai adopté ; il oblige à des répétitions et il conduit à des digressions ; mais l'espoir d'atteindre quelques parcelles de vérité est peut-être mieux fondé qu'en un corps d'ouvrage où l'on sacrifie à la

clarté et à la suite du récit, les aspects relatifs des personnages, leurs milieux divers, leurs mobiles accessoires et leur psychologie successive. L'histoire, renfermée au récit des faits, n'est qu'un exercice de mémoire : ce qu'il faut dégager, c'est la raison des actes et la logique des intentions. L'événement est si souvent le produit du hasard qu'il n'a rien en soi qui intéresse ; il ne porte aucune moralité et ne présente aucune leçon ; il n'a de valeur que par la préparation qu'il exige et par les suites qu'il comporte, par les idées dont il provoque l'éclosion ou dont il favorisa le développement. S'il suffit dans les précis d'histoire générale, si, légitimement, il fait l'objet, dans les histoires particulières, de dissertations savantes et de récits détaillés, il ne saurait contenter en cette forme d'histoire où la suite des études consacrées au même personnage a pour but de l'envisager sous tous les aspects, pour surprendre s'il se peut le secret du sphinx.

Certes, en sa brutalité, le fait importe, mais s'il est acquis et enregistré à une date formelle, je n'ai ni à le discuter ni même à le raconter. Ce ne sont pas les actes de Napoléon que je recherche, ce sont les idées qui l'ont conduit à telle ou telle entreprise, celles qu'il y a portées, celles qu'a provoquées le succès ou le revers. Les faits ne sont ici que les points de repère des idées.

A certains pourtant je m'attache jusqu'à la minutie : c'est qu'ils sont l'expression même des idées, mais ces faits ne sont ni de diplomatie ni de guerre ; ils sont essentiellement dépendants du personnage ; ils émanent directement de lui ; ils représentent l'exécution de ses ordres ; le hasard n'a sur eux aucune action et la fortune aucune prise. Ce sont des pensées en œuvre.

En une telle exploration les écueils sont multiples : ne risque-t-on pas d'attacher une importance égale aux courants majeurs et aux décisions fortuites ? L'accumulation des minuties en un ordre factice et selon une logique objective ne conduira-t-elle pas à des conclusions, exactes en chacun de leurs éléments et fausses en leur ensemble ? A force de chercher le détail, ne perdra-t-on pas de vue la conception générale et ne prendra-t-on pas pour le conducteur essentiel et permanent ce qui n'est qu'un accessoire momentané et presque invisible ? Enfin, en mettant les choses au mieux et en supposant qu'on ait constamment approché une vérité au moins relative, lorsque l'œuvre sera terminée, rétablira-t-on les plans, distinguera-t-on les formes, définira-t-on l'occasionnel et le définitif ? Dans ce tableau, la perspective se perdra par la distribution uniforme de la lumière ; rien ne ressortira parce que tout se trouvera également éclairé ; nul morceau ne viendra en saillie puisqu'aucun parti pris d'ombre ne le fera valoir ; la composition même restera indécise et mystérieuse et si quelques lecteurs attentifs devinent que ces études partent d'un point commun, s'enchaînent, se commandent, se prêtent un appui mutuel, se dirigent vers des conclusions pareilles, la plupart n'y verront que l'effort d'une compilation obstinée ou, comme on l'a dit, l'exploitation, sans intérêt, d'une mine dès longtemps épuisée.

Cela est vrai : mais si je m'étends ainsi, c'est que, pièce à pièce, je défriche ce champ vraiment inexploré. Je l'ai entrepris par morceaux, car mes forces sont médiocres et mon regard est borné. Je m'avance pas à pas, affermissant à mesure le terrain, et allant de ce que je suis arrivé à connaître à ce qui me reste inconnu. Peut-être ce que je crois découvrir n'est-il neuf que pour moi seul. C'est le propre des ignorants, et trente ans de travail m'ont appris au moins que je ne savais rien.

Au moins je n'invente point ; je ne soutiens pas une thèse ; je présente les conclusions que fournit un dossier patiemment formé : la répétition de faits

semblables et d'idées pareilles donne la ligne générale ; le rapprochement presque mécanique qui s'opère cuire les papiers produit les opinions. Celles-ci s'imposent parla fréquence des documents et se rendent évidentes par la conformité de leur esprit. De ces éléments, les conséquences sortent et se déduisent, et du connu qui est l'action, permettent de remonter à l'inconnu qui est la pensée ; mais les deux formules ne se confondent pas et la portion documentaire reste intacte et comme indépendante.

Pourtant, pas plus qu'ailleurs, je n'indique ici les sources où j'ai puisé. Les bons juges reconnaîtront celles qui sont publiques et voudront bien me faire crédit sur les autres. Comme ailleurs et plus qu'ailleurs, d'heureuses trouvailles et de bienveillantes communications ont facilité ma tâche ; j'ai rencontré dans des livres publiés en Allemagne et en Autriche des secours que je regrette de ne pas avouer, mais j'ai pris mon parti pour des raisons qui ont gardé à mes yeux toute leur valeur et sur lesquelles il convient que je m'explique une fois de plus puisque c'est la critique la plus habituelle qu'on fait à mes livres.

D'abord, j'estime que des indications aussi multipliées couperaient le récit, le rendraient inécrivable, illisible, presque inintelligible. Resterait à en grouper l'énumération en tête de chaque chapitre. A quoi bon ? cela n'est ni scientifique, ni profitable, fournit seulement l'illusion d'un appareil d'érudition invérifiable. Chaque phrase, chaque mot aurait en réalité besoin de s'appuyer d'un texte ; dès qu'on se refuse à annoter ainsi, des parties demeurent suspectes et restent au compte de l'auteur : je préfère y prendre tout. Voici le quatorzième volume que je publie sur la période Napoléonienne, le vingt-deuxième volume d'histoire que je fais imprimer. De ces vingt-deux volumes, personne n'a contesté un document, personne n'a discuté une assertion de fait. Cela me donne quelque force et me permet quelque liberté. J'ai pu me tromper ; jamais je n'ai volontairement trompé. Je suis prêt à justifier toutes mes assertions et à montrer mes notes à quiconque voudra discuter de bonne foi. Je n'ai jamais refusé un renseignement ni une indication à qui que ce soit, mais je ne me soucie point de fournir aux démarqueurs et aux plagiaires des pavillons pour leur piraterie ; je ne me prête pas à divulguer une bibliographie assez ample sur laquelle j'ai porté mon effort ; je ne veux pas livrer par des cotes d'archives les moyens de déflorer les sujets que je compte traiter.

Aussi bien, les archives publiques jouent ici le moindre rôle. Beaucoup des renseignements qui me servent viennent de papiers que j'ai acquis depuis vingt ans. N'ayant pas l'intention de les vendre et ne portant à les posséder aucune vanité, je n'ai pas le goût d'y faire des réclames. Quant à ceux, plus nombreux et plus intéressants, qui m'ont été communiqués, je ne saurais enfreindre les volontés de leurs propriétaires et leurs désirs me font un devoir de taire leurs noms.

Aussi bien ne voudrais-je pas les entraîner dans des aventures.

Ce livre, tout simple qu'il est, soulève des problèmes délicats et peut amener des polémiques. Après un siècle écoulé, j'estime que l'historien est en droit d'écrire librement sur tout personnage qui a rempli un rôle public. Dans le rapport qu'un tel personnage a eu avec l'histoire, il en est justiciable. Cette théorie est contredite par des jugements de tribunaux ; par suite, elle a des inconvénients que, s'il y a lieu, je dois affronter seul. Je n'ai rien avancé qui ne soit appuyé par une série de documents certains, prouvé par une suite de témoignages concordants et authentiques, démontré par les aveux mêmes des intéressés. Je me suis borné à exposer, sans pousser mes conclusions ni formuler des

condamnations. Je n'ai retenu que ce qui importe essentiellement à mon récit. Je me suis privé d'anecdotes qui, pour curieuses qu'elles étaient, eussent fait scandale. Certains mobiles en deviennent plus obscurs, mais les lignes générales subsistent et de celles-là je ne pouvais rien modifier. J'ai la conscience que j'ai rempli mon devoir et que je n'ai pas excédé mon droit. Néanmoins de cette indépendance que je revendique, il est naturel que je ne veuille point faire supporter les ennuis à ceux qui, ayant bien voulu agréer l'hommage particulier de ma gratitude, n'ont que faire de son expression publique.

FRÉDÉRIC MASSON

Clos des Fées. Octobre 1901.

I. — L'ARCHIDUCHESSÉ.

La Cour de Vienne. — La Politique autrichienne. — L'empereur François. — Le Syndicat. — L'impératrice Thérèse. — L'archiduchesse Marie-Louise. — Sa Maison. — Son Éducation. — Son Existence. — Mme de Colloredo et Mlle de Poutet. — Sentiments sur la France et sur Napoléon. — Mort de l'impératrice Thérèse. — L'impératrice Maria-Ludovica d'Este. — La Guerre de 1809. — La Fuite. — Projets de Mariage. — Le Divorce de Napoléon. — Inquiétudes de Marie-Louise. — Son Sacrifice.

De toutes les Cours d'Europe qui, en 1810, tiennent le premier rang, une seule n'a été que médiocrement ébranlée par les révolutions, celle de Vienne. A Londres, malgré l'appareil gothique dont s'entoure le souverain, malgré les survivances d'usages, de titres et de fonctions remontant aux rois normands, ce n'est plus à une dynastie légitime que vont, depuis Guillaume et Marie, les hommages des peuples, et le loyalisme national s'adresse à des usurpateurs. En France, en Espagne, en Portugal, en Suède, sur le Rhin, dans toute l'Italie, les trônes anciens sont à bas, d'autres ont surgi, autour desquels on tente d'établir une étiquette, mais, malgré le soin qu'on y porte, il y manque l'habitude, la tradition et l'antiquité. Partout ailleurs, ce sont des parvenus : la discipline est d'hier comme la couronne, et on demanderait en vain à des Cours qui ont à peine un siècle d'existence, royale comme à Berlin, impériale comme à Pétersbourg, un appareil de doctrines aussi vieilles que la dynastie, se perdant comme elle dans la nuit des âges et constituant, autour du trône, un rempart inébranlable de principes, d'intérêts, de coutumes et de passions.

A Vienne, ce n'est point assez que depuis Rodolphe Ier, en 1273, la dignité impériale — celle à la fois d'Empereur germanique et celle d'Empereur du Saint-Empire romain — se soit transmise presque sans interruption dans la maison de Habsbourg, affermissant, au travers de dix-huit générations, son prestige et la fidélité de ses fiefs héréditaires ; ce n'est pas assez qu'au cérémonial le plus pompeux, à la hiérarchie la mieux établie et la plus strictement observée, se soient jointes, par l'accession de l'élément espagnol, la discipline intérieure la plus sévère et une part des traditions en usage à Madrid ; l'afflux lorrain a introduit, à son tour, une règle familiale qui, si elle tempère à des égards la morgue castillane, si elle donne aux souverains un peu de relâche, n'en établit que plus fortement l'autorité paternelle, n'en rend que plus passive l'obéissance des agnats. Dès le berceau, ils sont formés à ne proposer à leur vie entière d'autre but que la grandeur de leur Maison, et si, en échange, ils reçoivent les titres et les grands biens auxquels leur naissance leur confère des droits, jamais ils n'oublient que leur premier, leur unique devoir est envers leur souverain, leur chef, la Très-Sacrée Majesté Impériale. L'Empereur commande, et c'est assez. Tout ici est soldat et sait obéir : filles et garçons, car il est de la politique traditionnelle que la Maison soit nombreuse et que, par d'utiles alliances, elle essaime sur tous les trônes catholiques.

A la fin du siècle précédent, on a pu juger les fruits que produit un tel système : par une suite de guerres onéreuses, la maison de Bourbon avait établi sa dynastie sur presque tout le sud-ouest de l'Europe ; elle régnait à Versailles, à

Madrid, à Naples et à Parme. Un pacte de famille unissait, pour de communs efforts, les branches séparées du tronc bourbonien. Sans mettre au jeu un soldat ni un écu, la maison d'Autriche n'a pas seulement dissipé cette alliance, elle l'a retournée à son profit. Il lui a suffi de mettre de ses filles à Versailles, à Naples et à Parme. Les hommes n'ont plus compté pour rien ; les femmes ont compté pour tout. C'a été encore un pacte de famille, mais autrichien.

Il convient donc que l'Empereur soit prolifique et l'Impératrice féconde. Cela est de règle. Si la race des Habsbourg a paru épuisée après Léopold Ier, — Joseph Ier n'ayant eu qu'un fils mort jeune, Charles VI que des filles — elle s'est régénérée par le sang qu'a apporté le duc François de Lorraine. Par lui, Marie-Thérèse a eu seize enfants ; Léopold II en a eu seize ; François II en a dix. La race est vigoureuse et saine, car, de tous ces enfants, il en meurt peu en bas âge. Si des tares constitutionnelles sont menaçantes, c'est par suite des alliances consanguines avec la maison de Bourbon : Marie-Thérèse avait presque moitié de sang Bourbon-Espagne ; son fils Léopold II a épousé Marie-Louise de Bourbon-Espagne, et le fils de Léopold, François, a épousé sa cousine germaine, Marie-Thérèse de Bourbon-Naples, fille de sa propre tante Marie-Caroline d'Autriche. Mais alors, les problèmes, toujours si confus, de l'hérédité, ne sont pas encore posés ; on ne recherche pas si, dans la maison de Bourbon-Naples, la tuberculose a déposé ses germes empoisonnés, on regarde ce fait que les filles et les petites-filles de Marie-Thérèse sont **des moules à enfants** ; c'est là ce que voudront les dynasties nouvelles.

En 1809, l'empereur François, troisième du nom en Lorraine, deuxième du nom en Allemagne, premier du nom en Autriche, règne depuis dix-sept années. Il est monté sur le trône à vingt-quatre ans, le 1er mars 1792, à la mort de son père Léopold II : il en a donc quarante et un. Il a traversé, avec une sorte d'impassibilité, les événements les plus extraordinaires, et, depuis 1790, il lutte contre Bonaparte. Les traités qu'il conclut avec lui ne sont que des trêves pour préparer des campagnes nouvelles. A peine un espoir de revanche semble luire, il agit et se précipite. Comme un réservoir inépuisable, ses Etats héréditaires le fournissent de soldats, et, pour trouver à la fin le général qui sera victorieux, il épuise les cadres de son état-major. Beaulieu, Wurmser, Alvinzi, Mélas, Mack mis hors de jeu, il appelle les princes de son sang et les envoie combattre. A chaque fois, ce Bonaparte lui arrache un morceau de son empire, et, le forçant à traiter, le contraint d'avouer sa défaite ; à Campo-Formio, il lui a pris les Pays-Bas, la Lombardie, le Brisgau, la rive gauche du Rhin ; à Lunéville, la Toscane et les droits de l'Empire sur l'Italie entière ; à Presbourg, les Etats Vénitiens, le Tyrol et l'empire même d'Allemagne ; à Schœnbrunn, la Carniole, le Frioul, Trieste, la Carinthie, la Galicie, la Dalmatie ; il a arraché de son front le bandeau des Césars pour en parer sa propre tête ; par trois fois, il l'a chassé de sa capitale et s'est établi en maître dans ses palais ; il l'a humilié dans son orgueil ; il l'a frappé dans ses vassaux ; il a brisé les liens qui unissaient à sa maison les Tyroliens fidèles ; il l'a réduit, lui et sa famille, aux fuites aventureuses sous le sabre des hussards d'avant-garde ; mais, soit qu'il craigne pour lui-même, ou qu'il se défie de ses talents militaires, l'empereur François, sauf le temps très court où, l'empereur de Russie paraissant à ses armées, il se trouve forcé de l'accompagner, ne semble pas tenté, dans cette lutte où il engage pour sa cause tous ses soldats, tous ses peuples et toute sa maison, de tirer l'épée et de venger lui-même sa querelle. Ce n'est pas qu'il soit vieux ; il est exactement le contemporain de Napoléon. Ce n'est pas qu'il soit infirme ; il supporte fort bien les fatigues dès qu'il s'agit d'un voyage ou d'une parade. Ce n'est pas qu'il

déteste peu la Révolution et qu'il ressent moins les injures ; allié par le sang à tous les princes dépossédés, fils d'une infante d'Espagne, neveu de Marie-Antoinette, gendre de Marie-Caroline, il éprouve, contre la Révolution et la France, cette sorte d'horreur religieuse que doivent lui inspirer à la fois un cerveau peu développé, une éducation religieuse très stricte et le sentiment de sa majesté outragée. Dans le petit nombre des idées qu'il a acquises, celle de l'action directe de la Divinité sur les événements humains est une des plus claires. Il est donc convaincu que Napoléon, ce destructeur des choses sacrées, en qui la Révolution s'est incarnée, est une façon d'Antéchrist, mais c'est de la Providence qu'il en attend la chute. Il n'est point de sa dignité qu'il aille aux armées, les commande en personne et risque contre un tel adversaire une défaite qui affaiblirait son prestige impérial. Depuis des siècles, et peut-être pour une telle raison, les empereurs ne paraissent plus sur les champs de bataille ; leur présence y serait de trop de conséquence. D'ailleurs, ce métier exige un esprit d'initiative dont il est dépourvu. Là, comme pour sa politique, il lui suffit d'avoir convenu des lignes générales ; il n'agit point de lui-même et laisse la besogne à ceux qui, syndiqués en quelque sorte sous la raison sociale qu'il représente, pensent et décident selon les données essentielles de la Contre-révolution. Il leur prête son nom, leur confie son prestige, leur abandonne son autorité, mais, parce que, son but étant le même que le leur, il ne s'attarde point à discuter avec eux sur les moyens. Tous ceux qui, mûrement pesés par ses conseillers, lui sont proposés pour l'abaissement de Bonaparte, il les adopte sans hésiter, risque à se présenter, lui l'Empereur apostolique, comme le défenseur des libertés européennes et à faire appel à la révolution contre la Révolution même.

Ce syndicat qui gouverne, alors que l'Empereur règne, est composé des aristocrates qui, de tous les points de l'Europe, ont afflué à Vienne : princes allemands dont les Etats ont été absorbés par les nouveaux royaumes napoléoniens ou que le recès de 1803 a réduits à la condition de médiatisés ; nobles immédiats qui ont perdu leur immédiateté en même temps que leurs possessions ; cadets de maisons royales ralliés à l'Usurpateur, qui, pour leur compte, poursuivent la guerre abandonnée par leurs aînés ; c'est là un premier personnel, et il est immense, car il se rattache par les liens les plus étroits, se confond même à celui qui, depuis des siècles, occupe à Vienne toutes les grandes charges de la Cour et du gouvernement, emplit tous les conseils et dirige toutes les armées. Pour ceux-là, la lutte contre la Révolution est un devoir de religion, une obligation de conscience, une nécessité d'intérêt. Vainement, à l'Empereur même, Napoléon offrirait-il des avantages ou des compensations. Dans la forme nouvelle qu'il a donnée à l'Europe, il ne peut revenir sur la ruine de ceux qui entourent l'Empereur, c'est de leurs dépouilles qu'il a enrichi ses alliés, ses soldats et la France ; car c'est de cela qu'il a fait la Confédération du Rhin et qu'il a composé le Domaine extraordinaire. Donc, ce personnel ne désarmera jamais : il est trop près du désastre pour l'avoir accepté ; il est trop frappé dans sa fortune et son orgueil pour envisager à un point de vue général les avantages que peut tirer la grande patrie de l'abolition des petites souverainetés.

A ces Allemands, intransigeants par eux-mêmes, se sont joints les émigrés français, jadis soldats de Condé, passés à présent sous les drapeaux autrichiens : les émigrés lorrains, ceux d'abord dont les familles ont suivi à Vienne la fortune de leur duc et qui ont fait souche autour du trône, puis ceux qui, à la Révolution, ont, pour obtenir du service, invoqué quelque parenté ou quelque alliance ; les émigrés de la Belgique, venus réclamer en Autriche leurs devoirs de sujets et

leurs droits de régnicoles ; ceux de toutes les parties d'Italie, du Piémont et de la Toscane, de Rome et des Deux-Siciles, de Modène, où régnait un archiduc, et de Milan, qui était à l'Empereur ; Vienne est, sur le continent, le lieu d'asile et de rendez-vous où, de tous les points qu'atteint la contagion française, affluent les partisans des trônes abolis, les ennemis de la Révolution et de son empereur. On n'y machine point, comme à Londres, des chouanneries d'assassinat, mais il n'est pas un ressort du politique ou du militaire qu'on n'y mette en jeu — et c'est de bonne guerre.

Confiant aux hommes qu'il a chargés des destinées de son empire, partageant toutes leurs passions, poursuivant un but qui, pour le moment, est pareil, n'éprouvant pour l'atteindre aucun scrupule, — car la fin justifie tout, — capable d'une persévérance obstinée et étroite, d'une dissimulation dont rien n'avertit, et d'une duplicité contre laquelle il est impossible de se mettre en garde, cet empereur n'a l'air, pour qui le regarde en passant, que d'un honnête homme, à l'esprit court et aux moyens bornés, qui mérite le respect et inspire la confiance. Son existence privée est d'une régularité parfaite. II vit à part, en famille, avec sa femme, ses enfants, ses frères et ses neveux — sa femme surtout, car cet homme pieux, plein de scrupules religieux, est un terrible mari. Il veut sa femme constamment près de lui, avec lui ; il ne la quitte pas, il l'obsède, et, moralement, la supplicie. Non qu'il soit méchant, mais il n'a point de maîtresses et il lui en faudrait plusieurs. A cela, à fabriquer de la cire à cacheter, à l'étaler soigneusement pour faire de beaux cachets, à faire la cuisine et à chercher des recettes nouvelles, puis au matériel de régner, aux signatures à apposer sur la paperasserie, aux détails des minimes affaires qu'il se réserve — rangs, titres, privilèges, grâces et secours, — aux revues à passer, aux audiences à donner, son temps entier est pris. Il aime à se familiariser avec ses vassaux, — car ce n'est point à proprement dire son peuple, les gens de Vienne ; cela lui tient de plus près, est avec lui plus en confiance et en intimité. Eloigné, par goût, des contraintes de l'étiquette, il partage avec sa famille leurs fêtes et leurs plaisirs ; il jouit avec une réelle satisfaction de cette sorte de paternité qu'il exerce en ses Etats, comme faisaient les ducs, ses ancêtres, en leur duché de Lorraine. Il se plaît aux marques de cet affectueux respect dont on l'entoure à ses sorties, à ses promenades, aux événements grands ou petits de sa vie et de celle de ses enfants. Il regarde ses sujets comme un peu de sa famille — une famille qui serait comme une gens à des millions de têtes, au-dessus de qui lui et les siens sont élevés très haut sans doute, mais envers qui ils ont d'autant plus de devoirs. De cela, de sa mission envers son peuple, de la mission de sa maison, il est convaincu si profondément qu'il est prêt à y sacrifier tous ses proches, ses enfants — et peut-être lui-même.

Il ne paraît en public, dans l'appareil de sa majesté, qu'aux solennelles et rares occasions de réceptions obligatoires, de diètes, de cérémonies religieuses, très rarement pour des fêtes de cour. Là, tout l'appareil de la gloire impériale, toutes les gardes sous les armes : garde de la Cour, grenadiers, trabans, arquebusiers, garde-noble hongroise ; tous les uniformes, tous les costumes, tous les babils de Hongrie et de Pologne, le luxe d'une cour où les officiers sont en nombre infini, multipliés à proportion des Etats composant cette monarchie qu'unit le seul lien de l'union des fiefs royaux ou ducaux sur une même tête : mais, ces pompes sont d'exception ; l'Empereur ne s'y plaît pas. Outre qu'il représente mal, il n'aime point sentir tous ces yeux sur lui. Il y prend de l'embarras et y éprouve cette sorte de timidité qui étonne chez des souverains, mais est plus commune qu'on ne s' imagine.

Combien préfère-t-il son habit gris et la vie de famille ! Il est un si bon mari, si étroitement fidèle, qu'il en tue ses femmes. Il avait vingt ans quand, pour la première fois, il s'est marié : Elisabeth de Wurtemberg a résisté deux ans à peine. Six mois après qu'elle a été morte, il a épousé sa cousine Marie-Thérèse de Bourbon-Sicile. Du 19 septembre 1790, où il l'a conduite à l'autel, au 13 avril 1807, il en a eu treize enfants vivants, et c'est sans compter les fausses couches. De la correspondance très active que cette, Marie-Thérèse entretient avec sa mère, Marie-Caroline, une figure se lève de tendresse, presque d'humilité, très douce, avec une attention constante au mari et aux enfants ; dans une vie intime, des divertissements de pêche, de chasse et de promenade ; aucune influence : **L'Empereur ne souffre point que l'Impératrice se mêle des affaires ; il la tance vertement si elle le fait.** Pourtant, elle ne quille point le mari, le suit partout, toujours enceinte, épuisée. À un moment, après le renvoi de Colloredo, on pense qu'elle va prendre quelque action politique ; car elle a ses créatures : Kutchera, Zichy, Baldacci, qu'elle pousse, mais elle meurt de son dernier enfant, le 13 avril 1807, et, neuf mois après, elle est remplacée par l'archiduchesse Maria-Ludovica-Beatrix, fille de l'archiduc Ferdinand. Encore a-t-il fallu un grand effort à l'Empereur pour attendre jusqu'au 9 janvier 1808, et, depuis le mois d'août, a-t-il fixé son choix. Il vient presque chaque jour **chez l'archiduchesse de Milan voir son épouse** (sic), **dont il est fort amoureux.** Il ne peut se passer d'une femme, et vainement, pour retarder les noces, essaie-t-on de lui faire voir de temps en temps quelques personnes. **Sa Majesté a dit qu'au delà de deux à trois l'embarrassent et l'endorment.** Il lui faut une femme, mais sa femme, et, pour la vie qu'il lui fera, il faut entendre Kourakin, envoyé à Vienne par l'impératrice Marie de Russie pour proposer la main de la grande duchesse Catherine.

Pourtant il est bon père, même avec une nuance de tendresse, et il n'a point à sa hâte l'excuse de chercher des héritiers, car, des treize enfants que lui a donnés Marie-Thérèse, neuf survivent à leur mère. L'aînée, Marie-Louise-Léopoldine-Caroline-Lucie, a eu dix-huit ans le 12 décembre 1809. C'est une gentille fille, blonde, très fraîche, avec de belles couleurs, une peau rose et blanche, des yeux d'un bleu de faïence claire, un front bas et très large, des traits calqués sur ceux de son père, reproduisant les caractères de la race demeurés indemnes au travers de tant de successifs croisements : surtout l'écartement des yeux, la bouche, la lèvre inférieure : c'est la bouche et c'est la lippe de Philippe le Beau et de Charles-Quint, celle lèvre démesurée, lourde et pendante qui, au *Charles II* de Vélasquez, imprime cette ineffaçable aspect d'idiot mélancolique. De fait, l'ossature est pareille, si la superposition des chairs paraît différer, mais la jeunesse, la fraîcheur du teint, le blond des cheveux, certains détails d'extrême joliesse, comme des mains et des pieds, font tout passer.

Etant fille aînée, à deux ans, après les maladies d'enfance, dont une petite vérole dont elle est restée gravée, elle a reçu une maison et d'abord, selon l'usage apporté de Madrid, une aja ou gouvernante grande-maîtresse, ayant autorité pleine sur sa vie physique, intellectuelle et morale : c'est la comtesse Maria-Anna de Wrubna, née comtesse de Auersperg, à qui l'Empereur confie aussi l'archiduc héritier. En 1794, la comtesse de Wrubna est remplacée par la comtesse Josepha de Chanclos, à qui succède, en 1799, la comtesse de Colloredo. Celle-ci, née Folliot de Crenneville, Française de naissance, d'assez médiocre noblesse,— car, de ces Folliot, le plus ancien semble un Folliot, seigneur des Carreaux, procureur du Roi au bailliage de Saint-Sauveur-le-Vicomte en 1688, — a été mariée d'abord à un baron de Poulet, colonel d'un régiment wallon, avec qui elle est venue à Vienne et dont elle a une fille ; veuve, et ne manquant ni d'intrigue ni de savoir-

faire, elle est parvenue, cette même année 1799, à se faire légitimement épouser par S. E. le comte de Colloredo-Walsee, ministre d'Etat, de Conférence et de Cabinet, chef de la Chancellerie de l'Empire et de la Cour, grand maître de la cour de l'Empereur au temps où il était archiduc héritier, resté au vrai le maître de l'Empereur et devenu le maître de l'Autriche. La grande charge qu'elle reçoit, soumise, comme de juste, au va-et-vient de la politique, lui donne un état digne de son mariage, mais lui impose des devoirs qu'elle sait remplir. Elle s'y applique si exactement qu'elle demeurera la plus tendre amie de l'archiduchesse et sa plus intime confidente. D'ailleurs, avec son mérite, son intelligence et l'activité de son esprit, quelle tâche ne la trouvera point supérieure ? Destituée de sa charge en 1805, ayant perdu son deuxième mari en 1806, elle saura, dix ans plus tard, par un nouveau mariage avec le prince de Lambesc, pénétrer presque dans la famille de son ancienne élève et, jusqu'à sa mort, en 1846, s'établir sous le titre de princesse de Lorraine.

En dehors de l'aja, la chambre de l'archiduchesse se compose d'une femme de chambre, *Kammerfrau* Mme Elisabeth Stressler (puis, en 1802, Mme Antonia von Sterstein) ; de deux femmes de garde-robe, *Kammerdienerinnen*, dont une Mlle Antonia Stressler, est immuable de 1793 à 1810 ; d'une chambrière, d'un chef de fourrière, de quatre laquais du corps, d'une blanchisseuse, d'une femme d'extra et d'un homme de peine. Mais les femmes de chambre et de garde-robe approchent seules l'archiduchesse, et, de société de son rang, aucune ; sa sœur Caroline, de quatre ans plus jeune, meurt en 1799 ; ses autres sœurs, Léopoldine et Marie-Clémentine, qui s'écartent de six et sept ans, sont des enfants qu'elle gâtera plus tard, presque en grand'mère. Sa seule confidente est Victoire de Poutet, la fille de Mme de Colloredo. Pour Victoire, elle se prend d'une passion qui l'absorbe et la domine ; elle lui donne tout ce qu'elle a ; elle la prie sans cesse de demander ce qui lui fait plaisir. *Ne te gêne pas, lui écrit-elle, ne pense pas que tu pourrais me priver d'une chose ou l'autre. J'aimerais t'envoyer tout ce que j'ai et je suis sûre que tu ferais de même pour moi.* Avec cette compagne de ses jeux et de ses études, c'est le gentil bavardage d'un petit cœur qui s'ouvre ingénument ; c'est, dans un besoin d'amitié presque maladif, dans la recherche instinctive d'une affection où s'appuyer, l'offre constante de tout ce qu'elle possède, la joie de le donner, avec, tout de même, une nuance de supériorité, l'impression ineffaçable des distances et, dans la volonté de les rapprocher pour être aimée à égalité, ce quelque chose déjà qui annonce et présage l'esclave future des favorites.

L'instruction, que Mme de Colloredo surveille comme l'éducation, est poussée avec un souci extrême et une incomparable abondance de leçons. Archiduchesse d'Autriche et, comme telle, devant parler en sa langue à chacun des peuples de l'Empire, de plus, destinée on ne sait à quelle alliance, elle étudie, tout enfant, l'allemand, l'anglais, le tchèque, l'espagnol, l'italien, le français ; elle sait des mots turcs et se pousse un peu sur le latin. Pour la musique, elle a Kozeluch qui lui donne des leçons de piano, et tantôt elle se prendra de goût pour la harpe. Riedler lui montre la logique, et elle s'applique au dessin. On lui fait des cours complets d'histoire ancienne et d'histoire de l'Empire, de géographie, de statistique, même de législation ; on emplit son cerveau d'une quantité défaits, de dates, de noms et de mots ; on n'y joint pas d'idées. Ses lectures sont, surveillées ; peut-être *enlève-t-on avec des ciseaux, des livres qu'on lui laisse lire, des pages, des lignes ou même des mots dont le sens peut paraître équivoque et suspect* ; mais cela ne se voit-il qu'en Autriche, et entre couper des pages ou les coudre comme ont fait bien des mères attentives, est-il une

différence ? Au l'ait, cela ne l'inquiète guère ; elle reste une bonne petite fille, très simple, très naïve et d'une intelligence ordinaire.

Elle vit à Vienne, surtout dans les châteaux des environs, à Laxenbourg et Schönbrunn. Si son aja s'absente, elle lui écrit des petites lettres de tendresse gentiment naïves : Je voudrais bien être ta fille, car tu es une si bonne mère que je te voudrais appeler maman, car je voudrais être ta fille comme Victoire ; et lorsque M. de Crenneville meurt — le père de Mme de Colloredo — Ma chère Colloredo ! console-toi, tu es toujours si bonne pour moi, fais-moi ce plaisir et console-toi bientôt. Quand je serai grande, je ferai tout mon possible pour te servir de père. Les plaisirs sont simples : le fond, ce sont les oies, poulets, tourterelles, ainsi que les lapins, c'est le chien Tisbé — preuve, ce chien et ce lapin qui a des jeunes, que l'éducation n'est pas aussi puérilement chaste qu'on a dit, qu'on n'a pas écarté de l'intérieur des appartements tous les animaux mâles — puis, rarement, des petites courses au dehors des parcs : J'ai eu bien du plaisir, écrit-elle, d'aller à la plaine d'Achau pour cueillir de la véronique pour faire du thé. Il n'y a pas un jour si heureux que j'ai passé dans ma vie que celui-là. Enfin, il y a les grandes occasions, les dîners avec maman, les courses en voiture avec papa et maman. Il y a la fonction de Noël où elle assiste, où elle voit pour la première fois les gardes hongroise et allemande après maman en gala aussi et papa et tous les oncles. Elle voudrait bien être à l'arrivée de la princesse de Russie que vient d'épouser à Gatschina l'Archiduc palatin ; on le lui refuse, mais au moins lui montre-t-on la belle toilette d'or qu'on offre à la nouvelle tante. Ainsi, tant que dure son éducation et tant qu'elle est en possession de son aja, elle ne paraît nulle part, ne voit la Cour que par le trou delà serrure, n'est même pas admise aux fêtes familiales ; néanmoins, l'atmosphère de famille l'entoure et elle y vit. Elle se sent de sa maison ; non seulement elle en a appris l'histoire, et elle n'en sait pas de plus grande, mais elle connaît les illustrations de chacun, ses hauts faits, ses actes mémorables et ne se trompe ni aux titres ni aux dignités. Avant toutes personnes, c'est son père qu'elle aime, qu'elle admire, qu'elle vénère. Il est son *papa*, mais sa filiale tendresse s'augmente encore delà majesté, presque divine à ses yeux, dont il est revêtu. *Papa est là*, écrit-elle, *et j'ai tant de joie que je ne sais pas aujourd'hui où je suis*. Quand, en 1802, elle l'accompagne à la diète de Presbourg, quelle gloire quand elle contemple *papa sur le trône*, quand elle apprend *qu'il a dit aux sessions les propositions en latin*, quand elle le voit revenir à cheval de la plaine où il a exercé un régiment. Tout ce qu'il dit ou fait devient un motif d'admiration et d'enthousiasme. *Il faut que je te raconte un trait de bonté de mon papa*. Et elle est prise de joie défaillante parce que, dans les promenades, il marche si vite qu'il faut qu'elle coure pour le suivre, parce qu'il permet qu'elle pêche aux écrivisses pendant qu'il chasse, et les bals, les carrousels où il daigne paraître deviennent par cela seul des fêtes sans pareilles.

A la suite d'une représentation de gala où a été Mme de Colloredo, l'archiduchesse écrit à sa petite amie : *Quel bonheur plus inattendu encore c'est que ma maman et mon cher papa ont parlé avec notre adorable maman*. Elle dit que *papa lui a parlé cinq, six fois et maman une fois*. C'est toujours assez. J'en ai été transportée de joie ! Un autre jour, l'Empereur vient au camp ; l'archiduc Charles, en lui présentant le corps d'officiers, lui dit qu'il a fait tout le possible pour le contenter par les manœuvres, mais que l'armée n'est plus en si bon état qu'elle a été : *Papa a répondu que non seulement il était très content, mais que cela surpassait encore son attente*. Puis il a pris l'archiduc Charles dans ses bras et l'a embrassé. Tous les officiers étaient touchés et quelques-uns avaient les

larmes aux yeux... N'est-ce pas que l'on reconnaît là mon bon papa ? C'est une adoration où, avec du respect infiniment et une passive obéissance, se mêle une tendresse dont on peut tout obtenir et qui se renforce encore du sentiment religieux, car elle est pieuse, très pieuse. Le 10 décembre 1803, elle fait sa première communion ; la veille, elle écrit à sa très chère Victoire. C'est en ce moment que je prierai pour que Dieu t'accorde une longue vie, qu'il te bénisse et surtout qu'il ne nous sépare pas. Le matin, elle reçoit, — avec quels sentiments de tendresse et de respect ! — la bénédiction de son père et de sa mère, et tous ceux qu'elle aime, tous ceux qui rapprochent, communient avec elle : l'Empereur et l'Impératrice, M. et Mme de Colloredo, Victoire, les institutrices, jusqu'aux femmes de chambre. Elle est si pieuse que, toute petite, elle connaît les scrupules. A Noël, on lui permet d'aller à la messe de minuit, mais puis, dit-elle, j'ai réfléchi que je ne prierais pas ayant sommeil et que plutôt, j'irai me coucher.

Dans cet état d'âme, comment ne partagerait-elle pas contre les Français les sentiments de son institutrice, de son père, de sa mère, de toute la Cour, de l'Autriche entière ? Ils ont tué sa tante Marie-Antoinette, ils ont dépouillé sa grand'mère Marie-Caroline, ils viennent d'arracher l'Italie à sa maison ; ils ont assassiné les prêtres, ils ont aboli Dieu. Si, au moment de Léoben, elle a six ans à peine, elle en a dix à Marengo, et la reine des Deux-Siciles, chassée de ses Etats, vient exprès raconter à sa petite-fille la Révolution et lui dire les supplices des rois. Avec son frère, le jeu habituel est de faire manœuvrer des petits soldats en cire : le plus laid, le plus noir, le plus farouche, on le baptise Bonaparte, on le crible de piqûres d'épingles et on le charge de malédictions. Ce sont là des enfances, mais, à mesure que les sentiments se développent, la haine instinctive se tourne en haine raisonnée à qui tout, lectures, conversations, nouvelles du jour, sert d'aliment. Mme de Colloredo lui met aux mains le *Plutarque de la jeunesse* : C'est, écrit Marie-Louise, la vie des hommes illustres depuis Homère jusqu'à Bonaparte. Ce nom ternit son ouvrage et j'aurais mieux aimé qu'il eût terminé par François II, qui a aussi fait des actions remarquables en rétablissant le Theresianum, etc., tandis que l'autre n'a commis que des injustices en ôtant à quelques-uns leurs pays... Maman (c'est ici Mme de Colloredo) m'a raconté une drôle de chose à présent : que M. Bonaparte étant en Egypte s'est sauvé, quand toute l'armée a été ruinée, avec seulement deux, trois personnes, et qu'il s'est fait Turc, c'est-à-dire qu'il leur a dit : moi je suis un musulman, je reconnais pour prophète le grand Mahomet, et puis, en revenant en France, il a fait le catholique, alors seulement il a été élevé à la dignité de consul. Telle est l'histoire qu'on lui enseigne et, sur le caractère de Napoléon, elle est aussi bien avertie. Tu sauras, écrit-elle à Victoire le 9 octobre 1805 alors que la guerre recommence, tu sauras comment M. Champagny a reçu une caresse, car, à ce qu'on dit, de tous les ministres, M. Talleyrand a seul été excepté. Le Corsicain a fait venir Champagny et lui a demandé brusquement pourquoi il lui avait toujours caché les sentiments guerriers de la maison d'Autriche. Champagny répondit : *C'est que je ne savais pas que vous prendriez la couronne d'Italie*. A ces mots un joli soufflet vint caresser la joue de M. Champagny.

Pour achever tout, c'est devant le Corsicain qu'il faut fuir, alors qu'on s'était bercé de beaux rêves de victoires. D'abord la nouveauté du voyage distrait ; les dîners qu'on prend à l'auberge, les châteaux qu'on visite, les réceptions par les hussards, les logements à la diable, c'est de quoi égayer ces quatorze ans toujours emprisonnés ; mais, à chaque étape, les succès qu'on a annoncés se changent en défaites certaines. Nul recours qu'à la Providence. L'avantage, écrit-elle, finira par être du côté de papa et enfin viendra le moment où l'usurpateur

sera découragé. Peut-être Dieu lui a-t-il permis d'aller si loin afin que, lorsqu'il l'aura abandonné, tout soit perdu pour lui. Ce n'est point assez des désastres communs, il faut que, par une singulière conséquence de l'invasion française, elle se trouve frappée dans les deux personnes auxquelles elle s'est le plus attachée, avec qui, depuis six années, sa vie s'est confondue, et cela à un âge où le développement des sentiments les fait d'autant plus impérieux et tendres qu'on leur propose moins d'objets. Le comte de Colloredo, victime expiatoire, est sacrifié comme ayant poussé à la guerre, démis de ses places, exilé dans ses terres ; Mme de Colloredo, certes aussi vive en ses opinions que son mari et toute la nation, est congédiée comme lui et, du même coup, l'archiduchesse perd sa maman et son intime, son unique amie Victoire.

Elle tombe directement sous la tutelle de sa mère, laquelle, n'ayant jamais aimé Mme de Colloredo et ayant de la peine à lui témoigner les moindres égards, saisit avec empressement celle occasion de reprendre sa fille aînée. Elle la remet à la garde d'une camériste, Mme Faber, et du comte Joseph Esterhazy, mais c'est elle seule qui dirige l'éducation intellectuelle, morale et physique, jusqu'au moment où, en mars 1807, son épuisement, ses couches prochaines et l'âge de l'archiduchesse la déterminent à lui constituer une maison, à lui donner pour grande maîtresse la comtesse Lazansky, née comtesse Falkenhayn, et pour grand maître le comte Edling.

Durant cette grande année, l'impératrice Thérèse soumet sa fille à une discipline à laquelle ne l'a point accoutumée la chère gouvernante. Plus de jeux, plus de confidences, plus de tendresse expansive ; l'aja était *maman*, l'Impératrice reste *ma mère*. Déjà, à la veille de sa première communion, l'archiduchesse écrivait à son amie : Notre maman m'a dit qu'elle me mènerait aujourd'hui en haut, chez ma mère, pour que je lui demande pardon et sa bénédiction. Cela me causera une grande joie. Elle serait plus grande encore si elle m'embrassait, mais je n'ose pas obtenir celle faveur. Cela marque assez ces rapports de mère à fille et comme, en ce petit cœur expansif et tendre, les sentiments seront refoulés. Il n'est même pas permis à l'archiduchesse de rester, par lettres, en communion de pensées avec ses anciennes amies. A chaque fois qu'elle écrit, elle doit demander permission à l'Impératrice par qui passent toutes les réponses. Les lectures sont surveillées de bien plus près et on ne tolère plus de ces livres français qui instruisaient en amusant et par qui, tout de même, un peu de la fatigue de retenir des dates se trouvait allégé par des anecdotes et quelques idées générales ; les leçons ne sont plus distraites par d'aimables remarques ; la journée, réglée avec minutie, comporte des heures longues de silencieux travail à l'aiguille, de broderie et de tricot, des heures pour chaque professeur d'histoire ou de littérature, des heures de dessin et d'enluminage, des heures de piano. Point de compagne pour les récréations solitaires, nulle amie. Les dévotions obligatoires se rendent plus fréquentes ; et plus longues, mais à tout, l'archiduchesse se soumet. Maman, écrit-elle (cette fois c'est l'Impératrice), a la bonté de me guider et conseiller, et rien ne me sera plus doux que de suivre les avis d'une mère si adorée.

C'est une grande relâche lorsque Mme Lazansky reçoit la direction qui échappe aux mains défaillantes de l'Impératrice ; et, lorsque celle-ci meurt le 13 avril, en couches de son treizième enfant, si Marie-Louise est éprouvée comme doit l'être une fille bien née, c'est bien moins par l'affection qui manque et la tendresse abolie que par l'appareil même de la mort, l'obligatoire observance des douleurs, les factices regrets qu'impose la belle éducation. Combien éloignés ces sentiments de ceux qu'elle éprouve naturellement pour son père, et comme elle

jouit, en cet intervalle de viduité où il ne sait que faire de lui-même, d'être avec lui plus souvent et de lui tenir société. Elle l'accompagne à Bade, dans de petits voyages qu'il fait dans le Banat et Temeswar. **Mon cher papa**, écrit-elle, **a la bonté de m'enseigner une quantité de choses, mais, à tous les endroits que nous sommes, tout nous rappelle la terrible perte que nous avons faite de notre chère maman.** A peine commence-t-elle à se reprendre que c'est une nouvelle mort : le 29 juillet, son frère Joseph, qui a huit ans, expire : **La seule consolation que nous avons, dit-elle, est de penser que, si même on l'avait guéri de cette maladie si douloureuse, sa vie aurait été une continuelle souffrance.** Il est heureux, a retrouvé dans le ciel notre chère maman, dont la mort nous cause encore bien du chagrin. Cependant ils sont à Baden où les bains sont du meilleur effet pour l'Empereur, et de là ils vont à Hefzendorf, dont les belles promenades la ravissent.

Dès le mois de juillet, on a songé à remariage l'Empereur et pendant qu'à sa cour on lui donne la princesse de Saxe, qu'à Pétersbourg on lui propose la grande-duchesse Catherine, lui-même a fait son choix, et celle dont il s'est épris est, pour Marie-Louise, presque une contemporaine ; c'est sa cousine, l'archiduchesse Maria-Ludovica-Beatrix. Née à Monza, le 14 décembre 1787, elle est le neuvième enfant de l'archiduc Ferdinand, l'un des derniers nés de Marie-Thérèse, et de Maria-Beatrix-Riccarda d'Este-Modène, dernière descendante à la fois de la maison d'Este par son père et de la maison Cibo-Malaspina par sa mère. Du chef de sa femme, l'archiduc a régné de 1790 à 1796 sur le duché de Massa et la principauté de Carrara, en même temps qu'il gouvernait le Milanais pour l'Empereur ; il était appelé à succéder dans un temps prochain au duché de Modène, mais, de ses gouvernements comme de ses possessions, les Français, **ces diables, cette peste**, l'ont chassé. Au traité de Campo-Formio, le duc de Modène, Hercule d'Este, a reçu, en échange de ses duchés, le Brisgau et l'Ortenau, mais il n'a point été question d'un dédommagement pour l'archiduc, et ce n'est qu'en 1803, à la mort de son beau-père, lequel s'est gardé de résider en Brisgau et est allé vivre dans les Etats Vénitiens, qu'il a obtenu, ce médiocre établissement. Encore en est-il, en 1805, momentanément privé. Une telle fortune n'est pas pour le contenter, lui et les siens, et celle branche de la maison d'Autriche, quelque peu traitée en inférieure, car elle n'a, jusqu'en 1807, que l'altesse royale, fort négligée en politique, car on s'abstient de stipuler pour elle aux divers traités, est de toutes la plus violemment émue contre la France et la Révolution. Milan, Modène et Massa perdus, la famille fuyant devant les Français et réfugiée d'abord à Trieste, puis à Neustadt où elle a attesté son exil, son oppression et sa haine par un monument érigé dans l'église du Cloître, ce n'est pas tout : la fille aînée, Marie-Thérèse, épouse de Victor-Emmanuel Ier, roi de Sardaigne, est aussi une victime des Français ; chassée comme ses parents de sa capitale et dépouillée de ses Etats, elle vit de pauvreté dans l'exil royal de Cagliari ; une autre fille, Marie-Léopoldine, douairière de l'Electeur palatin du Rhin a vu ses possessions disparaître, dispersées entre dix princes au traité de Lunéville. Chacun a ses griefs particuliers à faire valoir et sa commune vengeance à exercer, et c'est encore les Français qu'on rend responsables de la mort de l'archiduc Ferdinand, survenue brusquement, en 1806, à Vienne où, depuis 1803, il s'est fixé en achetant sur la Minoriten-Platz une maison aux Mensdorff-Pouilly.

Lorsque Maria-Ludovica, jolie, mignonne, petite, **fort délicate**, mais extrêmement intelligente et adroite — experte déjà si l'on en croit certains — comprit aux visites fréquentes de l'Empereur qu'il était amoureux d'elle, elle n'eut garde de

laisser échapper une telle occasion. Les vingt ans qu'il y avait de distance d'elle à son futur mari ne l'arrêtèrent pas un instant et, en même temps qu'elle se faisait **la plus jolie contenance**, elle ne négligea rien pour se ménager une alliée qu'elle jugeait précieuse et pour mettre Marie-Louise dans ses intérêts. Le but qu'elle s'était fixé pour elle-même étant atteint, il restait à marier son frère, duc *in partibus* de Modène, à l'archiduchesse et à assurer ainsi la revanche de la famille et sa domination sur l'Italie. Avec des attentions et des caresses, elle eut si peu de peine à conquérir cette enfant altérée de tendresse que, de **la chère cousine**, elle devint **la chère maman**, tout de suite après le mariage célébré à Vienne le 8 janvier 1808 avec l'appareil des réjouissances nécessaires.

Cette influence que Maria-Ludovica prend sur les enfants, elle a moins de peine encore à l'exercer sur le mari, auquel elle prodigue un amour dont il est d'autant plus avide qu'il est, depuis tantôt neuf mois, privé d'une épouse, et que, après son mariage même, il a dû, **devant une découverte assez fâcheuse**, réprimer ses ardeurs. Elle le met au point qu'il faut pour qu'il ne résiste à aucune de ses volontés et, de fait, elle n'en a qu'une qui embrasse toutes les autres : l'abaissement de la France. Donc, elle se tourne entièrement à préparer la guerre. L'année 1808 est, pour l'Autriche, d'armements, d'emprunts, d'organisation militaire et, à chaque séparation, si courte soit-elle, Maria-Ludovica fouette l'enthousiasme de l'Empereur par des lettres à ce point amoureusement passionnées qu'elles passent la mesure du vraisemblable, semblent un exercice de littérature. Il s'agit bien de cela : il faut qu'à l'œuvre commune ne manque pas l'Empereur, car de tous les autres, riches et pauvres, nobles et bourgeois, soldats et paysans, l'Impératrice est assurée. A bas bruit, on prépare tout pour la revanche, mais, en même temps, pour détourner l'attention des agents français, la Cour se rajeunit et se met en fête. Pour la première fois, Marie-Louise, à qui est faite une vie plus gaie et plus libre, profite de ses leçons de danse et, pensionnaire émancipée, ne manque pas une valse, une écossaise ou un quadrille. La direction d'éducation est changée ; si l'on continue les leçons d'histoire, si l'archiduchesse doit se perfectionner en italien et apprendre le hongrois, c'est aux arts d'agrément que le plus de temps est consacré ; et Marie-Louise, fort éprise de musique, y devient assez forte pour être au piano la maîtresse de sa belle-mère et de sa petite sœur Léopoldine, l'année d'après, pour composer elle-même des valses. De même pour le dessin où bientôt elle va, de son chef, aborder la peinture à l'huile. Dans cette intimité établie entre la belle-fille et la belle-mère, il est impossible que, par son intelligence, son charme, sa qualité même et son rang de famille, celle-ci ne prenne point l'avantage, n'établisse point sur celle-là la domination de ses idées et, dans la mesure où l'autre s'y prête, ne lui fasse partager ses rêves.

Voici l'occasion de Baylen, la première atteinte au prestige de Napoléon. Qu'en va-t-il sortir ? Sans doute, Napoléon ne restera pas sur l'échec ; sans doute, il va jeter toutes ses forces en Espagne, par suite, évacuer l'Allemagne et laisser le champ libre. Tout, en Autriche, est en activité et, pendant que les archiducs Charles et Jean et l'Archiduc palatin forment des soldais, Maria-Ludovica malade, chétive, brûlant de passion, souffle la haine de la France et l'espoir des victoires prochaines. Quelles joies à mesure qu'au passage, on compte les régiments qui s'engloutissent en Espagne, les corps d'armée, les maréchaux, les équipages d'artillerie ! Mais cette joie fait trop de bruit : au lieu de s'enfoncer à la poursuite des Anglais, l'Empereur, à Benavente, s'arrête aux écoutes. Bientôt instruit, il part franchissant l'Espagne et la France au galop de poste. Le 23 janvier 1809, il

est aux Tuileries, et l'Autriche, qui attendra le printemps pour ouvrir la guerre, lui laisse trois mois pour former une armée.

A Vienne, à présent, on ne dissimule plus et l'on chauffe l'enthousiasme des peuples. Le 9 mars, à la bénédiction des drapeaux de la landwehr de Vienne, toute la famille impériale assiste, et, à son rang, Marie-Louise plante son clou dans la lampe des étendards. L'Empereur hésite encore à cette grosse partie, mais l'Impératrice ne le laisse point souffler et le décide. Le 5 avril, il part pour son armée et déjà les royaumes de la Confédération sont envahis. Mais Napoléon n'a garde de manquer au rendez-vous. Le 13, il quitte Paris, le 15, il est à Strasbourg, le 20, à Abensberg, le 21, à Landshüt, le 24, à Ratisbonne. Durant qu'il marche, Vienne s'emplit d'illusions, de rêves et de fausses nouvelles. C'est une victoire autrichienne qu'Eckmühl. Nous avons appris avec joie, écrit Marie-Louise à son père, que Napoléon était présent à la grande bataille qu'il a perdue. Puisse-t-il aussi perdre la tête ! On fait ici beaucoup de prophéties sur sa fin prochaine et l'on dit que c'est à lui que s'applique l'Apocalypse. On affirme qu'il doit mourir cette année, à Cologne, dans une auberge appelée *A l'Écrevisse rouge*. Je n'attache pas grande importance à toutes ces prédictions, mais comme je serais heureuse de les voir se réaliser !

Au lieu des triomphes escomptés, c'est encore la fuite. Le 5 mai, Napoléon est à Enns, quand l'Impératrice se décide à quitter Vienne qui veut se défendre et où, tout à l'heure, on va massacrer les parlementaires français. Laissant à Grosswardein l'archiduc héritier et ses petites sœurs, elle emmène avec elle Marie-Louise, amie, compagne, garde-malade ; car la défaite plus encore que la souffrance a brisé ses nerfs fragiles et, sur les roues défoncées, sous la pluie qui tombe sans arrêt, seule presque avec sa belle-fille, elle s'accroche à elle en criant, à chaque cahot de la voilure. On arrive enfin à Bude où les professeurs rejoignent et où, bientôt, les bonnes nouvelles arrivent, attestées de façon qu'on n'en puisse douter : car, en allant au jardin Orczy où il y a toujours beaucoup de monde et où l'on entend de la musique, on y voit flotter des Français à demi pourris et nus.

C'est Essling. Quoique je croie que vous recevrez toutes les nouvelles de l'armée plus tôt que nous, écrit Marie-Louise à Victoire de Poutet, avec qui maintenant elle a toute liberté de correspondre, je ne puis m'empêcher de vous donner des détails sur l'issue d'une bataille qui fut pour nous l'une des plus heureuses. Le samedi 21 (mai) l'armée française, à la tête de laquelle était Napoléon, passa le Danube près d'Aspern sur quatre ponts et nous fit une terrible attaque où nous eûmes un petit échec ; la nuit sépara les combattants. Le 22 matin, Napoléon, à la tête de sa cavalerie, fit une nouvelle attaque et nous repoussa encore, mais, à ce moment, l'archiduc Charles harangua les grenadiers, prit le drapeau en main, après être descendu de cheval, et les mena ainsi contre les Français qui prirent la fuite et abandonnèrent Napoléon qui leur cria qu'il les ferait brûler avec le pont et tua de sa propre main deux généraux... C'est la première fois que Napoléon a été battu en personne... Qu'il faut remercier Dieu de cette victoire, c'est ce qui a été mon premier mouvement ; il ne faut pourtant pas s'enorgueillir de cette victoire et j'avoue que je suis déjà si accoutumée à de grands chagrins que je n'ose pas encore espérer trop de bien. Elle n'a pas tort : voici qu'à Bude on n'est plus en sûreté ; le prince Eugène est aux prises avec l'archiduc Jean et peut arriver en douze heures. Il faut fuir encore, car naturellement il ne serait pas désagréable aux ennemis de faire la prise de la famille impériale, ce qui leur vaudrait au moins un pays. On s'installe à Erlau, on campe plutôt. L'archiduchesse n'a qu'une seule chambre que meublent une table, un lit, deux

canapés déchirés et quatre chaises, tout rempli de bien vilaines punaises. L'Impératrice est de plus en plus malade : Vous pouvez penser, écrit Marie-Louise, que ni la santé de maman, ni la mienne ne s'améliorent par ces continuelles angoisses. Elle est toujours souffrante et, l'autre jour elle a eu l'idée de se faire saigner et nous a proposé d'y assister. Figurez-vous que le vieil enfant, à la seule idée, s'est trouvée mal ; je ne pus me remettre toute la matinée de cette frayeur. Je vous prie, silence absolu sur cela, c'est trop honteux pour moi. Tout fugitif qu'on est, malade, et dévoré par les punaises, l'étiquette garde ses droits. Quoique maman soit toujours souffrante et faible, ce qui ne pourrait changer que s'il venait de bonnes nouvelles, nous avons le soir, écrit Marie-Louise, grand jeu et appartement chez elle : trois à quatre tables à jeu ; les personnes sont la famille, toutes les dames et cavaliers. Je crois que c'est fort bon pour nous que nous nous y accoutumions. Pourtant, au milieu de ces austères plaisirs, l'enfance montre sa figure de joie et ce sont des fous rires quand, à la bénédiction des drapeaux du Torontaler Comitatz, le vent s'engouffre dans le manteau de l'oncle Rodolphe, qui apparaît tel qu'une montgolfière en ascension, ou quand Alvinzi, chargé de porter la traîne du manteau de l'Impératrice, prend par les plis la robe du même coup et soulève les jupons de façon que les peuples contemplant le gras de la jambe impériale. **Il n'était pas possible de ne pas rire.** Les promenades sur les rochers, les courses avec Léopoldine, une voilure qu'on essaie, des chevaux qui s'ébrouent, tout est prétexte pour la colonie d'enfants, qui est maintenant en nombre, car, de Grosswardein, les petits ont rejoint Erlau. Et lorsque, après la première communion de Léopoldine, Maria-Ludovica est allée trouver l'Empereur à Komorn, c'est, grâce à l'archevêque d'Erlau, toutes sortes de petites distractions : parties de pêche, goûters, illuminations pour le jour de nom de l'Impératrice et de l'archiduchesse. Puis, on continue les leçons : on a la musique sur un clavecin **à se casser les doigts**, le chant avec Wiesenthal, la logique avec Riedler. La vie, mal que bien, s'est installée et il est impossible que ces dix-sept ans, restés très enfants par l'éducation et le milieu, se tiennent toujours à des idées graves et à des pensées de tristesse.

Mais elles reviennent à chaque occasion avec les impressions de haine contre les Français. **Je souhaite**, écrit-elle, après le bombardement de Presbourg, **que votre prophétie se réalise et que la maison d'Autriche se relève de la décadence dans laquelle elle est plongée dans ce moment ; mais je ne sais quel instinct secret m'en fait douter, et j'ai déjà eu plusieurs fois envie de croire que nous approchons de la fin du monde et que celui qui nous opprime est l'Anti-Christ.** De tout son cœur elle déteste les Français : Ils se comportent d'une manière terrible dans les campagnes, ils brûlent, saccagent, outragent les habitants... — mais ils seront punis, car ils s'attirent vraiment par leurs cruautés et leurs sacrilèges la malédiction du ciel.... En Tyrol, ils ont jeté les prêtres au feu et à Saint-J... ils ont jeté les hosties pour voler le ciboire, et lorsque le curé vint pour les ramasser, ils les écrasèrent sous leurs pieds... — A la Schwechat, ils ont arraché la barbe aux Capucins ; trois en sont morts à Lanzensdorf... Celui qu'elle hait par-dessus tous, c'est Napoléon. Lorsqu'on annonce la paix prochaine et la réunion du congrès, je souhaite seulement, écrit-elle, qu'il soit éloigné de l'endroit où maman et moi nous séjournons, car je craindrais alors une visite et je vous assure que, de voir cette personne, me serait un supplice pire que tous les martyres, et je ne sais si cela ne lui viendrait pas en tête. Peut-elle ne pas le détester quand la guerre qu'il fait est une vraie guerre à la manière des Huns ? aussi le congrès étant réuni à Allenburg, lorsqu'elle apprend que Bubna a été envoyé porter des compliments à

Napoléon pour sa fête, elle se réjouit que sa belle-mère ne soit pas à Erlau, car je suis sûre, écrit-elle, que celui-là fera par politesse féliciter aussi maman pour son jour de nom... et la colère me dévorerait si je devais dîner avec un de ses maréchaux. Et elle conclut avec une sorte de pressentiment de l'avenir qui fait penser : Je voudrais pouvoir, comme vous, garder le silence toute ma vie sur la politique, car j'ai entendu assez et même trop sur cette matière pendant cet été ; mon cœur forme des vœux pour que mon souhait se réalise ; j'ai trop souffert cette année pour supporter encore de pareils coups.

Le séjour à Erlau se prolonge ; en octobre seulement, l'archiduchesse rejoint à Bicske sa belle-mère, qui vient de perdre son frère, l'archiduc Charles, administrateur de l'évêché de Varzen et primat de Hongrie. Il a pris la fièvre putride en visitant les malades à l'hôpital de Tyrnau, et, de la mort de ce compagnon de toute son enfance, l'Impératrice rend encore les Français coupables : sa maladie de nerfs en redouble, mais le médecin qui reconnaît son mal serait bien habile ; un jour, elle est si faible qu'elle ne peut pas faire trois pas sans se trouver mal, et, le lendemain, elle danse une écossaise qui dure plus d'une heure et demie. Peu à peu, toute la famille se groupe à Bude, et c'est une vie d'intimité qui semble très douce après toutes les épreuves qu'on vient de traverser. Avec les oncles, dont plusieurs tout jeunes — l'archiduc Antoine a trente ans, Jean vingt-sept, Reynier vingt-six, Louis vingt-cinq, Rodolphe vingt et un — ce sont de petits bals, de la musique à deux pianos et à quatre mains, d'agréables leçons de peinture où Marie-Louise s'essaie tantôt à un paysage, tantôt à un portrait, tantôt à une grande figure de sainte Barbe. Pour le dessein qu'elle poursuit, l'Impératrice n'a pas manqué d'appeler à Bude son frère François, et de le mêler naturellement à cette existence bien plus libre qu'au Burg et où les occasions se présentent à chaque instant. En effet, ce François est agréable chanteur et Marie-Louise se plaît à l'accompagner au clavecin ; mais, décidément, l'Impératrice a la chance contre elle ; voici que son frère prend la rougeole ; elle s'enferme avec lui et les beaux projets s'effondrent. C'est dans une maladie presque générale qu'à Bude se termine cette triste année.

Par tous les désastres traversés, la tendresse, la passion, la ferveur de Marie-Louise pour son père et son empereur semblent encore développées. Pas une lettre où elle ne marque ses sentiments avec une ardeur de piété filiale qui témoigne une admiration sans réplique. Après Essling, elle écrit : Que Dieu conserve cet excellent père qui s'est aussi exposé plusieurs fois, ce qui m'a fait frémir quand je l'ai entendu raconter. Quelques jours après : Il me semble que notre famille n'est pas faite pour avoir des jours heureux et pourtant il les méritait tant. Après Raab : Priez bien Dieu de nous accorder plus de bonheur, mon père le mérite ! Plus tard : Je voudrais que l'Insurrection et l'armée de mon oncle Jean délivrassent Vienne ; j'en aurais une extrême joie : ce serait un emplâtre pour toutes les afflictions que mon papa a souffertes et son âme y trouverait sa plus douce récompense. A la paix : Vous pouvez vous figurer la douleur que j'ai d'être séparée de papa depuis près de quatre mois, n'ayant pas de chance si la paix ne se fait pas de le revoir de si tôt. Enfin, à Bicske, elle le retrouve le meilleur des pères. Pensez, écrit-elle, qu'il ne savait pas que je viendrais et je ne me doutais pas de son arrivée, aussi mon bonheur fut au comble. Lui m'aura trouvée bien naïve, car, au lieu de lui répondre, j'ai commencé à pleurer. Le saisissement m'avait coupé la parole et toutes nos souffrances passées se présentèrent à mon esprit en le revoyant. Mais, pour l'en consoler, outre l'amour de sa fille, n'a-t-il pas celui de ses sujets ? Marie-Louise voudrait tant assister invisiblement à son entrée à Vienne et voir toutes les

marques d'attachement que les bons Viennois rendront à leur souverain, qui le mérite aussi tant. — Oh ! que n'ai-je pu, écrit-elle ensuite, être présente à ce louchant spectacle et que n'ai-je pu mêler mes larmes à celles des bons Viennois... ! Je trouve qu'il est bien doux de voir, après tous les revers que les pauvres sujets ont soufferts, les preuves de leur constant attachement à leur excellent souverain... Je vous assure, écrit-elle enfin le 24 décembre, que, si j'étais une simple particulière, je le ferais gloire d'être une Autrichienne, car c'est sûrement le peuple qui, par son attachement inviolable à son souverain, mérite sur cet article le premier rang dans les peuples d'Europe. En lisant vos descriptions, je me sentis attristée en pensant que je ne pouvais partager le bonheur des Viennois et être en même temps qu'eux aux pieds du meilleur des pères. J'ai déjà fait tant de sacrifices que si celui-ci peut contribuer au bonheur de ses sujets, je le fait volontiers.

N'y a-t-il pas dans cette dernière phrase quelque chose de prophétique, alors qu'à ce même moment la chancellerie autrichienne s'apprête à exiger de l'archiduchesse l'abnégation de soi qui peut être le plus pénible pour une fille de sa maison ? Néanmoins, avant que sa pensée ait été fixée sur le sacrifice qu'on pourrait lui imposer, elle se révolte et se débat. Le 10 janvier, de Bude, où la retient la santé de sa maman toujours bien souffrante, elle écrit à Victoire : Je vois Kozeluch (le professeur de piano) parler sur la séparation de Napoléon avec son épouse ; je crois même qu'il me nomme pour celle qui la remplacera, mais dans cela il se trompe, car Napoléon a trop peur d'un refus et trop envie de nous faire encore du mal pour faire une pareille demande, et papa est trop bon pour me contraindre sur un point d'une telle importance. Le même jour, à Mme de Colloredo : Bude est comme Vienne et l'on ne parle que du divorce de Napoléon. Je laisse parler tout le monde et ne m'en inquiète pas du tout. Je plains seulement la pauvre princesse qu'il choisira, car je suis sûre que ce ne sera pas moi qui deviendrai la victime de la politique. Le 22-23 janvier, elle écrit encore à son ancienne aja : Depuis le divorce de Napoléon, j'ouvre chaque gazette de Francfort dans l'idée d'y trouver la nomination de la nouvelle épouse et j'avoue que ce retard me cause des inquiétudes involontaires. Je remets mon sort entre les mains de la divine Providence. Elle seule sait ce qui peut nous rendre heureux. Mais, si le malheur voulait, je suis prête à sacrifier mon bonheur particulier au bien de l'Etat, persuadée que l'on ne trouve la vraie félicité que dans l'accomplissement de ses devoirs, même au préjudice de ses inclinations. Je ne veux plus y penser, mais ma résolution est prise, quoique ce serait un double et bien pénible sacrifice. Priez pour que cela ne soit pas.

Sans doute, ce jour-là même, son père est venu lui annoncer qu'en cas qu'elle fût demandée, elle devait se préparer à un tel mariage. Vainement l'a-t-elle supplié et a-t-elle trouvé sa belle-mère pour l'appuyer. L'Empereur a invoqué les intérêts suprêmes de sa monarchie. L'archiduchesse s'est inclinée ; elle n'est pas pour rien fille d'Autriche. Ses sentiments, ne sont ce pas ceux-là mêmes qu'exprimera, six années plus tard, sa sœur Léopoldine au moment de partir pour épouser l'empereur du Brésil : J'avoue que le sacrifice de quitter ma famille, et peut-être pour toujours, me sera très pénible, mais cette alliance fait plaisir à mon père, et, en me séparant de lui, j'aurai la consolation de me dire que je me suis conformée à ses vœux, étant persuadée que la Providence dirige d'une façon particulière le sort de nous autres princesses et que c'est obéir à sa volonté que se soumettre à celle de ses parents.

C'est bien sur une telle forme de penser qu'a compté M. de Metternich lorsqu'il a dit aux Français : Nos princesses sont peu habituées à choisir leur époux d'après

les affections de leur cœur, et le respect que porte à la volonté d'un père une enfant aussi bonne et aussi bien élevée que l'archiduchesse me fait espérer de ne pas rencontrer d'obstacle auprès d'elle. Aussi ne l'a-t-il pas consultée : Elle ignore, comme de juste, les vues qui se rapportent à elle. Et pourtant, à ce moment, l'affaire est décidée et il ne manque que les signatures.

II. — DE VIENNE À COMPIÈGNE.

Comment l'Autriche s'est offerte à Napoléon. — Le Mariage russe. — L'Autriche pis-aller. — La Volte-face. — Signature du Contrat de Mariage. — Sentiments de l'Archiduchesse. — Hâte de Napoléon. — Ses préparatifs. — L'Annonce du Mariage. — Lettre à la Fiancée. — L'Ambassade de Berthier. — Nomination de la Maison d'honneur. — La Corbeille et le Trousseau. — Les Bijoux. — Résistances de l'Archevêque de Vienne. — Sentiments de Marie-Louise. — Arrivée de Berthier. — Sa Réception. — Fêtes et Cérémonies. — Le Mariage et le Départ. — Le Cortège autrichien. — Le Cortège français. — La Remise à Braunau. — Les Présents. — Caroline et Marie-Louise. — Le Voyage. — Impatience de l'Empereur. — Compiègne. — La Nuit de Noces.

Ce n'est pas la première fois que l'Autriche s'offre ainsi et que, pour surprendre, arrêter ou captiver le conquérant, elle essaie de Dalila : vieille histoire toujours neuve, moyens de comédie qui, dans la vie, réussissent toujours. Dès 1803, elle y songe ; en 1800, après le traité de Presbourg, Lichtenstein demande à Thiard s'il est vrai qu'on ait pris pour Eugène une princesse bavaroise. Pourquoi vous arrêteriez-vous sur ce chemin ? lui dit-il ; Vienne n'a-t-elle pas aussi des princesses prêtes, et la paix ne pourrait-elle pas être scellée par un autre mariage ? Par Pellenc, l'ancien collaborateur de Mirabeau, Thugut, en même temps, fait dire à Maret que s'il entre dans les vues de l'Empereur, de donner à sa famille le relief d'alliances avec d'anciennes dynasties, c'est sur un autre terrain qu'il faut prendre racine. Napoléon ne veut pas entendre : Pas d'Autrichienne ! dit-il, cela rappellerait Marie-Antoinette. En 1809, au mois de novembre, à peine les derniers coups de fusil tirés, Bubna se rencontrant à Laybach avec Guilleminot, alors chef d'état-major d'Eugène, pour la délimitation des provinces cédées par l'Autriche, insinue que, au cas où l'Empereur divorcerait, l'archiduchesse Marie-Louise serait la seule des princesses d'Europe digne de lui. Quelques jours plus tard, le 29, à Vienne, Metternich fait une semblable ouverture à Alexandre de Laborde : Croyez-vous, lui dit-il, que l'Empereur ait jamais l'envie réelle de divorcer d'avec l'Impératrice ? Et cela lui sert de pont pour parler d'un mariage avec une archiduchesse : Cette idée est de moi, a-t-il soin de dire, je n'ai point sondé les intentions de l'Empereur à cet égard, mais, outre que je suis comme certain qu'elles seraient favorables, un tel événement aurait tellement l'approbation de tout ce qui a quelque fortune, quelque nom, quelque existence dans ce pays, que je le regarderais comme un véritable bonheur pour nous et une gloire pour le temps de mon ministère. Cela revient à la fois-de tous les côtés : par Narbonne, à qui Metternich en aurait aussi parlé¹ ; par Sémonville, qui en a causé avec Floret¹, le secrétaire de

¹ Savary dit bien que Narbonne n'a pu y être pour rien, et il en donne une raison qui au premier aspect semble plausible : c'est que lorsque, en 1809, après la campagne, Narbonne obtint d'aller à Trieste voir sa mère et que, en revenant il passa par Vienne, le divorce n'était pas accompli ; mais il ne l'était pas davantage quand Bubna parla à Guilleminot.

l'ambassade d'Autriche ; par Eugène, à qui Schwarzenberg s'en serait ouvert. Toutefois, l'Empereur se sent lié avec les Russes et, tant qu'il n'aura pas reçu d'Alexandre une réponse positive, il ne veut donner aucune suite aux offres que multiplie l'Autriche. Mais, le temps lui dure : la lettre par laquelle Champagny a chargé formellement Caulaincourt de poser la question à l'empereur de Russie, partie de Paris le 22 novembre, n'est arrivée à Pétersbourg que le 14 décembre. Alexandre était à Moscou, d'où il est allé à Twer ; il n'en est revenu que le 26, a donné audience à Caulaincourt le 28, et la dépêche par laquelle l'ambassadeur rend compte de ses premières impressions ne parvient à Paris que le 26 janvier ; c'est deux mois pleins, et, après le divorce annoncé, accompli, après les attendrissements sur Joséphine, la curiosité de la France, de l'Europe entière, concentrée sur l'annonce de l'épouse nouvelle, demande, exige une satisfaction. Le nom d'une grande-duchesse de Russie jeté à la foule, expliquera, justifiera tous les retards, mais si, cette grande-duchesse, on la refuse et si, à ce moment, Napoléon n'a pas une princesse aussi grande à mettre en avant, quel échec !

Aussi entrebâille-t-il des portes à l'Autriche. Il fait parler des personnages qui, ayant paru exprimer seulement une idée personnelle, pourront être désavoués si la réponse attendue de Russie est affirmative et qui, si elle est négative, serviront à reprendre la négociation : ainsi Laborde, lancé le 13 décembre sur Schwarzenberg ; ainsi Joséphine lancée le 2 janvier sur Mme de Metternich. Le 15 janvier, Napoléon est assuré qu'il a une archiduchesse en réserve et nulle difficulté à craindre de la part de l'Autriche. Cela lui donne du calme pour attendre la réponse des Russes. De fait, cette réponse est négative. En protestai ! i le sa bonne volonté personnelle, Alexandre continue à se retrancher derrière l'ukase et le testament de Paul Ier, [qui donnent à l'Impératrice mère la libre et entière disposition de l'établissement de ses filles](#) ; or, ajoute-t-il, [ses idées ne sont pas toujours d'accord avec mes vœux, ni avec la politique, mais même avec la raison](#). Et, avant de fournir une réponse, il demande [dix jours au moins](#).

Il s'agit donc pour Napoléon de préparer l'opinion au revirement qu'il va être forcé d'accomplir, et, du mariage russe tant de fois annoncé, de passer par une transition habile au mariage autrichien, qui, quatre ans auparavant, lui semblait impopulaire au point d'en être impossible : il ne lui convient pas encore de se prononcer, car, au fait, Alexandre peut se raviser, mais il doit prendre ses précautions et jeter dans le public qu'on est embarrassé entre tant de grands partis qui s'offrent, alors que, en réalité, il n'aura pas le choix. C'est là l'objet d'un grand conseil tenu le 28 janvier, où, devant les princes, les grands officiers, les ministres, les présidents du Sénat et du Corps législatif, il expose à sa manière la situation : [Je puis, dit-il, épouser une princesse de Russie, d'Autriche, de Saxe, de l'une des maisons souveraines d'Allemagne ou même une Française](#). De fait, il ne saurait être question d'une Française, dès que Lolotte, la fille de Lucien a été refusée par son père ; d'une Saxonne, moins encore, si ce qu'on murmure est exact. Pourtant, quelques naïfs — tels Louis, Lebrun, Fesch et Clarke — s'appliquent à prouver qu'une telle alliance serait dans les traditions de l'ancienne maison de France et qu'elle aurait l'avantage de n'engager dans aucun système politique. Ce sont les bagatelles de la porte ; on passe et l'on arrive au

1 L'anecdote paraît certaine, pourtant Napoléon semble avoir ignoré que Sémonville ait pris une part quelconque à son mariage. Lors d'une distribution de décorations autrichiennes faite après la naissance du roi de Rome et où Sémonville a été gratifié d'un grand cordon il écrit le 1er juin 1811 : [Mais pour celui donné au comte Sémonville, je ne vois pas quel rapport cela a avec le comte Sémonville. Cela m'affecte mal.](#)

débat sérieux entre la Russe et l'Autrichienne. De celle-ci, Murât ne veut à aucun prix. N'est-elle pas la petite-fille de son ennemie, Marie-Caroline ? Si une archiduchesse monte au trône, quel espoir lui reste-t-il de s'emparer de cette seconde moitié de son royaume, l'objet de ses ambitions impatientes ? Même, ne sera-t-il pas menacé dans ce qu'il possède, ne voudra-t-on pas lui reprendre Naples ? Il se lance donc le premier et furieusement, comme à la charge : **Qu'est-ce que l'Autriche ? Cela compte-t-il comme grande puissance ? — Mon cher, vous n'avez pas assisté à Essling et à Wagram, laissez tomber l'Empereur.** C'est presque le seul mot qu'il dit durant qu'Eugène, Talleyrand, Maret opinent pour l'Autriche, que Cambacérès et Fouché soutiennent Murat. Qu'importe ce que l'on dit ? Quelles que soient les opinions et d'où qu'elles viennent, c'est assez qu'elles aient été exprimées et que, malgré le secret imposé, elles transpirent. Chacun des membres du conseil a été convaincu qu'il ne dépendait que de l'Empereur de choisir et, quoi qu'il advienne à présent, si la Russie échappe, l'Autriche n'aura pas l'air d'un pis-aller. En admettant que Champagny et Maret eussent la confiance de Napoléon, que Talleyrand fût averti par les Russes et sût à quoi s'en tenir, tous les autres ont parlé dans la sincérité de leur conviction, et le partage des opinions est la preuve de leur indépendance. Ainsi les positions se trouvent prises et la force du gouvernement se montre dans le secret si scrupuleusement gardé par les ministres qui y ont été admis, même par le grand dignitaire qui l'a surpris.

Désormais, on peut attendre sans inquiétude les dépêches de Pétersbourg. Elles arrivent à Paris, le 5 février au soir. C'est toujours le même système dilatoire. Alexandre met toutes les objections au compte de sa mère ; il noie Caulaincourt dans leur détail ; il se déclare, quant à lui, tout porté pour le mariage, mais il n'a pas même encore abordé directement la question avec l'Impératrice ; il ne lui a pas dit que Napoléon eût demandé la main de la grande-duchesse, et les espérances qu'il donne, à force d'être réitérées, se trouvent prendre le caractère qu'elles ont dans la réalité, celui d'un plan concerté de fourberie par qui l'on suppose que la France se laissera bernier et se rendra de plus en plus facile pour les déshonorantes concessions qu'on prétend tirer d'elle.

Dès qu'il a en mains, le 6 au matin, ces dépêches des 15 et 21 janvier, Napoléon comprend où on le mène et se retourne. Le conseil tenu le 28 lui en fournit les moyens ; l'avis qu'Eugène y a soutenu le désigne pour porte-paroles : outre qu'il est en bonne situation pour entretenir Schwarzenberg, vu les propos qu'il a échangés avec lui et avec Mme de Metternich, c'est une satisfaction qu'en recevra Joséphine, cela créera un lien entre l'impératrice d'hier et celle de demain, disposera à une conciliation si souhaitable entré les deux femmes. Eugène se rend à l'ambassade d'Autriche, mais Schwarzenberg est absent, il est à la chasse : on le cherche et, à six heures du soir, Eugène le trouve enfin. Eugène lui annonce que la question est résolue, mais que l'Empereur entend que l'on conclue immédiatement, que, dans quelques heures, sitôt rédigé, le contrat soit signé. Schwarzenberg, quoique certain d'être approuvé, quoique ayant des ordres de sa cour de recevoir toutes les propositions et même de s'offrir discrètement, n'a pas de pouvoirs en forme et se trouve surpris par tant de hâte ; mais il prend tout sur lui et se déclare prêt à signer. Aussitôt Eugène revenu aux Tuileries, l'Empereur assemble le Grand conseil extraordinaire. Cette fois, il ne s'agit plus de changer de position, il s'agit d'affirmer celle qu'on a prise et d'en donner les motifs. Au début, pourtant, l'Empereur demande encore des avis, mais, au ton qu'il prend, on peut juger dans quel sens il convient d'opiner. Champagny donne lecture des dépêches de Caulaincourt et montre la mauvaise

volonté de la Russie ; l'Empereur lui-même déclare qu'il n'est point d'humeur, ni en position d'attendre le jour où l'Impératrice mère jugera à propos de consentir. Quelques voix s'élèvent encore pour la Saxe, mais nulle ne défend l'union russe et tout le monde trouve des arguments contre elle. Napoléon termine la délibération en proclamant sa décision ; il en fait part immédiatement en Russie, elle lendemain, à midi, le contrat de mariage provisoire, calqué sur celui de Marie-Antoinette, est signé à l'hôtel des Relations extérieures par Schwarzenberg et Champagny.

En se retournant ainsi, comme il fait sur un champ de bataille et en changeant le dispositif de l'attaque, Napoléon a transformé en une apparence de victoire l'échec certain qui allait lui être infligé, puisque, le 5 février, Caulaincourt a expédié la réponse, définitivement négative, d'Alexandre : mais, ce n'est plus lui désormais qui a été refusé par la Russie, c'est lui qui l'a refusée et l'honneur est sauf.

Le beau est que toute la manœuvre reste entièrement ignorée des Autrichiens. Si j'avais hésité à ne pas signer, écrit Schwarzenberg à Metternich, il aurait rompu pour en finir avec la Russe ou avec la Saxonne. On en est à faire des récits sur la manière dont on a fait échouer le mariage russe : Les hommes qui ont le plus contribué à faire avancer l'alliance importante qui va se faire, écrit Laborde à Metternich, sont Maret, Sémonville et notre ami de la rue de Varennes (Talleyrand), dont l'opinion demandée en secret et prononcée haut a ébranlé la velléité qui faisait pencher vers la Russie. Et on raconte des histoires sur la santé de la grande duchesse, sur l'obligation où se fût trouvé l'Empereur d'attendre cinq à six mois pour l'épouser ; on se donne les gants d'avoir triomphé dans une négociation difficile et l'on dit : Aujourd'hui nos soins sont couronnés de succès, comme si l'on y avait été pour quelque chose. De la façon pourtant que les choses se sont passées, les Autrichiens et leurs partisans, s'ils n'avaient pour objet de se faire valoir, devraient avouer qu'à la demande si brusquement adressée à Schwarzenberg leur surprise a égalé leur ravissement et que, sauf l'initiative qu'a prise l'ambassadeur de signer le traité de mariage, ils n'ont rien fait qu'espérer le bon plaisir de l'Empereur. Autrement, eussent-ils laissé leur cour dans une telle ignorance que ce fut par le courrier apportant son contrat de mariage que l'archiduchesse apprit à la fois qu'elle était demandée, promise, accordée et qu'elle allait être livrée ?

Ce n'est pas même son père qui l'avertit de l'imminence du sacrifice qu'on exige d'elle, c'est Metternich. Metternich est venu avec les dépêches de Schwarzenberg trouver l'Empereur : Sire, lui a-t-il dit, il y a, dans la vie des Etats comme dans celle des particuliers, des cas où un tiers ne saurait se mettre à la place de celui qui est responsable de la résolution à prendre... Votre Majesté est souverain et père ; c'est à elle seule qu'il appartient de consulter ses devoirs de père et d'Empereur. — C'est ma fille que je charge de décider, a-t-il répondu ; comme jamais je ne lui ferai violence, je désire, avant de prendre en considération mes devoirs de souverain, savoir ce qu'elle entend faire. Allez trouver l'archiduchesse et venez ensuite me rendre compte de ce qu'elle vous aura dit. A coup sûr le sait-il, puisque, à Bude, il a présenté l'éventualité à Marie-Louise et que, sans tenir compte de ses supplications, il l'a contrainte d'avance à accepter, puisque, depuis quelques jours, il l'a appelée à Vienne pour l'avoir à sa portée, mais cette attitude officielle convient pour la galerie.

La première question de Marie-Louise à Metternich, c'est : Quelle est la volonté de mon père ? Et, comme le ministre assure que l'archiduchesse est entièrement

libre et qu'elle doit dire ce qu'elle veut elle-même : Je ne veux que ce que mon devoir me commande de vouloir, déclare telle. Quand il s'agit de l'intérêt de l'Empire, c'est lui qu'il faut consulter et non pas ma volonté. Priez mon père de n'obéir qu'à ses devoirs de souverain et de ne pas les subordonner à mon intérêt personnel. Et, lorsque Metternich rapporte ces paroles à l'Empereur : Ce que vous nie dites ne me surprend pas, dit-il ; je connais trop bien ma fille pour ne pas m'être attendu à une pareille réponse. J'ai employé le temps que vous avez passé près d'elle à prendre mon parti. Mon consentement à ce mariage assurera à la monarchie quelques années de paix politique que je pourrai consacrer à guérir ses blessures. Je me dois tout entier au bonheur de mes peuples, il ne m'est donc pas permis d'hésiter.

Mais, le sacrifice résolu, entre ce père et cette fille, quel échange d'impressions ? L'Empereur, si médiocre que soit son intelligence, si peu développés ou si fugitifs que paraissent ses sentiments affectifs, éprouve, pour cette fille dont il se sait adoré, toute la tendresse paternelle dont il est susceptible. Elle lui ressemble physiquement d'une manière indiscrete, et au moral, avec un peu plus de mouvement et bien plus de sincérité, elle le reproduit fidèlement. Or, ces deux êtres médiocres se trouvent, par le hasard de leur naissance et des circonstances, placés dans une de ces situations tragiques, où, par le plus généreux effort, l'âme doit s'élever au-dessus de toutes les affections jusqu'alors légitimes, des haines saintement ressenties, de l'orgueil dix fois séculaire d'une race préservée de toute mésalliance par la jalouse inquiétude du corps entier de la noblesse allemande. Avec certaines maisons des plus considérées en Europe et qui s'y prétendent les plus anciennes — telle la maison de Savoie¹ — à peine eût-on admis une alliance qui eût fermé aux descendants les grands chapitres et leur eût interdit les plus illustres décorations ; et c'est à un Corse, frais sorti de la Révolution, de naissance suspecte et de noblesse incertaine, à l'ennemi acharné de la maison d'Autriche, qui l'a dépouillée de ses plus belles provinces et qui lui a arraché le bandeau impérial, à l'homme qu'on représente le plus brutal et le plus cruel, battant ses domestiques, souffletant ses ministres, tuant ses généraux, c'est à l'Antéchrist qui, après avoir renié son Dieu, tient en captivité le vicaire de Jésus-Christ, c'est à l'Ogre, que la fille aînée des Césars va tout à l'heure être livrée par son propre père ; mais, c'est la vie ou la mort pour ce peuple, pour la Monarchie, pour la Maison. On ne délibère point : l'Empereur et l'archiduchesse se trouvent d'accord sans s'être rien dit, et le sacrifice muet en prend un caractère d'incomparable grandeur. Le courrier est arrivé le 15 à huit heures du matin ; le 16, le consentement est officiel. L'ambassadeur de France expédie aussitôt une estafette qui est à Paris le 23, avec la réponse de l'Autriche.

Napoléon est à présent si pressé d'en finir qu'il estime que c'est quarante-huit heures qu'on lui vole. Il a compté, décidé, résolu que le courrier, porteur du contrat de mariage, parti de Paris le 7, arrivé à Vienne le 13, reparti le 14 avec l'assurance des ratifications, rentrerait à Paris le 21 ; que le prince de Neuchâtel, ambassadeur extraordinaire pour le mariage, quitterait Paris le 22, ferait le 28 son entrée à Vienne, et procéderait, le 2 mars, à la cérémonie. Il doit en rabattre

¹ Par le mariage de Charles-Emmanuel, duc de Savoie, avec Marie-Jeanne-Baptiste de Savoie, fille de Charles-Amédée de Savoie, duc de Nemours, et d'Elisabeth de Vendôme, Victor-Amédée, qui fut le premier roi de Sicile puis de Sardaigne, se trouvait descendre, par César, duc de Vendôme, de Gabrielle d'Estrées dont la mère, Françoise Rabou de la Bourbaisière, était petite-fille d'un notaire de Bourges.

puisque, dès le début, il trouve deux jours de différence sur ses calculs. Il n'en pressera que plus les choses et les êtres.

Dès qu'il a décidé qu'il épousera l'archiduchesse, il la lui faut tout de suite, et l'idée qu'il va la posséder s'empare uniquement de son imagination et l'occupe entière. Si d'abord il s'est attaché au mariage russe, il n'a point porté à le conclure l'ardeur de passion qui eût peut-être tout emporté ; il en a vu les avantages au point de vue de l'alliance politique, mais il en a raisonné avec froideur, comme d'une affaire présentant aussi des inconvénients, tels, par exemple, que la différence de religion. S'il a hésité, pendant près de trois années, à poser formellement la question à Alexandre, c'est qu'il reculait instinctivement devant une solution qu'il ne sentait conforme ni à l'histoire, ni aux traditions de la maison de France, et dont certains côtés devraient l'effrayer. Le revirement qui le porte à présent au mariage autrichien, tout commandé qu'il est par la politique, détermine en son esprit une évolution si profonde qu'il met entièrement de côté ses premiers rêves pour s'attacher à ses nouvelles ambitions. Sincèrement, il s'exalte sur la magnificence de l'union qu'il va former ; il la tient, la touche, la réalise avec la splendeur des parentés qu'elle procure et la définitive entrée dans la famille des rois. Qu'on n'aille pas l'en trouver diminué. Le sentiment qu'il éprouve démontre la puissance de l'idée monarchique dont il est plein. L'homme de génie qu'il est a été élevé boursier du Roi : le Roi ! c'était si haut, si loin, un être si au-dessus des hommes, quelque part, dans un nuage d'or. La naissance, l'atavisme corse, pouvaient diminuer ce prestige, le rendre moins fulgurant, moins divin qu'aux continentaux, non l'abolir. La Révolution a abattu le trône, tué le roi, non aboli l'idée de royauté chez qui l'a reçue d'éducation, apprise de discipline, qui en a été imbu quinze années durant. Napoléon a pu s'élever, grandir, assembler un trône, s'y asseoir, et, des trônes renversés des vieilles dynasties, faire des pliants pour ses frères et ses sœurs ; il n'a pu se donner la longue durée, la succession des ancêtres, la stabilité de vingt rois le précédant. Il se sent colossal, mais fragile. Il ne s'attache à rien du passé, il n'a point vécu les siècles, il ne se lie point à son empire, comme les rois de jadis, de façon à se confondre avec lui ; il manque à son pouvoir d'avoir existé toujours, d'avoir ses assises loin, si loin qu'on ne sache plus comment s'est construit l'édifice ; il manque à sa dynastie d'être mêlée, enchevêtrée avec celles qui subsistent. Il a eu beau en renverser, toutes ne sont pas à bas, et celles qui restent l'offusquent. Or, c'est de la plus vieille des maisons régnantes, delà plus illustre en gloire, de la plus puissante en Etats, de celle dont il a, par deux fois, dans sa capitale même, jugé comme elle était intimement mêlée avec son peuple, que va venir vers lui celle qui sera son épouse et la mère de ses fils. En la possédant, c'est tout qu'il possédera à la fois : le passé vieux de dix siècles, le Saint-Empire romain, son empire à lui-même, désormais consacré, affirmé par ceux-là mêmes auxquels il a arraché la couronne de Charlemagne ; c'est les vieilles dynasties entrant dans la sienne pour y faire souche d'empereurs ; ce sont les rois, tous les rois d'Europe devenus ses parents, non pas même les rois, — que lui importe ! — mais le Roi ! Il sera le neveu de Louis XVI et de Marie-Antoinette, l'arrière-neveu de Louis XIV et de Marie-Thérèse.

Après cent années de révolutions, devant l'insurrection continue des peuples et l'esprit d'irrespect qui souffle sur eux, devant l'abaissement des maisons royales versées peu à peu dans l'oubli de leur dignité et dans la méconnaissance du principe qui les faisait vivre, ravalées au niveau des sujets par des unions disparates et de compromettantes solidarités, le sentiment monarchique — respect, amour, crainte, terreur — n'est plus accessible aux Occidentaux. Mais, au

temps de Napoléon, le parlementarisme et la presse n'avaient point émiété, par la discussion et l'injure, la formule de Gouvernement ; sur les bases du droit divin, la monarchie héréditaire s'élevait mystérieuse et traditionnelle ; même les régicides, en portant la main sur l'oint du Seigneur, éprouvaient l'horreur du sacrilège ; entre le souverain et le sujet se creusait un abîme où quiconque n'était pas de la famille prédestinée eût vainement jeté de la gloire, des sceptres brisés, des provinces conquises, le salut même de la nation, sans se rapprocher d'un pas du trône inaccessible. Et ce que nul, jamais, n'a pu accomplir, se réalise pour lui. Cette majesté quasi divine, cette intangible puissance, ce mystère dynastique, il va s'en emparer et les étreindre le jour que, dans ses bras, il serrera cette jeune fille. Par elle, il franchira le gouffre, il abolira son origine révolutionnaire, il se trouvera pareil aux rois qu'il nomme ses frères, et qui jusqu'ici, quoique vaincus, lui opposent la froideur de leur accueil, ce quelque chose qui marque les distances et établit les origines. S'il s'est jeté à Alexandre comme il a fait, c'est que celui-ci, avec la feinte ouverture de ses démonstrations, l'a traité moins en grand homme qu'on égal et en pareil. S'il s'est dépris d'Alexandre, c'est qu'il a vu comme ses protestations étaient fausses, puisque le jour où, des paroles, il fallait passer à une alliance familiale, le mur se relevait. A présent, par contrainte il est vrai, il obtient cette archiduchesse ; mais n'a-t-il pas dû, à chaque occasion, arracher à la fortune les faveurs qu'elle lui réserve ? Qu'importe que ce ne soit pas de son gré s'il la possède ? et, à mesure que l'instant s'approche, son impatience augmente. Il lui faut tout de suite, à l'instant même, ce complément de son destin, comme s'il pressentait que c'est un mirage tout prêt à se disperser et à s'évanouir.

Il n'a point attendu que le courrier fût revenu de Vienne pour tout préparer, tout régler jusque dans l'extrême détail. Dès le 7, il a tout ordonné : oh enverra de Paris le trousseau et la corbeille ; inutile donc qu'on fasse quoi que ce soit à Vienne. La princesse ne conduira personne d'Autriche avec elle. Si elle a une femme de chambre à laquelle elle soit bien attachée, elle pourra l'amener pour rester le premier mois de son arrivée en France, mais c'est l'extrême concession. Par contre, rien d'assez magnifique : Le douaire de l'Impératrice, tel qu'il a été fixé, écrit-il, m'a semblé ridicule, mais, en cela, on a voulu suivre ce qui a été fait pour le mariage de Louis XVI... Au surplus, le douaire des impératrices, en France, est fixé à quatre millions. Dix jours plus tard, il a pris à ce point possession de l'avenir qu'il proclame le titre qu'il donnera à son fils, et, ce titre, c'est à son futur beau-père, au ci-devant empereur d'Allemagne, qu'il le ravit : jusqu'à ce qu'il fût couronné, l'empereur d'Allemagne désigné était appelé le roi des Romains. Le fils de Napoléon sera le Roi de Rome, et à combien meilleur droit, puisque l'Etat romain, réuni au Grand empire, en fait partie intégrante. Est-ce assez d'un fils, du Prince impérial, roi de Rome ? Non, il faut un trône au puîné, et Eugène, déchu de la succession d'Italie, est réduit à l'hérédité du grand-duché de Francfort.

Enfin, de Vienne, le courrier revient. Tout de suite, l'Empereur fait officiellement part de la ratification du contrat de mariage à sa mère, à ses frères, à son beau-fils, à son oncle et au Sénat. Il annonce à l'empereur d'Autriche l'envoi du prince de Neuchâtel, chargé de demander la main de l'archiduchesse. Il écrit à Marie-Louise elle-même : Ma cousine, les brillantes qualités qui distinguent votre personne m'ont inspiré le désir de la servir et honorer. En nous adressant à l'Empereur, votre père, pour le prier de nous confier le bonheur de Votre Altesse Impériale, pouvons-nous espérer qu'elle agréera les sentiments qui nous portent à cette démarche ? Pouvons-nous nous flatter qu'elle ne sera pas déterminée

uniquement par le devoir de l'obéissance à ses parents ? Pour peu que les sentiments de Votre Altesse Impériale aient de la partialité pour nous, nous voulons les cultiver avec tant de soins et prendre à lâche si constamment de lui complaire en tout, que nous nous flattons de lui être agréable un jour. C'est le but où nous voulons arriver et pour lequel nous prions Votre Altesse de nous être favorable. N'est-ce pas l'épître royale d'un berger du Lignon, et cette étrange prose que signe Napoléon n'a-t-elle point, parle zèle d'un employé du protocole, reproduit celle que jadis le Dauphin adressa à l'archiduchesse Marie-Antoinette ? De même que, pour le contrat, ne faut-il pas, comme plus dans la tradition, redire les vieilles paroles d'amour ?

Le 24, Berthier expédié comme pour recevoir les clefs d'une place qui capitule, part sans que l'Empereur lui laisse le temps de prendre, pour sa maison, des dispositions plus somptueuses. Sa suite, on dehors d'un secrétaire d'ambassade, M. de Laborde, ne se compose que de cinq aides de camp qu'on décore du titre de cavaliers d'ambassade, d'un maître des cérémonies et d'un secrétaire. Berthier n'emmena que seize domestiques, point de voitures de gala ; mais il est porteur de lettres à l'infini, et ses instructions détaillent, heure par heure, tout ce qu'il fera, tous les honneurs qu'il exigera et les paroles même qu'il doit prononcer. Tout a passé sous les yeux de l'Empereur, qui exige que pas une formule ne diffère de celles employées en 1770, et qui a fait bouleverser les archives pour retrouver jusqu'au moindre précédent. Le 24 encore, désignation officielle de la Maison d'honneur qui, sauf Mme de la Rochefoucauld, retirée, quelques dames restées près de Joséphine, le chevalier d'honneur elle premier écuyer, appelés à d'autres fonctions, est composée comme ci-devant ; point de nouvelles dames, quoique l'intention de l'Empereur soit d'en avoir sept ou huit de l'âge de l'Impératrice, mais il attendra qu'elle soit à Paris. Le 25, la Maison prête serment, et, le même jour, le grand maréchal avertit tous ceux qui doivent aller au-devant de l'Impératrice et former son cortège. Ils ont quatre jours pour se préparer, et que d'affaires dans ces quatre jours !

C'est Caroline de Naples qui, comme la princesse de Lamballe en 1770, fera les fondions de surintendante de la Maison, donc présidera à la remise et s'établira la directrice du voyage, — choix étrange, si l'on songe qu'elle occupe le trône de la grand'mère de l'archiduchesse, mais, seule des sœurs, elle, est reine, et, en ce moment, sa faveur est pleine. Avant qu'elle parle, Napoléon, qui a pleine confiance en son goût, la charge de choisir la corbeille et le trousseau.

La dame d'Atours arrêtera seulement les prix. L'on est d'abord embarrassé ; car les fournisseurs ne peuvent rien commencer sans des mesures qu'on n'a pu obtenir sitôt de Vienne. Dès qu'Otto les a envoyées, nuit et jour on travaille. Chez Mlles Lolive, de Beuvry et Cie, c'est le linge, et il y aura douze douzaines de chemises en batiste fine avec broderie et dentelles, une douzaine garnie en vraie valenciennes, haut et bas ; quatre-vingts douzaines de mouchoirs, dont six à petits plis avec feston, chiffre et sujet, quatre avec dentelles, six avec broderies à jour au plumetis et huit à chiffres ; il y aura vingt-quatre camisoles, dont douze en batiste d'Ecosse et douze en percale ; il y aura vingt-quatre serre-tête garnis en vraie valenciennes, vingt-quatre bonnets de nuit, dont huit Caroline en batiste d'Ecosse et six Napoléon en mousseline ; il y aura trente-six fichus de nuit en mousseline et dentelles ; il y aura vingt-quatre peignoirs, moitié en percale et moitié en batiste ; douze fichus du matin, dont un en point d'Angleterre, un en matines brodée, un en dentelle française ; il y aura deux voiles mexicains en mousseline brodée en point de dentelles, et deux mantilles castillanes. De robes, douze : cinq de mousseline brodée, six de batiste brodée, une en point à

l'aiguille avec dessins représentant des lilas — celle-là coûte 5.000 francs. Après, vient le linge de toilette : douze pelotes, en percale, en mousseline brodée et en tulle brodé ; vingt-quatre douzaines de frottoirs, moitié en batiste, moitié en futaine ; vingt-quatre douzaines de serviettes de toilette, moitié en toile de Château-Gontier, moitié en toile de Hollande ; douze douzaines de linges de garde-robe en guinée, et, pour le lit, deux couvre-pieds, l'un de 1.000 francs, en mousseline claire à bordure à sujet au milieu en application de tulle ; l'autre, de 4.000 francs, en mousseline claire, brodée à bordure et garnie d'angleterre à 320 francs l'aune. Compris les deux corbeilles à roulettes, recouvertes de satin, en voilà pour 94.666 francs.

Ce n'est rien près des dentelles. Pressée par le temps, Caroline a couru partout pour trouver les beaux morceaux. Elle a pris chez Mlles Lolive, de Beuvry, un voile à la mexicaine, en angleterre, de 2.600 francs, et une mantille à la castillane, en point à l'aiguille, de 1.500 francs ; chez Lenormand, un schall d'alençon de 3.200 francs ; chez Leroy, un voile **très beau**, de 4.000 ; mais chez Lesueur, son fournisseur en titre, des fichus, des pèlerines, des bonnets, deux robes d'angleterre de 4.500 et 4.800, une autre de 8.000 ; deux schalls, avec le chiffre aux quatre coins, de 4.000 et 5.000 ; un manteau de Cour, en angleterre, corsage, manches et chérusque, de 16.000. La facture de Lesueur monte à 71.399 francs, sur un total de 81.199 francs 83 centimes.

Des schalls de cachemire, il y en a de Corbie, de Lenormand et d'Herbault, pour 39.860 francs : des longs, à raies, amarante, gros bleu, ponceau, jonquille, blanc, noir, vert ; un, fond blanc à médaillons extraordinaires ; un à grandes palmes ; puis, des carrés, à raies, à rosaces, à bordures, à palmes, avec des fonds de toutes couleurs : dix-sept en tout ; le plus cher à 4.800 francs, les autres de 4.000 à 1.000, un seulement au-dessous, à 600.

Les chaussures, dont est chargé Janssen, cordonnier de l'Académie Impériale de Musique, se sentent un peu du théâtre. Certes, en quarante-huit paires de souliers, à huit francs la paire, il a donné toute la gamme jolie et rare des gants de pied où il excelle : blancs en satin, en taffetas et en levantine ; noirs en satin, en taffetas et en maroquin, des roses, des verts, des gros bleus ; mais, aux brodequins, est-ce sur le goût de la reine de Naples qu'il est inspiré ? Passe pour ceux-ci de satin blanc, brodés en argent ou en acier, lacés derrière et garnis d'une frange toscane en argent ou d'une frange en perles d'acier : ce sont les brodequins de costume ; passe encore pour ceux-là en maroquin ou en velours noir, garnis en hermine rouge ou noire, ou en queue de vison : ce sont des brodequins de voyage ; mais qu'est-ce des brodequins de velours levantine rose, ouverts du devant et garnis en peluche de soie ; de velours pourpre, brodés d'or et garnis en palmyre des Indes ; de gros de Naples ponceau, brodés en or et garnis, d'hermine ; de satin blanc, brodés en argent et garnis de col de cane ; de satin blanc, brodés en or et garnis de grèbe ? et il y en a encore de satin uni, avec du cygne et de l'hermine mouchetée, de satin noir à fourrure blanche, garnis d'astrakan. Au moins, la note, au total, n'en monte-t-elle qu'à 800 francs, tandis que les douze douzaines de bas que fournit Tessier vont à 4.572 francs : c'est que, après deux douzaines de bas de soie blancs fins à 18 francs la paire, après deux douzaines à jour sur le pied et brodés, à 24 francs, après deux douzaines à jour sur le pied et à brodequin brodé, à 30 francs, il y a une douzaine à jour sur le pied et à brodequin jour de Berlin, à 36 francs, une autre douzaine, plus riche, à 48 francs, une enfin à très grands jours de dentelle, à 72 francs. De bas de coton, à grands jours et à brodequin, il n'en est que deux douzaines, à 30 et à 42 francs la paire.

Les grands éventails, de chez Friese et Devillers, sont à feuilles brodées et pailletées, sans rien d'art qui les relève, mais, pour l'un, les branches d'or sont chargées de brillants et d'émeraudes ; pour l'autre, de brillants. Coût : 8.966 francs.

Biennais, *Au Singe vert*, a fourni pour 54.589 francs, d'abord un grand nécessaire dans son coffre d'acajou orné de cuivre découpé et incrusté, un nécessaire où, en cent treize objets d'or ou de vermeil, est contenu tout l'attirail pour manger : casseroles, assiettes, plats, timbales, couverts, cafetière, théière, chocolatière, sucrier, pot à crème et le reste, tout l'attirail pour la toilette, pour le bureau, pour le travail féminin : cela est compté 22.634 francs ; puis, ce sont de petits nécessaires spéciaux, pour le déjeuner, pour les dents, pour les ongles ; puis bassinoires, pots de chambre, bassins de garde-robe, bidets, tout en vermeil ; un, dans un coffre en acajou moucheté avec incrustations de cuivre, va à 2.878 francs 46 centimes ; puis, deux plats en vermeil de 2.000 francs, pour présenter les éventails et les bijoux ; un serre-papiers de 4.800, des lampes de nuit, des vases à parfums, ce que l'orfèvrerie française, à son apogée de perfection industrielle, a fabriqué de plus finement ciselé.

Ce n'est rien encore, il faut arriver au grand homme, M. Leroy, qui, malgré les querelles que l'Empereur lui a cherchées, n'a pu manquer d'être employé. Un poème, sa facture ; un poème d'élégance et de richesse, et sans doute a-t-il mis son amour-propre à paraître le grand artiste qu'il est en ces robes portant sa signature, outre qu'il est de son intérêt d'éblouir cette nouvelle cliente. C'est ici l'échelle des toilettes que doit revêtir la plus grande dame qui soit en France ; mais, de l'Impératrice aux femmes qui, à tous les degrés, forment la Cour et la société, il n'y a que la différence du suprême luxe à des luxes plus modestes, et sans doute est-ce là le type d'une garde-robe, constamment prête pour toutes les occasions officielles et mondaines, avec sa hiérarchie stricte et son ordonnance d'étiquette.

En tête, les *grands habits* : il y en a huit, dont le grand habit du mariage, magnifiquement brodé en pierres et lames, et coûtant 12.000 francs, se place hors de pair. Après, pour 8.000 francs, un habit de tulle, richement brodé en argent, semé de palmes d'or et de pierres, avec petite bordure en pierres carrées et lames sur champ, franges en lames d'or et d'argent, dessous en satin blanc, manches à draperie ; puis, pour 6.000 francs, un habit de blonde blanche et argent, dessins à hortensias et chenilles ; puis, s'étageant de 4.500 à 3.000 francs, un habit en tulle rose, la jupe rayée de dix-huit raies de palmiers, lames et pierres, argent mat et brillant ; un habit de satin blanc brodé en or, un de satin blanc brodé en argent, un de tulle blanc et argent, un de tulle lilas et argent.

En deuxième rang, les *robes longues*, quatre seulement, de 2.500 à 1.300 francs : satin rose brodé d'acier, tulle rose lamé à colonnes de satin rose et argent, tulle blanc brodé d'or à petits losanges, tulle garni de blonde avec dessous en satin.

Troisième échelon : les robes de bal, six, de 2.500 à 600 francs, toutes en tulle : tulle semé d'or, tulle rose à la François Ier, tulle rose à raies d'argent, tulle blanc et argent avec fleurs, tulle de Lyon, tulle lamé d'or ; et c'est aussi presque toutes de tulle, les douze *robes du soir*, qui font la quatrième classe. Les sept plus chères, en tulle, vont de 1.600 à 600 francs ; une robe de velours rose plein uni est de 234 francs, une de velours nacarat avec franges et écharpe atteint 588 francs, une de satin rose à garnitures ne va qu'à 226 francs, tandis qu'une de satin rose imprimé, à pois d'argent, monte à 850, et une de satin blanc lamé

argent à 1.000 francs. Dans les douze robes du soir *plus simples*, une, en faux cachemire blanc et or, arrive à 1.000 francs ; une en tulle blanc montant au col avec trois rangées de blonde, à 580 ; mais les dix autres : tulle lilas, tulle rayé en biais, tulle blanc à fleurs, crêpe bleu, blanc ou rose, velours frisé blanc ou rouge, satin blanc, étoffe blanche à côtes, s'espacent de 400 à 290 francs. A part, il faut mettre les quatre robes de blonde, une chenillée d'or de 2.400 francs, une à filets d'argent de 1.200, une à colonnes de 1.000, une à bouquets de violettes de 800, et c'est fini pour le soir avec ces quarante-quatre robes.

Restent les *redingotes* : six pour les grands jours : en satin blanc à deux rangs de blonde, en satin blanc doublé de rose, en satin rose et blonde, en satin blanc doublé de satin cerise, en velours frisé rose, en crêpe bleu doublé de satin bleu. La plus chère, 570 francs, la moins, 300. Les six plus simples, en levantine gros jaune, blanche, vert naissant et rose, toutes fourrées de peluche, et en velours bleu et rouge, sont comptées de 477 à 210 francs, la plupart entre deux et trois cents.

Enfin viennent les *habits de chasse*, qui sont les robes de jour de grande toilette : il y en a deux à 2.500 francs, un en reps blanc avec glands d'or et point turc en or, un en velours nacarat et or ; deux à 1.200 : bleu jarretière et or et lilas garni d'hermine : enfin, deux à 400 : velours, satin et peluche rose, et velours frisé rose naissant.

Les robes du malin, on les fera faire par les ouvrières des Atours, mais il faut encore prendre chez Leroy six fichus ou voiles de blonde, soixante douzaines de gants à 40 francs la douzaine, deux douzaines de coiffures et bouquets à 50 francs la pièce, une douzaine de garnitures à 125 francs, deux douzaines d'éventails pailletés à 60 francs l'un, puis, pour 3.000 francs, une soixantaine de chapeaux, toques, casques de toutes formes, et un héron fin de quatre cent quatre-vingt-quatorze brins, qui, lui seul, coûte 5.000 francs. Encore, le sultan en satin blanc brodé d'acier, de 1.800 francs, et la corbeille même : celle-ci, de velours blanc, forme ovale parfait, est montée sur des pieds en bois sculpté et doré, reposant sur un socle en velours brodé ; au centre, un cartouche de broderie en or sur mat et brillant, aux deux côtés des anneaux dorés, en haut, des flèches en bronze doré. La corbeille, matériellement présentée, est alors d'obligation en tout mariage, mais celle de l'Impératrice ne coûte pas moins de 12.000 francs. La facture de Leroy monte ainsi à 124.137 francs, mais tout ce qu'il doit fournir ne saurait si vile être prêt, et, en dehors des robes de la corbeille, il en faut pour le voyage : c'est, pour 3.200 francs, une robe longue de satin blanc, brodée en argent, garnie d'hermine, avec des manches longues de tulle lamé, et, au col, une ruche en blonde ; pour 3.000, un habit de tulle blanc et argent ; pour 1.200 une robe longue de tulle blanc garnie de blonde ; enfin, trois pelisses : une de 1.500 francs, en velours nacarat, garnie en martre ; une de velours bleu, dont la reine de Naples a fourni la garniture d'hermine ; une en levantine gros jaune garnie de peluche ; au total : 9.524 francs.

L'Empereur s'était cru généreux en fixant le trousseau à 120.000 francs, la corbeille à 100.000, les schalls à 80.000, en tout 300.000 francs. Les factures présentées — et les prix sont convenus — s'élèvent à 418.834 francs. L'expertise ordonnée, car, dit l'Empereur, *je ne veux point passer par la volonté de Leroy*, ne peut les ramener au-dessous de 411.736 francs 24 centimes, que paie le trésor de la Couronne.

Qu'est ce chiffre auprès de celui que coûtent les parures ? La grande parure en diamants, composée de : un diadème de 1.329 brillants, un collier, un peigne,

deux boucles d'oreilles, deux bracelets, une ceinture et une couronne, dont les pierres ont été en grande partie fournies par le Trésor, vaut, à dire d'expert, 3.325.724 francs 19 centimes ; la parure de perles vaut 509.773 francs ; la parure d'émeraudes et brillants, 289.865 francs ; la parure d'opales et brillants, 275.953 francs. Ces parures sont enfermées dans un écrin de velours vert orné de bas-reliefs et semé d'abeilles en vermeil, de 7.700 francs. On n'a point oublié les bourses d'usage, en perles d'or ou d'émail, de 730 francs, contenant cinquante doubles napoléons à fleur de coin. Au total, avec les douze gros brillants entourant le portrait de l'Empereur que Berthier doit remettre à l'archiduchesse, il y a de bijoux pour 4.633.345 francs. La corbeille et le trousseau passent ainsi 5 millions.

L'Empereur voit tout, regarde tout, admire ou critique. Pour conquérir cette jeune fille, pour l'éblouir au moins, en attendant qu'il ait louché son cœur, rien n'est assez beau ni assez somptueux. Il veut étaler devant elle toutes les recherches de l'élégance parisienne, dont il la sait assez privée, car elle fut élevée fort simplement, sans l'agrément des robes, des bijoux et du luxe féminin, et, comme il juge toutes les femmes d'après l'expérience qu'il en a prise près de Joséphine, il ne doute pas que ce ne soit à la coquetterie qu'elles cèdent d'abord.

Cependant Berthier court sur Vienne et fait diligence : à ce moment seulement, on s'y avise que Napoléon a déjà été marié et marié devant l'Eglise. La sentence de l'Officialité métropolitaine de Paris a été rendue le 12 janvier ; le 14, elle a paru dans le *Moniteur* et a été commentée dans le *Journal des Curés*, et, le 15 février, on en est encore, à Vienne, sur la foi d'étranges histoires rapportées, paraît-il, par Consalvi à M. de Lebzelttern, à douter si le mariage a été ou non célébré. Lorsqu'on ne peut plus ignorer qu'il l'a été, on n'a garde de se demander quelles sont, au regard de l'Eglise, les conséquences de l'excommunication majeure fulminée par le Pape le 11 juin 1809 et publiée le lendemain ; on s'attache uniquement à l'annulation du mariage et l'on se contente, à ce sujet, de l'affirmation de l'ambassadeur de France. Pour [rassurer la conscience de François II](#), Otto le lui répète, et cela suffit. C'est de l'archevêque de Vienne que vient une timide opposition. Lui, qui n'est point le sujet de Napoléon, estime, comme les officiaux et les promoteurs de Paris, que l'annulation d'un mariage entre souverains constitue un cas réservé au Saint-Siège ; au moins prétend-il voir et tenir les sentences. L'ambassadeur Otto, chef de division aux Relations extérieures sous la Terreur, s'indigne d'une telle audace. On ose ne pas tenir compte de sa parole d'honneur ! Bien sûr, ce sont des intrigants, des émigrés, le ci-devant évêque de Carcassonne, hôte de l'archevêque, qui se coalisent pour retarder une si belle conclusion. [Ne peut-on pas croire, écrit-il, que l'archevêque, qui avait d'abord approuvé cette alliance, ne ressent aujourd'hui que les scrupules qui lui sont inspirés par une faction étrangère prête à tout entreprendre pour combattre le génie de la paix ?](#) Au moins la faction a-t-elle échoué lorsqu'elle a soulevé la question de [la prétendue excommunication de S. M. l'Empereur par le Pape](#). Ni l'archevêque, ni le nonce n'en ont voulu entendre parler. M. de Metternich s'en porte garant et [l'empereur François lui-même, sentant, à cette occasion, l'atteinte portée à la dignité des couronnes, repousse cette objection indécente avec le mépris qu'elle mérite ;](#) mais, sur les sentences l'archevêque n'en est que plus obstiné. A Paris, l'Empereur consulte Fesch, qui affirme qu'il n'est nul besoin de les montrer, attendu qu'un courrier, parti le 27, a porté au curé de Vienne la permission de procéder au mariage, avec la dispense

de publication des bans. Malgré cet avis, Napoléon se décide à envoyer les deux sentences, mais il n'admet pas qu'elles soient discutées à Vienne. *Mon juge*, dit-il, *est l'Officialité de Paris*. Entre temps, d'ailleurs, Otto a trouvé un biais pour conjurer le danger de livrer ces actes au caprice d'un vieillard influencé par deux prêtres émigrés. Il a remis à Metternich, sous la condition expresse que la pièce ne servirait qu'à être montrée à l'archevêque, et que, dans aucun cas, elle ne serait rendue publique, la solennelle attestation qu'il a vu et lu les originaux des deux sentences des deux officialités diocésaines de Paris concernant le mariage entre LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice Joséphine, et qu'il résulte de ces actes que, conformément aux lois ecclésiastiques catholiques existant dans l'Empire français, ledit mariage a été déclaré de toute nullité parce que, lors de la conclusion de ce mariage, on avait négligé les formalités les plus essentielles requises par les lois de l'Eglise et en tout temps reconnues en France comme nécessaires à la solidité d'un mariage catholique. Il atteste en outre que, conformément aux lois civiles existantes lors de la conclusion de ce mariage, toute union conjugale était fondée sur le principe qu'elle pouvait être dissoute au gré des contractants. Et, sur ce certificat, pour que foi y soit prêtée en tout ce qu'il contient, S. E. le comte Otto de Mosloy appose, au-dessous de son seing, le sceau de ses armes. On y voit une loutre engoulant un poisson ; c'est de circonstance.

Berthier, que des courriers de l'ambassadeur ont retardé sur sa route, peut arriver maintenant : après cette timide défense, l'archevêque s'est rendu. Comment eût-il résisté à l'Empereur, à la Cour, à la ville entière ? Car, à présent, tout Vienne s'exalte à la pensée de l'alliance, l'armée se répute invincible ; la Bourse est en pleine hausse, et comme chacun considère que le mariage assure la paix, c'est la paix même que compromettrait le moindre retard. Quant à Marie-Louise, ce n'est pas assez qu'elle soit soumise, on s'efforce de lui parer le sacrifice et de lui prouver qu'elle doit s'y offrir de bonne grâce. Si elle témoigne quelque-frayeur et se souvient du mal qu'on lui disait de Napoléon, les archiducs, ses oncles, lui répondent que cela était vrai quand il était l'ennemi de l'Autriche, mais qu'il ne l'est plus à présent. Sa belle-mère seule ne désarme point, mais elle garde le silence, renfonçant dans son cœur le désespoir de sa défaite, ne prenant que sa mère pour confidente de ses réflexions sur le mariage déshonorant et sur la déconvenue du *povero Francesco*. Il semble que, pour que Marie-Louise se rende de meilleure grâce, on veuille l'éblouir : elle n'a possédé jusqu'ici que de pauvres petits bijoux d'orpheline, quelques bracelets de cheveux avec des pierres de couleur ou quelques parures de fausses perles et de pastilles vertes. On fait briller devant elle des diamants, pour 400.000 francs de diamants, comme il est dit au contrat — même 421.169 francs 24 centimes à dire d'experts, compris, il est vrai, les cadeaux des oncles, mais sans tenir compte des montures. Et, malgré que le diadème en bandeau ait ses chatons montés sur une carcasse en fil de laiton, malgré qu'au peigne, orné de cent vingt-six brillants, on ait mis des dents en argent doré, malgré qu'on ait porté aux présents si peu de magnificence que tout à l'heure, pour compléter la somme marquée, on livrera avec les parures, deux petits paquets : d'une part, de douze brillants montés en chaton, enveloppés dans un papier blanc ; d'autre part, dans un morceau de papier brouillard, de cent soixante-quatre brillants non montés, ce n'en est pas moins un éblouissement, pour les yeux inhabitués de l'archiduchesse, que le diadème en bandeau de deux cent quarante-huit brillants, valant 72.633 francs sans la façon ; le collier à trois rangs de chatons enfilés, de 67.865 francs ; les trois autres colliers à un rang, qui vont, ensemble, à 100.000,

puis les deux peignes en brillants, de 10.000 chacun ; les deux guirlandes de fleurs, vers les 50.000 ; les paires de boucles d'oreilles en pendeloques, l'une de sept cent quatre-vingt-treize brillants, qu'on estime 60.853 francs ; l'autre, bien plus simple, à 6.000 francs ; de perles, il y a un collier à six rangs avec plaque-fermoir de 35.000 francs ; un autre, de plus petites, de quelque 3.600 francs ; enfin, deux rangs séparés, à 2.000. On a encore une décoration d'ordre — la Croix étoilée — surmontée d'un nœud de diamants, qu'on compte pour 6.000 francs, et c'est tout pour les bijoux ; mais il y a les toilettes, celles qu'il faut pour la présentation, les bals, les redoutes, les dîners, le mariage, les vingt occasions où il faut paraître à son avantage, du 4 mars, où, décidément, Berthier arrive, au 16, où l'on fera la remise.

Durant ces douze jours, l'on n'a point une minute pour se reprendre. Le 4, c'est l'arrivée incognito de Berthier qui, à l'extrême frontière, a trouvé le prince Paul Esterhazy, venu pour le complimenter et qui, à chaque ville sur sa route, a reçu les honneurs du canon et des garnisons sous les armes. Il descend dans le Burg, à l'ancienne chancellerie d'Empire, où on lui donne une garde de grenadiers et de trabans. Le 5, après une visite incognito au ministre des Affaires Etrangères, il se rend, hors la porte de Carinthie, au palais d'été du prince Schwartzenberg où, à deux heures, les hauts dignitaires de la Cour, en trente carrosses de grand gala précédés de coureurs et entourés de valets de pied, le viennent chercher ; et c'est alors un cortège qui, à dire vrai, ne saurait, pour les splendeurs et les imaginations de luxe, soutenir la comparaison avec celui du marquis de Durfort lors du mariage du Dauphin, moins encore avec celui du prince Louis de Rohan faisant son entrée d'ambassadeur, mais, en place des admirables carrosses peints, sculptés et dorés, tout tendus de velours bleu clair brodé d'or que montra M. de Durfort, en place du peuple de laquais à la livrée des Rohan, menant la caravane des mules si légèrement ferrées d'argent que, de la porte au palais de France, tous ces fers devaient tomber, en place des pages, des gentilshommes, des coureurs, des heiduques, des suisses, des musiciens que le prince Louis groupait harmonieusement autour de ses carrosses de quarante mille livres, c'est, tout de suite après la voiture impériale où Berthier est seul avec le grand maréchal de la Cour, cinq jeunes hommes, dont les chevaux noirs marchent de front, et dont le haut schako rouge emplumé, le dolman blanc aux tresses d'or, la pelisse noire, la culotte rouge aux larges broderies, rapportent aux Viennois un uniforme qu'ils ont appris à connaître — car ce sont les aides de camp de celui qui, prince de Neuchâtel, se nomme aussi le prince de Wagram. Point d'autres laquais que ceux de l'ambassadeur Otto et ils portent la livrée de l'Empereur des Français.

L'on prend route par un pont jeté sur ces fortifications que les Français on fait sauter à leur départ. La Cour n'y a point mis d'intention, mais Berthier entre par la brèche. Escorte de hussards hongrois, fantassins bordant la haie, tous les honneurs requis. Au palais, dehors, les Gardes de la Cour et les Grenadiers ; dedans, selon les antichambres qu'on traverse, Trabans, Arquebusiers, Gardes-nobles hongrois ; puis toute la Cour. L'ambassadeur est introduit près de l'Empereur, discours ; puis, audience de l'Impératrice ; audience des cinq archiducs, frères de l'Empereur, placés par rang d'âge sur une estrade de deux pieds, quatre habillés en feld-maréchaux, un en cardinal, tous immobiles, silencieux, impassibles : une audience chez Curtius. On rentre, on repart incognito chez l'archiduc Charles, auquel l'ambassadeur demande de représenter l'Empereur à la cérémonie du mariage. Là, un ton qui sort de l'étiquette, paraît

sincère, l'estime du soldat pour son rival de gloire, et le sentiment des bienfaits que procurerait une alliance durable. Le soir, au Salon d'Apollon, redoute publique et, au milieu de six mille personnes, l'empereur François recevant comme un bon bourgeois les compliments de ses sujets. Le 6, qui est le Mardi gras, visites de l'ambassadeur à tous les gens de la Cour, réception par l'archiduchesse des députations des états d'Autriche ; à une heure, grand couvert dans les appartements de l'Impératrice et, le soir, à la Redoute impériale, bal paré où l'Empereur, l'Impératrice et l'archiduchesse circulent, durant que s'amuse à leur façon cinq à six mille personnes en domino, en costume de caractère, en frac et en costume hongrois. Le 7, qui est le Mercredi des Cendres, il y a seulement cercle chez l'ambassadeur, dîner militaire chez l'archiduc Charles et, le soir, cercle chez le grand maître de la Cour ; mais le 8, c'est l'audience solennelle, avec la demande adressée à l'empereur d'Autriche et la réponse très sèche de celui-ci : **J'accorde la main de ma fille à l'Empereur des Français**. L'archiduchesse est introduite : Berthier lui présente la lettre de son maître et le portrait en médaillon que chargent exagérément les douze gros brillants qui l'entourent, et il prononce encore un discours auquel l'archiduchesse répond seulement : **Je donne, avec la permission de mon père, mon consentement à mon union avec l'Empereur Napoléon**, et elle se fait attacher le médaillon à la poitrine par sa grande maîtresse. Ensuite, audience de l'Impératrice, audience solennelle de l'archiduc Charles auquel Berthier remet la procuration de l'Empereur, et, à sept heures, grand appartement et gala à la Cour. Le 9, Berthier, Trauttmansdorff et Metternich signent le traité de mariage, l'acte signé à Paris par Champagny et Schwartzberg ne servant que de promesse. Les termes en sont calqués sur le contrat de Marie-Antoinette : Dot de 200.000 florins ou 400.000 francs ; renonciation à la succession des royaumes, provinces et districts que possède S.M.I.R.A., 200.000 florins ou 400.000 francs de bagues et autres bijoux donnés par l'empereur d'Autriche, compensés par 200.000 écus. de présents et bijoux à donner par l'Empereur des Français ; douaire de 500.000 francs, pension annuelle pour **la dépense de la chambre, convenable et proportionnée au rang élevé que tient la fille de si hauts et puissants princes**. Les signatures échangées, c'est, pour l'archiduchesse, la cérémonie de la renonciation solennelle, avec serment sur l'Evangile ; puis, grand cercle de jour et dîner chez l'ambassadeur ; le soir, au grand théâtre, représentation en gala de *Iphigénie en Aulide* de Gluck. Le 10, à la fête des Ordres, les cavaliers d'ambassade reçoivent chacun une décoration et, le soir, il y a représentation au Théâtre de Carinthie, mais la famille impériale n'y paraît point. Enfin, le 11, qui est le dimanche, seul jour de la semaine où, en carême, il soit permis de marier, c'est le mariage. Le cortège, formé dans les appartements, passe par le cloître des Augustins, tendu de drap vert, pour se rendre à l'église. Il se déploie selon l'ordre des préséances en son ordonnance majestueuse : fourriers de la Cour, pages, fourriers de la Chambre, écuyers tranchants, chambellans, conseillers-intimes, ministres, grands dignitaires : en avant des archiducs marchant deux à deux, le prince de Neuchâtel ; le dernier des archiducs, l'archiduc Charles, puis l'Empereur ; enfin, l'Impératrice conduisant la fiancée. A l'entrée dans l'église, fanfare, eau bénite ; la bénédiction nuptiale prononcée en allemand selon le rite de Vienne, *Te Deum*, coups de canon ; au retour, dans la Chambre du miroir, compliments et baisemain ; la nouvelle impératrice des Français étant parée du portrait de son auguste époux. Au banquet impérial, célébré avec toute la pompe et la rigueur de l'étiquette, le prince de Neuchâtel est admis avec les archiducs frères de l'Empereur : distinction sans exemple, qui n'est rendue possible que par l'étal souverain de

Berthier. Le soir, représentations gratuites dans tous les théâtres et, par la ville, malgré le vent qui les contrarie, des illuminations où, sur des transparents ingénieux, est célébrée l'union des deux peuples. Le 12, Berthier prend congé sans cérémonie pour se trouver avant Marie-Louise au lieu de la remise et y donner les derniers ordres. C'est en effet le 13, à huit heures du matin, qu'elle doit partir. Un détachement entier de la Cour lui fera cortège. Il y aura pour l'accompagner, le grand maître de l'Empereur, tandis que la Dauphine n'eut qu'un seigneur sans grande charge. Il y aura douze dames expressément désignées par l'Impératrice Maria-Ludovica, et douze chambellans, choisis parmi les personnages les plus distingués : Marie-Antoinette n'eut qu'une moitié de ces splendeurs ; enfin il y aura un détachement de la Garde-noble hongroise qui ne se déplace que pour l'Empereur ; et le personnel de suite, sans compter les militaires, ne comprendra pas moins de trois cents personnes, qui empliront quatre-vingt-trois voilures et fourgons traînés par quatre cent cinquante-quatre chevaux.

Dès le matin, la Cour en demi-parure est réunie pour les adieux dans la Salle du Conseil privé. Marie-Louise, étouffant ses larmes, prend congé de son père, de sa belle-mère et de ses frères et sœurs. En grand cortège, elle est menée à sa voiture par l'archiduc Charles et, entre deux haies de soldats, elle traverse au pas les rues de Vienne, qu'emplit une foule à présent attristée, presque indignée. Le canon lire, les cloches sonnent en volée ; elle arrive ainsi à Saint-Polten, où l'Empereur s'est rendu avec toute la famille impériale : là, le dernier dîner, la dernière soirée : le lendemain matin, après la messe, Marie-Louise prend congé de son père, et tandis qu'elle marche sur Braunau, couchant le 14 à Emis dans le palais du prince d'Auesperg, et le 15 à Ried, l'empereur François, rentré à Vienne, y trouve l'opinion, tout à l'heure si favorable au mariage, retournée brusquement. On s'assemble dans les rues, on se reproche d'avoir laissé partir l'archiduchesse. Elle a été immolée à l'intérêt politique et Dieu sait quels traitements, elle va subir ! Par surcroît, voici la nouvelle de l'exécution, par les Français, d'Andréas Hoffer, le héros du Tyrol. Ainsi, après avoir sacrifié son sujet le plus dévoué, l'Empereur sacrifie sa propre fille ! Le peuple s'échauffe et il faut, dans la ville fidèle, réprimer une sorte d'émeute du loyalisme.

Cependant que, pleurante et désolée, Marie-Louise s'achemine vers la frontière au milieu de ce cortège qui ne semble si abondant de noms illustres et si fourni de quartiers de noblesse que pour rendre le contraste plus frappant et le sacrifice plus sensible, le cortège français qui doit accompagner en France la nouvelle Impératrice attend à Braunau depuis le 9, car d'abord la cérémonie devait s'accomplir le 10. Sauf la reine de Naples, il est au complet. L'Empereur l'a composé avec un soin jaloux, écartant d'abord les noms qui sentent la rotture et ne sont pas de l'ancienne noblesse, ne laissant de tels que la duchesse de Montebello qui doit paraître comme dame d'honneur et la duchesse de Bassano, femme du ministre à qui l'on, ne peut faire l'injure de l'écarter ; puis, pesant les positions diverses par rapport à l'Autriche, rayant, par exemple, Mercy-Argenteau, trop récemment français. Tout ce qu'on a de mieux né à la Cour impériale a été mis en réquisition ; Les dames du Palais s'appellent Montmorency, Bouillé et Mortemart ; les chambellans Béarn, d'Aubusson, d'Angosse et de Barol ; les écuyers Aldobrandini, Saluées et d'Audenarde ; les pages Beaumont, Chaban, Sanois et Contades. De plus, il y a la dame d'honneur, la dame d'Atours, préfet du Palais, maréchal des logis et fourrier, aumônier, maître des Cérémonies, un service de santé complet, et un payeur du Trésor, ayant en sa caisse, outre 400.000 francs pour les dépenses, les parures

destinées à l'Impératrice et les présents à distribuer aux Autrichiens. Le service de la Chambre est assuré par deux premières-femmes, quatre femmes de garde-robe, un coiffeur et deux garçons ; à la Bouche, où commande un sous-contrôleur, on a quatre hommes pour la table, cinq pour la cuisine, trois pour l'office, un pour la cave, deux pour l'argenterie, un pour la porcelaine ; la Livrée se compose de douze valets de pied et coureurs ; pour l'Appartement, il y a six huissiers et valets de chambre, sans compter deux valets de chambre tapissiers, et l'Ecurie a fourni quatorze hommes seulement, car on doit se servir de la poste. Au total, soixante-deux personnes, auxquelles il faut ajouter les femmes et valets de chambre de la Maison d'honneur. Ces cent et quelques voyageurs ont été transportés à Braunau par dix-neuf voitures, réparties en trois convois, attelées de cent vingt-deux chevaux et militairement remplies. Quatre voyageurs par berline, une demi-vache pour deux personnes et un nécessaire pour chacune ; point d'autre bagage. On ne s'est point associé davantage à sa fantaisie : la composition des voitures a été décrétée par l'écuyer de service. Tant mieux si l'on est bien tombé. Le voyage s'est passé sans incidents ; partout on a logé à l'auberge pour n'incommoder personne, et quand on est arrivé le 9 à Braunau, [on a presque perdu l'habitude de manger et de dormir](#). Pour se refaire, on a six jours. Le 15, la reine de Naples rejoint, ayant, depuis Paris, couru jour et nuit. Il est temps : c'est le 16, à onze heures du matin, que l'Impératrice est attendue.

Comme on n'a pu trouver, à Braunau même, un local se prêtant au cérémonial de la remise, le génie du corps de Davout — lequel occupe toujours la Bavière — a édifié, à une lieue en deçà, près du village de Saint-Pierre, une baraque à prétentions néogrecques, qui a deux entrées, l'une du côté de Braunau, réputée France, l'autre du côté d'Altheim qui, fictivement neutralisé, est Autriche. Cette baraque est divisée, dans sa longueur, en trois salles : autrichienne, neutre et française. Le 16, l'Impératrice, partie à huit heures de Ried, arrive à onze à Altheim, où elle quitte ses babils de voyage, déjeune, et revêt une robe de brocart d'or, brochée de grandes fleurs de couleurs naturelles, qui paraît d'un poids immense. A deux heures, elle arrive à la baraque où, dans leur salle, attendent tous les Français en grand costume. Elle se repose dans la salle autrichienne, entre dans la salle du milieu et prend place sur un fauteuil de drap d'or, élevé sur une estrade et surmonté d'un dais de velours à crépines d'or. La cour autrichienne se range autour d'elle et, quand tout est disposé, la cour française est introduite. On lit les actes de remise et de réception ; Berthier et Trauttmansdorff signent et apposent leurs cachets. Puis les Autrichiens prennent congé ; tous défilent devant leur archiduchesse dont ils baisent la main ; la plupart pleurent, murmurent des adieux et des bénédictions. Ensuite les deux cours devraient se réunir, et, en effet, les hommes se mêlent et échangent quelques paroles ; mais les femmes, en deux groupes, continuent à se regarder, et les dames autrichiennes, [par leur froide raideur et leur hautaine taciturnité](#), repoussent toutes les avances. Peu leur importe comment les Françaises sont nées ou mariées, elles n'en veulent rien savoir. Tout est contraste : les toilettes, les façons, le décolletage, les coiffures, la façon même de se tenir et de prendre ses airs. Qu'importent les noms ? Ces gens, hommes et femmes, ne sont-ils pas ralliés à l'Empire, donc à la Révolution — ne sont-ils pas des Français ?

Durant le baisemain, on a procédé à la vérification des pierreries dont on a donné décharge ; tous les préliminaires sont donc accomplis. L'Impératrice se lève, Trauttmansdorff lui donne la main et la conduit à Berthier, qui lui nomme les personnes de sa suite. Caroline qui, pour sa dignité, s'est abstenue jusqu'à ce moment, entre alors, embrasse sa belle-sœur et lui adresse des paroles de

bienvenue ; par l'autre porte, arrive l'archiduc Antoine que l'Empereur a envoyé pour complimenter la reine de Naples, et on passe dans la salle française. De là, en voiture pour Braunau. Le cortège proprement dit se compose de six voilures à six chevaux, encadrant le carrosse à huit chevaux blancs où l'Impératrice est seule avec Caroline ; aux portières, écuyers et pages à cheval, plus le général Montbrun, commandant l'escorte, fournie par le 7^e Hussards. La division Friant borde la haie. A l'entrée dans Braunau, coups de canon, salut des étendards, tous les honneurs d'impératrice. A travers la ville illuminée, on arrive au logis qu'on a préparé en perçant les murs de plusieurs maisons. Dans un des salons, le trousseau de voyage est exposé ; la dame d'Atours le présente et, toute de suite livrée aux femmes de chambre, Marie-Louise, des pieds à la tête, des souliers à la coiffure, est habillée à la française. Elle reçoit alors le serment des personnes de sa maison et, à six heures et demie, durant qu'elle dîne seule avec Caroline et Mme Lazansky, la cour autrichienne, réunie à la française, banquet à une table de soixante-dix couverts que président le prince de Neuchâtel et la duchesse de Montebello. Même la nourriture et les vins ne parviennent ni à délier les langues, ni à briser la glace.

On veut ensuite distribuer les présents, mais quelque largesse qu'on y ait mise, la suite autrichienne passe tellement toutes les prévisions que, pour satisfaire à peu près tout le monde, Berthier doit emprunter, de la duchesse de Bassano, une parure d'émeraudes de 15.000 francs et douze épis de diamants de 16.000, et, de la duchesse de Montebello, autant d'épis. Encore n'arrive-t-il qu'à former sept parures dans les quinze mille ; les cinq autres dames devront se contenter avec des présents de cinq à six mille ; et l'on descendra à moitié pour les femmes de service. Le commissaire autrichien qui n'a point de ces surprises tient, au contraire, ses présents pour chacun : parures et médaillons pour les dames, depuis la parure de diamants de 21.300 francs destinée à la dame d'honneur, jusqu'au médaillon de 16.000 qui échoit à Mme de Montmorency ; tabatière avec brillants et portrait pour les deux chefs de service, avec chiffre en diamants pour les autres, anneau à rubis pour l'aumônier, épingle à pierre fine pour le fourrier. A Vienne, l'ambassade extraordinaire a déjà reçu ses présents, depuis Berthier, honoré de l'extraordinaire distinction d'un médaillon à portrait endiamanté de l'Empereur suspendu au collier de la Toison d'or, jusqu'au payeur du Trésor, gratifié d'une tabatière à chiffre ; et l'ambassadeur n'est point en reste de magnificence, puisqu'il a distribué 62.000 francs de gratification aux cens de la maison impériale — sans parler de 57.000 francs aux malades et blessés français des hôpitaux de Vienne, à chacun desquels Marie-Louise a envoyé un napoléon — mais, à Braunau, sans qu'il y ait de la faute de personne, on semble avoir lésiné et cela fait mauvais effet.

Avant de se coucher, tout excédée qu'elle est de la fatigue du voyage, des nuits sans sommeil depuis Vienne et des rudes cahots des chemins défoncés, Marie-Louise veut une dernière fois écrire en liberté à son père : **Je pense à vous continuellement, lui dit-elle, et je penserai toujours à vous. Dieu m'a donné la force de supporter heureusement ce dernier choc. En lui seul j'ai mis toute ma confiance. Il m'aidera et me donnera du courage, et je trouverai du calme dans la résolution de remplir mon devoir envers vous, puisque je vous ai fait mon sacrifice.** Et, dans son récit, elle ne peut taire les émotions de la séparation lorsqu'un frisson glacial tomba sur elle ; ses répugnances pour les Françaises : **Oh Dieu ! si différentes des dames viennoises !** son insécurité avec la reine de Naples, pour qui elle s'est montrée pourtant étonnamment aimable, le supplice des deux heures de toilette d'où elle est sortie aussi parfumée que les

Françaises, les craintes d'un long voyage en cette société, la déconvenue de n'avoir pas reçu encore de lettre de Napoléon. Pour la dernière fois, elle ose s'exprimer en franchise, car c'est à Trauttmansdorff qu'elle confiera sa lettre, et ses pressentiments ne sont, sur des points, que trop fondés.

Le 17, après la messe, on est parti de Braunau ; après le déjeuner à Alting, à Haag l'Impératrice est complimentée par le prince de Bavière et, à huit heures du soir, elle arrive, à Munich dans les salves du canon et les volées des cloches. Le 18, elle entend la messe dans la salle du trône de ses appartements, puis elle échange des visites avec la famille royale et l'on va passer au dîner en grand couvert, lorsque M. de Saint-Aignan apporte une première lettre de l'Empereur et, tout de suite, la reine de Naples, — sur les suggestions de 3Imo de Montebello, qui n'a point été du dîner de Braunau — feint d'avoir reçu des ordres de son frère, et exige que Mme Lazansky soit renvoyée à Vienne. Pourtant, le 25-février, Napoléon écrivait au comte Otto : *Il n'y aura pas de difficulté à ce qu'une dame de compagnie accompagne l'Impératrice pendant le voyage ; je préfère même une dame de compagnie à une femme de chambre.* Mais Caroline dit avoir des ordres : il ne doit rien, y avoir d'autrichien, pas même le petit loulou viennois, dernier compagnon et dernier témoin du passé. *L'Empereur déteste les chiens ; il n'en veut pas au palais !* Et la petite bête devra partir avec Mme Lazansky, laquelle emporte une lettre plaintive où l'Impératrice n'accuse, ni l'Empereur, *dont assurément ce n'est pas la pensée*, ni Mme de Montebello qui pourtant, de la coulisse, a mené l'affaire, mais uniquement la reine de Naples. Si c'est ainsi que Caroline croit établir son influence sur sa belle-sœur, elle se trompe.

Après Munich, d'où l'on part le 19, c'est Augsburg et Ulm, puis, le 20, Stuttgart. L'Impératrice est très enrhumée, extrêmement fatiguée, vraiment souffrante. Il faut pourtant paraître aux fêtes qu'on multiplie pour elle, mais pas un instant elle n'y met en oubli que, si elle est devenue impératrice, elle est née archiduchesse. A Stuttgart comme à Munich, *elle ne parle qu'au Roi, à la Reine et à la Princesse royale, les princes n'obtiennent pas un seul petit mot ; ces étiquettes sont un peu extraordinaires*, écrit le roi de Wurtemberg, peu habitué à de tels traitements : mais si grand est encore le prestige de l'empereur d'Allemagne qu'il n'ose se plaindre : *Enfin, dit-il, cela est passé.*

Comme si, à chaque étape, Caroline, *l'adroite Caroline*, prenait à tâche de renforcer l'antipathie qu'elle commence à inspirer à sa belle-sœur, elle qui a si vivement sollicité cette commission et qui a été si glorieuse de l'obtenir, ne cesse de s'en plaindre comme de la plus insupportable des corvées. *La pauvre reine de Naples est très fatiguée*, écrit le roi de Wurtemberg, *et, en vérité, on le serait à moins. Quel métier on lui fait faire ! En vérité, cela est inconcevable : elle fait au mieux, mais je la crois un peu lasse du métier.*

C'est dans ces dispositions réciproques que le voyage continue tête à tête, et on essuie encore les fêtes de Carlsruhe ; là, difficulté : l'Impératrice peut-elle permettre à l'épouse et aux fils morganatiques du Grand-duc de dîner avec elle ? Certainement non, et, à la grande confusion de la Hochberg, la famille régnante seule vient chercher l'Impératrice pour le dîner, après lequel il y a opéra. Le 22, on part de Carlsruhe à huit heures et demie, car il convient d'entrer de jour à Strasbourg, où l'on doit subir toutes les cérémonies qui furent accomplies pour la dauphine : avenues factices d'arbres verts au long des routes, arcs de triomphe, guirlandes, illuminations et, en face du palais impérial — ci-devant épiscopal — un décor symbolique tel qu'on en dédia à Louis le Bien-aimé à son retour de

Metz, à Marie-Antoinette à son arrivée de Vienne : cette fois c'est l'orangerie de Schönbrunn. Le 23, on a la réception de M. de Metternich, venu exprès pour surveiller l'achèvement de son ouvrage ; puis, défilé des corporations, promenade à la Roberlsau, fête à la préfecture, embrasement de la flèche de la cathédrale : cinquante mille lampions ou pots à feu.

Le 24, à huit heures du matin, il faut partir : pour cela, c'est le lever à cinq heures, quand le coucher a été passé minuit. *Je suis fatiguée au delà de toute expression*, écrit Marie-Louise. Cependant elle s'efforce de faire bonne mine et, dans ses lettres — qu'elle sait à la vérité peu secrètes — de paraître rassurée. *Je suis tranquilisée sur mon sort*, écrit-elle. *Je suis étonnée d'être heureuse. Je désirerais que vous pussiez lire les lettres que m'écrit l'empereur Napoléon.* Mais, malgré ces lettres et leurs porteurs — à Stuttgart M. de Beauvau, à Carlsruhe M. de Bondy, à Strasbourg un page, à Lunéville où l'on couchera le 24, le prince Corsini, à Nancy le maréchal Bessières, — malgré les trois faisans que, par un page, l'Empereur enverra de sa chasse, c'est le vrai cri de son cœur qui échappe en celle supplication : *Je vous prie, très bon papa, priez sérieusement pour moi. Vous pouvez être assuré que j'emploierai toutes mes forces pour vous causer la consolation que vous attendez de moi !*

Pourtant, elle peut prendre confiance. Jamais épouse royale n'a été attendue avec une telle impatience par son fiancé. Depuis le départ de Berthier, l'Empereur compte les heures : au début, il se contenait encore, s'occupait et se distraignait aux préparatifs, prenait des informations près de M. de Dreux-Brézé pour raffiner sur l'étiquette ; surveillait les dispositions de la chapelle dans le Salon carré du Louvre ; commandait des meubles, arrangeait l'appartement de l'Impératrice et le montrait à ses hôtes ; il dictait des mesures de police pour placer la foule dans la Grande galerie, il pensait aux dégagements, vérifiait la solidité des escaliers, comptait les soldats de garde ; il organisait les cortèges, réglait les fêtes et les divertissements populaires ; il disposait les actes de bienfaisance, les grâces et les remises de peine ; il mettait en branle tous les poètes pour des vers, tous les vaudevillistes pour des à-propos, tous les peintres pour des allégories, tous les graveurs pour des estampes ; et, dans ce frénétique mouvement qu'il imprimait à Paris et à la Cour, il tuait le temps.

Mais il est venu à Compiègne. Cela est d'obligation lui semble-t-il : c'est à Compiègne que Louis XV a reçu Marie-Antoinette ; c'est donc à Compiègne que doit arriver Marie-Louise. Là, un temps encore des préparatifs l'ont occupé, des galanteries qu'il imagine ou qu'on lui suggère : le salon des bains tendu en vrai cachemire, des leçons de valse qu'il prend, des costumes élégants, des souliers à la mode qu'il essaie. Que faire encore ? Qu'on enlève, dans la Galerie de Diane, les tableaux qui représentent les défaites de l'Autriche ! Qu'on arrête les décorations de l'ordre des Trois Toisons ! est-ce le moment de rappeler les deux entrées à Vienne ? La Famille invitée est arrivée, mais qu'Eugène et la vice-reine ne viennent pas d'abord à Compiègne : cela pourrait déplaire. Par contre, quel empressement pour accueillir le grand-duc de Wurtzbourg, ci-devant grand-duc de Toscane, archiduc d'Autriche et oncle de Marie-Louise ! Que de soins pour lui et combien de recherches !

Mais, à la fin, tout est prêt ; les tentes de pourpre et d'or sont dressées près de Soissons pour l'entrevue de cérémonie ; l'appartement que l'Empereur doit occuper à l'Hôtel de la Chancellerie, durant que Marie-Louise logera au château, est installé selon ses habitudes ; une impatience le prend qu'il cherche à tuer par de folles galopades, des chasses de dix, douze lieues où il entraîne éperdument

sa suite exténuée. Et lorsque les cavaliers d'ambassade qui ont assisté au mariage, lorsque les chambellans et les écuyers qui ont porté des missives, arrivent à Compiègne, il les presse de questions, il veut tout savoir de sa future femme. Il se fait apporter le portrait d'elle dont l'impératrice Maria-Ludovica s'est privée en sa faveur, et il faut qu'on lui indique toutes les parties de la ressemblance. A Vienne, à la représentation de gala, le colonel Lejeune a pris un croquis de profil de l'archiduchesse : il le montre et Napoléon, qui a sur sa table les médailles de tous les Habsbourg, s'écrie : Ah ! c'est bien la lèvre autrichienne ! et il le compare aux médailles, il s'arrête à toutes les formes du dessin, il se frotte les mains, il rit aux éclats, puis il se reprend à interroger ; jamais sa gaieté n'a été telle. Le feu prend dans les combles du château pendant qu'il cause ; il ne s'en dérange, ni ne s'en soucie. Tout a disparu de ce qui n'est point l'objet unique de ses désirs. L'état de son esprit, mieux que tous les témoignages, son écriture le révèle en ce moment d'une façon indéniable : le 23, il écrit un court billet à Bessières pour le charger de remettre en mains propres une lettre à l'Impératrice, et ce billet il le paraphe de son N habituel. Mais cet N a, cette fois, quatre centimètres et demi en hauteur et neuf en largeur. Toute sa puissance, son orgueil, son ambition réalisée se lit dans ce trait de plume. Il est au sommet, où la tête tourne.

Et voici que celle femme approche ; le 25 elle est à Nancy, le 26 à Vitry. C'est demain l'entrevue. Il n'y peut tenir. Seul avec Murât, il part ; il dépasse Soissons ; encore quatre lieues et demie ; il arrive au relais de Courcelles ; la pluie tombant à flots, il s'embusque sous le porche de l'église et attend. Le courrier ! Les voitures ! Il se précipite. Est-ce seulement pour la voir, repartir après ? Mais l'écuyer a baissé le marchepied, ouvert la portière, crié : l'Empereur ! Trempé de la pluie reçue, il s'élançait et, brusquement, embrasse sa femme qu'affolent ces façons. Plus d'arrêt, plus de dîner à Soissons ; au galop, et toujours trop lentement au gré de son impatience, on roule vers Compiègne ; à dix heures, sans avoir mangé, on y arrive sous une pluie qui noie les lampions, transit les spectateurs et les gardes. Au bas de l'escalier, la Famille est assemblée, il la présente d'un mot ; dans le vestibule, il bouscule les petites filles à corbeilles de fleurs et les diseurs de compliments ; dans l'appartement préparé pour l'Impératrice, il improvise un souper où Caroline seulement est admise. Quelles instructions avez-vous reçues de vos parents ? demande-t-il à Marie-Louise. — D'être à vous tout à fait et de vous obéir en toute chose. Il la prend au mot.

Le lendemain, à midi, les femmes de l'Impératrice servent le déjeuner de l'Empereur près du lit de sa femme. L'appartement de l'Hôtel de la Chancellerie est resté vide. Epousez une Allemande, mon cher, dit Napoléon à un de ses familiers ; ce sont les meilleures femmes du monde, bonnes, naïves et fraîches comme des roses.

III. — LES CÉRÉMONIES DU MARIAGE.

Portrait physique et moral de Marie Louise. — Tout lui est neuf et inconnu, —
Ses Goûts en contradiction avec les français. — Besoins d'affection. —
Satisfaction de l'Empereur. — Concert à Compiègne. — Départ pour Saint-
Cloud. — Transport de la Couronne. — Le Mariage civil. — Départ pour Paris.
— Le Cortège. — L'Arrivée aux Tuileries. — La Galerie du Musée. — Le Salon
carré. — Le Mariage religieux. — Le Banquet impérial. — La Bénédiction du
Lit. — La Fête populaire. — Les Félicitations du lendemain.

A dix-huit ans et demi, Marie-Louise a une belle taille — cinq pieds deux pouces, — des épaules bien tombantes, un peu fortes, la gorge belle, mais grosse ; ses bras tout minces, rouges, contrastent avec l'épaisseur du buste ; ses pieds et ses mains, les femmes les disent ridicules à force qu'ils soient petits. Le visage vaut par les cheveux blonds, fins et abondants ; les yeux bleus, d'un bleu clair inanimé — faïence — saillent, à fleur de tête, sur la figure, de loin très fraîche, **trop peut-être**, de près, gravée de petite vérole et piquetée de rouge ; le nez, écrasé à la base, donne, au regard des yeux trop distants, quelque chose de **kalmouk** ; le bas est lourd, gourmand, sensuel, avec la lèvre inférieure tombant à l'autrichienne, montrant des dents blanches, assez séparées et portées un peu en avant. Rien d'ensemble : des parties de corps d'une nymphe à la Rubens, d'autres d'une enfant à peine formée ; surtout, point de grâce, nulle recherche de coquetterie, nulle idée d'arrangement, nulle étude des mouvements et des gestes, une timidité qui paralyse et qui, en supprimant toute aisance, enlève tout moyen de plaire. **La nouvelle impératrice**, avait dit Metternich, **plaira à Paris et doit y plaire par sa bonté et sa grande douceur et simplicité. Plutôt laide que jolie, elle a une très belle taille, et quand elle sera un peu arrangée, habillée, etc., elle sera tout à fait bien.** Mais, quoi qu'en dise le connaisseur Metternich, se rend-il compte de ce qu'est **plaire à Paris** et après Joséphine ? Quelle différence ici de l'ancien régime au nouveau, et comme, les distances s'étant rapprochées, le prestige du trône ne suffit plus en France à la souveraine ! Là où c'était assez jadis qu'elle parût, il faut à présent qu'elle prête quelque chose d'elle et qu'elle s'efforce pour se faire bien accueillir. Alors qu'une banalité bienséante et quelques généralités appropriées la faisaient ci-devant trouver très aimable, il convient qu'aujourd'hui elle porte avec connaissance son attention sur chacun des êtres qui l'entourent et qu'elle ait pour le moins l'air d'en être informée. Les rangs ont disparu, quoique Napoléon ait tenté pour les rétablir : il y a seulement des titres ; mais celle hiérarchie, qui s'exprime par des qualificatifs, n'atteint pas le profond des consciences et des amours-propres. Un duc, s'il sent la différence d'un baron à lui, ne la voit pas de lui à un prince. Mis à part l'Empereur, qui s'est placé trop haut, il n'est pas de roi de sa famille qu'on tienne pour un supérieur, qu'on regarde comme d'une essence autre que la sienne, à qui l'on prête des droits primant tous les droits. L'impératrice participe de cette humanité : Joséphine, couronnée et sacrée, n'a point par là changé de substance ; Marie-Louise, archiduchesse, n'apparaîtra pas davantage à l'état de divinité. L'échafaud de la place de la Révolution n'a pas tué la royauté, mais il a tué la vénération. Il faut donc à l'impératrice nouvelle, pour qu'elle réussisse et se rende populaire,

pour qu'à la Cour même elle ne rencontre pas des détracteurs acharnés, quelque chose des qualités mondaines, de la science des êtres, du tact et de la grâce qu'y portait Joséphine. On ne lui demandera point tout au premier coup, et l'on est disposé à faire crédit à sa jeunesse, pourvu qu'on sente les dispositions et la bonne volonté, qu'on conçoive l'espoir qu'elle se formera ; mais peut-elle se former ?

De nature, d'atavisme, d'éducation, elle est tout le contraire de ce qu'il conviendrait qu'elle fût. Elle est très neuve en impressions, aussi naïve qu'inexpérimentée, mais les quelques idées qu'elle a reçues d'enfance sont si fortement imprimées dans son cerveau que rien au monde ne saurait les effacer. Elle porte, en la pairie nouvelle que les défaites de sa patrie natale lui imposent, l'orgueil inébranlable de sa race et la certitude de la grandeur incomparable de sa maison. En fille obéissante et en sujette dévouée, elle subit l'époux qui l'a réclamée — et par quels arguments ! — elle pourra l'accepter, même s'attacher à lui ; des conditions particulières, physiques et morales, pourront lui faire trouver moins lourd qu'elle n'eût imaginé le joug qu'elle eut tant de peine à s'imposer ; mais l'époux seul ! Elle ne peut faire que, des Français, tout ne lui soit étranger et ennemi. Comme elle n'est point souple, et qu'à travers tout elle demeure archiduchesse et Allemande, elle ne peut prendre sur elle de marquer un intérêt à ce qu'elle hait ou dédaigne, de simuler une attention à ce qu'elle en trouve indigne et de témoigner des prévenances lorsqu'elle attend des respects. Tout lui est neuf et d'une nouveauté telle que ce ne sont pas seulement le pays et les visages, les noms et les litres, les modes et les usages, c'est tout qu'elle ignore, et son cerveau est construit et formé de telle façon qu'elle ne saurait jamais l'apprendre. C'était déjà loin Vienne de Paris, quand, quarante années en deçà, Marie-Antoinette vint épouser le dauphin : bien des choses furent pour la surprendre ; acquit-elle jamais la compréhension de ce pays et telle n'est-elle pas l'explication de la plupart de ses fautes majeures ? Et pourtant celle-là, fille d'un duc lorrain, élevée par sa mère pour le trône de France, ayant reçu à tel effet les enseignements de l'abbé de Vermond, était, au moins, un peu instruite du personnel et des êtres. Les deux familles avaient des liens, des parentés, des traditions semblables. Les deux cours se recrutaient à peu près de même, et si la noblesse française se trouvait, par ses mésalliances, inférieure en pureté à la noblesse allemande, elle se relevait par l'éclat de son élégance et parla splendeur de son histoire. A présent, quelle opinion Marie-Louise peut-elle avoir de la France ? Depuis vingt ans, un mur, un mur maçonné du sang des rois, des reines, des nobles et des prêtres, est élevé entre les deux peuples, qui n'ont eu des relations que de malédictions, d'injures et de guerres. Derrière ce mur, une France nouvelle s'est formée, avec des hommes, des mœurs, des coutumes, des institutions qui n'ont nul rapport avec ce qu'on voit en Autriche. Au lieu du droit divin aboli, un autre droit souverain qui procède du peuple et de l'armée ; au lieu de la noblesse de la race et de la terre, une noblesse que procurent les actes et que confère le souverain ; au lieu des litres féodaux, inscrits dans l'histoire de France, familiers à toutes les cours et décrits dans tous les armoriaux, des titres empruntés à des villes ou des provinces d'Autriche, conquis en des victoires sur les armées autrichiennes, des titres dont chacun évoque une blessure à l'orgueil ou à la monarchie de l'Empereur Apostolique ou de la reine des Deux-Siciles. Et ces titres sont portés par des gens de loi ou des prêtres qui ont préparé ou accompli la mort de leur roi ou de leur reine, par des soldats aux formes vulgaires, par des gens de rien. Les femmes de ces hommes, la poitrine découverte, la taille remontée aux aisselles, la robe légère collant au corps,

libres, alertes, pétillantes et chatoyantes, avec des mines spirituelles, des gestes coquets, des indépendances d'attitude et même de mots, surprennent, étonnent, intimident. La plupart sont des bourgeoises, mais de Paris. Que leur dire et comment ? De quoi leur parler pour leur plaire et ne pas voir le coin moqueur de leur bouche rapetissée monter en épigramme ? Si, un temps, Marie-Louise eut une demi-Française pour gouvernante, ce ne fut point l'amour de la France que lui apprit Mme de Colloredo, ce fut la haine de la Révolution : donc, sur ce qui touche ou flatte ces femmes, l'histoire qu'ont faite leurs maris, les combats où ils se sont signalés, pas plus que sur ce qui est d'elles-mêmes, enfants, famille, pays, Marie-Louise n'a la moindre notion. Si elle a feuilleté des armoriaux, ces noms n'y figurent pas ; ce qu'ils représentent, nul hors de France n'a pu l'apprendre ; en France même, les mieux instruits des choses du passé, l'ignorent. Les modes, les recherches de toilette, les délicatesses d'un goût nouveau, plairaient encore à une souveraine dont l'élégance tournerait la tête et elle en parlerait, mais Marie-Louise y est aussi peu experte, et, pareillement, aux curiosités, aux spectacles, aux divertissements, à ce qui, à Paris, emplit la vie, la justifie, la charme, l'embellit et l'attriste. Par contre, aux choses qu'elle aime ou dont elle s'est proposé de faire à Paris son étude ou son plaisir, le Musée, les choses d'art, la musique, la botanique, les lectures d'histoire, —quel intérêt prendraient bien ces femmes ? D'elles à Marie-Louise, ce ne sont pas seulement deux races, deux nations, deux éducations qui se heurtent, mais comme deux siècles.

Toute sérieuse, familiale, enfermée entre les obligations strictes d'une vie claustrale, constamment entourée de malades, n'ayant eu, pour se distraire des désastres de sa maison et de ceux de sa patrie, que l'intimité de ses parents les plus proches, Marie-Louise a pourtant, au fond d'elle, des côtés d'enfance et des goûts de plaisir qui ne demanderaient qu'à paraître ; mais, là encore, elle demeure ce qu'elle est, de naissance et de race, Allemande en face des Françaises. Ce qu'elle aimerait, ce seraient des valseuses lentes au son des musiques familières ; ce serait, après de longues promenades à pied dans **des sites romantiques**, un large goûter où, avec le café au lait national, elle trouverait dressées ces pâtisseries viennoises, souriantes aux appétits robustes, gâteaux de boulangerie qui n'agrémentent point à la délicatesse chipotière des petites maîtresses. Elevée au grand air, elle jouirait des exercices qu'on y peut prendre, et, comme toutes les filles de sa maison auxquelles l'équitation est interdite avant qu'elles soient mariées, elle se plairait à monter à cheval, comme fit sa tante en dépit des maternelles remontrances de Marie-Thérèse. Surtout, elle aspire à quelque intimité qui supplée celle, trop tôt perdue, de Mlle de Poutet. Elle en conserve un souvenir de douceur attendrie, car elle se sent molle et indécise ; elle souhaite se confier, se donner, se dépouiller pour une amie, trouver la douceur d'une affection sur qui elle se repose, où elle puisse chaque jour verser ses attentions. Elle est pleine de ces illusions qui, dans l'amitié féminine, présentent la plus délicate et la plus désintéressée des affections ; mais, cette amitié, elle ne saurait s'émanciper à la choisir elle-même, et de même qu'elle a reçu pour amie la fille de son aïeule, elle recevra celle de ses dames qui pourra le plus familièrement l'approcher. Ainsi fut-il de Marie-Antoinette pour Mme de Lamballe ; et, en vérité, à mesure qu'on dégage mieux les deux caractères, on y trouve, au moment de l'arrivée en France des deux archiduchesses, des traits de ressemblance plus frappants, tout expliqués, d'ailleurs, par l'atavisme commun et l'éducation presque pareille.

Aux premiers moments, Marie-Louise n'a pas, comme sa tante, à chercher d'autre appui que son mari. C'est une lune de miel qui a commencé à Compiègne : Monsieur mon frère et beau-père, écrit Napoléon le 29 mars, la fille de Votre Majesté est depuis deux jours ici. Elle remplit toutes mes espérances, et, depuis deux jours, je n'ai cessé de lui donner et d'en recevoir des preuves des tendres sentiments qui nous unissent. Nous nous convenons parfaitement. Je ferai son bonheur et je devrai à Votre Majesté le mien. Qu'elle me permette donc que je la remercie du beau présent qu'elle m'a fait, et que son cœur paternel jouisse des assurances de bonheur de son enfant chéri. — Depuis mon arrivée, écrit Marie-Louise, je suis presque perpétuellement avec lui et il m'aime extrêmement. Je lui suis aussi très reconnaissante et je réponds sincèrement à son amour. Je trouve qu'il gagne beaucoup quand on le connaît de plus près : il a quelque chose de très prenant et de très empressé à quoi il est impossible de résister. Ma santé continue à être meilleure ; je suis tout à fait reposée du voyage et entièrement guérie de mon catarrhe. Je vous assure, cher papa, que l'Empereur surveille encore plus sévèrement que vous l'absorption minutieuse des médicaments, et il n'a pas permis, tant que j'ai toussé, que je me levasse avant deux heures.

Ces effusions sont tout juste interrompues pour les cérémonies nécessaires. Le 29, avant de quitter Compiègne, il faut bien qu'on présente à l'Impératrice les officiers et les dames de la Maison qui n'ont pas été de la remise, les colonels généraux, les grands officiers de France et d'Italie, toutes les personnes qui ont été nommées du voyage et qui, depuis l'arrivée de Marie-Louise, attendent le bon plaisir de l'Empereur. Comme il n'y a eu ni lever, ni coucher, ni petit cercle, ni spectacle, et qu'il faut au moins donner un prétexte à la venue de tout ce monde, le 29 au soir, il y a concert dans les Grands appartements, et la ville s'illumine par ordre.

Le 30, à midi, l'Empereur part pour Saint-Cloud, où l'on doit être à cinq heures. Il est dans la même voilure que l'Impératrice et la reine de Naples. A l'entrée du département de la Seine, un pavillon a été élevé, portant au fronton les initiales couronnées. Au-devant, le préfet, le conseil municipal, le conseil de préfecture, tous les maires. Autour, quatre cents voitures, des dames de Paris à foison, tous les jeunes beaux à cheval, un simulacre de Longchamp ; le temps nébuleux, froid et humide, n'a arrêté personne. On attend longtemps. A quatre heures quarante, l'Empereur arrive, mais il est pressé ; il sabre le discours de Frochot, dont il entend à peine quelques phrases, et, après cinq minutes d'arrêt, repart comme un trait pour la porte Maillot, où se tiennent les équipages de gala. Il monte, avec deux grands officiers, dans une voiture à huit chevaux ; l'Impératrice, avec Caroline, dans une voilure semblable. Cinq voitures à six chevaux précèdent et suivent, encadrées par deux cents dragons et chasseurs. A une lieue de Saint-Cloud, la cavalerie entière de la Garde prend l'escorte. A l'entrée du pont, où commence la haie de la Garde à pied, les batteries de la Garde saluent par cent coups de canon, durant que les musiques jouent. Au bas du grand escalier, les princes et les princesses de la Famille et les dignitaires, revenus de Compiègne, font leurs salutations. Il est dix heures passées. Leurs Majestés traversent les Grands appartements, se rendent dans l'appartement de l'Impératrice ; ensuite, il y a dîner de famille, puis cercle, et, bien qu'on ne doive admettre au cercle que les personnes déjà présentées à l'Impératrice, exception est faite pour les dames d'Italie.

La journée du 31 est consacrée à une cérémonie dont l'Empereur a lui-même réglé le détail par des ordres minutieux. Le jour de son mariage, a-t-il écrit le 25 mars, l'Impératrice portera la couronne du Sacre, qui n'est pas belle, mais qui a

un caractère particulier et que je veux attacher à ma dynastie ; elle ne doit être portée que dans les grandes cérémonies. Le 26, il a décidé que, la veille du mariage, la couronne et le manteau de l'Impératrice, préalablement déposés au trésor de la métropole par le secrétaire de la Chambre, seraient solennellement rapportés aux Tuileries. En conséquence, le comte de Rémusat, premier chambellan, maître de la Garde-robe, chargé de la translation, arrive le 31 à l'Archevêché, en cortège de trois voilures escortées par vingt-cinq hommes de la Garde. Il est reçu à la porte par deux chanoines,, au bas de l'escalier par deux vicaires généraux, en haut, par trois vicaires généraux et six chanoines ; il est conduit processionnellement au lieu où sont déposés la couronne et le manteau. On les prend religieusement, on les place sur le devant de la deuxième voiture ; les autres voitures s'emplissent de vicaires et de chanoines en soutane et en habit long ; on revient au pas. A l'arrivée aux Tuileries, où l'on dépose le manteau dans le cabinet de l'Empereur, la garde prend les armes, les tambours battent aux champs. On continue vers Saint-Cloud avec la couronne, à qui les mêmes honneurs sont rendus ; le grand maréchal reçoit le cortège à la porte de la chapelle ; la couronne est placée sur un coussin au-devant de l'autel, et deux factionnaires la gardent jour et nuit.

Sauf cette cérémonie, rien de public. Le soir, au théâtre, représentation de *Zaïre* par la Comédie-Française. Après, l'Empereur devrait aller couchera Trianon ; il reste à Saint-Cloud.

Le lendemain, 1er avril, à deux heures, le cortège, plus somptueux qu'il ne fut jamais, à cause des dignitaires et des officiers d'Italie qui le doublent, part du Salon de l'Impératrice, traverse le Grand cabinet de l'Empereur, le Salon des Princes, la Salle du Trône, la Salle de Mars, débouche dans la Galerie. Au fond, sur une estrade, sont placés deux fauteuils que sur : monte un dais ; au bas, à droite et à gauche, chaises et pliants ; au devant, table avec le registre de l'état de la Famille impériale. Derrière, officiers de l'Empereur et des princes ; en avant, dames des princesses, femmes des grands officiers, ambassadeurs, cardinaux, ministres ; aux deux côtés de la galerie, hommes et femmes de la Cour, — rien que la Cour, pas même les grands corps constitutionnels de l'Etat. L'Empereur et l'Impératrice étant assis, le prince archichancelier, averti par le grand maître des Cérémonies, s'approche, assisté du secrétaire de l'état de la Famille, et, après une révérence, il prononce : **Au nom de l'Empereur !** Leurs Majestés se lèvent. Il pose alors les questions : **Sire, Votre Majesté Impériale et Royale déclare-t-elle prendre en mariage Son Altesse Impériale et Royale Marie-Louise, archiduchesse d'Autriche, ici présente ?** L'Empereur répond : **Je déclare prendre en mariage Son Altesse Impériale et Royale Marie-Louise, archiduchesse d'Autriche, ici présente.** Même question à Marie-Louise, qui répond de même, et l'archichancelier prononce : **Au nom de l'Empereur et de la Loi, je déclare que Sa Majesté Impériale et Royale Napoléon, empereur des Français, roi d'Italie, et Son Altesse Impériale et Royale l'Archiduchesse Marie-Louise, sont unis en mariage.** Sur la terrasse de Saint-Cloud éclatent les cent coups de canon que répète la batterie triomphale, durant que Leurs Majestés signent assises, les princes et les princesses debout : le grand maître annonce alors que la cérémonie est terminée, et le cortège reformé rentre dans les appartements de l'Impératrice. Le soir, dîner de famille, où seuls assistent les grands officiers, les officiers et les dames de service. Après quoi, en cortège, par les Grands appartements et l'Orangerie illuminée, Leurs Majestés se rendent à la salle de spectacle, où les Comédiens ordinaires représentent *Iphigénie en Aulide* et *le Legs*. Après le spectacle, l'Empereur reconduit l'Impératrice dans son appartement sans qu'elle

paraisse au dehors, sans même qu'elle se montre au balcon. Pourtant, la foule est immense : le parc, les jardins, les cascades sont illuminés. Les eaux jouent aux lumières, et, partout, des spectacles et des divertissements sont gratuitement offerts au public.

L'Empereur, selon le programme, doit aller coucher au Pavillon d'Italie ; il couche au château.

Toute la nuit, la tempête rugit sur Saint-Cloud. A l'aurore, le temps est encore incertain, mais il n'y a pas à reculer. Avant dix heures, le cortège est assemblé dans les Grands appartements : l'Impératrice, vêtue de la robe à douze mille francs de Leroy, en tulle d'argent brodé en pierres, que prolonge le manteau de cour semblable, parée des diamants de la Couronne en tel nombre- qu'elle en est toute scintillante, reçoit la couronne impériale des mains des dames d'honneur de France et d'Italie, et de la dame d'Atours, qui sont allées en pompe la chercher à la Chapelle. L'Empereur assiste à ce dernier épisode de la toilette ; puis, en ordre, on monte dans les voitures, et, au moment où les salves éclatent, annonçant le départ, le soleil se montre et le temps se fait radieux.

En tête, ouvrant la marche, les Cheval-légers lanciers, puis les Chasseurs, entremêlés des Mamelucks, et les Dragons de la Garde ; les trompettes alternent avec les musiques, et les paysans accourus s'ébahissent. À présent, ce sont les hérauts d'armes à cheval, au surcot brodé d'or, à la toque emplumée, qui marchent en ligne ; puis des voitures, des voitures !... trente-huit voitures à six chevaux, toutes différant de train, de garnitures et d'ornementation, tendues de drap, de satin ou de velours blanc, décorées, sur les caisses, uniformément à fond d'or, des grandes armoiries d'Empire que soutiennent des branches de laurier ou de chêne, des guirlandes de roses et d'immortelles. Une sorte de concours a été ouvert par le grand écuyer entre les carrossiers célèbres de Paris, et, des trente-quatre voitures commandées exprès pour le mariage, la plus chère coûte 27.000 francs, la moins 6.000. On a encore attelé les plus fraîches qui se trouvaient dans les remises, en sorte que, des écuries, il est sorti quarante voitures et deux cent quarante chevaux. Dans les trente-six premières, selon l'ordre réglé, les aides et les maîtres des Cérémonies, les chambellans de France et d'Italie, les grands aigles, les grands officiers de l'Empire, les ministres, les dames du Palais, les grands officiers de la couronne d'Italie, le grand Chambellan et le grand maître des Cérémonies de France, les princes grands dignitaires, enfin, avec leurs écuyers aux portières, les princes et les princesses de la Famille. Après, apparaît la voiture à huit chevaux blancs de l'Impératrice, qu'escortent le grand écuyer d'Italie, le premier écuyer de l'Impératrice et les aides de camp de l'Empereur : cette voiture est vide, l'Impératrice ayant pris place avec l'Empereur dans la voiture du Couronnement, que chargent, devant et derrière, des grappes de pages, qu'encadrent les colonels généraux, les écuyers, et, plus loin, un piquet de trente sous-officiers, et que suit, en son uniforme noir, le maréchal commandant la Gendarmerie. Après, c'est encore deux voitures de la Cour pour les premiers officiers de l'Empereur et de l'Impératrice, puis les vingt-deux voitures d'apparat des princes et des princesses. Fermant la marche, les Grenadiers à cheval. La Garde à pied borde la haie dans la cour d'honneur et le long de l'avenue ; on passe le pont, on traverse le bois de Boulogne, où l'on a eu soin de vérifier la hauteur des portes, car on a craint que la voiture du Couronnement, mesurant onze pieds trois pouces, n'y fût arrêtée. On arrive à l'avenue de Neuilly qu'on suit jusqu'à l'Etoile : là, en avant de la Barrière et des deux temples de Ledoux qui la décorent, un arc de triomphe est dressé au milieu du rond-point. Tel qu'il doit, plus tard, s'ériger en pierre d'après les nouveaux

plans de Chalgrin, il se développe en bois et en toile peinte sur une hauteur de cent trente-trois pieds et une largeur de cent trente-huit. Il est orné de bas-reliefs figurés qu'a peints Lafitte et qui célèbrent les vertus, les gloires et les prospérités des augustes époux. Cent coups de canon, tirés par douze pièces d'artillerie dont les bouches sont tournées de côté pour que les chevaux ne s'effrayent pas, annoncent l'entrée dans Paris. L'Empereur s'arrête un instant pour recevoir les hommages du corps de ville ; puis, on descend les Champs-Elysées au son des marches triomphales que jouent des orchestres de distance en distance. A la place de la Concorde, la haie d'infanterie commence. Par une sorte de portique qui règne le long des deux terrasses et s'ouvre au centre de la grille, on pénètre dans le jardin des Tuileries, où l'Impératrice est encore saluée par cent coups de canon. Au Palais, la cavalerie d'escorte se forme en bataille sous les fenêtres de l'appartement de l'Empereur, tandis que les voilures, entrant dans le vestibule, s'arrêtent au bas du Grand escalier. Le cortège, à mesure reformé, monte entre deux haies de grenadiers, traverse la Salle des Maréchaux et s'égrène à mesure dans les salons pour se reconstituer tout à l'heure, en ordre inverse, dans la Galerie de Diane. L'Empereur, l'impératrice, les princes et les princesses entrent seuls dans le Grand cabinet ; les portes de la Chambre à coucher d'apparat sont ouvertes : l'Impératrice y rajuste sa coiffure et échange le manteau de cour pour le manteau impérial — celui qu'a, une fois, porté Joséphine. Ensuite, précédée des grands officiers et des princes, des princesses et de ses dames, elle vient dans la Galerie de Diane, reprendre, avec l'Empereur, son rang dans le cortège.

De la Galerie de Diane pour passer directement dans la Galerie du Musée, on a construit un escalier provisoire, car, entre les deux planchers, il y a une différence de quatre pieds et demi, mais l'aspect n'en déconcerte pas, et l'entrée dans la Grande galerie est un triomphe. De là, à l'infini, sur une perspective de 1.332 pieds, sur trois rangs de banquettes régnant des deux côtés, sont assises, la plupart depuis sept heures du matin que les barrières des escaliers sur le quai et le Carrousel ont été ouvertes, toutes les femmes de Paris qui, par un côté, tiennent au gouvernement ou à l'administration militaire et civile. Toutes sont en robe de bal et dans le mieux de leur parure, mais il est des différences qu'ont appréciées les vingt officiers de la Garde chargés de désigner les places. Si, des neuf travées, les deux plus rapprochées du Salon carré ont été réservées pour les femmes des sénateurs, conseillers d'Etat et députés, ailleurs on a moins consulté le rang des maris que la beauté et l'élégance des femmes. Derrière les banquettes, les hommes se tiennent debout, en habit à la française, sans poudre [ce qui donne un air un peu carnavalesque](#), d'autant que si d'aucuns ont dépensé au delà de onze cents francs pour se munir [d'épée à poignée d'argent doré, de boutons d'acier ciselé, de boucles d'or, d'habit français et de chapeau à plumes](#), certains, pour soixante francs, ont pris à loyer leur défroque de gala chez le fripier. L'attente a été longue, malgré les petites buvettes dont cent sous-officiers de la Garde, bonnet en tête et sabre au côté, ont fait les honneurs aux dames, malgré les quatre orchestres de vingt-deux musiciens chacun, qui, sous la direction de Paër, ont exécuté de temps en temps leurs morceaux. On s'est émancipé même à circuler [pour satisfaire une curiosité impérieuse](#). A trois heures enfin, une fanfare triomphale annonce l'Empereur. Avant qu'il paraisse, les yeux s'agrandissent devant le cortège : huissiers tout de noir vêtus, baguette noire en main ; hérauts d'armes, pages, maîtres des Cérémonies, officiers d'Italie, écuyers, chambellans, aides de camp, gouverneur du Palais, grands aigles, grands officiers de l'Empire, ministres, grands officiers d'Italie et de

France, princes grands dignitaires, Eugène, Murat, Borghèse, enfin les rois frères : Jérôme et Louis. Des acclamations : c'est l'Empereur !

Pâle, de cette pâleur chaude de marbre antique, il avance lentement, en grand costume de France. Il porte au front une toque de velours noir, garnie de huit rangs de diamants, que surmontent trois plumes blanches attachées par un nœud de diamants : au centre de ce nœud éclate le Régent. L'habit, comme le manteau court et la culotte, est de satin blanc tout brodé d'or ; les bas de soie sont écoinçonnés d'or ; les souliers de pou-de-soie blanc, brodés d'or ; il a un rabat et des manchettes d'Angleterre ; au col, le grand collier de la Légion ; au côté, le glaive. Tout sur lui est diamants : la garniture et la ganse de sa loque, l'épaulette qui retient son manteau, les boucles des jarretières et des souliers, le collier de la Légion, la poignée du glaive. Et c'est de diamants que Marie-Louise semble vêtue, tant elle en est chargée sur sa robe faite de rayons lunaires. Ecrasée sous la lourde couronne, qui jadis parut si pesante à Joséphine, sous le manteau impérial d'un tel poids que, il y a six ans, il faillit précipiter Joséphine du Grand trône, elle marche avec peine, elle est très rouge, elle paraît souffrir. L'éclat de son visage fait ressortir encore la pâleur mate de Napoléon. Elle se tient raide, s'efforce, regarde devant elle sans voir, tandis que lui, [du sourire le plus aimable, le plus sublimement captieux](#), salue à droite et à gauche, et semble présenter aux Parisiens la nouvelle impératrice.

Comme au Couronnement, le manteau de l'Impératrice est soutenu par les princesses, mais seules Julie, Hortense, Catherine, Elisa, Pauline figurent. Caroline a obtenu d'être dispensée, en considération du voyage de Braunau et des fonctions qu'elle s'est attribuées de surintendante ; et elle marche aussitôt après Madame, suivie du grand-duc de Wurtemberg, d'Auguste, de Stéphanie et du grand-duc de Bade. Derrière chaque princesse, un officier de sa maison porte son manteau. Les premiers officiers accompagnent l'Empereur et l'Impératrice ; les dames du Palais, puis les dames des maisons princières ferment le cortège.

A mesure que l'Empereur avance dans les travées de cette galerie, qu'il a, avec son épée, tendue des chefs-d'œuvre des âges, où, tels que des trophées, ces tableaux appellent le souvenir de toutes ses victoires, l'acclamation, d'abord discrète, s'accroît, se répand et, soutenue, renforcée par les orchestres, emplît la galerie d'un étonnant tumulte. Ainsi arrive-t-on au Salon carré, dont les portes ont été sévèrement condamnées et où quatre cents invités seulement ont été admis à pénétrer par le Salon de sculpture : diplomates, princes de la Confédération, officiers des maisons de l'Empereur et des princes, femmes des ministres et des grands officiers : rien que la Cour.

Fontaine, sur les indications d'Isabey, dessinateur des Cérémonies, a transformé en chapelle ce Salon carré. Il est tout tendu de taffetas blanc que rehaussent des galons d'or ; sur trois côtés, dans ce taffetas, s'ouvrent des tribunes que décorent des rideaux à franges d'or et que couronne un bandeau de velours cramoisi relevé de palmes et d'initiales d'or. Au-dessus, un second rang de tribunes, que surmonte une draperie plus large de velours cramoisi brodé à motifs de guirlandes et de diadèmes. Les grands tableaux qu'on n'a pu enlever, laissent voir des morceaux médiocrement religieux ; mais l'Empereur, qui a ordonné lui-même la décoration, qui a substitué aux tapisseries d'abord mises en place les taffetas et les velours, n'a pas entendu raillerie sur les objections et, quand on lui a représenté qu'il faudrait bien du temps pour rouler les toiles, qu'on ne saurait où les mettre et qu'il vaudrait mieux renoncer aux tribunes. [Eh bien ! Brûlez les tableaux !](#) a-t-il dit. Là-dessus, on s'est ingénié.

Pour l'autel, on a, sur le quatrième côté du Salon, érigé une sorte de baldaquin de velours rouge, brodé d'or, où, au centre, sur une façon de dôme, se dresse la couronne impériale. L'autel même est revêtu en parement d'un bas-relief d'argent doré, représentant l'Adoration des Bergers, ouvrage de Sarrazin que Biennais a réparé, et il est chargé d'une croix et de six candélabres, qui, ainsi que le bas-relief, sont destinés à l'église de Saint-Denis. Au-devant, sous un dais et sur une estrade de velours cramoisi, fauteuils et prie-Dieu pour Leurs Majestés ; en face, fauteuils pour le grand aumônier et les évoques assistants ; à droite, sur les côtés inférieurs, chaises pour les cardinaux ; à gauche, pour les évoques ; plus près, en dehors de l'estrade, chaises pour les princesses et pour les princes ; enfin, banquettes pour les brèves députations du Sénat, du Conseil d'Etat et du Corps Législatif.

Avec le cortège, dont la rumeur des acclamations annonce l'approche, c'est là — tribunes comprises — tout ce que peut contenir la chapelle : six cents personnes au plus.

Voici l'Empereur : le grand aumônier, à la porte, offre l'eau bénite et, lorsque Leurs Majestés sont placées, il entonne le *Veni Creator* ; puis, assis devant l'autel, il bénit l'anneau nuptial et les treize pièces d'or que lui présente un évêque assistant. Il célèbre le mariage, pose les demandes et reçoit les réponses. Toutes les exceptionnelles cérémonies en usage pour les rois et les princes de la maison de France s'accomplissent selon les étiquettes retrouvées ; mais le visage de Napoléon, resplendissant tout à l'heure d'orgueil satisfait, s'assombrit et s'encolère à la vue du rang presque vide des cardinaux où, sur trente-deux sièges préparés, onze seulement, sont occupés, et, durant que se développent les rites de la Monarchie et de l'Eglise : le livre des Evangiles qu'on lui porte à baiser, le premier encensement, l'offrande où il remet à l'officiant le cierge incrusté de vingt pièces d'or, la bénédiction sous le poêle que tiennent les évêques aumôniers, la Paix qu'il baise à sa place, le second encensement ; tandis que les musiciens de la Chapelle se surpassent et que résonne la délicieuse voix de Mme Duret, il ne quitte pas des yeux ces sièges vides et, dans la triomphale journée où son destin s'accomplit tel qu'il l'a souhaité, c'est assez que cette abstention lui marque une résistance pour que son bonheur en soit obscurci et qu'il s'en promette de terribles vengeances.

Après le *Te Deum*, le cortège se reforme. Dans la Grande galerie où chacun s'est donné la liberté de sortir de son rang et qui s'est trouvée soudain encombrée comme aux jours d'ouverture du Salon, un huissier crie : **L'Empereur !** Par une commotion électrique, chacun saute la balustrade, se case comme il peut, et, en une seconde, le passage se trouve dégagé pour le cortège qui, avec la même lenteur, les mêmes vivats et les mêmes musiques, regagne les Tuileries. Il s'arrête dans la Galerie de Diane : l'Empereur, l'Impératrice et les princes entrent seuls dans le Salon de l'Empereur et, après que, dans la Chambre de parade, les dames d'honneur et d'Atours ont enlevé à Marie-Louise la couronne et le manteau qui vont être cérémonieusement reportés à Notre-Dame, Leurs Majestés, placées à une tribune élevée sur le balcon de la Salle des Maréchaux et entourées d'orchestres dressés sur la terrasse des Tuileries, voient défiler les corps de la Garde qui, en passant à leurs pieds, attestent leur fidélité par un inexprimable enthousiasme.

A six heures, — car les fonctions se succèdent sans interruption, et nul de ceux qui doivent y assister n'a même pour rentrer dîner une minute de relâche — c'est le banquet impérial dans la Salle de spectacle des Tuileries. A la place où est la

scène, dans un décor qui répète exactement l'autre côté de la salle, la table est dressée sous un dais. Par de larges escaliers droits, on descend de l'amphithéâtre et l'on remonte à la scène. Le parquet et les loges sont occupés par les dames de la Cour ; on a distribué quelques billets pour les secondes loges aux dames de la Ville ; dans les cintres, sont des corps de musique. Le cortège se forme dans le Salon de la Paix et, à l'heure fixée, le grand maréchal annonce à Leurs Majestés qu'elles sont servies. Par les Grands appartements, la Salle des Maréchaux, où ont été admises les personnes de la Ville, le Grand escalier, l'escalier du Conseil d'État, la Salle du Conseil d'Etat, le vestibule, le théâtre enfin, on arrive à la table en fer à cheval, où l'Empereur s'assied au centre, ayant, à sa droite, Madame, Louis, Jérôme, Borghèse, Murat, Eugène et le grand-duc de Bade ; à sa gauche, l'Impératrice, Julie, Hortense, Catherine, Elisa, Pauline, Caroline, le grand-duc de Wurtzbourg, Auguste et Stéphanie. Les huissiers et les hérauts d'armes ont occupé les portes intérieures ; les pages sont placés pour le service ; derrière l'Empereur, se tiennent les grands officiers ; à droite, les grands dignitaires ; à gauche, les membres du corps diplomatique. Tous les assistants sont debout. Le grand aumônier bénit la table et se retire. Le banquet est aussi bref qu'un des habituels dîners de l'Empereur, bien que, selon les prescriptions d'étiquette, chacun des grands officiers ait rempli sa fonction. Par les mêmes roules, l'on remonte dans la Salle des Maréchaux, qu'ont dû évacuer les gens de la Ville ; Leurs Majestés, après avoir paru au balcon, s'asseyent pour un concert où l'on entend une cantate d'Arnault, sur qui Méhul a mis de la musique, et l'inévitable chœur de l'*Iphigénie* de Gluck. Les chants finis, une fusée, lancée du Palais, donne le signal du feu d'artifice répandu sur tous les Champs-Élysées jusqu'à l'Arc de Triomphe ; mais, du Palais, sur qui le vent rabat la fumée, on n'en voit rien.

Après, le cortège se reforme ; il traverse les Grands appartements, la Galerie de Diane, descend par l'escalier du pavillon, pénètre dans l'appartement de l'Impératrice, où chacun s'arrête dans la pièce où il a droit de se trouver. Les grands aumôniers de France et d'Italie entrent dans la Chambre à coucher, et font la bénédiction du lit ; ils sont suivis par les princes de la Famille impériale et par les dignitaires. Pour justifier la présence de ceux-ci, on a remarqué que, [l'archichancelier ayant le droit d'entrer dans la Chambre à coucher pour les couches, il n'y a pas d'inconvénient à ce que, dans celle circonstance, ils y entrent tous](#). Cela est bref ; sur un signe de l'Empereur, les dignitaires saluent et partent ; autre signe, les princes et les princesses ; l'Impératrice se retire dans son boudoir et l'Empereur monte dans son appartement pour tenir son coucher, durant qu'on éteint dans la chambre et qu'on l'arrange.

Et, à travers la ville, les peuples répandus ont la permission de se réjouir. La veille, dans chacun des douze arrondissements, on a tiré des loteries de comestibles, où l'on a distribué des billets pour 4.800 pâtés, 1.200 langues, 3.000 saucissons, 240 dindons, 300 chapons, 360 poulets, 1.040 gigots et 1.000 épaules de mouton. Les gagnants ont touché leurs lots, le malin, à douze buffets installés le long du Cours-la-Beine, à proximité des fontaines de vin qui jaillissent dans les Champs-Élysées. Là, c'est une kermesse en règle. Au Carré des Jeux, on trouve, pour se divertir, cinq théâtres, huit jeux de bague, deux tape-culs, deux casse-cou, un oiseau égyptien, deux mats de cocagne, deux jeux du dragon, six orchestres de danse, un concert d'harmonie de cent quatre-vingts musiciens, et des troupes de chanteurs, dont vingt-cinq engagés pour chanter *les Chansons du gouvernement*. A six et sept heures, Mme Furioso fait une ascension lumineuse sur la corde tendue ; et c'est autant de joies au Carré Marigny, presque au Carré

de la Pompe et au Carré de la Laiterie. Plus tard, on a le concert des Tuileries et les illuminations ; la grande allée est un immense portique de feu, où cent cinquante colonnes, portant chacune vingt-sept pots à feu, sont réunies par un chapiteau double qui règne sur toute la largeur et se rejoignent en formant treize arcs de triomphe. Il y brûle au total trente-six mille pots à feu. Le Jardin fleuriste, les allées des marronniers, les abords du Pont tournant, les terrasses, le portique d'entrée sont décorés de vases illuminés. C'est des feux partout, dans les Champs-Élysées, sur le pont de la Concorde, aux frontons de tous les palais, et cette perspective flamboyante a pour point de vue le triomphal feu d'artifice de l'Etoile. Mais, ce qui met la fête à part, ce sont les transparents illuminés qui ont été demandés aux peintres les plus en renom, et devant lesquels on se presse et l'on s'extasie. Au fronton du palais du Corps Législatif, Fragonard a représenté la Paix unissant les deux époux, auxquels des femmes, des magistrats et des guerriers offrent des palmes et des couronnes. Au palais du Sénat, Laffitte montre Minerve qui, appuyée sur les Constitutions de l'Empire et tenant en main le symbole de la Prudence, reçoit l'acte d'alliance apporté par deux Amours. Dans la cour de l'hôtel des Relations extérieures, un grand tableau où l'Empereur et l'Impératrice, couronnés par l'Amour, se donnent la main sur un autel ; partout d'emblématiques flatteries où l'imagination s'est dépensée en inventions serviles et, au-dessus des tours de Notre-Dame, suspendu dans la nuit, un temple antique de l'Hymen plane en flammes sur la Cité.

Le lendemain, à dix heures, les hérauts d'armes parcourent les boulevards, de la place de la Concorde à la porte Saint-Antoine, jetant au peuple vingt mille médailles d'argent et cinq cents d'or : sur une face, on voit les profils géminés de Napoléon et de Marie-Louise ; sur l'autre, en costume romain, leurs figures devant un autel antique. De ces médailles, il est quatre grandeurs : ce sont les petites qu'on jette au peuple.

A deux heures, au palais des Tuileries, dans la Salle du Trône, l'Empereur et l'Impératrice, entourés des princes, des princesses, de tous les officiers de France et d'Italie, reçoivent les harangues des deux Sénats, du Conseil d'Etat et du Corps Législatif, puis les révérences des ministres, des cardinaux, des grands officiers de l'Empire, des grands aigles, des membres des cours de justice, des officiers des diverses maisons, des généraux, des archevêques, des préfets, des autorités de Paris, des maires des bonnes villes, des hommes présentés — puis des dames, **plus de quinze cents personnes**, écrit Marie-Louise à son père, et elle a un si grand mal de tête, occasionné par sa couronne trop lourde, qu'elle n'a vu absolument personne. Elle n'en peut plus, elle est morte de fatigue, mais l'Empereur n'a jamais été plus dispos, et il faut suivre, et, le matin du 4, avant de partir pour Saint-Cloud, il faut encore visiter la Galerie du Musée et le Salon de la chapelle qui, l'autel retiré, ferait une admirable salle de bal. Ce n'est point une sinécure d'être l'épouse de Napoléon le Grand, et Marie-Louise l'apprend à ses dépens.

IV — LA MAISON DE L'IMPÉRATRICE.

Caractère particulier des Cérémonies. — Le Peuple en est écarté. — Sentiments de Marie-Louise pour Napoléon, le Peuple français, la Famille impériale. — Comment Napoléon entend la vie de l'Impératrice. — La Cour et la Maison. — Reconstitution de la Maison. — Chambellans et Ecuyers de l'Empereur détachés près de l'Impératrice. — Maison de l'Impératrice. — Idées qui ont présidé à sa constitution. — Le Chevalier d'honneur. — Le Premier Ecuyer. — Les Dames du Palais. — L'Appartement intérieur. — Rôle capital attribué à la Dame d'honneur. — L'Empereur a-t-il hésité sur le choix de la Dame d'honneur ? — La Duchesse de Montebello. — Qui elle est et ce qu'elle est. — Larmes. — Affection de Napoléon pour lui. — Comme il la témoigne. — Ce que sera près de l'Impératrice la Duchesse de Montebello. — La Cour. — La Casette. — La Dame d'Atours. — Mme de Luçay. — Rôle de la Dame d'Atours. — Les Atours de Marie-Louise. — Coûts d'ordre minutieux et d'économie. — Personnel de l'Appartement intérieur. — Les Femmes rouges. — Les Femmes noires. — Les Femmes blanches.

A ces fêtes, ces cortèges, ces défilés, cette pompe superbe et vide, l'esprit se fatigue et se refuse. Cette apparence des choses est pourtant nécessaire, car la tendance qu'elle marque, jamais à ce point affirmée et précisée, sera désormais pour l'Empereur la loi du règne, comme elle sera pour l'Impératrice la loi de l'existence. Pour en rendre un compte exact, ce n'est pas encore assez de détails. Il faudrait montrer comme, à chaque cérémonie, le programme est établi ; avec quelle minutie l'Empereur règle les rangs, les places, les allers et les venues ; comme il revoit les plans du grand maître, les corrige, les transforme, y ajoute des notes, raffinant sur les différences et multipliant les distinctions.

La Cour est tout et, dans la Cour même, la Maison. L'Empereur et l'Impératrice, qu'entoure cette Maison, se laissent encore aborder par les gens de la Cour, mais les gens de la Ville sont derrière des balustrades, comme à la galerie du Musée, ou dans des coins d'escaliers ou de secondes loges, comme au Banquet impérial. Quant au peuple, contenu par une double haie de grenadiers, il voit, de loin, passer ses souverains, comme à l'Etoile, ou bien, d'en bas, il les aperçoit au balcon de la Salle des Maréchaux, comme au concert des Tuileries. L'armée, la Garde même, n'a le droit d'acclamer son empereur qu'en défilant sous les fenêtres de son palais. A Compiègne, la Maison et presque rien de la Cour ; à Saint-Cloud, la Maison et un peu plus de la Cour — guère ; à Paris, la Maison et la Cour, les grands fonctionnaires et, si l'on veut, quelque chose de la bourgeoisie, mais en telle posture que cette bourgeoisie, si âpre d'égalité, si haineuse des distinctions qu'elle ne partage pas, s'exaspère des barrières qui lui sont imposées plus peut-être que de sa complète exclusion. Pour le peuple, des jeux comme à Saint-Cloud et aux Champs-Élysées, des feux d'artifice, des victuailles, du vin, des illuminations : mais ce qui seul l'eût satisfait, on le lui refuse... Et c'eût été voir son empereur, le suivre, l'acclamer, participer à son triomphe et à sa joie ; par les rues étroites, qu'au jour du Couronnement Napoléon ne trouvait pas si sordides, l'accompagner à la vieille cathédrale,

demeurée le palladium de la cité ; lui faire cortège encore à son retour par la ville où, de chaque porte, de chaque fenêtre, de chaque toit montait, il y a six ans, dans la confusion d'un bruit qui n'était plus humain, l'acclamation nationale ; où, pour illuminer leurs mansardes, les petites gens coupaient en quatre leur unique chandelle ; où, delà place du Parvis à la place de la Révolution, c'était un vivant arc de triomphe de bras levés, de chapeaux brandis, de mouchoirs agités, de drapeaux ballants, de guirlandes balancées ; où, par les gestes, les cris, les lumières, les pavois, le minable des choses et le sublime des rêves, la démocratie déclarait son vœu, prononçait son serment et affirmait sa fidélité.

Le peuple attristé sent qu'à présent c'est fini de son empereur, qu'on le lui a pris... fini de cette patriotique et sainte communion qui, de l' élu majestueux et sublime au dernier des loqueteux qui lui avait porté son suffrage, gonflait les cœurs du même orgueil, emplissait les âmes des mêmes espoirs. Un rayon de ces yeux dompteurs, un irrésistible sourire de cette bouche impériale, un salut de ce front prestigieux, c'était assez, c'était tout pour le satisfaire. **Notre Empereur**, disait-il, et il criait : **Vive la République !** La France vivait en lui et s'y admirait. Sa grandeur était à tous, comme sa personne, et le peuple participait de lui, comme le prêtre de son dieu. A l'Empereur, élu de la nation, un autre empereur s'est substitué — un empereur tel que des rois. Il plane au-dessus des hommes dans une inaccessible sphère : sa fortune n'est plus à tous, ni sa gloire, ni son bonheur. Il les veut pour lui seul, ne les attribue qu'à lui-même, et, pour se rendre pareil à ceux auxquels il s'allie, il copie leurs étiquettes et plagie leurs cérémonies. Il est divin comme eux, et comme eux, plus qu'eux, il rejette ses peuples des actes majeurs de sa vie. Il les accomplit dans ses palais, devant des courtisans titrés et, s'il daigne encore y mettre au rang des comparses obscurs quelques bourgeois de sa bonne ville, c'est assez pour le peuple que du pain et des spectacles.

Ce peuple pourtant, comme volontiers, pour peu qu'on la lui eût montrée, il eût, de ses acclamations, accueilli la nouvelle impératrice, et quelles facilités elle eût trouvées pour le conquérir ! Sans doute, le souvenir de Joséphine, de ses grâces et de son sourire, la légende qui l'entoure, les services qu'elle a rendus, l'auréole de bienfaisance dont elle est parée, le sacrifice qui lui a été imposé, rendraient au premier coup le parallèle difficile à soutenir ; sans doute aussi, malgré les seize ans écoulés, le cri d'exécration contre l'Autrichienne, sonne encore à des oreilles, et le sanglant sacrifice de la place de la Révolution n'a pas éteint toutes les haines, ni apaisé toutes les colères. Mais, dans les plis de sa robe nuptiale, Marie-Louise apporte la Paix, l'heureuse paix, la paix si ardemment, si passionnément souhaitée, tant de fois jurée et tant de fois rompue, qui, à chaque occasion où elle parut propice, a déterminé, au profit de Napoléon, un courant bien autrement vif que ses plus éclatantes victoires. Amiens et Tilsitt ont été jusque-là les points culminants de l'enthousiasme national. C'est ici, au Mariage, le troisième sommet où montent, du vivant de Napoléon, les courbes indicatrices de sa popularité. Elle baisse à chaque guerre, se relève à chaque paix et à proportion que celle-ci semble plus stable et mieux assise. Or, Marie-Louise, c'est la paix assurée, définitive : on ne s'inquiète pas de la guerre d'Espagne, sur qui le silence est fait et qui s'entretient, hors d'Europe, dirait-on, surtout par des auxiliaires étrangers ; on ne s'occupe pas de la Russie, si éloignée, qu'on ignore ; mais l'Autriche, contre qui, depuis dix-huit ans, l'on a soutenu quatre longues et terribles guerres, l'Autriche, jusqu'ici toujours en armes, qui, après vingt défaites, s'est retrouvée plus redoutable qu'aux premières rencontres, c'est elle qui offre spontanément ce gage de son

renoncement, la fille aînée de son empereur. Sans tenir compte des poèmes par milliers qu'à commandés et que récompensera le ministre de l'Intérieur, des à-propos de circonstance auxquels sont obligés tous les théâtres, des chansons suggérées aux [chanteurs du gouvernement](#) ; en admettant que, des représentations graphiques de Marie-Louise, beaucoup aient été exécutées par ordre, il en reste assez de tous formats, de tous procédés, de toutes matières, pour prouver un de ces mouvements populaires qui, par leur profondeur et leur étendue, ne sauraient être simulés.

Seulement, à ce peuple que contenterait un salut ou un sourire, Marie-Louise, de si loin aperçue, oppose une impassible et hiératique attitude. En y pensant, peut-on lui demander plus — mais qui y pense ? Qui songe qu'en traversant, au milieu de ce cortège de magnificence et de joie, la place de la Concorde, elle a pu évoquer ce cortège de misère et d'insultes qui, seize ans plus tôt, s'est arrêté là même et où, vêtue de blanc comme elle — mais pour la mort — paraissait aussi une archiduchesse d'Autriche ? Qui songe que, sous ces fleurs qu'on jette au-devant de son carrosse doré, elle peut chercher des traces de son sang — de son propre sang — aux pavés du chemin ? Comment, en un mois, eût-elle désappris toute sa vie et oublié toute l'histoire, au point de sourire de bonne grâce à ce peuple, de se sentir en confiance devant lui et de se préparer à l'aimer ? Victime résignée et passive, elle se sacrifie, mais elle vient au trône comme on va à l'échafaud.

L'homme au premier abord lui a déplu bien moins qu'elle ne s'y attendait. Elle l'a trouvé plus jeune, mieux fait qu'elle n'eût cru. Nulle parité avec Berthier à qui l'on a dit qu'il ressemblait. Très amoureux tout de suite, et sans qu'elle sentit que c'était moins de sa personne que de sa race, très tendre, empressé même et, malgré les brutalités du premier soir, très intimidé. D'elle ou de lui, c'est elle la plus assurée, et pour peu qu'elle veuille et qu'elle sache s'y prendre, c'est elle qui, dans un temps très court, pourrait dominer. Napoléon ne se présente pas à elle comme devant une Française ou une vassale du Grand empire, tel qu'un supérieur : rien, ni personne n'est au-dessus de la maison d'Autriche ; pas davantage comme l'homme de génie ; le génie n'a que faire avec les princes, qui l'ignorent. Tantôt, vu de loin, c'était l'Antéchrist ; vu de près, c'est un homme et un mari. Ce mari, subi par devoir, accepté par religion, elle l'aimera par quelque tempérament qui s'éveille, par quelque jouissance des choses dont elle fut privée, par quelque sentiment qui a besoin de s'épandre, mais à égalité, et en tenant compte toujours de la distance qui fut d'elle à lui. Elle l'aimera, tant qu'elle le croira fidèle, mais ce serait une insulte qu'elle ne pardonnerait point et qui la libérerait, si elle apprenait qu'il eût des maîtresses. Elle ne tolère point Joséphine, ne veut rien savoir d'elle, n'admet pas qu'elle existe, porte sa jalousie jusqu'à ne pas admettre que l'Empereur la visite. Dès qu'elle a subi le mariage, elle veut être l'épouse à la façon dont elle a vu la fidélité conjugale pratiquée dans sa famille. Mais l'union physique, même sentimentale, ne peut s'étendre au delà du mari. Par quoi le peuple qu'il gouverne peut-il l'attirer, la séduire ou la toucher ? Elle ne s'y attachera que dans la proportion où elle le trouvera fidèle et dévoué à l'homme qu'elle aime, jamais par une sympathie personnelle, par une compréhension de ses qualités et de ses défauts. De fait, elle ne le connaîtra jamais et ne pourra jamais le connaître.

Pour la Famille, si la première impression n'a pas été mauvaise, si elle a trouvé sa belle-mère [une très aimable et respectable princesse qui l'a reçue avec beaucoup de bonté](#) ; si elle a trouvé les reines d'Espagne, de Hollande et de Westphalie et le roi de Hollande très bons et très affectueux, — en admettant

que ses jugements soient sincères et qu'en cette première lettre elle n'ait point redouté les indiscretions, — son impression ne lardera pas à se rendre plus nette et son opinion à se mieux former. En établissant avec les parents de son mari des rapports corrects et qui témoignent en faveur de l'éducation familiale qu'elle a reçue, elle saura faire un choix et n'entretiendra une sorte d'amitié qu'avec Catherine, Hortense et Julie. Encore n'y tiendra-t-elle point et n'y apportera-t-elle jamais rien de son cœur. Elle dira, elle écrira à Madame : **Ma chère maman**, mais elles sont si loin l'une de l'autre qu'il conviendra de s'en tenir à ces formules et à quelques rares visites. La reine de Naples, qu'elle subit depuis Braunau, que Napoléon met constamment en tiers avec elle, qui y a gagné de ne point porter le manteau comme les autres le jour du mariage, a cru qu'elle n'aurait nulle peine à se rendre la directrice de cette petite fille qui ne sait rien, n'a rien vu et n'est pas de force. Elle ne se lassera pas de chercher à s'imposer, et, trouvant des épines à la couronne qu'elle partage avec Murat, elle s'éternisera en France, mais elle ne gagnera rien sur Marie-Louise, et elle n'aura part, ni à ses confidences, ni à sa vie morale. Les autres sœurs s'écartent ou se retirent d'elles-mêmes.

Rien donc ici de cette intimité familiale à laquelle Marie-Louise s'est habituée depuis la mort de sa mère : ces réunions, très simples de manières et de distractions, malgré la somptuosité accidentelle du décor, où, à un plan, sur un pied d'égalité, se tiennent les agnats de la Maison, puis, à un plan inférieur, en une posture de respect que tempère la familiarité ancienne, les ajas, les grandes maîtresses, les grands maîtres, le personnel intime de cour : plastrons volontaires, accompagnateurs spontanés, quatrièmes pour le jeu, au besoin figurants pour les danses, discrets, agréables et commodes ; cette société se suffit et se contente. Rien de cela en France. L'Empereur a eu trop à souffrir des frasques diverses de ses frères et de ses sœurs pour ne pas les tenir à la distance. Il lui en coûte trop cher à chaque fois qu'ils la diminuent et, chez lui, l'illusion se dissipe d'une grandeur appuyée sur les trônes fraternels et consolidée par des royaumes fédérés. Pour le reste, il n'est point assez ancien pour se rendre familier : les serviteurs sont trop, nouveaux, les rangs trop fraîchement établis. Comme en des habits neufs, tous s'y sentent empruntés. Il ne plairait point à Napoléon qu'on l'approchât de trop près, moins encore qu'on l'approchât l'Impératrice. Il la veut avec lui seul au sommet, n'admet pas qu'elle en descende et ne tolère pas qu'on l'y entoure. Comme il prétend d'abord imposer le respect, il supprime toute occasion de réunion intime, laisse à peine subsister, une fois la semaine, quand il est à Paris, le dîner de Famille qui, le plus souvent, faute de princes, n'a pas lieu.

Il redoute moins la Cour que l'Impératrice ne verra qu'en public et selon les règles les plus strictes de l'étiquette ; mais de cette cour, il élimine divers éléments suspects qu'il tolérerait au temps de Joséphine ; s'il est obligé, à cause des fonctions des maris, de recevoir certaines femmes aux grands jours, jamais il n'accorde à celles-là l'honneur d'être admises aux cercles où elles n'entrent pas de droit. Au contraire, par un afflux constant de présentations, il recrute, pour faire nombre à ses fêtes, un personnel toujours croissant d'anciens nobles et d'émigrés rentrés, auxquels il rend, avec quelque chose de leurs biens confisqués, un titre où il frappe son estampille.

Mais la Cour encore, c'est tout le monde, c'est presque l'infini ; Marie-Louise n'en verra que la façade collective, morne et muette, et elle n'en sera jamais, pour ainsi dire, à distance de parole. La Maison mérite plus de soin, et à la façon dont elle est composée, on peut juger mieux quelles idées le conduisent.

Cette Maison subit, d'avril 1809 à février 1810, une refonte générale, une colossale augmentation, mais uniquement au profit de l'ancienne caste nobiliaire. Napoléon écarte, sans merci, les éléments venus de la Révolution, et, de même, les noms nouveaux auxquels d'abord il s'était laissé prendre. Dès le 1er avril 1809, il a nommé ses chambellans, MM. de Contades, de Mun, de Praslin, d'Andlau, de Kergariou, de Montguyon, de Lillers, Henri de Montesquiou, mais la grande fournée, qui comprend trente-sept noms, est signée le 21 décembre 1809, alors qu'il a résolu de suivre, pour l'augmentation du nombre des chambellans, les exemples de Vienne et qu'il a décidé que, quelle que soit l'Impératrice, elle n'aura ni chambellans, ni écuyers attirés, mais qu'elle sera servie par ceux que l'Empereur désignera pour ce service particulier sur la liste générale. Dans cette fournée figurent, outre sept Italiens, MM. de Nicolai, de Marmier, de Lostanges, de Miramon, de Louvois, de Montholon, de Bellissen, de Rambuteau, de Songis de Pange, de Montaigu, de la Vieuville, d'Alsace, de Turenne, de Noailles, de Brancas, de Gontaut, de Sainte-Aulaire, de Grammont-Caderousse, de Montalembert, du Saillant, de Lur-Saluces, de Croix, d'Haussonville, de Chabot, de Fitz-James, de Beauvau, de la Briffe, de Chabrillan, de Las Cases et de Vaugrenand. L'Empereur a spécifié qu'ils sont nommés pour remplir auprès de sa personne les fonctions de chambellan ; il faut donc renoncer à dire qu'ils n'ont accepté que parce qu'ils se croyaient nommés pour le service de l'Impératrice — laquelle n'était point désignée ; de même ne peut-on dire qu'il ? aient été contraints ; car ceux-là qui, inscrits sur la liste publiée, ont ensuite refusé — tel M. Edouard de Fitz-James, le beau-frère du général Bertrand — n'ont été l'objet d'aucune persécution, et ceux qui, avertis à temps, en ont décliné l'honneur, sont laissés en paix : ainsi, M. de Duras, jadis premier gentilhomme de la chambre du Roi : **Je fus le premier**, a dit Napoléon, **à m'écrier : comment veut-on que cela fût possible !**

D'ailleurs on n'a eu que l'embarras du choix. Si, par le décret du 1er janvier 1810, le nombre des chambellans n'avait été fixé à cent, compris le grand chambellan et le premier chambellan, on eût pu en recruter, rien qu'en France, cinq ou six fois autant — témoin les demandes formées, réitérées, appuyées, qui attestent le dévouement conservé à ses souverains légitimes par la ci-devant noblesse. L'Empereur croit la tenir par l'intérêt et par la vanité. Il en trouve sa cour mieux décorée, et il imagine que son trône, entouré des mêmes hommes que jadis celui des rois, en devient plus légitime. Eux, las de ne point avoir paru depuis longtemps, et regardant comme leur droit de faire cortège au souverain quel qu'il soit, s'empressent, quoiqu'ils ne louchent d'abord aucun traitement et que leur titre leur rapporte seulement avec les honneurs de la Cour, la clef qu'ils portent aux grands jours sur leur habit amarante. La liste de service ne comprend, en effet, en 1810, en dehors de Rémusat, premier, que six chambellans à 12.000 francs de traitement, douze à 6.000 et douze à 3.000. Un seul des nouveaux est de la deuxième classe, mais ils composent en entier la troisième ; la mort, la retraite de plusieurs, le départ d'autres, pourvus de légations à l'étranger ou de préfectures dans l'Empire, les fait graduellement passer de l'honorariat à l'activité, et la Maison s'emplit peu à peu, par cette continuelle infiltration d'hommes entièrement étrangers au régime, nobles d'ancienne race, émigrés et combattants de l'armée de Condé qui, amnistiés par Napoléon, n'ont amnistié ni les hommes ni les choses de la Révolution. C'est parmi eux que se trouvent

toujours désignés les quatre chambellans du service ordinaire de l'Impératrice, distingués par l'initiale L, remplaçant l'N couronné, sur l'écusson placé au bas de l'aigle qui remplit le tenon de la clef, et par le nœud de rubans bleus à lisérés et à glands d'argent sur qui la clef est attachée. Maîtres des approches, ils semblent se proposer pour but de chasser quiconque n'est pas de leur monde. Par la raideur froide d'une politesse qui établit les distances, par l'exécution inflexible de consignes qu'autrefois on savait adoucir, ils arrêtent, lassent, écartent, exaspèrent les vieux serviteurs, les soldats peu instruits de l'étiquette et médiocrement formés aux belles manières. Ils élèvent et élargissent chaque jour, entre l'Empereur et ses compagnons, une muraille qu'ils gardent jalousement et, par les dégoûts qu'ils procurent, les fautes qu'ils signalent, les usages qu'ils restaurent, les raffinements qu'ils suggèrent en les empruntant des cours d'Europe où le cérémonial est le plus strict, ils savent à la fois plaire au maître, ce qui n'est pas sans avantage, et mortifier les autres, ce qui n'est pas sans agrément. Si, chez l'Empereur, la petite porte du Cabinet ne leur est pas encore livrée, et s'ils sont tenus encore à quelques ménagements, chez l'Impératrice, tout leur appartient, et, mieux leur consigne est observée, plus ils la rendent impitoyable, inexorable même, plus ils sont certains d'être approuvés et loués par l'Empereur ; car, pour Marie-Louise, à peine sait-elle les noms de quelques-uns et, dans son ignorance des choses et son dédain des êtres, elle ne fait, au grand étonnement de Napoléon, nulle différence des noms les plus anciens aux plus récents, et les confond tous dans une hautaine indifférence. De même n'a-t-elle point à s'inquiéter des règles du Palais : elles sont, cela suffit : elle n'a nul désir de les transgresser, n'en a même pas l'idée et, d'ailleurs, pourquoi le ferait-elle puisqu'elle n'y pourrait pas même trouver un plaisir ? Au temps de Joséphine, entrait presque qui voulait et, dans le salon de service, le chambellan voyait défilet Paris et tous les Paris ; à présent, portes closes. Hors pour les cérémonies, les fêtes et les promenades, l'Impératrice reste dans son intérieur où elle ne reçoit personne du dehors, et les chambellans, s'ils n'aiment point le jeu, ont pour ressource de regarder à la fenêtre si l'herbe verdoie dans les parterres.

Lorsque l'Impératrice est tentée de sortir, l'escorte pareille des écuyers monte la garde autour d'elle. Moins nombreux que les chambellans, — car la liste, compris le grand écuyer, le premier écuyer et l'écuyer commandant les écuries qui ne font pas de service, ne va qu'à vingt titulaires, — elle se trouve restreinte encore pour ce qui louche l'Impératrice, laquelle n'a plus d'écuries particulières, par ce fait que les cinq écuyers des deux premières classes — à 12.000 francs d'appointements ou à 6.000 d'appointements et 6.000 de gratification —, sont tous officiers généraux, constamment employés à la guerre ou réservés à l'Empereur. Ce sont donc uniquement les douze écuyers de la troisième classe (à 2.000 francs d'appointements) qui fournissent à l'Impératrice les deux écuyers de service ordinaire et les deux de service extraordinaire. Tous sont nouveaux dans la Maison ; quelques-uns ont servi, mais obscurément, et leur nom seul les a désignés. On s'est inquiété de leurs alliances plus que de leur conduite, et s'il s'en trouve qui aient un avenir dans le militaire, ils ne lardent pas à y retourner. Certains reçoivent des légations et n'en figurent pas moins sur la liste. Tous sont nobles ; tous ou presque tous reviennent d'émigration. Ils ont le verbe haut et la cravache prompte ; ils font sauter les chapeaux qu'on ne tire pas assez vite à leur gré et fouaillent les postillons qui parfois se regimbent. Il leur arrive ainsi de recevoir, en échange, des coups d'épée et même des coups de fouet, et l'Empereur trouve que c'est bien fait ; mais ils n'en sont pas corrigés, et ils gardent avec les manants le ton qui sans doute est encore grand seigneur en

Allemagne, qui l'était en France vingt ans de là, mais qui, à présent, rencontre la colère des fronts et la révolte des poignes. Les violences qui, de la calèche de Marie-Louise, écartent brutalement les petites gens, qui contraignent les passants aux marques de respect qu'ils allaient librement donner, qui arrachent et jettent à la boue les placets que tendent des femmes et des enfants, qui, dans le Paris de 1810, restaurent des allures et des airs qu'eussent à peine tolérés jadis les habitants des résidences royales, c'est ce que la foule perçoit au passage de cette impératrice, et quel contraste avec l'autre, celle qui, par un sourire et un salut, se donnait toute à chacun, qui écartait les escortes pour approcher davantage les peuples, qui provoquait les suppliques et, de sa main, récoltait les pétitions, portant à promettre le spontané de sa grâce et à donner l'élégance de son sourire, si bien appropriée à la mission de concilier l'ancienne France avec la nouvelle qu'elle a voilé toutes les difficultés du rôle, a fait penser qu'il était tout simple et Ta rendu intenable pour qui lui succède.

Donc, entre Marie-Louise et le peuple, entre elle et la Cour même, cette première clôture que ferment au dehors les écuyers, au dedans les chambellans. Mais cette clôture n'est encore qu'extérieure, il en est d'autres soigneusement et solidement construites par Napoléon pour séparer l'Impératrice de sa propre maison.

Cette Maison, pour la former, l'Empereur a traversé des phases diverses : au début, presque tout de suite après le divorce, il a prétendu ménager Joséphine et tout ce qui lui appartenait, puis rendre la transition presque insensible en respectant les situations acquises, de sorte qu'à travers les mutations de personne, la fonction d'Impératrice restait, au moins d'extérieur, telle qu'elle avait été constituée. C'était le moyen, selon lui, de dissiper les craintes qu'eût inspirées l'accession au trône d'une princesse autrichienne, eh même temps, de fournir à Marie-Louise les traditions de celle qui l'avait précédée, et d'amener peut-être les rapprochements qu'il eût souhaités entre l'épouse d'hier et celle de demain.

A ces préoccupations répondaient les nominations officiellement mises au jour le 25 février 1810. Nulle difficulté pour le premier aumônier : l'archevêque François de Rohan qui, du droit de son nom, a réclamé la place près de l'Impératrice, quelle qu'elle fût. Pour le chevalier d'honneur, le raisonnement est plus subtil. Celui qui est nommé pour remplacer d'Harville est le propre cousin de Joséphine, le père de cette Stéphanie que l'Empereur a faite grande-duchesse de Bade, le comte Claude de Beauharnais. Si, par ses cinquante-quatre ans, sa dignité de sénateur à sénatorerie, sa parfaite tenue, sa vie fort rangée, il a quelques-unes des qualités qui conviennent à la place, il manque de toute illustration personnelle, et pour avoir été, avant la Révolution, capitaine aux Gardes-françaises, il n'en serait pas moins embarrassé s'il s'agissait de remplir une des premières fonctions de son office, celle de pourvoir à la sûreté de l'Impératrice et de prendre effectivement le commandement de la Garde dans les résidences et les voyages. Mais, à ce moment, le nom de Beauharnais emporte tout : il établit la continuité des desseins et la permanence des affections ; de plus, par le mariage de sa fille, Beauharnais paraît qualifié. Très tôt les difficultés apparaissent. D'abord, à mesure qu'on va, le souvenir de Joséphine s'éloigne et Napoléon en tient moins de compte. La scission du passé et de l'avenir qu'il avait

voulu éviter, il la veut davantage établir ; car, s'il n'a pas compris, au moins a-t-il senti l'invincible répugnance de sa jeune femme à tout rapprochement. Le nom ne saurait donc l'arrêter et il voit plus clair à l'individu : il est fort excellent et des plus soumis, mais il est loin d'être intelligent, et, s'il a grand soin de pas ouvrir la bouche, ce qui d'ordinaire lui rend des services, lorsqu'il l'ouvre, c'est pour des niaiseries. Puis, il n'est point décoratif : malgré les 30.000 francs qu'il a de sa place, les 25.882 de sa dotation, les 25.000 du Sénat, les 22.000 de la sénatorerie d'Amiens, malgré les 200.000 francs comptants qu'il a reçus le 22 septembre 1807, la place de dame d'honneur de la princesse Caroline qu'a eue sa seconde femme, la pension que lui sert sa fille de Bade, il vit fort chichement et ne représente pas. En vérité, à quoi bon le maintenir en une telle fonction, la plus recherchée après les grands offices de la Couronne, lorsque, à présent, par les personnages qu'il distingue et dont il s'entoure, l'Empereur égale sa Maison à celle des anciens rois et qu'il croit n'avoir plus rien à gagner en ménageant, par Joséphine, les hommes de 89 ? En conséquence, deux ans après le mariage, il pense sérieusement à remplacer M. de Beauharnais par M. de Narbonne : mais à son grand étonnement — pour des raisons qu'on verra — Marie-Louise, si soumise d'ordinaire, s'insurge presque et pleure : *Allons ! allons ! console-toi*, lui dit-il, *je ne vois pas trop à quoi t'est bon M. de Beauharnais, mais puisque tu l'aimes tant, garde-le !* Le premier écuyer, le prince Aldobrandini, s'il est frère de Camille Borghèse et beau-frère de Pauline, tient aussi à Joséphine, car, à cause d'elle et par elle, il a épousé Françoise-Constance de la Rochefoucauld, fille de l'ancienne dame d'honneur : l'Empereur a doté la jeune personne de l'ancien hôtel d'Elisa, rue de la Chaise, estimé avec le mobilier 800.000 francs ; Joséphine, Hortense et Eugène ont comblé la petite cousine de présents ; mais Mme de la Rochefoucauld ne se lie point pour leur obligée. Aldobrandini, aussi bon homme que Beauharnais, mais d'esprit aussi court, et pire — car il parle — s'est rendu presque célèbre dans l'armée par les gémissements qu'il poussait à Wagram, où, colonel du 1er Cuirassiers, il avait reçu une contusion : *Je suis perdou*, criait-il, *on va me couper l'épaule. Je ne veux piu rester, je veux m'en aller !* Il n'en fut pas moins général de brigade, mais, grade compris, il ne cesse de prêter à rire. Quand il rentre chez lui, il appelle son valet de chambre : *André ! André ! donne-moi a un livre ! — Un livre ? Mais, Monseigneur sait bien que nous n'en avons jamais. — Ah ! c'est vrai ! Eh bien ! apporte-moi *oun* aile de dindon et *oun* verre de madère. C'est tout de même. — Ah bon ! nous en avons ici*, répond André, et, faute de littérature, Monseigneur se repaît de dindon.

Tels sont les deux hommes qui ont les grandes charges de la Maison. On irait loin pour rencontrer des intelligences plus fermées, des âmes plus basses et des caractères plus faibles. Viennent les jours d'épreuve, ils trouveront moyen, en l'universelle déroute des consciences, de se distinguer par leur zèle d'abjection, et l'empressement qu'ils mettront à abandonner la souveraine, la femme qui leur a été confiée, soulèvera même en ces temps un léger étonnement.

Encore, s'ils savaient les choses d'étiquette, mais ils les ignorent si complètement que l'Empereur détache des Cérémonies M. de Seyssel d'Aix, chargé, dans toutes les occasions, d'indiquer aux officiers de l'Impératrice ce qu'ils auront à faire. Hors ces circonstances, leur service est réduit purement à des actes de présence, leur action est nulle et, s'ils accompagnent l'Impératrice, ils ne l'approchent point.

Moins encore les dames du Palais : l'Empereur a conservé près de Marie-Louise la plupart de celles qui avaient été à Joséphine : Mmes de Bassano, de Mortemart, de Rovigo, de Montmorency, de Talhouët, de Lauriston, Duchâtel, de Bouille, de Montalivet, Perrone, Lascaris, Brignole, Gentile et de Canisy. Elles reçoivent le même traitement que jadis, bien que partagées en deux classes, la première à 12.000 francs de traitement, la seconde à 6.000 francs de traitement et 6.000 de gratification ; mais quelle différence de leurs anciennes fonctions aux nouvelles ! A présent, elles ne pénètrent dans l'Appartement intérieur de l'Impératrice qu'avec des lettres d'audience ; jamais elles ne mangent avec elle ; jamais elles ne lui tiennent compagnie ; elles l'entourent seulement dans les occasions de cérémonie, et, si elle sort, elles montent dans les voitures de suite. Leurs fonctions sont réduites à faire [les honneurs de l'Appartement d'honneur](#). Sur quatre qui sont désignées de service par l'Impératrice et pour trois mois, il y en a toujours deux [qui se tiennent dans l'Appartement d'honneur pour recevoir les personnes qui se présentent chez Sa Majesté, être près d'elle lorsque cela est nécessaire et l'accompagner lorsqu'elle sort](#). Mais il ne vient nul être, et, dans l'oisiveté du salon de service, durant les heures lentes, elles ont pour distraction de lire des romans, de causer avec les chambellans et les écuyers, en regardant avec eux si les parterres fleurissent. Marie-Louise ne paraît dans l'Appartement d'honneur que pour les présentations, les audiences de cérémonie et les fêtes. C'est sans doute un des avantages qu'y cherchent ces dames, lesquelles marchent les premières après l'Impératrice et se trouvent de droit invitées à tout. Mais là se bornent les agréments : plus de gentillesses, ni de présents comme au temps de Joséphine ; plus d'intervention gracieuse près de l'Empereur pour obtenir de lui quelque faveur.

Marie-Louise, sans être précisément hautaine, a une façon naturelle et simple d'imposer aux privautés et de couper court aux confidences. Elle tient à distance par le sentiment qu'elle a de son rang, quoique, de fond, elle reste timide — comme est son père — et que, dans son altitude, la contrainte et la gêne qui proviennent de cette timidité, soient pour beaucoup ; mais aussi, a-t-elle pu perdre si vile cette sorte d'effroi, cette répulsion qu'elle a éprouvée à Braunau contre la tenue, l'altitude, les façons, les toilettes même des dames françaises ? Comment se rendrait-elle familière avec ses dames puisqu'il lui est interdit de les admettre dans l'appartement où elle doit vivre ? Comment céderait-elle à quelque sympathie lorsque l'on a soin de l'indisposer, et, sur chacune, de lui ouvrir un complet dossier de chroniques scandaleuses ? D'ailleurs, toutes ne furent-elles pas à Joséphine, et n'est-ce pas la meilleure raison pour ne prendre confiance à aucune ? Enfin, ne sont-elles pas, presque toutes, ses aînées de près de dix ans et, si ce n'est pas là un obstacle dirimant pour l'amitié, n'en est-ce pas un à la similitude des goûts, des pensées et des plaisirs ?

Ce n'est qu'à la fin de 1810, en vue du voyage de Fontainebleau, que l'Empereur fait à ta fin la promotion que, dès le mois de mars, il annonçait à Otto, quand il disait son intention [de nommer sept ou huit dames de l'âge de l'Impératrice](#). Il en nomme douze, chacune à 3.000 francs de traitement, mais, de ces douze, combien peu seraient pour Marie-Louise d'une société agréable ou utile ! Les Françaises de vieux sol y sont en extrême minorité, deux à peine : la maréchale Ney, duchesse d'Elchingen, qui rentre après un court exode à Malmaison, et la comtesse de Beauvau, née Rochechouart, fort grande dame et aux sentiments dignes de sa naissance, mais ayant des fils de vingt ans. Après, une Hollandaise, la maréchale Victor, duchesse de Bellune, née Vosch-Van-Avezaet, épousée en d'an IX lorsque Victor commandait les troupes d'occupation dans la République

batave ; une, romaine par mariage, la princesse Aldobrandini, femme du premier écuyer ; elle est toute jeune, presque une enfant (les généalogistes s'accordent à la faire naître en 1796), et quand elle fut mariée, le 11 avril 1809, l'Epoux, à la mode de l'ancien régime, voyagea par ordre, et ce fut seulement au retour de la campagne qu'il prit ses droits ; c'est à présent une gentille étourdie qui paraît se souvenir de quelques tardives leçons que sa mère lui a données, qui ne souffre le bras de personne pour monter chez elle et qui, dès que la conversation devient le moins du monde mauvais ton, tourne nettement la tête de l'autre côté ; mais cela durera-t-il ? Avec peu d'esprit de conduite, elle a de la jeunesse, de la vivacité et des mots qui partent en fusée ; elle s'émancipera, et, au voyage de Hollande, provoquée par l'Empereur, elle répondra, se fera trouver drôle ; si bien qu'un jour, Napoléon dira à l'Impératrice et à sa dame d'honneur que, si elles veulent être parfaites, elles n'ont qu'à se modeler sur la princesse. Marie-Louise l'eût oublié sans doute, mais la dame d'honneur !

Qui ensuite ? Une Courlandaise, russe et prussienne depuis qu'il n'y a plus de Courlande : Dorothee de Biren, la fille — il le voulut ainsi — de Pierre de Biren, duc de Courlande et de Sagan, et d'Anne-Charlotte-Dorothee, comtesse de Modem, sa troisième épouse. Elevée par sa. mère, qui est une femme remarquable, elle a été d'abord la compagne de jeux et d'études des princes de Prusse. Bien qu'elle eût trois sœurs d'autres lits : la princesse Troubelzkoï, d'abord princesse de Rohan-Guéméné, la princesse de Hohenzollern-Hechingen et la princesse Pignatelli de Belmonte, par les avantages particuliers qu'elle avait reçus et les biens immenses de sa mère, elle s'est trouvée un des grands partis d'Europe. Aussi le prince de Bénévent, en quête, pour son neveu, Edmond de Périgord, d'un mariage qui consolidât la grandeur de sa maison, n'a pas manqué de penser à elle. Déjà lié avec la duchesse de Courlande, il s'en est approché de plus en plus, au point de la mettre entièrement dans son jeu, de faire d'elle sa quotidienne confidente, son alliée, et, au besoin, sa complice. A. Erfurt, grâce à des intelligences ménagées par elle avec la princesse de Thurn-et-Taxis, il a obtenu l'agrément d'Alexandre — qu'il paye sur l'Empereur et la France. Un an plus tard, le 2i avril 1809 — car la fiancée n'a eu quinze ans que le 21 août 1808 — la princesse de Courlande a épousé, à Francfort, Alexandre-Edmond de Talleyrand, chef d'escadron, aide de camp du prince vice-connétable. Le 10 mai 1810, cet heureux époux fut titré comte, la même année sa femme fut dame du Palais et, en 1812, on le fit colonel. Toute jeune qu'elle était, la comtesse Dorothee de Périgord laissait deviner la femme remarquable qu'elle devait être, car elle réunissait les dons les plus rares de beauté, d'élégance et d'esprit ; mais, à la Cour, une intelligence aussi sérieuse, cultivée et indépendante, n'avait point de place et, en se contentant alors de s'établir en grande élégance et de prendre sa large part des fêtes, Mme de Périgord, qui se tenait un peu dans l'ombre de sa mère, s'arrangea pour n'inspirer aucune inquiétude et ne point faire soupçonner qu'elle eût des idées. La demi-disgrâce du prince de Bénévent l'obligeait davantage encore à cette réserve et, sous cette apparence mondaine, en ce corps de rêve, avec cette tête qu'éclairait, sous la masse des cheveux noirs, des yeux profonds, immenses, cette tête que fait irrésistible une bouche, fleur de chair passionnée, — d'une sensualité qui ne trompe pas, — nul n'eût soupçonné la femme aux vastes desseins qui, par intervalles, de 1815 à 1834, mènera aux côtés de Talleyrand, la politique étrangère de la France et aura son action sur une partie de l'Europe.

Nulle comparaison d'elle au [joli serin effaré](#) qu'est la duchesse Dalberg, Génoise mariée à un Allemand, quoique pour l'esprit et l'intrigue elle ait de qui tenir. Sa

mère, la comtesse Brignole, dame du Palais elle aussi, est presque la seule femme que Napoléon ait mêlée à sa politique et qu'il ait employée à des négociations. Elle a eu son moment d'histoire à Gênes, et même à Paris, avant qu'elle entrât dans la Maison, et elle en aura d'autres. C'est, elle aussi, une des fidèles de Talleyrand, une des dévotes du ci-devant évêque d'Autun, et c'est par Talleyrand qu'elle a marié sa fille — Marie-Pellegrina-Thérèse-Catherine — au baron Dalberg. Celui-ci, de cette maison illustre qui marchait l'égale des princes et dédaignait leur titre, s'était, lors de l'annexion du Palatinat à l'électorat de Bade, fixé au service de Bade, après avoir traversé ceux d'Empire, d'Autriche et de Bavière. En 1803, ministre de l'électeur près du Premier Consul, appelé, en 1808, tout en conservant la légation de Paris, à diriger par intérim les finances et l'administration du grand-duché, il a, avant son départ, épousé Mlle Brignole, avec laquelle il est revenu, en mars 1809, reprendre possession de son poste. Mais son oncle, ci-devant archevêque électeur de Mayence (1802), ci-devant électeur archichancelier de l'Empire, archevêque métropolitain et primat d'Allemagne (1803), ci-devant prince primat de la Confédération du Rhin, prince souverain de Ratisbonne, Aschaffenburg, Francfort et Wetzlar (1800) ; enfin, prince primat et grand-duc de Francfort (1809), ayant, par le traité du 16 février 1810, cédé à la Bavière la principauté de Ratisbonne et, par le traité du 1er mars suivant, déclaré pour son successeur au grand-duché le prince Eugène Napoléon, a stipulé en échange certains avantages pour sa famille ; et le baron Dalberg a eu pour sa part le titre de duc français et une dotation de deux cent mille livres de rente. Ainsi pourvu, il a dû s'attacher au service de France ; il a été nommé conseiller d'Etat et sa femme, dame du Palais ; il n'en suivra pas moins les desseins que lui inspirait, dès 1801, son patriotisme germanique, et qu'il développait, en 1803, dans un mémoire communiqué aux grandes puissances, sur le partage éventuel de la France. Avec Talleyrand, et de concert avec lui, il jouera le rôle principal dans les événements de 1814, et, pour cela, sa femme et sa belle-mère ne lui seront pas plus inutiles qu'à Talleyrand sa nièce.

Des six autres dames, deux sont Belges et quatre Italiennes : les Belges sont Mme de Trazegnies, née de Maldeghem, dont le mari, ci-devant pair du Hainaut, marquis de Trazegnies, prince de Rognon, sénéchal héréditaire de Liège, est à présent comte de l'Empire et président électoral de la Dyle ; Mme de Trazegnies, cousine de M. de Mercy, a vingt-huit ans, bonne tournure, soixante à quatre-vingt mille livres de rentes, et a été préférée à Mme Spontini de Beaufort, née Stahremberg, malgré que celle-ci ait été duchesse et qu'elle ait conservé cent mille écus de revenu. L'autre Belge, Mme Vilain XIII, née de Feltz, fille d'un ministre d'Autriche à la Haye, est, par son mari, presque d'aussi bonne maison que sa compagne et, de plus, elle a habité Paris, où les Vilain XIII avaient, rue Chantereine, un hôtel presque contigu à celui de Joséphine. C'est de ces Vilain que sont venus en France et en Espagne, les princes d'Isenghien et de Masmines, les comtes de Gand, grands d'Espagne, marquis de Hem et barons de Sailly ; eux-mêmes ont retenu dans leur branche le titre héréditaire de vicomte, et ce chiffre XIII, d'or, dont ils ont chargé leur écu de sable au chef d'argent, rappelle les quatorze Vilain qui furent rois des confréries d'Alost.

Des Italiennes, une, Mme Antinori Rinuccini, vient de Toscane ; elle a seize ans ; son mari, d'ancienne maison, riche à trois cent mille livres de rentes, est chambellan d'Elisa et baron de l'Empire. Mme Pandolfini Capone, Toscane aussi, est moins riche et a passé la trentaine, mais le nom est historique. Cinq Romaines se proposaient, on n'en a pris que deux : ni la princesse de Cerevetri, née Esterhazy, ni la princesse de Piombino, née Bracciano, ni la princesse Altieri,

née de Saxe, quoiqu'elle soit cousine du comte de Lille, mais la princesse Chigi, malgré ses trente-trois ans et ses cinq enfants ; car elle est née Barberini et il plaît à Napoléon d'habiller en comte de l'Empire, au franc quartier brochant des comtes propriétaires, le maréchal héréditaire de la Sainte-Eglise-Romaine et le gardien du Conclave ; puis, avec ses dix-huit ans et ses cent mille livres de rentes, Mme Ronnacorsi, car elle est née Braschi, et le général Bonaparte, qui a gardé bon souvenir de Tolentino, se plaît à voir à sa cour la nièce de Pie VI.

Ce n'est qu'en 1812 que la Maison de l'Impératrice se trouve complétée par une dernière promotion qui comprend dix noms, sur lesquels Marie-Louise, quoiqu'elle règne depuis deux ans, n'a pas été plus consultée que sur les autres. Il faut payer ceux qui se sont distingués au voyage de Hollande ; c'est pourquoi l'on prend, à la Haye, la comtesse Jean de Bylandt, née de Styrum, dont le mari, ci-devant ministre de Louis à Munich, s'est mis à la tête de la garde d'honneur ; bonne famille, au reste, quarante à cinquante mille livres de rentes, de la jeunesse, une parfaite éducation et un beau-frère déjà chambellan ; à Amsterdam, dans des conditions pareilles, Mme Rendorp, née Borcel, moins de jeunesse, moins de fortune, mais sa fille va épouser le chambellan de Smeth et elle a refusé d'être dame au temps de Louis. Une seule Italienne : Mme Landi, née Grimaldi, vingt-huit ans, cent mille livres de rentes, sa belle-mère dame d'honneur de la ci-devant duchesse de Parme, son mari, le plus grand seigneur de la province. Puis, sept Françaises : à l'examen, il n'en est que deux qui soient d'Empire ; la duchesse Charles de Plaisance et Mme Mollien. La duchesse de Plaisance, belle-fille du prince architrésorier, mariée à l'aide de camp de l'Empereur, est fille de Barbé-Marbois, déporté de Fructidor, ministre du Trésor au Consulat, renvoyé après Austerlitz, mais ayant gardé, malgré la crise qu'il a aggravée, sa réputation de probité et l'estime entière de l'Empereur lequel, à la création de la Cour des Comptes, l'en a nommé premier président. Sophie de Plaisance a des côtés d'excentricité — sa mère, Américaine, Miss Moore, est devenue folle à la nouvelle delà proscription de M. de Marbois — mais elle n'en porte pas moins, à travers la vie, avec une haute intelligence et une remarquable culture, une indépendance de caractère qui, sous tous les régimes, la rangera parmi les opposants ; pour le moment, c'est avec son mari qu'elle s'entend mal, et elle tient maison avec son père. La comtesse Mollien, Mme Dutilleul, est la femme du ministre du Trésor, homme à part comme intégrité et comme jugement ; bien plus jeune que lui, mais sachant l'aimer, elle a tout pour elle, talents, vertus, beauté, réputation intacte et dignité singulière, une âme qui ne s'éblouit pas plus de la fortune qu'elle ne s'effrayera de l'adversité. Placée au début de l'Empire dans la maison d'Hortense, avec qui elle est restée dans des termes d'intimité respectueuse, elle n'a, en 1812, que vingt-huit ans, et, durant soixante-six années, qu'elle vivra encore, elle gardera son culte fidèle aux dieux de la jeunesse. Ces deux sont à part : on les trouvera à Rambouillet en 1814, à Malmaison en 1815. Elles consolent et rassurent ; elles montrent une face meilleure d'humanité et suspendent l'universelle condamnation.

Dans les autres, il faut nommer d'abord la maréchale duchesse de Castiglione : Mme Adélaïde-Josèphe Bourlon de Chavanges. Fille d'un officier général, elle appartient à une famille ancienne, nettement royaliste, qui a essaimé dans toute la Champagne, mais qui est plus riche d'honneur que d'argent. Elevée à Vitry, en ce milieu provincial où la fidélité est à la fois un orgueil, une consolation et une vertu, elle a vingt ans quand, par des circonstances romanesques, elle épouse à la Houssaye, le 23 février 1809, le citoyen Augereau — mais il est maréchal, duc d'Empire, avec 196.174-francs de dotation, et ses campagnes lui ont rapporté

gros. Après le premier éblouissement, d'argent, de titre et de position, les dissonances ont apparues. Age, origine, éducation, langage, tout la sépare de l'homme qui, par gentillesse, lorsqu'il veut l'appeler près de lui **l'engage à graisser ses culottes de peau**. Pourtant elle le mène comme elle veut et où elle veut : et l'on sait où elle le mène.

Mieux née encore est la duchesse de Padoue, Anne-Rose-Zoé de Montesquiou-Fezensac : c'est la nièce du grand chambellan et de la gouvernante des Enfants de France, la fille de cet Henri de Montesquiou, nommé chambellan en 1809. Tout récemment elle a épousé le cousin issu de germain des Bonaparte, Jean-Thomas Arrighi de Casanova, ancien colonel des Dragons de la Garde, général de division, et le reste. Elle a vingt ans, lui quarante-quatre, et il est épuisé de blessures de guerre, car trois fois il fut laissé pour mort sur le champ de bataille. C'est là qu'il a gagné ses grades, là que, seul avec Ornano, il s'est fait avouer comme parent par Napoléon. Tout vieux qu'il est et éprouvé, c'est sa femme qui partira la première, à vingt-cinq ans : il lui survivra trente-six années.

Mme de Croix est d'aussi bonne maison, quoiqu'elle ne descende pas de Charlemagne. Les Croix, tout à l'heure marquis de Croix et de Heuchin, étaient aux croisades ; elle, qui est née Vassé, est fille du vidame de Vassé, lieutenant général, premier écuyer du prince de Condé, et d'une Broglie. Son mari, jadis député de la Noblesse aux États généraux, à présent comte d'Empire et président du collège électoral de Sambre-et-Meuse, va tout à l'heure être nommé sénateur.

La comtesse Just de Noailles, qui est la fille d'Archambault de Talleyrand, le duc de Périgord, est donc la nièce directe du prince de Bénévent. Il fut question jadis de la marier à Louis ou à Eugène, mais cela passa, soit que Joséphine s'y soit opposée ou l'oncle ministre. En 1803, elle épousa le deuxième fils du prince de Poix, Just de Noailles, chambellan en 1809, comte refait en 1810, qui, après la mort de son frère aîné, en 1834, lui succédera en ses titres de duc de Mouchy et de prince-duc de Poix et en sa grandesse espagnole. Sa femme et lui, fort vifs en leurs propos contre l'Empereur, semblaient bien plus tournés à suivre leur cousin, Alexis de Noailles, si avant dans la conspiration catholique et royaliste, que leur frère et beau-frère Alfred, qui sert dans l'état-major de Berthier et arrivait aux hauts grades quand il fut tué à la Bérézina, mais il est des accommodements, et, après avoir bien boudé, la comtesse a souhaité sa part des fêtes dont son mari lui disait merveille depuis qu'il y était admis. N'avait-il pas été désigné pour suivre Marie-Louise à Dresde et à Prague ? Elle fut donc nommée et s'en trouva bien. Au reste, le comte Just de Noailles eut, en 1814, meilleure tenue que bien d'autres, ce qui ne l'empêcha pas de recevoir par la suite l'ambassade de Pétersbourg et le cordon bleu.

La dernière élue, la comtesse de Marmier, est née Choiseul et fille de Claude-Antoine-Clériadec-Gabriel de Choiseul-Beaupré, créé duc de Stainville à la mort du grand Choiseul, oncle de sa femme, laquelle était née Marie-Stéphanie de Choiseul-Stainville. M. de Marinier est d'une ancienne famille comtoise qui a obtenu, en 1740, une érection de marquisat. Devenu chambellan de l'Empereur, il se contente avec un titre de comte, en attendant le duché qu'il n'aura par réversion qu'en 1838, à la mort de son beau-père. Mme de Marinier, toute charmante, avec ses cheveux blonds, sa vivacité dans un petit corps fait au moule, a les plus jolis pieds et s'arrange pour qu'on les voie. Elle paraît donc, le jour de sa prestation de serment, avec une robe fort écourtée : le prince de Bénévent est là, et quelqu'un lui fait remarquer la brièveté de cette jupe : **Mais,**

dit-il avec sa voix lente, [je pense qu'elle a les jupons bien courts pour prêter un serment de fidélité](#). Au moins le tint-elle. Aux mauvais jours, elle trouva dans l'exaltation de son enthousiasme une véhémence qu'on ne lui aurait pas soupçonnée. Son mari, qui, en 1814, avait combattu sous Paris, fut pair des Cent-Jours et s'honora, sous la Restauration, on siégeant parmi les députés patriotes.

Telles sont, en résumé, les trente-six dames du Palais que Napoléon a groupées à la suite de Marie-Louise : les noms sont sonores, les femmes élégantes et riches, mais, si la Maison de Joséphine était disparate, combien plus celle-ci, où, de tous les points de l'Empire, on amène, pour les honneurs de la Cour — certains disent comme otages — les aristocrates de tous les royaumes nouvellement conquis ? Non seulement nulle fusion n'est possible, mais presque nulle relation. Si dés partis se forment, ce ne peut être que contre le maître, l'ennemi commun. Quant à l'Impératrice, sait-elle même les noms de la plupart ? En tout cas, ces femmes lui demeurent aussi étrangères que celles qui, là-bas, par delà la terrasse, se promènent dans le jardin des Tuileries. Elle ne leur parle pas, et ne souffrirait pas qu'elles lui adressassent la parole. Il y a un mur entre elles — et c'est une banquise.

Moins la vie de Marie-Louise se répand dans l'Appartement d'honneur, plus elle se concentre dans l'Appartement intérieur et plus, par suite, les personnages qui y ont leurs entrées ou qui y résident habituellement, doivent prendre d'importance et acquérir d'influence. A ne regarder que l'extérieur des choses, le rôle de la dame d'honneur, comme l'Empereur l'a fixé par le règlement du 6 mars 1810, reste tel, dans les formes essentielles, qu'au temps où Mme de la Rochefoucauld devait en remplir les fonctions près de Joséphine, mais, dans la pratique, quelle différence ! Les lois, à chaque instant tournées et violées par Joséphine, se resserrent autour de Marie-Louise, qui ne se défend ni ne se révolte, de façon à l'étreindre et à la mettre en servage. Son âge, sa naissance, son éducation, l'absence absolue de relations au dehors, l'impossibilité d'en établir, le besoin qu'elle a de soutiens et d'amitiés, tout la contraint à accepter pour confidente, pour guide et pour inspiratrice, celle qu'elle a reçue comme compagne et un peu comme gouvernante : elle doit s'abandonner à elle sous peine de guerroyer contre elle, car sa vie entière dépend d'elle et, hormis la dame d'Atours et les femmes de service, elle ne voit qu'elle, ne reçoit qu'elle, ne peut causer qu'avec elle.

Aux termes du règlement, la dame d'honneur est maîtresse de l'Appartement intérieur, où [aucune personne, quel que soit son rang, n'a le droit d'entrer](#), et elle règle le service de l'Appartement d'honneur, y faisant seule les présentations et les invitations. Dans cet appartement d'honneur, elle reste sous la main de l'Empereur et du grand chambellan, car personne, homme ou dame, français ou étranger, ne peut être présenté à l'Impératrice qu'il ne l'ait été à l'Empereur, et la liste des invitations pour les cercles de l'Impératrice ne peut être prise que sur la liste de la Cour, et, en dehors des officiers de service, l'Empereur désigne nominativement, à chaque fois, les personnes qu'on doit avertir. Le choix échappe donc à la dame d'honneur, mais n'est-ce pas une raison de plus pour qu'elle se mette mieux en état de remplir ses fonctions en fournissant à

l'Impératrice toutes les notions qui lui peuvent devenir nécessaires et en faisant à tous les honneurs des salons ?

Outre que, pour remplir une telle place, il faudrait une connaissance des êtres qui ne peut guère se rencontrer, — car qui sait l'ancienne société ignore la nouvelle et réciproquement — il faut y porter des dons de nature qui, étant donnés les temps, sont devenus singulièrement rares.

Pour vivre dans une cour avec agrément et s'y rendre utile, il convient que le cerveau ait pris une façon de penser qui ne s'acquiert normalement que par un lointain atavisme et par une éducation appropriée. Si quelques individus se rencontrent ayant le goût de tels emplois sans y être préparés de naissance, alors même qu'ils s'y sont rendus aptes par l'étude des précédents et par l'exacte mémoire des détails du cérémonial, ils manquent toujours de l'aisance nécessaire pour résoudre au pied levé les problèmes qui se posent. Ils sont de laborieux élèves qui arrivent à l'accessit, mais ils ne passent point à cette maîtrise qui tient à l'attention éveillée depuis des générations sur les préséances, les formes, les rangs, les usages et ce qui louche, si l'on peut dire, le culte du souverain. Il faut y être né, en avoir entendu parler dès l'enfance comme du grand mystère, de l'unique et personnelle affaire ; il faut y rapporter toutes ses pensées et tous ses désirs ; s'en pénétrer comme d'un dogme, sans comprendre. Alors, on distingue l'importance des étiquettes ; on saisit le rapport de ces choses qui au vulgaire paraissent minimales, aux directions générales d'un Etat ; on s'y plaît, on s'en instruit, on s'en délecte, on s'en offense — et c'est la vie.

Le chevalier d'honneur les ignorant de toutes ses forces, ainsi que le premier écuyer, la dame d'honneur y devrait paraître moins neuve, et ce n'est pas une des moindres difficultés pour le bon choix à faire.

Mais il en est d'autres et de plus graves encore. Tout, en réalité, pour le bonheur de Marie-Louise comme pour sa popularité, dépend de la dame d'honneur. Dans l'ignorance où elle se trouve de la France ou des Français, elle a besoin de quelqu'un qui l'instruise, la renseigne et l'avertisse, qui, d'un mot, d'un geste, d'un signe, la mette sur la voie, qui, à chaque présentation, souffle les mots qu'il convient de dire, les attentions qu'il faut avoir, et, d'une façon discrète, indique les alliances, les parentés, les actions d'éclat, ce qui flatte l'amour-propre et procure des satisfactions. Il faut quelqu'un encore qui, servant d'intermédiaire entre le public et l'Impératrice, source de toutes les grâces, s'ingénie à adoucir un refus et à parer une faveur, qui sache, au moment propice, vider la cassette, et, aux infortunes retentissantes, accrocher un bienfait qui retentisse plus haut encore. L'aménité, la douceur, l'agrément des formes, il dépend de la dame d'honneur d'en imposer l'usage dans la Maison et d'en donner la réputation à l'Impératrice, de même que de la charité et de la connaissance des êtres.

Compagne obligée et unique d'une jeune femme — presque une enfant — qui lui est livrée et qui ne peut rencontrer d'autre institutrice, seule admise à toute heure auprès d'elle, elle ne peut lui être qu'une amie inséparable ou une insupportable ennemie. Si peu qu'on ait pris de renseignements sur le caractère moral de Marie-Louise, on ne peut douter que le propre n'en soit, en même temps que la soumission aux autorités qu'elle tient pour légitimes, — ainsi son père et son mari, — un besoin d'affection et d'épanchement intime, qui se déverse sur les personnes que ces autorités placent près d'elle. La dame d'honneur est donc destinée vraisemblablement à exercer sur son esprit une influence majeure et à lui imprimer une direction dans toutes les occasions de sa vie politique ou privée.

Il convient alors qu'elle y porte, non un esprit bourgeois de mesquinerie ou de petitesse, non la préoccupation de se réserver les faveurs, le goût de s'enrichir et la volonté unique d'avancer les siens, mais l'idée constante de servir et de grandir l'Impératrice, une manière de penser généreuse et haute, par qui se trouvent inspirées des actions nobles, délicates et souveraines. De fait, la dame d'honneur, se substituant en pensée à sa maîtresse, doit se demander à chaque moment ce qu'elle ferait si elle était à sa place et qu'elle, Française, sachant la France, la société et la Cour, eût à y jouer son rôle.

Pour réaliser un tel idéal, en approcher même, les sujets sont rares, encore plus en ces temps, à cette cour et dans cette France nouvelle.

Pour peu que la dame d'honneur verse dans la camerera-mayor, on a les luttes de Marie-Antoinette et de la comtesse de Noailles ; mais l'Empereur, ici, ne donnerait pas raison, même à sa femme, contre [Madame l'Étiquette](#). Au moins convient-il de peser les caractères, les origines, les éducations, de s'enquérir des habitudes et des formes d'esprit ; mais, si grand connaisseur en hommes, Napoléon l'est-il en femmes et a-t-il même examiné toutes les conditions souhaitables pour une telle place ? A-t-il réfléchi que c'est son bonheur entier et tout son avenir qu'il risque sur une signature, et qu'avant de prendre un parti, il doit délibérer bien plus sérieusement que pour un ministre ou un commandant de corps ?

A l'en croire, il a hésité avant de se fixer : mais ses souvenirs le trompent. Bien avant qu'il fût question du mariage, son choix lui a été dicté par des considérations d'ordres divers, sentimentales autant que politiques, et lorsqu'il s'est attribué la pensée d'autres nominations, c'est vraisemblablement par le regret de celle qu'il a faite. Il est possible que des noms aient été prononcés autour de lui, qu'on ait examiné certaines éventualités, même que, sans mandat, on ait pratiqué des ouvertures, mais, quant à lui, sa décision était prise.

Ainsi a-ton prétendu qu'il avait pensé à la duchesse de la Rochefoucauld-Doudeauville, et nulle femme, à coup sûr, n'eût ôlé, pour la grandeur du nom ancien, plus souhaitable. Née Le Tellier de Louvois, comme Mme de Montesquiou, belle-sœur du grand chambellan, duchesse en son nom sous l'ancien régime comme héritière de la grandesse des d'Estrées, elle avait acquis de plus, par sa bienfaisance et le renom de ses vertus, une place à part ; mais, quoique son mari siégeât au Conseil général de la Marne, il n'était point rallié — elle moins encore. M. de Doudeauville a raconté que l'Empereur avait annoncé la chose comme faite à M. de Montesquiou, qui en avait frémé, avait fait tous ses efforts pour changer cette détermination et y était parvenu. Il semble bien qu'il se soit fait un mérite d'avoir refusé ce qui ne lui fut point offert.

Napoléon lui-même a dit plus tard qu'il avait pensé à la princesse de Beauvau, née Rochechouart-Mortemart, dont les cousins, Victor de Mortemart, étaient de la Maison depuis 1806. Le prince de Beauvau, malgré l'hostilité déclarée de sa mère, la princesse de Craon, avait, le 31 décembre 1809, accepté la clef de chambellan, en vue d'obtenir la restitution des biens de la duchesse d'Harcourt, grand-mère de sa femme, et il n'y avait aucune opposition à craindre de son côté. Mme de Beauvau ne se fût pas rendue plus farouche, car, plus tard, elle se laissa faire dame du Palais ; elle réunissait tout ce qu'on pouvait souhaiter comme alliances, — ses sœurs étant la princesse de Croy et la duchesse de Crussol, — comme âge, — trente-six ans, — enfin, de sa naissance il n'y avait

pas à parler. L'instruction et l'éducation y étaient égales, comme la réputation. Par malheur, l'Empereur n'y pensa que lorsqu'il n'était plus temps.

D'autres noms encore furent prononcés : celui de la princesse de Vaudemont, trop liée avec Talleyrand et trop originale pour qu'on s'y arrêtât ; celui de Mme de là Rochefoucauld, née Rohan-Chabot, qui, quelques mois plus tard, épousa en secondes noces le comte de Castellane ; enfin, celui de Mme de Montesquiou, qui fut appelée bientôt au grand office de gouvernante des Enfants de France, mais tout fut propos en l'air : l'Empereur n'avait point eu à délibérer.

Dès le premier jour, par une conséquence des idées qui l'avaient déterminé pour Beauharnais et Aldobrandini, il s'était arrêté à la duchesse de Montebello. Ce fut dans le temps, a-t-il dit à Sainte-Hélène, un de ces choix heureux qui emportent l'approbation universelle. Elle était jeune, belle, d'une conduite parfaite et veuve d'un maréchal dit le Bayard de l'armée, qui venait d'expirer tout récemment sur le champ de bataille. Ce choix fut très agréable à l'armée et rassura le parti national, qui s'effrayait de ce mariage, du nombre et de la qualité des chambellans dont on l'entourait, comme d'un pas vers ce que plusieurs appelaient la contre-révolution et cherchaient à faire considérer comme tel. Pour l'Empereur, il avait été principalement déterminé par l'ignorance où il était du caractère de Marie-Louise et par la crainte qu'elle n'apportât des préjugés de naissance qui eussent été nuisibles à la cour de l'Empereur. Telle est l'explication qu'il donne, et sans doute elle est sincère ; mais, outre qu'il eut d'autres motifs et d'ordres divers, pourquoi ne pas avouer que, s'il ignorait le caractère de Marie-Louise, il n'avait pris la peine de se rendre compte ni de la forme d'esprit de Mme de Montebello, ni des conditions d'éducation, d'intelligence et de caractère nécessaires pour remplir une telle charge ?

Louise-Scolastique Guéhéneuc, qui, le 10 septembre 1800, avait épousé Jean Lannes, alors général de division, commandant en chef la Garde consulaire, était encore, dix années plus tard, malgré cinq enfants qu'elle avait eus, une des femmes les plus régulièrement belles de la Cour impériale ; une tête virginale, avec des traits juste assez longs pour éviter le commun et rester dans le joli, une taille sublime que ne déparaient point des extrémités trop menues ni trop grosses, une démarche majestueuse, avec quelque chose de froid et de raide qui n'attirait point ; de bonnes façons, mais arrêtées à ce point qui sépare une femme qui est du monde d'une grande dame. Sa réputation était intacte, et jusque-là, ce qu'on avait dit d'elle, c'est qu'elle avait repoussé toutes les avances, même les plus flatteuses.

De longue date, Napoléon professait pour elle une estime presque respectueuse qu'avait justifiée sa conduite en novembre 1801. Elle était alors venue le prévenir que Lannes ne dormait pas, qu'il ne parlait que de République, de tyran, de Consul, qu'il avait l'air agité et voyait fréquemment d'anciens jacobins. Le Premier Consul aimait trop Lannes pour le perdre. Seulement, sous le prétexte d'une dépense non autorisée, il l'écarta en l'envoyant ministre en Portugal, et il partagea entre quatre officiers généraux le commandement de la Garde consulaire, que Lannes exerçait seul. Même dans ses lettres d'affaires, Napoléon ajoutait souvent un post-scriptum de mille choses aimables et respectueuses à Mme Lannes. A table, il lui donnait sa droite ; il la choisissait pour son jeu ; il la désignait pour ses chasses ; il ne manquait, en aucune occasion, de lui marquer ces égards qui, à une cour, sont les distinctions les plus flatteuses. Pourtant, elle ne l'aimait point et elle l'entendait mal. Avec toutes les femmes il avait des mots de sous-lieutenant, pires à proportion qu'il voulait se rendre galant et familier ;

cherchant à mieux traiter Mme Lannes, c'était à elle qu'il les adressait de préférence, et, loin de les prendre comme il eût fallu et de les relever du même ton, elle s'en indignait et en pleurait. Je ne sais, disait-elle, quelle est la fatalité qui me place toujours sous les yeux de l'Empereur quand il a de l'humeur, car je ne pense pas qu'il ait l'intention de me dire des choses désagréables, et cela lui arrive très souvent. Par là, elle marquait tout ensemble un défaut d'intelligence et une lacune d'éducation, car elle s'y trompait d'abord, et elle ne savait ni les arrêter ni y répliquer. Si elle s'était, en Portugal, quelque peu familiarisée avec une cour, elle n'avait acquis ni la compréhension des êtres, qui est de nature, ni cette intimité profonde des choses mondaines qu'une enfant tire seulement du milieu où elle a grandi et de la constante habitude d'un salon.

Quoique ses ancêtres fussent, dit-on, d'ancienne famille bretonne et portassent, au XVe siècle, le titre d'écuyers, son père, premier secrétaire à l'intendance du Hainaut sous Sénac de Meilhan, marié en 1760 à une fille de bourgeoisie, n'avait pu lui fournir l'usage de la vie sociale que les jeunes personnes ne prenaient guère qu'à l'institut de Mme Campan. Lannes, fils d'un garçon d'écurie, garçon teinturier lors de la guerre, était resté le plus négligé des généraux du Consulat, ne s'était nullement éduqué : il était connu par ses incartades, ses tutoiements que tout le monde subissait — même le Premier Consul — et, si l'on peut dire, par sa recherche des manières jacobines en un temps où elles étaient passées de mode. Le prince régent de Portugal en avait su quelque chose, et sa légation avait été un temps de purgatoire pour le ministre des Relations extérieures. Un tel mari n'avait été ni pour la former, ni pour l'instruire aux bonnes façons. Livrée plus tard toute à ses enfants — elle en eut un chaque année de 1801 à 1805, — remplissant tous ses devoirs maternels non seulement avec exactitude, mais avec une abnégation d'elle-même fort méritoire chez une femme aussi remarquablement belle, elle s'était fort peu livrée au monde, et elle restait toujours froide, assez sèche et silencieuse. Sa maison était strictement close et elle n'y recevait personne de la Cour, n'y donnait jamais de fêtes. Ce n'est pas que, grâce à l'Empereur, les cadres lui manquaient. Elle avait eu d'abord, rue de Grenelle, l'hôtel de Navailles, qu'elle vendit à Augereau pour prendre, rue de Varennes, l'hôtel de la Trémoille, qui, jadis, avait été aux Monaco et aux Chimay ; dès l'an XII, elle avait la terre de Maisons, jadis propriété d'un fils de France, avec l'admirable château bâti par François Mansard pour le surintendant René de Longueil ; mais à tout, elle préférait une sorte de maison des champs, rue d'Enfer, où elle faisait des retraites prolongées. Sa société, des plus restreintes, s'y composait de quelques vieux amis de son père, dont le plus intime était Corvisart. Le ton de ce petit monde était gai, de cette gaieté grasse tournée aux plaisanteries d'ordre spécial dont s'amusaient alors les honnêtes gens de la bourgeoisie, et Mme Lannes n'en cédait point sa part.

En matière politique, elle partageait toutes les rancunes de son mari, détestait comme lui les émigrés et les nobles, et ne manquait point de le dire. Quoiqu'elle fût dame du Palais, on la connaissait fort peu à la Cour, où elle paraissait le moins possible, tirant toujours des excuses de ses enfants et de son mari : elle avait échappé ainsi aux médisances, et, dans l'auréole d'une légende, apparaissait épouse impeccable, mère sans pareille, citoyenne austère, douée de toutes les vertus et parée de toutes les grâces.

Malgré l'accroc de 1801 et les frasques qui avaient suivi, Lannes avait fait la plus grande fortune. Maréchal d'Empire, grand aigle, chef de la neuvième cohorte, colonel général des Suisses, duc de Montebello avec une dotation annuelle de 327.820 francs, il n'avait point négligé ses intérêts, et, outre ce qu'il avait reçu

d'argent comptant du Premier Consul et de l'Empereur, — et cela se compte par millions, — il avait tiré parti de ses conquêtes comme de ses légations. Seulement à Saragosse, le trésor de Notre-Dame del Pilar lui avait, prétend-on, valu 4.687.049 francs. Jeté dans la mêlée révolutionnaire avec un ardent désir de jouir, de s'avancer et de s'enrichir, convaincu qu'à risquer sa vie comme il faisait, il devait au moins rapporter des profits, regarnit son métier de soldat comme le plus propice à sa prompte fortune, ne concevant sur le butin que la victoire lui fournissait aucune sorte de scrupule, il avait porté à la guerre une philosophie fort simple, telle que l'ont pratiquée, dans tous les temps, les grands hommes de proie ; mais, de cette brutalité primitive, son esprit s'était peu à peu élevé à une conception plus haute de la guerre : il avait, de naissance, tous les dons du soldat, sagesse, prudence, audace, sang-froid imperturbable devant l'ennemi ; il y joignit, par degrés, les qualités du général. **Le courage l'emportait d'abord sur l'esprit, mais chez lui, l'esprit montait chaque jour pour se mettre en équilibre... Il n'avait été longtemps qu'un sabreur, mais il était devenu premier talent.** — Je l'avais pris pygmée, a dit Napoléon, je l'ai perdu géant.

Outre qu'il l'estimait, il l'aimait. Certes, à des jours, il supportait avec impatience ses incartades, ses violences, **ses emportements d'expression**, ses mépris de l'étiquette et des consignes, ses façons de ne point souffrir qu'on l'annonçât et de pénétrer tout droit, même de vive force, dans son cabinet, mais que n'eût-il pardonné au soldat de Millesimo, de Dego, de Fombio, de Lodi, de Bassano et d'Arcole, à celui qu'il avait désigné parmi les soldats de l'Armée d'Italie comme le plus digne et le plus brave, en lui confiant le drapeau envoyé par le Corps législatif en mémoire de la bataille d'Arcole ? Et le héros d'Italie avait été le héros d'Egypte : il y avait de son sang sur la brèche de Saint-Jean-d'Acre et sur les redoutes d'Aboukir. Partout aux côtés de son général, à Saint-Cloud et à Ivree, à Pavie et à Stradella, à Montebello, où **les balles claquaient sur les os de ses soldats comme la grêle sur les vitrages**, et à Marengo où, sept heures durant, il maintint ses deux divisions sous le feu de quatre-vingts canons, en Bavière et en Autriche, en Prusse et en Pologne, à Saragosse et dans la nouvelle campagne d'Autriche, partout, il avait rendu des services essentiels ; il était devenu, pour les desseins de l'Empereur, l'exécutant principal, l'unique suppléant auquel il se fiât.

Quand, à Essling, il fut tombé, les deux jambes broyées par un boulet et qu'on l'eût transporté dans l'île Lobau, l'Empereur accourut. Ne trouvant pas de mots pour répondre aux paroles d'adieu que lui disait Lannes, on le vit se tourner brusquement, jeter violemment son chapeau à terre et fondre en larmes. Un chasseur d'escorte voulut ramasser le chapeau. **Laisse-le !** dit-il, et, rageusement, il le fit piétiner par son cheval. Ce fut une colère éperdue, presque infantine, contre le destin. Lui qui, constamment, s'y soumet, a celle révolte. **Il ne veut pas que Lannes meure.** Aussi, quand on lui dit qu'il vivra, que l'amputation a réussi, il veut croire que c'est chose acquise, où il n'y a plus à revenir. **Le maréchal en sera quitte pour une jambe de bois**, écrit-il à tout le monde. Et pourtant, à chaque instant, il veut de ses nouvelles ; lorsqu'il n'est pas là, près de ce lit d'agonie, où il reste des heures, il expédie des officiers pour savoir ce que pense le médecin de Vienne, Franck, en qui il a pris confiance. L'amputation a réussi, soit, mais voici la fièvre, et Franck est impuissant contre elle. Le 31 mai, à six heures du matin, Lannes expire, au moment même où l'Empereur est en route pour le voir une dernière fois. Aussitôt, des lettres à Joséphine, à Fouché, à Cambacérès. Il prend toutes les précautions de l'ami le plus attentif. Il veut, si la duchesse est partie, qu'on l'empêche d'aller plus avant

; il envoie à Cambacérès la lettre qu'il écrit à la duchesse afin que, par M. Guéhéneuc, on ne la lui remette qu'au temps propice, et voici cette lettre : **Ma cousine, le maréchal est mort ce matin des blessures qu'il a reçues sur le champ d'honneur. Ma peine égale la vôtre. Je perds le général le plus distingué de mes armées, mon compagnon d'armes depuis seize ans, celui que je considérais comme mon meilleur ami. Sa famille et ses enfants auront toujours des droits particuliers à ma protection. C'est pour vous en donner l'assurance que j'ai voulu vous écrire cette lettre, car je sens que rien ne peut alléger la juste douleur que vous éprouvez.** Lui-même, ce qu'il ressent, ce n'est plus, comme au premier coup, une révolte fougueuse contre le destin, c'est une émotion intime et silencieuse qui remue toutes ses fibres. Il ne parle pas, ne se confie pas, il pleure. Les gens de son service voient les larmes rouler sur ses joues, tomber dans son assiette. **En mangeant sa soupe, dit Roustam, les larmes coulaient dans sa cuiller.** Il s'arrête à tout ce qui intéresse ce souvenir et il pense au moindre détail : lettres patentes à expédier au fils aîné pour le mettre en possession du duché et de la dotation ; titres de comte et de baron aux trois fils puînés, avec dotations appropriées ; pension de cinquante mille francs à la veuve ; c'est un premier soin. En même temps, il s'oppose à la vente d'aucun des objets qui ont appartenu au maréchal et qu'il avait emportés en campagne ; il prévient les discussions de famille, met ordre aux tracasseries d'un prêtre mauvais sujet, aux prétentions d'un fils d'un premier lit que le maréchal a désavoué ; il règle la tutelle des enfants, qu'il confie à la mère, en qui il a confiance, alors qu'il n'en a aucune aux oncles ; il s'enquiert d'un subrogé tuteur, s'en fait proposer plusieurs, approuve le choix de Jaubert et ordonne qu'on lui rende un compte précis de la liquidation. Voilà pour le privé, et, pour les honneurs publics, c'est d'abord une statue équestre colossale qu'il commande à Cartelier, — le cheval seul aura dix pieds de haut, — et il veut l'ériger sur le *Quai de Montebello*, qu'il construira en pleine Cité, entre le pont Saint-Michel et le pont delà Tournelle ; une statue pédestre se dressera sur le pont de la Concorde ; dans la Salle des Maréchaux, il y aura le portrait en pied et un buste ; un autre buste sera exécuté en biscuit de Sèvres, comme celui de l'Empereur même ; Guérin et Bourgeois auront à peindre *Les derniers moments du duc de Montebello*, en des tableaux destinés aux palais impériaux ; enfin, rien n'égale la splendeur des obsèques, les honneurs qui seront rendus sur la route de Strasbourg à Paris, la solennité patriotique du service aux Invalides, la pompe de l'inhumation au Panthéon. Jamais général en chef lue à l'ennemi n'aura reçu de son souverain de pareils témoignages de son amitié et de ses regrets ; jamais nation n'aura été appelée ainsi à pleurer un sujet.

Pour la duchesse, elle n'a qu'à exprimer un désir, il est aussitôt satisfait : sa sœur, Louise-Henriette Guéhéneuc, a épousé le général du génie Kirgener. La duchesse demande qu'on crée pour lui une fonction de commandant du génie de la Garde. Il n'y a pas de génie dans la Garde : n'importe. Kirgener est nommé commandant de ce génie qui n'existe pas. **Je suis aise, écrit l'Empereur à la duchesse, d'avoir fait par là une chose qui vous soit agréable.** Le père de la maréchale est administrateur des Eaux et Forêts ; elle le préfère sénateur : il l'est, et, par-dessus, comte de l'Empire. Son frère, chef d'escadron, était aide de camp du maréchal ; il sera aide de camp de l'Empereur, avec grade de colonel, puis baron, avec 10.000 francs de dotation, presque tout de suite vénéré de brigade.

Ce sont là bien des faveurs, et on ne peut douter qu'elles n'aient été demandées, mais, pour la place de dame d'honneur, il ne semble pas que la duchesse l'ait

sollicitée. Malgré sa haine pour la noblesse, ce qu'elle eût souhaité, c'eût été que Lannes, mort, fût égalé à Davout, Masséna et Berthier, et reçût un titre posthume de prince qu'elle eût porté aussi bien, pensait-elle, que les princesses d'Eckmühl, d'Essling et de Wagram¹. Mais, quelque désir qu'eût l'Empereur de lui être agréable, pouvait-il, sans détruire son système, lui donner cette satisfaction ? Certes, il avait donné des titres d'honneur à quelques dames veuves qui avaient des emplois de Cour. Ainsi, Mme de Cavour, Mme Brignole, Mme Damery, Mme de la Turbie, Mme de Margnolas, Mme Solau de Villeneuve, d'autres encore peut-être, — mais c'étaient des litres nus de comtesse ou de baronne, des titres qu'on eût pu dire de courtoisie, s'ils n'avaient été revêtus de lettres patentes. Il n'en allait pas ainsi d'un titre de princesse, qui, pour être égalé aux litres créés le 15 août 1809, eût été accompagné d'une dotacion montant au moins à 500.000 francs de rentes et du don d'une résidence princière. Napoléon crut dédommager et contenter la veuve de son ancien ami en lui offrant la charge de dame d'honneur. Elle se fit prier, s'excusant sur ce qui lui manquait pour la tenir. **Vous avez de l'esprit, de la beauté, de la vertu**, lui répondit-il ; **vous êtes plus capable qu'une autre de remplir cette place et vous l'accepterez.**

Au début, il est tout heureux du choix qu'il a fait. Dans une note qu'il adresse à Otto pour qu'elle soit communiquée à la cour de Vienne, il fait écrire : **La dame d'honneur est Mme la duchesse de Montebello, femme de vingt-neuf ans, d'une réputation parfaite et portant un nom cher à l'Empereur, et également cher en France et dans l'armée, jouissant d'ailleurs d'une grande et brillante fortune et d'un grand état de maison.** Il répète à qui l'approche : **Je place auprès de ma**

¹ On a prétendu que Lannes possédait un tel titre. La meilleure preuve que la Maréchale n'y avait aucun droit, c'est qu'elle désirait tant le recevoir. Au temps où les institutions héraldiques, toutes récentes, mais à bien des égards calquées sur les anciennes, étaient pleinement en vigueur, nul n'eût osé, sans décret d'érection et sans lettres patentes enregistrées, se revêtir d'un titre incertain attaché jadis par un prince étranger à une terre comprise par l'Empereur dans la dotacion d'un duché d'Empire. C'est ici le cas et voici comment : Le 24 juin 1807, Napoléon avait distribué entre vingt-neuf officiers généraux des terres situées en Pologne, rapportant annuellement 273.588 écus et formant un capital de 26.582.652 francs. Entre autres, Davout avait obtenu la principauté de Lowicz estimée 4.834.838 francs, Ney la principauté de Sielun de 518.000 francs, et Lannes la principauté de Seviars de 2.674.280 francs. Le mot de principauté avait été employé : dans le décret pour désigner l'ensemble des terres comprises sous ce titre au temps où Lowicz était une des possessions de l'archevêché de Gnesen, où Sielun était l'apanage du curé et premier chanoine de la cathédrale de Plok et où Heviars appartenait au prince-évêque de Cracovie. Napoléon avait eu soin de stipuler que chacun de ces domaines était **pour faire partie du fief qu'il était dans ses intentions d'accorder au donataire aussitôt qu'il aurait jugé à propos de statuer à cet égard.** Or, la dotacion du duché érigé en faveur de Lannes le 10 mars 1808, sous le titre de Montebello, conquit outre ces biens de Seviars, situés dans le grand-duché de Cracovie et rapportant annuellement 177.820 francs, d'autres biens sis en Wesphalie, d'un revenu de 100.000 francs et d'autres sis en Hanovre d'un revenu de 100.000 francs ; en sorte que la prétendue principauté de Seviars constituant une portion de la dotacion du duché de Montebello, s'y trouva incorporée d'une façon essentielle et ne pouvait en être distraite sans que le duché même s'écroulât. Il ne sert de rien d'objecter que, depuis 1443, les princes évêques de Cracovie étaient souverains dans ce duché de Seviars qu'ils avaient acheté du duc de Teschen ; car si l'empereur Napoléon avait eu l'idée de constituer Lowicz, Sielun et Seviars en principautés souveraines, vassales du Grand Empire, ainsi qu'il avait fait pour Piombino, Guastalla, Bénévent Pontecorvo et Neuchâtel, il eût employé les mêmes formes et procédé par voie de décret et de message au Sénat.

femme la plus honnête femme que je connaisse. Mais la vertu, la beauté et la fortune suffisent-elles ? Il ne faudra pas longtemps pour constater que Mme de Montebello, exigeante avec ses égaux, fière et hautaine avec ses inférieurs, affectant de parler sans aucun ménagement des hommes et des femmes, et recherchant les occasions de dire à quiconque les choses les plus désagréables, est singulièrement mal placée à la tête d'une maison souveraine. Par calcul ou par un naturel attrait vers les grandeurs autrichiennes, qui n'offusquent pas son envie bourgeoise comme fait la noblesse de France, elle se plaît à entretenir l'Impératrice de sa famille paternelle et ne s'applique ni à lui faire aimer et connaître la France, ni à la faire bien vivre avec la Famille impériale. Sur chacun des membres de celle-ci, elle a des histoires qu'elle raconte ; elle envenime les querelles, et, sur des prétextes d'étiquette, provoque des décisions mortifiantes qu'on ne manque pas d'attribuer à Marie-Louise. Nulle des dames du Palais ni de la Cour ne trouve grâce à ses yeux. Si elle les attaque directement dans le salon de service, c'est bien mieux dans l'Appartement intérieur, et Marie-Louise qui, par nature et par éducation, hait le scandale, se croit obligée de traiter mal, à la suite, des personnes aussi compromises et ne fait aucun effort pour surmonter sa timidité, pour se rendre aimable et pour plaire. Comme déjà, née sur le trône, habituée aux hommages et aux respects, elle ne se croit pas obligée à ce qu'on appelle *faire des frais*, elle n'en fait aucun, et comme le contraste est frappant avec Joséphine, la comparaison, qui naturellement s'établit, est toute au détriment de l'impératrice nouvelle.

En public, lorsque par hasard elle y paraît, c'est tout pareil. Après les trois révérences qu'elle fait au bord de la loge et qui attirent chaque fois des applaudissements, il lui arrive, si l'Empereur n'est pas là, de se retirer au fond et d'y passer la soirée entière. Quelqu'un du service intérieur en fait l'observation, disant que bien des gens sont venus au spectacle pour voir l'Impératrice et ont été déçus : *Qu'importe !* répond la duchesse, *Sa Majesté n'est pas une curiosité qu'on montre à la foire, et quand il ne lui plaît pas de se faire voir, personne n'a rien à trouver à redire. Lorsqu'on a de la franchise, on doit se montrer tel qu'on est et ne rien faire par respect humain.*

Aux présentations, pis encore. La duchesse est chargée d'annoncer les personnes qu'on présente. Non seulement elle n'avertit l'Impératrice de rien qui les concerne, mais elle n'a pas même pris la peine de lire d'avance les noms de façon à les prononcer exactement, et c'est à chaque fois la même scène. La duchesse, tenant la liste en main, commence : *J'ai l'honneur de présenter à Votre Majesté Impériale et Royale Monsieur...* Là, elle s'arrête, bredouille, cherche à déchiffrer le nom. L'Impératrice se penche, lit elle-même, puis demande à la personne : *Etes-vous marié ?... Avez-vous des enfants ?...* et, sur des réponses qu'elle n'écoute pas, congédie d'un signe de tête ; on passe au suivant et le jeu recommence.

Il est devenu à la mode de rapporter, après chaque occasion pareille, quelles niaiseries l'Impératrice a dites, quelles confusions elle a établies entre les uniformes, les campagnes, les familles, les alliances et le reste. Quand elle prétend s'intéresser et que, poussée par l'Empereur, elle se force à être aimable, le désastre est complet, car, à celui qui arrive, elle dit qu'elle le croyait parti, et à celui qui, à Paris depuis six mois, lui fait sa cour chaque semaine, elle dit qu'elle ne le croyait pas de retour. Pour se tenir constamment au courant, comme faisait Joséphine, des mutations de tous les officiers généraux, il faut, outre une mémoire fidèle et constamment exercée, une connaissance personnelle des êtres qui les présente à la mémoire autrement que comme de vagues porte-étoiles. Le

mot à dire, lors des présentations, des serments, des signatures de contrat, comment le trouver, sans cette mémoire et la science apprise d'enfance de tout ce qui est le gouvernement et ses organes, la France et son histoire, la société et ses anecdotes ? Comment, arrivée tout à l'heure d'Autriche, Marie-Louise inventerait-elle tout cela et comment le dirait-elle si la dame d'honneur ne lui a pas soufflé, quitte à s'en instruire auparavant si elle l'ignore ? Des balourdises que débite l'Impératrice et qui, dans le public approchant la Cour, lui établissent une réputation de sottise égale à celle de hauteur, la duchesse est directement responsable, mais on ne cherche pas si loin. Habitué qu'on est à cette grâce de Joséphine, qui démocratisa la souveraineté, la fonda dans la nation, lui prêta le seul tour qui la rendit tolérable aux soldats républicains, à cette science des êtres qui, sur tous les habitants du Grand empire, semblait prête à mettre leur nom, à dire les parents, les enfants, les succès et les revers, on est surpris d'abord, puis mécontent, pis que tout, railleur. Et comme, dans les cours à côté, chez Joséphine et chez les princesses, on a aussi des revanches à prendre, l'éclat de rire gagne et s'étend à chaque histoire nouvelle. On en imagine de désopilantes, mais en est-il d'aussi gaies que les vraies, s'il est exact que, en son salon, en attendant l'Empereur et pour éviter la belle conversation, Marie-Louise montre le rare talent qu'elle a [de faire tourner son oreille presque sur un cercle entier](#), et cela au moyen d'un mouvement, longuement étudié, des muscles de sa mâchoire ?

Par le fait de la duchesse, tout va contre Marie-Louise, même le goût et le désir qu'elle a de se montrer charitable et généreuse. Chaque mois, sur sa cassette, elle a réglé qu'il serait prélevé, pour les aumônes, dix mille francs, — c'est quatre mille de plus que ne donnait Joséphine. Mais comment, dans l'isolement où elle vit, dans l'ignorance où elle est de Paris, discernera-t-elle les misères véritables ? Qui l'informerait, puisqu'elle ne voit personne ? Joséphine, outre ses visiteurs du matin qui lui signalaient les misères intéressantes, outre la connaissance du monde et le souvenir de quantité de personnes qu'elle avait côtoyées et qui maintenant se confiaient à elle, avait, pour les petits secours, une police organisée. Officiellement, M. d'Hardancourt était chargé de prendre des informations, mais il y avait de plus Mme Duplessis, M. Danès de Montardat et les valets de chambre de confiance. Marie-Louise n'a ni valets de chambre, ni oncle par alliance, ni sœur naturelle ; elle s'en rapporte à Mme de Montebello, qui, à son tour, s'en rapporte à Luigny, son secrétaire, qu'elle a gardé de Mme de la Rochefoucauld. Ballouhey, secrétaire des Dépenses, a bien mission de s'enquérir et s'en acquitte avec conscience ; sous ses ordres il a gardé à cet effet M. d'Hardancourt, payé 1.200 francs par an ; mais Luigny, qui a de grands besoins et peu de scrupules, refait la liste à son gré, y met ses maîtresses ou des prête-noms. La duchesse, sans regarder, fait signer à l'Impératrice, et Ballouhey est obligé de payer. Sans doute, pour les bienfaits qui excèdent 300 francs et pour les pensions, l'enquête est plus sérieuse et il en reste trace ; on retrouve là bien des habitués de Joséphine : peu leur importe qui est l'Impératrice, pourvu qu'elle paye. Pareillement, les dons annuels aux curés et aux sœurs des résidences, les dons pour quelque malheur public, incendie ou explosion de mine, mais les sommes les plus importantes passent sous la rubrique : *Distribué à divers*. Ainsi, en 1810, sur 80.000 francs touchés, 63.070 francs le sont sans autre justification ; en 1811, sur 120.000 francs, 73.110. En 1812, la recette est portée à 160.000, mais Luigny est soupçonné : le *distribué à divers* n'atteint que 31.110 francs. Par contre, les générosités que Marie-Louise fait à son intérieur montent à plus de 25.000 francs, et l'on paye sur la Caisse des fantaisies qui

n'ont nul rapport avec la charité : un piano, des miniatures d'Isabey, deux trousseaux de 6.000 francs chacun pour les premières-femmes, des bagues, des fleurs, etc. En 1813, le *distribué à divers* disparaît presque : les premières femmes ont mission de distribuer aux solliciteurs mille francs par mois ; quant au reste, et c'est dix fois plus, il va à des pensions, des gratifications qui ne sont pas des secours, des dons de 10.500 francs à Mme de Montebello. A la fin, pour les quatre premiers mois de 1814, les trois quarts de la recette (30.000 francs sur 40.000), sont attribués aux femmes de l'intérieur.

Si, de ses intentions primitivement nobles, Marie-Louise s'est ainsi détournée, si elle n'a pu trouver une satisfaction dans des habitudes de bienfaisance, si, par la fâcheuse distribution des secours, il s'est répandu qu'elle est ladre et qu'elle n'aime pas le peuple, à qui la faute ? N'est-ce pas Mme de Montebello qui a charge de la Casette ? N'est-ce pas elle qui doit instruire l'Impératrice des moyens de plaire aux Français, et ne devrait-elle pas mettre son amour-propre à ce qu'en cela, la réputation de sa souveraine égalât au moins celle de Joséphine ?

Et qu'eût dit la nation, si elle avait appris que, sur cette cassette, une part notable s'en allait, chaque année, à Vienne, pour les pensions que payait Marie-Louise à son ancien service ? En avait-il fallu beaucoup plus pour qu'on accusât Marie-Antoinette de faire passer en Autriche les trésors du Royaume ? Dès le 15 juin 1810, l'Empereur a, sur la Grande cassette, accordé une pension de 25.000 francs à Mme Lazansky, *en considération des services qu'elle a rendus à l'Impératrice*, mais, pour le petit monde, si ce n'est d'abord, en 1810, que 4.870 francs que Marie-Louise envoie à M. de Sonner de Sonnenschild, conseiller aulique, chargé de ses affaires à Vienne, la somme se trouve doublée en 1811 (9.378 francs), triplée en 1812 (15.178 francs) et, en 1813, atteint encore 14.842 francs.

Qu'est cela, d'ailleurs, près de ce qu'elle envoie à sa famille ? Dès son arrivée, des porcelaines de Sèvres, des tapisseries, surtout des robes, des lingeries, des chapeaux, des fleurs pour la chère maman et pour les petites sœurs, des joujoux, des bonbons, des armes, des petits meubles. L'empereur François est amateur de gravures, il aura tout ce qui a paru et paraîtra à Paris. Aux étrennes, aux jours de nom, aux jours de naissance de chacun, des convois partent pour Vienne, avec tout le précieux, tout le galant, toute la mode de Paris. Les garçons de garde-robe sont constamment employés à emballer des objets, l'ambassadeur de France à surveiller l'arrivée des caisses. Rien que d'emballages à destination de Vienne, on paye 4.233 francs en 1810, 2.881 francs en 1811, 3.021 francs en 1812, 2.652 francs en 1813. N'y a-t-il donc là personne pour avertir du danger, pour dire combien ce peuple s'inquiète de l'étranger, comme il est jaloux de ses souverains et les veut tout à lui ; comme, avec ses nerfs à fleur de peau, il est prompt à soupçonner la trahison et quel peu de distance il y a entre son enthousiasme et son exécration ? Au lieu de mettre Marie-Louise en garde, Mme de Montebello la pousse aux regrets, la provoque à des confidences qu'elle sait plaire, et, parlant sans cesse de l'Autriche, renouvelle à chaque instant le sacrifice.

Alors, devant le plus radieux des paysages de France, Marie-Louise rêve aux environs de Vienne, et elle dit comme elle souhaiterait qu'une baguette magique lui en découvrit seulement un coin.

La dame d'Atours seule pourrait, à la rigueur et dans une mesure très faible, opposer une influence à celle de la dame d'honneur, mais, par là même qu'elle est plus instruite de l'étiquette, plus écartée des intrigues, plus douce, plus simple et mieux élevée, Mme de Luçay se renferme davantage dans des fonctions qui exigent, d'ailleurs, pour être bien remplies, une attention constante et une surveillance de tous les instants. Chargée de tout ce qui concerne la surveillance des Atours, soit pour le matériel, soit pour le personnel, elle en prend un tracassé infini, car tout, en réalité, roule sur elle. De nature assez peu ordonnée et toujours en retard, elle a la terreur des responsabilités et elle craint comme le feu les reproches de l'Empereur, pour qui elle éprouve, depuis qu'elle est entrée dans la Maison — et ce fut au Consulat à vie — une admiration qui la paralyse. Aussi bonne épouse que bonne mère, elle court sans cesse de son mari, presque toujours malade, à sa fille, Mme Philippe de Ségur, et à son fils ; aussi trouve-t-elle à peine le temps matériel de remplir les obligations d'une place où l'infini détail des règlements n'est égalé que par la difficulté de s'y conformer avec exactitude et où, sans aucun espoir de réciprocité, il lui faut, de plus, suppléer la dame d'honneur chaque fois qu'il plaît à la duchesse de s'absenter, car elles deux seulement peuvent approcher l'Impératrice.

Ce n'est point une médiocre tâche déjà de succéder en quelque façon à Joséphine en cette souveraineté qu'elle s'est créée comme arbitre des modes et impératrice des élégances. Marie-Louise n'y peut avoir de prétentions, car à peine lui a-t-on accordé le droit de choisir ce qu'elle doit porter et, pour se former un goût à la française, où prendrait-elle le temps et les moyens ? D'ailleurs, à quoi lui servirait-il de le désirer ? Il est défendu, dit le règlement, de laisser entrer dans les appartements de Sa Majesté ou approcher d'elle, aucun marchand, ouvrier ou ouvrière, même ceux brevetés pour le service de Sa Majesté. Seulement, de temps à autre, la dame d'Atours peut faire entrer une ouvrière pour essayer des robes ou des modes à Sa Majesté. Cette ouvrière ne doit jamais adresser la parole à Sa Majesté, mais à la dame d'Atours.

C'est donc à la dame d'Atours qu'incombe le choix de tous les ajustements que portera l'Impératrice : Elle doit veiller à ce que les fournitures nécessaires pour les Atours de l'Impératrice soient faites d'une manière convenable et en proportion des besoins. Elle arrête le prix des objets à fournir et en ordonne le paiement, lorsque les fournitures sont constatées par la garde d'Atours. Toutes les fournitures sont faites sur un ordre écrit de la dame d'Atours et adressé par le secrétaire des Dépenses aux marchands ou ouvriers brevetés pour le service de Sa Majesté. La garde d'Atours ne reçoit les objets fournis pour Sa Majesté qu'avec l'autorisation de la dame d'Atours.

L'Impératrice n'est donc en rien consultée. Tout au plus, sur une carte, lui présente-t-on les échantillons des étoffes, rien des modèles, ni des garnitures, rien de l'ensemble et des détails. Leroy exécute les robes sur les mesures qu'il n'a pas prises et qu'on lui a données une fois pour toutes. Ainsi est-il des corsets, des gants, des souliers, des objets de la toilette intime qui exigent d'être le mieux ajustés.

Ce n'est pas tout : Les quantités de robes et objets principaux à fournir pour Sa Majesté sont déterminées pour chaque saison. Ainsi nulle fantaisie, et il va de l'Impératrice comme d'un soldat qui a sa masse d'habillement et dont chaque effet a une durée que règlent les ordonnances. Ce n'est pas que la dépense ne

doive être grande et que l'Empereur lésine. Il passe pour la Toilette 30.000 francs par mois ; il prétend qu'avec celle somme de 360.000 francs, on espace sur les quatre saisons : dix-sept grands habits, de 2.000 à 6.000 francs ; quatorze robes longues, de 800 à 1.500 francs ; quatre-vingt-quatorze robes du soir, de 400 à 1.000 francs ; vingt-quatre robes de bal, de 600 à 1.000 francs ; cent dix robes du matin, de 300 à 400 francs ; soixante redingotes, de 300 à 500 francs ; et vingt-huit babils de chasse, de 1.000 à 1.200 francs ; mais, ces quantités, loin de les augmenter, Marie-Louise les diminue singulièrement. Ainsi, en 1810, elle commande seulement onze grands habits, une robe longue, quarante-trois robes du soir, quatre robes de bal, quatorze robes du matin, vingt-quatre redingotes et huit habits de chasse ; en 1811, douze grands habits, point de robe longue, cinquante-deux robes du soir, point de robe de bal, dix robes du matin, vingt et une redingotes et onze habits de chasse ; mêmes quantités en 1812, et, en 1813, six grands habits, quarante robes du soir, une robe de bal, cinquante-trois robes du matin, treize redingotes et deux habits de chasse. Cela fait une différence de moitié sur ce que l'Empereur a prévu. Aussi, pour les étoffes, modes, schalls, le total monte, en 1810, à 195.038 francs ; en 1811, à 235.632 francs ; en 1812, à 132.094 francs ; en 1813, à 198.212 francs, et c'est compris les présents à la chère maman et aux petites sœurs, les déguisements des dames de la Cour, et l'imprévu. A ce chiffre il faut ajouter les rubans et les nouveautés, qui n'excèdent guère 2.500 francs, les fleurs artificielles 3.000 francs, les fourrures 1.000 francs, la lingerie 00.000 francs, la parfumerie, les gants et les éventails 6.000 francs, les corsets et les objets de tailleur 2.500 francs, les chaussures 8.000 francs ; restent les menues fournitures, les ouvrières, le blanchissage, les emballages et frais de transport. Au total, pour la toilette proprement dite, de 1810 à 1814, c'est-à-dire en quatre pleines années, Marie-Louise dépense 1.169.097 francs 48 centimes, au lieu de 1.650.000 francs que comporterait son budget ; en réalité, en quatre ans, à peine dépense-t-elle ce que Joséphine dépensait en une année.

Si elle était Française, ne croirait-on pas, à une telle sagesse, qu'on lui a enlevé toute velléité de coquetterie en lui interdisant de se mettre devant le couturier en rivalité avec les autres femmes, de choisir ce qui lui sied, de vouloir ce qui lui plaît, de critiquer les façons, d'en reprendre les défauts, de soutenir les douloureux et pourtant désirés essayages, et de croire ainsi diriger la mode ? Quelle femme de Paris trouverait un plaisir à ces robes qu'elle n'a point discutées, pour qui elle n'a pas même été consultée, et qu'a commandées comme pour elle-même la dame d'Atours ? Certes Mme de Luçay aies meilleures intentions, et elle s'ingénie ; mais, avec ses quarante et un ans, — car elle est du même âge que l'Empereur — sait-elle bien ce qui sied aune femme de vingt ans ? Elle qui ne fut jamais des grandes élégantes, a-t-elle la notion de ce qu'il faut pour l'être ? Sans doute, aux dépens de sa bourse, elle s'y applique ; chez Leroy, son compte passe 7.000 francs en 1812 et 8.000 francs en 1813, mais, pour avoir obéré son ménage, en devient-elle plus savante ? N'est-ce pas un don de nature où l'argent importe assez peu, et n'est-il pas vrai qu'une femme ne se rend pas coquette à sa volonté et n'acquiert point, surtout pour les autres, la faculté de parer et d'embellir, si elle ne l'a pas d'instinct ?

Pourtant, à *l'allemande*, Marie-Louise prend goût à sa toilette, telle que la lui compose et la lui impose la dame d'Atours. Elle ne tarde pas à penser que l'on ne sait se mettre qu'à Paris, et que là seulement on s'habille. Elle admire de confiance tout ce qu'on lui prépare ; elle se réjouit de se trouver à la mode et n'entend plus que la toilette à la française. Elle prend un grand mépris pour ce

qu'on porte en Allemagne, et il suffit que les robes aient été choisies pour elle et exécutées par son couturier pour qu'elle soit heureuse de les endosser. Seulement, ce goût qu'elle acquiert est toujours subordonné à son budget qu'elle ne veut pas dépasser et sur lequel même elle entend, pour plaire à l'Empereur, faire des économies. Elle ne veut pas être grondée par lui ; elle ne veut pas faire de dettes ; et l'effroi qu'on lui a donné des dépenses de Joséphine et des colères de Napoléon l'amène à des raffinements de comptabilité, à des recherches d'ordre, à des classifications sans fin, à des règlements qu'elle s'impose à elle-même et qu'elle rend exécutoires par la dame d'Atours.

De cette forme, nullement latine, peut-être germanique, mais surtout princière, dont elle envisage la toilette, de celle façon de viser des quantités, non des objets déterminés ayant chacun leur nom et leur personnalité, est-il une preuve meilleure que cette note où elle inscrit ce qu'on devra préparer chaque jour :

SERVICE DU MATIN

Un peignoir ou redingote ouatée.	Une robe ou habit.
Une chemise.	Un fichu ou guimpe.
Un jupon de percale.	Un voile en cas de besoin.
Un jupon de soie.	Un schall cachemire.
Six mouchoirs.	Une paire de gants.
Une paire de bas de coton.	Un éventail.
Une paire de bas de soie.	Six serviettes de toilette.
Une paire de souliers ou bottines.	Six frotoirs de batiste.

APRÈS-MIDI, autant.

POUR COUCHER

Un peignoir ou redingote ouatée.	Un fichu de batiste garni quand la chemise n'est pas à col.
Une camisole.	
Un bonnet.	Six serviettes.
Un serre-tête.	Un petit jupon.
Six mouchoirs de batiste.	Un schall.
Une chemise de nuit.	Une paire de chaussons.

Pourvu que telle espèce se trouve dans les corbeilles, cela suffit. — Et, en passant, ne faut-il pas noter comme un trait de nature, cette manière dont elle s'habille de nuit, la quantité de vêtements, les précautions prises, ces façons très jeune fille, si différentes de celles qu'avait Joséphine pour le coucher et qui, en l'Impératrice, montrent l'archiduchesse persistante, la pensionnaire à qui son aja recommande de se bien couvrir — car, dans une chambre où l'on couche, il est malsain de faire du feu ?

Elle pousse si loin les choses, qu'elle prend, de sa main, la note précise de ce que coûte chaque objet de sa toilette. Elle sait le prix qu'il faut payer chaque espèce de paire de gants — les superfins très longs, blancs ou de couleur, à quatre francs cinquante, les moins longs à quatre francs, les amadis de peau de renne à neuf francs, de daim à sept francs cinquante, doublés en renne à six francs ; les amadis blancs ou de couleur à deux francs cinq et les chevreaux à quatre francs.

Elle sait le compte de son linge, ce qui est à Paris, ce qui se trouve dans les résidences, ce qu'on a perdu, ce qu'on doit réformer. Elle sait, par le menu, le prix qu'on paye au blanchisseur pour chaque série d'objets, et si elle ne reçoit pas elle-même son linge, il ne s'en faut guère. A-t-elle, sur l'ordre et aux frais de l'Empereur, commandé des dentelles dans les manufactures de Bruxelles, elle inscrit, de son écriture menue et enfantine, les numéros des dessins, les prix, l'époque de la livraison, les ordres qu'elle a donnés : **On mettra la petite bordure du n° 1633 ; au lieu de la draperie, la robe doit avoir un joli semé, et elle écrit : Une redingote n° 1031, à draperie en plein, montera en forme de colonnes jusqu'à la ceinture, et le milieu semé en petits bouquets ; une pèlerine doublée en plein, même dessin ; 1 aune $\frac{3}{4}$ dentelles à deux têtes ; $\frac{7}{8}$ idem, plus étroite, pour deuxième rang de cou ; deux manches longues et corsage, 6.900 francs.**

Ainsi tient-elle des notes de toutes choses et, au bas de chacun des comptes, appose-t-elle sa signature minime qu'accompagne un petit paraphe, ordonné, soigneux et propre.

Point de gâchage, pas plus que de fantaisie. Elle a trouvé cent quarante-quatre chemises dans son trousseau : en cinq ans, elle en achètera douze et en réformera une seule ; elle a dû acheter douze jupons : en cinq ans, pas un n'est réformé ; trente camisoles, elle les aura encore en 1814. Pour les peignoirs, les mouchoirs, les fichus de nuit, les fichus du matin, les bonnets, les serre-tête, les bas de colon, c'est tout de même : achats insignifiants, réformes nulles. Pourtant, elle introduit à Paris une habitude de toilette qui n'y était point d'usage. Elle a apporté de Vienne, et l'on a mis de côté, huit caleçons de toile et cinq de percale. Jusqu'en 1812, elle y a renoncé, mais alors elle rachète vingt-deux pantalons de colon et, en 1813, vingt-quatre caleçons. C'est là, dans les mœurs intimes de la femme française, la révolution que fait Marie-Louise — car on imite l'exemple impérial et, dès lors, apparaît le pantalon qu'imposeront définitivement l'invasion anglaise, la Restauration et la pruderie obligatoire.

Si du linge on passe aux robes, c'est un étonnement ; près de ce qu'ils étaient au temps de Joséphine, que deviennent les profils des femmes de chambre ? En 1810, tant de son trousseau que des commandes de l'année, l'Impératrice a eu dix-huit grands habits, cinq robes longues, soixante-trois robes du soir, neuf robes de bal, vingt-huit robes du matin, trente-six redingotes, quatorze babils de chasse. A la fin de l'année, que réforme-t-elle ? Treize robes du soir, deux robes du matin et neuf redingotes. La proportion est pareille les années suivantes. Où seulement s'exerce sa coquetterie personnelle, c'est sur les gants et les souliers. Ne sait-on pas qu'elle a les plus petites mains du monde et les plus petits pieds ? Elle y porte un soin particulier et, dans ce cas unique, cède à des fantaisies : sur 1.154 paires de gants qu'elle a en 1810, elle en réforme 793 ; sur 63 paires de brodequins, 51 ; sur 476 paires de souliers, 440. Tout le reste, elle l'accumule, non qu'elle soit avare, mais qu'elle est ordonnée et qu'il lui déplaît de jeter ce qui **est encore bien beau**. Il ne semble pas, pourtant, que, comme d'autres femmes, elle s'attache de préférence à des robes ; toutes lui plaisent également, pourvu qu'elles soient de Paris ; elle ne se plaint que si elles la gênent, si l'étoile grippe à l'approche du feu, ou si elle est rêche sous la main, comme le cachemire français à fond blanc, dont Isabey a fourni les dessins. A l'agrément de s'habiller autant qu'elle souhaiterait, elle préfère hautement de ne point être grondée par l'Empereur, et pas un instant elle ne songe que cette gronderie qu'elle redoute et qu'elle évite, la ferait ensuite plus désirable, en la rendant plus femme. Elle se trouve satisfaite aux éloges qu'elle reçoit, aux comparaisons que, mentalement, l'Empereur doit faire entre ses deux femmes, et qu'il ne se retient pas d'exprimer

à un de ses ministres quand, après avoir pour la dixième fois payé les délies de Joséphine, il écrit : L'Impératrice Louise a cent mille écus ; elle ne dépense jamais celle somme ; elle solde sa dépense tous les huit jours, se prive de robes si cela est nécessaire, et s'impose des privations pour ne pas avoir de dettes. Et cela est vrai, car sur les trente mille francs mensuels, elle en met de côté dix mille pour le remplacement de la Corbeille, et les vingt mille, elle ne les dépense même pas. Elle économise 24.280 francs en 1810, 39.042 francs en 1811, 95.524 francs en 1812, 133.563 francs en 1813, 75.282 francs dans le premier semestre de 1814.

C'est autant qu'elle prend aux commerçants de Paris habitués à une cliente telle que Joséphine, qui ne savait, ni ne voulait compter. Ici, l'on paye chaque mois, mais que leur importe ? et, déjà mécontents de n'avoir plus leurs entrées au Palais, d'avoir perdu les agréments et les familiarités des essayages, ils font chorus avec les dames de la Cour ; ils répandent des histoires sur les laderies qu'on leur fait ; ils dénoncent les fautes de goût et les manques d'élégance ; ils accusent l'Impératrice ; ils se vengent sur Mme de Luçay, et, de la popularité qu'avait Joséphine chez les marchands — de là, dans toute une classe de bourgeoisie riche — se compose l'impopularité de Marie-Louise qui, pour plaire à son mari, se trouve déplaire à tout un peuple.

Si elle se laissait entraîner, ce serait encore par les bijoux, mais combien peu ! De ceux qu'elle achète pour elle, non pour des présents, six seulement passent 8.000 francs ; les trois gros achats, c'est une parure de turquoises, diamants et perles de 31.096 francs ; pour 78.848 francs le complément de la parure en opales de la Corbeille — grand bandeau formant ceinture, deux bandelettes et deux bracelets —, et pour 16.858 francs, le complément de la parure en rubis du Brésil et diamants. Le reste, de pure fantaisie, de souvenir, de tendresse : Almanach-souvenir émaillé avec peinture sur émail, bracelets en pierres de couleurs formant les noms de Napoléon et de Louise, bracelets en or, en pierres de couleur ou en cheveux avec des miniatures, boîtes avec des bas-reliefs d'allégorie, collier avec les portraits des archiduchesses, c'est là le plus dispendieux ; après, des petites bagues dont la plus chère est de 484 francs, des chaînes d'or ou de jaseron pour les montres, quelque fermoir d'escarcelle pour un sac à la Catherine de Foix ou pour une aumônière, des parures de jayet ou de corail, d'incrustations de Florence, d'agate, d'améthyste, de bleu de nacre, de pastilles vertes ou de grains de lapis, des 500 francs, des 300 francs, des 30 francs, des 18 francs ; en tout, quinze objets excédant 1.000 francs. Si, par année, elle dépense chez les bijoutiers 50.000 francs, c'est tout au plus — 52.941 francs en 1810, 26.286 francs en 1811, 38.866 francs en 1812, 51.040 francs en 1813 —, et là-dessus, combien d'objets on va la voir donner !

Ici encore un exemple suffit pour montrer le caractère : le joaillier delà Couronne lui fait présenter une parure de rubis du Brésil, montée au dernier goût : diadème, collier, peigne, boucles d'oreilles, ceinture ; cela vaut 46.000 francs. Elle en a grande envie ; mais le jour de l'an approche, elle compte faire à ses sœurs pour 25.000 francs de cadeaux, n'a plus à disposer que de 15.000, et, voulant finir l'année sans une dette, renvoie la parure. Le secrétaire des Dépenses, avant de la rendre au joaillier, coule l'histoire à Duroc, qui en régale aussitôt l'Empereur. Napoléon ordonne une parure exactement semblable, mais avec des rubis de 400.000 francs et il l'offre à l'Impératrice qui, joyeuse du présent, est mécontente d'avoir été trahie.

Tenant comme elle fait à ce qu'elle possède, et ordonnée comme elle est, elle est inconsolable s'il lui arrive de perdre un bijou et, par une sorte de fatalité, elle en perd souvent. Il y a d'abord une perle égarée qui cause un grand émoi, car elle est à la Couronne. Lors d'un récolement que fait, à son entrée en fonctions, un nouveau caissier du Trésor, on constate, qu'au lieu de quarante-six perles, il n'y en a que quarante-cinq au collier à un rang mis à l'usage de Sa Majesté : enquêtes, interrogatoires, rien ! On remonte jusqu'à Marie-Louise à qui l'on présente le procès-verbal, et elle écrit : *J'ai perdu la perle dont il est question l'année dernière dans le Salon de famille*. Après, c'est un bracelet à sept rangs de petites perles qu'elle a apporté de Vienne et où, pour fermoir, elle a mis une miniature de l'Empereur en pied ; après, un autre bracelet fait de tresses en cheveux attachées par un diamant qui recouvre des cheveux de son fils et qu'entourent huit pierres de couleur formant le mot *Napoléon*. Pour le chercher, tout Saint-Cloud est mis sur pied, en vain. Marie-Louise ne peut, en conscience, accuser qu'elle-même ; mais combien de femmes à sa place rendraient les femmes de chambre responsables, et plus encore la dame d'Atours ? Pour peu que Marie-Louise eût pris' en antipathie la régularité de la toilette, elle n'y manquerait pas ; mais il ne se passe rien de tel. Mme de Luçay n'est pas plus pour elle un objet de haine — ce qu'elle ne manquerait pas d'être pour toute Française — qu'elle ne devient à l'inverse l'être indispensable et nécessaire comme si elle s'était constituée l'institutrice de beauté, l'initiatrice des élégances, la provocatrice des tentations. Elle se tient à sa fonction où elle n'a nul service à rendre que légal et réglementaire ; par suite point d'entente, point de complicité, mais aussi point de question qui se soulève et, du fait de la toilette, point de querelle qui s'émeuve de l'Impératrice à elle. Respectueuse par tempérament et n'ayant garde de glisser aux familiarités, Mme de Luçay s'en tient là, et quoiqu'elle paraisse chaque jour, elle ne s'attarde que le temps qu'il faut dans l'Appartement intérieur. Elle y a pourtant le commandement sur tout le personnel des Atours, mais la dame d'honneur y donne aussi ses ordres, et ses pouvoirs sont plus amples que ceux de Mme de Luçay, obligée de suivre un règlement très sévère et où chaque cas est prévu.

Ce personnel de l'Appartement intérieur et des Atours se compose des premières-femmes, des femmes de garde-robe, de la garde d'Atours, du valet de chambre-coiffeur, des filles de garde-robe et des porte-malles. Marie-Louise n'est pas, sans doute, comme Joséphine, une femme à *femmes de chambre*. N'ayant pas de besoins de coquetterie, étant parée uniquement de jeunesse et de fraîcheur, elle n'a pas besoin de ces services intimes qui établissent de maîtresse à servante une familiarité, qui créent des secrets communs et qui, même uniquement réduits à la toilette, forment des complicités qu'on ne saurait rompre sans redouter les indiscretions ; mais, avec ses femmes, elle vit constamment et elle est obligée de vivre ; elle les commande, mais elle se sent surveillée par elles et elle ne peut douter qu'entre les ordres qu'elle donnerait et ceux qu'a donnés l'Empereur, ce ne soit à ceux-ci qu'on obéit.

Les *Premières-femmes* sont au nombre de six et on les appelle communément *femmes rouges*, parce qu'elles portent des robes uniformes de soie couleur amarante, du même ton que l'habit des chambellans. Quatre sont constamment de service : une tient la porte de communication de l'Appartement d'honneur à

l'Appartement intérieur, où nul ainsi ne saurait entrer sans être vu, et une autre tient, du côté de l'intérieur, la porte de la pièce où se trouve Sa Majesté. L'Impératrice est donc constamment encadrée par ces deux sentinelles, parfaitement vigilantes, et, dans la pièce même où elle se trouve, les deux autres femmes rouges ont leurs entrées. Leurs fonctions consistent à faire arranger l'Appartement intérieur ; à servir l'Impératrice à son lever, à son coucher, à sa toilette, à ses repas lorsqu'elle mange dans son intérieur. Elles entrent les premières dans l'appartement, font allumer le feu, ouvrir les volets ; puis, quand l'Impératrice est habillée, elles font faire le lit et approprier l'appartement ; après le coucher, elles sortent les dernières, éteignent le feu et les lumières ; une, enfin, couche dans la pièce la plus voisine de celle où couche Sa Majesté, du côté de l'Appartement d'honneur.

En outre, une des premières-femmes est désignée par la dame d'Atours pour garder les bijoux appartenant à l'Impératrice ; le récolement en est fait chaque mois sous sa responsabilité, et toutes les fois qu'un objet est remis au bijoutier pour le monter ou le changer de forme, il faut une autorisation spéciale. Une autre femme rouge est chargée de la garde des ouvrages et des métiers ; une de l'écritoire et de la bibliothèque ; une de la musique, des dessins et peintures. Toutes alternativement écrivent sous la dictée de l'Impératrice et lui servent de secrétaires.

Ce service, comme on le voit, est un mélange de celui qu'au temps de Joséphine on demandait aux premières-femmes et aux dames d'annonce, mais quelle différence entre les temps elles personnes, quelle distance d'un règlement à l'autre et comme les consignes sont autrement observées !

Nulle des premières-femmes de Joséphine n'a été conservée, nulle non plus des dames d'annonce. Vainement ensuite ont afflué les demandes, et vainement des personnes bien nées ont-elles humblement sollicité. L'Empereur a décidé que les femmes rouges seraient îles veuves ou filles d'officiers, dames ou élèves des Maisons-Napoléon d'Ecouen ou de Saint-Denis. Une seule exception a été faite pour la gardienne des bijoux, Mme Ballan, femme d'un ancien trésorier général des Finances, que la Révolution a ruiné et qui, retiré à Nantes, a failli y devenir une des victimes de Carrier. Toutes les autres viennent de la Légion d'honneur : ainsi Mlle de Bois-Brûlé, fille de M. de Bois-Brûlé, général de brigade, ancien chevalier de Saint-Louis, ainsi, Mme Durand, fille de M. Cohendet, capitaine, chevalier de Saint-Louis, commandant la forteresse de Strasbourg, et veuve du général de brigade Durand, défenseur du fort Vauban en 1793 ; ainsi, Mlle Katzener, plus tard Mme Hurault de Sorbée, belle-sœur de M. Kuhmann, colonel employé à Saint-Cyr : ainsi Mme Mallerot, plus tard Mme Girard, fille d'un adjudant-commandant, officier de la Légion, dont la veuve est dignitaire à Ecouen : ainsi, Mlle Rabusson, plus tard Mme Héreau, sœur du baron Rabusson, chevalier de la Légion, capitaine aux Chasseurs à cheval de la Garde.

Les gages qui sont payés aux premières-femmes sont médiocres : 4.000 francs par an, mais, au jour de l'an, l'Empereur donne 2.000 francs à chacune et l'Impératrice autant. Aux occasions, les gratifications ne manquent pas : elles ont eu 2.000 francs pour le voyage de Braunau ; plus tard des 600, des 3.000 francs. Une même, Mme Ballan, tient de l'Impératrice une pension de 1.500 francs. Celles qui se marient reçoivent de l'Empereur une dot de 10.000 francs et de l'Impératrice un trousseau de 6.000. Les premières réformes de la garde-robe sont pour elles, et si ces profits n'égalent pas ceux qu'on faisait au temps de Joséphine, ils sont encore notables, car ils portent surtout sur des étoffes en

pièces. Seulement, par ordre exprès de l'Impératrice, il est interdit d'envoyer aucun des objets réformés dans des magasins ou d'en faire aucune espèce de négoce, ni de les donner en paiement ou en troc aux marchands. Enfin les femmes rouges sont traitées en dames, non en servantes ; on leur passe une femme de chambre pour deux ; elles ont leur table particulière où on leur sert, au déjeuner, le café et un petit pain ; au dîner, un potage, le bœuf, deux entrées, un rôti, deux entremets, une salade et deux desserts ; au souper, quatre assiettes de dessert, une salade et deux assiettes de dessert.

La place est donc des meilleures et digne d'être recherchée, car, outre les avantages présents, il en est d'avenir : bourses dans les lycées ou dans les maisons Napoléon pour les garçons et les filles, bonnes retraites, et, pour celles qui sont à marier, des époux bien notés pour qui s'ouvrent, à l'armée ou dans la Maison, de fructueuses carrières ; mais les femmes rouges, *premières-femmes de chambre* selon leur désignation officielle, peut-être qualifiées *dames d'annonce*, et, à en croire l'une d'elles, dites à la fin *lectrices* (de cela nulle trace), ne doivent pas un instant, et pour si peu que ce soit, se relâcher de leur consigne. On les a choisies filles, sœurs, femmes ou veuves de soldats, parce qu'elles savent ce qu'est une consigne, et, si elles l'oublient, l'Empereur lui-même se charge de les rappeler à l'ordre. Qu'on y pense : aucun homme, sauf le secrétaire des Dépenses et plus tard le secrétaire des Commandements, ne doit pénétrer dans l'Appartement intérieur sans un ordre *écrit* de l'Empereur ; aucune dame, même dame du Palais, sans une lettre d'audience de l'Impératrice. Aux leçons de dessin, de musique, de broderie, une femme rouge assiste et, sous aucun prétexte, elle ne s'écarte. L'Impératrice veut-elle faire écrire, c'est une femme rouge qui écrit. L'Impératrice veut-elle lire, c'est une femme rouge qui lit. La nuit, si l'Empereur vient chez l'Impératrice, c'est en éveillant la femme rouge. Nulle exception, nulle permission qui vaille. Biennais a confectionné pour l'Impératrice un serre-papiers à secret, et l'Empereur a spécialement permis que, pour en démontrer le mécanisme, Biennais fût, à Saint-Cloud, introduit dans l'Appartement intérieur. Par discrétion, la femme rouge s'est retirée, durant ce temps, dans un coin de la chambre ; l'Empereur survient, s'emporte, nie la permission donnée, réprimande sévèrement la femme rouge, qui se retranche sur le peu d'importance de Biennais. *Qu'importe*, dit l'Empereur, *c'est un homme !* Un autre jour, à la leçon de musique, pour donner un ordre, la femme rouge entr'ouvre la porte et y passe la moitié du corps. L'Empereur arrive par l'autre porte : *Madame*, dit-il, *j'honore et je respecte l'Impératrice, mais la souveraine d'un grand empire doit être placée hors de l'atteinte d'un soupçon.*

S'il tolère un secrétaire des Dépenses qui n'a guère avec l'Impératrice que des rapports d'écritures et qui, habitué en sa place depuis 1804, lui est connu pour être de mœurs simples et d'habitudes presque maniaques, il ne peut se décider, durant les trois premières années, à nommer un secrétaire des Commandements, si pressantes que soient les instances et si nombreux les concurrents : ce n'est qu'en 1813 qu'il détache, de son propre service, Méneval, épuisé par la campagne de Russie, et qu'il le met près de l'Impératrice comme l'homme de son intime confiance, un mentor et aussi un-surveillant.

En tout cela, il obéit à deux sentiments, l'un monarchique, l'autre qu'on peut dire oriental. Il a vu et su quels ravages a exercés sur l'esprit public, sur l'esprit de la Cour, la suppression ou au moins l'amoindrissement de l'étiquette par Marie-Antoinette. Gardée, surveillée, emprisonnée par l'étiquette, la reine de France n'eût point été soupçonnée ; nulle bruit n'aurait couru, nulle calomnie ne se serait répandue. Personne n'eût osé discuter la légitimité des Enfants de France.

Plus la quatrième dynastie est nouvelle, plus Napoléon prétend la mettre au-dessus de telles attaques ; plus il veut prouver qu'elle procède de lui et que ses descendants, en reproduisant ses traits physiques, reproduiront aussi son caractère moral et intellectuel. Mais, à l'impression dynastique et raisonnée, une autre, personnelle et instinctive, se superpose, qui résulte de ses propres expériences. De ses victoires faciles et singulièrement promptes, il conclut qu'il n'est pas de femme qui sache ou puisse se défendre, et que le seul moyen d'empêcher la femme de faillir, c'est de la mettre dans l'impossibilité physique de succomber. Il veut, non seulement pour les autres, mais pour lui-même, la certitude que la vierge qu'il a épousée ne sera qu'à lui — et pour cela il l'enferme. Cela ne marque pas grande estime pour la femme, mais il fut le mari de Joséphine.

Donc, les femmes rouges sont le ressort principal de l'Appartement intérieur ; rien ne s'y fait que par elles et sous leur surveillance. *S'il devient nécessaire d'y faire entrer des ouvriers ou des frotteurs pour nettoyer l'appartement, elles ne les introduisent que lorsque Sa Majesté ne s'y trouve pas.* Le valet de chambre-tapissier aide les femmes de garde-robe à faire le lit ; mais seul le valet de chambre-coiffeur est admis en présence de Sa Majesté : encore, ne vient-il que lorsqu'il est appelé par une des premières-femmes et, pendant qu'il coiffe l'Impératrice, les premières femmes se tiennent auprès de lui. Ce coï lieu r, dès qu'il approche la personne de Sa Majesté, peut-il avoir d'autres pratiques ? Par une jalousie nouvelle, par crainte des commérages, pour se réserver l'artiste qui sait lui plaire, l'Empereur entend que Duplan, l'immortel Duplan, abandonne toute clientèle. Il en coûte cher, car on le paye 24.000 francs par an, on le nourrit au Palais et on le loge aux Ecuries de Chartres. Encore se plaint-il, car il n'a plus les fournitures de jadis à Joséphine : en cinq ans, il vend tout juste à Marie-Louise, 1.500 francs d'objets de fantaisie. Lorsqu'il dit qu'il y perd, il dit vrai, et c'est au point que l'Empereur est obligé de se relâcher de sa sévérité et de permettre à Duplan de coiffer les dames de la Cour.

Faut-il, comme hommes, compter les deux garçons de garde-robe. Dubois et Peschard, *chargés d'emballer, de déballer, de charger les voilures, enfin de faire les gros ouvrages pour les Atours ?* L'Appartement intérieur leur est absolument interdit, et *ils ne paraissent dans la lingerie et dans l'appartement des Atours que sur la demande des femmes de garde-robe.*

Celles-ci, les femmes de chambre véritables, sont les *femmes noires*, parce qu'elles portent toujours un tablier de soie noire ; au-dessous d'elles, il y a les filles de garde-robe, les *femmes blanches*, qui portent un tablier blanc. Femmes rouges, femmes noires, femmes blanches, c'est le terme dont l'Empereur se sert toujours. Il y a six femmes noires, chacune à 2.000 francs de gages ; une est la garde des Atours, c'est Mlle Aubert que Napoléon a prise à Joséphine : elle est chargée des dentelles, des schalls, des robes et des modes. Elle les range dans des armoires dont elle a la clef, tient registre des objets qui lui sont demandés pour la toilette, et établit un livre avec la description et un échantillon des robes et des objets de mode. L'Impératrice y marque par une épingle ceux qu'elle veut mettre ou qu'elle désire emporter en voyage. La garde d'Atours remet chaque jour à une femme de garde-robe ce qu'on appelle le prêt du matin et du soir, c'est-à-dire ce qui est nécessaire pour le lever et le coucher. Elle vérifie les objets qui lui sont rendus et prend note sur un registre de ceux qui manquent. Tous les six mois, un récolement général est fait en présence de la dame d'Atours, et s'il y a lieu à des réformes, elles sont présentées à l'Impératrice qui seule décide.

Mêmes fonctions en ce qui touche le linge à Mlle Geoffroi qu'a placée Mme de Luçay, mais qui semble fort neuve en son métier, car elle demande à chacune de ses compagnes [des leçons de service](#).

Les quatre autres femmes noires : Mme Edouard, Mlle Lebœuf, Mme Barbier et Mlle Honoré Lendormy, parentes ou alliées de maîtres d'hôtel, d'huissiers ou de valets de chambre de l'Empereur, sont constamment de service : deux savent coiffer, pour remplacer au besoin le valet de chambre-coiffeur, les deux autres savent coudre et faire des robes. Elles se tiennent dans une des pièces des Atours, n'entrent dans l'appartement que sur l'appel d'une femme rouge, font la toilette de l'Impératrice, l'habillent, la lèvent et la couchent. La nuit, une d'elles a un matelas dans une pièce voisine de celle où couche Sa Majesté, en travers de la porte qui mène chez elle. Marie-Louise est facile à servir, peu hautaine avec ce petit monde, cause volontiers et donne beaucoup. Elle prend en faveur une de ses femmes, cette Mme Edouard, qui de fait s'appelle Mme Thevenin. Elle lui donne chaque année 2.000 francs de gratification ; en 1816, elle la mènera à Parme, et elle est si bien habituée à elle, qu'en 1820, pour la ravoir, elle lui constituera une rente de 1.000 francs en tiers consolidé.

Les quatre filles de garde-robe, chacune à 1.000 francs de gages, les [femmes blanches](#), préparent les bains, nettoient les porcelaines et les petits meubles de l'Appartement intérieur, arrangent les feux et les bougies, sont aux ordres des premières femmes pour tous les ouvrages, et n'entrent jamais dans la pièce où se trouve Sa Majesté, sinon le matin, avant son lever, pour faire le feu et ouvrir les volets. Une couche tout habillée dans une des dernières pièces de l'appartement pour être à la disposition de la première-femme.

Qu'on ajoute à ce personnel une garde-malade, Mme Blaise, qui paraît au moment de la grossesse, et une ouvrière des Atours, Mlle Clotilde que l'Impératrice semble avoir en gré, c'est là tout. — Et c'est tout ce que Marie-Louise voit familièrement de l'Empire, de la France, de Paris et de la Cour ; c'est là son habituelle société, c'est là uniquement qu'il lui est permis de chercher des distractions, d'entretenir des conversations et de trouver des amitiés. Ces quelques femmes, que rien n'a préparées à servir de confidentes ou même de servantes à une Impératrice et qui, les meilleures, apportent l'esprit étroit de garde-consigne, représentent pour elle l'opinion du public, de même qu'elles incarnent l'autorité du mari. Son palais est une prison, dorée sur tous les barreaux, mais qui n'en est pas moins close et gardée. De fait, le Harem. L'Empereur l'a voulu ainsi : il n'y a pas plus à se méprendre à ses volontés qu'il n'y avait à les discuter ; mais, pour le caractère, l'énergie, l'activité d'esprit de celle qu'il enferme ainsi, les conséquences sont faciles à prévoir, elle jour où il y fera appel, lui-même les sentira.

V. — LA GROSSESSE.

Les onze premiers mois. — Napoléon, ses galanteries, ses attentions. — Volonté qu'il a de rendre sa femme heureuse. — Changements dans sa vie. — Jalousie et ombrages. — Les Affaires négligées. — Il cesse de croire à la nécessité du travail. — L'Empire de Droit divin. — Ses Aveux. — Impossibilité où il est de rester tranquille. — Comment occuper le tête-à-tête ? — Plaisirs de Compiègne, — Départ pour la Belgique. — Personnel et matériel pour un Voyage impérial. — Marie-Louise en voyage. — Son attitude, sa timidité. — Grossesse commençante. — Ses joies. — Constante préoccupation de sa Famille. — Les Débuts à Paris. — La Fête, la Ville. — La Toilette de la Ville. — La Fête de Neuilly. — La Fête de la Garde. — La Fête de l'Ambassade d'Autriche. — L'Incendie. — Voyage à Rambouillet. — La Grossesse annoncée. — Versailles et Trianon. — Nouveaux règlements d'Étiquette. — La Fête de l'Impératrice. — Visite à Paris. — Le Salon. — Voyage à Fontainebleau. — Les Fêtes. — Le grand Baptême. — Déclaration de la Grossesse. — Retour à Paris. — Douze Palais en train. — Encore l'Étiquette. — La Vie durant la Grossesse. — Le Jour de l'An. — Les Bals commandés. — Le petit bal masqué du Mardi gras. — Les premières Douleurs. — L'Accouchement.

Depuis le mariage, en avril 1810, jusqu'à la naissance du roi de Rome, en mars 1811, l'Empereur ne quitte point Marie-Louise, il ne s'éloigne pas, ne s'écarte pas d'elle. Ces onze premiers mois sont une succession de lunes de miel. Napoléon s'ingénie à être attentif, galant, empressé, à conquérir sa femme, à s'établir près d'elle en **mari bourgeois** qui l'aime, la soigne, l'entoure et se subordonne. Il fait montre de cette familiarité, du tutoiement, des petits mots gentils, il y porte même quelque affectation, et si l'on fait mine de s'en apercevoir, il ne s'en fâche pas.

Il n'est pas de prévenance qu'il ne témoigne pour elle. Elle aime Schœnbrunn et Laxembourg : il commande à Isabay d'en faire des vues en miniature, et, s'il ordonne, à Compiègne, une grande treille qu'il veut exécutée tout de suite, c'est pour rappeler à Marie-Louise la treille du parc où elle a passé son enfance. Il sait comme elle est attachée à son père : rien ne lui coûte pour atténuer le souvenir des revers qu'il a fait subir à l'Autriche. Si l'ordre des Trois-Toisons ne reçoit pas son institution définitive, c'est qu'il commémore l'entrée à Vienne et la possession, en une même année, des trois capitales où les souverains de la maison d'Autriche conféraient la Toison d'Or. Sur les bas-reliefs de la colonne de la Grande-Armée, on ne peut effacer les chiffres et la représentation de l'empereur vaincu, mais au moins on suspend la publication des gravures qui les représentent : **On ôtera les passages relatifs à François II, ceux où il est en voiture et son chiffre.** Défense, dans les récits des campagnes contre les Autrichiens, de désigner nominativement l'ennemi vaincu ; défense de prononcer, où que ce soit, le nom de ce fleuve qui, penché sur son urne désormais anonyme, orne l'extrémité du fronton du palais du Corps législatif ; défense de déchiffrer même la date inscrite sur une tablette près de lui ; défense

de continuer les tableaux qui commémorent quelque épisode peu flatteur pour l'orgueil autrichien ; colère parce qu'on a envoyé en cadeau, à Vienne, une porcelaine où est peint l'Arc de triomphe du Carrousel.

Au temps où Napoléon prétendait franciser l'Impératrice future, il a ordonné qu'on composât [des vases à sujets relatifs aux guerres, une collection pour placer dans ses galeries et ses appartements](#). Mais, c'est toujours des Autrichiens qu'on y voit, car on a fort peu représenté la campagne d'Iéna, point du tout Friedland. L'Empereur commande qu'on enlève tout ce qui est défaite de l'Autriche, et, pour orner les Appartements, on est réduit aux batailles d'Egypte et aux entrées à Berlin.

Marie-Louise a de l'affection pour son oncle, le grand-duc de Wurtzbourg ; point de prévenances qu'on n'ait pour lui : logement aux Tuileries, invitations à tous les voyages, toutes les chasses, toutes les fêtes ; présents à chaque instant, et des objets les plus parfaits que produisent les manufactures impériales. Le grand-duc est l'hôte habituel, familier de Napoléon. Il est là pour le mariage ; il y sera pour le baptême du roi de Rome, où il représentera l'empereur son frère ; de 1810 à 1812, il ne quittera pas son auguste neveu et lui fera une cour que des Français trouvent basse, mais sans doute en attend-il de bons effets. Transporté par la baguette de l'enchanteur, de Florence, où il a connu le général Bonaparte et grandement accueilli Joséphine, à Salzbourg, puis à Wurtzbourg, peu s'en est fallu qu'il ne se trouvât, en 1809, empereur d'Autriche ou roi de Hongrie, et à présent, il souhaite la Pologne. En 1812, tant de gens la convoitent !

L'année d'après, on ne reverra plus aux Tuileries le grand-duc de Wurtzbourg.

Pour Metternich, que Napoléon croit avoir le mieux contribué au mariage et qu'il sait sensible à certains égards, il pousse les prévenances à l'extrême : d'abord, c'est l'hôtel de la duchesse d'Elchingen, au 74 de la rue de Lille, qu'il emprunte pour l'y loger ; du 27 mars au 30 septembre, il l'y entretient de toutes choses, en sorte qu'il en coûte 76.105 francs ; il lui envoie en présent une voiture attelée de six chevaux [pour la signature et l'échange du contrat avec le prince de Neuchâtel, et pour tous les soins qu'il s'est donnés](#), il veut lui faire un cadeau de 120.000 francs. Le ministre des Relations extérieures est chargé de faire expertiser le médaillon qu'a reçu Berthier, pour en donner un de valeur égale : le bijoutier déclare que ce médaillon a pu coûter de 140 à 150.000 francs, mais qu'il en vaut au plus 96.000 ; n'importe, Metternich en aura un de 150.000 francs. Et c'est sans compter le reste, tout le reste, si bien qu'au départ de Metternich, en septembre, l'Empereur est un peu las de donner et n'accorde plus, pour le congé, que des porcelaines de Sèvres pour 8.000 francs et son portrait en Gobelins de 2.730 francs.

Ce Metternich, il prétend le convaincre que Marie-Louise est heureuse, qu'elle n'a pas une plainte à former. Il le fait venir dans l'appartement de l'Impératrice : [Je veux, lui dit-il, qu'elle vous parle à cœur ouvert et qu'elle vous confie ce qu'elle pense de sa situation. Vous êtes son ami. Elle doit ainsi ne pas avoir de secret pour vous.](#) Et, mettant la clef du salon dans sa poche, il s'en va par l'intérieur. Au bout d'une heure, il rentre, et, avec une sorte d'inquiétude qu'il cache sous un rire forcé : [Eh bien, dit-il, avez-vous bien causé ? L'Impératrice a-t-elle dit bien du mal de moi ? A-t-elle ri ou pleuré ? Je ne vous en demande pas compte. Ce sont vos secrets à vous deux.](#) Le lendemain, tout enfiévré de savoir, il revient à la charge : [Que vous a dit hier l'Impératrice ?](#) Et comme Metternich répond que l'Empereur même lui a imposé le secret : [Elle vous aura dit qu'elle est heureuse,](#)

affirme-t-il. J'espère que vous le direz à voire empereur, il vous croira plus que d'autres.

Est-ce par ostentation ou pour plaire à sa femme que, après les présents faits déjà à Vienne et à Braunau, il redouble pour Schwarzenberg, Trauttmansdorff, Schönborn, Clary ? En tout cas, c'est bien pour Marie-Louise qu'il recommande formellement à Andréossy, président de section au Conseil d'Etat, les réclamations qu'y a formées l'ancien grand maître de l'archiduchesse, qu'il accorde une pension de 25.000 francs à Mme Lazansky : qu'il s'établisse en amitié avec l'archiduc Charles, et que, saisissant l'occasion, il lui adresse, outre le grand-aigle, la croix de la Légion qu'il porte et qui est portée par vingt mille soldats qui ont été mutilés ou se sont distingués sur le champ d'honneur.

L'homme qu'il est, qui ne s'est gêné jamais pour aucune femme, qui, pour aucune, n'a changé quoi que ce soit de sa vie, qui n'a jamais pris de la femme que ce qui lui en plaît et à l'heure, au moment où cela lui plaît, qui a subordonné avec lui tous ceux qui l'entourent à son travail, et qui, comme il l'a dit, n'a pour maîtresse à qui il tienne que le pouvoir, cet homme là se gêne à présent, il modifie son existence, il espère et attend le bon plaisir de sa femme, il se courbe sous ses désirs, et se plie à ses volontés. Il déjeunait seul, sur un guéridon, à la minute libre, expédiant en cinq minutes les deux plats, les hors-d'œuvre et le dessert tout ensemble ; il déjeune avec sa femme, à heure fixe, avec l'apparat nécessaire, et on lui sert, car elle est gourmande, un potage, le bœuf, trois entrées, un rôti, deux entremets, quatre hors-d'œuvre, du fromage, quatre assiettes de dessert ; il reste à table tant qu'elle y reste et ne semble pas impatient. Après, il lui demande si elle entend se promener, et il finit son heure ; à cette heure dite, il est prêt, il attend, sifflant, chantonnant, ou, de sa cravache, fouettant le gravier.

Il convoque des conseils et y arrive deux heures après qu'ils sont assemblés ; il ne fait répondre à aucune des lettres qui demandent des audiences ; il se rend invisible pour ses frères, à plus forte raison pour ses ministres ; il laisse des courriers attendre leur part pendant une semaine ; il n'ouvre plus certaines dépêches. La plaie d'Espagne s'élargit et s'irrite ; une opération immédiate s'impose ; seul il peut la faire ; il la sent, la sait nécessaire ; ses chevaux, ses fourgons, sa maison l'attendent à Bayonne ; trois fois il annonce son départ, trois fois il remet. Pour se faire illusion, il ne lit plus les rapports ; il les envoie à Bâcler d'Albe, qui les résume. Ces affaires l'ennuient : il ne veut plus qu'on lui en parle. D'ailleurs, a-t-il le temps ? Ne faut-il pas qu'il goûte avec l'Impératrice ? car elle goûte, et elle veut à son goûter des gâteaux, des compotes, des fruits — et son mari. Il vient au goûter et il reste. Au moment précis où l'on annonce le dîner, il se met à table, et tant que défilent les deux potages, le bœuf, le relevé, les quatre entrées, les deux rôts, l'extra de cuisine, les quatre hors-d'œuvre, la salade, les deux extra d'office, le fromage, les quatorze assiettes de dessert, il prend patience, et, par désœuvrement, il mange, lui, l'homme sobre qui n'a jamais excédé les stricts besoins. Ses soirées, toutes ses soirées, il les passe avec l'Impératrice ; avec elle il joue au reversis et au billard, et, passé les premiers temps où il n'admet personne, il n'entrebâille la porte que pour la Famille, les grands dignitaires et les officiers de service. Pour elle, il se rend coquet, essaie des habits de soie brodés et des souliers ajustés. Pour elle, il donne, dans les Petits appartements du rez-de-chaussée, des petits bals où il danse ; pour elle, il organise dans la Salle de concert, sur un théâtre portatif, des représentations, et ce ne sont plus ces tragédies où il aimait retrouver ses sentiments exprimés en beaux vers, habillés à l'antique et déclamés par ses

acteurs favoris, ce sont des piécettes de Feydeau ou de l'Odéon, pastorales à sentiments ou farces niaises ; mais la musique en plaît à sa femme. Et ensuite, s'il lui dit : *Louise, couche chez moi. — Il y fait trop chaud*, répond-elle.

Le feu de bois, qu'il aime dans les cheminées, il ne le trouve pas chez l'Impératrice, qui ne veut que des poêles. Il donne l'ordre qu'on en allume ; l'Impératrice le défend, et il s'en passe. Ses plaisanteries de jadis, dans l'appartement de Joséphine, jeux de mains à la vérité peu galants, qui lui restent de l'école et de l'enfance, il faut qu'il les supprime, car ni Marie-Louise ne s'en égaie, ni M^UIC de Montebello ne les tolère, ni les femmes rouges ne les supportent. Après quelques répliques au raide, il faut qu'il comprenne et s'éduque.

De fait, il la craint : il craint qu'elle ne le trouve pas comme il doit être, comme il souhaite de paraître à ses yeux. Il craint de lui sembler trop âgé, trop sérieux, trop mari. Il craint de n'en pas faire assez pour elle et de ne pas lui plaire. *Je suis sûre*, dit Marie-Louise à Metternich, *qu'à Vienne, l'opinion générale est que je suis livrée à des angoisses journalières. C'est ainsi que la vérité n'est souvent pas vraisemblable. Je n'ai pas peur de Napoléon, mais je commence à croire qu'il a peur de moi.* Cela est vrai au point que, jaloux, il n'ose pas lui-même adresser des observations à sa femme : un jour d'audience, à Saint-Cloud, il retient Metternich, et, après avoir battu l'eau d'un air embarrassé, il parle d'un service à lui rendre. *Il s'agit, dit-il, de l'Impératrice : elle est jeune, sans expérience et elle ne connaît pas encore les mœurs de ce pays-ci, ni le caractère des Français, J'ai placé près d'elle la duchesse de Montebello ; elle est ce qu'il faut, mais elle commet parfois des légèretés. Hier, par exemple, se promenant dans le parc avec l'Impératrice, elle lui a présenté un de ses cousins. L'Impératrice lui a parlé, et elle a eu tort. Si elle se fait ainsi présenter des jeunes gens, des petits cousins, elle deviendra bientôt la proie des intrigants. Chacun, en France, a toujours à demander quelque faveur. L'Impératrice sera obsédée, et, sans pouvoir faire le bien, elle sera exposée à mille tracas. Metternich, sans être dupe, acquiesce et demande ce qu'il y peut. Que vous en parliez à l'Impératrice, réplique l'Empereur, et, comme le ministre se défend et résiste : Je préfère, interrompt-il, que vous vous chargiez de la commission. L'Impératrice est jeune. Elle pourrait croire que je veux faire le mari morose. Vous êtes le ministre de son père, l'ami de son enfance ; ce que vous lui direz fera plus d'impression sur elle que ce que je pourrais lui dire.*

Cette sorte de jalousie qui s'étend sur tous les hommes se double d'une sorte de pudeur qui lui fait violemment réprimer toutes les indiscretions sur l'Impératrice. Ne pouvant la voiler comme en Orient et dérober au monde son visage, au moins n'admet-il pas qu'on parle d'elle et surtout des sentiments qu'elle lui inspire. Il fait impitoyablement poursuivre les journaux qui l'ont présenté en amoureux, qui ont donné sur l'Impératrice des détails intimes, qui lui ont prêté des mots et ont rapporté de ses discours. Cette histoire qu'on raconte sur le bon augure qu'il a tiré de la petitesse des souliers de l'Impératrice a le don de le mettre en fureur. *Que ne répète-t-on, d'après les journaux allemands, écrit-il à Savary, que je portais sur ma bouche la pantoufle de la princesse Louise, que je ne connaissais même pas ? Et, six mois plus tard, à propos d'une nouvelle de même source : Il faut la tourner en ridicule, écrit-il, et la mettre à côté des bruits que les gazettes allemandes avaient fait courir que j'étais amoureux de la pantoufle de l'Impératrice. Il ne veut pas des détails ridicules inventés par la nigauderie allemande et qui seraient déplacés en France. Dans la masse des poèmes qu'on a composés à propos de son mariage, le seul qu'il note et contre lequel il fulmine,*

c'est *l'Oiseau et le petit Chien*, conte historique en quatre chants, où l'infortuné Bruguière, du Gard, a cru mettre de l'esprit. Il n'admet pas que le public s'introduise dans sa vie, qu'il se glisse dans son intimité conjugale, surtout que, par cette sorte de reportage qui déshabille les êtres pour satisfaire la curiosité ou la malignité publique, on fasse descendre l'Impératrice du piédestal où il l'a placée et d'où elle plane au-dessus des peuples.

Le sentiment qu'il a d'abord éprouvé et qui l'emplissait uniquement d'ambition satisfaite et d'orgueil triomphal, s'est accru d'une sensation profonde de désir — on ne saurait dire d'amour — et de joie de la possession. Cette jeunesse, cette fraîcheur, cette inexpérience, cette soumission, cette poitrine abondante, ces membres menus, cette fermeté des chairs de dix-huit ans qui le changent tellement de Joséphine, le charment au point qu'il ne peut s'en rassasier. Il était si pressé de posséder la vierge qu'on lui amenait, qu'il l'eût violée à la rencontre, au tournant du chemin, qu'il a eu peine à attendre Compiègne elle palais. Alors, c'était le passé, les trônes, les dynasties qu'il prenait ; à présent, c'est la femme ; et tant est ardent son désir que tout de suite elle se trouve enceinte, que tout de suite son rêve suprême soit accompli, que tout de suite l'avenir soit conquis, que tout de suite les inquiétudes qui l'ont obsédé si longtemps aient disparu devant l'éclatante et définitive affirmation de sa fortune, tant est furieuse son envie qu'il multiplie les assauts et qu'à la fin Corvisart s'inquiète. Est-ce là une conduite raisonnable pour un homme de quarante-deux ans, dont le cerveau constamment tendu, dont le corps souvent surmené, exigent une hygiène constante et ne supportent aucun excès ? Napoléon a traversé, en Italie, une crise d'amour ; mais quelque passion qu'il éprouvât pour Joséphine, il n'en perdait pas une victoire, il n'en négligeait pas une dépêche, il n'en oubliait pas un soldat ; il mettait son amour dans une case, ses affaires dans une autre, et il n'embrouillait jamais celles-ci avec celui-là. Quand il avait du temps, qu'il avait bien battu les Piémontais et les Autrichiens, donné ses ordres, rendu compte au Directoire, il racontait de belles phrases de tendresse ou de jalousie à sa bien-aimée. A présent, il n'en va plus de même, et ce n'est plus l'Italie. En ces temps-là, le pis qu'il eût pu craindre d'une distraction d'amour, c'eût été un échec momentané, une surprise, même une défaite. A présent, cette année qu'il perd, ce temps qu'il use aux chasses, aux parties, aux dîners, aux jeux d'enfant, aux leçons d'équitation, surtout à l'amour ; cette brèche qu'il ouvre à sa santé, cet empiétement de la femme dans ses affaires au point que celles-ci en soient négligées, presque oubliées, au point qu'en plein conseil, il coupe court, se lève, disparaisse si un chambellan vient de la part de l'Impératrice le prier de passer chez elle, cette interruption brusque du courant électrique par qui pensent et agissent tous ceux qu'il emploie à ses desseins, n'est-ce pas l'ouverture à tous les désastres ?

Quand, du golfe de Tarente aux bouches de l'Elbe, des Colonnes d'Hercule au Zuiderzée, du Finistère au Niémen, l'Europe dépend d'un seul homme, que seul cet homme règle tout, commande tout, contrôle tout, que seul il imprime le mouvement à vingt peuples et que seul il surveille leur action, il suffit d'un ralentissement dans le moteur pour que les rouages ne fonctionnent plus également et qu'aux extrémités ils s'arrêtent. Comme Napoléon rend ses ordres plus rares et plus brefs, on les comprend peu et on les exécute mal. Alors ce sont des reproches, des colères, des violences, et les brutalités des inférieurs aggravent encore la rudesse du maître.

Et, en même temps qu'il travaille moins, il cesse de croire à la nécessité du travail ; il ne voit plus, dans le labeur constant, obstiné et sans relâche, la

raison, la justification de ses succès. Sans se rendre compte que, quelque étonnante qu'ait été sa fortune, il l'a, à chaque instant, préparée, affermie par son travail, il semble à présent s'imaginer qu'aussi bien toute la peine qu'il se donnerait est inutile, qu'il est arrivé là parce que Dieu l'a voulu ainsi et que, pour s'y maintenir, Dieu ne saurait lui manquer.

Du sommet où il s'est élevé et d'où il plane, il voit l'humanité trop petite ; il n'a plus besoin d'elle. Son destin, sans une déception dont il est gardé souvenir, l'a conduit à ce lit nuptial où il réalise et possède sa fortune ; Marie-Louise ne présente pas seulement à son esprit l'Allemagne démembrée et l'Europe asservie ; c'est, des Habsbourg aux Napoléon, la race transmise avec la couronne ; c'est, dans l'empire d'Occident reconstitué, un seul maître avoué ; c'est, dans la France restaurée, la succession légitime des rois rétablie. S'il s'étonne et s'indigne qu'à l'occasion de son mariage on voie reparaître des estampes sur les Bourbons, des livres, des romans, des prières, n'est-ce pas lui-même qui réveille les souvenirs royalistes lorsque, le 2 septembre 1810, il accorde une pension de 1.200 francs à la veuve Mallard, nourrice de Louis XVI : une pension de 1,200 francs à la veuve Laurent, nourrice de la fille de Louis XVI ; une pension de 300 francs à la dame Poitrine, nourrice des enfants de Louis XVI ?

Sans doute, au début, puis par des intervalles qui, à mesure, se font plus rares, il a senti qu'il avait encore des ménagements à garder avec ceux-là par qui, de fait, il est devenu ce qu'il est. Il ne veut pas qu'on attaque de front les régicides ; il ne veut pas qu'on rouvre des polémiques sur la Révolution ; il étend à tous les ralliés le bénéfice d'une sorte d'amnistie. [Quand l'Impératrice est arrivée ici](#), dit-il, [elle a joué sa première partie de whist avec deux régicides : M. Cambacérés et M. Fouché](#). — Oui, mais l'un s'appelle le prince archichancelier et l'autre le duc d'Otrante. — Il se réserve à lui seul le droit d'affirmer, par les autels expiatoires qu'il dresse à Saint-Denis en l'honneur des dynasties anciennes, l'unité de l'histoire et les liens qu'il renoue avec le passé. N'est-ce pas en une telle vue qu'il a souhaité Chateaubriand à l'Académie française en remplacement de Marie-Joseph ? Mais, partant de là, Chateaubriand s'est convaincu que l'Empereur l'a désigné pour imprimer à la réaction politique, par son discours de réception, une impulsion telle que, par son Génie du Christianisme, il l'imprima jadis à la réaction religieuse. Autrement, pourquoi le désigner pour parler d'un régicide ? Certes, il a le droit de s'y tromper, mais il passe la mesure. L'Académie en réfère à l'Empereur, et Ségur, qui porte la parole, reçoit publiquement l'assaut. [Sachez, Monsieur](#), lui dit Napoléon, [que la résurrection de la monarchie est un mystère, c'est comme l'Arche. Ceux qui y touchent doivent être frappés de la foudre !](#) Et, comme Ségur rappelle les mesures prises par le gouvernement, dit qu'ensuite [on peut trouver naturel d'entendre blâmer la mort du Roi](#) ; l'Empereur, en colère, frappe du pied : [Je sais ce que je dois faire](#), dit-il, [et quand et comment je dois le faire. Ce n'est pas à vous à le juger](#). Et il ne veut pas voir que, en politique, celui qui a imprimé le mouvement n'est pas maître de le ralentir ou de l'arrêter à sa fantaisie. D'ailleurs, si parfois il en a la velléité, si, devant l'afflux des publications royalistes, il se cabre, si, devant ce discours de Chateaubriand, qui tire les conséquences et établit nettement les positions, il se refuse et se défend, n'est-ce pas par une contradiction étrange qu'il recherche chaque jour davantage les émigrés et les royalistes, qu'il en emplit sa maison, qu'il s'entoure d'eux uniquement ? Car, dans la gloire où il porte son front, il prend garde encore à la satisfaction de vanités médiocres, et sans s'arrêter aux rapports de police signalant dans les départements l'arrêt complet de la vente des biens nationaux, qui, dit-on, vont être tous rendus à leurs anciens propriétaires, il se plaît à voir,

grâce à son mariage, les aristocrates de l'ancienne France, si longtemps poursuivis et désirés, — l'irréductible faubourg Saint-Germain, — emplissant ses antichambres et réclamant leur part de la sportule.

Tout s'est accompli, non pas au gré de son ambition, car celle-ci ne s'est développée qu'à proportion des événements, mais selon une fatalité qu'il a bien le droit de croire providentielle. Tout doit arriver de soi-même, et il n'est rien à quoi il a pensé qui ne doive réussir. Le mirage qu'il a cru, par le Couronnement, imprimer aux yeux du peuple, on dirait qu'il l'éprouve lui-même, qu'il se croit suscité par Dieu, protégé, porté par lui. Il dit à Metternich : *Je vois que l'Impératrice, en écrivant à son père, met sur l'adresse : A Sa Sacrée Majesté Impériale.* Il demande pourquoi, et aux réponses du ministre autrichien, il réplique d'un ton solennel : *L'usage est beau et bien entendu. Le pouvoir vient de Dieu, et c'est par là seulement qu'il peut se trouver placé hors de l'atteinte des hommes. D'ici à quelque temps, j'adopterai le même titre.*

Au surplus, en ces jours où il a récapitulé sa vie, n'a-t-il pas, en essayant la justification de sa conduite formulé mieux que personne les critiques qu'elle suggère : *Ce qu'on m'a reproché, a-t-il dit, c'est de m'être laissé enivrer par mon alliance avec la maison d'Autriche, de m'être cru plus véritablement souverain après mon mariage, en un mot, de m'être cru, dès cet instant, Alexandre, fils d'un Dieu... Il m'arrivait une femme jeune, jolie, agréable ; ne m'était-il pas permis d'en témoigner quelque joie ? Ne pouvais-je donc, sans encourir le blâme, lui consacrer quelques instants ? Ne m'était-il donc pas permis, à moi aussi, de me livrer à quelques instants de bonheur ? — Non : car le pouvoir, tel qu'il l'a compris, voulu, organisé, c'est le rocher de Sisyphe : il faut, sans jamais s'arrêter, le porter vers les sommets ; une seconde de relâche l'œuvre accomplie s'écroule et écrase l'ouvrier.*

A Paris, à Saint-Cloud, même à Compiègne au retour, tout en faisant de son mieux son métier d'amant, Napoléon y est si neuf, si mal préparé, qu'il n'en saurait goûter les agréments et savourer les douceurs. Il n'a jamais eu le loisir — et, par suite, quand même sa nature l'y eût porté — il n'a pu prendre l'habitude d'user les heures en petits soins, en futilités de causeries, en recherches de tendresse ; il s'est joué, à des moments, des scènes de sentiment — du sentiment à la Rousseau — mais ces scènes s'entrecroisaient de politique et de militaire, et le piquant qu'elles lui présentaient, c'est qu'elles n'interrompaient rien de son travail, et seulement y mêlaient un parfum de femme — comme, sur la table d'un homme de lettres, ferait un bouquet léger de fleurs doucement odorantes. De là, sans intervalle ni préparation, il passait au fait, et, ressaisi tout de suite après par le besoin d'investigation et d'analyse, il interrogeait, pointait des renseignements, s'instruisait des êtres et des choses, en sorte qu'au moment où la conversation semblait à son interlocutrice le plus oiseuse et banale, il trouvait des notes à recueillir et des indications à méditer. Mais la vie d'amant, la vie à deux, la vie pour qui il faut aimer les femmes et où il ne suffit pas d'aimer une femme, la vie qu'occupent les enfantillages des entretiens, les radotages de la passion, où se rendent adorables les mines, les toilettes, les promenades, les repas dès qu'on est avec l'être aimé, où les heures coulent sans qu'on en sente le poids et sans qu'on en regrette la brièveté, comme si, au-dessus des espaces et des temps, était élevé le couple d'amour, cette vie-là, il ne l'a jamais menée, il

n'en sait ni le langage ni la mimique, et ce n'est point à quarante et un ans qu'on en fait l'apprentissage. D'ailleurs, elle porte des conséquences, et si elle paraît fort aimable durant la jeunesse où, sans trop de fatigue, on sait y pourvoir, elle sied moins bien à un âge où les excès ne se réparent point et se payent. Pourtant Napoléon n'en retient que l'essentiel, car c'est de cela seul qu'il est instruit. Quoi faire, d'ailleurs ? Par quoi ces deux êtres y suppléeraient-ils ? Quelle conversation tenir, quels souvenirs évoquer, quelles confidences échanger ? Si Marie-Louise est sincère et qu'elle parle de ce qui l'a frappée dans sa vie d'enfant et de jeune fille, sera-ce des fuites devant Bonaparte, des malédictions contre lui, de l'exécration des peuples et des rois ? Racontera-t-elle son père, sa grand-mère, tous les siens ruinés ou morts par lui ? Dira-t-elle les gloires de la maison de Lorraine, les formes d'étiquette de la cour, les façons dont elle fut élevée, le détail de ses institutrices ? En admettant qu'elle parle — et elle le fait, car il faut bien occuper les heures — répondra-t-il par le souvenir évoqué des misères passées, par le récit des journées noires où, sentant sa fortune indécise et croyant le destin contraire, il rêvait au suicide ; dira-t-il la Corse et Brienne, l'Ecole militaire et les garnisons, Toulon et Vendémiaire, Joséphine et l'Italie ? Déploiera-t-il, devant cette archiduchesse, son passé de Jacobin et, en marquant le point de départ en face du point d'arrivée, en exposant les épreuves traversées et les étonnantes phases de son histoire, tentera-t-il de jeter dans ce cerveau enfantin et craintif la superstition de sa fortune, la stupeur de sa gloire, une admiration éperdue qui, dans l'amant humble et docile, ferait apparaître l'élu des Dieux et le maître du tonnerre ? Il ne le fera pas ; des mots lui coûteraient à prononcer, des souvenirs à rappeler ; il ne voudra pas qu'elle sache et qu'elle compare ; il fardera la vérité ; il parlera de ses ancêtres ; il préférera être accepté comme un prince quelconque d'une maison souveraine plutôt que de se déployer en sa grandeur épique d'aventurier couronné.

Il y a, entre ces deux êtres, contact d'épidémies ; il ne saurait y avoir échange de pensées et, justement pour suppléer à cette impossible confiance, à cette insupportable uniformité de conversations banales, il faut à Napoléon une continuité de distractions dont Marie-Louise puisse prendre sa part, il lui faut le perpétuel mouvement, le changement de lieux, la variété des décors. Sa vie ne peut rester sédentaire qu'à la condition d'être constamment remplie : à défaut du travail, ce seront des plaisirs, ou du moins ce qu'il croit tel. Ainsi, à Compiègne, où l'on est revenu le 11 avril, s'il n'a plus de temps pour les affaires, s'il ne tient qu'un seul conseil, s'il abolit presque le lever et le coucher, s'il ne donne plus d'audiences particulières et seulement une audience diplomatique, il a, les malins, des randonnées de six lieues au galop, les après-midi, des chasses au courre, les soirs, des spectacles. Il a cru qu'elle aimerait, comme lui, les tragiques : il lui donne *le Cid*, *Phèdre*, *Andromaque*, *Britannicus* ; elle s'y ennuie franchement, et, à *Britannicus*, lui-même feint de dormir pour se tirer d'embarras. C'est lui qui a demandé cette pièce, mais où M. de Rémusat avait-il l'esprit qu'il eût oublié le couplet de Néron sur le divorce d'Octavie et la réplique de Narcisse ? Que sa femme n'était-elle là pour l'avertir ! Avec l'Opéra-Comique qui succède aux Français, point de ces surprises ; Elleviou, Chenard, les deux Gavaudan sont bien plus dans le goût de Marie-Louise que le grand Corneille et le divin Racine. Aussi, quand les Français reviennent, passé la Semaine sainte, c'est la comédie qu'on leur demande : *le Misanthrope*, *Tartuffe*, *la Gageure imprévue*, *la Jeunesse de Henri V* et *les Projets de mariage*.

Entre temps, on a eu les offices et, le Vendredi saint, la Passion prêchée par l'abbé de Rauzan. Cercle et concert les dimanches ; tous les jours, par fournées,

arrivant de Paris, un convoi de quinze hommes et quinze femmes qui font la révérence à l'Impératrice dans sa galerie, au moment où elle y passe pour aller au spectacle. Ainsi a-t-on nommé, devant elle, près de six cents visages dont il faudrait qu'elle se souvint, et doit-elle d'abord retenir les noms qui sont sur la liste du voyage : princes, princesses, grands officiers, officiers des maisons, ministres, plus de cent personnes. Faut-il s'étonner qu'elle n'en reconnaisse aucun ? La foule est telle que, les dimanches de grande audience, plusieurs, et des plus élevés en dignité, couchent dans leurs voitures. Deux petites chambres se louent en ville 750 francs pour quinze jours, et on en chercherait vainement. Le 26, à sept heures du matin, on -annonce que le voyage est terminé. Bonne nouvelle ! Déjà la plupart des invités sont rentrés à Paris ; les autres se hâtent d'y revenir ; car le séjour a paru fastidieux et triste, et nul ne peut se vanter d'avoir attiré les regards du maître. Les jours où il s'est montré, il a paru énervé, il est demeuré silencieux et, une fois, il a donné une scène singulière : s'arrêtant au milieu du cercle en une immobilité spectrale, fixant le parquet sans dire un mot, cinq, six, huit minutes, puis, comme sortant d'un rêve, faisant signe à Marie-Louise et rentrant avec elle dans son appartement. Il tousse beaucoup ; il est fatigué ; mais, n'importe, il veut tirer les profits directs du mariage qui, au dire des meilleures têtes, unit réellement à la France toutes les provinces du Rhin et de la Belgique, jusque-là seulement soumises ; et l'on se met en roule pour montrer d'abord la nouvelle Impératrice aux anciens sujets de la maison d'Autriche.

Cela ne va pas sans une suite imposante. Le roi et la reine de Westphalie sont du voyage, car l'Empereur estime qu'il faut à sa femme quelque princesse pour compagne, et qu'il est mieux de la prendre allemande. Catherine est tout indiquée, et c'est pourquoi le nuage entre Jérôme et son grand frère se trouve soudain dissipé. On a pensé, aussi, à la princesse de Bavière, la vice-reine ; mais il paraît qu'elle est mal élevée ; tout le moins, marque-t-elle qu'elle n'a oublié ni les promesses qu'on lui a faites, ni la façon dont on y a manqué, et sa déchéance prononcée l'a mise en révolte : elle a le bon prétexte de sa santé pour ne pas se mettre à la suite de cette archiduchesse qu'une Wittelsbach comme elle est tient de petite naissance. A son défaut, l'on a Eugène, à qui l'on veut faire politesse ; puis le major général, le ministre de la Marine, car on ira à Anvers ; le secrétaire d'Etat, le service complet de l'Empereur — vingt-neuf personnes — et pour l'Impératrice, outre la dame d'honneur, le chevalier d'honneur et le premier écuyer, trois dames du Palais, deux chambellans, deux écuyers, un médecin, quatre huissiers, trois femmes rouges, trois noires et deux blanches. Avec les soixante-dix gagistes du service du grand maréchal, pour la table, l'appartement et la livrée, c'est cent vingt-deux personnes, transportées dans trente-cinq voitures, exigeant cent quatre-vingt-huit chevaux ; il faut, de plus, dix-huit bidets pour la selle, trente-neuf chevaux pour les trois services de Jérôme : c'est donc deux cent cinquante chevaux de poste mis en mouvement. De plus, les écuries impériales fournissent neuf brigades de selle (quatre-vingt-dix-neuf chevaux), deux attelages à huit, quatre à six pour voitures de ville, douze attelages à six pour calèches à la Daumont : cent douze chevaux ; et il y a, enfin, le service d'escorte : six cent vingt-huit cavaliers des divers corps de la Garde, plus cent quarante marins qu'on expédie en poste à Anvers. C'est un corps d'armée qu'on mobilise.

Le service personnel de l'Impératrice — en dehors de ce qu'elle partage avec l'Empereur, de ses officiers et de ses gens voyageant avec ceux de l'Empereur — exige trois berlines à chiffre à six chevaux et un fourgon à cassette ; une berline

marche avec chacun des services : le premier part douze heures avant Leurs Majestés, le deuxième en même temps qu'elles, le troisième douze heures après. Chaque berline transporte une femme rouge, une noire et une blanche, un jeu de toilettes habillées pour les diverses occasions, et trois petits paquets garnis chacun d'une toilette complète en chemises, camisoles, jupons, mouchoirs, bonnets de nuit, bas, souliers, etc., etc., pour remplacer les objets employés à chaque coucher et éviter de déballer quand on ne séjourne pas. De plus, dans chaque berline, un nécessaire complet, une bassinoire, un bidet avec sa seringue, un pot de nuit, un étui avec trois verres, un oreiller, une couverture, un drap de peau, une paire de draps de toile et deux paires de draps de batiste. Les fourgons de toilette, avec les garçons d'Atours, vont avec le premier service ; la chaise du secrétaire de la dame d'honneur, où sont les présents, va avec le troisième : car, si l'Empereur se réserve les récompenses d'honneur, les étoiles de la Légion, les tabatières à portrait ou à chiffre, les bagues à l'N ; si c'est en son nom les grosses gratifications aux soldats malades ou aux ouvriers des manufactures qu'il visite, il veut pour Marie-Louise le rôle de bienfaisance, de grâce, de caresse, le rôle de conquérante des cœurs où Joséphine excellait. C'est elle, en son nom, qui fera remettre l'argent pour les pauvres ; elle qui, de ses mains, distribuera les montres, les chaînes, les bagues, les bracelets aux jeunes filles, de blanc vêtues, qui lui offriront des fleurs ; elle qui dira les mots qui remercient, les paroles appropriées qui doublent la valeur des présents. C'est à elle, en effet, que ce voyage est dédié ; c'est vers elle que sont dirigés les hommages des peuples ; c'est pour elle que s'élèvent les arcs de triomphe ; c'est sa protection qu'en vers de Campenon réclament les rosières de Salency, et c'est elle que le brave curé des environs de Cambrai salue d'un *Ave Maria gratia plena* ; c'est à elle et aux espérances qu'on se plaît à concevoir pour elle, qu'à Saint-Quentin est dédié l'arc de triomphe aux écussons accolés de France et d'Autriche :

... Que le Tibre enchanté réponde à nos clameurs
Et qu'il prépare sa couronne !

C'est à elle que la fille du maire, Mlle Joly-Bammeville, à la tête des jeunes filles de la ville, présente les corbeilles contenant les produits de la région : robe de linon brodée en or, châles façon cachemire, pièces de mousseline et de batiste ; pour elle, qu'est donné le grand bal où toutes les dames sont habillées en étoffes des manufactures du pays ; pour elle, le déjeuner sous la tente à Bellicour, à l'entrée du souterrain qui, de Riqueval à Macquincourt, sur 5.817 mètres, conduit les eaux du canal : pas un mot à Mlle Joly-Bammeville, à qui Mme de Montebello remet simplement une vilaine petite montre qui, avec sa chaîne en perles et perles bleues, a coulé 372 francs ; pas un mot au maire et aux membres du comité de bienfaisance pour relever les 2.000 francs que Luigny portera tout à l'heure ; pas même une contredanse au bal, où l'on s'attend qu'elle va danser ; et, au déjeuner, peut-être parce que Caroline est venue de Paris et y assiste, une moue décidée ; Et c'est pareil à Cambrai, malgré l'enthousiasme que constate Aletternich ; pareil à Valenciennes où l'on s'arrête une heure pour déjeuner. En Belgique, vat-elle se déridier ? L'Empereur fait tout pour provoquer d'elle un sourire qui plaise, un mot qui frappe : on est peu difficile sur les paroles souveraines et la fortune que leur procurent la vanité et la complaisance étonne les gens de sang-froid ; mais ici la bonne volonté se perd, on ne peut rien citer, l'Impératrice n'a pas ouvert la bouche. Lorsque, à Bruxelles, à l'ouverture du bal, l'Empereur lui dit à voix haute, et de façon qu'on l'entende : *Allez, Louise, demain vous écrirez à votre père que vous avez dansé avec vos bons Belges*, pas

un mot qu'elle trouve et qui serait acclamé ; quand, au milieu du bal, Mme de Ribaucourt vient supplier l'Empereur qu'il lui laisse son fils, désigné pour l'école de la Flèche, elle n'intervient par aucun de ces jolis gestes familiers à Joséphine et qui, sur le moment, la rendaient populaire. Dans les visites aux manufactures de dentelles, pas un de ces compliments de connaisseuse où l'autre excellait, et qui, juste au bon endroit, flattaient l'orgueil des fabricants et des ouvriers.

Sans doute, elle n'ose se lancer, car elle ne trouve pas ses mots au premier coup, elle est obligée de faire mentalement la traduction de la phrase allemande qui lui vient naturellement, et d'en redresser aussi la construction. Sa timidité, qui s'en trouve redoublée, se marque, en ce continuel travail, par une raideur qui ne parvient pas à s'assouplir. Pour achever, à Anvers, en visitant le vaisseau de 74, l'Anversois, elle se tord le pied droit, et c'est dans cette souffrance qui altère sa physionomie, c'est dans les troubles d'une grossesse commençante qui lui fait redouter à tout moment des nausées ou un évanouissement, qu'il faut poursuivre le voyage selon l'itinéraire annoncé, subir les lancements de vaisseaux, les fêtes, les cantates, les quadrilles, les processions de géants et de chars mythologiques et bibliques, donner des audiences, recevoir les visites de Louis et de Pauline, courir en voiture, agréer au passage des fleurs et des discours, écouter des opéras et, aux bons moments, saluer l'assistance. Sans doute, c'est timidité si elle apparaît aux spectateurs **fort rouge, fort embarrassée de sa personne, avec une physionomie qui n'exprime rien du tout**, mais, à Bruxelles, au retour, quand Bourson débite des vers qui n'ont pas été annoncés et qu'à celui-ci :

Que par le monde entier, Louise soit bénie !

elle se lève pour saluer, elle se trouve mal : tout le monde s'empresse et il faut qu'elle quitte la place. Une autre profiterait du cas et en tirerait un enthousiasme redoublé ; elle, bien qu'elle ait déjà fait part en Autriche de ses espérances, d'ailleurs si éphémères, ne sait pas, ou ne veut pas, ou ne peut pas. Elle arrive à répandre autour d'elle ce malaise épidémique. **L'Empereur lui-même en prend un air contraint. Il semble se faire violence pour adresser de temps en temps à sa femme quelques paroles qu'elle seule peut entendre, et comme elle ne paraît pas forte sur la réplique, la conversation tombe aussitôt. Alors, il se remet à écouter les chanteurs et sa main bat la mesure à contretemps.**

Pourtant, lorsque, un peu reposée, elle se trouve hors de la foule et de la représentation, seule avec l'Empereur, Jérôme et Catherine, auxquels elle s'est accoutumée, elle s'égaie ; elle porte aux choses l'ingénuité curieuse de ses dix-huit ans, elle s'accommode de tout et prend plaisir aux petits accidents qui lui semblent neufs et la sortent de la vie d'étiquette : ainsi, c'est une joie, la course à travers le Sud-Beverland où, dans seize voilures attelées chacune de deux haridelles du pays, la Cour semble faire une partie de bourgeois aux environs de Paris ; une joie, à Middelburg, d'aller voir pour la première fois l'océan d'un peu près : avec Catherine, elle ramasse des coquillages sur la plage sans se douter qu'il y a une marée ; une vague survient qui les trempe toutes deux de la tête aux pieds, et ce sont de grands rires. Une joie encore, ce déjeuner incognito dans une ferme du Sud-Beverland, avec le coup de surprise quand l'Empereur se fait connaître et charge Lauriston de porter quarante napoléons à son hôte. Il y a des choses auxquelles elle s'intéresse, et c'est son goût lorsqu'elle veut voir le musée du département de la Dyle, mais elle n'a garde d'exprimer son admiration et elle ne pare d'aucun mot la bague à chiffre de 1.231 francs qu'on remet de sa part au conservateur. A Bruges, elle visite Notre-Dame et s'arrête aux tombeaux de Charles le Téméraire et de Marie de Bourgogne ; mais, c'est l'Empereur qui

donne une bague au curé et qui alloue 10.000 francs pour restaurer la chapelle. Elle ne trouve pas une parole, pas même l'effusion d'une prière, et les trois siècles, les quinze empereurs, les vingt générations qui la séparent et la rapprochent de ces ancêtres d'or et d'émail, n'émeuvent pas en elle une pensée. Au retour, dans l'ancienne France, à Dunkerque, à Lille, à Boulogne, à Saint-Valéry, à Dieppe, au Havre, à Fécamp, à Rouen, elle passe, toujours hautaine et impassible, sans une parole, ni un sourire. Elle ne se déride qu'à Boulogne, lorsque, sur son désir de voir pêcher les matelotes qui se sont présentées dans leur grand costume de cérémonie, quelques-unes se déshabillent, se jettent à la mer, emplissent sa voiture de coquillages et de crevettes. Puis à Rouen, où, chez Bessin, elle fait acheter, par une femme rouge, des confitures et du sucre de pomme pour 37 francs 30 centimes. Elle ne témoigne pas même de curiosité au bal où les dames paraissent dans tous les costumes populaires de la province de Normandie. De fait, pas une des acclamations par qui elle fut saluée durant tout un grand mois n'a semblé l'émouvoir, soit qu'elle portât à les entendre l'habitude blasée d'une princesse qui en fut toujours accueillie, soit que, de Bruxelles, sa pensée s'envolât à Vienne et qu'elle songeât que c'est encore ici une part du patrimoine dont son père a été dépouillé. Si passive qu'on la croie, **uniquement passive**, si accoutumée qu'elle soit dès l'enfance à n'exprimer, même à ne concevoir pas de volonté, elle aime trop les siens pour que cette pensée ne lui vienne pas. Sans doute la renferme-t-elle, car elle sait la poste peu scrupuleuse, mais n'est-ce pas une étrange coïncidence que, durant tout ce voyage de Belgique, elle ne reçoive pas une seule lettre de son père, et que, à la première qu'après trois semaines elle trouve au retour, à Lille le 22 mai, elle réponde aussitôt : **Votre chère gracieuse lettre fut pour moi comme un ange de consolation, et je l'ai relue plus de dix fois.** Et n'est-ce pas que le souvenir des siens l'a accompagnée durant tout le voyage, puisque sa première lettre à Mme de Luçay, le 23 mai, est pour ordonner à Nitot des bracelets pour les archiduchesses et, à Leroy, une redingote de crêpe rose avec capote pareille, une redingote couleur naturelle, deux peignoirs très élégants, une redingote bleue, un habit de chasse vert avec brodequins pareils, un joli chapeau, une bordure en tapisserie pour un canapé, **le tout pour maman à Vienne.**

En tout cas, l'impression qu'elle a produite sur les peuples, sans être nettement défavorable, est négative. Vu sa jeunesse, son inexpérience, sa timidité par trop apparente, on lui fait crédit en province, sur la paix qu'elle donne à l'Europe et sur les espérances d'hérédité qu'elle fournit à l'Empire ; mais, de tous côtés, involontairement ou à dessein, s'établit la comparaison, et l'on trouve que si l'Empereur a gagné au change, la nation y a perdu.

Restent les débuts à faire à Paris, sur ce redoutable théâtre où chaque faute est notée avec une malveillance d'opposition habituelle, où, pour réussir, il ne saurait suffire d'inspirer un engouement passager dont on ne tardera pas à devenir la victime, mais où il faut conquérir chacun en déployant des dons de grâce et de charme qui établissent seuls en une définitive souveraineté.

Dès le retour à Saint-Cloud, le 1er juin, des fêtes s'annoncent qui rempliront le mois tout entier et où, devant la Cour, la Ville et l'Armée, Marie-Louise devra paraître, dès qu'elle sera complètement remise d'un accident d'ailleurs insoupçonné du public. L'Empereur, en rentrant, après ces deux mois de congé,

semble vouloir se remettre aux affaires : il indique des conseils pour chaque jour de la semaine ; le jeudi seulement, après un dîner de quinze à seize couverts, il y aura spectacle, et le dimanche, la messe, la grande audience, le dîner de famille et ensuite un concert dans les Grands appartements ; les autres soirs, rien que les entrées particulières, cinquante personnes en tout, hommes et femmes. Mais souvent, dans la journée, il y a chasse ; plus souvent encore, après le déjeuner que Leurs Majestés prennent en commun, l'Impératrice retient l'Empereur, soit qu'il s'agisse de ses premières leçons d'équitation où elle veut tout le temps la présence et l'assistance du mari, d'une promenade lointaine, de quelque fantaisie de goûter, ou tout simplement d'une causerie à deux. Le jeudi 7 juin, il faut aller à Paris pour les compliments des envoyés extraordinaires : grand lever, audience solennelle au corps diplomatique, et, dans chaque appartement, présentations successives de dames françaises et étrangères. Il y a à voir encore les députations des Conseils généraux et des Bonnes villes, certaines venues des extrémités de l'Empire et d'au delà des Alpes. A une heure, au Carrousel, grande parade : la Garde, infanterie et cavalerie, les cuirassiers du duc de Padoue, toutes les demi-brigades provisoires stationnées à Paris et aux environs. Après, départ en cortège avec la suite la plus nombreuse, dans une voiture à six chevaux, toute en glaces, à garniture de velours de soie blanc galonné d'or, aux housses de cochers pareilles, au train doré glacé de vert. Par la rue de Rivoli, les boulevards, le pont d'Austerlitz, on arrive au Jardin des Plantes, où le ministre et les professeurs attendent ; après un tour rapide dans le jardin, fermé au public, on rentre à Saint-Cloud par les boulevards et la place de la Concorde ; le vendredi, *Joseph*, par la troupe de Feydeau ; le samedi, chasse ; le dimanche 10, la messe, la grande audience, puis, en cérémonie, une audience particulière à la princesse Marianne Schwarzenberg, ambassadrice d'Autriche. Elle vient prendre le jour de Leurs Majestés pour la fête que l'ambassadeur prétend leur offrir, et il faut, pour l'amener, un grand cortège, les carrosses de la Cour, les maîtres et aides des Cérémonies, le grand maître pour l'introduire, une dame du Palais pour la présenter. A peine ensuite prend-on le temps de dîner : à huit heures, on doit [se rendre à la maison commune et assister à la fête de la Ville](#).

On ne part qu'à huit heures et demie, car l'Impératrice n'est pas prête. Aux flambeaux, en grand carrosse, avec toute la suite en costume, on arrive, par le bois de Boulogne, aux -Champs-Élysées illuminés, où, tout le jour, il y a eu des jeux et des divertissements publics. De là, par la place et le pont de la Concorde, le jardin et le palais des Tuileries, le palais du Louvre, éclairés comme le jour du mariage ; par le quai, où des pots à feu brûlent dans de grands trépieds antiques, Leurs Majestés, annoncées par un aérostat garni d'artifices lancé en plein ciel, arrivent au perron, où elles sont reçues par le corps municipal et douze dames de la Ville. En levant les yeux, l'Empereur ne verrait plus, au-dessous du cadran de l'horloge, l'inscription : UNITÉ, INDIVISIBILITÉ DE LA RÉPUBLIQUE, LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ OU LA MORT, qu'on a badigeonnée la veille, en même temps qu'on arrachait du fronton le bonnet phrygien en tôle qui le décorait depuis 1793. En retour de l'Hôtel de Ville, s'élève une galerie demi-circulaire où l'on pénètre par les appartements du préfet et que soutiennent douze colonnes surmontées chacune d'une statue allégorique. Dans l'entablement, un immense transparent montre Hercule et Minerve unis par la Victoire, au milieu des danses des Grâces, des jeux des Amours, de l'enthousiasme des Dieux et des Déesses ; ce transparent est soutenu par deux groupes de la Victoire et de la Renommée ; au-dessous, on lit :

En jurant leur bonheur, deux illustres époux
Ont juré celui de la terre.

Tous les détails de la décoration ont été imaginés par Prud'hon, qui triomphe ici, grâce à son protecteur Frochol, préfet de la Seine, lia fuit mieux encore, car, lorsque Leurs Majestés, en traversant la salle du Trône où les attendent les dignitaires, les ministres et le corps diplomatique, sont arrivées à leur appartement, le corps municipal, présenté à l'Impératrice, demande la permission de réaliser le vœu qu'il a consigné dans ses actes, d'offrir à Sa Majesté, au nom de la ville de Paris, une toilette en lapis et vermeil, et il exprime ses regrets que le degré de perfection qu'il a désiré n'ait pas permis que Sa Majesté trouvât aujourd'hui même ce meuble dans son appartement. Or, cette toilette, cette miraculeuse toilette, qui a été le chef-d'œuvre de l'art et de l'industrie française au XIXe siècle, cette toilette où, en un effort qui n'a jamais été surpassé, la richesse de la matière égale la perfection du travail et le charme de la forme, cette toilette que la Ville présentera à l'Impératrice le 15 août et dont il subsiste seulement quelques modèles de fonte, des dessins et des gravures, c'est Prud'hon qui l'a imaginée tout entière : l'écran psyché, de neuf pieds (deux mètres quatre-vingt-onze centimètres) de haut, aux colonnes de vermeil et lapis, reposant sur deux barques égyptiennes et couronné au fronton par l'Union de Mars et de Minerve sous les auspices de l'Hymen, la table, l'admirable miroir, le fauteuil où Psyché enchaîne l'Amour, les deux athéniennes sur qui dansent les Grâces, et les accessoires : boîtes, flacons, candélabres ; le sculpteur Roland l'a modelée, Thomire et Odiot l'ont exécutée sous sa direction, mais elle demeure son œuvre et elle lui fait autant d'honneur que ses plus belles toiles.

Le présent ainsi offert et accepté d'un hochement de tête, Leurs Majestés repassent dans la Salle des Fastes, où, aux inscriptions du Couronnement, de nouvelles ont été ajoutées qu'entourent des guirlandes de fleurs et qu'ornent des trophées ; puis, au travers des cinq mille invités, elles parviennent à l'hémicycle, où leur loge est préparée. L'Empereur enflamme un dragon qui, partant comme l'éclair, va embraser, de l'autre côté de la Seine, les grandes pièces d'artifice. L'Impératrice doit en faire autant, mais sa main tremble ; il faut que Napoléon vienne à son secours. On a d'abord un combat entre deux forteresses, et, à l'apothéose, un vaisseau symbole de Lutèce, descendant la Seine et se plaçant au premier plan ; puis, c'est le temple de la Paix, enfin, le temple de l'Hymen, au milieu d'une girande extraordinaire d'éclat et d'envolée. Tout le temps, des musiques ont joué, interrompues par les explosions, — bruit perdu. On en a d'autres dans les salons où, après une cantate d'Arnault, mise en musique par Méhul et chantée par Derivis, Mme Duret et Mlle Hymn, l'Impératrice ouvre le bal. Il y a deux quadrilles : dans le premier, l'Impératrice donnant la main au roi de Westphalie, la reine de Naples et le vice-roi, la princesse Pauline et le prince Esterhazy, Mlle Péan de Saint-Gilles et le comte de Nicolai ; dans le second, le prince Borghèse conduisant la reine de Westphalie, le comte de Metternich et la princesse de Bade, M. de Montaran et la princesse Aldobrandini, M. Mallet, et Mme Blaque de Belair.

Après ces quadrilles, l'Empereur se promène dans la salle et pose ses questions habituelles. A un jeune femmes comme d'une maison fie toiles peintes, que fait-il ? — *Il attend la contredanse.* L'Empereur sourit et passe. Il veut être de bonne humeur et se rendre populaire — pour lui-même et pour Marie-Louise, qui ne bouge pas de son trône. En 1807, au bal de la Ville, il a demandé à une dame de Paris ce que faisait son mari. — *Sire, il fait dans les toiles.* Aujourd'hui, à la même femme, qu'il ne remet pas d'abord, même question. — *Sire, il fait dans les*

pots. Sur le son de la voix, il la reconnaît. — Il a donc changé de métier ? dit-il. — Non, Sire, c'était mon premier qui faisait dans les toiles, mon second fait dans les pots. — Ah ! c'est plus propre !

Il n'est si belle société qu'on ne quitte : déjà, par un escalier dérobé, Jérôme, qu'on prend pour une demoiselle avec ses plumes, ses dentelles et ses satins blancs de prince français, s'est esquivé avec Catherine, descendant les marches de quatre en quatre, en sautant et en riant ; à minuit, laissant les Parisiens danser, puis manger, assis à trois mille couverts, sous la haute direction de M. Palud, maître d'hôtel de la Ville, Leurs Majestés regagnent Saint-Cloud. Elles sont arrivées à dix heures. Pour les cent vingt minutes de leur séjour, il en a coûté à la Ville, y compris les constructions provisoires, 2.670.932 francs ; de plus, il y aura, pour la toilette, 580.432 francs, mais on la réglera à 520.386 ; c'est, au total : 3.191.318 francs. Encore l'Empereur n'est-il pas satisfait. [La réception du souverain à l'Hôtel de Ville](#), écrit-il au ministre de l'Intérieur, [est un objet trop populaire pour qu'on regarde à la dépense](#), et comme il trouve les constructions en bois ruineuses, dangereuses, ridicules et insuffisantes, il entend que la Ville dépense quatre millions pour fournir à la préfecture un logis convenable.

Il était moins difficile en 1805, en 1807, même en 1809, Alors, [il se faisait une fête de venir dîner dans la Maison de sa bonne Ville](#), et si, à chaque fois, le banquet impérial s'entourait d'une étiquette plus rigide ; si, à chaque fois, les maîtres des Cérémonies se montraient plus soigneux d'enlever au corps municipal quelques-uns des privilèges dont le prévôt et les échevins jouissaient au temps des rois, du moins la tradition était maintenue et entretenait, du souverain aux sujets, cette sorte de cordialité qui, à l'avis de nos pères, résulte du repas offert et accepté. Si l'on dansait, bien que le bal, comme en 1809, fût ouvert par les rois et par les reines, au deuxième quadrille, c'étaient des bourgeois de Paris qui donnaient la main aux princesses. Jérôme avait eu beau s'en fâcher, l'Empereur avait tenu bon. A présent, si l'on admet une bourgeoise au premier quadrille, on lui donne un chambellan pour cavalier, et, au deuxième, le couple bourgeois danse entre soi ; c'est assez qu'il fasse vis-à-vis aux gens de cour. De remerciement, point : jadis, à chaque fête, il y en avait un, éloquent et noble, où l'Empereur disait sa tendresse pour la grand'ville, et comme elle occupait sa pensée, comme il en voulait mériter l'estime et l'amour ! A-t-il conscience du médiocre succès qu'a obtenu Marie-Louise ? Est-il mécontent de son silence, de son peu d'aménité et de charme ? En tout cas, les Parisiens en portent la peine.

De loin, l'Impératrice représente mieux. A l'Opéra, le 12, à la deuxième représentation de *Persée et Andromède*, où Gardel a mis des danses sur de la musique de Méhul, on trouve qu'elle fait bien les trois saluts et qu'elle y porte même de la grâce. On applaudit très fort, l'Empereur est satisfait, — coût : 37.000 francs de gratifications. De même, le 20, aux Français, pour *Cinna* et *les Fausses Infidélités*, — 19.000 francs de gratifications.

Entre temps, le 14, il y a eu, à Neuilly, l'étonnante fête de la princesse Pauline, où, de huit heures du soir à minuit, sans une seconde de repos, l'on est allé de surprise en surprise. C'a été la fête type, la fête idéale, celle où, le plus adroitement, les élégances ont été combinées avec les ingénieuses flatteries, la fête qui, à travers les années, a éteint toutes les autres et qui seule a laissé un souvenir.

Comme on ne peut commencer qu'à la nuit fermée, c'est d'abord une sorte de banquet servi par petites tables. À la table de Leurs Majestés, de douze couverts,

on sert, comme ailleurs, deux potages, deux relevés, quatre entrées, quatre entremets, deux rôts et seize plats de dessert. Ensuite, on passe à la salle de spectacle, où l'on a une pièce du répertoire de Feydeau, *le Concert interrompu*, mais en costumes battant neufs ; la princesse, avait commandé, même payé 2.000 francs, un à-propos à Dupaty, mais, craignant les allusions qui eussent pu déplaire, elle l'a supprimé.

Où se montre la galanterie féminine, c'est aux deux cents bouquets distribués aux dames, c'est aux fleurs de miracle offertes à l'Impératrice. On croit qu'elle va remercier, elle s'intimide, casse encore une fois son éventail. — Ce mois-ci, les éventails de la corbeille, tout en or qu'ils sont, iront trois fois chacun chez le bijoutier pour être raccommodés. — Après le spectacle, on passe dans le salon de stuc, où des glaces sont offertes aux invités, puis, par les salons, la princesse conduit son frère et sa belle-sœur dans le parc **clair comme de grand jour**. Devant la *Maison de Caprice*, des groupes statufiés de divinités champêtres s'animent sur leurs piédestaux pour danser, autour de la volière de Schœnbrunn, un ballet qu'accompagne l'Harmonie de la Garde ; quelques pas, nouveau décor : le *Temple de la Gloire*. Il a coûté, de menuiserie et de toiles peintes, 4.209 francs, mais il y a trop peu de quatre trompettes de la Garde pour sonner la Victoire : pourtant, le temple éclate d'or et de topazes, et, au milieu des chants de triomphe, des amazones et des guerriers dansent un pas belliqueux ; puis, un héros paraît tenant en main le rameau d'olivier, et les chants se font pacifiques, et les danses voluptueuses. On passe : à présent, c'est la campagne, des villageois dansent autour du Mai qu'ils viennent de planter ; on s'arrête à les voir dans la Salle de Verdure, et, à la sortie, un rideau tombe brusquement. Dans la perspective, voici un palais qu'on ne peut méconnaître : **Oh ! c'est bien ça ! Nous sommes à Schœnbrunn**, dit l'Empereur. Près des grilles, les grenadiers autrichiens sont en faction ; des laquais entrent et sortent, des chambellans, des gardes-nobles, des officiers : une marche militaire, c'est la parade qui défile ; puis, des hautbois et des musettes : c'est une noce, des paysans dansent, s'approchent, et, aux pieds de Marie-Louise, déposent des monceaux de fleurs. On devrait terminer ici la promenade, mais, pour regagner le château, il faut traverser le jeu de bagues, où se donne une fête de hameau, écouter, devant le *Temple de l'Amour*, un quatuor louangeur, et un chœur devant le *Temple de l'Espérance* ; on rentre enfin par la grande cour d'honneur, et l'on voit, du salon de stuc, le feu d'artifice tiré sur la rivière : les chaloupes, illuminées, font un arrière-plan vénitien, et soudain, dans le haut du ciel, au milieu des fusées et des bombes, apparaît un Génie : c'est la Signora Saqui, dansant, sans balancier, sur la corde raide.

Ta fête m'a enchanté, dit l'Empereur à Pauline ; mais comme la Cour seule en a joui, — encore quelle petite portion de la Cour ! — il ordonne que la princesse en offre aux Parisiens une seconde représentation, pour laquelle cinq mille billets seront distribués. Pauline fait la moue et les Parisiens aussi. **La Cour, disent-ils, nous envoie ses restes**. Qui l'a faite plus encore dans la soirée, ç'a été Marie-Louise. On l'a vue passer à travers tout dans **une imperturbable impassibilité** ; c'était, a dit un témoin, **une véritable statue, aussi froide, aussi inanimée que le marbre** ; et, pour tous les soins que Pauline a pris, pour les attentions, pour la dépense de 76.476 francs, elle n'a trouvé ni un compliment, ni un remerciement.

Et c'est pareille attitude le 21, à la fête du ministre de la Guerre, malgré *le Jardinier de Schœnbrunn*, d'Alissan de Chazet, exécuté par les acteurs des Français et de Feydeau. Pourtant, avec Eugène, elle danse — ce qui paraît lui plaire et qu'elle fait assez mal — dans cette immense galerie élevée sur le jardin,

que soutiennent en cariatides des guerriers armés de toutes pièces, aux boucliers écussonnés de France et d'Autriche. Le 22, il y a spectacle à Saint-Cloud : c'est la première — l'unique — représentation des *Etats de Blois*, de Raynouard, que l'Empereur interdit à Paris, non pour les tirades, mais pour le rôle donné aux princes lorrains. Marie-Louise est Lorraine ; Raynouard l'apprend à ses dépens. Le 24, c'est la fête offerte à Sa Majesté par la Garde impériale : fête monstre où, devant trois cent mille spectateurs entassés sur les talus du Champ-de-Mars, on présente les exercices de la troupe de Franconi, des danses sur la corde, des courses de chevaux, des courses de chars, des ascensions de ballons, à la fin, le plus étonnant des feux d'artifice. Dans la salle de bal, construite sur les cours intérieures de l'Ecole militaire, six mille dames sont assises sur vingt-quatre rangées de banquettes disposées en gradins sur trois des côtés du parallélogramme. Les hommes circulent dans une sorte de promenoir que soutiennent, derrière les estrades, des milliers de colonnes, à chacune desquelles un lustre est attaché. La salle, toute en charpente et en voliges, décorée de toiles peintes, de gazes légères et de fleurs artificielles, n'a que trois issues, dont une seule porte à deux ballants. Sans le [Sacré nom de Dieu ! voulez-vous descendre !](#) lancé par le commandant Harlet, des Grenadiers à pied, à un monsieur grimpé à une des colonnes, le feu prenait, et, des quinze mille invités, pas un ne fût sorti.

L'Empereur est venu en grand cortège, dans un cérémonial inusité, six voilures à six glaces, la sienne à huit chevaux, dix pages à cheval, piquet doublé de chasseurs d'escorte, relevé à la barrière par un piquet doublé de grenadiers. A son arrivée, sur les six heures, il a été salué par soixante coups de canon ; il a dîné dans ses appartements avec les rois et les reines, en même temps que, dans une salle en bois, décorée de treillages dorés, un dîner était servi à douze cents femmes assises. Du balcon, il a vu les jeux populaires ; puis, rentré dans la salle de bal, il a assisté à une suite de ballets où les danseurs de l'Opéra ont figuré tous les peuples amis ou alliés de l'Empire. Au [Sacré nom de Dieu !](#) que le commandant Harlet a lancé de sa plus belle voix, il a levé la tête et ne s'est point enquis. C'est cependant un avertissement.

Mais on regarde les fêtes comme terminées, et, pour le plus grand nombre, c'est une délivrance. [Vous avez vu des bals, des feux d'artifice, des illuminations,](#) écrit Victor de Broglie au maréchal Marmont ; [quelques lampions, quelques fusées, quelques robes à queue de plus, voilà tout.](#) L'art des fêtes n'a pas encore fait les mêmes progrès que l'art d'en multiplier les occasions. Nous nous en sommes bien aperçus au bal de l'École militaire, où il n'y avait guère que six à sept mille personnes de trop... L'Impératrice a dansé à toutes ces fêtes, ajoute-t-il ; on remarque qu'elle commence à perdre ses habitudes germaniques ; que ses pieds, qui sont au nombre des plus petits qui aient marché sur le pavé de Vienne, se tournent maintenant en dehors, et qu'elle fait la révérence de la tête et non plus des genoux. C'est là tout ce que trouve d'éloges un témoin, alors fort bien disposé, et même complaisant. Il s'applaudit, et tout le monde avec lui, que, sauf l'ennui, tout se soit bien passé : reste pourtant, le 1er juillet, la fête à l'ambassade d'Autriche.

C'est au ci-devant hôtel de Mme de Montesson — plus tard vendu à Ouvrard et à Michel — qui, prenant son entrée sur la Chaussée d'Antin, se rejoint au Pavillon ci-devant d'Orléans et étend son jardin jusqu'à la rue Taitbout, dans toute cette longueur sur la rue de Provence. Dans une partie de ce jardin, on a construit, sur des charpentes, à la hauteur des appartements de l'hôtel où l'on accède par une galerie en bois, une très grande salle de bal. Le toit est en toile résinée, les

plafonds en papier verni ; un lustre immense pend au milieu, et, sur les murailles de la salle et de la galerie, des demi-lustres sont partout appliqués. La décoration, toute légère, est de gaze et de taffetas, où courent des fleurs artificielles. Il y a eu, jusqu'à l'arrivée de Leurs Majestés, un fort beau concert pour les douze cents invités. L'Empereur et l'Impératrice, dont la venue a été annoncée par des fanfares, traversent la salle de concert, et, par un large escalier, descendent dans le jardin où, à l'exemple de ce qui s'est fait à Neuilly, on a multiplié les surprises. Au temple d'Apollon, on a un chœur des Muses ; dans l'allée de la Cascade, on écoute l'harmonie placée dans la grotte souterraine ; le berceau de vigne, décoré de fleurs et de glaces, mène à un superbe buffet ; et l'on y a un concert français et allemand avec solo de glass-cord, instrument nouveau ; de là, au temple de la Renommée — fanfares, chœurs, parfums — et au Pavillon impérial, où, d'une estrade on assiste à une fête de château et à un bal champêtre dans le décor du Ritterschloss de Luxembourg ; enfin, feu d'artifice. On rentre dans le salon d'honneur, et de là, par la galerie dans la salle de bal. L'Empereur en fait le tour, et il est au moment de se retirer par une porte derrière le trône lorsque, à la galerie, un courant d'air pousse un rideau de gaze près d'un des demi-lustres. M. Dumanoir, M. de Trobriant, Boni de Castellane essaient de l'arracher, mais, en un moment la salle est en feu, et, des trois issues, une seule, sur le jardin, reste libre. Un des premiers, Eugène a vu le danger ; il vient à l'Empereur, qui achève sa ronde, et lui parle bas. L'Empereur, avec sa décision des champs de bataille, traverse le bal d'un pas alerte et mesuré, arrive à l'estrade, prend le bras de l'Impératrice comme pour se promener dans la salle : **Sortons**, dit-il, **le feu est ici**. A la première issue, ils disparaissent. Les femmes de la Cour ont eu le temps de s'évader par la petite porte derrière le trône ; mais, tout de suite après, cette sortie est fermée par les flammes. Il ne reste que la porte sur le jardin, avec le haut perron où les êtres s'entassent, se bousculent, s'abattent et roulent. Cris d'épouvante, hurlements de douleur, pétilllements de l'incendie, fracas des lustres qui tombent et des menuiseries qui s'écroulent ; au dehors, les appels de la foule, et, dans les coins noirs, des scènes d'une brutalité sauvage : les bandits de la rue escaladant les murs du jardin, arrachent aux femmes les bijoux qu'elles portent, et, avec, des morceaux de chair. De morts sur la place, seulement la princesse Pauline Schwarzenberg, née Arenberg-Hohenfeld, la femme du prince Joseph, la belle-sœur de l'ambassadeur, celle-là dont les trente-six ans et les huit enfants n'ont pas atteint la beauté, la femme la plus à la mode de Vienne, pleine d'agrèments, d'esprit et de talents, car ses paysages à l'eau-forte méritent une place dans les portefeuilles d'amateurs. Ne trouvant pas sa fille dans le jardin, elle est rentrée pour la chercher dans la salle embrasée ; le parquet a manqué sous ses pieds et elle a été précipitée, vivante encore, dans un bassin où son corps a été consumé. Le lendemain meurent la princesse de la Leyen, sœur du duc Dalberg, Mme Labensky, femme du consul de Russie, d'autres ; les blessés sont bien plus nombreux, mais on ne s'informe d'eux qu'à l'oreille. .

Après avoir conduit l'impératrice, l'Empereur est revenu, en petit chapeau et en redingote grise, pour diriger les sauvetages, marquer sa confiance à l'ambassadeur et dissiper les bruits inévitables : car, partout déjà, on veut que ce soit un attentat. N'est ce pas assez de la négligence, du service mal réglé, des pompiers ivres ou absents, des pompes manquant, des musiciens pillant, de la populace ruée aux bijoux ? Comme il faut un coupable, on arrête Bénard, l'architecte qui a construit la salle et qui, dit-on, a défendu aux pompiers d'entrer dans l'hôtel, et, avant trois mois, Dubois, le préfet de police, sera destitué.

Marie-Louise n'a pas eu le temps d'avoir peur, et il faut s'en louer, car si les espérances prématurées dont elle avait fait part à Vienne se sont dissipées, elle en a maintenant de plus sérieuses. Le médecin les a confirmées et il les fait remonter au mois de juin. Dieu veuille que cela soit vrai, écrit-elle à son père, car l'Empereur en a une joie immense. Fini désormais de l'équitation et de la danse, fini des fêtes lassantes et des longs voyages. Il faut que l'Empereur y renonce pour lui-même, car, dès qu'il fait mine de partir, Marie-Louise déclare qu'elle l'accompagnera, ou elle pleure si fort qu'on a tout à craindre. Le médecin commande et l'Empereur obéit : c'est la dynastie qui est en jeu.

Pendant le court séjour qu'on fait encore à Saint-Cloud, on a une fois la Comédie-Française avec *Omasis* et *le Barbier de Séville* ; puis, du 6 au 17 juillet, on va à Rambouillet. Sans doute l'Empereur ne veut pas être à proximité de Paris le jour où on y célébrera en grand apparat les obsèques de Lannes. Il passerait la mesure s'il y paraissait, et les honneurs que jadis il a décernés au glorieux mort d'Essling, peut-être, à présent, les trouve-t-il excessifs, surtout devant l'Impératrice autrichienne. On chassera donc, et en petit comité. Point d'étiquette ni de cohue : en hommes, rien que le service, sauf Borghèse et Dalberg ; en femmes, outre les dames de l'Impératrice, la reine de Naples, Mmes de Beauharnais, d'Audenarde, Bertrand, la princesse Aldobrandini et la duchesse de Monteleone. On porte habituellement, comme au temps de Louis XV, l'habit de chasse à tir, et, les jours de chasse à courre seulement, la livrée d'équipage. Malgré que Mme de Montebello soit du voyage, que la princesse Schwarzenberg ne soit pas encore enterrée, et que, chaque jour, on apprenne de nouvelles victimes, on est gai, gai de cette gaieté bruyant qui, en ce temps, ne se séparait pas de la vie de château. On chasse, on joue aux barres, l'Empereur tout le premier ; même il se jette deux fois par terre en poursuivant le grand maréchal ; on fait des farces ; on mystifie Borghèse : Hier, écrit Marie-Louise à son père, nous fêtâmes la fête de mon beau-frère Camille, que nous tourmentons presque autant que le prince Antoine de Saxe. Je lui fis offrir, par chacune de mes dames, un bouquet d'orties ; moi, je lui donnai une montre qui joue de la musique, et, le soir, on lui coupa une brosse dans ses draps, de façon que ce malin de bonne heure, à huit heures, il arriva chez moi avec une figure tout à fait lamentable. Avec la chasse, des petits concerts le soir par la musique de la Chambre, et l'entrain que porte Caroline partout où elle est, la semaine passe vite. D'ailleurs, la grossesse s'affirme, et, sans la proclamer encore, il n'est point inutile de la faire pressentir par un de ces actes que Napoléon, par une pente naturelle de son esprit, accroche à toutes les joies et à toutes les douleurs de sa vie. Comme, jadis à la mort de Napoléon-Charles, sa pensée est allée aux petits enfants qui meurent du croup, elle va maintenant aux pauvres accouchées de l'Empire. Il prépare, à Rambouillet même, la réorganisation générale de la Société de Charité maternelle, qu'il a déjà autorisée et dotée le 6 mai précédent, mais dont il fait à présent une institution d'Etat, sous la protection directe de l'Impératrice.

A peine rentré à Saint-Cloud, il écrit à l'empereur d'Autriche, Monsieur son frère et très cher beau-père (pour la première fois cette formule) afin de lui faire part des nouvelles probabilités qu'il acquiert tous les jours de la grossesse et lui dire qu'il en a toutes les sûretés qu'on peut avoir à deux mois et demi. La vie reprend son cours, fort unie et seulement coupée de spectacles et de promenades. Les

entrées particulières sont rétablies comme avant le voyage de Rambouillet et elles consistent, à Saint-Cloud, pour les quelque cinquante personnes qui en reçoivent la faveur, à pouvoir assister au dîner de Leurs Majestés et à être admises dans le salon où elles se tiennent jusqu'au coucher. L'Impératrice, à son dire, commence à être un peu monstrueuse et, après son déjeuner, elle n'a point de repos qu'elle n'ait rendu tout ce qu'elle a mangé. Mais la répugnance que témoignait jadis l'Empereur pour les femmes enceintes ne tient pas à présent devant l'espoir de sa race ; il veut apprendre la grande nouvelle aux Parisiens et en donner la preuve. Le 20, il mène l'Impératrice à l'Opéra où l'on donne *Colinette à la Cour* et le ballet de *Télémaque* ; le 21, il la conduit à l'Opéra-Comique à la cinquantième de *Cendrillon* ; le 22, avec elle, il tient aux Tuileries l'audience diplomatique, reçoit des présentations et, le soir, il donne comédie à la Cour ; le 23 enfin, avec elle, il parcourt Paris, il visite la Bibliothèque nationale, s'arrête longtemps au Cabinet des médailles dont Millin fait les honneurs à l'Impératrice : il examine le buste de Modius Asiaticus auquel, consul, il ressemblait si curieusement ; il se fait montrer des médailles de fondateurs de dynastie, il essaie le casque de François Ier, s'arrache des cheveux et manque de s'éborgner. Le soir, encore les Français pour *l'Homme à bonnes fortunes* et les *Jeux de L'Amour et du Hasard*. Les Parisiens à présent sont renseignés mieux que par une annonce et l'on peut penser à soi.

On revient donc à Saint-Cloud : c'est pour aller, le même jour, visiter les travaux de restauration de Versailles et de Trianon. Une fois déjà, durant le premier séjour, le 23 juin, on est venu déjeuner au Petit-Trianon, et Marie-Louise s'y est plu si bien qu'elle n'a point de cesse qu'elle n'y retourne et s'y installe. On y part le 2 août, après le spectacle de Saint-Cloud : *petit voyage* et suite courte, dix-neuf personnes dont sept dames ; mais il est accordé une cinquantaine d'entrées particulières, et, à Trianon, cela donne le droit, dont il faut user, de faire sa cour aux levers et aux repas de Leurs Majestés, et au cercle, le soir, dans le salon de famille. Le dimanche, après la messe, l'Empereur reçoit dans le premier salon les autorités civiles et militaires qui, le même soir, auront le spectacle aux secondes loges, dans la salle entièrement réparée. Le jeudi, autre spectacle. Les autres soirs, promenade en calèche. Le matin, après le déjeuner où quelques dames et officiers du voyage sont admis à la table impériale et que, tantôt l'on sert dans le petit salon de l'Empereur, tantôt dans la galerie, plus souvent dans les divers pavillons du jardin, on chasse à tir dans la plaine de Gally, on se promène en bateau sur le canal, on joue aux barres comme à Rambouillet : l'Empereur à cheval poursuivant l'Impératrice dans un parterre planté d'arbustes, tombant, se remettant en selle en riant comme un fou et en criant *casse-cou*. Un jour, à quatre heures, on vient à Saint-Cyr, l'Empereur interroge les élèves, les fait manœuvrer devant l'Impératrice ; n'ayant pas achevé l'inspection, il revient le lendemain, interroge, pousse à fond, voit tout, décore quatre officiers, professeurs et surveillants, octroie une dotation de 6.000 francs au général Bellavène, commandant l'Ecole et, pour améliorer l'ordinaire des élèves, leur envoie un cuisinier avec des rafraîchissements de toute espèce ; un autre jour, grande chasse en forêt de Rambouillet ; un autre, représentation par les frères Franconi dans un cirque en plein air, et l'Impératrice paraît s'amuser au menuet et à la contredanse de *Gérard de Nevers*, surtout aux exercices du cerf Coco.

Pour deux jours, on rentre à Saint-Cloud ; de là à Paris pour la Saint-Napoléon : félicitations, révérences, audiences solennelles, mais la pluie contrarie les illuminations qu'on trouve peu brillantes. Au retour, à Saint-Cloud, après le concert, l'Empereur, déjà mécontent de la fête manquée, s'en prend à la dame

d'Atours de ce que l'Impératrice n'avait point une robe assez belle pour la circonstance et de ce qu'elle ne portait pas ses diamants. Mme de Luçay répond par de bonnes raisons, mais l'Empereur réplique sèchement : **Il faut s'arranger n'importe comment pour que tout soit toujours bien.**

Au reste, en cette sorte d'oisiveté où le maintient malgré lui la grossesse de Marie-Louise, il s'attache encore plus aux petites choses et tatillonne. Jamais il ne s'est tant occupé de rangs, de places, de révérences. Il a ordonné qu'on refondît entièrement l'Etiquette du Palais impérial et, au texte de 1808, encore plus sévère que celui de 1800, lequel renchérisait déjà sur celui de l'an XII, il ajoute toute une suite de décisions sur les repas, les voyages et les personnes titrées. Il s'occupe de régler les places des princes grands dignitaires dans les cérémonies et les appartements ; il fixe le rang des empereurs et des rois par rapport à ses propres frères, qui doivent maintenant céder le pas — car on a quelque espoir, pour les relevailles ou le baptême, d'un voyage de l'empereur d'Autriche et il ne faut pas que, sous prétexte des anciens règlements, qui que ce soit lui dispute la préséance. Il décrète les privilèges qu'auront à la Cour les ducs, les comtes et les barons ; par contre, il retire aux présidents des sections du Conseil d'Etat, l'entrée dans la salle du Trône dont jouira seulement leur doyen ; il dispute l'excellence aux présidents du Sénat et du Corps législatif et, dans les résidences — telles Fontainebleau où l'on va partir — il interdit que les voitures pénètrent indifféremment dans les cours : seulement celles des personnes qui jouissent de ce droit aux Tuileries ou à Saint-Cloud. Le 25, on doit célébrer la fête de l'Impératrice ; ce qu'on y fera créera un précédent, et on ne saurait dès lors l'étudier avec trop de minutie. Les Cérémonies ne rédigent pas moins de trois projets successifs que l'Empereur lui-même revoit, corrige et complète.

Mais pour l'activité qui le dévore, est-ce un aliment, tout cela ? Trois fois la semaine, malgré le brûlant soleil d'août, il chasse à courre : un matin, il part à cinq heures, des bois de Meudon va, en deux heures, aux tailles de Rambouillet, prend le cerf à sept heures et demie, est, à neuf heures et demie, à la manufacture de Jouy qu'il visite et où il déjeune, et rentre à deux heures à Saint-Cloud. Marie-Louise, qui a voulu être de la partie, a suivi en calèche, très fatiguée ; mais elle a suivi ; elle ne consent point à le quitter un instant. Les autres jours, on déjeune à Trianon, on fait des courses aussi matinales à travers Paris encore endormi. Par quel miracle Marie-Louise y résiste-t-elle ? Les dames de service, qui ne sont point enceintes, sont fourbues et avec l'obligation qu'elles ont de paraître régulièrement aux entrées particulières, plusieurs tombent malades.

Le jour de la Saint-Louis, pour fêter l'Impératrice, il y a félicitations par toute la Cour et, le lendemain, grande audience, dîner de famille, promenade en calèche dans le parc illuminé, grandes eaux aux lumières, spectacle : *Athalie* avec les chœurs et *la Fête du Château*, bouquet en vaudevilles, enfin cercle dans le Grand appartement ; c'est à ces nouveautés qu'ont abouti les trois projets, mais, dans le détail des places et des rangs, on a raffiné à souhait.

Après, la vie reprend avec sa monotone succession de chasses, de promenades et de représentations théâtrales, presque jusqu'à la fin de septembre. Sauf une apparition le 2, pour une grande audience et pour une revue de la Garde impériale et de la Garde hollandaise dans la plaine de Saint-Cloud, l'Empereur ne se montre pas à Paris, il tient constamment société à sa femme, ne la quitte pas, est aux petits soins pour elle, déjeune, goûte, se promène avec elle, interroge

chaque jour les médecins, mais ne peut se tenir, à des moments, de ces escapades, où, sans qu'il semble s'en douter, il compromet toutes ses espérances.

Malgré tout, la grossesse avance sans difficulté grave. Et, pour en faire constater les progrès aux Parisiens, avant de partir pour Fontainebleau, l'Empereur s'installe quelques jours à Paris : le 22, il la présente au public des Français, à une représentation de Mahomet. ; le lendemain dimanche, il y a audience, puis, quatre heures durant, grande parade, où l'Impératrice assiste d'une des fenêtres des Tuileries, ensuite serment par les nouvelles dames du Palais ; après, dîner de famille, où pour la première et l'unique fois quelqu'un d'étranger est invité : le prince de Ponte-Corvo avec sa femme. Il vient comme maréchal d'Empire, mais en costume suédois, et, après le dîner, il est présenté à l'Impératrice en qualité de prince royal de Suède. Ensuite, Leurs Majestés vont à l'Opéra où on joue *les Bayadères*, et elles retournent coucher à Saint-Cloud où, le lendemain 24, avant la chasse à courre, Bernadotte, en costume suédois, prend congé de l'Empereur qui, personnellement, a mis la main à ces combinaisons raffinées de cérémonial. Le 25, dès le grand matin, Leurs Majestés reviennent à Paris ; elles vont au Salon du Musée qu'emplissent les portraits de l'Impératrice, les allégories, les scènes familiales, les représentations des fêtes du mariage : *L'Auguste Alliance* de Callet, d'autres allégories par Dabos, par Halle, par Lafitte, *L'Arrivée de Leurs Majestés à Anvers* par Crépin, les fêtes de Paris par Garnerey, Garnier, Lafitte, Marlay, Martinet, Moreau le jeune, des portraits par Isabey, par Bosio et Spalla, des scènes — telle *l'Impératrice occupée à faire le portrait de l'Empereur* par Menjaud et Vincent ; même, par Casanova, une *Vue de la gorge de Brühl où l'on voit S. M. l'Impératrice, mère de notre Impératrice*, entourée de sa famille. Il ne faut compter ni les médailles, ni les pierres gravées, ni les estampes, mais la plus étonnante des flatteries c'est *La Distribution des Aigles*, où l'image de Joséphine a disparu de crainte qu'elle n'offusquât Marie-Louise. Pour ne pas troubler la composition du tableau, Denon avait proposé de substituer à Joséphine Madame-Mère, mais l'Empereur a voulu la place vide. Le tableau de Regnault, *Le Mariage du roi de Westphalie*, où Joséphine tient trop de place pour qu'on puisse gratter impunément son effigie, ne paraît point. **On l'a déclaré non terminé quoiqu'il fût déjà connu dans l'atelier.** Quant aux autres tableaux où le portrait susdit pourrait se trouver, **n'ayant point été commandés, ils ont simplement été écartés.** Il y a peu de chance, on le voit, pour que le tableau, représentant *L'Acte du 15 décembre*, soit désormais exécuté.

Après le Musée, on va voir les travaux de la Bourse et l'on part pour Fontainebleau. On s'arrête pour déjeuner, à Grosbois, chez le prince de Neuchâtel, et on est au château pour coucher.

C'est ici la répétition du voyage de 1807, mais avec plus de monde encore, plus de cour, plus de pompe et d'étiquette, une garde bien autrement nombreuse et brillante — où cette fois figurent vingt-quatre pompiers escortant huit pompes mobiles. Si la liste du voyage ne comprend que quatre-vingt-treize personnes, et si, en dehors des ministres et des officiers de service, il ne se trouve d'invités que trois sénateurs, deux généraux et dix-huit dames, les trois princesses, Madame, Hortense et Pauline, tiennent chacune maison, de même le prince de Neuchâtel et tous les ministres. Chaque matin, une foule arrive de Paris. Deux fois la semaine, chasse à courre, et rude. Souvent on part à midi pour rentrer à six heures, l'Empereur ayant changé six fois de chevaux. Les petits jours, on n'en a que pour trois à quatre heures. On prend quelquefois, mais l'Empereur, qui ne connaît rien à la vénerie, se contente s'il a bien galopé et, qu'on ait ou non fait

hallali, il y a curée aux flambeaux dans la cour d'honneur. Les autres jours, chasse au vol avec les faucons ramenés de Hollande et l'équipage confisqué à Louis ; chasse à tir en battue ; chasse à l'allemande où, d'une estrade sur pilotis, on tire des loups et des sangliers enfermés dans une sorte de cirque ; promenades aux environs où, à chaque fois, comme en fringale, Marie-Louise mange de pleins paniers de raisin que les paysans apportent à sa calèche ; promenades sur les pièces d'eau dans le yacht offert par la ville de Nantes, vingt marins de la Garde formant l'équipage, le service suivant en cinq ou six chaloupes repeintes et rhabillées pour la circonstance ; l'on aborde au pavillon de Henri IV où il y a musique et collation. Chaque soir on se divertit. Les lundi, mercredi et samedi, spectacle par la Comédie-Française ou l'Opéra-Comique ; les mardi, jeudi et vendredi, soirées chez les princesses, qui s'ingénient à faire venir des prestidigitateurs illustres — tel Ollivier — ou des lanternes magiques transformées en fantasmagorie, ou des animaux savants. Le dimanche, pour finir, on a cercle et concert dans les Grands appartements.

Encore n'est-ce rien, ces fêtes, près de celles que voudrait imaginer l'Empereur si la nouvelle universellement répandue se réalisait. On annonce l'arrivée de l'empereur d'Autriche, et elle paraît si certaine, que, le 15 octobre, Marie-Louise l'espère pour le lendemain ou le surlendemain, toute heureuse [qu'il puisse faire la connaissance d'un petit-fils qui, quoique pas encore né, baise mille fois les mains de son grand-père](#). Grande déception, lorsque, après bien des préparatifs, il faut y renoncer, et ce n'est pas pour en consoler, la venue du comte Czernitcheff, bien qu'il amène, en présent de son maître, d'admirables chevaux russes, ni la venue de Canova, enfin décidé à se rendre à Fontainebleau pour faire la statue de l'Impératrice, — quoique Napoléon assiste à toutes les séances, quoique, pour le sculpteur, il déploie toutes ses grâces et que, du 15 octobre au 5 novembre, il consacre presque ses matinées à le conquérir.

L'empereur d'Autriche ne venant pas, il faut se décider aux grandes fêtes : on a celle du 21 octobre, avec l'audience du Corps diplomatique, la messe, les serments, ensuite, à huit heures, les *Trois Sultanes* par la Comédie-Française et l'Opéra, enfin bal, ouvert par quatre contredanses [désignées d'avance](#) et souper par petites tables dans la galerie de l'Empereur. Tout près de quatre cents personnes invitées, la Cour, les personnes présentées et le Corps diplomatique. Pour nourrir cette foule, les grands officiers qui tiennent maison ont chacun dû donner à dîner et ce n'est point petite affaire : un seul maréchal se trouve garni de soixante convives !

Mais qu'est cette journée près de celle qui s'annonce pour le 4 novembre ? On doit y baptiser en une fois tous les enfants que l'Empereur a, depuis plusieurs années, promis de nommer, et, à la tête, le prince Charles-Louis-Napoléon. Cela annonce et symbolise en quelque façon l'autre baptême, celui qu'attend et désire si impatiemment l'Empereur. Cela achève les cérémonies de la grossesse, y donne un tour chrétien et royal. Mais, pour grandiose qu'est l'idée, les Cérémonies n'en perdent pas moins la tête. S'il y a un prince de la Famille impériale, il faut un lit, comme au baptême de l'an XIII, et il faut aussi des lits pour les vingt-six autres enfants : c'est un dortoir ! De ces enfants, la plupart ont cinq, six, sept, même dix ans, mais certains ont deux mois, comme le fils de Berthier, ou trois, comme la fille de Maret. Cela fait des différences, et pour les habitudes, et pour la tenue. Pourtant, on veut un costume uniforme tout blanc, et l'on s'arrête à une robe blanche, longue, avec une ceinture, comme les néophytes. Naturellement, les mères, qui sont les premières de l'Empire, rivalisent d'élégance et, sur la robe longue de batiste, ce n'est que dentelles et

les plus rares qu'on fasse. Lorsqu'on croit tout arrangé pour le mieux, lorsqu'on a apporté de Paris, pour l'Altesse Impériale, un lit **formé d'une couchette à un seul chevet, recouvert de drap d'argent formant courtepointe, et surmonté d'un dais figuré par un tapis de même étoffe** ; lorsqu'on s'est procuré pour les poupons, quinze berceaux, recouverts en taffetas bleu, qu'on posera sur une table de trente pieds de long sur trois de large, à tapis de velours bleu frangé d'or ; lorsqu'on a préparé pour les honneurs qui doivent être doubles, deux tables moindres à pareils tapis, voici que tout change : l'Empereur ne veut plus de bleu, mais partout du blanc ; puis, Fesch intervient et exige un chrèmeau de dentelles d'un pied et demi ou deux pieds carrés, qui sera le revenant-bon du maître des cérémonies de la Chapelle. On achète le chrèmeau ; mais Fesch veut à présent que ce chrèmeau soit porté sur un bassin et non sur un coussin ; il veut que le cierge, à poignée de velours blanc à franges d'argent, soit d'une forme spéciale. Ce n'est rien : il ne dispense personne d'aucune cérémonie, il entend faire jusqu'au bout celles des catéchumènes ; les enfants, s'ils ont l'âge compétent, répondront eux-mêmes aux questions ; à chaque fois, l'Empereur et l'Impératrice entreront dans le sanctuaire et en sortiront, iront et viendront de fauteuils en fauteuils, et ces fauteuils ne vont pas sans leurs dais. On en a pour trois heures et plus. Comment, tout ce temps, faire jeûner le petit monde — et n'est-ce que jeûner ? Il faudra donc amener les nourrices dans le salon des lits, dans la chapelle, ailleurs encore ! A chaque fois, sur ces taquineries du grand aumônier, on prend les ordres de l'Empereur. Certes, il tient à la cérémonie, mais il entend ne pas fatiguer l'Impératrice ; puis, à la réflexion, ces berceaux, ces nourrices, cette tâlerie dans son palais, le choquent ; il décide qu'il n'y aura de lit que pour le prince. Les dames et les nourrices se rendront directement à la chapelle. **On disposera dans une chapelle latérale ce qui sera nécessaire pour les petits besoins des enfants.** A la fin, après vingt remaniements et une lutte épique entre la Grande aumônerie et les Cérémonies, le programme est arrêté ; on pense même l'imprimer à Fontainebleau, mais on n'a pas le temps. On supplée par des écritures. Voilà les invitations lancées : princes, princesses, grands officiers, tout le service ordinaire et extraordinaire de toutes les maisons, les sénateurs et les conseillers d'Etat, mais point en corps : tout le monde en grand costume complet, manteau et chapeau à plumes. La cérémonie est pour midi ; à onze heures et demie, les enfants seront dans la chapelle avec leurs mères — ceux qui n'en ont pas s'en procureront une. Cette chapelle est divisée en deux parties par une balustrade ; dans la première, figurant la nef, fauteuils avec prie-Dieu pour Leurs Majestés ; dans la seconde, le sanctuaire, fauteuils avec dais ; en avant de l'autel, fauteuil pour le grand aumônier, chaises pour les cardinaux, bancs pour les archevêques et évêques ; à six pieds en avant de l'autel, table avec les fonts — une grande cuve de vermeil qu'on a trouvée à l'Argenterie ; — crédences pour les honneurs, l'aiguière et le bassin. Le cortège arrive, tel qu'aux plus grands jours, dans la glaciale chapelle au pavé de marbre. Le prince, que conduit sa gouvernante, précède immédiatement l'Empereur et l'Impératrice et se place à droite du prie-Dieu impérial. Toute l'assistance est debout. Le grand aumônier couvert s'approche de la balustrade et demande : **Quel enfant présentez-vous à l'Eglise ?** Les parrain et marraine indiquent le nombre des enfants, garçons et filles. **Quels noms donnez-vous à ces enfants ?** L'Empereur tend la liste des noms : cela tire d'embarras, car, de ces enfants dont Joséphine devait être marraine, la plupart ont reçu, à l'état civil et à l'ondolement, le prénom de Joseph ou de Joséphine : ainsi les filles de Beauharnais, de Caffarelli, de Defrance, de Lagrange, les fils de Becker, de Colbert, de Curial, de Duchâtel, de Maret, de Turenne. Le grand aumônier procède, vis-à-vis de chaque enfant,

aux cérémonies préparatoires et, ensuite seulement, l'Empereur et l'Impératrice entrent dans le sanctuaire et s'asseyent sous leur dais en face des fonts. Les enfants, que les mères conduisent ou portent, se placent à droite et à gauche. La dame d'honneur décoiffe le prince et le sert aux fonts ; chaque mère, au signal, fait de même à son enfant. Après la messe et la bénédiction, le grand chambellan et le grand maréchal donnent à laver à Leurs Majestés. Puis la messe, des serments d'évêque, le retour en grand cortège aux Appartements où l'Impératrice remet aux mères des médaillons, portrait de l'Empereur par Isabey, entouré de brillants de six à huit mille francs. Le soir, sur le théâtre du palais, il y a un ballet : *l'Enlèvement des Sabines* (cela vaut *Britannicus*) et ensuite, dans les Grands appartements, cercle de cour.

Cette cérémonie marque la déclaration de la grossesse que l'Empereur annonce officiellement au Sénat et à l'empereur d'Autriche. A présent donc que tout est public, que la gouvernante des Enfants de France est nommée et que les évoques avisés préparent leurs mandements, il est temps de rentrer à Paris pour prouver aux incrédules que le miracle est accompli. Aussi bien, quoi que dise l'Empereur de Fontainebleau [la maison des Rois](#), [la demeure des Siècles](#), Marie-Louise la quitte avec joie, car elle y gèle et les soirs de tragédie qu'on ne lui a pas ménagés — car elle a eu *la Mort de Pompée*, *Œdipe*, *Esther*, *Polyeucte*, *Horace*, *Rodogune*, — elle s'est impérialement ennuyée, seulement elle n'entend pas revenir seule. L'Empereur voudrait aller d'abord à Cherbourg, où les ordres sont donnés, où s'organise une garde d'honneur, où tout s'est préparé pour le recevoir ; — elle déclare qu'elle ira avec lui, qu'elle ne peut ni ne veut le quitter... et il cède. Aussi bien, pour Marie-Louise, ce retour ne va pas sans quelque émotion et, pour l'Empereur, sans un soupçon d'embarras. L'appartement qu'elle habitera aux Tuileries, c'est celui de Joséphine où rien n'a été changé, sauf quelques meubles ajoutés dans le Salon doré et le Cabinet des Grâces ; mais la banalité des palais en fait des auberges où tout passe et où rien ne trace ; c'est un vain décor, indifférent et muet, qui ne retient pas plus les joies que les larmes.

Le 16, donc l'Empereur revient et, dès le lendemain, nouvelle visite au Salon, où il faut revoir les tableaux qui concourent pour les Prix décennaux ; il parcourt le Louvre, s'enquiert des travaux, s'attarde aux fenêtres à examiner le pont des Arts. Le 17, audience diplomatique, où la grossesse est officiellement annoncée aux représentants de l'Europe ; puis la vie reprend, très occupée, presque uniquement remplie par l'Impératrice, par les projets d'avenir que suggère son prochain accouchement. Tout est occasion à projets qui passionnent l'Empereur. D'abord, c'est Bagatelle, racheté en 1808, d'où l'on a expulsé le traiteur qui l'occupait, et où l'Enfant de France trouvera un but de promenade, en même temps que ce sera un agréable rendez-vous pour les chasses au bois de Boulogne : comme première mise, on y dépensera 160.000 francs. Mais qu'est ce Bagatelle ? Ne faut-il pas un palais pour le roi de Rome et, dans l'esprit de Napoléon, s'édifient sur la montagne de Chaillot, les colonnades glorieuses, se distribuent les appartements somptueux et commodes : pour parc, le bois de Boulogne ; pour dépendances, Neuilly et la Muette ; pour maison de chasse, Bagatelle et, à l'entrée d'une immense avenue, ce portique triomphal : l'Arc de l'Etoile. Rien de plus beau et, en apparence, de plus facile, car, entre le bois de Boulogne et Chaillot, ce sont alors des champs vagues, où s'éparpillent quelques masures, quelques guinguettes, à peine deux ou trois maisons bourgeoises à petits jardins ; mais c'est là pour l'avenir. En attendant qu'on ait formé un plan définitif, l'Empereur, en se promenant, met la main sur Mousseaux, dont le parc,

de trente-doux hectares, convient si bien aux enfants, car, point d'air si salubre. On l'a repris à Cambacérès, qui l'entretenait mal et on l'a ouvert au public, lequel l'a saccagé tout aussitôt. Il a fallu revenir à l'ancien système des caries d'entrée personnelles ; sans avertissement, on les supprime. On aura ainsi une promenade pour l'enfant attendu. Mais il faut, pour y accéder par le boulevard extérieur, ouvrir une grille, et l'administration de l'Octroi pourrait s'y opposer. L'empereur obtient le consentement de l'Octroi et il pense à bâtir à Mousseaux ; mais n'en coûtera-t-il pas beaucoup d'argent et puis n'est-ce pas bien loin ? Pour tous les jours, il faut, aux Tuileries même, une façon de jardin ; non pas que l'Empereur pense à supprimer la terrasse devant le Palais et à confisquer les parterres ; mais qui se promène à la terrasse du Bord de l'Eau ? Il y faudrait seulement, vers la place de la Concorde, un pavillon où l'enfant pût se reposer. **Qu'en coûtera-t-il ?** demande l'Empereur à Fontaine, son architecte — **Cinq cent mille francs.** — **Cinq cent mille francs !** s'écrie-t-il, **vingt mille, voilà ce que je veux y dépenser. Les architectes ont ruiné Louis XIV.** Cette velléité d'économie est fugitive. En ce moment, détourné, dirait-on, des grands desseins politiques, il porte à bâtir, à transformer, à aménager des palais, cette ardeur qu'il portait tout à l'heure à dépecer, à regrouper et à organiser des nations. Tout à la fois, il projette et ordonne des constructions à Amsterdam et à Rome, à Utrecht et à Milan, à Lyon et à Mayence ; sur dix points de Paris ou de sa banlieue, il fixe les yeux et prépare des plans ; toujours malcontent des Tuileries, regrettant l'Elysée, peu porté pour le Louvre dédaignant le Palais-Royal, il songe à mettre Versailles à sa convenance, en même temps qu'il se plaît au rêve à chaque jour élargi du palais de Chaillot, auquel il annexe des villages, comme à son empire, des royaumes.

Cela l'occupe et le distrait, l'amuse et le contente. Il lui faut toujours du colossal à remuer, de l'invraisemblable à réaliser, et c'est la tournure de son esprit d'entrer dans le détail d'exécution jusqu'à la minutie et de donner ainsi une apparence pratique aux projets qui semblent le plus audacieusement chimériques.

L'Impératrice ne s'amuse point à ces bâtisses ; il veut la distraire : spectacles deux fois la semaine dans les Petits appartements, où l'Opéra-Comique est le favori ; puis, trois soirées : pour les Français, le lundi, Feydeau, le mercredi, l'Opéra, le vendredi. A l'Opéra, on s'ingénie aux allusions : pour *Alceste*, on distribue aux spectateurs des branches de laurier-rose et de myrte, et Esmenard, sur de la musique de Méhul, fait célébrer par le grand prêtre, **la fécondité d'Alceste** :

Oui, ses fils, dignes de leur père
A la victoire un jour guideront nos héros ;
Ses filles, de la paix ornement tutélaire
Des vainqueurs désarmés charmeront le repos !

A *Psyché* et à *Pâris*, Gardel triomphe en adulations mimées, et c'est tout juste si, pour mieux jouer leur rôle, les premières danseuses ne se rendent pas enceintes. Enfin, pour les autres soirs, on a les représentations au théâtre du Palais, avec le grand cercle à la suite.

Cela, dans l'inoccupation des jours, avec le développement d'idées qu'entraîne la fondation définitive de la dynastie, amène de nouvelles préoccupations d'étiquette, des prescriptions minutieuses, des pages entières qu'il dicte. Pour les réjouissances du Deux Décembre, anniversaire du Couronnement, un cérémonial encore plus sévère que de coutume est dressé par le grand-maître : après la

messe et le *Te Deum*, nul ne sera admis à la grande audience dans les Grands appartements s'il n'est en grand costume complet ; mais c'est là de l'extraordinaire, et c'est tous les jours, dans le courant de la vie, que l'Empereur prétend établir des règles immuables. Il détermine donc qui doit le précéder ou le suivre quand il parcourt les salons ; il défend que, lorsque l'Impératrice le suit, qui que ce soit s'interpose entre lui et elle ; il ordonne que, l'Impératrice se rendant au spectacle, toutes les dames du Palais, de service ou non, et toutes les dames invitées la suivent immédiatement, **tous les hommes, et même les princes, ne devant passer qu'après les dames** ; il règle les places des dames de service aux spectacles des Petits appartements, au théâtre de la Cour, aux théâtres de la Ville, la place où chacun devra se tenir dans les Grands appartements et dans l'Appartement ordinaire ; il décrète : **Hors du Palais, la gouvernante des Enfants de France, la dame d'honneur, la dame d'Atours et les clames du Palais ont et prennent le pas sur toutes les dames de l'Empire.**

Ces détails, c'est l'affaire, et, semble-t-il, l'unique affaire dont il s'occupe, d'autant qu'avec sa femme il reste plus à l'intérieur du Palais, passant avec elle des heures et prenant, pour son esprit, cet aliment à défaut d'autres. Il fait froid, **un temps tout à fait affreux et pluvieux**, en sorte que Marie-Louise ne peut guère sortir, et, comme l'exercice lui est commandé, elle joue au billard avec l'Empereur. Pour se reposer, elle a les fauteuils droits, secs, rigides ou son lit ; point de chaise longue : il ne s'en trouve dans aucun palais, pas une au Garde-Meuble : c'est seulement le 4 décembre, au sixième mois, qu'on lui présente cinq dessins de chaise longue et qu'on commande à Jacob celle qu'elle adopte. D'ailleurs, elle ne s'écoule pas. Dès que le temps le permet, elle accompagne l'Empereur à la chasse, dans ses visites à travers Paris. Elle s'extasie aux panoramas ; elle s'intéresse à un nouvel instrument, l'organolyricon, qu'a inventé M. de Saint-Pern, chef d'escadrons au 5e Hussards. Pourvu qu'elle soit avec l'Empereur, elle se trouve heureuse : **Vous pouvez vous figurer**, écrit-elle à Mme de Crenneville, **que nous ne manquons pas d'amusements dans une aussi grande ville que Paris, mais les moments que je passe le plus agréablement sont ceux où je suis avec l'Empereur.** Plus librement encore, elle décrit à son père son bonheur intérieur : **Vous le comprendrez tout à fait**, lui dit-elle, **lorsque vous connaîtrez personnellement l'Empereur ; vous verrez alors comme il est bon et affectueux dans sa famille, quel cœur noblement pensant il possède, et je suis convaincue que vous le chérerez.** Et elle ajoute : **Je ne puis assez remercier Dieu de m'avoir accordé une aussi grande félicité, et vous, mon cher papa, de ne pas avoir cédé à mes prières à Ofen.**

Les attentions, en effet, ne lui manquent pas : aux étrennes de 1811, il lui offre son portrait dans un médaillon de 39.019 francs ; il fait apporter de Sèvres les plus belles porcelaines, des Gobelins et de la Savonnerie les plus belles tapisseries pour les présents que l'Impératrice enverra à sa famille et qu'elle accompagnera de livres, de bijoux, d'objets de modes, de petits meubles, de plantes, de tout ce qu'on fait à Paris de rare et de joli. Le 1er janvier, c'est à elle qu'il dédie la cérémonie qu'il règle avec une minutie tout à fait singulière et que, pour la première fois, il ordonne avec cette pompe. A dix heures et demie, l'Impératrice reçoit, dans son salon, les princes et les princesses, les dames du Palais, les femmes des grands officiers, des ministres et des ducs, et les officiers du service ordinaire et extraordinaire. Les princes et les princesses demeurent près d'elle pendant que les autres défilent nommés par la dame d'honneur. Puis, durant que l'Empereur reçoit les grands officiers dans la Salle du Trône, elle se rend par la Galerie de Diane dans le Salon de l'Empereur du Grand appartement

où une nouvelle série de personnages lui présentent leurs hommages. C'est son cortège qui passe le premier pour se rendre à la chapelle et, après la messe, elle tient cercle pour le Corps diplomatique et les grands corps de l'Etat. Le soir, à neuf heures, il y a cercle dans le Grand appartement. A mesure que les dames arrivent, les chambellans les rangent dans les salons où elles ont droit d'entrer. A neuf heures et demie, l'Impératrice, suivie de sa Maison, arrive dans la Salle du Trône et donne ses ordres pour son jeu. Il y a, dans le Salon de l'Empereur, quatre tables : à la première, l'Impératrice s'assied avec l'ambassadrice d'Autriche, le prince Kourakin et le prince de Neuchâtel ; aux autres, de même, avec un croisement d'ambassadeurs, de grands dignitaires et de grands officiers, la reine d'Espagne, la reine Hortense et la princesse Pauline. Derrière l'Impératrice, debout, les dames et les officiers de service. Venant des salons, les dames, françaises ou étrangères, se mettent en marche, traversent le Salon de l'Empereur, arrivées au milieu font une révérence, continuent, sortent par la Galerie de Diane, passent dans l'antichambre de l'Appartement ordinaire de l'Empereur, descendent par le grand escalier de cet appartement et vont retrouver leurs voitures. Seules, les dames du Palais, les femmes des grands officiers et des ducs, les officiers et les dames des princesses et les membres du Corps diplomatique s'arrêtent dans la Salle du Trône. Des chambellans, disposés partout, surveillent les rangs et **maintiennent l'ordre**. Le défilé, terminé, il ne reste plus que les personnes admises dans la Salle du Trône, lesquelles peuvent se retirer lorsque Leurs Majestés sont rentrées dans leur appartement intérieur.

Cela, sans doute, a exigé quelques méditations, et l'on doit penser que l'Empereur est satisfait. — Oui, pour la réception du soir, mais pour le malin, il a ses critiques, et il dicte : **Sa Majesté trouve que tout s'est bien passé hier matin ; seulement, désormais, les princesses peuvent n'être invitées que pour onze heures et les dames pour onze heures un quart. En règle générale, lorsque Sa Majesté est en grand costume, il ne doit lui être présentée aucune pétition. Le jour de l'An, au retour de la messe, l'Empereur ne parle à personne...** Et, durant une grande page, les notes s'accumulent sur les rangs, les places, les entrées, les sorties, les dispositions des députations en première, deuxième et troisième ligne.

Il faut qu'il règle tout, codifie tout : trois jours après, ce sont les sièges qu'on donnera aux membres des divers conseils : qui aura droit à la chaise, qui au tabouret, comme quoi il n'y aura que des chaises aux Conseils privés, et comme quoi ceux qui n'auront pas droit à la chaise, resteront debout. Après, voici les divertissements du carnaval, l'ordre, la marche, et jusqu'aux costumes : **On arrangera trois grands bals masqués pour cet hiver : un chez le prince de Neuchâtel, un chez l'archichancelier, un chez le comte Marescalchi. Il y aura chaque semaine du carnaval un grand bal paré ; ces bals seront donnés par la reine Hortense, la princesse Pauline, le prince de Neuchâtel, le ministre de la Police, le ministre de la Guerre, le ministre des Relations extérieures et le ministre de l'Intérieur. On invitera à ces bals toute la Cour et les étrangers présentés.**

Désormais, personne ne pourra être admis aux cercles et théâtres de la Cour et a ces bals parés qu'avec des habits de soie. Il ne doit y avoir aucune exception pour les hommes, soit français, soit étrangers, quelque emploi, militaire ou civil, qu'ils occupent, si ce n'est seulement les officiers de service près de l'Empereur et près de l'Impératrice qui seront revêtus de l'uniforme ou du costume qui leur appartient. On pourra en prévenir dans les billets d'invitation, et ensuite on le mettra dans les journaux.

A la réflexion, l'Empereur exempte encore les officiers de la Garde, les officiers généraux employés à Paris et les officiers de la garnison, [comme étant toujours de service](#), et parce qu'il ne veut pas, ou leur imposer une dépense au-dessus de leurs moyens, ou priver les grands bals des danseurs les plus assidus, mais tous les autres y sont soumis. On voit Augereau en habit vert, brodé d'or, avec veste et culotte de satin blanc, Ney et Junot en babils gorge de pigeon, brodés de fleurettes de couleur, et comme, avec l'habit habillé, on pense qu'il faut la poudre, certains s'attachent une fausse queue avec une bourse au colloïde l'habit. Les premiers soirs, c'est une mascarade où quiconque est soldat se sent ridicule ; mais l'Empereur veut [faire gagner les manufactures de Lyon](#). Il ordonne, et l'on se soumet. C'est encore là quelque chose de la Révolution qu'il abolit ; quelque chose des Bourbons qu'il ramène, car, dans cette cohue de courtisans vêtus à l'ancienne mode, comment distinguer des ci-devant émigrés, autrement qu'à leur air emprunté, les hommes qui ont élevé l'Empire et qui, par leur épée où leurs conseils, en soutiennent l'édifice ?

Malgré la grossesse avancée de l'Impératrice, c'est, tout le mois de janvier, les spectacles à l'ordinaire, sur le théâtre de la Cour et sur celui des Petits appartements, les chasses aux petits environs, à Boulogne, à Vincennes, à Fréminville, les audiences et les présentations du dimanche, et, après le spectacle, le grand cercle. Celui-ci est interrompu le 26, l'Impératrice ne supportant plus de rester debout si longtemps. En février, elle assiste, en domino, aux grands bals masqués ; le Dimanche gras, elle vient encore à la chapelle pour la messe ; mais, le lendemain, le *Moniteur* annonce qu'entrant dans le neuvième mois de sa grossesse, [Sa Majesté ne sortira plus de ses appartements](#).

C'est ici formule d'étiquette pour dispenser des cérémonies, car Marie-Louise sort encore en voiture jusqu'au 4 mars et, si elle se tient dans ses appartements, l'Empereur s'ingénie pour l'y distraire. C'est presque chaque soir petit spectacle ou bal intime ; nulle relâche et point un seul tête-à-tête. Sans doute ce n'est point toujours aussi, brillant que le Mardi gras 26 février, mais l'exemple peut être cité.

Il y a, ce soir-là, d'invités, pour neuf heures et demie, cent quatre-vingts hommes et cent dix femmes, [toutes personnes venant habituellement aux cercles de Sa Majesté](#). Si l'on arrive masqué, l'on se fait reconnaître dans le vestibule, par un fourrier du Palais ; si non, l'on a apporté son domino, et l'on s'habille et se masque dans les pièces de l'entresol, où l'on trouve beaucoup de costumes à choisir. On danse dans la Salle à manger de stuc et dans la Galerie, où sont deux orchestres et, d'abord il n'y a d'ouvert que ces deux pièces et le Salon jaune ; mais partout les meubles sont enlevés et remplacés par des banquettes. A dix heures et demie, Leurs Majestés prévenues arrivent masquées dans le bal ; on avance une chaise pour l'Impératrice, et les quadrilles font leur entrée : d'abord, celui de la reine Hortense, puis celui de la princesse Pauline ; enfin, celui de la princesse de Neuchâtel. Que représentent-ils ? Pour celui de Pauline, qu'a composé Despréaux, il n'a pas fallu moins de huit répétitions, et c'est un ballet véritable, dont Lefebvre a arrangé la musique, dont Abraham a montré les danses, dont Joly, violon répétiteur, et Michel, prévôt de danse, ont surveillé l'exécution. On y voit les Signes du Zodiaque figurés par MM. de Talhouët, de Belissen, de Grammont, Dumanoir et autres chambellans, Bacchus, que fait M. de Montbreton, et un guerrier étincelant, quelque Mars, en la personne de M. le comte de Noailles. Mars a un costume de 730 francs, avec

cuirasse, tonnelet, maillot, ceinture, baudrier, étincelants de paillettes ; mais son budget n'en a pas souffert ; c'est Vénus qui paye.

Les quadrilles exécutés, l'on ouvre le Salon bleu et là Salle de billard, ce qui permet de circuler ; par l'escalier qui est à l'extrémité de la Galerie, ceux qui veulent monter à l'entresol changer de costume, car, dès qu'on est reconnu sous le masque, il faut se transformer, et le propre d'un beau bal est de mettre à la disposition des invités autant de travestissements qu'ils en peuvent désirer. Vers une heure, il est permis de se démasquer. A une heure et demie, sur l'ordre de l'Empereur, le souper est servi par petites tables dans la Salle des Gardes et dans l'appartement de la dame d'honneur. A peine le temps de manger ; à deux heures, l'appartement doit être libre.

A partir du 4 mars, l'Impératrice, qui ne supporte plus la voiture, vient, par les beaux jours, prendre l'air sur la terrasse du Bord de l'Eau qu'on a fermée au public ; mais il faut y arriver du Palais, et la foule qui s'amasse est telle que l'Empereur ordonne à Fontaine de faire immédiatement, sans interrompre la circulation publique, un passage souterrain qui mette les appartements en communication avec la Terrasse et empêche le public d'approcher des fenêtres de l'Impératrice du côté du jardin ; précaution tardive : le souterrain, malgré tout le zèle de l'architecte, ne pourra être terminé avant quinze jours ; il n'en sera pas moins utile. Jusqu'à la fin, il y a spectacle dans les Petits appartements : le 12, l'Empereur veut y entendre *Mahomet II*, de Baour-Lormian, dont la première représentation a eu lieu aux Français deux jours auparavant, mais le petit théâtre ne se prête point aux scènes tragiques, et lorsque le Padschah paraît, sa suite et son armée se composent d'un janissaire. Talma appelle cela *une lecture habillée*, et, convaincu qu'on ne regarde que lui, il tient que c'est assez qu'on le voie, mais tout le monde n'en tombe pas d'accord. Les petits opéras-comiques à trois ou quatre personnages conviennent mieux et, comme le grand-duc de Wurtemberg, toujours empressé, est arrivé le 15 pour assister aux couches de sa nièce, on compte, le 19, lui en offrir le divertissement ; mais lorsque, à huit heures, les personnes invitées outre le service arrivent dans les appartements, elles voient la duchesse de Montebello sortant avec sa robe de jour de l'Appartement intérieur. Elle annonce que Sa Majesté commence à sentir les douleurs et que le spectacle n'aura pas lieu ; pourtant les dames doivent rester, par un espoir un prompt dénouement. Les dignitaires et les officiers désignés pour assister aux cérémonies de la naissance courent chez eux pour changer leurs habits de cour pour leurs costumes et leurs uniformes. Les absents reçoivent un exprès de la dame d'honneur les invitant à *se rendre sans retard chez S. M. l'Impératrice, en costume comme le dimanche à la messe*. Bientôt, une foule encombre silencieusement, en posture d'étiquette, les appartements du rez-de-chaussée resplendissants de lumière. À minuit, on sert à souper, *ce qui est contre l'usage*. Toute la nuit, les douleurs continuent, et l'Empereur la passe entière dans la chambre à coucher, *promenant l'Impératrice par le bras*. A six heures du matin, les douleurs se calment ; l'Impératrice s'endort ; on congédie tout le monde ; l'Empereur remonte chez lui, réclame son bain, s'y met aussitôt et s'y fait servir à déjeuner. Moins de deux heures après, Dubois, l'accoucheur, se fait annoncer. Les douleurs sont revenues plus fortes ; le dénouement est proche. En hâte, on court prévenir les dignitaires dont l'assistance est requise. La dame d'honneur, la dame d'Atours et la gouvernante sont à leur poste dans la chambre, ainsi que les femmes des diverses couleurs, mais Madame n'est pas arrivée ; dans le Salon des Grâces, où doivent se réunir les princes et princesses de la Famille, il n'y a qu'Eugène et le grand-duc de

Wurtzbourg, tous deux logés aux Tuileries ; dans le Salon de billard, qui est pour les princes grands dignitaires, seulement Cambacérès et Berthier ; mais, dans le Salon de l'Impératrice, la foule commence à affluer. Une heure se passe. Marie-Louise, qui a toujours redouté ce terrible moment, qui avouait un **secret mouvement de crainte, car**, écrivait-elle à Mme de Colloredo, **vous connaissez mon peu de courage**, est à présent dans une angoisse mortelle. Avec cette intuition qu'ont les malades, elle sent que, malgré la présence de Corvisart, d'Yvan, de Boyer et de Bourdier, Dubois a perdu la tête ; elle a entendu que l'enfant se présente mal ; elle voit qu'on va se servir du forceps, elle se croit sacrifiée, elle pleure, elle se désespère et, bien plus qu'aux paroles de l'Empereur, elle s'attache aux exhortations de la duchesse, qui ne l'a point quittée, lui tient les mains, lui raconte ses couches, lui dit que c'est toujours ainsi ; Lé travail dure vingt-six minutes. Napoléon n'y a pu tenir : il s'est retiré dans le cabinet de toilette, d'où, à chaque instant, il envoie une femme savoir où l'on en est. A neuf heures, la tête de l'enfant paraît. L'Empereur se précipite. Selon le cérémonial arrêté, le prince archichancelier averti entre dans la chambre, ainsi que le vice-roi et le grand-duc. La gouvernante, qui a reçu l'enfant, le présente à Cambacérès qui, tout de suite, passe dans le Salon de l'Impératrice et dicte l'acte de naissance au secrétaire de l'état civil de la Famille. L'acte a pour témoins Eugène et le grand-duc, et il est signé par l'Empereur, puis par des membres de la Famille à mesure qu'ils arrivent. Marie-Louise, enfin rassurée, s'est endormie.

VI. — L'EXISTENCE DE MARIE-LOUISE.

Relâche dans la Vie de l'Empereur. — L'Existence de Cour pareille, mais un peu plus de travail. — Les Relevailles. — Vie tranquille à Saint-Cloud. — Habitudes que prend l'Impératrice. — Se n Lever. — Ses Lectures. — La Religion. — Les Fleurs. — Les Gravures. — La Peinture. — Prud'hon. — Isabey. — Goûts en Art. — Les Médailles. — La Musique. — Paër. — Les Petits Jeux. — Les Gâteaux. — L'Équitation. — L'Amitié. — La Duchesse de Montebello. — Son caractère. — Son attitude à la Cour. — Ses amitiés, ses haines. — Influence décisive qu'elle exerce sur Marie-Louise.

Le soir du mariage, M. de Metternich, dînant dans la salle de la section de l'Intérieur où l'avait recueilli Regnaud (de Saint-Jean d'Angély), s'avancait sur le balcon, un verre de Champagne à la main, et criait à la foule amassée sous les fenêtres : **A la santé du roi de Rome !** Voici que le roi de Rome est né, et cet événement, que Napoléon s'est plu à considérer comme devant compléter ses destinées, affermir sa dynastie, et, pour tout l'avenir, perpétuer ses desseins, va, dans la vie de Marie-Louise, produire des résultats inattendus. Ce n'est pas que l'Empereur ne se montre pas reconnaissant et attendri du fils qu'il lui doit, ce n'est pas qu'il ne l'entoure de ses soins et ne multiplie ses attentions à l'infini. Lorsque Dubois lui a demandé qui il devait ménager de la mère ou de l'enfant, il n'a point hésité à lui crier : **Sauvez la mère ! Traitez-la comme une bourgeoise de Saint-Denis !** ; à présent, les cadeaux qu'il lui fait sont dignes de sa joie, ses visites sont si fréquentes, ses effusions si bruyantes, que la garde, Mme Biais, est obligée d'y mettre ordre ; mais celle habitude de vie commune que, depuis un an, il avait prise avec Marie-Louise, se trouve rompue, et, comme on l'a vu par l'exemple de Joséphine, il est essentiellement d'habitude. A présent, il déjeune et dîne seul dans son appartement d'honneur, admettant à son repas du matin les hommes à qui il a affaire, sans se soucier s'ils ont ou non des entrées. S'il donne du temps aux audiences où il reçoit les félicitations de la Cour et des grands corps de l'Etat, il en donne bien davantage aux conseils qui recommencent, aux grandes parades qui ne sont plus de pure étiquette, mais d'utilité pratique, aux affaires qui ne souffrent plus de remise. Il se désaccoutume de cet esclavage auquel il s'était volontairement prêté ; l'homme se retrouve en quelques passagères fantaisies, d'autant que Dubois lui a affirmé que Marie-Louise ne saurait, sans danger pour sa vie, avoir d'autres enfants ; le souverain se ressaisit en la continuité de desseins trop longtemps interrompus ; le général se remet à préparer ses moyens d'action, car, dès ce moment, la guerre avec la Russie apparaît inévitable.

Sans doute, l'existence de cour, telle qu'il l'a surtout organisée depuis un an, absorbe des heures précieuses, et, au dehors, il ne semblerait pas que rien soit changé, tant on voit l'Empereur assidu aux offices de la Semaine sainte, aux audiences des envoyés extraordinaires, aux cercles diplomatiques, aux chasses, aux cérémonies de tous ordres, mais le temps qu'il donne presque entier au travail, il le donnait ci-devant à sa femme ; la proportion est renversée ; de plus, par un sentiment qu'on a déjà remarqué, s'il a voulu que le public ne pût conserver aucun doute sur la légitimité de son fils, il lui déplait qu'on entre dans

des détails sur la santé de l'Impératrice : à dater du 20 mars où les médecins annoncent officiellement [que la révolution du lait s'est opérée chez Sa Majesté avec les symptômes les plus heureux](#), il n'est plus publié de bulletin. Sans doute ordonne-t-il qu'on célèbre, par les cérémonies d'usage, la convalescence de l'Impératrice, mais on dirait qu'il est impatient d'en finir ; on le serait à moins, car cela prend huit jours.

Le 13 avril, qui est le samedi de la Semaine sainte, Sa Majesté étant sur sa chaise longue, dans sa chambre à coucher, reçoit les félicitations des dames du Palais de service ordinaire et extraordinaire, du chevalier d'honneur, du premier écuyer et du premier aumônier : [elle cause un moment avec ces personnes, puis elle leur fait un signe de tête, après lequel elles se retirent](#). Le 10, c'est le tour des princesses, qui entrent toutes à la fois et qui peuvent s'asseoir à droite et à gauche de la chaise longue, qu'entourent les dames de grand et de petit service ; mais la dame d'honneur n'a fait disposer de fauteuil ni pour Madame, ni pour les reines, qui se retirent fort mortifiées ; les princes viennent après, ne s'assoient pas et se retirent sur un signe de tête ; puis les dames du Palais, les grands dignitaires, les grands officiers, les chambellans et les écuyers, introduits par les premières femmes et présentés par la dame d'honneur, passent en faisant une première révérence dès la porte, une deuxième en approchant de la chaise longue, une troisième en se retirant par la porte du boudoir. Encore des révérences, le 16, par les femmes des grands officiers de la Couronne et de l'Empire, les ministres, les cardinaux, les grands aigles ; le 17, par toute la Maison impériale et les maisons des princesses ; le 18, par le Corps diplomatique. Déjà, le 17, l'Impératrice est venue à pied, par le passage souterrain, sur la terrasse du Bord de l'Eau, et le lendemain, elle a fait une promenade en voilure jusqu'au bois de Boulogne, quoiqu'elle n'ait point encore été relevée, ce qui est d'étiquette [pour pouvoir sortir](#). Mais on est embarrassé pour ces relevailles : les fera-t-on en grande cérémonie, sans cérémonie mais dans la chapelle, avec moins de cérémonie encore, dans la Galerie ? Il faut se décider, car les médecins ordonnent l'air de la campagne et l'on doit tantôt partir à Saint-Cloud. Le 11 avril, l'Empereur, après avoir bien retourné les divers projets, a écrit : [Approuvé les relevailles de l'Impératrice avant d'aller à Saint-Cloud et sans cérémonie](#), mais il a compté sans les révérences, qui prennent la semaine. C'est seulement le 19 qu'on peut, procéder. Dans la grande salle à manger du rez-de-chaussée, — substituée à la Galerie où Ton joue la comédie, — un autel est dressé, en face duquel un fauteuil avec prie-Dieu que flanquent, à droite et à gauche, deux petites crédences pour les offrandes, L'Impératrice, en robe de cour, précédée des huissiers, des pages, des maîtres des Cérémonies, des officiers du service ordinaire et extraordinaire en costume, des dames d'honneur et d'Atours portant les offrandes., suivie du chevalier d'honneur, du premier écuyer et des dames du Palais, se rend, par les Appartements, à la salle à manger où, à la porte, le premier aumônier, M. de Rohan, lui présente l'eau bénite. Après qu'elle s'est agenouillée à son prie-Dieu pour une courte prière, l'aumônier s'approche et lit les paroles du rituel. Après l'oraison *Omnipotens Deus*, la dame d'honneur et la dame d'Atours remettent à l'Impératrice, pour la bénédiction, le cierge incrusté de treize pièces d'or et le petit pain posé sur un plat d'or. Puis, l'officiant récite les prières des relevailles, l'Impératrice tenant le cierge à la main et ayant le pain devant elle. Les offrandes reposées sur les crédences, M. de Pradt dit la messe, et, à l'offertoire, l'Impératrice fait l'oblation en cortège et baise la patène. Après la messe et la prière, on rentre dans les Appartements, où l'on se disperse. Rien donc des cérémonies de jadis, rien de

cette populaire action de grâces que venait rendre à Notre-Dame, agenouillée aux dalles comme la plus humble bourgeoise de la Cité, la Reine d'autrefois, et qu'elle portait ensuite à Sainte-Geneviève, devant les reliques de la patronne de Paris ; rien de cette promenade glorieuse à travers les rues étroites delà Montagne, sentiers fangeux qui, pour un jour, se faisaient royaux ; rien du festin paternel à la maison de Ville ; tout se passe entre gens titrés, à l'intérieur du Palais, et, pour le peuple, qui ne demande qu'à acclamer le fils de son empereur, c'est assez qu'on lui ait, par des coups de canon, donné part de son heureuse naissance !

Désormais, on peut venir à Saint-Cloud, et le 20, durant que l'Empereur chasse à Saint-Germain, l'Impératrice y arrive et s'installe. La vie reprend telle, extérieurement, qu'aux précédents séjours, avec autant d'étiquette et seulement moins de divertissements. Sauf le dimanche, où il y a grande audience après la messe, dîner de famille et parfois concert dans les Grands appartements, et le jeudi, où, pour le Corps diplomatique et les personnes présentées ; il y a spectacle, les plaisirs consistent en deux chasses, le mardi et le samedi, et, quelquefois, le soir, un peu de musique devant les rares personnes ayant reçu des entrées et, par faveur d'exception, les officiers et dames de service,

Cette vie unie et tranquille convient tout à fait à Marie-Louise, à condition qu'elle ait l'Empereur près d'elle. *Si cela est possible*, écrit-elle à son père, *mon tendre amour pour mon époux a encore grandi depuis le moment de la naissance de mon fils : les preuves d'attachement qu'il m'a données durant tout ce temps me resteront inoubliables et, encore maintenant, me remuent jusqu'aux larmes quand j'y pense ; elles m'auraient à tout jamais attachée à lui si ses bonnes qualités ne l'avaient fait déjà*. En effet, rien de plus calme, de plus tranquille et de plus intime que l'existence qu'ils mènent, mais la somme de travail que Napoléon fournit alors est telle que, s'il donne à sa femme tous les moments dont il dispose, ces moments sont relativement courts. Faisant lit à part et éveillé de grand matin, il travaille jusqu'à neuf heures, où a lieu son lever ; seulement, ensuite lorsqu'il déjeune seul sous les marronniers devant le Palais, l'Impératrice le rejoint et on lui apporte le roi de Rome, qu'il caresse, avec lequel il joue, qu'il porte sur son bras, en qui il se cherche et croit se retrouver.- Presque tout de suite, il se remet au travail jusqu'à quatre heures, où il fait, avec l'Impératrice, une promenade en calèche ou à cheval, lorsqu'il ne chasse pas. Il est de retour avant six heures, travaille jusqu'au dîner, qui est à sept heures et qu'il prend seul avec l'Impératrice ; ensuite, la soirée, avec les personnes qui ont reçu les entrées particulières, finie avant dix heures où il descend travailler une grande partie de la nuit.

Il y a donc ici, pour Marie-Louise, de longues heures, non de solitude, car toujours quelqu'un est près d'elle, mais de vie séparée qu'il faut employer : l'enfant y joue un rôle infiniment médiocre ; il est à la gouvernante, dont il ne peut être éloigné d'un instant, et ce n'est pas lui qui y apporte une distraction ou une occupation. Quelle va donc devenir l'habitude de l'existence pour l'Impératrice, habitude qui ne pourra que se rendre plus forte à proportion que Napoléon s'éloignera davantage ? Car si, en 1811, sa femme l'accompagne dans ses voyages et si elle réside seulement quatre-vingt-quatorze jours à Saint-Cloud, en 1812, elle y passera cent quatre-vingts jours, et cent seize à Paris, où,

avec plus de monde, de cour et de fêtes dans les premiers mois, ce sera presque la même vie. En 1813, elle aura cent onze jours des Tuileries et cent quatre-vingt-dix-huit de Saint-Cloud, avec une vie toute pareille. C'est donc là le cadre où l'on doit de préférence se la représenter pour trouver ses occupations, ses distractions, sa vie. A peu de chose près, c'est celle qu'elle menait, toute jeune fille, à Laxenbourg et à Schœnbrunn, avec une liberté peut-être moindre, l'absence de cette intimité familiale qui en faisait le charme et qui, dans les pires journées de la monarchie, offrait un refuge et présentait une consolation. Son temps, réglé à la minute, s'écoule avec une monotonie de couvent. A huit heures, les femmes rouges entrent dans sa chambre, ouvrent, les rideaux et à demi les persiennes, et lui apportent les journaux qu'elle parcourt. Pas de journaux étrangers, aucun d'Allemagne ou de Vienne : le *Journal de Paris*, les *Petites Affiches*, les *Anciennes Petites Affiches*, le *Mercure*, tant qu'il paraît, le *Courrier de l'Europe*, le *Journal des Modes et des Dames*, et la *Gazette de France*, voilà à quoi elle est abonnée. Elle déjeune dans son lit, avec du café ou du chocolat et quelque *kuchen* à la viennoise, que le pâtissier Lebeau a appris à faire. A neuf heures, toilette avec les femmes noires, sous la surveillance des femmes rouges, quelquefois conférence avec Mme de Luçay, mais fort courte ; visite du roi de Rome, encore plus brève. Ensuite, les devoirs, qu'interrompent seulement le déjeuner prolongé avec Mme de Montebello et les promenades. L'Empereur absent, c'est encore avec Mme de Montebello qu'elle dîne et qu'elle attend les entrées.

Elle prend du temps pour lire, car elle a le goût de s'instruire, mais, parmi ses entours, qui la guidera dans le labyrinthe de cette littérature immense, touffue à l'excès, où la mode joue un tel rôle et où, pour l'ordinaire, les livres qui obtiennent le plus grand succès sont ceux qui ont le moins longtemps à vivre. L'Empereur, a-t-on dit, voulant qu'elle prît une idée de la délicatesse des sentiments et des usages de la Société, lui a remis les deux volumes d'*Hippolyte, comte de Douglas*, par Mme d'Aulnoy, et les quarante-deux tomes des *Contemporaines*, de Restif. Aux romans, Napoléon ne s'entend guère, mais, en prenant l'anecdote pour authentique, ce n'est là qu'un accident. De fait, il s'inquiète peu de ce que lit sa femme et, s'il indique quelques livres, il ne donne aucune direction. Marie Louise prend celle qui lui plaît. Or si, à des moments, on lui trouve une fringale inexplicable de certains auteurs, si on la voit dévorer, dans le seul mois de juin 1810, dix-huit volumes de Mme de Genlis, — les trois d'*Alphonsine ou la Tendresse maternelle*, les deux d'*Alphonse ou l'enfant naturel*, les deux de *Bélisaire*, les deux du *Siège de la Rochelle*, les quatre d'*Adèle et Théodore*, les cinq des *Annales de la Vertu*, — le choix qu'elle fait est meilleur d'ordinaire : sa bibliothèque, qui est telle qu'une femme la compose pour son usage, non telle qu'elle la reçoit d'un bibliothécaire ou d'un libraire, révèle des goûts, des tendances d'esprit, des buts d'instruction et d'amusement, dont il faut tenir compte.

De livres de piété, une dizaine seulement, entre lesquels, à part, un missel orné de miniatures du début du XVI^e siècle, provenant de la bienheureuse Marguerite de Lorraine, son ancêtre ; puis, un *Livre de Messe pour tous les jours de l'année*, des *Entretiens sur les souffrances de N.-S. J.-C.*, des *Catéchismes*, des *Bibles de la Jeunesse*, des *Livres de prières pour la Jeunesse*, le littéral d'une religion balbutiée, celle de Marie-Louise, restée en ceci, comme presque en tout, très enfant, attachée à sa confession au point que la renier lui semble le pire des crimes et que, lorsque Bernadotte se déclare protestant pour se rendre accessible au trône de Suède, elle s'écrie : [Comment ! ce scélérat quitte son Dieu](#)

pour une couronne ? Jamais aucun des miens ne se fut prêté à cela ! mais, n'y portant ni une instruction profonde, ni une dévotion minutieuse, ni les scrupules de conscience auxquels on pourrait s'attendre. Les eut-elle, l'Empereur y mettrait bon ordre. Il lui a laissé pour premier aumônier *ad honores* le prince de Rohan, parce que ce Rohan, si déconsidéré qu'il soit, est d'une noble représentation ; il ne s'est pas autrement enquis des chapelains qui disent la messe, mais il lui a donné pour confesseur l'homme du clergé de France en qui il a pris la plus grande assurance : Duvoisin, évêque de Nantes, l'auteur du *Traité sur la Tolérance*. C'était, a-t-il dit, le plus ferme soutien de nos idées gallicanes. C'était mon oracle, mon flambeau ; il avait ma confiance entière dans les matières religieuses. Docteur en Sorbonne, jadis promoteur de l'Officialité de Paris, grand vicaire et chanoine de Laon, déporté en Angleterre en 1792, puis, ayant rejoint son évêque, Mgr de Sabran, mêlé intimement à sa vie et aux derniers actes épiscopaux de son exil, Duvoisin avait été presque à son retour d'émigration, nommé à l'évêché de Nantes, et sa conduite avec les constitutionnels, comme ses efforts pour amener une conciliation avec le Pape, avaient été singulièrement appréciés de l'Empereur. Il me rendait réellement catholique, a-t-il dit, par la sagesse de ses raisonnements, son excellente morale et sa tolérance éclairée. Marie-Louise le consulte sur l'obligation du maigre. A quelle table mangez-vous ? lui demande-t-il. — A la table de l'Empereur. — Y commandez-vous ? — Non. — Vous n'y pouvez donc rien. Le ferait-il lui-même ? — Il est à croire que non. — Soumettez-vous alors et ne provoquez pas un sujet de scandale. Votre premier devoir est de lui obéir et de le faire respecter ; vous ne manquerez pas d'autres moyens de vous amender et de vous priver aux yeux de Dieu. Même solution pour une communion publique dont Marie-Louise était tentée pour le jour de Pâques. Moyennant quoi, l'on se demande par quelles pratiques publiques, hormis la messe dominicale fort abrégée et quelques offices de Noël et de la Semaine sainte, l'Impératrice marque sa soumission aux commandements de l'Eglise. Mais il a fallu qu'elle choisît. A Napoléon, de telles pratiques paraîtraient fanatiques : outre qu'il les estime inutiles, il les trouverait dangereuses pour sa politique. Ce seraient, dans le ménage, comme il l'a dit, des querelles sans fin et une complète désunion. Ne vaut-il pas mieux dès lors — en admettant qu'elle persévère — que Marie-Louise fasse ses dévotions dans son appartement intérieur ?

Avec les livres de religion, Marie-Louise a apporté de son pays quantité de livres élémentaires en allemand, en italien et en français : grammaires, précis, dictionnaires, histoires générales. Pour les langues, on a vu qu'elle en a beaucoup appris, et si elle ne parvient guère, en français, à se corriger de l'accent qu'elle a et des germanismes qu'elle commet ; si, jusqu'à la fin, elle dit : Napoléon qu'est-ce que veux-tu ; si, pour parler, bien plus que pour écrire, elle éprouve des difficultés ; si elle ignore des mots familiers et populaires qui sont, au fait, de l'argot, quelle Française de ce temps connaît aussi correctement l'allemand, et, pour une étrangère qui n'a jamais résidé en France, Marie-Louise ne fait-elle pas ses preuves de bonne éducation ? Sa tante, Marie-Antoinette, était fort loin d'en être là lorsqu'elle arriva en France. Seulement, comme elle a peu d'occasions de parler l'allemand, elle en oublie l'orthographe, et, en Autriche, on lui reproche ses gallicismes. Elle parle convenablement l'italien, et si, à Paris, elle n'a que faire du hongrois, elle saurait, à l'occasion, placer quelques mots en espagnol ; mais, à la cour de l'Empereur-Roi, hors le français et l'italien, point d'affaires.

L'instruction de Marie-Louise, sans être profonde, est singulièrement étendue et variée, car, en dehors des généralités, elle a pris des notions particulières et détaillées sur l'histoire et la géographie de l'Autriche, de la Hongrie, de la Bohême, de l'Italie et de chacune des possessions de sa maison ; elle en est mieux avertie que de la France ; n'est-ce pas naturel et simple, et qui penserait ailleurs à le lui reprocher ?

Il semble que, de préférence, elle se soit attachée à l'ornithologie, l'arboriculture et la botanique. Elle a quantité de livres sur ces branches d'histoire naturelle, livres d'études et non livres d'images. Au reste, elle aime infiniment les fleurs : c'est le premier goût qu'elle ait laissé voir aux dames envoyées au-devant d'elle à Braunau. Elle a été accoutumée à en voir tout le temps autour d'elle, et des plus belles et rares. Les serres de Schœnbrunn, pillées en 1809 au profit de Malmaison, sont célèbres, mais mieux vaut encore, pour l'agrément des yeux, cet art familier et pratique, si couru en Autriche, des jardins de fleurs. Mme de Luçay avait eu soin d'avertir que la nouvelle Impératrice semblait désirer que ses appartements fussent constamment fleuris. On n'en tint pas compte d'abord, puis l'on demanda administrativement un devis à l'Intendant des Parcs, Jardins et Pépinières, lequel dé-, montra que, pour organiser un service de fleurs dans les différents palais, il ne fallait pas moins de 14.460 francs par année, sans compter une centaine de mille francs de frais d'installation. L'Empereur, qui pourtant avait payé d'autres serres et bien plus chères, ne voulût point entrer dans cette dépense, et, à partir du milieu de 1811, Mme Bernard, la bouquetière célèbre, se chargea de fleurir les appartements, même à Saint-Cloud, moyennant quelque trois mille francs par année (1.524 francs en 1811, 3.056 en 1812, 3.606 en 1813). Qu'on joigne de menus achats de graines à Vilmorin et à Worshelm, de Haarlem, et de médiocres gratifications aux garçons jardiniers de Saint-Cloud et de Meudon, c'est tout ce qu'il en coûte — et Marie-Louise le paye de sa cassette. Pour le goût des oiseaux, elle le développe plus tard, presque à la fin, mais encore n'entraîne-t-il pas. Qu'on n'aille pas davantage comparer sa volière à celle de Joséphine. Sa facture chez Réaux, l'oiselier, s'élève à 1.250 francs en 1813 et 1.654 francs en 1814.

Pourtant, à l'ornithologie comme à la botanique, elle a porté son attention et ses scrupules, mais, si elle jouit des fleurs, c'est intimement et sans qu'elle le proclame et l'affiche ; si elle étudie ses oiseaux, c'est sans qu'elle les montre aux passants. Le sérieux de son esprit cherche des notions plus que des plaisirs, et elle ignore qu'en France on est réputé n'aimer que ce dont on parle.

De littérature, à des moments, elle parle, et l'on s'étonne de la trouver si bien informée. Un jour, à Cherbourg, en 1813, Rœderer cite devant elle un livre de Salgues qui vient de paraître et en estropie le titre. L'Impératrice le reprend et dit : *Il est intitulé : De Paris, de ses mœurs, de la littérature et des philosophes*, et, modestement, elle ajoute : *Je ne l'ai pas encore lu*. Combien de Françaises à sa place s'en donneraient les gants ! Les livres qu'elle fait acheter elle les lit, et non pas seulement les romans de Chateaubriand, de Mme de Genlis, de Mme de Flahaut, de Mme de Montolieu, de Miss Burnet, de Miss Edgeworth et Anne Radcliffe, mais les poèmes de Delille, de Legouvé, de Parny et de Millevoje ; elle reprend les classiques allemands, français et anglais ; elle veut toutes les pièces des théâtres d'ordre, les anciennes et les nouvelles, et si elle reçoit en hommage, dans d'ingénieuses reliures, les brochures et les poèmes d'actualité, si, comme de juste, sa bibliothèque s'augmente des grands ouvrages imprimés à l'Imprimerie impériale, elle ne néglige nul des beaux livres publiés par souscription : elle s'inscrit des premières pour les quatre volumes in-folio de

Solvyns : *Les Hindous*, pour *les Costumes français*, de Rathier, et pour *les Fastes du Peuple français*, de Ternisien d'Haudicourt. Elle n'a pas de libraire attitré ; souvent elle s'adresse aux éditeurs mêmes ; mais Rousseau, de la rue Grange-Batelière, lui fournit à lui seul, en quatre années, pour 28.630 francs de livres ; Barbier, le bibliothécaire de l'Empereur, en achète pour 2.968 francs, et elle a encore des comptes chez Chamerot, Treuttel et Wurtz, Guillaume, Nozeran, Lenormand, Didot, Dentu, Grabit, Rosa, Gouillet, Neveu, Collignon. Sans doute, de ces livres beaucoup partent pour Vienne, surtout des chers, des livres à gravures, mais la plupart sont fournis en double ; les reliures, exécutées pour l'Impératrice par Simier et Bozérian, sont d'une beauté qui ne laisse aucun doute sur le goût qu'elle y porte et sur le soin qu'elle y met.

De même s'attache-t-elle personnellement aux gravures et en achète-t-elle infiniment. Lorsqu'elle donne à Godefroy 2.084 francs pour des épreuves de son portrait, c'est d'obligation, mais, chez Roland et chez Artaria, c'est, chaque année, des factures de sept à huit mille francs, et elle ne prend pas, chez Artaria, de Vienne, des estampes qu'elle y renverrait. Elle veut les portraits qui paraissent des personnages qu'elle connaît ou qu'elle peut rencontrer ; elle veut les vues des paysages qui lui étaient chers, les représentations des costumes qui lui sont familiers, puis, elle se plaît aux gravures sentimentales ou gracieuses et en emplit des cartons.

Ne sont-ce pas ainsi des modèles qu'elle cherche ou des coloriages qu'elle prépare, car son goût de peindre est toujours le même, et, malgré la présence aux leçons de l'obligatoire femme rouge, elle y est assidue et y fait des progrès. L'odeur d'essence, il est vrai, déplaît à l'Empereur, qui ne peut la supporter, et, comme il vient souvent dans l'appartement, c'est du pastel que Marie-Louise se contente d'abord, mais elle revient ensuite à l'huile, et finalement s'adonne à l'aquarelle.

Le premier maître qu'on lui donne, qui l'a choisi ? Comme s'il s'agissait d'un ouvrier de métier qu'on embauche à la Grève, Duroc, dès le 5 avril 1810, a ordonné à Denon d'envoyer à Compiègne [un professeur qu'il adressera à Mme de Montebello](#). C'est Prud'hon qu'envoie Denon, et peut-on croire, que Prud'hon convient pour une telle place ? Certes, signalé dès 1797, par une Allégorie relative à Bonaparte, généralissime des armées françaises, que Picot a gravée, il a été chargé de décorer l'hôtel Chantierine, et, depuis lors, les travaux chez le Consul ne lui ont pas manqué : plafond pour la Salle des Gardes de Saint-Cloud, portraits de Joséphine et d'Hortense, allégories sur la Paix ; grâce au préfet de la Seine, Frochot, bourguignon comme lui, il est devenu le peintre officiel de la ville, l'ordonnateur artiste de tout ce qui s'y fait : grands tableaux pour les monuments publics, têtes de lettres pour le papier officiel, transparents pour, les fêtes, maquettes pour les statues, médailles pour les cérémonies, modèles pour les meubles, il imagine tout et excelle à tout ; chaque objet qu'il touche, il le transforme et le divinise, portant au plus vulgaire la grâce, la lumière et la beauté ; mais, dans le cours de son existence tourmentée, le fils du maçon de Cluny a-t-il acquis ce qu'il faut d'éducation mondaine et d'habitude des coins pour ne pas choquer une élève impératrice et lui rendre l'enseignement agréable ? Il a l'air emprunté sous l'habit de cour qu'il a dû revêtir, et son chapeau à plumes le gêne autant que son épée. Il ne sait point se rendre amusant, égayer

sa leçon par quelque improvisation spirituelle ou quelque croquis vivement enlevé. Il tient Marie-Louise à copier au pastel une *Vierge* du Guide ou une *Innocence* de Greuze ; il relève avec conscience toutes les fautes, ne comprenant pas que, pour une femme jeune, oisive et prisonnière, la peinture est d'abord un passe-temps. Qu'importerait que, dans les devoirs de l'écolière, le [corrigé du maître perce partout](#), si, profilant des occasions sans nombre qui s'offrent à lui, Prud'hon avait surpris, dans des dessins et des croquis, les altitudes de l'Empereur et de l'Impératrice, les intérieurs du Palais, les scènes familiales, les personnes de l'entourage ? Mais, sauf une jolie tête d'étude d'après Mme de Montebello, deux dessins d'après l'impératrice et trois portraits du roi de Rome, les mieux informés n'ont rien à signaler. La place, pourtant, n'est pas sans agréments. En 1810, Prud'hon reçoit 4.500 francs, 7.499 francs en 1811, 6.442 francs en 1812, 6.000 francs en 1813, mais ce n'est rien près de ce que prend Isabey, qui, poussé par Mme de Montebello et par Corvisart, est bientôt installé comme maître d'aquarelle, en rivalité avec Prud'hon, maître de pastel, Si, de traitement officiel, Isabey ne touche que 3.000 francs, il y joint toutes sortes d'agréments ; il est envoyé à Vienne pour faire les portraits de la famille impériale et reçoit pour ce voyage, de l'Impératrice seule, 16.459 francs ; il se rend l'homme nécessaire qui, à chaque instant, d'un crayon singulièrement preste, adroit et spirituel, croque les scènes d'intérieur, les agrément de quelques touches d'aquarelle et en fait de petits souvenirs intimes que Marie-Louise s'enhardit à signer et dont elle fait des présents. Faut-il raconter les cérémonies, dire le mariage, l'accouchement, les voyages, il est toujours dispos et constamment habile en restant documentaire. D'après son auguste élève, que de portraits ne fera-t-il pas : le portrait en pied où elle apparaît dans tout l'éclat de sa dignité impériale ; le portrait en buste, où, aquarellées. légèrement, les mousselines jouant avec les roses font valoir à souhait la fraîcheur .et l'éclat de son teint ; le médaillon que Ni.tot montera en or, autour duquel, en petites perles fines et en pierres de couleur, on lira : Louise, je t'aime, et que Marie-Louise fera poser à l'écritoire de l'Empereur ; le médaillon que Nitot montera sur une tabatière d'écaillé noire doublée 'd'or et au-dessous duquel Marie-Louise fera mettre les initiales N. L. et la date du mariage religieux : 2 AVRIL 1810. Par centaines, ces portraits, car il en faut pour toute la famille d'Autriche, pour la Maison autrichienne, pour les femmes rouges, et, de Mme de Montebello, presque autant. Certains de ces portraits, Marie-Louise les fait reproduire sur porcelaine par Le Gay ou Mme Jacquotot, d'autres en gravure en couleurs par Monsaldi, en noir par Mécou ; elle se trouve assez satisfaite de son peintre ordinaire pour.ne pas se répandre et elle ne cherche pas d'autre miniaturiste ; une seule fois elle se fait peindre par Jacques, et c'est tout. D'ailleurs, dans ses voyages, elle ne donne pas, aux occasions, comme faisait Joséphine, de tabatières avec son portrait : c'est celui de l'Empereur ou un chiffre de diamants ; cela explique la rareté relative des miniatures.

Pour les grands portraits à l'huile, les portraits officiels, il faut bien qu'elle accepte les deux artistes qui sont en possession de représenter les souverains, Gérard et Robert Lefèvre ; Gérard fait d'elle au moins cinq portraits, sans compter les répétitions, mais on comprend que ce n'est pas là ce qui lui plaît ni ce qu'elle recherche : nul de ces portraits n'est gravé par ses ordres, et cette fortune est réservée à Isabey. A-t-elle si grand tort, et, par cette innocente coquetterie, n'a-t-elle pas fourni d'elle-même le type devenu populaire, le plus flatteur et le mieux accommodé pour faire valoir les agréments de sa personne ? Ne vaut-il pas mieux qu'on la connaisse ainsi que si, s'étant, comme Joséphine,

dispersée à quantité de peintres, elle avait à ce point, multiplié les interprétations diverses de son visage qu'elle mît presque dans, l'impossibilité de le discerner à coup sûr ? De même a-t-elle fait pour ses bustes, et, bien qu'il y en ait d'intéressants par Spalla et Rutzhiel, bien que la statue où Canova l'a montrée symbolisant la Paix ait été en réputation, c'est à Bosio qu'elle a donné la préférence et c'est le buste qu'il a exécuté qu'on reproduit en tapisserie des Gobelins, Encore irait-elle volontiers aux mignons petits bustes d'étagère que font Posch et Treu, de Bâle, et qui sont comme des miniatures sculptées.

Ainsi attirée, elle ne saurait se rendre, pour les arts, une protectrice bien active. Elle achète quelques tableaux au Salon, mais c'est des *Malck-Adel* de Mme Servières, des *Clotilde de Surville* de Laurent ou des paysages à troubadours de Véron ou de Mesplet. Elle se plaît aux fleurs de Redouté qui, en trois ans, reçoit d'elle 14.000 francs, et aux pigeons de Knip de Courcelles, qui a pour sa part 5.760 francs : peinture sèche, précise, formelle, à regarder à la loupe, telle qu'il la faut à des yeux méticuleux, curieux et plus bibelotiers qu'artistes.

Aussi, avec ses goûts, est-il tout naturel qu'elle se porte aux médailles, qui sont aussi des miniatures et qui retiennent doublement l'attention, car elles l'amuse par les figures et l'intéressent par les légendes. Dès son arrivée, Marie-Louise se forme un médaillier pour lequel elle réclame d'abord la série des monnaies anciennes, du double louis de 48 livres au liard de 3 deniers, puis la série des monnaies nouvelles, du double napoléon de 40 francs à la pièce de 1 centime. L'Empereur qui, connaît ses envies, ouvre un crédit spécial pour la frappe en or, à la Monnaie, de toutes les médailles de son règne dont on a les carrés. Denon se procure les médailles qui ont été frappées en Italie ou qui sont des médailles particulières, et, lorsque l'exemplaire est en bronze, **il le fait dorer d'un seul côté pour éviter toute idée, dans la suite, que les médailles aient pu être changées.** Elle veut même les épreuves d'essai des pièces non terminées ; elle veut, outre la collection en or, deux autres collections en bronze ; elle s'attache à son médaillier au point que, en pleine crise, le 15 mars 1814, elle pense à faire frapper en or, en argent et en bronze, les médailles gravées depuis 1812 qui manquent et que, le 4 octobre 1814, elle fait acheter le complément en bronze des suites qu'elle possède.

La musique l'occupe plus encore que la peinture et semble intéresser davantage ses goûts intimes. Dans chacun des palais où elle réside, en même temps que les petits meubles d'usage, exécutés par ordre de Napoléon sur un modèle uniforme de façon que, où qu'elle aille elle retrouve ses habitudes, elle a une harpe et un piano semblables. Mais elle ne se contente pas des pianos d'Erard et de Pleyel, elle en veut de Broodmann, qu'on fait venir d'Autriche et qu'on habille à la mode de Paris. A Vienne, elle avait Kozeluch pour professeur : à Paris, elle a Paër, qui, directeur du Théâtre de la Cour et compositeur de la Musique particulière de Sa Majesté Impériale et Royale, est tout désigné pour de telles leçons. Il n'en tire pas grand profit d'argent, 1.000 francs à peine par année, mais il touche d'ailleurs près de 50.000 francs, et si la place oblige à des attentions et exige du détail, elle rapporte bien des agréments. Sans doute, Paër doit veiller à ce que Dubois, l'accordeur, ait mis les instruments en état, et si Dubois ne se rend pas à son devoir, **Mesdames les femmes de chambre de Sa Majesté font dire au maître de musique que, n'étant pas arrangé le piano, Sa Majesté n'aurait pas pris sa**

leçon. Porte close donc, et il demande tristement par quel côté il doit se faire annoncer. Sans doute, de sa musique à lui, à peine si l'Impératrice tolère qu'il glisse ses six duos pour piano, ses duettini et ses douze ariettes italiennes ; ce qu'elle aime, c'est la musique allemande telle qu'en ce temps la transforme Beethoven. Au reste, il faut qu'elle soit presque une virtuose, car, dans ses cahiers, que relie Susse et Lafitte, voici, outre les partitions des opéras français et italiens, les œuvres de Steibelt, de Rigel, de Dussek, de Clementi, de Cramer, de Weigl, d'Haydn, de Pleyel, de Wœdel, de Hummel. Pour la harpe, elle a, comme de juste, les fantaisies de d'Alvimare, et elle chante aussi, car, avec les Nocturnes de Blangini, ce sont les airs de Jadin et de Kalkbrenner. Cette musique qu'elle aime et qu'elle exécute, c'est pour elle-même et à elle seule. Plus de ces petits concerts improvisés où les archiducs tenaient chacun leur partie et où, en famille, on se plaisait à exécuter les morceaux célèbres ; ce n'est pas aux Tuileries que Marie-Louise trouvera des concertants ; d'ailleurs, de telles familiarités ne seraient point admises par l'Empereur, qui tolère tout juste Paër, parce qu'il l'a de longue date à son service.

Voilà des heures employées, mais il en reste, et, pour les tuer, rien de mieux que le travail à l'aiguille. L'Impératrice aura une maîtresse de broderie, Mme Rousseau, qui lui enseignera, outre l'art de confectionner des bourses en soie mélangée de fils d'or et d'argent, avec des agréments de paillettes et de perles de verre, celui bien plus rare de broder, sur des dessins compliqués, des écharpes, des baudriers et des ceinturons, où, sur un semé d'étoiles, s'entrecroisent des flambeaux d'hyménée, des carquois, des aigles, des couronnes, que bordent des tiges courant de lauriers et d'oliviers. Une grande artiste, Mme Rousseau, aux prix qu'on la paye, bien plus que Prud'hon, presque autant qu'Isabey : 18.840 francs en quatre ans, sans compter les fournitures de Baugé, marchand mercier, qui, la première année, montent à 5.149 francs et hésitent ensuite entre 1.500 et 2.000 francs.

Enfin, comme dans la salle de récréation d'un pensionnat, on trouve dans le salon de l'Impératrice tous les petits jeux imaginés pour distraire et occuper l'oisiveté : trictrac, dames, solitaires, patiences, trou-madame, l'arsenal des divertissements de couvent, estampes découpées, casse-tête chinois, ces jeux de l'oie que renouvelle sans cesse l'invention des marchands de Paris, et qui, sur des figures diverses interrogent toujours les dés.

Faut-il croire que ce soient là tous les plaisirs de l'intérieur ? Sans doute, pour ce qui est de l'esprit ou ce qui y ressemble, mais, une des occupations majeures et préférées n'a rien à voir avec lui, et c'est tout uniment la gourmandise, manger des bonbons, faire du thé ou du chocolat, passer même parfois à un divertissement plus solide, tel que confectionner une omelette ou pétrir des gâteaux viennois. Chez Marie-Louise, toutes sortes d'ustensiles pour le thé, — sans parler des cabarets en Sèvres qui ne sont pas d'usage, — quantité de ces petites théières de laque noire, de terre brune, jaune ou rouge, où l'on prétend que le thé développe mieux son arôme ; puis, des provisions de thé de toutes les sortes, et Kourakin, qui l'en sait gourmande, la fournit des plus rares thés de caravane. Quant aux chatteries, tout de suite elle connaît les bons endroits ; elle en prend, chaque année, pour plus de 2.000 francs chez Lamotte, chez Lemoine, chez Henrion, chez Terrier ; chaque année, la facture d'Augier, chocolatier ordinaire de la Cour, passe les 500 francs, et il faut encore que Sunau, de Metz, envoie ses mirabelles, et Bessin, de Rouen, son sucre de pommes. Où qu'elle passe, elle s'informe des douceurs, et, si la plus grande partie de ce qu'elle en achète part pour Vienne, il en reste assez pour qu'elle en grignote tout le jour.

On a enfin les plaisirs du dehors. Dans les résidences, l'Impératrice se plaît infiniment à monter à cheval. Comme sa tante, plus elle en a été privée comme jeune fille, plus elle s'y attache comme femme. Marie-Thérèse n'est plus là pour faire des observations, et celles que tente Mme Lazansky ont aussi peu de succès que si elles étaient maternelles. Aussi bien, cela convient à l'Empereur et il le veut. Marie-Louise prend donc, tout de suite au retour d'Anvers, ses premières leçons au manège couvert de Saint-Cloud, et elle a si grand'peur qu'il faut que Napoléon lui tienne la main tandis que l'écuyer conduit le cheval par la bride. Quand elle s'est un peu enhardie, les leçons continuent dans l'allée du Parc réservé, et après le déjeuner, l'Empereur, en bas de soie et en souliers à boucles, enfourche près d'elle un cheval, pousse au galop celui qu'elle monte et rit de bon cœur aux cris qu'elle pousse ; nul danger, car des piqueurs échelonnés dans l'allée, sont prêts à arrêter le cheval s'il courait trop vite. Peu à peu, c'est un goût qui inquiète à Vienne, d'où Mme Lazansky écrit : *J'appréhende qu'elle se fatigue trop et surtout qu'elle monte à cheval avec trop peu de modération.* Après les couches, tout de suite c'est une passion : à Saint-Cloud, à Fontainebleau, à Compiègne, promenades avec l'Empereur ; à Paris, chasses au bois de Boulogne, et quand on ne chasse pas, équitation au parc Mousseaux. L'Empereur absent, cavalcades en compagnie de la dame d'honneur, l'écuyer et les pages suivant, comme de juste. L'Impératrice devient une bonne pratique pour Verdier, qui la fournit de cravachés, et pour Vignon, son sellier.

Les promenades en voitures l'amuse aussi, mais bien moins. Avec l'Empereur, il en est de matinales, presque libres, qui sont charmantes : mais, dès que l'Impératrice est seule, il faut tout l'appareil du service et des escortes. D'ailleurs, à Paris, où peut-on prendre l'air, hormis aux allées droites et poudreuses du bois de Boulogne ? Pour les monuments, après quelques courses où l'Empereur lui en a fait visiter cinq ou six en grande hâte, sans la laisser s'arrêter et s'instruire à son gré, c'est fini. Elle est censée les connaître. En réalité, elle y est aussi étrangère que le jour de son arrivée ; ce n'est pas ainsi qu'on apprend à aimer ce Paris dont il faut prendre l'habitude pour en concevoir la beauté. On a les chasses, assez fréquentes, mais, toujours dans *les petits environs*, Boulogne, Vincennes, Saint-Germain, et pour le tiré, le plateau de Satory et la plaine de Fréminville. On tourne sur soi, et, en prenant beaucoup de mouvement, on ne change pas d'horizon. Le mieux est encore Boulogne, car on déjeune ou l'on goûte à Bagatelle. Une fois par hiver, on a le voyage de Grosbois, désormais obligatoire : chasse, dîner, spectacle, bal ; on revient le soir même, et ce n'est pas sans fatigue. Pour la promenade à pied, la promenade hygiénique, rien, hormis la terrasse du Bord de l'Eau, jusqu'au moment où, l'Elysée échangé à Joséphine contre Laeken, l'Empereur rentre, en possession d'un jardin qu'il ne partage pas avec le public. Encore est-ce un jardin et faut-il toujours marcher dans des allées entre des murs.

Voilà donc la vie qu'elle mène, et n'est-ce pas que Marie-Louise est plus enfermée, plus recluse que dans sa prime jeunesse, au temps où Mme de Colloredo la menait cueillir des fleurs sauvages aux prairies des environs de Schönbrunn ? Ce sont les mêmes occupations, les mêmes leçons, les mêmes devoirs, des divertissements pareils, des ennuis semblables — une pensionnaire en vérité, et qui ne peut recevoir personne ni correspondre avec personne. Même à sa famille, elle ne peut écrire que des choses indifférentes et banales ; elle ne peut se confier par lettre, car, pour le Cabinet noir, le cachet écartelé de France et d'Autriche ou le pain à cacheter populaire, c'est tout pareil. Ce n'est que par ses présents qu'elle peut prouver aux siens ses quotidiennes attentions ; encore,

n'est-il pas permis qu'elle choisisse entre plusieurs objets qu'on lui apporte, bien moins encore qu'elle pénètre dans un magasin ; tout ce qui la mettrait en contact avec des êtres est sévèrement défendu.

Pourtant, elle a dix-neuf ans en 1810, vingt-trois en 1814. Comment, si le mari lui manque, vivrait-elle tout le jour sans une amie, elle qui fut accoutumée d'enfance à ces épanchements, ces bavardages, ces dînettes, qui, avec les présents réciproques, font le meilleur de l'amitié chez les femmes ? Encore, archiduchesse ou impératrice, ne peut-elle que donner, non recevoir, et c'est donner qui attache le mieux. Elle est un être faible qui toujours fut dirigé et conduit. Elle n'a jamais pris ni pu prendre d'initiative, et, entre les règles sévères de son éducation traditionnelle, le respect religieux pour son père, l'affection tendre et extasiée pour sa belle-mère, elle n'eût point été tentée de s'émanciper, même si sa nature eût été différente, son intelligence plus active et son cœur moins subordonné. Ses qualités comme ses défauts la préparent à une de ces affections qu'on dirait malades, qui, selon l'objet : qu'elles embrassent, tournent une princesse toute au bien de la nation et à la gloire d'elle-même ou toute au détriment du trésor et à l'exécration du peuple. L'exemple désastreux de sa tante ne l'avertit ni ne la retient. Comme elle n'a pris aucune influence, ni sur l'État, ni sur la politique, et que son existence s'écoule toute dans l'Appartement intérieur où nul ne pénètre, ce n'est que pour elle-même que les conséquences en sont graves, et peu importe, en ce moment, qu'une exclusive amitié la domine et l'absorbe. Plus tard, si elle est appelée à jouer un rôle, les effets paraîtront. Mme de Montebello qui est l'objet de cet attachement passionné, s'est délibérément proposé de capter cette faveur dont elle a calculé les profits. Dès qu'elle aliénait sa liberté, le servage devait lui rapporter. A Braunau, elle a poussé Caroline à renvoyer Mme Lazansky qui lui portait ombrage et, du même coup, elle a, contre Caroline, suscité la rancune de Marie-Louise. Elle s'est rendue utile en aidant à déchiffrer les billets illisibles de l'Empereur ; elle s'est rendue agréable en témoignant à tout propos son admiration pour la Maison de Lorraine, pour l'empereur, pour tout ce qui le touche, en sorte qu'elle flattait en la fille et l'archiduchesse les deux sentiments les plus forts et les plus légitimes ; elle s'est rendue indispensable en montrant, durant les couches, au moment où Marie-Louise se croyait en péril, un dévouement affectueux et énergique, le seul qui lui ait donné quelque confiance et procuré quelque apaisement. C'est l'Empereur qui l'a nommée : n'est-ce donc pas un devoir, vis-à-vis de lui, de l'accepter pour confidente ? C'est la seule femme qu'on permette à l'Impératrice de voir, la seule qui habite près d'elle, la seule qui d'obligation l'accompagne et qui, dès que Napoléon a repris ses habitudes, lui tient une espèce de société. Il est logique, naturel, nécessaire qu'elle la prenne en passion, si elle ne la prend pas en haine, mais elle ne sait point haïr.

Cette exclusive amitié ne saurait aller sans une sujétion complète, sans la subordination des idées, des affections même et des sentiments de l'Impératrice à ceux de la duchesse, devenue l'être idéal sur qui elle se règle ; et cette influence, qui est de tous les instants et qui érige la dame d'honneur en maîtresse de la pensée de Marie-Louise, l'habitue à ne rien penser par elle-même et à subir constamment une impulsion, en sorte que, si elle lui manque, elle se

trouvera livrée sans défense à la première personne qui prendra autorité sur elle, qui lui fournira un avis et lui imprimera une direction ; et cette personne ne saurait être de France, ni de la Maison, ni de la Cour, car l'objectif principal de la duchesse a été de s'établir uniquement dans cet esprit faible et ce cœur tendre, et de n'y souffrir en France, ni dans la Maison, ni dans la Cour, nul être qui pût lui donner de l'ombrage.

Directement, elle ne s'est point attaquée à l'Empereur, bien qu'elle le haïsse et qu'elle tourne en injures tout ce qu'il lui dit. Ainsi, un jour qu'il visite, avec Marie-Louise et la duchesse la manufacture de Sèvres il s'arrête devant un buste du maréchal qu'il a commandé, et demande à Mme de Montebello si elle le trouve ressemblant. Elle éclate en sanglots et se relire, déclarant que l'Empereur a voulu lui faire la pire des offenses. Lui présent, elle ne réplique pas, mais dès qu'il a le dos tourné, elle lance des mots piquants, devant l'Impératrice même. Un jour qu'elle a fait prendre un purgatif à Marie-Louise, sans attendre le médecin qui devait, parle droit de sa charge, présenter le remède, elle essuie une remontrance de l'Empereur qui insiste sur la nécessité de se conformer à l'étiquette : A peine est il parti : **Je suis bien aise, dit-elle, que M. l'Etiquette ait fini, je n'ai jamais aimé les longs sermons.** Peu à peu, l'Empereur constate que sa femme **est mal entourée dans son intérêt**, il conçoit, des regrets sur la nomination précipitée qu'il a faite, et peut-être cherche-t-il quelque moyen de se défaire de la duchesse avec honneur, mais bien que le bruit ait couru plusieurs fois de son départ, elle tient trop aux avantages de la place pour la quitter d'elle-même, et une destitution qui, d'ailleurs, paraîtrait alors injuste et imméritée, causerait un scandale que l'Empereur ne peut infliger à la mémoire glorieuse de son ami.

Cela étant, Mme de Montebello a le champ libre. Elle fait le vide autour de l'Impératrice, n'y admettant que Corvisart, le plus vieil ami de sa famille, et Isabey dont elle s'est assurée. Avec les princesses, guerre ouverte, à ce point qu'à des jours elle se trouve obligée à présenter des excuses ; avec les dames de la Maison, hostilités déclarées, et l'Impératrice mise au courant de toutes les histoires vraies ou fausses. Celles-là seules qui se défendent elles-mêmes et aux paroles piquantes répondent par des mots sanglants, ou celles-là qui, dans la Maison, trouvent des champions assez spirituels et assez informés pour faire redouter leur riposte, ont des chances de vivre tranquilles. Autrement, c'est un continuel persiflage qui n'épargne personne. La première victime est le chevalier d'honneur, M. de Beauharnais : **C'est à en faire de la peine, car on voit bien qu'il en souffre, mais la force de se fâcher lui manque** et, étouffé parla timidité, il reste court. Pourtant, de lui, la duchesse n'a rien à craindre, et elle le sait si bien que c'est elle qui, par les larmes suggérées à l'Impératrice, le fait maintenir en place au moment où Napoléon va le remplacer par M. de Narbonne, autrement redoutable. Avec Mme de Luçay qui, admise presque au même titre dans l'Appartement intérieur, peut y prendre pied, même jeu de tracasseries, mais là, elle trouve en tête Philippe de Ségur, gendre de la dame d'Atours, et, à tout l'esprit des Ségur, Philippe joint un terrible don d'observation et des renseignements tels qu'en a seul le maréchal des logis du Palais. Ne laissant rien passer, il reporte le combat sur un terrain où la duchesse, peu sûre d'elle, bat fâcheusement en retraite, et il éteint les dernières répliques par des allusions qui cinglent. Ségur à l'armée, Mme de Montebello s'imagine qu'elle prendra revanche, et, comme elle ne peut reprocher à Mme de Luçay de s'être rendue familière et de se mêler dans des fonctions étrangères, comme, par sa réserve, son ton, son attention à ses devoirs, Mme de Luçay n'offre nulle prise, c'est son

goût que conteste la duchesse, ce sont ses attributions qu'elle envahit et où elle prétend se rendre maîtresse. Mme de Luçay les défend ; il y a des scènes fâcheuses, des colères, des mots piquants, **des expressions dont une personne bien élevée ne se sert jamais**, mais ce que n'attendait pas la duchesse, très nettement et en termes formels, Mme de Luçay porte ses plaintes à l'Impératrice ; elle invoque le règlement qui distingue les attributions, et, sous peine qu'on désobéisse à l'Empereur, il faut bien qu'elle gagne sa cause.

Pareilles querelles, mais combien plus vives, arrivant aux gros mots en la présence de l'Impératrice, avec Mme de Montesquiou, gouvernante des Enfants de France. Là, il faut que l'Empereur lui-même intervienne, car Mme de Montesquiou, dans l'orgueil de sa naissance, de son nom, de sa charge et surtout de sa conscience, n'est pas femme à céder, et la duchesse s'exaspère d'un grand office qui prime sa place, d'un nom qui écrase son titre, d'une conception du devoir si différente de la sienne qu'elle en devient une offense. Cette rivalité va si loin que l'Empereur ayant spontanément offert à la gouvernante une pension de 50.000 francs en récompense des soins qu'elle a donnés au roi de Rome, la duchesse ne laisse point de repos à l'Impératrice qu'elle n'en ait obtenu une égale. Peut-être pourrait-elle se contenter avec les présents qu'elle reçoit de Marie-Louise ; mais ces présents, pour témoigner une constante sollicitude, une affection toujours éveillée, pour marquer des intentions touchantes et rares, ne fournissent pas toujours tout ce qu'elle souhaiterait. A charge de revanche, a-t-on dit, Corvisart s'est chargé de dire que la duchesse ne possède en propre, delà fortune de son mari, que 6.000 livres de rentes : mais Marie-Louise est née trop princesse, elle est trop nouvellement arrivée en France pour penser qu'on en veuille à sa cassette et que sa dame d'honneur puisse accepter d'elle des cadeaux monnayés. Elle imagine des présents où l'amitié se témoigne et où la richesse paraisse le moins possible. Elle charge la dame d'Atours d'emprunter de Mme Guéhéneuc les portraits des enfants Lannes pour en commander à Isabey des réductions en miniatures qu'on montera sur un bracelet. Certes le bracelet est beau, mais, sans les portraits, l'Impératrice ne penserait pas qu'il fût offrable ; elle se tient informée des dates de fêtes et de naissance des enfants pour envoyer à chacun d'eux une belle montre, un collier, une curiosité rare, sans parler des jouets et des bonbons. Des objets de fantaisie qu'elle achète, elle veut à chaque fois deux exemplaires pourquoi y en ait un pour la duchesse. Vienne la mode des charivaris, où l'on porte à une chaîne quantité de petites breloques d'or ou d'argent, chaque jour, c'est un achat, et chaque malin une surprise ; des porcelaines de Sèvres, des médaillons à portrait de 4.521 francs, des ceintures en pierre de couleur de 4.000, c'est tout qu'elle donne, tout jusqu'au livre d'heures qu'elle tient pour une relique, le missel de son ancêtre, la bienheureuse Marguerite de Lorraine, mais ce tout est de cœur, d'intimité, d'attention. Ce n'est pas, sans doute, le tout que la duchesse souhaiterait, mais elle le prend. Elle n'admet pas que d'autres aient part aux libéralités de sa maîtresse, et s'il plaît à l'Impératrice, naturellement généreuse, de gratifier quelque femme de service, **elle doit attendre un moment d'absence de la duchesse**.

Cette manie d'accumuler semble un trait de caractère unique chez Mme de Montebello ; il en reste même un témoignage sans réplique : après sa mort, il a fallu six ventes, espacées du 2 février au 3 avril 1857, pour disperser les seize mille objets d'art, compris sous 1.644 numéros, qui provenaient de sa succession et qui ne la formaient point tout entière, car ses héritiers avaient fait leurs paris. Ou a vendu, en deux cent quatre-vingt-treize lots, des porcelaines du Japon et de Chine non montées, des terres de Boccaro et des verres de Venise — un seul

lot formé de deux cent quarante objets ; on a vendu, en deux cent trente-trois lots, des panneaux et meubles en laque du Japon, des meubles anciens de Boule, des guéridons décorés de pâte tendre, des bronzes dorés, des porcelaines de Sèvres, des porcelaines de Chine et du Japon montées ; on a vendu, en trois cent huit lots, les laques, les bronzes du Japon et de la Chine, les pierres de lard, les chinoiseries, les soieries anciennes de la Chine en pièce — et, pour un seul numéro, il y a quarante-huit pièces en laque du Japon, sous un autre quatre-vingts écrans, sous un autre seize cents mètres d'étoffes en pièce de soie de Chine ; on a vendu, en quatre cent vingt-neuf lots, les porcelaines d'ancien Sèvres, d'ancien Saxe, d'Allemagne, de France et d'ailleurs ; on a vendu en deux cent soixante-dix-huit lots, les curiosités et objets d'art du XVIIe siècle, les émaux de Limoges, les cristaux de roche, les bonbonnières et tabatières, et il y a, de tabatières seules, quatre-vingt-dix-neuf, en saxe, en cristal de roche, en vieux Saint-Cloud, en écaille blonde, en vitrification, en nacre de perles, en ivoire, en aventurine, en vernis-Martin, en jaspe, en toute matière.

Encore n'a-t-on pas vu les bijoux, pas même le médaillon orné d'un portrait de Sa Majesté, suspendu à un rang de soixante-quinze perles et qui, en 1814, a été payé 63.870 francs !

Les cadeaux d'argent paraissent insignifiants : mis à part les 50.000 francs de pension, 4.500 francs un jour, 6.000 un autre : mais, de bijoux, de fantaisies, de meubles, de tableaux, de chevaux, cela va à d'inraisemblables chiffres ; toutes les faveurs que Marie-Louise sollicite de l'Empereur sont pour la duchesse, qui voudrait toutes les places de finances pour ses parents ou parentes, et qui, pour les conquérir, oblige Napoléon à fausser la parole qu'il a donnée à ses soldats mutilés.

C'est une domination établie contre qui toute lutte serait oiseuse. En amitié féminine, jamais les deux termes ne sont à égalité ; il y a toujours une forte et une faible, une qui mène et l'autre qui est menée, une qui pense et l'autre qui approuve, une qui est admirée et l'autre qui admire. A se laisser combler, la Duchesse — il n'y en a qu'une — excelle, et c'est Marie-Louise qui est reconnaissante. Comme la Duchesse se lève tard, c'est l'Impératrice qui monte chez elle le matin et, pour ne pas traverser le salon de service, elle passe par un cabinet de garde-robe. Sur la table à écrire de l'Impératrice, au milieu des portraits de la famille d'Autriche, un seul portrait, celui de la Duchesse, qu'on place lorsque l'Empereur s'absente, qu'on enlève lorsqu'il revient. Tout plaît d'elle à Marie-Louise, et comme elle embrasse ses antipathies, ainsi fait-elle des sympathies dont elle reçoit la confiance. Elle adopte jusqu'à son tour d'esprit et s'amuse à des plaisanteries grasses dont le ton pourrait être meilleur et qui étonnent lorsque, un peu dégelée, à Saint-Cloud, en 1812, devant les entrées particulières, elle les lance dans le respectueux silence.

La vie s'établit ainsi, à partir de ce séjour à Saint-Cloud : et peu à peu, par degrés, à mesure que l'Empereur se rend moins visible, Marie-Louise y est plus livrée ; la sujétion ne se rendra complète que lorsque, par l'absence, le mari aura perdu l'habitude de son autorité ; Marie-Antoinette a eu Mme de Polignac, Marie-Louise aura Mme de Montebello ; et, dès à présent, on peut prévoir tout l'avenir.

VII. — LA COUR, LES VOYAGES ET LES FÊTES.

L'Obligation de s'amuser. — Tradition des Voyages royaux. — Voyage à Rambouillet. — Voyage à Cherbourg. — Caractère de ce Voyage. — But qu'y poursuit l'Empereur. — Retour à Saint-Cloud. — Baptême du Roi de Rome. — Fêtes à la Ville, aux Tuileries et à Saint-Cloud. — Tri a non. — Saint-Cloud. — Rambouillet. — La Saint-Napoléon. — Nouveautés d'Étiquette. — La Fête de l'Impératrice. — La Soirée de Trianon. — Voyage à Compiègne. — Le Voyage de Hollande. — L'Archiduchesse fêtée à Bruxelles. — Anvers. — Amsterdam. — La Contrebande. — Les Bords du Rhin. — Le Grand-Duché de Berg. — Retour à Saint-Cloud. — Rentrée à Paris. — L'Étiquette. — Les Cercles de l'Impératrice. — Les Chasses. — Le Voyage à Grosbois. — Le Jour de l'An. — Tristesse de Paris. — Bals par ordre. — Grand Bal paré aux Tuileries. — Quadrille des Heures. — Grand Bal masqué. — Costumes de l'Impératrice et de ses Dames. — Quadrille des Incas. — Séjour à l'Élysée. — Saint-Cloud. — Départ pour Dresde. — Le Moniteur du 9 mai 1812.

Quelque volonté qu'ait l'Empereur de se rendre le meilleur des maris, quelque affection profonde et tendre qu'il éprouve pour sa femme, quelque soin qu'il porte à descendre la surprendre, à lui tenir des propos enjoués lorsqu'il la trouve sérieuse et à déconcerter sa réserve par de bonnes et franches embrassades, il ne peut, à la façon des empereurs de Lorraine-Autriche, se consacrer à ce point à l'épouse qu'il cesse d'être l'homme de son empire, de son armée et de son génie. Elle, habituée à un gouvernement qui marche tout seul, sous un souverain, nominalement absolu, prisonnier en fait d'une oligarchie qui lui enlève jusqu'à la peine de penser et jusqu'à la velléité de commander, peut-elle imaginer qu'il faille ce constant effort, cette perpétuelle surveillance, cette inquiète attention pour maintenir, en une apparente cohésion, ces morceaux rapportés d'Etats et de provinces, de monarchies et de républiques sur qui Napoléon a étendu son manteau impérial ? Lui entend en dissimuler le labeur, car, pense-t-il, sa femme en prendrait une moindre idée de sa puissance, apercevrait l'élévation hâtive, le présent peu rassurant, l'avenir suspect, comparerait ce qui se passe ici à ce qu'elle a vu dans son pays, dans les palais de son père et l'en trouverait diminué. D'ailleurs, le somptueux de la vie souveraine plaît à son orgueil ; puis, cette vie est un engrenage. L'usage y fait loi ; sous peine d'accuser des troubles intérieurs, de marquer des inquiétudes extérieures, d'annoncer la ruine prochaine, on ne peut se dispenser à l'avenir des fêtes et des déplacements qui, une année, ont plu. On n'a pas la permission de négliger un précédent et de ne pas répéter aux mêmes époques des plaisirs qui deviennent une servitude. Peu importe le travail, l'Europe n'en doit rien savoir ; si les petits voyages étaient interrompus, elle en retentirait et prendrait l'alarme : si les grands voyages dès longtemps promis étaient ajournés, les royaumes récemment annexés en tressailleraient et songeraient à leur indépendance. L'Empereur aime, d'ailleurs, ces prises de possession où il apparaît en train impérial, suivi d'un cortège que lui seul peut réunir, entouré d'une pompe que n'ont pas même connue les rois ses prédécesseurs. Il se plaît aussi à restaurer et à continuer ces habitudes de la royauté, toutes vivantes encore il y a un siècle, qui lui semblent inséparables de

l'exercice de la souveraineté et qui s'accommodent au besoin qu'il a de changer de résidence. Des rois de jadis, des rois allant vivre avec leur cour et leur domesticité innombrable en chacun des châteaux de leur domaine pour y consommer sur place l'intransportable récolte, une tradition est passée aux descendants, même les plus lointains, qui les a rendus instables et perpétuellement mouvants, bien après que la cause avait disparu, que la monarchie semblait fixée à Versailles, et lorsque l'unique prétexte qu'on pût invoquer était la chasse. A peine si, à Versailles, Louis XV a dormi cent nuits par année. De château en château, dans un rayon qui n'excédait guère l'antique domaine des premiers Capétiens, il errait, toujours entouré des mêmes figures, et traînant après lui les mêmes gens. Sans qu'une telle agitation fut dans ses manières, Louis XVI n'a pas rompu avec les coutumes séculaires. Elles deviennent pour Napoléon une règle stricte, dès qu'elles sont royales. Le nombre des châteaux est encore plus restreint et le choix moindre ? le travail plus pressant ne permet que des absences plus courtes ; il convient — ce qui était inconnu de Louis XV et ne se présenta qu'une fois pour Louis XVI — d'aller inspecter soi-même les travaux ordonnés, provoquer, comme fit Louis XIV, la fidélité de provinces ou de royaumes nouvellement conquis ; mais cela ne fait que plus de raisons pour que l'Empereur perpétue cette vie errante et, en cette année 1811 où tant de liens — ne fût-ce que son fils nouveau-né — devraient le retenir à Saint-Cloud, où tant d'affaires — ne fût-ce que de la guerre prochaine — lui défendraient de s'en écarter, il précipite encore le mouvement, l'accélère au point de le rendre presque impossible à suivre, et l'entoure d'une constante splendeur qui éblouit et fatigue l'imagination. Du 14 au 22 mai, avec toute une suite de rois et de princes, il vient passer huit jours à Rambouillet ; l'on y est en babil de chasse à tir ; et Leurs Majestés, qui déjeunent tête à tête dans les fabriques du parc, agréent à leur dîner les princes et quelques dames. Les affaires sont instantes et graves ; le roi d'Espagne est arrivé pour réclamer des secours, la guerre avec la Russie est inévitable, mais l'Espagne et la Russie peuvent attendre : avant les couchés, l'Empereur a dit qu'il irait à Cherbourg et, du 23 mai au 4 juin : on roule sur les chemins. C'est par Dreux, Laigle, Argentan, Caen, Isigny, à l'aller, par Saint-Lô, Caen, Alençon et Chartres au retour, le voyage le plus brillant, avec une suite où figurent le grand-duc de Wurtemberg et le vice-roi, trois ministres, dix-huit officiers de l'Empereur, cinq dames et six officiers de l'Impératrice, six pages et un menin et cent un gagistes de tous les services. Il y faut cinquante voilures, attelées de deux cent cinquante-neuf chevaux de poste, plus dix-sept bidets pour les piqueurs et, des écuries, six brigades de chevaux de selle, six berlines de ville, trois calèches en Daumont et cinquante chevaux de carrosse. Il y a pour les escortes cent cinquante Grenadiers, deux cent trente Chasseurs, autant de Dragons et quinze Gendarmes d'élite, sans compter, sur toute la route, à partir de Rambouillet, des piquets chacun de vingt-cinq Cheval-légers du 2^e régiment, commandés par un officier, un maréchal des logis et un vieux chasseur de la Garde. — Cela est une nouveauté : jamais, en aucun voyage, l'Empereur n'a pris d'autre escorte que quelques gendarmes coureurs. La gendarmerie, qui n'escorte pas, est réunie en patrouilles aux points de passage et, en chaque ville, des gardes d'honneur à cheval et à pied, rivalisant de luxe en leurs tenues, se sont habillées, équipées et montées à leurs frais — spontanément ou non — pour la circonstance.

Ce qui fait encore la différence de ce voyage à tous les autres, c'est qu'il n'y a de grâces, défaveurs, presque d'audiences que pour les nobles, les *ci-devant*, les émigrés rentrés : on déjeune à Tubœuf au château de M. le comte de Lillers,

chambellan de la grande promotion ; à Caen où, pour établir le palais, on a joint sur la rue Guilbert les hôtels d'Aigrefeuille et du Fresne, M. de Mathan, ci-devant marquis, commandant de la garde à cheval, reçoit une tabatière à chiffre de 5.132 francs, M. de Courville, commandant la garde à pied, une de 2.110 francs, M. de Vandœuvre, président du collège électoral, une boîte à portrait de 6.472 francs ; M. Lentaigue de Logivière, maire, une boîte à chiffre de 3.471, sans parler d'une pension de 6.000 francs sur le domaine extraordinaire. Trente-sept dames de la ville sont présentées : presque toutes portent la particule ; au lever, le 25, il n'est admis que des gentilshommes. Et lorsqu'il s'agit de présents à des bourgeois, présidents de collèges électoraux, maires, commandants de gardes d'honneur, c'est assez de boîtes de 4.000, 2.000, 1.700, même 1.100 francs.

Ce n'est pas que les libéralités aux peuples ne soient grandes ; elles passent en largesse tout ce qu'on a vu jusqu'alors : à Houdan, à Dreux, à Laigle, à Argentan, 3.000 francs pour l'hôpital, à Falaise 6.000, à Caen 20.000, plus 100.000 aux incendiés d'Évréchy, 700.000 pour le canal de Caen à la mer, 12.000 aux pétitionnaires ; à Ouistreham, 3.000 francs aux pauvres, à Bayeux 0.000, à Carentan 4.000, à Valognes 4.000, à Cherbourg 10.000, plus 4.000 aux canotiers de Leurs Majestés, 1.000 aux canotiers du port, quinze jours de solde aux canoniers et aux marins, 500 francs à chacun des officiers de la 5e légère rentrant des prisons d'Angleterre, 3.000 francs à la veuve d'un officier et quelque 10.000 francs distribués sur la route. Et, à Saint-Lô, les pauvres ont 6.000 francs, à Sées 2.500, à Alençon 10.000, à Mortagne 4.000, à Chartres 10.000. Et, dans les manufactures de Caen et d'Alençon, des commandes de dentelles et de blonde pour plus de 100.000 francs — dont une redingote et un manteau de cour de 40.000. — Pour chaque messe dominicale, à Caen et à Alençon, 3.000 francs aux prêtres ; à Chartres, un postillon se blesse, 1.000 francs tout de suite et 00 francs de pension. L'or ruisselle de ses mains inépuisablement, mais comme il gagnerait à passer par celles de Joséphine !

Ici, comme dans les deux premiers voyages — plus même — Marie-Louise apparaît hautaine, ennuyée, silencieuse — **une tête de bois**, dit la gausserie normande. Elle ne trouve pas un mot en réponse des compliments que lui adressent les autorités, pas un sourire en échange des fleurs que lui offrent les petites filles ; d'un air lassé, elle assiste aux réceptions, aux bals, aux promenades, tandis que, à la façon d'une aumône, d'un air méprisant et d'une voix sèche, la dame d'honneur distribue les bijoux obligatoires. L'Impératrice ne se déride qu'à Cherbourg, non pas aux représentations qu'est venue donner par ordre, la troupe de Feydeau, mais aux excursions avec l'Empereur, aux visites des vaisseaux, aux explorations sur la plage. Napoléon lui fait des farces qu'il trouve joyeuses, la prend dans ses bras, la porte près d'un sabord, lui dit : **Veux-tu que je te jette à la mer ?** — **Si tu veux**, répond-elle. Ou bien, à bord du *Courageux* où bat le pavillon du contre-amiral Troude, alors qu'elle se repose dans la salle du conseil, il ordonne, sans la prévenir, une décharge de tous les canons.

Si elle paraît inerte et si elle est encore plus incapable de se rendre aimable, ce n'est pas tant, celle fois, à sa timidité et à son caractère qu'il faut s'en prendre qu'à l'imprudence de ce voyage, où elle a voulu suivre son mari alors qu'elle est à peine remise de ses couches et qu'elle a des précautions à garder. La fatigue qu'elle éprouve et qu'atteste son amaigrissement est extrême, car, quelque précaution que l'on prenne et quelque attente que l'Empereur supporte à des jours, il faut partir plusieurs fois à quatre heures du matin ; le premier jour, sauf le temps du déjeuner, on marche dix-neuf heures, de quatre heures du matin à

onze heures du soir ; deux fois, les étapes sont de douze heures. Ce n'est rien, certes, près du voyage de 1808 : point de fête le soir, lorsqu'on a couru toute la journée ; point de réception, ni d'audience ; mais encore faut-il accompagner l'Empereur dans ses promenades et ses inspections ; encore a-t-on les bals commandés, et l'enthousiasme des Normands qui défie la chaleur et l'exaltation des méridionaux.

L'Empereur, habitué qu'il est à l'endurance de Joséphine, ignorant des ménagements qu'exige une femme aussi jeune, et tout nouvellement accouchée, n'y porte pas son attention, tout occupé qu'il est d'ailleurs par la grandeur de son projet et la hardiesse de son plan aux trois quarts réalisé : à Cherbourg, il aura-creusé pour ses Hottes le port de refuge qui fit défaut à Villeneuve, son lac Mœris, comme il dit. Ici sera la tête d'attaque qui lui a manqué en 1805 ; il concentrera ici, dans celle position que Vauban appelait audacieuse, toutes ses forces maritimes, et, dans la presqu'île, il aura sous la main tout son corps d'expédition. D'ici, les deux nations se prendront corps à corps et termineront leur querelle par une bataille d'Actium. Cherbourg est donc un de ses quartiers généraux ; aussi, comme il a eu Pont de Brique près de Boulogne, il veut une habitation près de Cherbourg : il entre en marché pour le château de Querqueville, à M. de la Grimonière, où il trouve des écuries pour trente-deux chevaux. A son départ, l'affaire est presque conclue, et il tiendra si fort à son idée que, en août 1813, lorsque Marie-Louise reviendra à Cherbourg, il lui donnera mission expresse de visiter les lieux pour lui en rendre compte.

Le 4 juin, à une heure, l'Impératrice est de retour à Saint-Cloud, mais ce n'est point pour y vivre en tranquillité, car voici qu'arrivent, de tous les points du Grand empire, appelés pour le baptême du roi de Rome, quantité de rois et de princes, les députations d'Italie, Sénat, clergé, Donnes villes, les députations de France, un monde entier. Le 8, il y a les spectacles gratuits, auxquels il faut assister ; l'on vient donc coucher aux Tuileries ; et, le 9, du matin jusqu'au soir, on est en grand gala : avant la messe, audience diplomatique, présentations, serments ; après la messe, audience aux députations ; à cinq heures et demie, départ pour Notre-Dame, où l'on arrive à sept heures. Toutes les cérémonies du baptême ne prennent qu'une heure ; et, à huit heures, on repart pour l'Hôtel de Ville, où l'on doit dîner. Un accident de voiture — les traits rompus par les chevaux entiers du grand carrosse — retarde d'une demi-heure. Enfin, on arrive, et l'Empereur, qui n'a pas eu un moment d'impatience, rayonne vraiment d'orgueil satisfait. Mais peu de gens le voient, car, sur l'expérience du bal Schwarzenberg, les constructions en bois ont été singulièrement réduites, par suite le nombre des invités. Au banquet impérial, le service est fait exclusivement par la Maison, de même qu'à Notre-Dame, la cérémonie a été faite par la Chapelle. Où qu'aille l'Empereur, et quoi qu'il fasse, la Cour seule paraît. Après le banquet, concert et cantates, puis cercle dans la salle du Trône et visite au jardin suspendu, au fond duquel apparaît la statue du Tibre. A onze heures et demie, Leurs Majestés repartent pour les Tuileries. A minuit et demi elles sont à Saint-Cloud.

On prend presque une semaine de repos ; mais, le 16, après la messe, on revient à Paris ; à midi, l'Impératrice se rend en grand cortège au Corps législatif, où l'Empereur ouvre la session ; et, après, il y a banquet impérial dans la Salle des Maréchaux, où assistent, sur des gradins, les gens de la Cour, les membres des grands corps et les députés des Donnes villes ; ensuite, sur la terrasse, concert, que Leurs Majestés entendent de leur tribune, spectacle au théâtre de la Cour, cercle et jeu dans les Grands appartements, où toutes les

dames présentées défilent en trois révérences. — Tout cela, malgré la chaleur étouffante, en deux heures et demie ; car, on commence à huit heures ; à dix heures et demie Leurs Majestés se retirent, et à onze heures, elles partent pour Saint-Cloud.

Cette fête, on ne s'en douterait pas, est pour célébrer la naissance du roi de Rome : l'Empereur a songé, un instant, à y inviter des gens de la Ville, à leur rendre ainsi la fête qu'il en a acceptée et, comme en 1806, à en parquer deux mille en deux bals distincts, l'un dans la Salle des Maréchaux, l'autre dans la Salle de spectacle. Le projet a été dressé : pour chaque bal, il y aurait eu un souper, dans la Galerie de Diane et dans la Galerie du Musée ; le nombre des musiciens de l'orchestre était arrêté et les consignes étaient rédigées ; mais n'est-ce pas bien peuple et a-t-on si grand besoin de donner à danser aux Parisiens — surtout de livrer les Tuileries à leur invasion bourgeoise ? N'est-ce pas assez qu'on leur fasse signe pour la campagne et une fête champêtre ne sera-t-elle pas bien plus de saison, [une fête dans le genre de celle donnée l'année passée par le prince Schwarzenberg](#) ? On a donc, le 23, à Saint-Cloud, non pas une, mais trois fêtes, dont aucune pour les bourgeois de Paris : d'abord, fête pour l'armée : dans le bois de Boulogne, la Garde impériale, avec la 24e légère et la Garde de Paris, banquet à quarante sols par homme ; ensuite, fête pour le peuple : dans le grand parc de Saint-Cloud, les Parisiens — 800.000 dit-on — trouvent des buffets où sont acquittés les billets gagnants des loteries de comestibles tirées la veille dans les douze arrondissements, et, près des buffets, jaillissent des fontaines de vin ; grandes eaux, théâtres, escamoteurs, chansonniers, saltimbanques, mais de cocagne, jeux divers et bals champêtres, toutes les joies ; à huit heures, sur la Seine, combat naval et pyrotechnique par six chaloupes canonnières ; à neuf heures, dans la plaine de Boulogne, feu d'artifice tiré par l'artillerie de la Garde, avec le palais du roi de Rome pour pièce principale et, pour apothéose, un ballon lumineux, d'où Mme Blanchard lance dans les cieux d'ingénieux artifices. Enfin, fête pour la Cour, et les personnes présentées, les députés du Corps législatif, les députés des Bonnes villes et les Pères du Concile dans les Grands appartements. Selon les termes de l'invitation, il y a, d'abord, cercle à la Cour ; puis, le feu d'artifice, qui est pour les petites gens comme pour les seigneurs ; et enfin, [fête dans les jardins](#). Le parc réservé est éclairé comme en plein jour ; quantité d'ingénieuses allégories y sont ménagées : boîtes d'optique montrant des vues de Vienne et des environs, danses de paysans autrichiens autour du buste de Marie-Louise, tous les spectacles de ce genre. Pour achever l'œuvre, les acteurs de Feydeau doivent, sur un théâtre forain, représenter un divertissement d'Etienne, *la Fête du Village*, sur qui Nicolo a mis de la musique et Gardel des danses. A peine la pièce commencée, un orage, qui a menacé tout le jour, éclate en déluge. Les spectateurs en plein air — en pleine eau — voudraient s'évader, mais l'Empereur tient bon sous son dais, les oblige à rester, préparant ainsi, comme il dit au maire de Lyon, de belles commandes pour les manufactures de l'Empire. Néanmoins, le spectacle est abrégé ; aussitôt après, Leurs Majestés se retirent, laissant les invités affamés, souper sous les tentes, où sont dressées les tables lacustres. Heureusement, a-t-on permis aux dames de venir en robes rondes.

Pour un temps — plus de quinze jours, l'on retombe dans une tranquillité relative : des chasses, des spectacles, beaucoup de conseils ; le soir, quand les entrées sont médiocres, loto ; le dimanche seulement, à Paris,, audience solennelle pour des remises de lettres de créance, audience diplomatique, grande parade, distribution d'aigles à dix régiments nouvellement formés, retour à Saint-Cloud

pour dîner, vers les neuf heures ; mais en voilà assez de Saint-Cloud : le 10 juillet on vient pour treize jours à Trianon : tout petit comité, vingt et une personnes, dont Borghèse, le souffre-douleurs en titre. Il y a là la princesse de Neuchâtel, née princesse de Bavière, et le grand écuyer, avec lesquels l'Impératrice parle allemand, et cette vie presque à l'allemande, avec le dîner servi tour à tour dans les fabriques du Hameau, les promenades en calèche dans les jardins où jouent les grandes eaux, les courses à cheval dans les bois, les parties de billard avec la dame d'Atours, qui y est très forte ; le soir, les promenades en gondole sur les canaux, et, pour finir la soirée, le jeu de loto, c'est assez pour plaire à l'Impératrice, et l'on n'a pas besoin du spectacle, qu'on remet à cause de la chaleur.

Le 23, l'on revient à Saint-Cloud, après avoir passé à Saint-Cyr, où les élèves ont joué devant l'Impératrice un petit opéra-comique : *Fritz et Pauline* ; l'on reprend les réceptions du dimanche ; parfois, on va dîner à Bagatelle ; des soirs, vers les dix heures, on pousse la promenade en calèche jusqu'à l'entrée de Paris. Une seule grande course, car la chaleur est accablante : le 10 août, on visite les Maisons-Napoléon de Saint-Denis et d'Ecouen. A Saint-Denis, l'Empereur passe à l'église pour voir les chapelles expiatoires, mais il en est si peu content qu'il ordonne de tout détruire et tout refaire. A Ecouen, devant ces petites filles, Marie-Louise se montre si timide que Mme Campan, attendu l'usage qu'elle a des cours, l'encourage **et lui parle simplement comme si elle avait eu l'honneur de l'avoir vue**. Les orphelines offrent un grand habit lamé qu'elles ont brodé pour l'Impératrice ; elle ne trouve pas un mot pour remercier. Mme Campan lui dit qu'elle a du lait, des fruits et du pain bis préparés, sachant qu'elle les aimait : **Une autre fois, répond-elle, je viendrai goûter ici ; aujourd'hui, j'ai la migraine**. Joséphine eût péri plutôt que de l'avouer.

On est las de Saint-Cloud. On vient prendre, une semaine, l'air de Rambouillet. L'on y arrive le 6 août, après dîner, toujours avec Borghèse, et avec une suite bien plus nombreuse : quatorze dames et dix-huit hommes, pas une minute à soi : le matin, promenade à cheval, déjeuner dans les fabriques du parc, parties de pêche, chasses à courre, dîner où chaque soir quelques personnes sont admises à la table de l'Empereur ; après dîner, caries, loto, billard et musique italienne. Il pleut presque continuellement, mais on ne va pas moins : le 8 où le rendez-vous est à cinq lieues et où la bête qu'on attaque a déjà trois fois échappé aux veneurs, on suit jusqu'à six heures passées, sous une pluie torrentielle, et on revient en tel état que la plupart des femmes se couchent en arrivant. Cette vie semble plaire à l'Impératrice ; **elle paraît s'amuser beaucoup** ; mais, le 13, il faut retournera Saint-Cloud, d'où l'on viendra, le 14, coucher à Paris pour la Saint-Napoléon. Et, le 15, c'est de neuf heures du matin à onze heures du soir, où l'on retourne coucher à Saint-Cloud, le défilé des compliments et des félicitations ; toutefois, l'Empereur a trouvé l'occasion bonne pour ajouter un article aux anciennes étiquettes : nul n'entre plus de droit dans la Salle du Trône ; les grands dignitaires et les grands officiers, réunis dans les Grands appartements, y attendent que le grand maître des Cérémonies ait pris les ordres de Sa Majesté pour les introduire. Dans la soirée, pas de dîner de famille, aucun prince n'étant à Paris ; alors, l'Empereur s'échappe seul avec l'Impératrice, visite le Musée, court les illuminations. **Ils vont bras à bras sur le boulevard et se donnent le plaisir, moyennant leur petite rétribution, de contempler dans les lanternes magiques Leurs Majestés l'Empereur et l'Impératrice des Français, toute leur Cour, etc., etc.** Le souvenir de cette petite escapade l'amusait encore six années plus tard.

On va encore une semaine à Saint-Cloud, du 16 au 24 ; chasses, dîners à Bagatelle, grande séance de la Société maternelle, où l'Impératrice, assistée de toutes les dignitaires, prend possession de la présidence ; le 24, après les félicitations pour la Saint-Louis, on part pour cinq jours à Trianon, où la fête de l'Impératrice doit être célébrée en grand appareil, et où l'Empereur a voulu, par des merveilles de son goût, effacer toutes les réjouissances champêtres qu'on a données jusque-là.

Le lieu est bien choisi : Marie-Louise a pris Trianon en passion — le Grand et le Petit — non par souvenir de sa tante, comme on pourrait penser, mais qu'elle s'y croit presque en Autriche : *C'est un très petit château de chasse, écrit-elle à son père, mais qui ressemble un peu au Laxembourg, et vous pouvez facilement vous imaginer, mon cher papa, que tout ce qui me le rappelle me réjouit infiniment.* Le 25 tombe un dimanche, et il y a la messe d'abord, mais uniquement pour le voyage et la liste n'est que de douze personnes. Dans la journée, on se promène en calèche dans le parc de Versailles, où jouent les grandes eaux ; on dîne dans la grande salle à manger, et, à huit heures et demie, heure militaire, par une chaleur étouffante et sous une pluie qui a duré presque toute la journée, arrivent les invités — toute la Cour et toutes les personnes présentées — les hommes en habit de soie à la mode, les dames en robe ronde. A mesure qu'ils entrent par la cour du Grand Trianon, on les place dans les salons et dans la galerie du Grand appartement, où la chaleur est telle que des dames s'évanouissent. A neuf heures et demie seulement, l'Empereur et l'Impératrice sortent du Salon de famille et parcourent le cercle en distribuant les phrases d'usage : l'Impératrice n'en a qu'une, sur la température, mais elle est de circonstance.

Après le cercle, on se met en marche vers les jardins : l'Empereur et l'Impératrice prennent la tête, puis les dames, toutes les dames, elles hommes ensuite. On part du Cabinet de l'Empereur par le chemin qui mène au pont de Réunion, mais, à cause de la pluie, l'illumination n'est pas terminée, et l'on se contente, d'abord, d'admirer la perspective des parterres, éclairés par des guirlandes et des lustres de verres de couleur, avec, au fond, le Pavillon français et le Petit Trianon, dont des lignes de feu dessinent les architectures. Sous une vaste tente de coutil, décorée de feuillages, sur un chemin garni de tapis, on va d'abord à la Salle de spectacle pour entendre *les Projets de Mariage* et un à-propos d'Alissan de Chazet, *la Grande Famille*, rare niaiserie où s'évertuent sérieusement les acteurs des Français, des Bouffons et de Feydeau, et qu'égaie un divertissement par les premiers sujets de l'Opéra. A la sortie du Théâtre, on reprend l'itinéraire : on suit les parterres, on jette un coup d'œil sur les avenues de tilleuls que décorent des verres de couleur, que bornent des ifs enflammés et où des lampions, disposés derrière les arbres, soutiennent la lumière et font une clarté générale ; on s'arrête un instant au Pavillon français pour une cantate qu'accompagne un nombreux orchestre ; on laisse à gauche le Petit Trianon, où un autre orchestre est placé sur le perron, du côté du Carrousel, tout illuminé, où courent la bague des enfants vêtus en Chinois. A droite de la pelouse, on prend un chemin qu'éclairent des lampions cachés au bord de la rivière et dans les bosquets et de grands feux de fagots allumés dans les fossés du côté de la route extérieure. Au Temple de l'Amour, illuminé en verres de couleur, danses d'enfants autour de la statue de Vénus, aux sons d'une musique et d'un chœur

cachés dans le feuillage. Puis, par la futaie, éclairée en reflets, où de hautes bornes avec des transparents au chiffre de l'Impératrice marquent la route, où un orchestre d'harmonie scande le pas, on arrive au Hameau, où est le plus rare de la fête. Toutes les maisons en sont illuminées : verres de couleur, lampions, transparents. Des villageois d'Opéra acclament l'Impératrice, d'autres dansent ou chantent devant elle ; d'autres font courir sur le lac des barquettes à lanternes de couleur. Voici une noce de campagne qui défile en dansant et qui offre des fleurs ; des acrobates traversent le lac sur la corde raide près de la Grande Chaumière, où Ton sert des rafraîchissements. L'horizon s'embrase de fagots allumés partout sur les hauteurs et, du balcon, Marie-Louise assiste à cette apothéose. Après, par le circuit du lac, en s'arrêtant devant la Tour de Marlborough, où paradent des *grottesci*, on se rend au Salon de musique — concert — et, enfin, l'on rentre au Grand Trianon, où le souper est servi, dans la Galerie, par petites tables. Après le souper, les invités ont permission de se retirer.

Sans doute a-t-on déployé plus d'imagination à Neuilly et à l'hôtel Montesson ; mais Despréaux n'a point eu ses coudées franches : l'Empereur a revu chaque détail, l'a corrigé, approuvé ; il a voulu fêter sa femme à sa façon, et les courtisans s'empressent de dire qu'il Ta fêtée mieux qu'elle ne fut jamais **par une véritable féerie**.

Quatre jours plus tard, de Trianon, départ en droiture pour Compiègne, où il y a grand voyage, dix-huit hommes et trente-sept dames, tous ou presque de la Maison, personne de la Famille. Du service seul du grand maréchal, cent soixante-dix-sept gagistes ont été requis. Les jardins ont été entièrement renouvelés par Berthaut ; dans les appartements, on a placé quantité d'objets d'art rappelant le mariage ou le symbolisant. En ce cadre, beaucoup de chasses à courre que Marie-Louise suit à cheval, un peu moins de spectacles que d'ordinaire, et une étiquette de plus en plus sévère, une société de plus en plus restreinte. **A présent, les grands officiers et les dames invités au jeu entrent seuls dans le second salon où se tient l'Impératrice, de sorte qu'on ne voit point Leurs Majestés le soir parce qu'elles n'entrent jamais dans le premier salon ; l'on s'y assoit et l'on y joue et cause jusqu'à dix heures.** Voilà la faveur du Voyage, et c'est la Cour elle-même qu'on traite ainsi. Par contre, **toutes les personnes nommées à des emplois civils et militaires pour lesquels elles doivent prêter serment aux mains de l'Empereur, arrivant à la Cour par congé ou remplacement, ou en partant pour leur destination, doivent se faire présenter à l'Impératrice aux cercles du dimanche.** Les princes et princesses, quoique absents, ont aussi leur règlement ; le fauteuil, réservé à l'Empereur et à l'Impératrice, est concédé seulement à Madame, **eu égard à son âge.** Dans les Appartements d'honneur et de représentation, il n'y aura plus que des pliants ; les princesses perdent donc même la distinction de la chaise ; **on n'en donnera qu'aux princesses de la Famille qui seront enceintes.** Plus d'escorte pour les princes et princesses, qui, même couronnés et régnant, n'ont plus le droit d'aller dans l'Empire qu'à six chevaux. Plus de sièges pour les princes, même pour les rois, toutes les fois que l'Empereur et l'Impératrice seront placés sur le trône et sous le dais. Chacun restera debout et à son rang. Ainsi, Napoléon arrivé au sommet n'y admet plus même sa famille : c'est assez de lui et de sa femme ; mais, à elle, il fait part de toutes ses prérogatives, et hors lui et elle, il n'y a que néant. Marie-Louise n'en est pas mieux portante ni plus gaie. Ses cheveux sont presque tombés : **Je crois, écrit-elle, que cela tient au peu de ménagements dans mes couches.** Elle a de fréquents accès de lièvre, des mouvements de bile,

des étouffements, des froids nerveux aux extrémités, mais, comme elle ne veut pas quitter son mari, elle n'avoue pas qu'elle souffre, n'en suit pas moins les chasses à cheval et n'en va pas moins à la comédie. Dans l'isolement où elle vit, sa pensée se reporte à la famille de là-bas, qu'elle comble de ses attentions. A sa dame d'Atours, restée à Paris, elle écrit chaque jour des commissions, et c'est toujours des envois à faire à Vienne : tout de suite, il faut une robe de tulle blanc, garnie d'acacia, pour l'archiduchesse Léopoldine ; le lendemain, pour la même, une robe de tulle rose avec une guirlande de roses et de sureau ; il faut des graines pour son oncle ; il faut des livres pour son père ; il faut, pour son autre, sœur, un bracelet de ses cheveux, avec des pierres formant le nom de *Louise* et, pour cadenas, le portrait du roi de Rome, avec de petites ailes, qu'on commandera tout de suite à M. Isabey ; il faut une robe de tulle rose avec une guirlande de roses roses courant autour de la robe ; les robes peuvent ne pas convenir, il faut des pièces de tulle rose et blanc lamé ; et les chapeaux, comment n'y a-t-on pas pensé ? Heureusement, Mme Despaux vient à Compiègne : voilà cinq chapeaux pour les archiduchesses. Le prince Schwarzenberg part pour Vienne : il emportera une pleine voiture de modes et, par-dessus, des plantes et des arbustes nouveaux. C'est la joie, unique, semble-t-il, comme si, par tous ces colifichets, elle se rapprochait de là-bas, les y suivait de sa pensée et, de ses mains, en parait celles qui lui sont chères. On est à Compiègne tout près d'un mois : cela est dans les traditions royales, et il faut s'y conformer : mais l'Empereur ne tient plus en place ; il prétend inspecter les côtes, prendre possession de la Hollande, revenir par le grand-duché de Bcrg qu'il ne connaît pas. Pour se donner de l'avance et ne pas exposer sa femme aux mauvaises fièvres, il part seul dans la nuit du 18 au 19 septembre, à trois heures du matin. *Mon époux, écrit Marie-Louise, part ce soir pour aller à l'île de Walcheren, le climat le plus insalubre qu'on puisse imaginer, et comme c'est le premier voyage qu'il fasse où je ne puis l'accompagner, cela me fait beaucoup de peine.* Sans doute doit-elle, avant onze jours, le retrouver à Anvers, mais elle n'en pleure pas moins, et toute la nuit, Mme de Luçay, appelée de Paris, reste près de son lit pour la consoler. Cela suffit pour montrer le compte qu'il faut tenir des bruits qui courent : *qu'il y a de la brouille dans le ménage, que l'Impératrice est très jalouse, et même qu'elle a des torts non excusables vis-à-vis de l'Empereur, qui, devant ce manque d'égards, est furieux, que Mme de Montebello est la maîtresse déclarée de l'Empereur...* Et c'est pourtant Catherine qui, sur des lettres de Fesch et de Madame, enregistre ces nouvelles. De fait, Marie-Louise aime son mari plus qu'elle ne l'a aimé jamais et, si la duchesse a pris quelques jours de congé, c'est pour se préparer au voyage.

Après deux journées tranquilles et qui, dans l'agitation subie, paraissent assez douces, le 22, à deux heures du matin, l'Impératrice part pour Bruxelles, avec un service complet, ordinaire et extraordinaire, plus le grand chambellan chargé des détails du voyage, un préfet du Palais, deux maréchaux des logis, quatre pages et le duc de Trévise, colonel général, qui commandera la Garde et les escortes. Non sans encombre, — car, à la sortie de Compiègne, *le vélocifère des Marions et des Lisettes s'est cassé* ; à mi-route, on a laissé le fourgon d'argenterie, et l'on ne saurait compter les réparations qu'a exigées le fourgon des Atours, — on arrive à Lacken le 23, à deux heures du matin, ayant déjeuné à Péronne et dîné à Mons. Dès le lendemain, l'Impératrice, après avoir entendu la messe, reçoit les autorités de Bruxelles dans la belle rotonde et, le soir, les dames lui sont présentées. Les Bruxellois affectent l'enthousiasme : c'est, pour eux, manière d'opposition que de fêler ici, où elle se trouve seule, la petite-fille de Marie-

Thérèse, Marie-Louise d'Autriche. Nulle des dames de la Croix étoilée et de la cour de la Gouvernante ne manque à l'audience, pas même celles qui, de crainte d'accident, n'ont bougé depuis dix ans de leur château ou de leur hôtel — si bien que pour apparier deux chevaux dont elle soit sûre, Mme de Mérode, pour venir à Lacken, fait teindre en noir un cheval bai. A celles-là, qui s'attendent à tous les égards, [la princesse paraît timide et embarrassée, manquant d'aplomb et d'usage du monde](#) ; mais, deux fois, devant le public du spectacle, l'Impératrice réussit à miracle avec ses trois révérences et le bouquet de tulipes qu'elle tient à la main. Des pétales en tombent sur le parterre, et l'on s'y bat pour les avoir. Aux cercles, la partie de loto, à laquelle on invite les dames présentées, fait événement, les Flamandes tenant le loto pour un jeu national. Au Vauxhall, où la ville donne une fête, spectacle et grand bal, on est tout heureux d'entrer seulement dans la salle où se trouve l'Impératrice et les mots qu'elle dit, quelle qu'en soit la banalité, semblent neufs et frappés au bon coin — le coin de la maison d'Autriche, celui de l'archiduchesse Marie-Christine. On se dit qu'elle a acheté des dentelles pour un gros chiffre, 144.030 francs, et comme les ouvriers chôment, c'est d'un bon effet. De ces dentelles, dont elle distribue un cinquième environ (45.518 francs) aux dames de sa Maison, le plus beau (une robe de point à l'aiguille, de 5.000 francs, et des aunages pour 3.890 francs) est pour Mme de Montebello. — Nouvelle preuve qu'elle ne croit pas un mol des histoires du grand aumônier. Le 30, après un séjour troublé [par un ouragan et une pluie affreuse](#), qui n'ont permis que deux promenades, l'Impératrice part de Lacken, et, après quatre heures, elle arrive à Anvers, où elle occupe l'hôtel du maire. M. Cornelissen. L'Empereur y est depuis une heure du matin : [Vous pouvez vous figurer aisément](#), écrit Marie-Louise, [le plaisir que j'ai éprouvé](#). Aussi le quille-t-elle le moins qu'elle peut dans les visites à l'infini qu'il fait des chantiers, des digues, des ports, des bassins, des vingt et un vaisseaux en construction. La princesse Pauline est venue de Spa à Anvers pour offrir ses hommages, mais on ne lui fait pas grand accueil, car elle traîne à sa suite Montrond, que l'Empereur a exilé. Du reste, point de fête, une seule présentation : Mme d'Argenson, la femme du préfet.

Le 4 octobre, à deux heures du matin, l'Empereur part en tournée sur les côtes ; l'Impératrice ne quitte Anvers qu'à dix heures, elle couche à Broda et arrive pour dîner à Gorcum, où Napoléon l'attend depuis deux heures. Le lendemain, les chevaux sont commandés pour huit heures, mais l'Impératrice n'est prête qu'à dix heures, et l'on arrive à Utrecht à trois heures au lieu de midi. On loge au Palais impérial, — ci-devant royal, — celui que Louis fit installer pour ses deux mois de séjour. Trois jours de revues, de réceptions et d'audiences ; le 8, bal offert par la ville : Leurs Majestés, fatiguées, n'y vont pas. [La Cour y va](#). A Utrecht, Marie-Louise a acheté quantité de joujoux, et c'est le souvenir qu'elle en garde.

Le 9, à dix heures du matin, départ pour Amsterdam, où l'on doit faire l'entrée solennelle. Dans une maison hors des portes, l'on arrête les voilures de voyage et l'on prend les carrosses de gala. Ils ne serviront que pour l'Impératrice et la suite ; l'Empereur moule à cheval, et son cortège est tout militaire, comme à l'entrée dans une ville conquise : quatre régiments de Cuirassiers, toute la cavalerie de la Garde : Grenadiers, Chasseurs, Dragons, Cheval-légers hollandais et polonais, les fantassins, tout un corps d'armée, bordant la haie. Malgré les orchestres, les arcs de triomphe et les acclamations qui retentissent officiellement dans le *Moniteur*, le service militaire est monté au Palais comme devant l'ennemi, et la garde d'honneur, si péniblement formée à Amsterdam,

n'est acceptée que pour la forme. Dans ce palais qui est l'hôtel de ville et que Louis transforma en résidence royale, on s'installe dans les meubles du frère découronné, mais certains objets déplaisent qui jadis furent les présents de l'Empereur lui-même. Sur le piano, dans le salon de l'Impératrice, il y a, se faisant pendants, les bustes de Napoléon et d'Alexandre, exécutés à Sèvres en 1808, au beau temps de l'alliance. Napoléon fait enlever le buste d'Alexandre.

Chaque jour, comme en une Bonne ville, française de vieille date, ce sont les divertissements d'étiquette, où le loyalisme des peuples est invité à s'affirmer officiellement : réceptions, audiences, messes et présentations, spectacles par les Comédiens français, qu'on a fait venir à ce dessein, visites du port, des chantiers, des magasins et de l'enceinte. Point de cercle où l'on invite les Hollandais, on n'y admet que les personnes du voyage. Coupant le séjour par une excursion au Helder, où il va inspecter la Hotte, l'Empereur s'absente du 15 au 18, et Marie-Louise emploie ces trois jours en promenades autour de la ville, [mais on y voit tant d'eau que l'on s'en dégoûte bientôt](#). Ce qui lui plaît le mieux, c'est de courir les magasins. J'ai fait, écrit-elle, [de grandes emplettes de toile plus belle que la batiste pour faire des chemises de nuit, et beaucoup d'autres marchandises dont le nom et le pays sont un secret. Je vous rapporte des théières de Boucaron \(pour Boukharah\) et du vieux laque de la Chine, dont j'ai fait moi-même l'emplette dans le plus beau magasin d'Amsterdam](#). Quelle joie d'acheter soi-même ! C'est la première fois depuis qu'elle est venue en France, et, au mépris du blocus continental, elle n'hésite pas à faire la contrebande ; les voitures de ses dames en sont toutes chargées, et les douaniers auraient beau jeu.

Au retour de l'Empereur, on tire enfin le feu d'artifice de la ville, dérangé ci-devant par une tempête ; l'on a une fête avec grand étalage de fleurs et des quadrilles comme à la Cour ; on va même, le 23, au Théâtre hollandais, où Mme Wattier, la grande artiste nationale, régale Leurs Majestés d'une *Phèdre* néerlandaise. Cela lui vaut 2.000 francs de pension. Sa troupe reçoit 4.000 francs de gratification ; les quatre Français qui sont venus de Paris (Talma, Duchesnois, Bourgoin et Damas) en ont eu 12.000.

Le 24, on part ; Leyde, la Haye, Delft, Rotterdam, Gouda, le Loo, servent de stations à l'Impératrice, tandis qu'à toute allure, l'Empereur, avec son service léger, court le pays. Marie-Louise n'a qu'une idée, c'est [de sortir du mauvais climat de la Hollande](#). Quantité de gens de la domesticité ont eu des accès de lièvre, si bien qu'il a été fourni à tous du vin de quinquina. Sans Bourdier, que lui a envoyé l'Impératrice, Gourgaud, un des officiers d'ordonnance, serait mort. L'Empereur lui-même n'est pas fâché de s'en aller : malgré l'argent prodigué, les travaux ordonnés et même les sourires, l'enthousiasme est médiocre. Sauf Broek qui lui a plu, quoiqu'il se soit brûlé les doigts dans la cuisine du maire en levant le couvercle d'un pot qui était sur le feu, il n'a rien trouvé de son goût, pas même Saardam, où il a loué bien plutôt l'industrie et la propreté des habitants que la cabine habitée jadis par Pierre le Grand. Le 30, on est à Nimègue, et, après une couchée forcée au château d'Ottenberg, près de Rheinsberg, qui est à M. de Rhory, [où il n'y a pas moyen de trouver de lits et de quoi manger](#), l'Impératrice arrive à Düsseldorf, où elle loge hors de la ville, au château de la Vénerie. Réceptions, présentations, le duc de Nassau-Weilbourg admis à faire sa cour, promenades au Grafenberg, au château de Benrath, fêtes où Beugnot et Røederer se prodiguent et qu'ils proclament [les plus jolies de tout le voyage, sans excepter Amsterdam](#) ; mais l'Impératrice est fatiguée au delà de toute expression, [à moitié morte de fatigue](#), et des chemins épouvantables qu'elle a

trouvés depuis le Loo, et de [la nuit affreuse](#) qu'elle a passée à Ollenberg. Au jeu, elle ne répond à l'Empereur que par monosyllabes, et aux autres que par un geste de tête assez monotone. Et elle n'est pas au bout. Le 4 novembre, sur des dépêches venues de Paris, l'Empereur décide le retour immédiat. A peine laisse-t-il l'Impératrice douze heures à Cologne pour vénérer les grandes reliques et voir le trésor ; en trois journées il faut avaler la route : encore, n'est-ce qu'à cause de Marie-Louise qu'on arrête pour déjeuner et coucher. De Cologne on va à Liège, de Liège à Givet : on doit en partir à sept heures du matin, mais la Meuse, débordée, a emporté le pont de bateaux ; ce n'est qu'à midi qu'on passe sur un pont volatil construit par les prisonniers anglais du dépôt ; il faut coucher à Mézières ; on en part le 10 à six heures du matin, on déjeune à Rethel, on traverse Reims sans arrêter, et, à dix heures et demie du soir, on est à Compiègne ; le lendemain, à sept heures du soir, on arrive à Saint-Cloud, où, au bas du grand escalier, attendent les princes, les dignitaires, les grands officiers, les ministres et la Maison ; à l'entrée du grand vestibule, le roi de Rome, dans les bras de sa gouvernante. [Vous avez eu raison, écrit Marie-Louise, de croire que j'aurai bien de la joie à retrouver mon fils après un voyage de deux mois. L'émotion que j'éprouvais peut être sentie, mais pas exprimée.](#)

Deux mois, en effet, — du 19 septembre au 11 novembre, — où, presque sans arrêter, on a couru les chemins, mais ce n'est pas pour mener une vie tranquille et calme qu'on est rentré à Saint-Cloud. L'étiquette qui, sauf à Amsterdam, pendant les trois jours où l'Empereur s'est absenté, n'a cessé de s'imposer à tous les actes et à tous les pas de Marie-Louise, s'établit plus stricte encore et reçoit chaque jour des prescriptions nouvelles : ainsi, le soir de l'arrivée, les princesses de la Famille, convoquées expressément par lettres du grand maréchal pour attendre Leurs Majestés au perron, n'ont été reçues qu'après le dîner, où elles n'ont pas été appelées à s'asseoir. Ainsi, l'ordre pour les cercles du dimanche est changé ; on n'y invite plus que trente dames et cinquante hommes, tout compris, et, vu Saint-Cloud, les dames sont en robe ronde et les hommes ne doivent pas porter le cordon sur l'habit. Ainsi, les entrées particulières sont restreintes à moins de cinquante personnes qui, le soir, sont admises dans le Salon de famille, sauf les derniers jours, où, l'Empereur ayant été indisposé, l'Impératrice reçoit dans le salon de son appartement. Il gèle à pierre fendre, le théâtre n'est pas chauffé ; il y a spectacle pourtant : *le Méchant* ou *le Cid*, ce qui n'élève pas la température. Diverses fois, l'Empereur chasse à tir à Saint-Germain, à Marly et dans le Grand parc de Versailles ; toussante et glacée, l'Impératrice suit ; n'est-ce pas assez qu'elle soit séparée de lui par les conseils si multipliés et ce qu'il appelle les affaires ? À Paris, ce sera pis encore, et l'air lui en est mauvais, aussi prolonge-t-elle le plus qu'elle peut.

Pour l'anniversaire du Couronnement, il faut bien à la fin rentrer aux Tuileries : on a cercle diplomatique, messe solennelle, grande audience par l'Empereur, audience des dames par l'Impératrice ; le soir, dîner de famille, spectacle où l'on donne *Mérobe*, opera-seria, et grand cercle avec la cérémonie des révérences à l'Impératrice, tenant son jeu et ayant sa Maison entière derrière elle. Toutefois, comme on a trouvé peu congruant qu'on s'en allât après les révérences, personne ne doit plus sortir avant que Leurs Majestés se soient retirées, et les

chambellans rangent les dames dans les divers salons, à mesure qu'elles ont traversé le Salon de l'Empereur.

Aux Tuileries, il n'y a plus à badiner avec l'étiquette : l'Empereur a trouvé qu'à Saint-Cloud elle s'était relâchée, — et pourtant ! Aussi règle-t-il à la minute, avec une régularité d'horloge, dans une pompe continuelle, et, il faut l'avouer, une insupportable précision, l'existence extérieure de l'Impératrice. Le dimanche, messe où les dames présentées sont invitées à assister avec l'autorisation de faire ensuite leur cour, grande audience, serments, présentations, grandes parades — celles-ci devenues rares — pour terminer, dîner de famille ; tous les quinze jours, grand cercle et spectacle au Théâtre du Palais. Les jours ordinaires, après le dîner, les entrées particulières, — cinquante personnes environ, — reçues dans le Salon de l'Impératrice. Trois fois par semaine, puis deux, le dimanche, mardi et jeudi d'abord, ensuite les lundi et jeudi, cercle et spectacle dans l'appartement de l'Impératrice. Pour ces cercles, deux listes, une dite ordinaire, qui, en dehors des princesses, comprend les six grands officiers, deux colonels généraux, six aides de camp, un préfet du Palais, huit chambellans, quatre écuyers et onze dames, les trois en titre d'office, les quatre du service ordinaire et les quatre de l'extraordinaire. Avec le chevalier d'honneur et le premier écuyer, c'est quarante-six noms tout compris — à peu près les entrées particulières. Ceux-là sont invités pour tous les cercles. La liste extraordinaire, soumise chaque fois à l'appréciation de l'Empereur, va de trente à quarante hommes, de vingt à trente dames. Les hommes sont pris parmi les grands dignitaires, les ministres, les sénateurs, les conseillers d'Etat, les chambellans et les écuyers, mais il arrive que l'Empereur y ajoute quelques généraux, parfois un colonel ou un capitaine de vaisseau, avec qui il désire causer ou auquel il fait une faveur d'exception. Les femmes sont ou de la Cour ou du Gouvernement ; toutefois, on voit paraître la duchesse de Courlande, la comtesse Tyszkiewicz, sœur de Poniatowski, Mme de Crillon, qui est née Mortemart, la maréchale de Mailly, née Narbonne-Pelet, qui, à partir du 1er janvier, a été appelée à jouir du rang et des prérogatives des femmes des grands officiers de l'Empire. Chaque personne reçoit un billet ainsi conçu :

La Duchesse de Montebello a l'honneur de prévenir M^e. qu'il y aura Cercle et Spectacle chez S. M^e. l'Impératrice demain, au Palais des Tuileries.

À huit heures et demie.

P.-S. — Si quelque motif empêchait M^e. de s'y rendre, il est prié d'en informer la Duchesse de Montebello.

Le P.-S. est nouveau et fait supposer à tort que des invités se dispensent de paraître ; mais l'Empereur n'admet pas d'excuse et ne tolère pas les défections.

On arrive un peu avant huit heures et demie. On entre dans le salon qui précède celui de l'Impératrice. Les femmes y sont assises ; les hommes debout. Les lumières, les tuyaux de chaleur, la quantité de monde contribuent tellement à échauffer la pièce que l'on court risque de s'y trouver mal.

Vers neuf heures, on fait entrer les dames seulement chez l'Impératrice. Peu d'instant après, la porte de son salon s'ouvre. Un huissier crie : l'Empereur ! Devant lui marchent le grand chambellan, le grand écuyer et le grand maréchal. L'Impératrice suit l'Empereur, et après elle viennent la dame d'honneur, les dames du Palais et les dames invitées. Toutes les dames passées, les hommes se mettent à suivre. On s'arrête dans une galerie au bout de laquelle s'élève un petit théâtre. Là, tout le monde a la permission de s'asseoir. Les hommes en profitent lorsqu'ils peuvent y parvenir, les sièges et les banquettes n'étant pas proportionnés au nombre des invités.

L'Empereur, assis dans son fauteuil, occupe le milieu du carré ; l'Impératrice à sa gauche, également assise sur un fauteuil. A droite et à gauche, les princesses assises sur des chaises et selon leur rang. On joue quelque petite comédie ou un opéra-comique à peu de personnages.

Le spectacle terminé, on retourne dans le même ordre. Dans le premier salon, on a mis une table ronde pour le loto dauphin et une table de jeu : dans le Salon de l'Impératrice, trois tables de jeu, une pour elle, les deux autres pour les princesses. Les personnes qui doivent jouer ont été prévenues par les chambellans. Autour de la table ronde se placent les dames qui jouent pour la forme, car il n'y a point de mise. Pendant ce temps, les hommes se tiennent debout, les uns serrés contre les autres. Ils sont passés en revue par l'Empereur. Il marche en se dandinant et en agitant sa tabatière entre ses doigts. Il dit à l'un son nom, à l'autre quelques paroles et à plusieurs rien. Il lie une conversation quand il en trouve la possibilité. Il l'interrompt par des bâillements. A dix heures et demie, il rentre dans ses appartements. C'est le signal de la retraite. Hommes et femmes se pressent pour avoir leur voilure. On dirait une troupe d'écoliers qui vient d'obtenir un congé.

On va peu au spectacle au dehors, bien moins que l'année précédente, deux fois seulement durant le mois de décembre : une fois aux Français, où l'on donne *Œdipe* pour la rentrée de Talma ; une fois à l'Opéra, où c'est la première représentation de : *Les Amazones* ou *la Fondation de Thèbes*. Même a-t-on une surprise : au moment où l'action est si embrouillée qu'un dieu seul peut en dénouer le fil, un coup de tonnerre annonce le dieu attendu : Jupiter va paraître. *La Gloire* paraît en effet, mais le trône est vide. Où est Jupiter ? *Cygne amoureux*, *taureau superbe* ou *pluie féconde*, le dieu trompe-t-il les sens d'une faible mortelle ? Sans attendre l'arrêt du destin, Mme Branchu entonne l'hymne de la reconnaissance, et le dénouement n'en paraît pas plus obscur.

Dans la journée, l'Impératrice est livrée à elle-même : une fois la semaine, mais sans jour réglé, il y a chasse à courre, soit au bois de Boulogne, soit à Saint-Germain. On fait bruit de quelque visite qu'elle rend à des manufactures ; mais cela est d'exception. Le plus souvent, quand il fait beau, elle va, le malin, à Mousseaux, pour monter à cheval. Pour ses promenades à pied, elle n'a toujours que la terrasse du Bord de l'Eau, qu'on lui réserve de dix heures à quatre heures, mais, si elle en profite, c'est escortée de son service complet, de l'officier de piquet et de deux pages.

Un jour pourtant, afin de se conformer à l'usage, on part dès le matin pour Grosbois. On arrive à une heure et demie, on chasse jusqu'à trois, et à cinq heures et demie, spectacle ; des farceurs, comme d'ordinaire : cette fois, *les Deux Edmond* et *la Danse interrompue*, par les acteurs du Vaudeville ; après, dîner où, à la table de Leurs Majestés, des dames sont admises tant qu'il en peut tenir, — car, outre le service, il y a une soixantaine d'invités, tant hommes que

dames, — bal où l'Impératrice daigne danser. Vers dix heures, on reprend les voitures pour rentrer à Paris.

Au 1er janvier de 1812, même cérémonial presque qu'en 1811. La veille, l'Empereur et l'Impératrice ont fait leurs cadeaux d'habitude, mais lorsqu'on a montré à l'Empereur les porcelaines de Sèvres, il les a trouvées fort laides et il a donné ses ordres pour qu'on exécutât au moins deux déjeuners, l'un décoré des portraits de l'Impératrice et des princesses, l'autre des portraits des dames du Palais. Pour les compliments de bonne année, on a encore raffiné sur l'étiquette, formé des catégories nouvelles, indiqué pour chaque corps une salle ou une galerie particulière, établi des distinctions à l'infini, compliqué, comme en un quadrille, les allées et venues de l'Impératrice chez l'Empereur, des princesses chez l'Impératrice, le départ pour la messe et le retour, les places à prendre dans le cortège, les pas à donner et à recevoir. On réserve la Galerie de Diane pour le Sénat, le Conseil d'Etat, la Cour de cassation, le corps de ville de Paris ; on parque les officiers de la Garde dans la salle des Maréchaux ; on attribue aux généraux de division et au clergé le Salon de la Paix ; on permet aux grands officiers la Salle du Trône ; enfin, on ouvre aux officiers et aux dames de l'Impératrice le Cabinet de l'Empereur. Chacun va et vient, en grand costume complet, selon un ordre inflexible que maintiennent les portiers d'appartement, les huissiers, un peuple de chambellans, de maîtres et d'aides des Cérémonies. Jamais on n'a poussé si loin la méticuleuse organisation des cortèges et l'exigence d'assiduité : car, toutes les dames pour accompagner les princesses, toutes les duchesses, toutes les dames présentées doivent se faire voir. Et ce n'est pas tout : le 5 janvier, la cérémonie recommence pour la Cour des Comptes, le Conseil de l'Université, la Cour Impériale et l'Institut, et l'on fait revenir le clergé, les généraux et les officiers que l'Impératrice n'a pas vus le jour de l'An. Pour cette occasion, la Cour ne met pas le grand costume, et c'est encore une distinction qu'on établit.

Malgré ces fêtes, dédiées, il est vrai, à si peu d'élus, l'hiver s'annonce triste. [On ne voit aucun de ces événements qui occupent toute une société.](#) Il y a les dîners d'obligation, dîners de représentation où l'ennui est le premier invité. Une sorte de mélancolie pèse sur Paris, sur la France, sur l'Europe : l'attente d'événements formidables et prochains, la certitude d'une guerre nouvelle, le désappointement de l'espérance de la paix encore une fois déçue ; la crainte d'une famine qui suscitera les émeutes, exigera les répressions sanglantes. [Si ce temps continue,](#) écrit Marie-Louise, [nous aurons de nouveau une année stérile.](#) Et chez elle, mal remise de ses couches, surmenée par celle vie où elle s'épuise moralement et physiquement à suivre son mari, la santé atteinte agit sur le moral, le moral à son tour agit sur le physique. [Comment voulez-vous, mon cher papa,](#) écrit-elle, [que le corps se porte bien alors que l'âme est malade, et peut-il en être autrement avec toutes les affaires qui se passent depuis deux mois ? J'avoue franchement que je ne me porte pas bien du tout... On m'enlève la plume de la main de crainte que je ne me fatigue...](#)

Pour secouer ces idées noires qui ne sont pas propres uniquement à Marie-Louise, distraire les esprits et contenter le commerce, l'Empereur décrète qu'on va s'amuser ; chaque semaine, bal chez les princesses : au carnaval, bal chez le ministre des Relations extérieures, chez le ministre secrétaire d'Etat, chez le

maréchal Ney, chez le maréchal Mortier, chez le maréchal Davout, chez l'archichancelier, chez le prince de Neuchâtel, et pas d'excuse admise, ni d'absence du mari, ni d'indisposition, ni même de deuil. On dansera, c'est l'ordre. Les ministres étrangers, s'ils veulent plaire, recevront aussi, ils lancent donc leurs invitations ; le prince Kourakin d'abord, et pour le 21 janvier ; mais la Cour est si bien royalisée, que les lettres d'excuse arrivent par liasses et que l'ambassadeur de Russie doit changer son jour et perdre le bénéfice de son zèle.

L'Empereur, par de frappants exemples, entend donner le ton, et il multiplie, par politique, les grandes fêtes inusitées. D'abord, le 6 février, grand bal paré dans la Salle de spectacle des Tuileries, disposée, comme le jour du mariage, avec la décoration mobile qui s'adapte sur la scène. L'Empereur, les princes et les princesses s'y tiendront sur une estrade : au parterre, quatre rangées de banquettes serviront aux danseuses, qui seront en nombre, car, outre la Cour entière et les personnes présentées, il y a d'invitées, avec leurs filles, les douze dames qui ont reçu l'Impératrice à la Ville, puis un certain nombre de demoiselles, filles et sœurs de personnes présentées, et, comme danseurs, on aura des auditeurs, des aides de camp et des officiers de la Garde ; mais ils seront en habit habillé ; **on n'est admis en uniforme qu'à partir du grade de colonel**. Ces listes à établir prennent beaucoup de temps ; l'Empereur les revoit plusieurs, fois, et, n'ayant pu se mettre d'accord sur les noms avec le grand chambellan, il finit par décider que toutes les demoiselles dont les mères ou les tantes sont invitées peuvent venir. **Il serait inconvenant, remarque-t-il, d'inviter les demoiselles dont les mères ne seraient pas priées**. Quant aux jeunes gens, tous auditeurs et aides de camp, et fils, neveux ou frères de personnes présentées, **peuvent également venir**. Le tout fait quinze cents invitations. De plus, huit à neuf cents personnes, **dont plus de la moitié de femmes choisies dans les premières classes de la Ville, sont admises au bal sans cependant en faire partie** ; c'est-à-dire qu'entrant par le vestibule du Conseil d'État et sans avoir aucune communication avec le bal, elles seront placées dans les trois rangées de loges. On leur portera quelques rafraîchissements pendant le bal, et, comme elles n'en auront pas moins fait toilette, le commerce en tirera bénéfice sans que l'étiquette ait souffert.

A dix heures, tous les invités sont arrivés ; à dix heures et demie, les princes, les princesses, les dames du Palais, et les ministres vont, dans les Grands appartements, attendre Leurs Majestés, à qui, sur les onze heures, ils font cortège. A l'entrée de l'Empereur, qui est en uniforme, mais avec le cordon par-dessus l'habit, les orchestres, placés en amphithéâtre dans les deux loges d'avant-scène, commencent à jouer et le bal s'ouvre par une contredanse où l'Impératrice est menée par le prince de Neuchâtel, la reine Hortense par Duroc, la princesse d'Eckmühl par le prince Aldobrandini et la comtesse de Croix par le comte Nansouly. Après diverses contredanses par les personnes de la Cour, un morceau symphonique annonce le quadrille ou plutôt le ballet, pour qui la Cour presque entière travaille depuis un mois sur le petit théâtre des Appartements. Le livret en est de M. Emmanuel Dupaty, qui a pris soin de le rédiger en vers, et il faut en suivre avec soin les péripéties pour prendre intérêt aux **entrées** qui se produisent.

Le poète s'est endormi au bord de la fontaine Egérie, il voit

..... Du ciel qui s'entr'ouvre
Vers le sol paternel redescendre les dieux
Que les anciens Romains ont placés dans les cieux.

Ces constellations, Rambuteau et Montguyon, chambellans ; Lenneps, Saluces et Lamberty, écuyers ; d'Hautpoul, Mortemart et Chabrilan, officiers d'ordonnance ; des officiers de la princesse Pauline, Clermont-Tonnerre et Montbreton ; un maître des cérémonies, M. du Hamel, et un auditeur, M. Palaviccini, ne sont pas d'égale grandeur et ne portent pas avec la même grâce le maillot de rigueur. Certains sont **effroyables**, pourtant riches, car l'Empereur donne à chacun six mille francs de gratification.

Mais j'aperçois Iris.....
Elle parcourt ces lieux d'une course légère,
Et, pour en écarter les profanes mortels,
Autour du bois sacré suspend son arc-en-ciel.

Iris, c'est Mlle Schérer, la fille du général, tout nouvellement mariée au général comte Legrand, de trente ans son aîné ; mais sa jeunesse ne l'embarrasse point. Elle a dix-sept ans, les plus beaux cheveux du monde, fort jolie d'ensemble, sans aucun trait à remarquer. — Tondez-moi ça, disait Augereau, et vous verrez ce qui en restera. En attendant, par sa gaieté, sa naïveté et ses airs d'enfant, elle plaît à tous les jeunes gens, qui en ont la tête tournée. Elle figure seule, avec grâce et aplomb, et, son pas dansé,

S'échappant aussitôt de leurs grottes humides,
Les Nymphes vont cueillir les odorantes fleurs...
Le Zéphir les poursuit, presse leurs pas timides,
Les atteint, les enlace en leurs propres festons,
Forme autour de leurs bras une amoureuse chaîne...

Pour les Nymphes, on a choisi la comtesse Duchâtel, la nouvelle duchesse de Castiglione, la duchesse Dalberg, Mmes de Colbert, Brignole, de Laître et de Montmorency, — et pour Zéphir, M. de Galz-Malvirade, l'ancien premier page, lieutenant à Austerlitz, capitaine à Wagram, officier d'ordonnance deux ans plus tard. Il passé pour joli homme, mais est-ce assez pour Zéphir ? Les Nymphes, avec leurs robes de laine blanche brodées en or en plein et plus richement à la bordure faite d'une guirlande de feuilles de chêne vert et or sur deux rangs de franges d'or, sont plus agréables, quoique, certaines, un peu mûres. Leur robe, à chacune, coûte 800 francs, mais au compte des princesses.

En voici justement une qui paraît :

Dans ces lieux consacrés au silence, au mystère,
Rome porte ses pas !

C'est la princesse Pauline : sur la tête elle porte un casque d'or bruni, que couronnent quelques légères têtes de plumes d'autruche blanches ; sa tunique, de mousseline de l'Inde à lames d'or, est brodée à la poitrine d'une petite égide à écailles d'or, que charge au centre le plus beau des camées Borghèse ; camées sur les bracelets d'or qui, très haut, cerclent l'avant-bras ; camées à chaque croisement des bandelettes de pourpre lamées d'or qui attachent les brodequins ; et elle est toute suave, toute sylphide, ses mouvements sont doux et moelleux ; tout en elle est exquis, jusqu'à sa nonchalance, et la demi-pique d'or qu'elle tient en main semble volée au carquois de l'Amour.

A sa voix, l'onde écume, et, des flots entr'ouverts,
Sort bientôt Égérie.....

la comtesse Just de Noailles, qui y est fort bien. Elle présente à Rome

Le miroir prophétique où se peint l'avenir.
Joie de Rome, qui se rassure sur son avenir. D'ailleurs,
L'air est frappé par des sons belliqueux,
les Génies apparaissent,
Promettant à la fois l'abondance et la gloire...

Génie de la Victoire, le comte de Montmorency ; du Commerce, le baron de Prié ;
de l'Agriculture, M. de Taintignies ; des Arts, le comte de Montaigu ;

Ils annoncent la France !...

Et c'est elle, sous les traits de la reine de Naples, en robe longue, manteau de pourpre brodé d'or, casque d'or violemment empanaché de tricolore. La tête, charmante, fraîche, **bien gracieusement jolie**, pose sur un corps à taille courte et qui commence à s'épaissir. Puis, pour la pantomime noble, il faut une pratique que n'a pas Caroline, et, dans le pas de deux que Despréaux a composé pour les princesses, Pauline seule est à ravir. Cependant la France, que les Nymphes ont parée de leurs guirlandes, commande aux Génies

De franchir de l'Éther les plaines infinies.
Sa touchante prière a monté jusqu'aux dieux :
De la Terre on entend le doux concert des Cieux.
Apollon a paru !... Pour le suivre, les Heures
Quittent d'un pas égal leurs semblables demeures...

Apollon, c'est Charles de la Grange, un des **freluquets** de Berthier : en tenue, il est admirable, belle tournure, air martial, belle figure quoiqu'il louche, mais, en maillot chair, la lyre en main, les lauriers en tête, **avec son œil de travers, il est unique**. Pour les Heures, comme il en faut vingt-quatre, il en est de belles, de jolies, de médiocres et de pires. Les Heures du jour sont les mieux partagées avec Mmes de Bouillé, de Bassano, de Braancam, Andréossy, Curial, Mouton, Regnaud, Daru, de Chabrilan, Walther, Lambert et de Montaigu ; mais, dans celles du soir, Mmes de Crillon, d'Aunay, de Beauharnais, Lépici, de Broc, de Croüy, de Ligneris, Foy, A. de Montesquiou, de Chastenot, de Laubépin, de la Vieuville, — toutes drapées en crêpe noir semé d'étoiles d'argent, il en est, comme Mme de Croüy, qui ne furent jamais jolies et qui sont à présent fort bourgeonnées. Elle fait Minuit, **c'est Minuit passé**, dit-on.

Ces Heures, blanches et noires, dansent autour d'Apollon, qui chante sur sa lyre.

... tant de gloire et tant de nobles veilles,
Que tout mortel eût dit qu'il chantait les merveilles
De vingt siècles de guerre.....

Séduites par ces récits, les Heures ralentissent d'abord leurs pas, puis peu à peu s'arrêtent,

Arrêtez-vous surtout pour prolonger sa vie !

Zéphir, qui s'empresse, offre des fleurs à Rome, mais elle les dédaigne. Elle a bien mieux :

... Déjà revenus du céleste séjour,
Les messagers divins offrent à leur retour
Le manteau triomphal et l'armure sacrée
Dont Rome, par la France, est aussitôt parée.

Elle reçoit encor l'image d'un enfant...

Et c'est à genoux, au milieu d'un ballabile général où les Heures, les Nymphes, les Génies et les Etoiles font de leur mieux.

Cinquante-trois personnages, costumés la plupart aux frais des princesses, — Caroline en paie pour 19.891 francs, Pauline pour 16.000, — mais l'Empereur est si content qu'il octroie aux danseurs 108.000 francs de gratifications. Dans le public, on s'étonne des dames dansant seules comme à l'Opéra, on trouve le quadrille de mauvais goût, on critique les costumes, on s'amuse des contrastes, mais il n'y a de mécontents que ceux qui n'ont pas figuré. Le bal, d'ailleurs, n'a pas que ce divertissement : il a l'habit tout doré de Cambacérès, il a la tournure de la comtesse Tyszkiewicz, avec son cordon noir pardessus une robe très brillante, et sa figure de l'autre monde ; il a la danse visible d'une grande perche de cinq pieds huit pouces, faisant à l'anglaise le pot à deux anses. Puis, il y a eu pêle-mêle pour les places dans la salle de bal, sauf toutefois pour la première banquette du côté de l'Impératrice, réservée aux dames qui ont accompagné Sa Majesté, et pour la première banquette du côté de l'Empereur, réservée à l'ambassadrice d'Autriche et à quelques dames étrangères de distinction ; et comme il n'y a eu de réglé que le nombre des contredanses et leur ordre, les places des hommes et des dames, et qu'on a pu prendre des rafraîchissements dans le grand foyer, on s'est amusé quelque peu, mais, aux Cérémonies, on se plaint que la liberté dégénère en licence et que l'étiquette se relâche.

A une heure et demie, Leurs Majestés se rendent au souper qui est servi par petites tables dans la Galerie de Diane, les premières pièces de l'Appartement d'honneur et au pavillon de Flore. L'Impératrice a sa table de dix couverts dans la Galerie et elle y invite, outre les quatre dames de service, l'ambassadrice d'Autriche, la duchesse de Courlande, la princesse d'Essling, la princesse d'Eckmühl, la duchesse de Bassano et la duchesse de Massa. Après souper, Leurs Majestés se retirent et chacun a pu s'en aller.

Quant aux gens de la Ville qu'on n'a pas fait manger, ils sont partis à une heure et demie par leurs petites portes, et ont cherché leurs voitures hors des cours des Tuileries.

Ce n'est pas assez d'un bai paré, il en faut un masqué, ce qui sera d'un bien meilleur rapport pour le commerce. Donc, c'est pour le mardi gras où, dans la journée, les Bouchers ont amené le Bœuf gras dans la cour du Palais, — ce qui leur a valu 600 francs de l'Empereur, 4.000 de l'Impératrice et 600 du roi de Rome ; — à neuf heures et demie, dans la même salle, avec le même appareil et le même personnel que le 6, grande fête. Cette fois plus d'estrade ni de fauteuils pour Leurs Majestés. Les hommes doivent venir masqués, en domino de couleur, le noir excepté, et les dames, masquées aussi, en habit de caractère. En passant par le vestibule du Conseil d'Etat, chaque invité se fait reconnaître par deux chambellans qu'assistent un fourrier du Palais, des huissiers et des valets de chambre. Sur les dix heures et demie, la mascarade de l'Impératrice fait son entrée. Marie-Louise, qui s'est souvenue du bal de Rouen, est costumée en Cauchoise ; grand bonnet en velours raz rouge garni d'organdi et d'argent ; corset de velours bleu à boutonnade d'or, avec le fichu et les manches de mousseline et de malines ; jupe en velours raz rouge, tablier en mousseline

lamée d'or, garni de malines. Au cou, un collier en gros jaseron avec plaque fermant croix et poire, aux bras des bracelets en or émaillé, aux oreilles des pendants à poire, aux souliers des boucles en pierres. Prix du costume, chez Leroy, 1.764 francs, plus la parure cauchoise, chez Nitot, 731 francs. Caroline est en costume dalmate de 1.800 francs : robe de mousseline rayée d'or, pantalon de satin blanc rayé en vert, écharpe de satin lilas, les cheveux tressés de ruban rouge et argent sous un voile de mousseline lamée en or ; la duchesse a un costume de Corfou — tel que l'Impératrice tout à l'heure quand elle aura quitté celui de Cauchoise ; mais le costume de l'Impératrice coûte 2.800 francs, celui de la duchesse 1.500. — C'est, sur une robe de dessous en satin blanc, une robe de mousseline brodée, à colonne, d'or fin, à riche bordure en lames de couleur ; chemise à manches longues sortant d'une tunique de satin vert à chef d'or, sur une autre tunique de satin blanc ; ceinture en gaze d'or traversée d'une écharpe de satin violet brodé d'or ; toque de satin violet et or sous un voile de mousseline brodé d'or. Pour l'Impératrice, le violet est remplacé par le ponceau. Mme de Montebello a encore un costume de femme de Rome qui ne va qu'à 650 francs. C'est le prix moyen : de 782 à 400 francs : costume corse pour Mme de Mortemart, polonais pour la duchesse de Castiglione, breton pour Mme de Luçay, tyrolien pour la duchesse de Rassano, landais pour la duchesse de Rovigo et la princesse d'Eckmühl, basque pour Mme Duchâtel, bordelais pour Mme de Mercy, maonnais pour Mme de Talhouët, strasbourgeois pour Mme Philippe de Ségur, hollandais pour Mme Brignole, vosgien pour Mme Daru, milanais pour Mme de Lauriston, piémontais pour Mme de Bouillé, béarnais pour Mme de Mesgrigny, lorrain pour Mme de Beauharnais, flamand pour Mme de Beauvau, génois pour Mme de Marinier, napolitain pour la princesse Aldobrandini, provençal pour Mme de Lobau, savoyard pour Mme de Montaigu, dantzikois pour Mme de Croix, hambourgeois pour Mme de Montmorency, neuchâtelois pour la duchesse Dalberg, peu importe, c'est toujours la même couleur locale de couturier, à juger par la comtesse Walther habillée, dit-on, à la mode des environs de Paris : robe de gros de Naples rouge, tablier de taffetas glacé et fichu de mousseline. Garneray qui, pour 408 francs, a dessiné dix-sept de ces costumes, a subi les avis de Leroy à qui l'on paye 20.487 francs, compris les petits bijoux accessoires. Là devant disparaît la mascarade italienne de la princesse Pauline où les frais sont médiocres, mais le grand succès est pour le quadrille de la reine Hortense.

Hortense a mis à profit l'expérience du bal précédent, elle s'est interdit presque les allusions et, pour la danse, point de solo. [La scène est censée se passer au Pérou, dans une île sauvage au moment de la conquête, en 1525.](#)

D'abord, entrent en dansant des Péruviens et des Péruviennes. Les Péruviens — MM. de Montesquiou, de Bongars, Germain, Perregaux, de Flahaut, de Canouville, de Bellissen, de Marmier, de Villeneuve et de Sainte-Aulaire — ont une tunique de gaze blanche rayée d'or, garnie de plumes blanches, rouges ou bleues, une ceinture en paillon, un soleil d'or sur la poitrine, sur la tête un diadème en paillon et plumes ; maillot et tricot blanc, bottines rouges ou bleues : coût 300 francs. Les Péruviennes — Mesdames de Montesquiou, Mollien, de Grammont, Lefort, de Fezensac, de Graille, de Villeneuve, de Maillé, de Rochefort, de Menou — sont habillées de même, avec des jupes un peu allongées. Le divertissement achevé, paraît [Alonze, officier castillan, séparé de l'armée de Pizarre, qui cherche son fils égaré comme lui dans l'île. Il se trouve au milieu de ces sauvages. La vue d'un ennemi les irrite. Ils l'entourent, le désarment, annoncent le projet de le faire périr et sortent pour aller prendre leurs arcs et leurs flèches. Ils laissent Alonze \(le comte d'Arjuzon\) sous la garde de](#)

leurs femmes, après l'avoir enchaîné. Ils menacent leurs femmes de toute leur colère si le prisonnier s'échappe. Alonze conjure les femmes de lui rendre la liberté, mais elles n'osent céder à ses prières et dansent autour de lui. Le fils d'Alonze (c'est un page) arrive. Terreur et douleur du jeune Castillan en voyant son père chargé de liens. Il se précipite dans ses bras, il essaie d'attendrir les Péruviennes. Dans ce moment reparaissent les Péruviens armés. Leurs femmes essaient de les fléchir, maison vain : déjà les arcs sont tendus. On entend une musique annonçant l'arrivée de la reine de l'île, grande prêtresse du Soleil. Elle est suivie de jeunes Péruviennes qui forment sa cour et de prêtresses portant l'image du Soleil. Les Péruviennes de la cour — Mmes de Broc, de Bellissen, d'Ambrugeac et Gantheaume, Mlles Cochelet et de Bourgoing — ont le même costume que celles de la ville. Quant aux prêtresses du Soleil — Mmes Dulauoy, de Bellune, de Laborde, Rampon, Harel, Wattier, Molé, Octave de Ségur, de Bréan et Montalivet —, elles portent, sur une robe de satin blanc, une robe de mousseline garnie de frange effilée d'or, avec une ceinture croisée en chef et un soleil d'or sur la poitrine ; sur la robe, étole de satin broché d'or, avec soleil et frange d'or ; pour coiffure, un diadème de paillon et de pointes dorées d'où tombe un grand voile de mousseline. Prix de chaque costume : 450 francs. La reine — car, bien sûr, la reine de l'île c'est la reine Hortense — a un costume plus riche, mais de même goût et ne passant pas un millier de francs, qui la laisse singulièrement leste et fait valoir son élégante tournure et son joli pied.

La Reine donc fait son entrée. Le jeune Alonze tombe à ses pieds pour obtenir la vie de son père. La Reine l'accorde à condition que le père et le fils rendront hommage à l'objet de son culte. Alonze et son fils se prosternent devant l'image du Soleil, sous laquelle on lit :

Le Soleil, roi des Cieux, de splendeur couronne,
Gouverne en l'éclairant l'Univers étonné.
De son vaste regard embrasse toute chose,
Ne s'égare jamais, jamais ne se repose.
Il est l'image et le rival des Dieux.
Ici nous l'adorons, il doit l'être en tous lieux.

Pas de la Reine avec sa suite. — Danse générale. Faut-il aux vers voir une allusion ? En tout cas, elle est relativement discrète et ne messied pas dans la salle où dansait le Roi-Soleil.

L'Empereur, en domino, est entré, sans qu'on l'ait aperçu, durant qu'on exécutait le quadrille. On danse donc avec une certaine liberté, car tout le monde est masqué, jusqu'à une heure du matin, où le souper est servi en buffet et par petites tables, dans les salles du Conseil d'Etat. Vers deux heures, l'Impératrice se relire avec les dames de sa mascarade et va souper dans la salle à manger de son Appartement d'honneur. Quatorze hommes sont invités, mais, tandis que les dames gardent les costumes qu'elles avaient au bal et se démasquent seulement, eux ont du se mettre en habit habillé.

L'Empereur ne s'est montré officiellement nulle part et, comme il a dit que le bal se prolongerait aussi longtemps qu'il y aurait du monde, c'est seulement vers trois heures que l'on se relire. Il régnait moins d'ordre à ce bal qu'au bal paré, remarquent les Cérémonies ; cela tient peut-être à ce qu'on s'est presque amusé — au moins la Cour. Quant aux gens de la Ville — plus d'un millier — qu'on a parqués dans les loges, on leur a seulement passé quelques glaces ; au départ, il pleut à verse ; il faut chercher les voitures hors des cours, tout le monde est

trempé et les toilettes sont perdues. Autant de gagné pour le commerce, mais les bourgeois grognent.

Voici pourtant près de deux mois aux Tuileries sans qu'on en ait bougé, et l'Empereur, qui s'y est toujours déplu, a hâte d'en sortir.

Le 10 février, la veille du bal, il a échangé à Joséphine l'Elysée Napoléon contre le château de Laeken. Tout de suite il a donné ordre qu'on mit le palais en état et le 14, lorsque les ouvriers y sont à peine, il arrive à l'heure du déjeuner et prétend s'installer. Loger l'Empereur, l'Impératrice, l'indispensable de la Cour, cela se peut encore, mais où placer le roi de Rome et son service ? On se décide à lui donner un appartement de quatre pièces au second étage, sur le jardin, mais encore faut-il que la maison, qui n'a pas été habitée depuis deux ans et où l'Empereur a pris tout de suite un gros rhume, soit un peu échauffée. Le roi de Rome ne quittera donc les Tuileries que le 22.

A l'Elysée, où l'Empereur occupe le rez-de-chaussée et l'Impératrice le premier étage, fort étroit pour son service, la vie, sauf l'agrément du jardin, est telle qu'aux Tuileries. Le soir, les entrées particulières, puis, aux mêmes jours, le dîner de famille, les conseils et les petits spectacles. Pour ceux-ci, on a arrangé la Galerie ; on y dresse le théâtre et la Comédie y donne *le Sourd, le Distrain, le Conteur, la Fausse Agnès, le Joueur*, etc. Les dimanches, on retourne aux Tuileries pour la messe, la grande audience, les présentations et les serments. Une fois, dans tout le mois de mars, il y a, au Théâtre, représentation d'*Andromaque* et grand cercle. Une autre fois, au Carrousel, pour les régiments de la Vistule, grande parade à laquelle l'Impératrice assiste du balcon, mais, sauf à ces rares exceptions, on ne rentre pas dans Paris, on se tient uniquement à l'Elysée d'où l'on peut, pour la chasse, gagner sans façon le bois de Boulogne. C'est à l'Elysée qu'on célèbre la Semaine sainte, pendant laquelle les spectacles sont suspendus. On les remplace le 26 par un concert spirituel où les musiciens de la Chapelle sont accompagnés d'un orgue de nouvelle invention.

C'est le moment le plus actif de la préparation de la guerre contre la Russie. De tous les points de l'Europe les troupes sont en marche ; et, dans son cerveau, Napoléon suit — mieux il accomplit — chaque étape ; chaque pas y retentit de cette promenade sans pareille que font cinq cent mille hommes de Cadix et de Reggio à Varsovie. Aux cercles et aux spectacles, il paraît absorbé, parle à très peu de monde. D'ailleurs, il semble indisposé et presque chaque fois il se retire après le spectacle en chantonnant, [comme cela l'arrivé quelquefois, écrit à son mari une femme de général, lorsque tu veux en imposer aux autres sur ce qui t'occupe.](#)

A peine, dans le mois, trouve-t-on une journée pour Trianon. La guerre est si bien décidée que Marie-Louise, quelque prudence qu'elle porte à ses lettres, en écrit à son père ; même elle s'en réjouit. [L'Empereur, dit-elle, me charge de vous dire beaucoup de belles choses et de vous assurer que si jamais, un jour, il y aura la guerre, il me prendra avec lui à Dresde où je resterais un mois ou deux, et où il espère aussi vous voir. Vous ne pouvez pas vous représenter, mon très cher papa, la joie que cette espérance me donne. Je suis persuadée que vous ne repousserez pas ma demande et que vous me donnerez aussi le plaisir d'amener avec vous la maman et mes frères et sœurs pour que j'aie aussi la consolation de les voir. Je vous prie, mon très cher papa, de ne rien dire de ce projet, parce que rien n'est encore décidé.](#)

Tout l'est si bien que, le 30 au soir, en vue de trouver des facilités plus grandes pour s'entraîner et se préparer physiquement, l'Empereur part pour Saint-Cloud avec l'Impératrice, bien qu'il doive laisser à l'Elysée le roi de Rome assez sérieusement indisposé. A Saint-Cloud où, dès le 1er avril, la reine de Naples vient s'établir au pavillon d'Italie, la vie extérieure est des plus calmes : vu le départ de la majeure partie de la Garde, le service militaire est fort réduit ; le nombre des entrées particulières a été restreint et, le soir, l'Impératrice reçoit dans le Salon de famille où il y a un peu de musique ; plus de grands spectacles ; seulement, le lundi et le jeudi, le petit théâtre dressé dans la Galerie et des invitations au plus à soixante-dix personnes. Le dimanche, avant la messe, audience diplomatique, mais plus de cercle le soir. Après le travail, quelquefois malgré le travail, dès que le temps s'éclaircit, c'est, de l'Empereur, des courses folles à crever ces chevaux de Perse, d'Espagne, de l'Amérique du Sud, qu'il choisit pourtant pour leur endurance, c'est des chasses menées à la diable où il bat des lieues sans se douter presque qu'il y a une bête à prendre. [Quelquefois, à l'aube, il éveille l'Impératrice pour faire une promenade, soit dans le bois de Saint-Cloud, soit à Paris où il visite les travaux en cours. Un écuyer de service et l'aide de camp forment seuls la cavalcade avec deux ou trois piqueurs. Jamais l'Impératrice n'est accompagnée par aucune de ses dames qui viennent seulement au-devant d'elle au retour ou l'attendent dans son appartement. Si elle est fatiguée, Marie-Louise monte dans une voiture qui suit, mais cela arrive rarement. Officiellement, l'Empereur ne vient qu'une fois à Paris, le 16 avril, où il passe une grande revue des troupes de la Garde revenues d'Espagne. Ce soir-là, par exception, il y a, à Saint-Cloud, spectacle sur le grand théâtre, où l'on donne *Lodoïska*, opera-seria. C'est une avance aux Polonais. Par contre, on chasse à Rambouillet, à Saint-Germain, au Raincy, nouvellement conquis sur Ouvrard, et jamais aussi vile, jamais d'un tel train, jamais avec une telle volonté de s'éprouver pour les fatigues à venir.](#)

Et le 9 mai, sans revenir à Paris, sans prévenir la nation par aucune proclamation, sans avertir le Sénat par aucun message, sans exposer par aucun document les griefs que l'Empire a formés contre, la Russie, l'Empereur part de Saint-Cloud, sous prétexte [d'aller faire l'inspection de la Grande Armée rassemblée sur la Vistule](#). En l'an VIII, en l'an XIII, en 1806, en 1808, en 1809, à chaque reprise de cette guerre que mène la France contre la coalition dont l'Angleterre est l'âme, il a jusqu'ici donné ses raisons, publié les pièces diplomatiques, exposé les mobiles qui le conduisent et le forcent d'agir. A présent, rien. Et cette guerre, la plus terrible qu'il ait affrontée, dont il doit, s'il se souvient d'Eylau, connaître les périls, cette guerre où il mène toute l'Europe à sa suite, qu'il sait donc formidable ; qu'il affronte avec une santé alanguie par trois années d'inaction, devenue sensible aux intempéries et rebelle aux fatigues, avec un tempérament éprouvé par les secondes noces ; où il veut à présent, pour la commodité et l'agrément de sa vie, lui qui n'a connu de tente qu'en 1808, les asiatiques splendeurs de son Camp impérial, il y donne comme préliminaires des fêtes de Cour, des banquets et des spectacles et, à Dresde, où il conduit l'Impératrice, il invite les empereurs et les rois à venir d'abord lui renouveler l'hommage de leur vassalité. [Jamais départ pour l'armée, a-t-on dit, ne ressembla davantage à un voyage d'agrément.](#) Est-ce pourtant un présage ? Le

Moniteur, qui paraît le 9, jour du départ, publie le premier article d'une étude intitulée : RECHERCHES SUR LES LIEUX OÙ PÉRIT VARUS AVEC SES LÉGIONS.

VIII. — L'ENTREVUE DE DRESDE.

Le Départ pour Dresde. — Sentiments qu'y porte Marie-Louise, — Le Voyage. — L'Arrivée. — L'Empereur chez lui. — Les Souverains autrichiens. — L'impératrice Maria-Ludovica. — Sa haine contre l'Empereur. — Ce qu'elle pense de sa belle-fille. — Échec à Napoléon. — Le Drame de Dresde, 1er acte. — Départ de l'Empereur. — Marie-Louise à Prague. — Ses Maladresses. — Ses Présents. — Le Séjour à Prague. — Le Retour. — Wurtzbourg. — Rentrée à Saint-Cloud. — Vie qu'y mène l'Impératrice. — Surveillance continuelle. — Sentiments pour Napoléon. — Lettres de l'Empereur. — L'affaire Malet. — L'Impression de Marie-Louise. — Continuation du séjour à Saint-Cloud. — La Cour et ses Plaisirs. — Retour à Paris. — Arrivée subite de l'Empereur.

C'est ici, ce voyage de Dresde, le moment le plus brillant que Marie-Louise ait eu dans sa vie. Nulle inquiétude d'avenir, au moins qu'elle témoigne et dont ou trouve des indices ; une ignorance qui semble entière des conditions où s'engage la guerre avec la Russie ; une confiance dans la fortune de Napoléon qui fait envisager la victoire comme nécessaire ; une véritable tendresse pour ce mari qu'elle aime et dont elle se tient aimée ; la certitude, enfin, de revoir tout à l'heure les êtres qui, avec l'Empereur, tiennent la première place dans ses affections, et de leur apparaître, sinon grandie — car une archiduchesse ne saurait grandir — au moins affinée par les modes de Paris, entourée d'un éclat où sa vanité trouve une satisfaction, enrichie de telle façon que, de ses mains constamment ouvertes, sa générosité laisse tomber des présents. Sans doute, il y a l'inquiétude de la séparation prochaine, mais cette inquiétude est hors de tout pressentiment, de toute sensation d'un danger matériel que l'Empereur pourrait courir ; il commandera ses armées de haut, de loin, à la façon d'un souverain, non d'un soldat ; il n'y a que des aventuriers suédois — Gustave-Adolphe et Charles XII — pour se faire tuer à la guerre ; mais un empereur, et le plus puissant des empereurs ! Et n'est-ce pas que l'organisation du voyage est pour la confirmer dans cette impression ? On part de Saint-Cloud le 9 mai, à cinq heures et demie du matin. Marie-Louise est dans la voilure de l'Empereur et la suite est plus nombreuse encore qu'au voyage de Hollande. Pour l'Empereur, point de militaires — les équipages et la Maison de guerre sont à Posen depuis le commencement de mai — mais trente-huit personnes, grands officiers, ministres, officiers du service d'honneur, secrétaires, interprètes, pages, médecins ; et, pour l'Impératrice, outre ses propres officiers — le chevalier d'honneur, le premier écuyer, trois chambellans, quatre écuyers, la dame d'honneur, trois dames du Palais, quatre pages et le service de santé, — le grand chambellan et un préfet du Palais. En gagistes, services de chambre, de table, d'office, de cuisine et de livrée mieux fournis encore que pour les voyages dans l'Empire ; car, à Dresde, c'est l'empereur Napoléon qui, chez le roi de Saxe, recevra le roi de Saxe et l'empereur d'Autriche, et, à l'exception des voitures de gala, que fourniront la cour westphalienne et la cour saxonne, tout sera de France, tout viendra de France, tout sera monté à la française.

Jusqu'à Mayence, Leurs Majestés sont censées voyager incognito ; pourtant, elles sont escortées par la Gendarmerie, et, à Châlons, où l'on descend pour a

couchée à la préfecture, l'Empereur après son dîner, reçoit les autorités ; à Metz, où l'on couche le 10, aussi à la préfecture, l'Empereur, sur les chevaux du préfet et du général, passe, dans l'arsenal, la revue des troupes, et donne audience ; mais, c'est à Mayence seulement que l'Impératrice paraît. On loge au Palais de l'Ordre Teutonique, malgré l'Ecole d'artillerie qui y est installée, et que l'Empereur chasse par un décret érigeant le palais en quartier général impérial. Le grand-duc et la grande-duchesse de Hesse-Darmstadt et le prince d'Anhalt viennent faire leur cour : on séjourne, le 12, pour des revues, des réceptions et des audiences. Le 13, on déjeune à Aschaffembourg, chez le Prince-primat ; on dîne et on couche à Wurtzbourg, chez le grand-duc, oncle de Marie-Louise. On trouve là le grand-duc de Bade et le roi de Wurtemberg. Partout, canon, cloches, troupes, illuminations, services d'honneur et le reste ; mais, depuis Mayence, les escortes à chaque relais sont fournies par la cavalerie de la Garde : ce n'est qu'à la frontière de Saxe, où l'on arrive le 14, après avoir couché le 14 à Bayreuth, que l'Empereur, après avoir reçu les compliments du grand chambellan, accepte une escorte des Gardes saxonnes. On couche à Plauen et, le 16, à Freyberg où l'on dîne, on est reçu par le roi et la reine de Saxe, avec qui l'on fait, à onze heures et demie du soir, l'entrée à Dresde. L'Empereur n'a pas voulu des carrosses de parade saxons, il a gardé ses voitures de voyage ; pourtant, la ville entière est illuminée, toutes les troupes sont sous les armes, le canon tonne, les cloches sonnent, et, au palais, à la descente de voiture, la famille royale et toute la cour attendent pour saluer l'Empereur, que l'on conduit en cortège dans les appartements dits d'Auguste II.

Dès ce soir même, il s'installe là chez lui : c'est sa maison qui le sert ; s'il accepte un service d'honneur civil et militaire **considérable**, pour lui et pour l'Impératrice, — sans dames, toutefois, car il n'y en a pas à la cour de Saxe, — s'il permet aux Gardes saxonnes de tenir les postes du palais, sa vie est réglée comme à Paris et partout : lever, travail, déjeuner solitaire, dîner et coucher. Le premier jour, l'Impératrice, **excessivement fatiguée de la chaleur et des mauvais chemins**, ne paraît pas le matin ; au lever de l'Empereur, à huit heures, affluence de princes ; dans la journée, échange de visites, mais dîner tête à tête avec l'Impératrice : après le dîner, jeu où sont admis les princes saxons et les entrées particulières. Le grand-duc de Wurtzbourg et la reine de Westphalie, arrivés dans la soirée, ne sont pas priés. Le lendemain, 18, à midi, entrée de l'empereur et de l'impératrice d'Autriche. Marie-Louise, à qui il est défendu d'aller à la rencontre de son père, a écrit pour s'excuser, attester ses sentiments, **l'agitation infinie où elle sera jusqu'au moment où elle pourra lui renouveler l'assurance de tout son amour filial**, mais, quelque plaisir qu'il doive trouver à sa fille, l'empereur François, qui ne vient qu'à contre cœur, doit être sensible à ce premier dégoût. Combien plus l'impératrice **notoirement hostile à Napoléon**, qui paraît ici en posture de vaincue, presque de subordonnée, qui se sent à la fois humiliée vis-à-vis de Napoléon et exaspérée vis-à-vis de sa belle-fille ! Les flatteries un peu grosses que la cour de Saxe prodigue à l'empereur français ne font qu'accentuer cette situation. La suite autrichienne — en tout onze hommes et quatre femmes — est bien inférieure en nombre et en splendeur à la suite française, et c'est Napoléon qu'on est contraint d'accepter l'hospitalité. Dès la première entrevue, Maria-Ludovica a peine à se contenir ; il faut qu'elle s'épanche dans ses lettres à sa mère sur la façon dont Napoléon l'a presque embrassée, dont il lui a baisé la main, sur ses continuelles questions et la façon dont elle a soin de n'y pas répondre, sur l'entrée chez elle de Marie-Louise en grande toilette et couverte de tous ses diamants. Elle est irréductible et saura le montrer.

Vainement, pour la conquérir, Napoléon renonce à la préséance qu'a voulu lui attribuer la cour de Saxe et règle qu'aux banquets les deux impératrices seront assises à côté l'une de l'autre, celle d'Autriche tenant la droite, l'empereur d'Autriche près de sa fille, lui-même près de sa *belle-mère*. Vainement, au feu d'artifice où la pièce principale est un énorme soleil avec cette devise : *Il est plus beau et plus grand que lui*, a-t-il soin de dire tout haut : *Il faut que ces gens me croient bien bête* ; vainement déploie-t-il toutes ses grâces pour la conquérir, la faire, comme on dit, céder à l'ascendant qu'il exerce sur tous, et se montre-t-il, traversant les appartements, le chapeau d'une main, l'autre main sur la portière de sa chaise à porteurs, causant avec elle d'une manière enjouée, il perd ses avances, et Maria-Ludovica, qui le laisse marcher, n'en a pas moins, de haine, la fièvre chaque fois qu'elle le voit. Quelque effort qu'elle fasse pour se contenir, à des moments elle éclate. Un soir, à une partie d'homme, elle se lève brusquement en disant à haute voix que tout jeu de cartes, en présence d'une pareille inadvertance et distraction, devenait chose ennuyeuse et impossible. Là-dessus, on cesse de jouer, et, pour se soustraire aux conversations, Maria-Ludovica affecte une passion de musique, fait subir à Napoléon le martyre des concerts, en demandant à tout le monde un silence absolu pendant que les morceaux s'exécutent.

Si elle hait Napoléon de naissance, elle apprend à haïr, peut-être mieux encore, sa belle-fille. D'abord, elle n'est pas dans l'état de dépérissement qu'on lui supposait. Elle a moins d'embonpoint, ce qui la rend plus jolie. Même les gens d'Autriche la trouvent singulièrement embellie. Sa tournure, disent-ils, est devenue très élégante, par conséquent, peu reconnaissable. Elle a maintenant la plus jolie taille du monde et un petit pied ravissant. De plus, rien n'est plus magnifique que sa suite. Elle a, dit-on, cent cinquante valets de chambre, garçons d'Atours ou laquais. L'empereur d'Autriche en a deux. Enfin, ce sont les parures et les toilettes, Marie-Louise y a pris goût. Si Napoléon exige plus de réserve, elle résiste, pleure même, et l'Empereur cède, soit attendrissement, fatigue ou distraction. Malgré son origine, il lui échappe de mortifier l'amour-propre allemand par des comparaisons peu mesurées entre son ancienne et sa nouvelle pairie. Napoléon l'en gronde, mais doucement. Peut-il voir un crime à cette préférence que montre sa femme aux choses françaises ?

C'est pourtant là un des griefs principaux de Maria-Ludovica, laquelle n'a que quatre ans de plus que sa belle fille — elle, née le 14 décembre 1787, Marie-Louise le 12 décembre 1791. L'Impératrice, disent les Autrichiens, n'a donné à sa mère qu'une toilette de vermeil et douze robes. Ce n'est pas un présent majestueux, ajoutent-ils, mais il est très utile, car les fourgons de l'impératrice ont été si mal confectionnés que toutes ses magnifiques parures se sont trouvées gâtées par les pluies d'orage survenues pendant le voyage. Cette fois, Marie-Louise n'a-t-elle, en réalité, donné que douze robes ? A coup sûr, en février, elle en avait envoyé de chez Leroy pour 1.505 francs, en mars pour 11.317 francs, et chaque mois c'est elle qui nippa ainsi la cousine belle-mère ; mais, sans doute, Maria-Ludovica n'a pas voulu se montrer uniquement sous des toilettes qu'elle doit à sa belle-fille, et durant que ses familiers répandent la légende des toilettes gâtées, elle en profite pour ne paraître, à Dresde, qu'en costume hongrois, qui lui sied parfaitement, et pour éviter, peut-être aussi, les rivalités et comparaisons de parures. Cela ne l'empêche pas de monter sa garde-robe pour l'avenir. Elle venait souvent le matin à la toilette de Marie-Louise fureter dans sa magnificence. Elle n'en sortait jamais les mains vides, a dit Napoléon, mais elle emportait à chaque fois, avec les robes et les bijoux, un peu plus de jalousie,

d'envie et de haine. Marie-Louise éprouvait, les premiers temps au moins, une jouissance à se laisser piller. Outre qu'elle a eu pour Maria-Ludovica une tendresse très vive, elle se plaît à lui prouver à la fois sa prodigalité et son opulence — car toutes ces princesses d'Autriche sont tenues fort de court ; mais, pour cela, elle n'est plus disposée à souffrir que la petite cousine lui fasse la leçon et prenne des airs d'institutrice. Comme [Napoléon travaille beaucoup et que Marie-Louise, jalouse de profiter des plus petits loisirs de son époux, sort à peine pour ne pas les perdre](#), l'impératrice d'Autriche, qui s'ennuie fort et qui voudrait l'avoir pour compagne de ses courses, [lui peint son assiduité comme ridicule](#). Etant restée à 1810 et s'étant fermement tenue à ses haines, elle s'étonne que sa belle-fille, qui jadis les partageait, les ait muées en des sentiments contraires qui lui semblent un outrage à sa maison et à son autorité. [Elle ne s'occupe donc qu'à débaucher Marie-Louise de Napoléon par les insinuations les plus méchantes et les plus malicieuses. Habitée à tout mener à la cour d'Autriche, et son mari d'abord, quoiqu'il eût la certitude qu'elle en faisait peu de cas](#), elle n'a nullement l'idée, que Napoléon lui attribue, de [prendre quelque empire sur lui](#). En vérité, pour une façon de flirt qui ne la peut mener à rien, comment oublierait-elle ses rancunes de race et d'éducation, ses légitimes haines contre l'opresseur de sa maison ? Elle est Modène et c'est l'âme de son frère qui est en elle, l'âme la plus aristocrate et la plus intransigeante qui soit en Europe, l'âme des seuls princes qui demeureront constamment à leurs principes — oui, mais elle est femme, — certains Autrichiens disent qu'elle l'était même avant son mariage ; elle se sent et se trouve jolie, et sans qu'elle se rende coquette vis-à-vis de Napoléon, ne peut-elle pas trouver une sorte de matin plaisir à lui donner, par instants, l'illusion qu'elle l'écoute et qu'elle pourrait lui devenir moins ennemie ? [Sa figure, a-t-il dit, était agréable, piquante, avait quelque chose de tout particulier : c'était une jolie petite religieuse](#), et, s'étant occupé d'elle comme il a fait, il ne saurait admettre qu'elle a résisté tout à fait à ses avances. Il n'aurait pourtant qu'à la regarder, Qui peut se méprendre à une telle bouche sans lèvres, ouverte d'un coup de couteau, à ces yeux volontaires, à ce front obstiné, et, dans ce corps léger, presque débile, [mince comme une asperge](#), à la flamme qui le brûle ? Qu'elle se laisse baiser les mains par [son gendre](#), qu'elle ait même pour lui [une coquetterie toute particulière](#), rien de mieux ; ne s'agit-il pas de compléter la comédie, et au moment où il se lance dans la grande aventure, faut-il lui laisser soupçonner qu'il laisse, au cœur de la place, une ennemie dont la haine ne désarmera jamais, et qui guettera, avec une fébrile passion, toutes les incertitudes de sa fortune ?

Sans qu'il s'en doute, c'est elle, dès lors, qu'il rencontre en tête et par qui il est battu. Les profils majeurs qu'il comptait tirer de l'entrevue, cette petite femme les annule. Elle a entrevu l'influence que le gendre, si on le laisse faire, va prendre sur le beau-père. Pour Napoléon, ce n'est pas assez que l'empereur François lui ait livré une armée autrichienne à traiter comme [sa chose](#), il l'a décidé à prendre le commandement de cette armée, à entrer en Russie, à faire la campagne et à la faire avec lui. Maria-Ludovica l'apprend. Pour empêcher que son mari s'engage dans cette aventure où il lierait à jamais sa partie à celle de la France, elle emploie tous les moyens, les reproches, les prières et les larmes. A la fin, quoiqu'elle redoute Metternich qu'elle croit acquis à l'alliance française, elle fait appel à son secours et s'étonne qu'il le lui prêle. L'empereur François ne partira pas ; il ne subira plus l'action de son gendre ; il restera livré à sa femme et à Metternich, et n'est-ce pas qu'à présent Maria-Ludovica et Metternich se sont compris ?

Mais, si elle a battu l'homme, avec la femme, [cette tête de bois](#), elle n'a pas su réussir. Reprendre son ascendant sur elle, faire de l'épouse de Napoléon son alliée et sa complice, s'introduire dans ce qu'elle peut connaître de secrets, recevoir d'elle, au lieu de gentilles déclarations de tendresse, des nouvelles et des avis, brouiller ce ménage qu'elle a été contrainte de former, et, à l'aide de cet instrument, dont elle méprise [la terrible paresse d'esprit](#) et dont elle a éprouvé la passivité, porter le dernier coup et abattre le colosse, cela est une tâche égale à l'active passion de sa race, égale à une intelligence qui, déjà ouverte à l'intrigue italienne, s'est élargie par la fréquentation de Goethe et des grands Allemands.

Marie-Louise se refuse et ne se soumet pas : à première vue, elle paraît n'avoir pas changé : c'est [les mêmes manières, cet embarras et cette froideur qui font croire qu'elle est altière, sans qu'elle le soit, et puis enfant quasi plus qu'elle ne l'était avant de se marier](#). Mais, à l'examen, elle ne trouve bien que ce qui se fait en France, elle en vante les modes, les façons, les élégances, elle en écrase [la chère cousine](#), autant que de sa puissance et de son luxe, [elle jouit de son règne, elle a la terre à ses pieds](#). Ce n'est pas avec des présents, si nombreux soient-ils, si beaux et si rares, qu'elle se le fera pardonner. Napoléon a mal vu ; ce qui sort de là n'est point [une bonne petite haine de cour](#), c'est la jalousie éveillée dès l'enfance entre [la petite cousine](#) pauvre, et la fille aînée de l'empereur, assourdie lorsque [la petite cousine](#) a comblé ses ambitions en montant au trône d'Autriche et [en conquérant de force le lit impérial](#), tournée à présent en une haine implacable, haine de femme, d'aristocrate, de souveraine, contre cette laideronne, qui s'avise d'être devenue plaisante, contre cette archiduchesse qui, en aimant [ce garnement](#), trahit sa race et sa patrie, contre cette impératrice qui se prend au sérieux et qui se donne l'air de priser son trône de jacobine à l'égal du trône de Marie-Thérèse.

Sans doute, Maria-Ludovica ne témoigne rien [de cette détestation qu'elle a dans le cœur](#), elle la [gaze sous des lettres journalières de quatre pages pleines de tendresse et de cajolerie](#), mais elle ne se contentera que lorsqu'elle aura écrasé, avili, déshonoré la fille de son mari.

Tel est le drame qui se noue dans le décor mignard du palais rococo, au travers des fêtes répétées chaque soir, des promenades en calèche, des parties de chasse, des banquets, des spectacles, des concerts, des feux d'artifice, sans qu'en soupçonne rien le personnel des figurants, [les Saxe, les Prusse, les Weimar, les Mecklembourg, les Cobourg, les Reuss, tous pros ternes à genoux devant le mortel ennemi](#). Et c'est avec de jolis gestes alanguis de malade, c'est avec des enlacements de tendresse et des maternels roucoulements que l'impératrice caresse sa belle-fille, en attendant qu'elle l'étrangle, et Marie-Louise, inconsciente du péril, incapable de suivre une idée de haine et de concevoir qu'on l'éprouve, envenime sans cesse la blessure qu'elle a faite sans y penser et ne s'en fie pas moins aux dehors qu'on lui présente.

Le 29 mai — un vendredi — à trois heures du matin, l'Empereur doit partir pour l'armée. Marie-Louise est dans la désolation et les larmes, de façon à convaincre les plus incrédules [que c'est bien franchement qu'elle l'aime](#) ; l'Empereur lui-même semble très préoccupé. Son départ tarde au delà de l'heure fixée. Les allées et venues dans ses appartements et dans ceux de l'Impératrice trahissent de l'agitation ; la voiture ne roule qu'à quatre heures et demie du matin. [Vous me connaissez assez](#), écrit Marie-Louise à Mme de Luçay, [pour vous figurer combien je suis malheureuse et triste. Je tâche de me vaincre, mais je resterai](#)

comme cela jusqu'au moment où je le reverrai. Dans cet état, elle a besoin, plus que jamais, d'affections démonstratives et de caresses enveloppantes, et c'est avec joie qu'elle arrange d'aller pour six semaines à Prague, où toute sa famille viendra la voir. Leurs Majestés Autrichiennes ont quitté Dresde dans la matinée du 29, mais leur fille ne saurait les suivre si tôt. On a des arrangements à prendre pour l'accueillir. Elle-même désire recevoir, d'abord, des nouvelles de Napoléon et l'annonce de son arrivée à Glogau. Elle reste donc cinq jours encore à Dresde, comblée des attentions de la famille de Saxe, de la reine de Westphalie et du grand-duc de Wurtzbourg, lequel l'accompagnera en Autriche. Le 1^{er} juin seulement, à cinq heures du matin, elle quitte Dresde, et, escortée jusqu'à la frontière par les cuirassiers saxons, elle est reçue en Bohême avec les honneurs impériaux : compliments au nom de l'empereur, escortes de cheveau-légers, compliments des autorités, garde bourgeoise sous les armes. Elle s'arrête à Tœplitz, s'y promène— car c'est l'endroit à la mode, où toutes les belles dames d'Europe se donnent rendez-vous — elle y couche et, le lendemain matin, à sept heures, elle part pour Prague. Leurs Majestés Autrichiennes sont venues au-devant d'elle jusqu'à l'abbaye de Sainte-Marguerite et l'y attendent depuis trois heures de l'après-midi ; il en est cinq quand elle arrive, et, en montant dans la voiture de sa belle-mère, elle prend la droite. Le 6, dans son appartement, elle reçoit à dîner son père et sa belle-mère, et elle s'assied au milieu d'un des côtés longs de la table ovale, le préfet du Palais debout en face d'elle, l'empereur assis à sa droite, l'impératrice à sa gauche. Au banquet du 7, pareille disposition, et le *Journal des voyages*, qui fait loi pour les précédents d'étiquette, note que S. M. l'Impératrice de France a constamment occupé la place au centre, soit chez elle, soit chez LL. MM. Autrichiennes, soit au spectacle, etc.

Ce qui tend encore la situation, c'est que Marie-Louise a reçu, à son arrivée à Prague, un service, d'honneur autrichien de douze chambellans, à la tête duquel est le prince Clary, et dont le comte Neipperg fait partie. Entre eux et les Français, non seulement la fusion ne s'opère pas, mais, à des moments, on se mesure des yeux, et c'est tout juste si les règles de la courtoisie sont maintenues. La haine universelle pour la Fiance rend les Autrichiens de glace pour la cour des Tuileries, comme le faisait déjà présager à Dresde la réserve des dames de l'impératrice d'Autriche. Il faut avouer que si, en leurs propos, les dames de France ont imité leur maîtresse, que d'ennemies elles ont dû se faire ! Je vous assure, écrit Marie-Louise à Mme de Luçay, que, malgré mes vieilles robes, votre amour-propre de dame d'Atours n'est pas négligé, car on les trouve superbes, et elles font réellement un effet merveilleux entre toutes les toilettes ridicules qu'on trouve ici. Et non seulement elle affecte de n'aimer que ce qui est français, mais, en toute occasion, elle affiche son amour pour l'Empereur. Passe, quand c'est à une Française qu'elle écrit : J'ai d'excellentes nouvelles de l'Empereur qui est resté à Posen jusqu'au 6 juin. Il se porte à merveille et me donne toujours l'espérance de le voir sous peu. Dieu veuille que cela soit vrai ! Je serai trop malheureuse sans cela. L'on me donne des fêtes continuelles qui ne font que me rendre plus triste... Mes oncles viennent me voir. Ainsi, je pourrais être parfaitement heureuse si l'Empereur était avec moi, mais, sans lui, je ne puis avoir de bonheur. Mais, ce même jour 11 juin, presque dans les mêmes termes, elle écrit à une Autrichienne : Vous pouvez vous figurer le bonheur que je ressens d'être au milieu de ma famille, cependant il est troublé par le chagrin de me trouver séparée de l'Empereur ; je ne puis être heureuse qu'auprès de lui. Et, un autre jour, à une autre : L'absence de l'Empereur suffit pour me troubler tout ce plaisir. Je ne serai contente et heureuse que lorsque je le reverrai : que

Dieu vous préserve jamais d'une telle séparation ! Elle est trop cruelle pour un cœur aimant, et, si elle dure longtemps, je n'y résisterai pas.

Et maintenant, qu'elle fasse venir de Paris des oignons, des bracelets, des boîtes de fruits confits, des breloques qui soutiennent le cheval, trois selles et ce qu'il faut pour le harnais, des tables à trente-six jeux qu'on achète *au Singe Vert* ; qu'elle appelle Isabey à Prague pour y peindre tous ceux qu'elle aime ; qu'elle s'ingénie à deviner les goûts de chacun pour leur offrir toute la curiosité et tout le joli de Paris ; qu'elle commande à Biennais un nécessaire de 26.000 francs, d'autres plus petits de 1.500, 1.200 et 1.000 francs et une écritoire de 13.000 francs ; à Mugnier, deux montres d'or de 1.000 francs ; à Corbie et Gabriel, neuf cachemires de 3.200 à 1.800 francs ; qu'elle fasse courir chez les marchands de nouveautés pour trente-neuf robes en pièce — robes brodées à diamants, robes bleu infroissable, robes de pou-de-soie, de gros de Naples, de levantine, de gaze, de tulle, de cachemire, de velouté, de reps, de taffetas, d'étoffes turques ; qu'elle commande à Leroy vingt-cinq robes, dont quinze pour sa belle-mère ; à Despau, à Herbault, à Guérin, trente-deux chapeaux, toques, capotes, casques et bonnets ; à Corot, Guérin et Vanlout des parures de toutes les fleurs artificielles : roses, hyacinthes, œillets, lis, lilas, violettes, jasmins d'Espagne, camélias, asters, oreilles d'ours, narcisses, fleurs d'oranger, renoncules, agapinthes, aubépines, amaryllis ; à Tessier, vingt-quatre paires de bas, les plus beaux qu'on fabrique, à 96 francs et à 72 francs la paire ; qu'elle demande vingt-deux éventails, toute la gamme des éventails qu'on fabrique à Paris, depuis l'éventail à bois d'or ciselé avec rivures en brillants de 750 francs, l'éventail à rivures en perles fines avec camées représentant la Toilette de Vénus de 600 fr., l'éventail avec panaches d'or, à petits bois en nacre de perles et à rivures en perles de 350 francs, jusqu'aux éventails de bois d'acier, de bois d'argent, de bois de santal, de bois jaune, de bois de nacre, de brins d'acier, avec des papiers étrusques, des décors chinois, des peintures à la main, des tulles à paillettes et à paillons, qui de 120 francs tombent à 9 francs ; qu'elle veuille encore un mobilier de salon, fauteuils et chaises, des chenilles à broder avec les navettes en or et en vermeil, douze douzaines de paires de gants, une bibliothèque d'acajou contenant cent quarante-neuf volumes reliés en maroquin vert avec des armoiries dont on grave les fers tout exprès ; qu'elle s'ingénie pour des corsets, des jouets, des couleurs, des bon-r bons, du chocolat, qu'elle dévalise Paris pour ses présents, qu'elle y dépense — ou l'Empereur — 122.642 francs 70 centimes, presque tout pour Maria-Ludovica, rien n'y fait. La belle-mère marque à toute occasion son hostilité, et l'on en trouve des preuves même dans l'officiel des relations d'étiquette : ainsi, le 13 juin, à cinq heures, les deux cours se sont réunies dans les appartements de Sa Majesté, et l'impératrice d'Autriche a fait les honneurs d'un petit bal donné aux trois jeunes archiduchesses sœurs de Sa Majesté. La première idée de la cour d'Autriche avait été de donner ce bal à huis clos, mais il a été décidé que toutes les personnes du voyage de l'Impératrice auraient l'honneur d'y être admises. Ainsi, le 14, dans la promenade au jardin Bubenest, durant que l'empereur d'Autriche et Marie-Louise, descendus de voiture, se promènent pendant une heure au milieu de la foule qui les presse de toutes parts, l'impératrice d'Autriche se place sur un banc et reste pendant ce temps, environnée d'une partie de cette population, et n'ayant près d'elle qu'une de ses dames.

Dans ces allées et venues d'archiducs venant saluer leur nièce, sœur ou cousine, dans ces quotidiennes promenades aux sites et aux curiosités des environs de Prague, dans cette succession ininterrompue de fêtes agrestes, de spectacles de

gala, de banquets impériaux, de bals d'enfants, de bals officiels, de redoutes populaires à trois mille cinq cents invités, c'est le plus étonnant mélange de la simplicité la plus bourgeoise et du cérémonial le plus pompeux : tantôt, au retour d'une belle course, on dîne en famille, sans changer les toilettes du matin ; tantôt il faut que le grand chambellan de France, assisté de deux pages et de deux valets de chambre, serve lui-même l'Impératrice à table ou, chez l'empereur d'Autriche, que ce soit le prince Clary, aidé de douze chambellans autrichiens. On passe sans transition d'une existence intime, sans escorte et sans gardes, d'où même les entrées particulières sont exclues, à des cortèges d'une magnificence sans pareille et à des observances d'étiquette d'une antique rigueur. A des jours, Marie-Louise monte à cheval sans aucune suite, tête à tête avec son père, et se plaît si bien à sa monture, que l'Empereur lui en fait présent ; à d'autres, elle ne saurait sortir sans toute sa suite en grand costume, et nul ne saurait dire pour quelle cause on déploie tant de magnificence. La suite semble du reste excédée du séjour à Prague : Grands dîners, grands cercles, grandes illuminations, toujours planté sur les pieds, même pendant d'éternels concerts, quelques promenades en voilures, longues stations dans de longs salons, toujours sérieux, toujours sur le qui vive, et toujours occupé à défendre ses attributions ou ses prétentions, voilà, dit un de ceux qui ont le plus désiré être du voyage, voilà à peu près à quoi se réduisent ces plaisirs si enviés et après lesquels on soupire.

Le séjour à Prague a duré un grand mois ; il est temps de penser au retour. Un intérêt bien cher, écrit Marie-Louise, me rappelle en France qui seul est capable de me consoler un peu de l'absence de son père. Ce sont donc les adieux ; déjà la plupart des archiducs sont repartis, visite faite, mais il reste les audiences à donner à toute la cour autrichienne. Napoléon, comme il a dit, a gorgé de diamants tous ceux qui l'ont approché ; les présents de Marie-Louise ne sont pas moindres ; ils entrent pour la meilleure part dans les 1.200.000 francs dont se trouve chargé le compte du grand chambellan ; de plus, l'Impératrice vide sa bourse : Il ne me reste rien sur les dépenses particulières, écrit-elle à Mme de Luçay, j'ai été obligée à donner beaucoup à Prague. Encore, l'Empereur prend-il sur sa cassette les 122.000 francs de galanteries qu'on enverra à la famille d'Autriche. Le 1er juillet, à sept heures du matin, Marie-Louise monte en voiture avec son père ; sa belle-mère et ses sœurs l'accompagnent jusqu'à la portière et le cortège se met en route au son des cloches, les troupes bordant la haie. Tout le jour il pleut, en sorte qu'on est obligé de remettre au lendemain la visite projetée des jardins du comte Czernin, au Schœnhof. On va coucher à Carlsbad, où l'on séjourne pour voir les curiosités de la station et, le 4, à Schœnfeld, on descend dans les mines d'étain ; le 5, on couche à Frantzbrunn, près d'Égra, où le 6, au matin, l'empereur prend congé de sa fille. Le même jour, à minuit passé, par des chemins défoncés, Marie-Louise arrive à Bamberg, où le duc de Bavière, beau-père de Berthier, fait sa résidence. Depuis six heures du soir, heure fixée, le duc, entouré de tous les membres du gouvernement bavarois, attend au bas de l'escalier de son palais, mais il aura l'honneur de dîner avec Sa Majesté, à une heure du matin. Le 7, Marie-Louise est à Wurtzbourg, où son oncle, le grand-duc qui, depuis Dresde, lui a tenu fidèle société, l'a précédée pour les derniers préparatifs. Marie-Louise lui donne toute une semaine qui passe fort à son gré, égayée par des promenades champêtres, des goûters sur l'herbe et de ces concerts où le grand-duc croit exceller et où il octroie à son talent de chantre de cathédrale la première place au programme. Ma santé est très bonne, écrit-elle le 9 juillet, malgré une crampe d'estomac assez forte que j'ai eue hier. Je suis

depuis avant-hier ici où je me repose. J'ai eu le plaisir d'y retrouver mon cousin et mes cousines, les enfants du grand-duc. On voit qu'elle s'écoute et qu'elle attache à ses maux, même les plus légers, assez d'importance pour en faire constamment mention, car elle écrit le 10 : J'ai très mal à un bras et je suis empaquetée dans des cataplasmes qui n'embaument pas trop ma chambre. Or, la douleur n'est pas si aiguë, car ce même jour, elle monte à cheval, tient cercle et assiste au théâtre à deux actes du *Mariage de Figaro*. C'est seulement le 14 qu'elle se décide au départ et, dans une journée, elle vient de Wurtzbourg à Mayence. Partie le 15, à onze heures du matin, de Mayence, où on lui rend tous les honneurs civils et militaires, elle voyage tout le jour et toute la nuit, et arrive à cinq heures du matin, le 16, au château de Pange, chez le comte de Pange, son chambellan, où elle trouve l'hospitalité la plus brillante et la mieux entendue. Le 17, elle passe à Metz et couche à Châlons. Le 18, à sept heures du soir, le canon des Invalides annonce aux Parisiens son arrivé à Saint-Cloud.

Dès lors, après les effusions que lui commandent, vis-à-vis de son fils qu'elle n'a pas vu depuis plus de deux mois, les convenances et les habitudes, elle reprend une vie très solitaire, presque uniquement en tête à tête avec Mme de Montebello, très renfermée, sauf lorsqu'il y a des obligations d'étiquette, en tout cas tout à fait sédentaire. Tout ce qui est cérémonie semble l'excéder et volontiers elle s'y soustrait. Ainsi, le 19, les grands dignitaires, les ministres, les grands officiers et les officiers-de la Maison ont été convoqués par le grand chambellan pour présenter leurs compliments sur le retour ; ils arrivent ; l'Impératrice se dit fatiguée, ne les reçoit pas ; il faut qu'ils reviennent le surlendemain. — L'Autre, mourante, eût trouvé pour chacun un mot gracieux et un reconnaissant sourire.

Cependant, à l'ordinaire, si fort qu'elle s'y ennuie, Marie-Louise, selon les ordres formels qu'a laissés l'Empereur, accomplit les rites avec l'esprit d'obéissance qui est le propre de sa nature. Elle a grand spectacle le jeudi ; elle a, le dimanche, messe publique, cercle et audience diplomatique. Elle fait alors le tour de la galerie, parle à chacun, mais sa timidité est si visible, les efforts qu'elle fait pour la surmonter lui donnent un maintien si embarrassé, les questions qu'elle pose tombent si mal à propos, que chacun fait des gorges chaudes, et que ce qui chez elle devrait attendrir passe pour de la hauteur et exaspère. Elle fait ce qu'on lui a commandé, du mieux qu'elle peut ; comme elle en a reçu la consigne, elle paraît en grande loge à l'Opéra où l'on joue *Didon* ; elle vient à Paris pour le 10 août, reçoit, dans la Salle du Trône, les hommages des dignitaires, assiste à la messe et au *Te Deum*, tient la grande audience, termine la journée par le spectacle, le concert sur la terrasse et le cercle dans la Salle des Maréchaux. Pour sa fête à elle, elle reçoit aussi la Cour, mais, le soir, en souvenir des années heureuses où l'Empereur la fêtait à Trianon, c'est là qu'elle vient seule, chercher dans les allées désertes, sur les gazons desséchés par le brûlant été, les traces évanouies des bonheurs d'autrefois.

Sauf quelques visites en demi-caractère à la reine d'Espagne, ce sont là toutes les sorties et presque les seules occasions où elle se montre en plein public. Sa vie, hors des heures longues passées avec la duchesse, on peut la suivre jour par jour, car, chaque semaine l'estafette en porte à l'Empereur le méticuleux détail, avec la liste des visites reçues, le compté rendu des promenades et des dîners. Par exemple :

JEUDI 3 SEPTEMBRE. — Sa Majesté a monté à cheval à 4 heures et demie. Le soir, il y a eu spectacle sur le Grand théâtre. Les Comédiens italiens ont joué le premier acte de la *Camilla*.

VENDREDI 4. — Sa Majesté est allée se promener en calèche à 3 heures et demie. Le soir, S. A. Madame Mère a dîné avec Sa Majesté. Il y a eu concert et jeu dans les Appartements.

SAMEDI 5. — Sa Majesté a été se promener dans le parc et les environs. Le soir, après diner, il y a eu jeu dans les Appartements.

DIMANCHE 6. — A midi et demi, Sa Majesté a entendu la messe dans la chapelle. Après la messe, Sa Majesté a donné audience dans les Grands appartements.

Sa Majesté n'a pas sorti l'après-midi.

Sa Majesté la reine Hortense a diné avec l'Impératrice.

Le soir, il y a eu jeu et concert dans les Appartements.

Et l'Empereur, si loin, prend un tel intérêt à ce qui se passe à Saint-Cloud que, sur cet étrange bulletin, écrit d'une main malhabile sur du papier à chandelle, il marque d'une croix où il est impossible de méconnaître sa manière, le paragraphe : [Sa Majesté n'a pas sorti l'après-midi](#).

D'après ces quatre jours — et toutes les semaines sont pareilles, sauf les variantes des heures pour la promenade alternée à cheval et en calèche — on peut juger comme la vie est unie, simple et, pourrait-on dire, bourgeoise, n'étaient le cadre, les litres et le divertissement du soir. Là, aux entrées, de plus en plus restreintes et de moins en moins recherchées, elle arrive à être mieux à l'aise, car ce sont chaque soir les mêmes figures, et ce monde, avec qui elle s'est rendue familière, ne la glace plus. [Elle fait les honneurs avec beaucoup de grâce et de naturel. Elle joue au billard avec les personnes qu'elle désigne ; des tables de whist sont dressées pour la forme dans le salon qu'elle occupe, et la soirée se termine par un concert ou un spectacle. Quand il vient moins de monde encore, certains s'étonnent de son singulier goût pour les grossièretés, du rôle principal que sa garde-robe joue dans ses conversations ; mais on sait de qui elle tient ce mauvais ton.](#)

Cette Marie-Louise simple, aimante, désireuse de plaire, attachée à son mari, vivant d'une vie tout unie et singulièrement terne que passionne seulement une absorbante amitié, c'est la Marie-Louise de l'intimité, celle que montrent ses lettres, que Napoléon a connue et qu'il a pu aimer. [Dieu veuille, écrit-elle à son père, que je revoie bientôt l'Empereur, car la séparation m'accable beaucoup trop lourdement, et je n'ai pas assez de courage pour ne pas me chagriner ; et, à Madame mère, sa chère maman : Ma santé est bonne, je me trouve très bien de l'air de Saint-Cloud où je vis d'une manière très tranquille, mais, quand on est triste comme moi, ma chère maman, l'on ne demande pas de distractions et l'on n'est contente que quand oh est seule et qu'on peut se livrer à tout son chagrin. Aussi, il me coûte beaucoup dans les moments où je dois me vaincre pour voir du monde. Il faut se borner à faire des vœux pour que ces inquiétudes finissent bien vite et que nous puissions voir revenir victorieux vers nous l'Empereur, car je sens que je ne pourrais être heureuse que dans ces moments. Cela peut passer pour de l'officiel et, à son père comme à sa belle-mère, elle ne saurait, sans doute, parler autrement ; mais à son amie d'enfance ? Vous avez bien raison de penser, lui écrit-elle, que j'ai passé le 25 août moins gaiement que les](#)

années précédentes. Vous me connaissez assez pour savoir que, quand j'ai un chagrin, il est bien cruel et que, malgré cela, je ne le montre pas. Ainsi, vous pouvez juger celui que doit me causer l'absence de l'Empereur et qui ne finira qu'à son retour. Je me tourmente et m'inquiète sans cesse. Un jour passé sans avoir de lettre suffit pour me mettre au désespoir et, quand j'en reçois une, cela ne me soulage que pour peu d'heures. Et à son ancienne aja elle dit, presque dans les mêmes termes : *Ma santé s'est très bien trouvée du voyage qui ne m'a pas fatiguée, mais, depuis que je suis revenue, elle n'a pu résister à ce qu'éprouve mon âme et j'ai été pendant longtemps bien souffrante. Je suis mieux à présent sans avoir rien pris, car, quand je demandais conseil aux médecins, ils me répondaient toujours en me demandant quelque chose d'impossible : Tachez d'être raisonnable et tranquille, et nous vous guérirons après.*

Ainsi, l'embonpoint, que, au dire de Cambacérès, elle avait repris légèrement après le voyage de Hollande et qui lui seyait, a disparu devant des accès de fièvre qui se répètent la nuit, au moins tous les trois jours, et qu'elle combat seulement par la distraction de belles courses dans les bois de Saint-Cloud qui, sans être aussi pittoresques et agrestes que les vôtres, écrit-elle à une Autrichienne, n'en sont pas moins jolis. — C'est l'inquiétude qui est cause qu'elle est souffrante — non l'inquiétude des événements de guerre : il ne semble pas qu'elle en soit, même effleurée, soit qu'elle croie l'Empereur invulnérable ou qu'elle s'imagine que, faisant campagne à la façon des empereurs d'Autriche, il se tient à telle portée des projectiles qu'il ne puisse en être atteint ; de la guerre et de ses phases, des terreurs que soulevait à chaque instant chez Joséphine l'appréhension de l'avenir, nulle trace ; mais, en place, une forme de sentiment très allemand, assez peu intelligible aux Français, un sentiment de rêverie, une mélancolie qui n'est pas exempte de quelque charme, cet état d'âme *schwærmerisch*, intraduisible en français comme le mol qui l'exprime. Ainsi veut-elle porter d'une façon constante la marque et comme l'esclavage de cette étroite et sympathique union qu'elle a formée avec l'Empereur : ce n'est pas assez des tresses de cheveux, des médaillons et des portraits dont elle se pare. Il lui faut deux bracelets qu'elle mettra toujours à ses bras et où elle inscrit **les noms et les dates de l'accomplissement de son destin**. La mode est alors de former, avec des fleurs ou des pierres précieuses, des sortes de sélams où l'on ne cherche ni une allégorie, ni un symbole, ni la réunion d'amulettes privilégiées, seulement l'expression d'un ou de plusieurs mots formés par les lettres initiales des plantes ou des minéraux employés. Marie-Louise remet donc cette note à sa dame d'Atours :

PIERRES DONT JE SOUHAITE AVOIR COMPOSÉ DES BRACELETS :

Natrolite.
Améthyste.
Péridot.
Opale.
Lapis.
Émeraude.
Onyx.
Natrolite.
15
Agate.
Opale.

Malachite.
Améthyste.
Rubis.
Iris.
Émeraude.
12
Diamant.
Émeraude.
Chrysoprase.
Émeraude.
Malachite.

Uranie.
Turquoise.
1769 en petits brillants.

Bénil.
Rubis.
Émeraude.
1791.

27 Malachite Améthyste Rubis Serpentine.

2 Améthyste Vermeille Rubis Iris Labrador 1810.

Cela se lit : NAPOLÉON 15 AOÛT 1769. MARIE 12 DÉCEMBRE 1791 — 27 MARS, 2 AVRIL 1810.

Pour achever ce portrait que Marie-Louise trace ainsi d'elle-même, il faudrait par quelques pièces de la correspondance très active, presque quotidienne qu'elle entretient avec l'Empereur, montrer de quel ton elle lui écrit : mais, de lettres d'elle, aucune qu'on connaisse et qui ait échappé. Le ton des lettres de l'Empereur — on en a deux, interceptées par les éclaireurs russes — suffit peut-être à montrer l'intimité du ménage : Ma bonne amie, écrit-il de Moscou le 10 octobre, j'ai reçu ta lettre du 29. Tout le bien qu'on me dit de tous les côtés de loi me fait bien plaisir. Je vois que tu as le secret de rendre tout le monde content. Il me paraît que les Parisiens t'aiment beaucoup. Il faudrait qu'ils soient bien difficiles. Le petit roi le rend, j'espère, bien contente. Si, cet hiver, je ne puis revenir à Paris, je te ferai venir me voir en Pologne. Tu comprends que j'ai autant envie que toi de te voir et de te dire tous les sentiments que tu m'inspires. Adieu, mon amie, tout à toi. Et, de Smolensk, le 11 novembre : Ma bonne amie, tu sais que nous nous sommes rapprochés de bien des jours. J'expédie le petit Montesquiou à Paris. Le temps est froid, 40 degrés ; la terre couverte de neige. Je pense à toi. Je tiendrai tant de te voir. Bientôt ton père doit (illisible), car tu sais combien je t'aime tendrement. Embrasse mon fils.

Ce ne sont pas certes les lettres enflammées qu'écrivait à Joséphine le général d'Italie, les lettres sentimentales qu'adressait à Marie Walewska l'empereur d'Eylau ; les quarante-trois ans ont tracé ; Napoléon s'est établi hors du roman, dans la position d'un époux affectueux, d'un père très tendre, ayant pour les siens des sentiments, comme il a dit, très nettement bourgeois — trop, car c'est par le roman, une certaine forme de roman où il y aurait à la fois de *Werther* et des *Brigands*, où Marie-Louise tournerait ses rêveries à être successivement Charlotte ou Amélie, qu'il lui inspirerait l'admiration qui subjugué et cette sorte d'intérêt qui, sur une Allemande — même archiduchesse — est toute-puissante. Mais, Napoléon ne songe ni à forcer, ni à dramatiser ses sentiments désormais assis, qu'il exprime par des mots simples, avec une netteté concise.

On n'y voit rien qui soit de la politique, rien même qui soit de la guerre : de celle-ci, il est naturel que Napoléon ne parle pas à Marie-Louise, car il ne veut, ni ne peut l'inquiéter, et de celle-là, elle est moins instruite encore que ne fut Joséphine. L'Empereur l'en tient tout à fait en dehors, lui réservant un rôle d'apparat, qu'elle ne doit jouer encore qu'à la Cour et dans l'enceinte des palais. L'Opéra en fait partie : aussi, une fois, par ordre, y apparaît-elle, en septembre, à une représentation de *Jérusalem délivrée* ; selon l'usage, elle se montre en calèche dans le bas parc, le jour de la fête de Saint-Cloud, mais, le 4 octobre, lorsqu'on célèbre un *Te Deum* pour l'entrée à Moscou, c'est aux Tuileries, dans la chapelle, qu'elle y assiste avec la Cour, durant que les autorités, avec le peuple, se rendent à Notre-Dame. Après le *Te Deum*, elle tient cercle, mais retourne dîner à Saint-Cloud où il y a concert et jeu.

Elle continue à ignorer tout de la France, de son état social et de la manière dont on la gouverne. Aussi ne s'inquiète-t-elle nullement lorsque, le 23 octobre, dans la matinée, un billet de l'archichancelier lui apprend, sans détails, *qu'une émeute de brigands*, aussitôt réprimée, s'est produite dans la nuit à Paris. Pourquoi s'alarmer ? A Paris, au moment même, nul ne s'est troublé : témoin les lettres qui arrivent aux personnes de sa Maison : *On vient de me rapporter*, écrit M. de Luçay à sa femme, *que, à trois heures du matin, le général Hulin avait été attaqué chez lui par un homme qui lui a tiré dans la tête un coup de pistolet. On dit qu'il a un côté de la joue emportée, mais qu'il n'est pas blessé mortellement... Plus de trois mille personnes étaient rassemblées ce matin sur la place Vendôme par cet événement. Je vais profiter du beau temps pour me promener.*

A tout hasard, Beauharnais qui, depuis le 23 juillet, a pris, en sa qualité de chevalier d'honneur, le commandement militaire du Palais, en fait doubler les postes et y appelle les dépôts de la Garde et les écoles de Saint-Cyr et de Saint-Germain. A deux heures, arrive l'archichancelier qui vient *confirmer que tout est calme, et que le duc de Rovigo et le préfet de police sont rendus à leurs fonctions*. C'est la première nouvelle qu'ils y aient été enlevés. Dans la journée, affluent presque tout le service ordinaire et extraordinaire *et quelques personnes de marque attachées à la Maison*. On commence alors seulement à s'expliquer. Pour Marie-Louise, elle n'a pas eu de peine à montrer du sang-froid, car elle ne comprend rien à ce qui s'est passé. *Qu'auraient-ils pu me faire ?* dit-elle à Cambacérès et, le lendemain à Hortense, accourue de Saint-Leu pour *embrasser ce pauvre petit roi de Rome, — ce n'était*, dit-elle, *qu'affaire de brigands*.

Quant à la sécurité de sa personne, elle n'a pas si grand tort : dans l'ordre qu'il avait préparé pour le général Deriot, commandant les dépôts de la Garde, Malet ne lui avait-il pas enjoint d'occuper Sèvres, Ville-d'Avray et Saint-Cloud et, avant toutes choses, de veiller à protéger l'Impératrice, *tant pour l'honneur national, disait-il, que pour la garantie qu'elle nous assure de la conduite de l'empereur d'Autriche envers la France*. Quant aux projets des conspirateurs, dont on lui laisse, d'ailleurs, ignorer tous les détails, qu'en pourrait-elle saisir ? Cette France est-elle si intelligible pour un étranger et, depuis cent ans qu'on discourt, entre Français, sur l'affaire Malet, est-on certain d'en avoir le secret ? Entre l'ancienne et la nouvelle patrie de Marie-Louise, tout diffère au point que l'idée d'une conspiration militaire réussissant, et par de tels moyens, est inaccessible à son cerveau traditionnel, monarchique, subordonné et, d'ailleurs, étroit. En 1797, en 1801, en 1805, en 1809, elle a vu l'armée autrichienne vaincue, dispersée, anéantie : l'ennemi s'est approché de Vienne, il y est entré, il s'y est rendu maître. La nation aurait pu désespérer de la dynastie ; elle s'y est attachée au contraire avec une passion qui s'accroissait aux revers et s'ennoblissait aux désastres. Pas une voix ne s'est élevée contre l'empereur et ne s'est faite accusatrice, et tous les efforts du vainqueur pour susciter une faction qui devînt sa complice, ont échoué devant le loyalisme des vaincus. Que des généraux profilassent d'une défaite prétendue pour renverser le gouvernement, qu'une révolution pût ainsi s'accomplir, que d'une minute à l'autre, l'Impératrice des Français se trouvât proscrite, errante, abandonnée de celle cour servile, de cette invincible armée, de ce peuple enthousiaste, comment Marie-Louise l'eût-elle imaginé ? Qui lui a appris comme cette nation est incertaine et mobile, comme elle n'a de fidélité qu'au succès, comme ses acclamations ne vont qu'aux chances heureuses ? Qui lui a dit les divisions profondes, les partis toujours armés, les ambitions sans cesse éveillées, les trahisons constamment prêtes et l'instabilité

de ce trône que la fortune a élevé et qu'elle renversera tout aussi bien ? Qui lui a révélé que, parmi les lieutenants du nouvel Alexandre, il s'en trouve à toute heure vingt qui aspirent à son héritage, cent qui s'en croient dignes, des milliers qui se demandent pourquoi lui et non pas eux ? [Des brigands !](#) cela explique tout et supprime tous les commentaires gênants. Elle le croit. [Elle envoie un de ses pages savoir des nouvelles du général Hulin](#), et c'est tout. Le lendemain, quand Hortense vient la voir, [elle est à merveille](#). Elle accepte avec empressement de renouveler à Saint-Leu la partie qu'elle y a faite le mois précédent. Elle se montre fort gaie au concert dans les Appartements et, le 28, chez Hortense, elle s'amuse infiniment aux niaiseries de Brunet, jouant *les Habitants des Landes*. On la voit le 29 à Paris, au Salon d'exposition des artistes vivants où sont ses portraits par Franque, Gérard, Lafond, Parent et ceux de son fils par Prud'hon, Rémy, Gérard, Rouget et Bosio ; et elle ne se lasse pas d'admirer les miniatures de tous les siens que, par ses ordres, Isabey est allô faire à Prague, à Laxembourg et à Vienne. Elle ne subit même pas cette sorte de choc en retour qui, sur les explications données ou les paroles entendues, pourrait la frapper. [Je ne suis pas du tout effrayée](#), écrit-elle le 21 novembre, [du trouble qu'ont fait quelques têtes folles, car je connais trop bien le bon caractère du peuple et son dévouement à l'Empereur pour m'être effrayée de cela un seul instant](#).

Au reste, dans ce harem où pas un bruit du dehors ne pénètre et où s'écoule son existence, qui l'eût instruite ou même avertie ? On a vu sa vie : sauf quelques visites d'Hortense qui semble avoir pris sa belle-sœur en pitié et qui, presque une fois la semaine, vient dîner avec elle, ce sont toujours les mêmes occupations et c'est toujours la même société. Dans le jour, Mme de Montebello : si elle s'absente, Mme de Luçay et les femmes rouges, toutes muettes par état, par étiquette et par esprit courtois. Le soir, les entrées, de moins en moins nombreuses, billard, jeu, concert, spectacle. Qui lui parlerait ? Qui, dans ces pénibles plaisirs, oserait mêler le sérieux des choses ? En novembre, deux soirées à Paris : une à l'Opéra-Comique, une aux Français ; et, à chaque fois, des acclamations enthousiastes que le ministre de la Police ne paye pas : il l'affirme ; seulement, [il a garni quelques loges et il a placé de son monde au parterre](#). Le service même se relâche : on prend des prétextes pour se dispenser. Des dames, une craint que son frère ne soit blessé, une autre se dit souffrante, une troisième allègue ses enfants. Il arrive que, de tout son monde, Marie-Louise est réduite à une dame. Quant à [ces Messieurs, ils ont l'habitude de jouer du matin au soir dans le salon de service](#), et bien heureux est-on s'ils ne proposent pas à Tunique dame [de s'amuser un moment au trente-et-quarante](#).

Cependant, le séjour à Saint-Cloud se prolonge et l'hivernage est pénible. Dans les chambres, [on a un froid qui vous réveille sans cesse et, malgré les houpelandes qu'on entasse sur les lits, on ne parvient pas à se réchauffer](#). On attend les ordres de l'Empereur, et l'Empereur ne peut en donner, car, pendant la retraite, il reste des vingt jours sans nouvelles de Paris et dix-huit estafettes lui manquent.

Pourtant, le 28 novembre, [les échos répètent que le 5 du mois suivant, les déportés de Saint-Cloud seront rapatriés](#) : il faut bien que l'on vienne à Paris célébrer l'anniversaire du Couronnement ; l'on arrive, en effet, mais l'on met une sourdine ; d'abord, on reporte la cérémonie au dimanche ; puis, on réduit la fête publique aux coups de canon, aux mariages dotés par la Ville, aux *Te Deum* et aux illuminations de commande, la fête de cour à l'audience diplomatique, la messe, le *Te Deum*, la grande audience, la représentation des *Horaces* et le cercle dans les Grands appartements. L'inquiétude est partout et l'attente. Pour

donner une sorte de mouvement, l'Impératrice se montre le 8 à l'Opéra, mais les applaudissements sont maigres. Le 17, le Moniteur publie le Vingt-neuvième bulletin. Il éclate dans le silence, mais il est comme ces explosifs dont on entend à peine la détonation et qui désagrègent une montagne. L'édifice branle : tout le monde désormais en sent la fragilité et en attend la chute.-Rien pourtant n'est changé à la vie de la Cour. Ce jour-là même, l'Impératrice en cortège visite le Salon, y passe deux heures et demie, et, le soir, on donne *l'Homme du Jour* sur le théâtre des Tuileries. Le 18, à onze heures et demie du soir, l'Impératrice vient de se mettre au lit, et la femme rouge de service s'apprête à fermer les portes et à se coucher lorsqu'elle entend du bruit dans le salon voisin. Au même moment la porte s'ouvre : deux hommes, enveloppés de pelisses fourrées entrent d'un pas délibéré. Sous le coup des terreurs qu'a laissées l'affaire Malet, Mlle Katzener se précipite en criant pour barrer l'entrée de la chambre à coucher, mais un des hommes écarte son manteau : c'est l'Empereur. Marie-Louise, qui allait se jeter hors de son lit, se trouve dans les bras de son mari.

IX. — LA RÉGENCE.

Sentiments de Napoléon à son retour de Russie. — L'Affaire Malet. — Le Principe d'hérédité. — La Régence. — Le Couronnement de l'Impératrice et du Prince impérial. — Le Pape consécrateur nécessaire. — Voyage à Fontainebleau. — Conversations avec Pie VII. — Explication du Concordat de 1813. — Preuves. — Le Sénatus-consulte sur la Régence. — Rétractation du Pape. — Institution de la Régence à l'Élysée. — La Vie de Cour pendant l'hiver de 1813. — Marie-Louise et ses sentiments pour l'Empereur. — Son Inertie. — Hais de la Cour. — Voyage à Trianon. — Sécurité sur les desseins de l'Autriche. — Premier discours politique de Marie-Louise. — L'Empereur protecteur des Souverains contre l'Anarchie. — Avances aux Oligarques allemands. — Départ pour Saint-Cloud. — Le Douaire de l'Impératrice. — Départ de l'Empereur pour l'Armée. — En quoi consiste la régence de Marie-Louise. — Attributions. — Surveillance constante de l'Empereur. — Impersonnalité et Passivité de l'Impératrice.

Dès le lendemain de son arrivée, le 10 décembre, Napoléon se met au travail. S'il se repose dans la matinée, il donne audience, de midi à sept heures du soir, dans les Appartements intérieurs, à l'archichancelier, aux ministres et aux grands officiers. Moins que les désastres de l'armée qu'il se tient sûr de réparer, le désastre de son rêve l'occupe à ce premier moment. C'est donc en vain qu'il a, depuis douze ans, dirigé sa politique uniquement vers l'affermissement de son gouvernement et de sa dynastie : au lendemain de Moscou, il est au même point qu'à la veille de Marengo. L'annonce de sa mort suffit pour que son empire croule. Tout le monde perd la tête ; tout le monde accepte la nouvelle ; tout le monde s'incline devant la révolution. Sans un soldat subalterne qui s'avise de douter, elle est faite. Malet se heurte non à Cambacérès, à Savary, à Pasquier, à Frochot, même à Hulin, mais à Doucet et à Legoin de Laborde, simples adjudants commandants, vieux routiers de révolution, qui se trouveront assez récompensés, l'un par un grade de général de brigade, l'autre par une dotation de 4.000 francs, le titre de baron et l'aigle d'or. C'est donc qu'elle n'est pas encore assez vivante assez présente aux yeux, la représentation de lui-même qu'il a, durant son absence, laissée sur son troue ; c'est donc qu'on ne sait pas que sa dynastie est fondée, que par delà lui il y a sa race, et qu'autour du roi de Rome le peuple et l'armée doivent se rallier. On n'a point pensé à son fils : il veut qu'on y pense ; on ne s'est point dit que, l'Empereur mort, l'Empereur vivait ; il veut qu'on le cric comme au temps des rois. Il imagine qu'il imposera à la nation l'idée de la perpétuité, la confiance dynastique ; et, le prestige qu'a pris à ses yeux l'Impératrice autrichienne, il prétend qu'elle l'exerce sur le peuple, sur l'armée, sur les fonctionnaires de tout ordre, et non plus seulement sur la Cour où il le croit établi.

Jusqu'ici, l'impératrice Marie-Louise n'a pas reçu plus de part au gouvernement que l'impératrice Joséphine. Elle a été tenue recluse dans la chapelle d'or de ses palais, séparée des peuples par son innombrable cour, presque invisible aux profanes, en tout cas inaccessible. A présent, sans lui donner une part d'autorité plus effective, l'Empereur veuf la sortir du harem, l'investir d'un litre qui fasse

impression sur les masses, la placer si haut que la nation entière, en cas de péril, se tourne vers elle et vers l'Enfant-Roi qu'elle portera dans ses bras. Telle est, non pas l'occupation unique de ses jours, mais, si l'on peut dire, la directrice de sa politique durant presque ces trois mois qu'il va passer à Paris, et le développement qu'il donne à ce projet, isolé des affaires qui de tous côtés sollicitent l'attention, mérite d'autant mieux d'être suivi que, seul, il explique et justifie certaines démarches considérées jusqu'ici comme fortuites et accidentelles.

Au milieu des conseils qu'il assemble, — deux, trois chaque jour, — des audiences solennelles où, trois fois dans la semaine, sont admis pour le féliciter de son retour les grands corps de l'Etat, avant même qu'il ait reparu en public et qu'il ait affronté, à l'Opéra, les applaudissements des spectateurs, dès le 22 décembre, il ordonne à Regnaud de Saint-Jean d'Angély de faire [rechercher tous les ouvrages, édits, imprimés, manuscrits ou chroniques traitant des formes suivies depuis Charlemagne lorsqu'il a été question du couronnement de l'héritier présomptif](#) ; il commande de pareilles recherches sur les Régences et la façon dont elles ont été exercées. Dans la semaine, l'Imprimerie impériale compose une première brochure : *Recherches sur le couronnement des fils aînés des rois héritiers du trône et sur la prestation de serment du vivant de leur père*, qu'elle livre le 29 décembre (in-4° de 14 pages), et, dix jours plus tard, elle en livre une seconde : *Indication des reines mères ou épouses des rois de France et autres princesses nommées régentes, avec des extraits de pièces à l'appui des faits* (10 janvier 1813. In-4° de 41 pages). Ces brochures, tirées à quelques exemplaires, ne sont communiquées qu'aux dignitaires, et c'est sans nul doute pour examiner les indications qu'elles suggèrent que le Conseil privé est assemblé par deux fois, le 6 et le 10 janvier. Le 12, la seconde brochure commence à paraître simultanément dans le *Moniteur* et dans le *Journal de l'Empire*. Pour établir la thèse qu'on prétend y soutenir, on a remonté à l'an 578 et à Childebert, roi d'Orléans ; on a passé en revue les régences de Brunehaut, de Batilde, d'Alix de Champagne, de Blanche de Castille, — où l'on a surtout insisté, — de Marguerite de Provence, de Jeanne de Navarre, de Jeanne de Bourbon, d'Isabeau de Bavière d'Anne de Beaujeu, de Louise de Savoie, de Catherine de Médicis, de Marie de Médicis et d'Anne d'Autriche. On a fourni des textes, des extraits, des procès-verbaux, point d'appréciation, car si l'on peut prouver l'antiquité de la loi monarchique, on aurait assurément quelque peine à en démontrer l'excellence. Le 18, dans les mêmes journaux, commence la publication des *Recherches sur le couronnement des fils aînés des rois*, et le 19, sous prétexte de l'habituelle partie de chasse à Grosbois, l'Empereur pointe sur Fontainebleau. [Pendant la chasse, est-il inscrit au Journal des Voyages, Sa Majesté a décidé qu'elle irait dîner à Fontainebleau et y passer quelques jours, qu'elle donnerait une liste de quelques personnes pour le voyage, mais que tout le service en serait.](#) Les relais ne sont pas préparés, le palais est démeublé, les poêles ne sont pas chauffés ; il n'importe. Si l'Empereur n'a rien fait préparer d'avance, c'est pour ne pas donner l'éveil, car la préméditation n'est pas niable : jusqu'ici, dans toutes les visites qu'il a faites à Grosbois, il a été servi par les gens du prince de Wagram ; cette fois, il s'est fait [servir par sa maison](#), qui, de cette façon, est toute portée.

Que vient-il chercher à Fontainebleau ? — Le Pape, qui y a été amené le 20 juin 1812, et avec qui, depuis 1809, la correspondance a été interrompue par le bref d'excommunication, l'enlèvement de Rome, l'internement à Savone et le reste.

Dès le 29 décembre, — le jour même où l'imprimerie lui a livré la brochure sur les *Couronnements*, — il a fait le premier pas en écrivant à Pie VII : [Peut-être](#)

parviendrons-nous au but tant désiré de finir tous les différends qui divisent l'Eglise et l'État ; de mon côté, j'y suis fort disposé, et cela dépendra entièrement de Votre Sainteté. Le Pape a répondu à cette ouverture en chargeant le cardinal Joseph Doria de paroles de compliments. A Doria, Génois, l'Empereur a aussitôt opposé Mme Brignole, Génoise, et une première conversation s'est engagée. Pour la suivre. Napoléon a envoyé à Fontainebleau Duvoisin, l'évêque de Nantes, son homme de confiance. Duvoisin a trouvé là les cardinaux Dugnami, Ruffo et Bayane, qu'on sait favorables, et il a reçu pour renforts Barraï, Boursier et Primat, évoques français, dont on est sur. Mais le Pape résiste : **Il persiste à dire qu'il a le plus grand désir de satisfaire l'Empereur, mais que sa conscience ne lui permet pas de se prononcer seul, prisonnier et sans conseil.** C'est la question préalable : est-il possible de prouver au Pape qu'il n'est pas prisonnier ?

Sans doute on n'a pas demandé son avis lorsque, de Savone, on l'a mené à Fontainebleau ; mais, à Fontainebleau, on l'a installé dans l'appartement du roi de Rome, au Gros Pavillon où il a volontairement logé en 1805 ; outre sa suite, composée d'un aumônier, d'un médecin, d'un cuisinier, de deux valets de chambre et de trois valets de chambre ordinaires, on lui a fourni, de la Maison de l'Empereur, un service complet d'écurie, de bouche et de livrée : le duc de Cadore, intendant général, et le ministre des Cultes, Bigot de Préameneu, sont venus le recevoir ; les escortes et le service d'honneur ont été assurés par un détachement de chasseurs à cheval et un détachement d'infanterie de la Garde : ce sont là les égards qu'on montre à un souverain, non la façon dont on traite un prisonnier. En lui rendant solennellement visite, en habitant sous son toit, l'Empereur achèvera sans doute d'ôter l'air de geôle au palais résidence de Sa Sainteté, et la première objection tombera.

Reste la seconde, plus grave : rappeler de leur exil les cardinaux qu'il a privés de la pourpre, entourer soi-même le Pape des membres du Sacré-Collège les plus hostiles à sa politique, qui, par leurs conseils, ont amené la crise, cela est dur. Napoléon sait les cardinaux noirs irréconciliables, et s'il consent à l'effort d'abaisser son orgueil, d'entrer en arrangement, de prévoir même des concessions extrêmes, au moins prétend-il réussir et ne courra-t-il pas au-devant d'un échec certain. Le Pape ne peut-il se contenter, comme conseil, de quatre cardinaux et de quatre évoques ? En donnant de sa personne, Napoléon croit qu'il emportera tout, — et il part.

Dans le désordre de cette arrivée en pleine nuit, — il est six heures et demie du soir et c'est le 19 janvier, — c'est un affolement. Les vingt officiers et les sept dames qui ont été nommés pour Grosbois n'ont rien de ce qu'il leur faut. Ils ne savent où loger, car l'Empereur, **a interdit de rien déranger ni aux logements des personnes de la suite du Pape, ni à tout ce qui concernait leur service et celui de Sa Sainteté.** Mais, de cela, pas plus que du froid qu'il fait ou du dîner qui manque, l'Empereur ne prend souci. Dès son arrivée, **il a envoyé un huissier savoir si Sa Sainteté était visible,** et, sur sa réponse affirmative, il s'est rendu à son appartement, Pie VII, **entendant de son salon annoncer l'Empereur, sort pour le recevoir.** Ils se trouvent en face, et, dit un témoin oculaire, s'embrassent avec le même empressement que le feraient deux amis qui ne se sont pas vus depuis longtemps.

C'est un bon début. Nul ne paraît soupçonner le dessein que l'Empereur s'est proposé : Marie-Louise pas plus que les autres. Elle gèle dans ce grand palais, attrape rhume sur rhume, réclame instamment des boîtes de pâte de jujube et des manches longues pour ses robes décolletées. Mais, la catholique qu'elle est

ne s'en réjouit pas moins de la solution que va donner, aux affaires delà religion, le Concordat qui se prépare. Sans qu'elle soit portée à mettre, à la défense des doctrines ultramontaines et au soutien de la puissance temporelle de la papauté, une ardeur qui n'est point encore de mode dans les maisons souveraines, la petite nièce de Joseph II a été élevée dans des formules de dévotion que trouble une rupture déclarée avec le Saint-Siège. L'esprit de respect subsiste en elle avec l'esprit de tradition, et il lui semble que la paix avec l'Eglise, en portant bonheur à Napoléon, rendra plus facile la paix avec l'Europe.

Dans ce voyage, si peu semblable aux précédents, où, par suite du froid qui descend chaque jour au-dessous de six ou sept degrés, l'Empereur est obligé de quitter son petit appartement du rez-de-chaussée pour prendre celui du premier étage qui donne sur la Galerie de François Ier ; où l'on doit renoncer à célébrer la messe dans la chapelle comme à tenir le conseil dans le Grand cabinet de l'Empereur ; où tout le divertissement consiste, pour l'Impératrice, à admettre le soir, après dîner, les personnes du voyage dans le salon de son Grand appartement, et, par le froid qu'il fait, à leur donner le jeu et un peu de musique, Marie-Louise ne semble avoir jamais été si heureuse. Le 25, après sa visite au Pape, elle écrit à son père : Nous sommes depuis six jours à Fontainebleau, où l'Empereur a arrangé aujourd'hui les affaires de la Chrétienté avec le Pape. Le Pape paraît très content. Il est très gai et en train depuis ce matin de bonne heure, et a signé le traité il y a un quart d'heure. J'arrive justement de chez lui, je l'ai trouvé très bien portant. Il a une très jolie figure, très intéressante ; je suis persuadée que vous apprendrez avec autant de plaisir que moi la nouvelle de cette réconciliation. Certes, Napoléon aussi la désire, cette réconciliation, mais si, comme il fait, il cède sur tant de points qui, virtuellement, anéantissent les doctrines qui lui sont chères et qu'il a si souvent proclamées ; s'il admet, pour le Pape, l'exercice du pontificat suprême en France et en Italie de la même manière et avec les mêmes formes que ses prédécesseurs ; s'il consent qu'un corps diplomatique soit accrédité près du Saint-Siège et que le Saint-Siège entretienne près des puissances étrangères des représentants revêtus de toutes les immunités et privilèges habituels ; s'il restitue au Pape ses domaines, les exempte d'impôts et remplace ceux qui sont aliénés par une rente à deux millions ; s'il rétablit les évêchés suburbicaires, s'il attribue au Pape dix nominations d'évêchés en France et en Italie ; s'il sollicite pour les évoques qu'il a nommés l'institution canonique ; s'il proclame une amnistie pour tous les délits religieux ; si, en dix articles, il contredit ainsi tout ce qu'il a pensé depuis sa jeunesse et tout ce qu'il a ordonné depuis sept ans ; si, bien mieux, le soir même de la signature du Concordat, il dicte à l'évêque de Nantes une lettre où il se fait un plaisir d'assurer Sa Sainteté que, n'ayant jamais cru devoir lui demander sa renonciation à la souveraineté de Rome, il ne peut donc entendre qu'Elle ait renoncé directement ou indirectement à la souveraineté des Etats romains ; s'il fait tout cela, s'il se prête à tout cela, s'il s'inflige à lui-même le plus cruel démenti, est-ce donc qu'il redoute la guerre religieuse, les intrigues des prêtres alliés aux émigrés ou les attentats de quelque fanatique ? — Non pas, il en a vu d'autres, depuis Saint-Réjant jusqu'à Staps ! — mais, à la veille de proclamer cette régence qu'il estime nécessaire, il a voulu conquérir et s'assurer la consécration de sa dynastie par le Souverain Pontife, et, s'il signe, c'est qu'il l'a obtenue, s'il écrit sa lettre du 20, c'est qu'il veut s'assurer contre les derniers scrupules. Tout autre que le Pape est inutile à une telle besogne, pour laquelle on ne saurait appeler ni Maury, l'archevêque nommé de Paris, ni Fesch, en pleine disgrâce. Le Pape seul peut donner à l'Impératrice et au roi de Rome une

investiture sacrée, et, sortant de cette captivité pour les couronner, il pacifiera les esprits à l'intérieur en même temps qu'à l'extérieur il affermira l'Empire. C'est là ce que Napoléon ne croit pas avoir trop payé lorsque, le 27, après une dernière visite au Pape, il monte en voiture pour venir dîner à Paris.

Le 1er février, dans la conviction où il est que tout est convenu avec le Pape, il convoque pour quatre heures le Conseil privé, auquel il communique le sénatus-consulte organique sur la Régence, où se trouvent compris les articles relatifs au Couronnement de l'Impératrice et du Prince impérial, roi de Rome. Le 2, ce projet est transmis au Sénat ; Cambacérès en expose l'économie générale ; Regnaud, après en avoir donné lecture, entre dans le détail des motifs. Avec un peu d'indépendance, quelles objections ne pourrait-on soulever, au triple regard des Constitutions impériales, des déclarations antérieures de l'Empereur et des droits reconnus aux princes français ? Le paragraphe second de l'article 18 du titre IV du sénatus-consulte du 28 floréal an XII, lequel est devenu, par le plébiscite, la loi fondamentale de l'Empire, porte, en termes exprès : **Les femmes sont exclues de la Régence**. Or, l'archichancelier n'indique pas même que le sénatus-consulte nouveau abolit la loi fondamentale, il se contente de dire : **Tout ce que le cœur et la raison ont pu suggérer sur celle matière à l'égard des familles particulières doit s'appliquer à la grande famille de l'État. Nul n'aura plus de zèle que l'Impératrice mère pour préserver de toute atteinte l'autorité de son pupille. Personne ne présentera comme elle, à l'imagination des peuples, des souvenirs imposants et propres à rendre l'obéissance noble et facile ; et il conclut par celle phrase : Un système d'exclusion gênerait le choix du monarque. Les lois prohibitives, par la contrainte qu'elles imposent, contiennent souvent des germes de discorde. Quant à Regnaud, il se borne à affirmer que ce sont les régences des reines mères qui s'offrent le plus souvent dans nos annales et qui ont été le plus conformes au vœu de la nation et à l'intérêt de l'Etat.**

Les dix titres du sénatus-consulte visent l'institution de la Régence, la manière dont l'Empereur en dispose, l'étendue du pouvoir de la Régence et sa durée, la composition et les délibérations du Conseil de Régence, la garde de l'Empereur mineur, le serment à prêter par le régent, l'administration du Domaine, le cas d'absence de l'Empereur mineur ou du régent, le sacre et le couronnement de l'Impératrice, le sacre et le couronnement du Prince impérial, roi de Rome.

Par l'article premier : **A défaut de toute disposition de l'Empereur mort, l'Impératrice mère réunit de droit, à la garde de son fils, la régence de l'Empire. — A défaut de l'Impératrice, est-il dit à l'article 3, la régence, au cas que l'Empereur n'en ait pas disposé, appartient aux princes du sang dans l'ordre de l'hérédité, mais, un prince français assis sur un trône étranger au moment du décès de l'Empereur n'est pas habile à exercer la régence : donc les frères de l'Empereur se trouvent exclus.**

En fait, la Régence se trouverait dévolue, à défaut de l'Impératrice, aux princes grands dignitaires : en première ligne, à l'archichancelier de l'Empire (Cambacérès) ; en deuxième, à l'archichancelier d'État (Eugène) ; puis au grand électeur, au connétable, à l'architrésorier et au grand amiral ; mais les dignitaires appelés à un trône étranger, exclus par l'article 3, sont suppléés par les vice-grands dignitaires, lesquels exercent les fonctions de ceux qu'ils suppléent, même en ce qui concerne l'entrée au Conseil de Régence, de telle sorte que, avec Cambacérès, Eugène et Lebrun, Talleyrand, vice-grand électeur, et Berthier, vice-connétable, se trouveraient seuls appelés à le former. L'Empereur y ajoute le nombre de membres qu'il croit convenable, et le Conseil

de Régence, en dehors des délibérations qui lui sont spécialement réservées, fait fonction de Conseil privé, parallèlement au Conseil de gouvernement, composé des ministres.

Les titres IX et X, relatifs au sacre et au couronnement de l'Impératrice et du Prince impérial, portent que [le Couronnement se fera dans la basilique de Notre-Dame ou dans toute autre église désignée dans les lettres patentes.](#)

Le 5 février, le sénatus-consulte est adopté ; le Couronnement est officieusement annoncé pour le 7 mars ; les alliés et les vassaux de l'Empire en sont avertis, car Napoléon compte en tirer l'attestation publique de leur fidélité. Toutefois, et bien que, pour les préparatifs, un mois ne soit guère, on n'ose rien rendre officiel. Déjà, sans doute, l'Empereur a reçu des avis et il a conçu des craintes. Tant qu'il a tenu le Pape à Fontainebleau, il lui a fait entendre ce qui était conforme à la fois au bien de l'Eglise, à celui de l'Empire et à son propre intérêt ; mais, sitôt revenus, les cardinaux italiens compris dans l'amnistie ont repris leur influence, ils ont morigéné le Pape, et, signe fâcheux, l'ont amené à refuser les 300.000 francs envoyés de Paris comme acompte sur son traitement de deux millions. Bien qu'on n'ait encore aucune nouvelle certaine, il convient d'être prudent.

Toutefois, on ne saurait rester indéfiniment dans l'indécision, et avec des Italiens et des prêtres, c'est un mauvais procédé que paraître avoir peur. Pour leur forcer la main, l'Empereur fait publier au Moniteur le texte du Concordat le jour même où il procède à l'ouverture du Corps législatif ; seulement, dans le discours qu'il prononce à cette occasion, il n'ose faire aucune allusion au Couronnement. C'est, qu'en effet, on est en pleine incertitude. A huit jours d'intervalle, un ministre inscrit dans son mémorandum particulier : [On parle du couronnement de l'Impératrice. Le Pape ferait la cérémonie...](#) ; puis : [Le couronnement de l'Impératrice est décidé. La question du Pape ne paraît plus l'être...](#) Enfin : [Le couronnement de l'Impératrice aura lieu le 15 mars. Tous les préfets y seront appelés.](#) Il en est de cette date comme de celle primitivement fixée, elle passe ; à la fin, le 23 mars, dans la réponse qu'il fait à l'adresse présentée par la députation du Corps législatif, Napoléon est obligé de dire : [Aussitôt que les soins de la guerre nous laisseront un moment de loisir, nous vous rappellerons dans cette capitale, ainsi que les notables de notre empire, pour assister au couronnement de l'Impératrice, notre bien-aimée épouse, et du Prince impérial, roi de Rome, notre très cher fils. La pensée de cette grande solennité, à la fois religieuse et politique, émeut mon cœur. J'en presserai l'époque pour satisfaire aux désirs de la France.](#) Le prétexte est mal trouvé, mais quel alléguer ? Le 24, le Pape se rétracte, et, sans prétendre qu'il ait été contraint, il déclare que son infailibilité ne l'a pas préservé d'une erreur que sa conscience lui reproche ; par une lettre à l'Empereur, il retire la signature qu'il a apposée à l'acte concordataire du 20 janvier. Quelque effort que fasse la police pour cacher cette lettre, les précautions sont si bien prises par les cardinaux noirs, et ils trouvent chez les dévotes des complices si expertes, que tout Paris est averti.

Pourtant, l'Empereur va partir, et il doit se résoudre à instituer cette régence qu'il a annoncée et pour laquelle il a mis en mouvement le Sénat et l'opinion. Sans doute, en perdant son prestige religieux, elle a perdu sa raison d'être nationale, mais on n'y peut échapper. Alors, au lieu de la proclamer en une cérémonie grandiose où le peuple et l'armée seraient convoqués et où se trouveraient renouvelés devant Dieu, au milieu des splendeurs de l'an XIII, les serments réciproques du peuple et des souverains, on se réduit à l'annoncer en une sorte de fête de cour pour qui l'on adopte le cadre infime de l'Élysée. Le 30, on y

appelle, avec les grands dignitaires et les ministres, les deux princesses présentes à Paris, et seulement le service ordinaire et extraordinaire. Un cortège de dames décolletées et de grands dignitaires, le cordon par-dessus l'habit va chercher l'Impératrice dans ses appartements. Lorsqu'elle arrive dans la salle du Conseil, l'Empereur la reçoit, la conduit à un fauteuil placé à côté du sien. L'archichancelier lit les lettres patentes par lesquelles l'Empereur, voulant donner à sa bienaimée épouse, l'Impératrice et Reine, des marques de la haute confiance qu'il a en elle, l'investit d'abord du droit d'assister aux Conseils du cabinet lorsqu'il en sera convoqué pendant la durée du règne, et ensuite lui confère le titre de Régente pour en exercer les fonctions, est-il dit, en vertu de nos intentions et de nos ordres tels que nous les aurons fait transcrire sur le Livre de l'Etat, entendant qu'il soit donné connaissance aux princes grands dignitaires et à nos ministres de ces ordres et instructions, et que, dans aucun cas, l'Impératrice ne puisse s'écarter de leur teneur dans l'exercice des fonctions de régente.

Cette lecture faite, l'Impératrice se lève et prononce son serment. Les ternies, tels qu'ils avaient été arrêtés par le sénatus-consulte, en étaient nobles et grandioses, mais ils excédaient un salon, et, de ces robes de fête à ces mots de gravité hautaine, le contraste eût été trop violent. Ce n'est donc plus le serment constitutionnel que prononce l'Impératrice, elle ne dit plus : Je jure fidélité à l'Empereur. Je jure de me conformer aux actes des Constitutions et d'observer les dispositions faites par l'Empereur mon époux pour l'exercice de la Régence ; de ne consulter, dans l'emploi de mon autorité, que mon amour et mon dévouement pour mon fils et pour la France, et de remettre fidèlement à l'Empereur, à sa majorité, le pouvoir qui m'est confié. Je jure de maintenir l'intégrité du territoire de l'Empire, de respecter et de faire respecter les lois du Concordat et la liberté des cultes ; de respecter et de faire respecter l'égalité des droits, la liberté civile et l'irrévocabilité des ventes des biens nationaux ; de ne lever aucun impôt, de n'établir aucune taxe que pour les besoins de l'État et conformément aux lois fondamentales de la monarchie, de maintenir l'institution de la Légion d'honneur, de gouverner dans la seule vue de l'intérêt, du bonheur et de la gloire du Peuple français.

Ce serment, si différent déjà de celui qu'a juré l'Empereur lors de son couronnement¹, demande d'être prononcé du haut du grand trône de Notre-Dame, devant la France représentée par les maires de ses bonnes villes et par les membres de tous les grands corps de l'État, d'être scandé par les acclamations, salué par les coups de canon, par le choc guerrier des sabres brandis. Ici, dans un salon, il a fallu, sous peine de ridicule, le réduire à ces paroles banales : Je jure fidélité à l'Empereur. Je jure de me conformer aux actes des Constitutions et d'observer les dispositions faites ou à faire par l'Empereur mon époux, dans l'exercice de l'autorité qu'il lui plairait de me confier pendant son absence. Ainsi, cela devient intime et n'excède point les bornes. On veut pourtant, malgré les vedettes et les sentinelles au portail, la livrée dans le vestibule, les pages et les sous-officiers de piquet dans l'antichambre, les

¹ Il a dit : Je jure de maintenir l'intégrité du territoire de la République ; de respecter et de faire respecter les lois du Concordat et la liberté des cultes ; de respecter et faire respecter l'Egalité des droits, la Liberté politique et civile, l'irrévocabilité des ventes des biens nationaux ; de ne lever aucun impôt, de n'établir aucune taxe qu'en vertu de la Loi ; de maintenir l'institution de la Légion d'honneur et de gouverner dans la seule vue de l'intérêt, du bonheur et de la gloire du Peuple français.

portiers d'appartement à toutes les issues, simuler que la cérémonie a été publique et que le peuple y a été convoqué : par ordre exprès, **les portes de la salle sont restées ouvertes**. Le procès-verbal en fait foi.

A cela se réduit ce grand dessein qui, durant trois mois, a été sans doute le plus agile par l'Empereur et à la réalisation duquel il s'est attaché davantage pour prévenir le retour d'attentats à la Malet, consolider son trône et en assurer la succession. Parla, il voulait frapper l'esprit et l'imagination des peuples, et, en attirant sur son fils l'institution divine, tendre, entre la nation et lui, tous les liens de la religion, de l'émotion et de la pitié. Trop avancé par suite de sa confiance en la parole de Pie VII, il ne peut plus, au moment du départ, reculer devant une cérémonie dont il sent le ridicule, car, où il fallait un autel, c'est Un tapis vert, où il fallait un peuple, c'est une cour, où il fallait l'armée, c'est une dizaine de femmes en robes à chérusque !

Pour suivre le développement et la fortune de ce projet, il a fallu l'isoler dans rentre-croisement multiple des affaires, des fêtes et des cérémonies, mais ce serait rendre un compte singulièrement faux de l'Empereur durant ces trois mois de l'hiver de 1813, que le montrer absorbé par une seule idée. Si celle-ci, en ce qui touche l'avenir, est majeure dans son esprit, elle n'en occupe qu'une case, et, à proportion qu'il s'y intéresse, il la tient plus secrète. Marie-Louise n'en sait que ce qu'il faut qu'elle apprenne, et elle ignore bien plus encore par quel gigantesque effort de travail il redonne l'impulsion à la machine délaissée depuis cinq mois, négligée depuis trois ans. Ces conseils qu'il tient — deux, trois chaque jour, et combien divers d'objets et de délibérations ! — cette immense armée qu'il fait sortir de terre, qu'il lève, arme, équipe, habille, approvisionne et par laquelle il prépare les revanches prochaines, cette correspondance la plus vive et la plus multiple qu'il ait entretenue et par qui il étend son regard sur tous les êtres et toutes les choses, elle n'en soupçonne rien. A peine s'il reste un peu moins avec elle. Encore, les chasses sont-elles fréquentes, car il veut se maintenir en condition d'entraînement, et c'est sa tacite réponse aux journaux anglais qui, chaque jour, annoncent le dépérissement de sa santé et escomptent sa mort prochaine. **La façon de vivre est réglée absolument comme cela l'était les hivers précédents, pour les cercles, spectacles, invitations, chasses et entrées particulières, et pour le repas de Leurs Majestés**. L'étiquette a gardé tous ses droits, et ce sont, le jour de Noël, les trois messes ; c'est tous les dimanches, l'audience diplomatique avant la messe, et, après la grande audience : ce sont les parades reprises pour la Garde et la garnison de Paris ; c'est au jour de l'An, les compliments apportés de Vienne par M. de Bubna, les coutumiers présents de porcelaines et de tapisseries, les félicitations et les révérences, le cercle et les spectacles : nul ne pourrait se douter, à lire le compte rendu de cette vie, qu'il n'y a plus d'armée par delà le Rhin, et que l'Allemagne déjà soulevée, s'organise pour l'invasion de l'Empire.

Marie-Louise, soit qu'elle ignore, soit qu'elle veuille ignorer, paraît en pleine confiance. **Je suis sûre, écrit-elle, que vous partagerez le bonheur que j'ai éprouvé à revoir mon époux après une absence de plus de sept mois. La nouvelle année ne pouvait commencer sous de plus heureux auspices**. Elle ne se lasse pas, dans ses lettres, de parler du bonheur dont elle jouit en voyant l'Empereur bien portant et pas fatigué, même engraisé. Pour elle-même, elle se remet peu

à peu des inquiétudes qui ont rendu raide et osseuse sa taille, dont jadis on admirait la souplesse, [qui ont couperosé son teint blanc et rose](#), et révélé, sur son visage gravé de petite vérole, les cicatrices jusqu'alors presque invisibles ; qui ont, enfin, au milieu de ses joues creuses, accentué la disproportion des lèvres fortes, de la lèvre inférieure tombante et lourde, stigmata de sa race. Dès que l'Empereur est revenu et qu'il a repris la vie commune, il semble que, pour elle, tout soit bien, et qu'elle n'ait plus à s'inquiéter. Elle se repose de tout sur lui avec une confiance et un abandon qui, s'ils ne marquent pas une intelligence développée, attestent le don entier de soi et la soumission complète au prestige conjugal. L'Empereur a ordonné que, chez Hortense, la seule des princesses qui, à Paris, tienne maison, les bals et les cercles recommencent, que les grands dignitaires et les ministres donnent leurs fêtes habituelles et que partout on fît effort pour rendre au commerce quelque activité. Lui ne va point à ces fêtes, mais l'Impératrice y paraît avec la Cour. Et c'est un sacrifice qu'elle fait, car, ce qu'elle désire d'abord, c'est ne pas se séparer de lui. Ainsi, elle a introduit, après le spectacle dans les Petits appartements, l'usage d'un souper auquel elle prend plaisir, car elle continue à être friande ; mais, lorsque l'Empereur, qui ne soupe pas, poursuit trop longtemps, entre deux portes, une conversation avec quelqu'un de ses interlocuteurs habituels : Laplace, Lagrange, Berthollet, Lacépède, Fontanes ou Mole, elle ne fait pas faute de montrer qu'elle s'impatiente, qu'elle trouve la société importune et qu'elle souhaite se retirer.

Pour l'amabilité, les attentions, les banalités qui plaisent, elle ne s'est nullement formée, et est restée au même point que lors de son arrivée. Même, à l'inquiétude que lui inspiraient les Françaises, s'est ajoutée une répugnance provenant des chroniques de Mme de Montebello. Si on la voit [accorder à la duchesse de Bassano ses bonnes grâces les plus empressées](#), c'est que [Maret affirme, à toute occasion, l'entente avec l'Autriche](#) ; Mme de Bassano en jouit, sans s'en faire accroire, et, même avec elle, l'Impératrice ne gagne pas en popularité. Hormis la duchesse de Montebello, traitée en sœur aînée, et Mme de Luçay, indispensable, nulle femme de la Cour ne trouve grâce à ses yeux, nulle ne l'aime ni ne lui est attachée, et la répugnance est réciproque.

Hors de la Cour, c'est indifférence, si ce n'est pas pis. Vainement l'Empereur la montre en public. De loin, lorsqu'elle apparaît en calèche avec le roi de Rome ou en grande loge près de l'Empereur, on applaudit encore et, lorsque c'est à *Hector*, la tragédie de Luce de Lancival, où les allusions s'offrent à chaque vers, les acclamations vont au délire, mais n'est-il pas vrai qu'au théâtre, il s'établit, des acteurs aux spectateurs, un courant de sentiments faussés, par qui l'on aime à se donner, à bon marché, l'illusion de la générosité ? Cela tombe naturellement à plat lorsque, en plein jour, l'Impératrice, accompagnée seulement de quelques personnes de son service, va visiter le Salon de sculpture, au rez-de-chaussée du Louvre. Elle ne dit pas un mot qui plaise, ne trouve pas même un geste de grâce, un sourire de complaisance ou un éclair d'admiration. Un autre jour, elle retourne au Salon de peinture, que l'on ferme au public, mais où l'on admet les artistes récompensés. A quoi bon, puisque le peu qu'elle dit est oiseux ou pèle au ridicule ? Et il est de même partout où l'Empereur l'envoie et où il convient de parler ou d'agir : elle vient rue Barbette, chez Mme de Lezeau, fondatrice de la congrégation de la Mère de Dieu qui dessert succursales de la Légion d'honneur ; ces petites filles qui sont là l'intimident, et tout ce qu'elle trouve, c'est de demander qu'est cette croix que porte une des orphelines. L'occasion serait bonne pour un présent ; Marie-Louise n'en a pas l'idée, et c'est l'Empereur ; c'est lui qui, le lendemain, fait annoncer à Mme de Lezeau une pension de

6.000 francs et des pensions de 200 à Elise Curey et Emilie Marcilly. De même, aux Invalides, où pourtant il la conduit lui-même. Il lui fait tout visiter, lui fait goûter la soupe des soldais, la mène à la boulangerie, aux réfectoires, à l'infirmerie. Rien à personne, pas un mot. ni aux quatre centaines qui ont figuré à Fontenoy, ni aux braves auxquels l'Empereur distribue des décorations, ni aux mutilés de deux membres auxquels il accorde des dotations ; c'est lui qui, le lendemain, écrit à Clarke de donner, au nom de l'Impératrice, un mois de gratification aux invalides, lui qui, par une attention où se montre son art de séduire les hommes, ajoute : *Vous ferez connaître au gouverneur que l'Impératrice ayant remarqué que les officiers mangeaient sur des plats d'étain, elle a fait commander une vaisselle plate qui restera à l'hôtel comme souvenir de sa visite.*

Il a cherché vainement à l'entraîner dans ses courses à travers Paris, où, sous prétexte d'inspecter les travaux, de la Cité à la Bastille, de la Madeleine à l'Arsenal, de Chaillot aux Tuileries, il s'arrête sur les chantiers, parle aux ouvriers, leur donne huit jours de paie, et se rend populaire en parcourant les faubourgs sans gardes et presque sans suite. Elle accomplit passivement ce qu'on lui commande et ce qui est de sa fonction ; elle ne se plaint pas si, toussante et rhumatisante, en robe décolletée à chérusque, des fleurs et des diamants dans les cheveux, elle doit, dans une voiture à huit glaces, dont un côté reste ouvert, venir au Corps législatif assister à l'ouverture de la session ; elle ne demande pas même un schall pour entendre, de sa tribune en face du trône, les interminables discours. Mais elle n'a pas un de ces mouvements qui plaisent au peuple et qui l'entraînent. Elle ne se montre à aucune des parades où l'Empereur distribue des aigles aux régiments et à la suite desquelles il offre, par un de ses aides de camp, un grand dîner aux officiers. Elle ne se laisse même pas voir aux bouchers de Paris lorsqu'ils viennent promener le Bœuf gras sous les fenêtres du roi de Rome et, celle année, elle ne leur fait rien donner.

Ce qu'elle aime, ce sont ses équitations matinales à Mousseaux, ce sont des promenades presque sentimentales avec l'Empereur, des déjeuners tête à tête au kiosque nouvellement construit au Bord de l'Eau ou au pavillon de Bagatelle, — ce qui la rapproche de son mari, ce qui lui prouve sa tendresse, ce qui les établit tous deux en intimité. Elle regrette qu'elle ne soit pas enceinte et qu'un lien nouveau ne se trouve pas ainsi formé d'elle à Napoléon : *Je vous félicite de votre grossesse*, écrit-elle à Mme de Crenneville, *je suis presque tentée de vous en porter envie et de désirer que cela ne fût pas, parce que je n'ai pas le même bonheur.* Les divertissements de la Cour ne lui plaisent pas, même ceux qui jadis semblaient l'attirer. *Je n'aime plus la danse*, écrit-elle. En effet, les petits bals ont été abandonnés et, même au grand bal masqué que l'Empereur commande, le 2 mars, dans la salle de spectacle des Tuileries, elle prend un si médiocre intérêt à sa mascarade qu'elle la réduit tout juste à dix femmes en costume napolitain. L'année précédente, elle a voulu, pour Mme de Montebello, un costume presque semblable au sien, quoique de mille francs moins cher. Cette année, elle le veut tout pareil, sauf les couleurs inversées, et de même prix : 1.400 francs¹. Les autres costumes, pour Mmes de Bassano, de Frioul, de Castiglione, Aldobrandini, de Mortemart, de Croix et Vilain XIII, ne coulent que

¹ Jupe en gros de Naples gros jaune, bord en velours plein gros bleu, corset en velours gros bleu, manches de mousseline lamée en or, tablier de taffetas blanc, guimpe de percale d'Ecosse, voile long de mousseline lamée, coiffure en nœuds de rubans rouge et or.

800 francs. Pour l'occasion, on a fait resservir le quadrille des Incas, qu'Hortense a dirigé, mais de ceux qui le dansaient l'hiver précédent, combien des hommes sont morts, blessés, prisonniers, combien des femmes en deuil. Il faut trouver, rien qu'en femmes, neuf remplaçantes. Cela donne à soi seul un air de tristesse. L'Impératrice se retire le plus tôt qu'elle le peut, et l'on n'a pas, cette année, à chasser les invités.

Sitôt cette corvée remplie, le 7 mars, l'Impératrice obtient qu'on parte pour Trianon. La liste du voyage est courte : Duroc, Caulaincourt, trois aides de camp dont Flahaut, quatre chambellans, deux écuyers : en tout, dix-sept hommes ; et, en femmes : Hortense avec une de ses dames, la duchesse et quatre dames du Palais, à la fin seulement, Catherine de Wesphalie chassée de ses Etats. Point de fête, aucun divertissement. **Jamais palais ne fut si calme et si morne.** Toute la matinée, chacun reste à lire dans sa chambre, à moins qu'il n'y ait chasse, auquel cas on suit en calèche. Mais, l'Empereur ayant fait une chute de cheval **qui effraya tout le monde**, les chasses sont suspendues. Alors, on ne fait rien. On attend, et il ne vient personne. L'Empereur dîne quand il a le temps, **quelquefois à huit heures.** Après dîner, on se réunit dans le salon de l'Empereur et, s'il va eu conseil des ministres, dans le Salon de famille. **On échange quelques paroles, et l'Empereur fatigué, emmène sa femme avec lui se coucher à neuf heures.** Quinze jours passent ainsi, les plus lugubres qu'on ait vus à Trianon, très doux pour Marie-Louise, qui ne cesse de s'en louer.

Faut-il penser vraiment qu'elle n'éprouve aucune inquiétude et que ce qui doit la toucher davantage, la rupture possible entre son ancienne et sa nouvelle patrie, entre sa famille d'hier et celle d'aujourd'hui ne l'émeuve même pas ? Dans la retraite où elle vit, faut-il croire qu'elle est restée dans une entière ignorance de ce qui se prépare et qu'elle n'ait pas le moindre soupçon des dispositions de l'Autriche ? On a tout lieu de le penser. L'Empereur ne veut pas l'affliger : il envisage, d'ailleurs, la guerre que lui ferait l'empereur François **une monstruosité ; Il croit à la religion, à la piété, à l'honneur de son beau-père.** Il l'estime **essentiellement**, ce sont ses mots, et, dans la conception qu'il a de la famille, il ne peut admettre qu'il ait été trompé et, que, en lui donnant pour épouse sa fille bien-aimée, un empereur se soit proposé pour but de l'attirer à l'abîme. Que l'Autriche désire la paix générale, qu'elle prétende s'entremettre, il ne le met pas en doute ; bien plus, il y acquiesce, il le désire, mais n'est-ce pas en faveur de la France qu'elle travaille, et dans son intérêt ? Dans la dépêche ostensible de Metternich au chargé d'affaires d'Autriche à Paris (9 décembre 1812) il a bien vu cette prétention à la médiation, mais il a lu : **Ces rapports du sang qui tient les deux maisons impériales d'Autriche et de France donnent un caractère particulier à toute démarche faite par notre auguste maître...** L'empereur François est aussi intéressé, non seulement au soutien, mais au bien-être de la nouvelle dynastie régnante en France que cette considération est étrangère aux autres puissances. L'Empereur des Français paraît avoir pressenti ce qui arrive dans ce moment en me disant si souvent que le mariage avait changé la face des choses en Europe ; et, à la fin, l'empereur François apparaissait lui-même pour dire de sa bouche impériale : **Le moment est venu où je puis prouver à l'Empereur des Français qui je suis.**

Dix jours plus tard (20 décembre), l'empereur d'Autriche a attesté de sa main ses vœux pour le bien-être de celui auquel l'attachait personnellement le lien le plus sacré. En janvier, il a applaudi au Concordat de Fontainebleau, et Metternich n'a pas manqué une occasion de donner à l'ambassadeur de France les plus fortes assurances sur la nécessité de l'alliance : Notre alliance avec la France, lui a-t-il dit, si vous la rompiez aujourd'hui, nous vous proposerions de la rétablir dans les mêmes termes et sous les mêmes conditions... Notre alliance, lui dit-il un autre jour, se fonde sur les rapports et les intérêts les plus naturels et les plus permanents. Elle doit être éternelle, comme les besoins qui l'ont fait naître. C'est nous qui l'avons recherchée et nous avons bien réfléchi avant de la conclure. Si nous avons à la refaire, nous ne voudrions pas la minuter autrement qu'elle n'est.

Fort de ces assurances réitérées, l'Empereur a exposé à son beau-père sa situation telle qu'il la voyait en conscience ; s'exagère-t-il à lui-même ses moyens et ses forces, pousse-t-il trop haut ses ambitions ; rend-il, par ses prétentions, presque impossible la paix qu'il désire ; a-t-il la sensation qu'elle soit si nécessaire qu'il y faille faire tous les sacrifices ? Ce sont là des objets de discussion, mais il faut considérer son point de départ : c'est la certitude qu'il a dans son jeu l'empereur d'Autriche, que les parties sont liées et que, sans se déshonorer, sans commettre un crime véritable, son beau-père ne peut l'abandonner. Alors, à quoi bon irait-il inquiéter sa femme des propos que tiennent, à la cour d'Autriche, certaines personnes qu'elle eut pu apprendre à connaître à Dresde et à Prague ? A quoi bon lui dirait-il que sa belle-mère favorise exclusivement tous les ennemis du système actuel, et que sa société se compose des coalitionnaires les plus ardents et les plus intrépides ? A quoi bon lui révélerait-il ce qu'Otto a écrit le 28 décembre, que l'Impératrice, ainsi que son frère Maximilien, s'est fait associer à la secte des Amis de la vertu ; Marie-Louise ne demanderait-elle pas, d'abord, ce que sont que *les Amis de la Vertu* ?

Il vaut bien mieux qu'on garde les apparences et que l'Impératrice des Français continue à fournir de modes de Paris cette mortelle ennemie, laquelle, aux frais de sa belle-fille, accepte pour 1.024 francs de toilettes de Leroy en janvier 1813, pour 2.445 francs 50 centimes en février, pour 1.937 francs en mars, pour 713 francs en mai, pour 1.020 francs en juin ! La Vertu n'empêche pas d'être coquette, pas plus que la haine contre Napoléon d'accueillir, et même de requérir les présents de sa femme.

L'empereur François ne donne pas plus de motifs d'inquiétude. Il emplit ses lettres de papotages familiers, de nouvelles de sa santé, de détails sur l'impératrice, les archiducs, les archiduchesses, les voyages des uns, les indispositions des autres ; ils sont nombreux, et cela emplit des pages où il n'y a rien. Tout au plus, dans les réponses de Marie-Louise, pourrait-on relever quelque insistance sur les sacrifices auxquels la France est disposée, sur les forces immenses dont dispose l'Empereur, sur l'esprit actif et guerrier de la nation ; mais, chaque jour, des députations ne viennent-elles pas offrir des hommes, des chevaux et de l'argent ? Chaque semaine, n'y a-t-il pas, au Carrousel, des revues de régiments nouvellement formés, et l'immense mouvement d'où sort la Grande armée de 1813 n'est-il pas pour frapper l'esprit le moins attentif et l'imagination la moins éveillée, surtout lorsqu'on ignore quelle main y donne l'impulsion et quels ressorts le provoquent ? Tout au plus, encore, pourrait-on trouver quelque affectation aux assurances d'amitié qu'elle transmet de la part de l'Empereur, ainsi : L'Empereur me charge de vous dire de jolies choses de sa part... L'Empereur se montre très affectueux pour vous ; il ne se

ne passe pas de jour où il me dise combien il vous aime, surtout depuis qu'il vous a vu à Dresde... L'Empereur me dit de vous assurer de toute son amitié, et aussi de vous écrire souvent. Vous êtes bien sûr, mon cher papa, que je ne me laisserai pas dire cela deux fois. Mais quoi ! Ne sont-ce pas les termes dont un gendre affectueux et qui aime sa femme peut se servir vis-à-vis de son beau-père ? Ces termes, Napoléon ne les emploie-t-il pas lui-même dans des lettres qui devraient rester de protocole et où il se plaît à affirmer son sincère attachement ? *Il est inaltérable*, écrit-il, et c'est bien là le fond de sa pensée. Tout son système politique repose sur l'alliance familiale qu'il a formée, et il ne doute pas plus de la valeur du système que de la sincérité de l'alliance. *Quant à l'Autriche, écrit-il à Lebrun le 7 avril, il n'y a aucune inquiétude à avoir... Les relations les plus intimes existent entre les deux cours.*

Pour renforcer encore l'intimité de ces relations, n'est-ce rien à ses yeux que Marie-Louise soit investie de la Régence ? Comment admettre qu'il puisse s'élever entre les deux empires une difficulté qui ne soit pas aussitôt aplanie du père à la fille, et que l'empereur d'Autriche puisse déclarer la guerre à son propre sang ? L'empereur François s'est déclaré profondément *touché de cette nouvelle preuve de la confiance de son auguste gendre* et, dès que le Couronnement a été officiellement annoncé pour le 7 mars, il a manifesté son intention de s'y faire représenter par le prince Esterhazy, *l'homme de sa cour le plus considérable par sa richesse et par l'étendue de ses possessions*. En même temps, il enverra à Paris Schwarzenberg, *pour donner à l'Europe une preuve éclatante des dispositions de la cour d'Autriche en faisant paraître à la cour de France le commandant du corps auxiliaire se rendant près de son chef pour prendre ses ordres.*

Si le Couronnement se trouve ajourné, les intentions de l'Autriche et de son souverain peuvent-elles être modifiées par un retard que Napoléon se plaît à présenter comme accidentel ? Ce ne sera pas le prince Esterhazy qui viendra à Paris, ce sera l'empereur François lui-même : Napoléon le laisse croire, au moins il en badine avec sa femme qui écrit : *Quand l'Empereur me parle du Couronnement, il me dit toujours : J'espère que, quand la paix et un armistice seront conclus, papa viendra aussi ici, et cette idée nous rend très heureux.*

Ainsi, pour Marie-Louise, et même, peut-on croire, pour Napoléon, nul doute, nulle inquiétude sur les intentions personnelles de l'empereur François, et cela au milieu même de mars, alors que l'empereur Alexandre est entré à Breslau, le roi de Prusse à ses côtés ; que le traité conclu à Kalisch le 28 février a été officiellement notifié à l'ambassadeur de France, et que partout sur l'Allemagne s'est étendu le mouvement révolutionnaire qui, en 1809, avait été suscité par l'Autriche, qui, au moins dans le sud, avait été pour quelque temps enrayé par le mariage et qui maintenant ne rencontre encore, de la part des gouvernements, un semblant de résistance qu'en Autriche où, d'accord avec le peuple, l'oligarchie frémissante attend impatiemment que Metternich, son chef, ait choisi l'heure propice pour annoncer la libération et pour écraser l'Infâme.

De Trianon, le 23 mars, Leurs Majestés sont revenues aux Tuileries pour la clôture de la session : à peine si elles y restent six jours. L'Empereur, décidément s'y déplaît, n'y peut travailler à son gré, et se promener à sa

fantaisie. Le 28, il s'établit à l'Elysée, où les appartements sont remis à neuf et où il trouve l'agrément du jardin, du déjeuner en plein air dans un bosquet, des cent pas à faire entre deux idées. Les spectacles y continuent comme aux Tuileries, et c'est là, le 30, qu'a lieu, dans les salons du rez-de-chaussée, la déclaration de la Régence. Deux jours après, les lettres patentes l'instituant sont portées par l'archichancelier au Sénat pour être transcrites sur les registres, et, le 4 avril, après la messe, l'Impératrice reçoit une députation de trente sénateurs, chargés de la complimenter. Lacépède porte la parole et enfile des phrases sur les vertus, le courage et le patriotisme de [la petite-fille de Blanche et de Marie-Thérèse](#). Marie-Louise réplique, et c'est ici le premier discours politique qu'elle prononce. Elle le lit avec quelque peine, et son accent allemand en scande étrangement les mots : [Messieurs](#), lui a-t-on fait dire, [l'Empereur](#), [mon auguste et bien-aimé époux](#), sait ce que mon cœur renferme d'amour et d'affection pour la France. Les preuves de dévouement que la nation nous donne tous les jours accroissent la bonne opinion que j'avais du caractère et de la grandeur de votre nation. Mon âme est bien oppressée de voir encore s'éloigner cette heureuse paix qui seule peut me rendre contente. L'Empereur est vivement affligé des nombreux sacrifices qu'il est obligé de demander à ses peuples ; mais, puisque l'ennemi, au lieu de pacifier le monde, veut nous imposer des conditions honteuses et prêche partout la guerre civile, la trahison et la désobéissance, il faut bien que l'Empereur en appelle à ses armes toujours victorieuses pour confondre ses ennemis et sauver l'Europe civilisée et ses souverains de l'anarchie dont on les menace.

Dans cette bouche d'archiduchesse, ces paroles — l'Empereur l'espère — portent un avertissement aux rois. C'est le thème monarchique qu'il fournit, lui, le soldat de la Révolution, sur qui refluent à présent d'Allemagne les idées que ses compagnons et lui y ont jadis portées. Il s'érige en défenseur des trônes, lui qui les a tous renversés ; il annonce par cet autre lui-même, — car sans doute il n'oserait encore le dire de sa bouche, — que l'ordre social en Europe ne repose que sur lui, alors que c'est lui qui en a changé toutes les bases. Se fait-il l'illusion de penser qu'on le croira ? Est-il si bien entré dans son rôle qu'il soit sincère, ou bien s'attend-il que, par un coup de tonnerre, il va, comme en 1805 et en 1806, frapper de terreur ceux qui seraient tentés de l'abandonner, et veut-il leur laisser cette porte de rentrée ? En 1809, si son Allemagne, l'Allemagne qu'il a créée, a marché à sa suite contre l'Autriche, c'est que les souverains avaient tout à en craindre, car l'empereur allemand se mettait, contre leurs trônes, à la tête de la Révolution et menaçait à la fois leurs récentes couronnes, leurs Etats nouvellement acquis et même leurs possessions héréditaires. Depuis 1810, la tranquillité apparente de l'Allemagne napoléonienne n'a été due qu'au mariage autrichien, et c'est là le fil qui, en 1812, a arrêté la révolte prête à couper la retraite à la Grande Armée. A présent, le prestige de l'Empereur est atteint ; les rois, ses créatures, n'ont rien à gagner à le suivre et ils ont tout à y perdre ; car, à la fois, ils se rendraient ennemis les représentants du droit divin et ceux du droit populaire : — Les représentants du droit divin, c'est, par une étrange fortune, les Anglais qui ont jadis tué leur roi, et l'empereur de Russie, qu'entourent les assassins de son père ; mais ils n'entendent pas raillerie sur les principes dès que la France est en jeu ; les représentants du droit populaire, directeurs de sociétés secrètes qui, échappées à l'Autriche, ont été reprises par la Prusse et développées singulièrement par elle, ce sont les pires des aristocrates allemands ; mais peu importent les masques. — Ces forces sont, toutes à la fois, mobilisées contre quiconque ne prendra pas son parti à l'égard

de Napoléon, et, fût-elle sincère dans ses protestations d'alliance, l'Autriche, sous peine de voir l'hégémonie lui échapper et passer à la Prusse, devra, dans un temps très court, céder au mouvement qui, dans l'ensemble du peuple allemand, est national, libéral sans doute, nullement révolutionnaire. Ce que ce mouvement menace, ce ne sont point les trônes anciens, puisque Napoléon les a renversés ; ce sont les trônes nouveaux que Napoléon a érigés. Si, sur ces trônes, les dynasties sont nationales, elles céderont au courant, l'embrasseront pour le diriger, plus tard l'absorber, et subsisteront. D'ailleurs, pour résister, où trouveraient-elles des moyens, à présent que les vieux soldats ont péri en Russie et que les nouvelles levées sont acquises d'avance aux idées d'indépendance ? Ceux que ce mouvement national atteint par ricochet, ce sont les aristocrates allemands, mais, envers celui qui lésa poursuivis, dépouillés, abaissés, ruinés, ils cherchent d'abord leurs revanches, certains d'y satisfaire leurs haines, et ayant tout à espérer de sa chute, rien de son triomphe.

Les inutiles avances que Napoléon, par Marie-Louise, adresse aux souverains et aux oligarques allemands, ne peuvent avoir pour résultat que de paralyser, dans l'Empire, une résistance qui, pour être efficace, doit être nationale, populaire, même révolutionnaire. L'Empereur entend bien qu'elle soit nationale, mais à condition qu'elle reste dynastique. Comme il a besoin de beaucoup d'hommes et qu'il prétend provoquer des engagements volontaires, il consent qu'elle soit populaire, mais si, par des promenades dans Paris, il aborde le peuple, ces contacts ne lui plaisent point, et, lorsqu'ils deviennent trop directs, il s'y soustrait, même par un temps de galop ; — ainsi le 5 avril, aux chantiers du Louvre. Il veut un enthousiasme réglé, administratif, où il ne sente pas la Révolution. Y retourner l'abaisserait de ce qu'il est à ce qu'il fut, de l'Empereur d'Occident au général Vendémiaire, le remettrait à cet échelon d'où, par tant d'efforts, il s'est élevé jusqu'à se croire admis par les rois pour un des leurs. Se trouver au milieu d'une foule criant, l'accablant de pétitions, de demandes, de questions, d'offres de service, de bénédictions, révolte en lui l'homme des étiquettes. Cela est du désordre, et il en a l'horreur. De loin, les acclamations d'une salle d'Opéra, comme le 6, à la première des *Abencérages*, à la bonne heure ! La police y a passé peut-être, mais ce n'en est que plus respectueux.

Et c'est là le dernier adieu aux Parisiens ; car, avant de partir pour prendre le commandement de ses armées, il veut encore passer avec Marie-Louise une semaine à Saint-Cloud. Et, durant cette semaine, c'est le même cérémonial, le même service, la même distribution des Appartements, des tables, des cercles, les mêmes entrées particulières. Toutefois, comme c'est la Semaine sainte, il n'y a pas de petits spectacles.

Durant ces derniers jours, il règle tout : le service de la Garde impériale à Paris pendant son absence, *l'étiquette et le cérémonial pendant la Régence* ; il pourvoit, par des instructions, à toutes les éventualités qui peuvent se présenter ; il prend même ses dispositions testamentaires, car il établit le douaire de l'Impératrice, moitié en biens fonds de la Couronne, — le château et la forêt de Compiègne, les forêts de Laigle, de Villers-Cotterêts, d'Eu et d'Aumale pour deux millions, — moitié en renies sur le Trésor public, et il lui assure, sa vie durant, la jouissance de l'Elysée, du Grand et du Petit Trianon.

Cela fait, le lu, à quatre heures du matin, il part incognito, ayant dans sa voilure le grand écuyer, et, dans deux voilures de suite, le grand maréchal, un aide de camp, un secrétaire et le chirurgien ordinaire. Toute la Maison militaire l'a

précédé à Mayence, où il va sans arrêt et où il arrive le 17, à une heure du matin.

Voilà donc arrivée cette séparation que Marie-Louise redoutait tellement. Combien cela peut m'affliger, vous pouvez facilement vous le représenter, écrivait-elle l'avant-veille à son père. Vous savez sûrement que l'Empereur est parti, écrit-elle, le 15 au matin, à Méneval, qui lui a été laissé comme secrétaire des Commandements. Je me plais à penser que vous en avez aussi bien du chagrin, et elle ajoute : Je vous prierai, si M. Fain n'est pas parti, de lui dire que je désire bien qu'il me donne des nouvelles de l'Empereur ; je n'ai pas trouvé le moment de le lui dire moi-même. Cela est d'un bon cœur, mais a-t-elle une aussi bonne tête ? Il ne semble pas qu'elle éprouve le moindre effroi de ce fardeau dont elle reste chargée, que l'idée de la responsabilité lui échappe aussi bien que la notion des dangers immédiats que vont courir l'Empereur et l'Empire.

C'est que, à dire vrai, sa régence est purement nominale, et, qu'en fait, rien n'est changé des règles suivies jusque-là, lors des voyages civils ou militaires de l'Empereur. Alors, le gouvernement résidait dans le Conseil des ministres, présidé par l'archichancelier, chaque ministre ayant la signature pour son département ; mais, l'archichancelier n'avait pas le droit de pouvoir, même par la nomination d'un intérimaire, à un cas de mort ou de maladie d'un ministre, — car l'Empereur s'en était essentiellement réservé la faculté, — et il pouvait en résulter de graves inconvénients. C'est là désormais une des attributions éventuelles de la Régente. De plus, nul ne pouvant jadis suppléer l'Empereur pour la signature des actes émanant directement du pouvoir exécutif, une multitude de décisions se trouvaient retardées ou ajournées, qui importaient à la bonne administration et sur qui le contrôle du souverain est, peut-on dire, illusoire. C'étaient ce que l'Empereur appelait les nominations de second ordre, celles qu'il ne faisait pas de son propre mouvement. En suivant, pour ce travail, les directions de Cambacérès, institué comme une sorte de tuteur avec le titre de premier conseiller de la Régence ; de Champagny, nommé secrétaire d'Etat auprès de la Régence avec un traitement de 8.000 francs par mois, et enfin, de Méneval, laissé comme secrétaire des Commandements, Marie-Louise ne peut se tromper. Les autres fonctions, purement décoratives, consistent au droit éventuel de présider le Sénat, le Conseil des ministres, le Conseil privé et le Conseil d'Etat, mais sans pouvoir autoriser, la présentation d'aucun sénatus-consulte, ni proclamer aucune loi de l'Etat, et ne sont qu'un démembrement honorifique des attributions jadis réservées à Cambacérès.

D'ailleurs, l'Empereur veille, et, par chacune de ses lettres, il montre à quel point jaloux de son autorité, il continue à s'attacher aux moindres détails. D'abord, l'Impératrice ne devra rien signer qu'il n'ait quitté le territoire de l'Empire. Elle ne devra signer les brevets et nominations dans l'armée que jusqu'au grade de capitaine ; dans la marine, de lieutenant de vaisseau ; encore, pour les sous-lieutenants, ne signera-t-elle que les nominations des élèves des écoles militaires et des anciens sergents proposés par leur corps ; celles des jeunes gens de famille, des étrangers émigrés, des Irlandais, sont réservées à l'Empereur ; de même pour les Gardes d'honneur ; en général, elle a cela seulement qui est de protocole ordinaire, c'est-à-dire qui n'est susceptible d'aucune difficulté. Pareils ordres pour les Conseils : s'il se présente au Conseil d'Etat quelque affaire délicate, elle ne doit pas présider : Cela ne serait pas dans les convenances. Au Conseil des ministres, lorsqu'elle présidera, on ne mettra en délibération que des affaires courantes : Les ministres ne doivent pas parler à l'Impératrice de choses qui pourraient l'inquiéter ou la peiner. On ne lui communiquera pas les rapports

de police : Elle est trop jeune pour lui gâter l'esprit ou l'inquiéter par des détails de police ; Savary adressera donc seulement à l'archichancelier la copie des rapports qu'il enverra à l'Empereur. L'archichancelier ne remettra à l'Impératrice que ce qu'il est bon qu'elle sache, et en traitant ces sortes d'affaires le plus légèrement possible. C'est à son nom que seront publiées les *Nouvelles de l'Armée* — car, pour la mettre en vue et lui procurer une popularité, l'Empereur renonce désormais à cette forme admirable et populaire des *Bulletins de la Grande Armée*, — mais elle est ici un simple agent de transmission : Je vous envoie, lui écrit-il, des *Nouvelles de l'armée* du 25 et du 27, Vous ferez appeler l'archichancelier et vous ordonnerez que l'article du 25 soit d'abord inséré dans le *Moniteur*. Vous tiendrez caché celui du 27 et vous le ferez publier dans le *Moniteur* le lendemain du jour où celui du 25 aura paru. Vous ferez mettre aussi la note ci-jointe dans le *Moniteur*. Et c'est, à chaque fois, la même répétition.

Avec une précision qui n'admet pas de réplique, il donne ses ordres, entrant dans le plus extrême détail, réglant toutes les démarches de la Régente, qu'il s'agisse d'un *Te Deum* à célébrer, d'une lettre à écrire ou d'une grâce qu'elle doit accorder de son propre mouvement ; il surveille tous les actes et n'admet pas qu'on s'émancipe. Ainsi, un matin, l'Impératrice, étant au lit, a reçu dans sa chambre l'archichancelier et ses soixante ans. Tout de suite celle lettre : Mon intention est que, dans aucun cas et sous aucun prétexte, vous ne receviez qui que ce soit étant au lit : cela n'est permis que passé l'âge de trente ans. Un soir, aux entrées particulières, l'Impératrice a donné lecture des *Nouvelles de l'Armée* ; aussitôt : Mon usage est de ne jamais rien communiquer à la Cour des nouvelles que je reçois. Je pense que vous devez le maintenir. Les nouvelles qui arrivent de l'armée doivent d'abord paraître dans le *Moniteur*. Seulement, vous pourrez en parler aux ministres, si vous avez un Conseil dans l'intervalle, ce qui n'empêche pas que, si les nouvelles ont quelque intérêt extraordinaire, vous ne les puissiez dire en conversation, mais il ne faut jamais rien lire. Cela est le ton officiel, celui des lettres débutant par la formule : *Madame et chère Amie*. A côté, chaque jour, il y a les lettres familières et intimes que Napoléon adresse à sa chère Louise, sa bonne Louise-Marie ; mais, pour cette époque, aucune n'a été retrouvée.

L'Impératrice, de son côté, écrit tous les matins et rend le compte le plus minutieux de sa vie ; mais l'Empereur ne s'en tient pas là ; il reçoit, sur ce que fait Marie-Louise, trois rapports quotidiens qui lui servent de contrôle et lui permettent, à chaque écart, de redresser la direction : le rapport de Cambacérès, celui de Savary, enfin celui, plus détaillé et mieux informé, de Caffarelli.

Il a jugé qu'il y avait des inconvénients graves à abandonner, comme l'année précédente, le commandement militaire du Palais au chevalier d'honneur et qu'il convenait de le remettre à un officier général d'extrême confiance qui y réunît celui de la seule force organisée sérieuse. Il a nommé à cette place le général de division comte Caffarelli, commandant les corps de la Garde restés à Paris, et a décidé que le général, recevant, pour les Palais, les ordres et le mot de l'Impératrice, lui rendant compte du service, la suivra toutes les fois qu'elle sortira et veillera à sa sûreté. Caffarelli remplit donc, tout à la fois, les fonctions du gouverneur de Saint-Cloud — le général Loyson employé à la Grande Armée — et celles du chevalier d'honneur, — quoique Beauharnais garde son titre, — et il centralise les rapports adressés à l'officier supérieur de gendarmerie et ceux des surveillants du Palais. Pas un incident ne se produit, à l'extérieur ou à

l'intérieur, sans que l'Empereur ne soit immédiatement avisé et qu'il ordonne une enquête.

On peut donc dire que Napoléon exagère quelque peu lorsqu'il écrit à l'Empereur d'Autriche : *L'Impératrice est aujourd'hui mon premier ministre*. En réalité, si elle fait mine de présider parfois quelque conseil, —auquel cas ce n'est pas une médiocre affaire, car, au Conseil d'Etat en particulier, elle ne va que suivie par le colonel général de service ou le maréchal faisant fonctions, le général commandant le Palais, la dame d'honneur, le chevalier d'honneur et le service complet, — sa timidité et la défiance qu'elle a d'elle-même lui font toujours adopter l'avis de Cambacérès, la bonne *ganache*, comme elle lui dit, croyant lui faire le plus sérieux compliment. *Elle ne décide jamais rien et n'a réellement, en affaires d'administration, d'autre opinion que celle qui lui est inspirée*. Où aurait-elle pu s'en former une ? Qui lui a enseigné les rouages, les règles, les habitudes de l'administration ? Où eût-elle pris l'idée des formes d'élection, de présentation et de nomination ? De cette immense quantité de fonctions inconnues dans son pays natal, dont l'énumération emplit 978 pages de l'*Almanach impérial* et qui toutes portent des appellations renouvelées depuis treize ans, comment saurait-elle l'origine, les développements et les attributions ? Si, après trois années passées à la Cour, elle ignore tant de gens qui lui ont été présentés et qui sont, chaque semaine, admis à l'approcher, si elle confond les grades, les uniformes et les dignités de la Maison militaire, qu'est-ce de cet immense personnel dont hier elle soupçonnait à peine la collective existence et où, à présent, sur chacun des milliers d'individus qui la composent, on lui demande presque d'exprimer une opinion nette, formelle et raisonnée ?

Que, sur cette multitude qu'elle tient sans doute pour négligeable, sa curiosité ne s'exerce pas, ce peut être un fait de race et d'éducation ; mais qu'elle ne cherche à s'instruire ni des généralités de l'histoire de la France, ni des transformations qu'elle a subies, ni de rien qui la touche, cela surprend d'autant plus qu'elle lit beaucoup et qu'elle se tient informée de tout ce qu'on publie. Chaque semaine, le bibliothécaire de l'Empereur lui remet une liste des nouveautés sur laquelle elle fait son choix, et, si quelque livre important est omis, elle le remarque et le reproche. Elle lit bien des romans, *à condition que les héroïnes n'en soient pas trop galantes*, mais elle ne s'en tient pas là. Au Conseil des ministres, on a parlé des *Mémoires de la princesse Caroline de Galles* ; il les lui faut sur l'heure. Un autre jour, ce seront les six volumes de l'*Histoire littéraire d'Italie* ou bien les livraisons de la *Description de l'Egypte*. On la fournit *de ces petits livres que les femmes aiment à lire*, qui paraissent au jour de l'An ; on recommande même le secret, de crainte que les journaux ne s'en emparent ; mais elle les renvoie, tandis qu'en une seule fois, elle, demande *les derniers volumes de l'Histoire de Russie, la Littérature du Midi de Sismondi, les Portraits et caractères de Senac de Meilhan, un Essai d'Instruction morale, les tomes parus de la Biographie universelle et la suite des Nouvelles de Mme de Montolieu*. Les gros livres sérieux, compacts, à quantité de volumes, ne lui font pas peur, mais, entre tant de lectures, et si variées, il ne s'en glisse aucune sur la France. C'est que l'Empereur ne lui a point ordonné de le faire et qu'elle s'en tient à la lettre des instructions qu'elle a reçues, même pour ce qui semble être l'intimité de sa pensée. Pour n'en citer qu'un exemple, hier encore, les lettres familières qu'elle écrivait à Mme de Colloredo ou à Mme de Crenneville débutaient par : *Ma chère Victoire, Ma chère Amie* ou *chère Amie*, écrit en vedette ; à présent, c'est par : *Mme la comtesse de Colloredo* ou *Mme la comtesse de Crenneville*, écrit en ligne, et la courtoisie même est conforme au protocole. A son départ, l'Empereur a

désiré que les entrées fussent envoyées dans le jour même ; l'Impératrice, dès le matin, les réclame au secrétaire des Commandements, et c'est presque une affaire, pour Marie-Louise, que la dame d'honneur n'ait transmis les notifications que le lendemain.

Rien dans ses actes n'est personnel, rien n'est spontané. Elle reste telle que l'Empereur Ta désirée et telle que la nature l'a faite, passivement obéissante. Donc, s'il arrive qu'elle se trompe, c'est qu'elle suit, pour l'extérieur, les directions de Cambacérès ; pour l'intérieur, celles, bien plus périlleuses, de Mme de Montebello. C'est l'Empereur qui a imposé ces conseillers, ces mentors, ces gardiens. S'il y a des fautes commises, c'est à lui-même et à lui seul qu'il doit s'en prendre.

X. — BÉNÉFICES DU MARIAGE AUTRICHIEN.

Existence réglée à Marie-Louise. — Le *Te Deum* de Lutzen. — Le *Te Deum* de Wurtschen. — L'Empereur et les Initiatives de l'Impératrice. — La Crise dans le Ménage. — Correspondance de Marie-Louise et de son père. — Comme elle se rassure. — Tentatives de Napoléon près de son beau-père. — L'Entrevue avec Metternich. — L'Empereur veut voir sa femme. — Voyage à Mayence. — Attentions et tendresse de Napoléon pour Marie-Louise. — Retour de Mayence. — Voyage à Cherbourg. — Inquiétudes de Savary. — Lettres à Caffarelli. — Comment se passe le Voyage. — Existence de Marie-Louise plus triste encore. — La Brouille avec Joseph. — L'Empereur veut concentrer toute l'attention publique sur la Régente et le Roi de Rome. — Il pense à sa mort, solution qu'envisage aussi Talleyrand. — Correspondance rétablie entre Marie-Louise et son père. — Séance solennelle du Sénat. — Leipzig. — L'Arrivée des nouvelles à Saint-Cloud. — L'Empereur voudrait réagir. — Lettre à l'Impératrice. — Cérémonie projetée. — Retour subit.

La vie officielle de Marie-Louise, telle que l'Empereur l'a réglée, s'écoule, lui absent, comme s'il était présent. C'est lui qui l'a voulu ainsi ; elle n'y est pour rien quoiqu'on lui en fasse reproche, et elle souhaiterait assurément qu'il en fût autrement. Le dimanche, audience diplomatique et grande audience avec les serments et les présentations ; spectacle deux fois la semaine sur le Théâtre des Petits appartements, une fois tous les quinze jours sur le Grand théâtre ; les autres soirs, les entrées particulières et un petit concert. Dans la journée, promenades à cheval ou en voiture, leçons diverses et l'intimité continuelle de Mme de Montebello, laquelle n'a plus même, pour s'éloigner, le prétexte de ses enfants, puisqu'ils sont installés au Pavillon d'Italie.

L'Impératrice est pleine encore d'illusions sur les desseins de son père, et Napoléon, bien que, depuis le 21 avril, il ait acquis presque une certitude, n'a garde de lui communiquer ses impressions. Toutes ses attentions vont à les lui cacher, car il pense qu'une suite de victoires changera bien des choses, et de même fait-il des dangers qu'il court. Lorsque le duc d'Istrie est emporté à ses côtés par un boulet, sa première pensée est d'avertir Cambacérès : *Je vous écris en toute hâte, lui dit-il, pour que vous en préveniez l'Impératrice... Faites comprendre à l'Impératrice que le duc d'Istrie était fort loin de moi lorsqu'il a été tué.*

Le 7 mai au matin, des salves d'artillerie annoncent aux Parisiens la victoire de Lutzen, mais toujours conformant sa conduite aux mêmes principes, la Régente ne commande rien de plus que de tirer le canon ainsi qu'elle en a reçu l'ordre, et, au lieu de provoquer sur-le-champ l'enthousiasme des peuples par une démonstration publique, elle reste à Saint-Cloud, où elle tient sa cour comme à l'ordinaire ; huit jours passent ; le 15, elle a fait la partie d'aller à Saint-Leu, chez Hortense ; elle monte à cheval, goûte au château de la Chasse, et, le soir, s'amuse aux farces de Brunet et de Potier ; huit jours encore ; ce n'est que le 22, sur les ordres venus à la fin de Dresde, qu'elle se décide à paraître à l'Opéra, et, le 23, à assister au *Te Deum* de Notre-Dame. Là encore, l'Empereur a tout

réglé. Des Tuileries, où l'Impératrice est arrivée à dix heures et demie et où elle a entendu la messe, elle part à une heure, en grand cortège, seule avec sa dame d'honneur dans la voiture du Couronnement ; toutes les troupes d'infanterie en haie, toutes celles de cavalerie ouvrant et fermant la marche, les hérauts d'armes à cheval, dix-neuf voitures pour les gens de cour et les dignitaires ; au portail, sous une grande tente, Maury, qui prononce un discours autant attaqué que son mandement ; puis, le dais porté par les chanoines, et la procession à travers l'église, tendue des tapisseries de la Couronne et ornée de draperies aux balcons des galeries ; prière sur un carreau devant le maître-autel ; puis, sur un trône placé à gauche de celui de l'Empereur, assistance au *Te Deum* de Le Sueur. Mais Marie-Louise a beau faire : chacun la trouve pâlie, amaigrie ; sa physionomie découragée contraste avec l'allégresse officielle. Les applaudissements qui, au dire de Savary, fendent la voûte du majestueux édifice, ne parviennent pas à lui rendre l'aplomb et l'air de confiance, et c'est la même remarque le soir, au Théâtre des Tuileries et au cercle qui suit la représentation.

Deux jours après pourtant, nouvelle victoire : c'est Wurtschen. Je viens, écrit-elle à Mme de Luçay, de recevoir dans ce moment la nouvelle que l'Empereur vient de gagner une bataille le 20 mai et qu'il se porte bien. J'ai pensé que vous partageriez mon bonheur. Le 27, arrive le colonel Anatole de Montesquiou, chargé par l'Empereur de porter des détails. L'Impératrice les écoute avec joie, et elle écrit le 28 : D'après tout ce que l'on m'a dit, le triomphe me paraît énormément grand. Je ne puis assez vous dire combien toutes ces nouvelles me rendent heureuse et comme elles agissent sur ma santé. Je ne me suis jamais mieux portée qu'aujourd'hui. Le surlendemain, dimanche, changement à vue : au moment où arrivent de Paris, pour la messe, la grande audience et les compliments, toutes les personnes du Gouvernement et de la Cour, des gendarmes, postés au pont de Saint-Cloud, font rétrograder les voitures, annonçant que l'Impératrice est souffrante. Et, si elle a la migraine, dit Mme de Montebello, c'est que Mme de Montesquiou, à l'arrivée de son fils, le colonel Anatole, celui qu'on surnomme le Messenger de la Victoire a fait réveiller l'Impératrice et a troublé sa nuit. C'est l'avant-veille, il est vrai, mais, comme la duchesse trouve que la gouvernante a usurpé sur ses fonctions, elle saisit l'occasion de montrer ce qu'elle peut faire, et, au risque d'alarmer Paris, elle répète à Marie-Louise qu'elle aurait bien tort de se gêner, que la Cour est faite pour elle, non pas elle pour la Cour, et elle commande qu'on renvoie tout le monde. Il faut Cambacérès pour décider l'Impératrice à donner contre-ordre et à paraître à la messe. Mais l'effet est produit ; les correspondants en rendent compte, chacun à sa façon ; cela fait à distance un imbroglio où l'Empereur ne se reconnaît pas et qui motive toute une série de lettres, des dispositions nouvelles d'étiquette, presque un cérémonial.

Pour réparer cette réception manquée et prévenir les mauvais bruits, Cambacérès a fait signer le même jour, parla Régente, une circulaire aux évêques pour les inviter à appeler les peuples dans les églises et à adresser des prières convenables en considération des actions de grâces que l'Allemagne rend au Dieu des Armées pour l'avoir délivrée, par l'assistance qu'il a donnée à son auguste protecteur, de l'esprit de révolte et d'anarchie dont l'ennemi avait embrassé la cause. Seulement, le lendemain, lorsqu'on publie le programme de la cérémonie à Notre-Dame, où assistera l'Impératrice-Reine et Régente, on annonce que, à cause de la Pentecôte, le *Te Deum* est remis du 6 au 13. Voilà l'Empereur doublement mécontent. D'abord, écrit-il à l'Impératrice, en général, il

convient de chanter le *Te Deum* le dimanche suivant. C'est une maladresse que de retarder. Je ne vois pas pourquoi la Pentecôte pourrait empêcher de chanter un *Te Deum*. Quand un événement s'éloigne, d'autres surviennent, et cela peut donner lieu à toute espèce d'inconvénients. Et à Cambacérès : Il serait ridicule de chanter un *Te Deum* pour une victoire lorsque, dans l'intervalle, on aurait appris une défaite. Ensuite, pourquoi l'Impératrice vient-elle en personne à Notre-Dame ? Autant il était bien fait d'y aller pour la victoire de Lutzen, victoire inattendue et qui a change la position de nos affaires, autant cette fois ce serait inutile. Avec un peuple comme le nôtre, il faut un peu plus de tenue que cela. C'est assez d'un *Te Deum* aux Tuileries, avec un grand cercle le soir ; même un grand spectacle et une grande cour à Saint-Cloud suffisent. On lui objecte que le programme a paru, et cela est décisif : C'aurait été une grande faute, écrit-il, de contremander le *Te Deum*, tandis qu'il ne pouvait y avoir aucun inconvénient à le maintenir tel qu'il a été annoncé. Seulement, ce n'était pas dans ma manière. Sa manière, c'est surtout qu'on ne prévienne pas ses ordres, et voilà, pour jamais, Marie-Louise et Cambacérès dégoûtés des initiatives.

L'Impératrice se restreint donc de plus en plus aux commandements en forme qu'elle reçoit : des serments, des cercles, des conseils, des spectacles, des grâces même, par ordre. Il lui est permis de chercher d'honnêtes distractions, toutefois après en avoir écrit : et c'est pareil, qu'il s'agisse de faire venir à Saint-Cloud Franconi avec ses cerfs apprivoisés, d'aller passer deux jours à Mortefontaine chez la reine d'Espagne ou d'agrée à Maisons une fête chez la duchesse. Nulle part d'invités : là, la Famille, c'est-à-dire Catherine ; ici, rien que la suite. La vie coule, monotone, surveillée au point qu'on soumet à l'Empereur jusqu'aux listes de chambellans de service, qu'il les critique et les change, qu'il interdit même à l'Impératrice de charger Méneval d'effacer ce qui doit être retranché des nouvelles qu'on met dans les journaux. C'est au ministre de la Guerre à prendre soin de cela. — Il est tout naturel cependant, ajoute-t-il, de communiquer les nouvelles à l'Impératrice avant de les mettre dans les gazettes, mais cela n'influe en rien sur ce qui doit être publié.

Ainsi, peu s'en faut que l'Impératrice-Reine et Régente n'apprenne les événements de la guerre en même temps que le public, et ce n'est que par une faveur qu'elle reçoit une façon de priorité. Et pourtant Napoléon l'aime ; il a confiance en elle, il lui témoigne des sentiments d'une délicatesse si tendre qu'ils attestent la profondeur de l'affection — et, par un juste retour, ces sentiments correspondent à ceux que Marie-Louise éprouve au même moment.

C'est ici le temps, en effet, d'une crise qui, entre le mari et la femme, si unis qu'on les suppose, présente de telles occasions de troubles, de récriminations et de colères, qu'on a le droit de se demander si un tel couple, formé par la politique, y pourra résister, et si l'alliance des époux survivra à l'alliance des gouvernements. Y a-t-il entre eux assez d'amour, au moins de tendresse confiante, s'est-il noué assez de liens par la vie commune et par la naissance de l'enfant pour que, chez l'un, l'affection l'emporte sur les ambitions déçues, pour que, chez l'autre, les devoirs nouveaux priment les anciens devoirs : obéissance filiale, subordination à la famille, passion pour la patrie natale ? Entre son père et son mari, entre l'Autriche et la France, Marie-Louise va devoir faire son choix. En quels termes, de quelle façon, jusqu'à quel point le fera-t-elle ? Secrète comme

elle est et obligée à l'être, elle ne peut mettre personne dans sa confiance ; ce n'est pas même de son mari qu'elle peut à cet instant recevoir un conseil, et les idées qu'elle exprime ne peuvent lui être suggérées que par son cœur. C'est elle seule qui parle, et pour être jouée en ce décor de Saint-Cloud, avec des costumes de Leroy, la scène n'en revêt pas moins un caractère de fatalité tragique qui grandit celle qui va la jouer au-dessus des Iphigénies à qui on la compare.

Quelque soin que Napoléon ait apporté à lui laisser ignorer les dispositions de l'Autriche, il a été impossible qu'elle n'en prit pas un soupçon et qu'elle ne se trouvât pas soudain éclairée par les ordres donnés pour la formation d'une armée en Italie. Si l'Empereur se met ainsi sur ses gardes, c'est qu'il craint une attaque, et d'où peut venir cette attaque, sinon de l'Autriche ? Dès le 10 mai, Marie-Louise s'inquiète donc et elle s'occupe de détourner l'orage en envoyant à son père les assurances les plus fortes sur les intentions pacifiques de l'Empereur, en grossissant les forces dont il dispose ; enfin, se mettant elle-même en jeu, elle rappelle les promesses qui lui ont été solennellement faites et qui ont décidé de sa vie. Vous pouvez être assuré, écrit-elle, que l'Empereur désire franchement la paix. Combien de fois ne m'a-t-il pas dit que, quand cette guerre-ci serait terminée, il n'en entreprendrait plus et qu'il ne s'occuperait plus que de son intérieur et de sa famille, mais il ne peut signer de paix qui le déshonorerait aux yeux de la France. S'il était forcé de donner des territoires qui sont incorporés à la France, il aurait la nation contre lui... Il est si brillant et si décidé, continue-t-elle, que rien n'arrêtera plus ses progrès et qu'il reviendra victorieux avec une paix durable. Ce jour là sera un des plus heureux de ma vie. Abordant à la fin la question personnelle, elle dit : On répand ici publiquement un bruit qui, j'espère, est sans fondement et qui n'est pas vrai. On dit, très cher papa, que vous avez enlevé à l'Empereur votre corps de troupes et que vous voulez aussi nous faire la guerre. Vous ne pouvez pas vous figurer combien cette nouvelle me fait de peine. Ce serait épouvantable pour moi et soyez certain, très cher papa, que, d'après tout ce que je vois ici, vous n'aurez jamais aucun avantage. Je crois absolument, soit dit entre nous, que l'Empereur va bientôt avoir un million de soldats sous les armes et, comme je connais cette nation et son amour pour l'Empereur, elle en fournirait encore deux fois autant s'il le désirait. L'Empereur m'a dit souvent : *Le prince auquel je suis le plus attaché, c'est ton père, et je suis sûr que s'il se laissait entraîner par l'impératrice, il regretterait ensuite lui-même mon amitié.* Vous ne pouvez vous figurer combien ce bruit se répand ici ; je le vois d'après le rapport que je viens de lire maintenant et je n'ai pu me retenir de vous l'écrire... car ce serait pour moi une position épouvantable... Dans toutes ses lettres à présent, elle revient et elle insiste sur ces deux points : Je suis sûre, écrit-elle, qu'il répugne à mon père de se déclarer contre l'Empereur, et je suis persuadée que le comte Metternich ne le conseille pas. Ce que je crains, c'est qu'il n'y ait d'autres personnes qui, aveuglées par leur passion sur les dangers qu'elles provoquent sur la monarchie, ne veuillent l'entraîner avec elles. Après le *Te Deum* de Lutzen et la très jolie promenade qu'elle vient de faire jusqu'à Notre-Dame, elle écrit : Je suis rentrée pleine d'émotion à la maison parce que j'ai vu combien le peuple aime l'Empereur. Les Français ne l'ont jamais plus adoré que maintenant, mais il le mérite comme prince et comme particulier, et, certainement, il n'a jamais joué un plus beau rôle que maintenant où conquérant et victorieux, il désire la paix alors qu'il pourrait pousser plus loin et plus avant ses armes victorieuses. Pareilles déclarations après Wurtschen. A la mi-juin, elle apprend, par le chargé d'affaires

d'Autriche, la mission de Metternich à Dresde, et elle croit y voir la consolidation définitive de l'alliance. Je peux vous dire la vérité, écrit-elle à son père, qu'aucune nouvelle ne m'a fait autant de plaisir que celle-ci, parce qu'elle a terminé toutes mes craintes, tous mes soucis. Je reconnais là votre bonté, j'en suis extrêmement touchée et je ne puis assez vous témoigner ma reconnaissance. Je suis persuadée que l'Empereur apprendra aussi que vous avez toujours pour lui la même amitié... C'est dans ce même mois, dit-elle encore par un mélancolique retour sur un passé si proche et déjà si lointain, que j'eus, l'an dernier, le bonheur de vous voir et de vous assurer verbalement de mon amour filial... comme si, sous les auspices de ce souvenir, elle prétendait mettre cette entrevue si différente de celle de l'année qui précède. A la fin, le 7 juillet, elle semble définitivement rassurée : Tous mes désirs, dit-elle, sont que nous ayons bientôt la paix. L'armistice a fait du bien à ma santé. Vous savez comme cela me réussit mal de me tourmenter.

Napoléon, de son côté, sans en rien manifester à Marie-Louise, a fait, pour éviter la rupture avec l'Autriche, les démarches qui ont dû le plus coûter à son orgueil. Les doutes qu'il avait conçus le 21 avril, sur les rapports qui lui sont venus des princes allemands, se sont changés en certitude le 1^{er} mai, après l'audience qu'à Dresde il a donnée à Bubna ; mais il ne veut pas encore désespérer de son beau-père : J'estime mon beau-père depuis que je le connais, a-t-il dit à Bubna. Il a fait le mariage avec moi de la manière la plus noble. Je lui en sais gré de bien bon cœur. Mais si l'empereur d'Autriche veut changer de système, il aurait mieux valu ne pas faire ce mariage dont je dois me repentir dans ce moment-ci. Et les arguments dont il se sert sont ceux qu'il juge devoir faire le plus d'impression sur l'empereur François : Ce qui me tient le plus à cœur, dit-il, c'est le sort du roi de Rome. Je ne veux pas rendre le sang autrichien odieux à la France. Les logues guerres entre la France et l'Autriche ont fait germer des ressentiments. Vous savez que l'Impératrice, comme princesse autrichienne, n'était point aimée à son arrivée en France. A peine commence-t-elle à gagner l'opinion publique par son amabilité, par ses vertus, ses talents qu'elle développe dans les affaires, que vous voulez me forcer à donner des manifestes qui irriteront la nation. Certes, on ne me reproche pas d'avoir le cœur trop aimant, mais si j'aime quelqu'un au monde, c'est ma femme. Quelle que soit l'issue que prenne la guerre, elle influera sur le sort du roi de Rome. C'est sous ce rapport-là qu'une guerre contre l'Autriche m'est odieuse ; et, non content d'avoir montré à l'empereur la meilleure des femmes victime de la guerre qu'il médite, la France livrée aux Jacobins, la destinée compromise de l'enfant dans les veines duquel coule le sang autrichien, il doute que ses paroles aient été rapportées ; il s'adresse directement à son beau-père et il y porte tout ce qui est en lui de conciliation, entremêlant aux paroles familiales le rappel de ce qu'il doit à lui-même et de ce qu'il doit à la France : Je suis décidé, dit-il, à mourir s'il le faut à la tête de ce que la France a d'hommes généreux, plutôt que de devenir la risée des Anglais et de faire triompher mes ennemis. Pour gage de ses intentions pacifiques, il a offert la réunion d'un congrès à Prague : le 1^{er} juin, les hostilités cessent ; le 4, l'armistice est signé ; mais ses yeux sont dessillés et, quoi qu'il écrive désormais, il sait à quoi s'en tenir sur l'avenir. Ce n'est plus du côté de l'Autriche qu'il cherche des amitiés personnelles, mais du côté de la Russie, comme s'il pensait que l'inclination d'Alexandre a résisté à Moscou en flammes et au gouffre de la Bérézina. Le 26 juin, dans ces huit heures d'audience qu'il donne à Metternich, il ne réclame plus rien de la loyauté ni de l'affection de son beau-père et, aux conditions que l'Autriche prétend lui imposer, l'abandon de l'Illyrie, de la moitié

de l'Italie, de la Pologne, de l'Espagne, de la Hollande, de la Confédération du Rhin et de la Suisse, il s'écrie : Et c'est mon beau-père qui accueille un pareil projet ! C'est lui qui vous envoie ! Dans quelle altitude veut-il donc me placer en présence du peuple français ? Il s'abuse étrangement s'il croit qu'un trône mutilé puisse être, en France, un refuge pour sa fille et son petit-fils. Il conclut : Oui, j'ai fait une grande sottise en épousant une archiduchesse d'Autriche. — Puisque Votre Majesté veut connaître mon opinion, répond Metternich, je dirai très franchement que Napoléon le Conquérant a commis une faute. — Ainsi, l'empereur François veut détrôner sa fille ? — L'empereur ne connaît que ses devoirs et il les remplira, réplique Metternich. Quoi que la fortune réserve à sa fille, l'empereur François est avant tout souverain, et l'intérêt de ses peuples tiendra toujours la première place dans ses calculs. — Oui, conclut Napoléon, ce que vous me dites là ne me surprend pas. Tout me confirme que j'ai fait une faute impardonnable. En épousant une archiduchesse, j'ai voulu unir le présent et le passé, les préjugés gothiques et les institutions de mon siècle. Je me suis trompé et je sens aujourd'hui toute l'étendue de mon erreur. Cela me coûtera peut-être mon trône, mais j'ensevelirai le monde sous ses ruines.

Ainsi il est éveillé de son rêve, il voit l'abîme ouvert, mais lorsque, sur des considérations très diverses — la nécessité de compléter l'armement des places du Nord, de recruter ses corps d'armée, de pourvoir aux désastres d'Espagne, le désir de montrer ses intentions pacifiques, peut-être l'espérance de diviser les alliés et d'engager une négociation directe avec les Russes — il a, au risque de tout, accepté encore les propositions de Metternich, la médiation armée de l'Autriche, le simulacre du congrès à Prague, la prolongation de l'armistice jusqu'au 10 août, après une tournée d'à peine cinq jours dans les places de l'Elbe, à la veille d'affronter l'Europe entière avec des armes qu'il sait peu sûres et qui peuvent se briser dans ses mains — se retourner même contre lui — il veut voir sa femme. L'archiduchesse lui a été néfaste, mais la femme est-elle responsable ?

Il l'aime toujours et veut le lui dire ; dans cette rude épreuve qui lui est réservée, il veut lui porter des consolations et des conseils et, — a-t-on dit — lui faire connaître le secret de sa politique. Quel secret ? Ballotté qu'il est par les événements, il n'a de ressource que la victoire — mais la mort aussi est un refuge.

Le 16 juillet, de Dresde, il adresse à Cambacérès une lettre qui, d'après son calcul, arrivera le 20 à Paris. Le 22, l'Impératrice en devra partir pour être le 24 à Mayence. Tout le voyage est réglé avec un soin minutieux. Elle emmènera, écrit-il, la duchesse, deux dames du Palais, deux femmes rouges, deux femmes noires, un préfet du Palais, deux chambellans, deux écuyers dont un partira vingt-quatre heures d'avance pour Metz afin de partager la route ; quatre pages qu'on distribuera sur la route afin de moins fatiguer ces jeunes gens, son secrétaire des Commandements, s'il se porte bien, son médecin. De plus, elle aura un service de bouche composé de telle sorte que sa table puisse être bien servie, vu que je n'emmènerai personne avec moi, et qu'il est possible que plusieurs rois ou princes d'Allemagne viennent la voir. Il sera pourtant inutile qu'on apporte le service de vermeil. Le comte Caffarelli accompagnera l'Impératrice pour assurer les escortes. L'Impératrice couchera le premier jour à Châlons chez le préfet ; le second jour, chez le préfet, à Metz et, le troisième jour, à Mayence. Son voyage sera annoncé dans ces trois villes afin qu'on lui rende les honneurs qui lui sont dus. Son premier service de voyage se composera de quatre voitures ; son second service de quatre voitures, et son

troisième service de quatre voilures ; total : douze voitures. Autant que possible, le commandant militaire fournira les escortes. La gendarmerie de la route sera sous les armes en grande tenue. Tout le cérémonial prescrit par le règlement sera observé. Le général commandant la division l'accompagnera sur le territoire de la division. Le jour du départ de l'Impératrice, vous ferez mettre dans le *Moniteur*, un article ainsi conçu : *Sa Majesté l'Impératrice-Reine et Régente s'est rendue à Mayence pour y passer huit jours dans l'espoir d'y voir S. M. l'Empereur, Sa Majesté couchera aujourd'hui 22 à Chatons, demain 23 à Metz, et le 24 à Mayence. Sa Majesté sera de retour dans les premiers jours d'août.*

Cette précision avec laquelle les ordres sont donnés n'a rien qui doive surprendre, puisque c'est ainsi presque pour toutes les heures de l'Impératrice, mais en ce moment, penser au vermeil, à la fatigue des pages et à l'indisposition de Méneval, indique une singulière liberté d'esprit ; et ces ordres à Cambacérés ne vont pas seuls, il en est de pareils à Kellermann pour le palais de l'Ordre teutonique où l'Impératrice se rendra le 23 ou le 24 : *Peut-être ira-t-il la voir : il désire que cela ne se sache pas d'avance* ; encore des ordres à Caffarelli et à Savary, et partout la même sérénité et le même détail.

L'Impératrice reçoit le 20 les ordres de l'Empereur et s'apprête à partir le 22 dans la nuit : *Je suis sûre que vous partagerez ma joie*, écrit-elle à Mme de Luçay. Sur de nouveaux avis venus de Dresde, elle retarde de vingt-quatre heures et le délai n'est pas inutile pour mobiliser les dix-huit personnes du service d'honneur, les huit gagistes de la Chambre, les cinquante et un du service du grand maréchal et les vingt-deux voilures ; de plus, il a fallu que Caffarelli, nouveau dans ce métier, se mît au courant des formes suivies pour les dépenses et pour la comptabilité ; il a fallu que Savary expédiât aux préfets le sommaire des discours qu'ils doivent adresser à l'Impératrice en leur recommandant *d'éviter avec soin de parler politique, de paix ou de guerre, et généralement de tout ce qui pourrait prêter à des conjectures* ; il a fallu que Moncey, craignant que ses ordres à la gendarmerie n'arrivassent pas en temps utile, dépêchât en poste un de ses aides de camp avec les ordres nécessaires sur toute la ligne de Paris à Mayence. Enfin, avant de quitter Saint-Cloud, Marie-Louise a voulu répondre à son père qui, moins généreux certes et moins attentif que Napoléon, vient de lui signifier la guerre prochaine. *J'ai reçu votre dernière lettre il y a trois jours, lui a-t-elle écrit. Elle m'a fait beaucoup de peine parce que je vois que la dernière espérance de paix est perdue. Cette pensée doit vous être aussi épouvantable qu'à moi. Je vous plains intérieurement, mon cher papa. Je suis persuadée que cette guerre amènera avec elle beaucoup de malheurs. Comptez sur moi, mon très cher papa, si je puis vous rendre service après l'issue des événements, je le ferai certainement. L'Empereur ne me chérirait pas s'il n'était assuré des sentiments que j'ai pour vous, mais vous ne me chéiriez pas si mes premiers vœux n'étaient pas pour le bonheur de l'Empereur et de mon fils.*

Ainsi, son choix est fait et, de la façon dont elle s'exprime, sans que qui que ce soit ait pu influencer ni sur les résolutions qu'elle a prises, ni sur la forme dont elle les revêt, ne peut-on pas dire que son esprit se trouve ici singulièrement bien inspiré par son cœur, et qu'il serait impossible de donner, à des idées plus saines, une tournure mieux appropriée. Sa confiance va jusqu'à cette superbe d'offrir sa protection et de ne demander aucun appui au cas où la fortune se tournerait contre elle, mais peut-on lui en faire reproche et n'est-ce pas la meilleure preuve d'amour pour son mari ?

Elle part enfin le 23, à dix heures et demie du matin, alors que tous les ordres ont été donnés poulie 22 à onze heures du soir ; elle déjeune à la Ferté-sous-Jouarre et, à dix heures du soir, arrive à Châlons illuminé et en grand air de fête, où le préfet. M. de Jessaint, lui rend ses devoirs. Le lendemain, à cinq heures du matin, elle repart, après avoir admis en sa présence toutes les autorités à la fois, mais sans agréer les harangues préparées, pas même celle du préfet, remarquable par le ton de sagesse qui y régnait et par le bon esprit qui l'avait dictée. Elle déjeune à Clermont-en-Argonne, traverse Verdun où elle daigne accepter les dragées que lui offrent — comme jadis au roi de Prusse — les jeunes filles de la ville et, reçue à la frontière du département de la Moselle, par les autorités et le 2e régiment de Gardes d'honneur, elle arrive d'assez bonne heure à Metz, où elle est saluée par le canon et toutes les troupes sous les armes ; dîner, audience en corps, et le 25, à cinq heures du matin, après la messe, départ ; à une heure, elle est à Sarrbrück pour déjeuner ; elle ne dîne qu'à dix heures du soir à Kirchem-Boland, chez M. André, et, malgré la pluie torrentielle, elle repart, marchant toute la nuit, pour arriver le 26, à trois heures et demie du matin, à Mayence. Je m'empresse, Madame, écrit-elle à Mme de Luçay, de vous donner des nouvelles de mon arrivée... Je n'ai pas encore vu l'Empereur. Nous l'attendons à chaque instant, et personne ne l'attend avec plus d'impatience que moi. Je crois bien qu'il arrivera cette nuit ou au plus tard demain matin. Je vous prierai de dire à une de mes premières femmes de m'envoyer le reste des cervelas en chocolat qui sont restés dans une armoire à Saint-Cloud. Je vous prierai de m'envoyer aussi des livres, s'il en paraît qui soient intéressants. Je suis bien fatiguée du voyage et surtout des chemins que j'ai trouvés si abîmés que je ne suis arrivée que ce matin à cinq heures à Mayence, avec un mal de tête et un rhume très violent. Le temps a été affreux ; il n'a cessé de pleuvoir. Je finis ma lettre parce que je ne peux plus ouvrir les yeux, car voilà quatre jours dans lesquels je n'ai pas dormi dix heures en tout.

Elle est donc fort endormie par son rhume et sa migraine, cette Impératrice de vingt ans — qui, tellement au naturel s'est peinte en cette lettre avec ses enfances persistantes, ses gourmandises, ses aspirations à s'instruire, ses bons sentiments, sa paresse et son indolence, — lorsque, à onze heures du soir, l'Empereur arrive : il est parti de Dresde, la veille 25, à trois heures du matin, n'emmenant que le major général, le grand écuyer, deux aides de camp et deux écuyers, et il a marché jour et nuit.

Sur cette première rencontre, nulle indication. Dès le lendemain malin, l'Empereur est au travail, fait défiler la parade, reçoit les autorités. Une cour s'est assemblée ; des princes de la Confédération encore en nombre, liesse, Bade, Francfort, Nassau, Isembourg, mais point de roi ; les ministres de Berg ; la princesse de Neuchâtel et Mme de Lobau qui viennent voir leurs maris, les solliciteurs d'habitude, tel M. Decazes qui demande 250.000 francs pour les délies de son beau-père, puis des officiers qui attendent un emploi. L'Empereur montre autant de fermeté et de promptitude dans l'esprit que jamais, mais moins d'abandon. Il est constamment occupé, cherchant à faire illusion sur ses ressources, peut-être se prenant à ses propres leurres, sortant de son cabinet pour passer chaque jour la revue des troupes qui se rendent à la Grande Armée, prodigue pour la première fois des étoiles de la Légion qu'il distribue par centaines. Parfois, s'échappant. il rejoint l'Impératrice qui se promène à Biberich, à Wiesbaden, à Cassel sur le Rhin. A dîner, il a les princes, les ministres, parfois le préfet, Jean-Bon-Saint-André, conventionnel non repent, qui parle haut dans le salon de service et qui, si l'Empereur l'écoulait, lui dirait comme on refoule les

invasions ; mais, à table, l'Empereur est silencieux, méditatif, au point qu'il ne prend à ce qui se passe près de lui qu'une part machinale. Il adresse deux ou trois fois la parole aux principaux convives sur des sujets insignifiants, et ne donne nulle attention aux réponses, de sorte qu'ils ont l'air de jouer aux propos interrompus.

A un de ces dîners, dit-on, il répond brusquement à l'Impératrice, et entremêle quelque mots peu flatteurs pour l'empereur d'Autriche. Cela est-il vraisemblable ? Le 30 juillet, Marie-Louise écrit à Mme de Luçay : Le jour approchant, je désire faire un cadeau à l'Empereur pour sa fête. J'ai le projet de lui donner mon portrait avec celui de mon fils sur une de ses tabatières. Je vous prie, au reçu de ma lettre, de charger M. Isabey de faire cette miniature. M. Isabey disposera le groupe comme il l'entendra en plaçant mon fils sur mes genoux. Voilà les sentiments de l'Impératrice et, quant aux siens, il les témoigne en affirmant à sa femme qu'il a le plus grand espoir aux négociations, qu'il n'éprouve aucune inquiétude, que tout va s'arranger. Soit qu'il croie réellement au succès ou qu'il témoigne ainsi son invincible force dame, il forme, à Mayence même, des plans d'avenir, ordonne que, dans la grand'salle du palais qu'il habite, on remplace par les portraits impériaux des portraits d'électeurs, qu'on déplace les cuisines au-dessous de son appartement, qu'on complète ainsi le Grand appartement, qu'on abatte une maison, une église et une caserne pour construire à la place un grand commun en deux parties où loger cuisines et écuries. Cela, écrit-il, se fera successivement en plusieurs années. Il décide encore que l'Impératrice ira à Cherbourg, d'abord pour y jouir du beau spectacle de l'introduction de la mer dans le bassin, et ensuite pour donner de la solennité à cette opération. Ainsi témoignera-t-il qu'il n'a rien abandonné de l'immensité de ses desseins et que, pour remis qu'ils sont, ils n'en seront pas moins accomplis. Après avoir triomphé de la sixième coalition suscitée par l'Angleterre, c'est de Cherbourg qu'il entamera la lutte suprême, — et c'est à cette lutte qu'il pense à la veille de Leipzig !

Ce n'est pas assez qu'il s'occupe de ce voyage et des moyens d'amuser l'Impératrice pendant son séjour, il règle, heure par heure, comment elle reviendra à Paris, déjeuners, dîners, couchers ; il s'assure que le yacht qu'offre le prince de Nassau, pour descendre le Rhin, est aussi sûr qu'il est joli, et il prend plaisir à la pensée de cet agréable tour qu'elle va faire. Lui parti, le 1er août au soir, l'Impératrice s'embarque, en effet, le 2, dans la matinée. Un second yacht et deux grandes barques naviguent de conserve avec le yacht princier ; les voitures suivent la rive gauche. On arrive assez tard à Saint-Goar, car Marie-Louise s'est arrêtée à visiter les ruines d'un burg qui passe pour avoir été le berceau des Metternich. Le lendemain, on va à Coblenz, le surlendemain à Cologne ; c'est un enchantement ; le temps est beau b. souhait et relève l'agrément des sites ; le fleuve, aux abords des villes, est couvert de barques élégamment décorées que montent des dames en grande parure. A chaque station, illuminations, feux d'artifice, réceptions, mais celles-ci discrètes et choisies. A Cologne, le 5, l'Impératrice reprend ses équipages et va coucher à Aix-la-Chapelle ; le lendemain, visite de la cathédrale et du trésor, un tour à l'exposition des industries locales, puis départ, déjeuner à Liège, coucher à Namur ; le 7, Reithel ; le 8, Compiègne ; le 9, à six heures du soir, Saint-Cloud. Voilà les soins de Napoléon, et les preuves abondent que, durant le séjour de Mayence, il n'a rien dit de positif sur la rupture désormais certaine avec l'Autriche ; le 12, en effet, Marie-Louise écrit à son père : Je suis maintenant dans une terrible incertitude sur l'issue des négociations ; Dieu veuille qu'il n'y ait pas de

guerre ; cette pensée est horrible pour moi, et, s'il y en a une, j'espère que vous n'y serez pas mêlé, car je ne puis pas penser aux suites terribles que cela aurait pour vous. Et, Napoléon, constamment instruit de ce que fait et pense l'Impératrice, — car elle écrit et on écrit sur elle chaque jour, et l'estafette vient de Paris en moins de cent heures, — écrit le même jour, 12 août, de Dresde, alors que l'armistice est dénoncé, la guerre ouverte avec l'Autriche qu'il espère bien faire repentir de ses folles prétentions et de son infâme trahison, il écrit à Cambacérès : Je désire que l'Impératrice fasse son voyage de Cherbourg et que ce ne soit qu'à son retour qu'elle apprenne tout cela.

S'il a eu, un soir, un mouvement d'humeur, n'est-il pas racheté ?

On est obligé d'ajourner le départ pour Cherbourg au 17, car le 15, jour de la fête de l'Empereur, Marie-Louise doit être à Paris pour recevoir les hommages dans la Salle du Trône, assister à la messe et au *Te Deum*, parcourir les différents salons où sont étages les corps de l'Etat et les officiers, présider au spectacle, au concert delà terrasse et au feu d'artifice et tenir cercle. Ces dernières cérémonies sont mal disposées au gré de l'Empereur, lequel s'en prend au grand chambellan, M. de Montesquiou. Est-ce la faute de celui-ci si l'Impératrice, arrivée en retard au théâtre pour le second acte de *Didon*, n'a pas voulu sortir avant qu'il fût achevé, en sorte qu'on a fait attendre le public deux heures pour le feu d'artifice et qu'il manifestait son impatience de ne pas la voir paraître à l'heure qui avait été indiquée ? Aussi, a-t-on été obligé de retrancher trois des morceaux de musique qui étaient promis pour que le feu d'artifice ne fût pas tiré à minuit.

N'est-ce pas ici, peut-on croire, un épisode nouveau de la lutte entre la dame d'honneur et la gouvernante, où, en cherchant tous les déplaisirs qu'elle peut donner à M. ou à Mme de Montesquiou. la duchesse met l'Impératrice en fausse posture, lui procure des torts, et, comme à plaisir, s'attache à détruire le peu de popularité qu'elle pourrait acquérir ? Que va-t-elle imaginer, durant ce voyage de Cherbourg, pour troubler les mesures qu'a prises Savary et qui sont d'autant plus intéressantes que l'on n'est nullement rassuré sur l'accueil que recevra l'Impératrice ? Ce pays qu'elle parcourra a été rudement éprouvé l'année précédente. A Caen, à la suite d'une émeute provoquée par la disette, où un moulin a été pillé et où le préfet et le maire ont été insultés, une commission militaire, présidée par le général Durosnel, a prononcé huit condamnations à mort, neuf à cinq années de réclusion, vingt-cinq à cinq années de surveillance, et les huit condamnés à mort, quatre femmes et quatre hommes, ont été exécutés. L'esprit public est resté mauvais. Après Lutzen, on a fait courir des bruits que Ney, Duroc, Bruyère, avaient été tués, que l'Empereur était blessé et qu'on avait en hâte fait partir des chirurgiens pour le quartier général. Les dames de la noblesse s'empressent chaque jour aux prisons pour visiter les condamnés de la commission militaire, et font dans le peuple une active propagande. D'ailleurs, dans l'Ouest, les menées royalistes sont en pleine activité, et l'on ne tardera pas à en avoir une preuve significative par le complot des Gardes d'honneur de Tours (octobre). A Rennes, où l'Empereur a pensé que Marie-Louise pourrait aller pour deux ou trois jours et où il a ordonné qu'en ce cas on fit ce qui serait nécessaire pour remuer la population de la Bretagne, Savary n'aurait garde de risquer l'Impératrice. Sans être déclarée, la guerre civile y couve ; les-réfractaires, assurés de toutes les sympathies et de toutes les assistances, courent les champs et les bois, et peuvent se rendre dangereux, si quelque émigré — tel Lepaige de Bar, fusillé en novembre 1812 — se met en tête de les réunir et d'enlever l'Impératrice. Descendre plus bas que la Normandie, c'est

entrer dans l'inconnu. Là déjà, il convient d'être sur ses gardes et d'empêcher qu'aucun incident ne révèle à quel point l'opinion commence à tourner contre l'Empire. A cela, le ministre de la Police compte parer en envoyant des hommes à lui en plusieurs genres ; mais, est-ce assez, et ne peut-on tirer du voyage d'autres avantages en procurant à l'Impératrice ce qu'on appellerait une *bonne presse* ? Savary expédie donc une femme de beaucoup d'esprit, protégée de MM. de Ségur et de Fontanes, Mme Dufresnoy, chargée de réunir tous les petits détails qu'elle pourra se procurer sur les générosités de l'Impératrice envers les malheureux, sur l'accueil qu'elle fera à tel ou tel, et enfin sur tout ce qui peut être publié dans l'intérêt, dit-il, delà vertueuse compagne de notre maître. Encore faut-il que l'Impératrice s'y prête, et Savary ne laisse pas d'être inquiet. Sans doute, dit-il, l'Impératrice est estimée de toute la nation et va lui devenir plus intéressante encore par la position dans laquelle elle va se trouver. Sans doute, elle gagne chaque jour dans les cœurs français, et il n'y a pas à craindre que les circonstances qui s'approchent portent la moindre atteinte aux hommages qu'elle a si bien conquis. Il faut, sans nul doute, faire tous ses efforts pour éloigner de l'esprit de Sa Majesté toute espèce de pensée qui tendrait à lui donner une autre opinion ; il serait même dangereux de s'y livrer, mais, d'autant plus, ne convient-il pas de faire en sorte que l'Impératrice ait toujours sur les lèvres ce gracieux sourire qui fait ressortir son accueil d'une manière si obligeante pour la personne qu'elle daigne interroger ? Procure-toi, dit Savary à son vieux camarade Caffarelli, beaucoup d'anecdotes obligeantes sur les personnes qui auront l'honneur de lui être présentées, afin qu'elle puisse leur dire une parole de bonté qui sera racontée par cent bouches diverses et qui fera en écrire autant de lettres dans le même esprit... Tâche que l'Impératrice soit exacte, lorsqu'il y aura une heure indiquée pour une chose quelconque ; l'exactitude est la politesse des Rois, a dit un célèbre courtisan, et cela est juste. Ainsi, pour Dieu, mon ami, point de ces éternelles attentes qui refroidissent l'enthousiasme et qui ouvrent matière à la méchanceté. Tout cela, sans doute, serait mieux dit à Mme de Montebello, mais, observe Savary, ce serait perdre mon temps. Et, comme s'il craignait de n'avoir pas été compris, il insiste encore. De ce voyage, dit-il, il peut résulter un grand bien ou de la tiédeur, qui, dans la circonstance, est un mal. L'Impératrice peut prendre de la confiance. On a déjà de la vénération pour elle et on lui rendra au centuple le moindre accueil de bonté qu'elle sait si bien embellir lorsqu'elle est livrée à elle-même. Il me semble que, si j'avais l'honneur de lui appartenir, j'aurais le courage de le lui dire, bien persuadé qu'on ne peut pas lui déplaire en l'entretenant de tout le désir que ce pays a de l'aimer et de se voir aimé d'elle ; mais, pour Dieu, mon ami, pas de *réfrigérants*... tu me comprends. Nous nous sommes souvent dit qu'il n'y avait ni esprit dans cette tête, ni chaleur dans ce cœur, et notre souveraine a de l'un et de l'autre à combler nos vœux.

On peut se demander ce qu'aura gagné Caffarelli et s'il est de force à lutter. D'abord, au lieu que l'Impératrice parle le 17, comme l'avait décidé l'Empereur, elle ne part que le 23, parce qu'une des dames de service déplaît à la duchesse qui préfère encore Mme de Luçay. Donc, il n'y aura, outre la dame d'honneur et la dame d'Atours, qu'une dame du Palais : sur trente-huit, cela est peu. La suite est à l'ordinaire : Caffarelli, le chevalier d'honneur, le premier écuyer, trois chambellans, un préfet et deux écuyers. Le premier jour, on ne va que jusqu'à Evreux ; le deuxième, on déjeune à la Rivière-Thibouville et on couche à Caen. Là, comme à Evreux, illuminations, réceptions, audiences ; mais, à Caen, le zèle du préfet et du maire se distingue : on a des chœurs de dames vêtues en

paysannes normandes et d'hommes costumés en herbageurs de la vallée d'Auge : un enfant, porté sur un riche brancard, entre deux barriques pleines de cidre et de lait, fait, avec des coupes de cristal, des libations aux pieds de l'Impératrice. Il y a des offrandes de fleurs, la présentation d'un taureau blanc aux cornes dorées, enfin, comme c'est la fête de Sa Majesté, le présent d'un cheval normand, le plus beau du département. En échange, les montres de Leroy jouent leur rôle, et, par une étrange fortune, la plus jolie échoit à Mlle Eugénie Pellapra, âgée de trois ans, qui jouait un rôle dans la scène champêtre et dont la mère en joua un différent en 1810.

Le lendemain, à huit heures, on arrive à Cherbourg, et l'Impératrice ne semble guère en disposition d'être aimable. Elle est à moitié morte de fatigue et moulue du mauvais chemin qu'elle a trouvé depuis Carentan, suffoquée par la poussière et très enrhumée de la poitrine. Le 20 pourtant, elle parcourt à pied sec une partie du bassin, mais elle s'ennuie, remonte en voilure et s'en va au vieux château de Martinvaast, dont les propriétaires sont absentes. Elle n'en demande pas moins des fruits et du laitage à la jardinière qui ne la connaît pas, mais qui offre un bouquet à la belle dame, et l'Impératrice s'amuse à l'ébahir en lui faisant donner un rouleau de napoléons. Le 27, promenade au château de Querqueville, que Napoléon veut acheter ; au retour, on doit assister à l'irruption de la mer dans le bassin. D'après le calcul de l'ingénieur, M. Cachin, le bâtardeau doit céder entre huit et neuf heures. A sept heures et demie, l'Impératrice, qui n'aime pas à se désheurer, va dîner avec la duchesse. Quand le ministre de la Marine accourt pour la prévenir, elle ne quitte pas la table, et, d'ailleurs, ses chevaux ne sont pas mis. Quand elle se décide, tout est fini. Le beau moment où l'eau parlait avec fracas est arrivé, écrit-elle, au moment où tout le monde dînait, et personne ne l'a vu, et comme jamais un malheur ne va sans l'autre, j'ai aussi manqué le feu d'artifice. Pourtant, malgré ces retards, il semble qu'elle tienne compte des avis de Caffarelli et qu'elle s'efforce : Elle plaît beaucoup à tout le monde, elle, n'a que des choses agréables à dire à tout ce qui l'approche. Elle fait bon effet par ses manières simples, reçoit de la noblesse de Basse-Normandie les soins les plus empressés et paraît s'amuser à des enfances : Elle court de côtés et d'autres, sans suite, accompagnée seulement de quelques-unes de ses dames les plus intimes. Le 20, il y a bal dans une salle de l'Arsenal de la marine, mais elle n'y reste qu'un quart d'heure ; elle fait le tour de la salle, parle aux principales personnes et s'en va, disant que la chaleur l'étouffé. Seulement, elle renvoie ensuite au bal ses dames — sauf la duchesse — et ses officiers. Le 30, elle va en canot dans la rade et déjeune à la digue. Il fait le plus beau temps du monde ; l'escadre, qui a hissé le grand pavois, salue de vingt-six bordées, et, sur le vaisseau amiral, bat le pavillon impérial de l'Escadron de l'Escaut, tout exprès envoyé d'Anvers. Le soir, il y a spectacle par les acteurs de l'Opéra-Comique, venus de Paris. On joue le Petit Matelot, arrangé pour l'occasion par Désaugiers et Chazet, qui ne sont pas encore royalistes. A son entrée, l'Impératrice fait trois salutations, comme au Grand théâtre des Tuileries. Cette attention charme au delà de ce qu'on peut dire ; on était loin de s'y attendre, et l'impression est extraordinaire par le mélange de majesté, de bonté et de grâce virginale qui se faisait sentir dans sa figure et dans son maintien. La pièce paraît sotte, surtout les couplets, et on finit par un *Vive Marie-Louise !* écrit en lettres d'or sur des carrés grands comme la main, que des soldats de Berg tenaient sur la pointe de leurs baïonnettes... Cela n'était pas bien gracieux. C'était bien la peine d'envoyer une colonie de Paris pour cela ! L'on donne pourtant 3.000 francs de gratification aux auteurs, par quoi Chazet — Alissan de Chazet, le futur lecteur du Roi, le

royaliste intransigeant — ne trouve pas son dévouement assez récompensé, car il voudrait une pension, la croix de la Réunion et une souscription payée d'avance, [au moins à vingt-quatre exemplaires](#) de ses œuvres complètes, qu'il n'eut garde de publier.

Le 31, grande partie de pêche, organisée par l'amiral Troude ; tous les bâtiments de l'escadre ont des seynes tendues sur la côte des Miellés, depuis le port du Commerce jusqu'aux rochers des Flamands. A marée basse, l'Impératrice arrive en calèche, suit la plage, et, à mesure qu'elle passe, on tire les filets. Elle paraît s'amuser beaucoup, et, pour mieux voir le poisson, fait avancer la voiture dans la mer jusqu'à ce que l'eau vienne aux essieux. La suite, à cheval, rit aussi, mais de moins bon cœur, en prenant des bains de pied.

Peut-être l'Impératrice n'est-elle si gaie qu'à cause des nouvelles qu'elle a reçues le matin. Le 26, à Dresde, l'Empereur a battu les coalisés. Dès le lendemain, à six heures du matin, il a écrit à Kellermann, qui est à Mayence : [Faites connaître par le télégraphe à l'Impératrice que j'ai remporté, hier 26, une grande victoire à Dresde sur les armées autrichienne, russe et prussienne, commandées par l'empereur d'Autriche, l'empereur de Russie et le roi de Prusse.](#) La dépêche vient d'être remise à Marie-Louise, et, quoique ce soit son père le vaincu, elle semble toute heureuse. [Ma santé pourrait être très bonne, écrit-elle à Méneval, si je n'avais un gros rhume de poitrine qui me fatigue beaucoup ; je ne ferai rien cependant pour le guérir jusqu'à ce que je sois revenue à Paris. D'ailleurs, les bonnes nouvelles que j'ai reçues aujourd'hui me feront plus de bien que toutes les drogues possibles. J'espère que cette grande victoire ramènera l'Empereur, et, avec lui, la paix.](#)

Le 1er septembre, dans l'enthousiasme des habitants qui vont solliciter d'appeler leur ville Napoléonbourg, départ, déjeuner à Valognes, coucher à Caen ; le 2, on arrive sur les huit heures du soir à Rouen, où, le lendemain, l'Impératrice reçoit les autorités, va voir les travaux du pont de Pierre, visite quelques manufactures, entre autres la teinturerie de M. Gonfreville, où l'on a découvert le bleu Marie-Louise ; au retour, les jeunes filles de la ville, les Dames de la Charité maternelle ; puis, à neuf heures, au Théâtre des Arts, où l'on joue les *Poètes en voyage ou le Bouquet impromptu*, ce qui vaut encore 3.000 francs à Chazet et Désaugiers : feu d'artifice après, toutes les joies ; mais l'Impératrice a invité à sa table la femme du préfet, Mme Stanislas de Girardin, et cette invitation vaudra à Caffarelli une sévère réprimande : [Il n'y a aucun inconvénient, dira l'Empereur, à ne point faire d'invitation, et il y en a un très grand à admettre dans les provinces où l'on remarque tout, des personnes qui n'ont aucun droit à cette faveur.](#) N'est-ce pas, au fait, que cette femme de préfet, femme du premier écuyer du prince Joseph, a sur elle, aux yeux de l'Empereur, la tare du divorce ?

Le 4, à six heures du matin, on part de Rouen, mais on arrête à Mantes pour dîner, et, par suite, on n'arrive à Saint-Cloud que le 5, à une heure du matin ; l'archichancelier, dûment convoqué pour la veille, six heures du soir, attend depuis lors le bon plaisir de la Régente.

Et la vie reprend, plus triste encore que l'année précédente, car c'est fini même des brèves distractions de Mortefontaine. En chargeant sa jeune femme de transmettre à Joseph des ordres sévères, en l'érigant en arbitre de sa conduite, l'Empereur lui a certes donné une preuve incontestable de sa confiance dans le moment où justement elle est le plus méritoire ; mais il a créé en même temps, pour l'Impératrice et pour lui-même, une situation sans issue. Sans doute a-t-il, contre le vaincu de Vittoria, des griefs très nombreux et très forts, mais une

femme de vingt-trois ans, neuve en toutes ces questions de la Famille, si compliquées et si difficiles, peut-elle en devenir juge ? En inspirant à Marie-Louise contre Joseph une défiance que les circonstances actuelles peuvent justifier, mais qui ne se dissipera pas lorsque, comme à l'ordinaire, il se sera lui-même réconcilié avec son aîné, il la sépare de la fortune commune. Il ouvre, en face des Bonaparte, un parti de l'Impératrice, fourni en ce moment de dignitaires, de ministres, de gens de cour et de dames du Palais. Tous lui obéissent encore parce qu'ils le craignent ; tous paraissent encore fidèles à sa fortune ébranlée, et, en suivant leurs directions, Marie-Louise se conforme aux ordres qu'il donnerait ; mais, vienne une crise plus grave encore, cet entourage disparaîtra ou il prétendra disposer, selon ses intérêts, de la personne de l'Impératrice. Le secours, l'appui, le conseil qui contrebalanceraient alors les influences néfastes et qu'elle ne peut trouver que dans la famille de son mari, comment irait-elle les y chercher, lorsque l'Empereur même lui a présenté son frère comme un ennemi ?

C'est que ce n'est point une telle crise, mais une autre qu'envisage Napoléon : sur la Régente et le roi de Rome seuls il veut attirer uniquement les regards et concentrer les espérances de la nation ; c'est pourquoi le voyage de Cherbourg, c'est pourquoi les 50.000 francs distribués par l'Impératrice en aumônes extraordinaires : c'est pourquoi l'éclat particulier donné à la fête de Saint-Cloud et les promenades dans le parc de l'Impératrice et de son fils, au milieu des foules de Parisiens attirés par les quatre cent soixante-cinq permissions accordées gratis aux bateleurs, aux petits marchands, aux tenanciers de jeux publics et de bals champêtres ; c'est pourquoi les ordres qu'on ait à venir faire sa cour, si bien suivis que, lorsque le dimanche, à onze heures et demie, les dames arrivent pour la messe, il n'y a plus une place à offrir aux plus qualifiées, maréchales d'Empire, princesses et duchesses, et que c'est pareille affluence le 19, au *Te Deum* pour la victoire de Dresde, célébrée le même soir par le spectacle de Cour, le grand cercle et l'illumination du Palais.

Napoléon a son but et il s'y dirige. Il se fait moins d'illusions qu'on ne pense. Un tel homme, éveillé de son rêve, sait peser les conséquences et regarde en face les réalités. Depuis le 26 août qu'il a été victorieux à Dresde, Macdonald a été battu sur la Katzbach, Vandamme à Kulm, Ney à Dennewitz ; la coalition s'est resserrée par le traité de Tœplitz, et les contingents allemands ont commencé leurs désertions. Dans cette situation déjà presque désespérée, il a envisagé des hypothèses qui, pour lui-même, sont nouvelles. Par l'institution de la Régence, il a voulu prévenir les dangers que suscitait son absence, affirmer l'idée dynastique, assurer à son fils la transmission du trône et prévenir la défection de l'Autriche. Par la formation du douaire, il est allé plus loin : c'est là, sans nul doute, un acte testamentaire. Malgré cela, au départ de Paris, l'idée de la mort prochaine et subite ne s'était pas encore cristallisée dans son cerveau. Il savait qu'il courrait des dangers certains et graves, et il voulait être prêt ; car, à présent, il n'a plus le droit de dire comme jadis : *Après moi, périsse l'Univers, si je dois avoir toujours ma mort sous les yeux*. La mort, Bessières et Duroc tués à ses côtés, il en a été frôlé, il l'a touchée de la main. Elle lui apparaît, après la défection de l'Autriche, comme une occurrence que peut-être il doit souhaiter, en tout cas comme une solution. Déchoir, il ne l'accepte pas, mais mourir ! Par sa mort, il assurera au moins le trône à son fils, et lui-même, s'il tombait un soir de victoire, dans une apothéose, quelle fin pour *un météore* !

Le grand joueur qu'il est ne laisse pas de côté une telle chance. De fait, c'est la meilleure qui reste, et celle impression l'amènera tantôt à dire : *C'est une de*

mes fautes d'avoir cru mes frères nécessaires pour assurer ma dynastie. Ma dynastie est assurée sans eux. Elle se sera faite au milieu des orages, par la force des choses. L'Impératrice suffit pour l'assurer. Elle a plus de sagesse et de politique qu'eux tous ; et à dire encore : L'Impératrice est une femme plus politique que tous mes frères ; cette jeune femme aurait pris, dans l'occasion, son parti très bien.

C'est là l'*occasion* à laquelle il songe, et nul doute qu'il n'ait eu raison. Si quelque boulet l'eût emporté à ce moment où les conspirateurs royalistes ne se sont pas encore concertés, où l'administration est fidèle, où huit cent mille Français sous les armes occupent les places allemandes et sont établis au cœur même de l'Allemagne ; où l'Italie, la Hollande et Naples sont contenus dans la fidélité ; où tous les maréchaux sont employés ; où seuls, à Paris, Moncey, Caffarelli et Hulin disposent des troupes, où la garde nationale n'est pas formée, où l'échec encore récent de la tentative de Malet décourage les entreprises de révolutions, qui sait ce qui serait arrivé ? L'Impératrice, traitant avec les coalisés, peut accepter des conditions que, sans déshonneur, Napoléon ne peut subir. L'Impératrice trouve en son père, qui n'est formellement engagé que contre l'Empereur, un appui et un soutien ; les forces qu'elle tient en ligne sont assez redoutables pour qu'on les compte, et, dans ses conseils, elle rencontre des hommes prêts à s'entremettre pour les négociations nécessaires. La preuve que Napoléon a raison, c'est que, par une route à coup sur fort différente, Talleyrand aboutit à la même idée, la seule qui présente une solution et qui ouvre une espérance d'avenir. Talleyrand l'envisage sans doute à son point de vue, qui est son intérêt personnel. Dans une régence effective, — celle qui devient constitutionnelle par la mort de Napoléon. — les Bonaparte ont été écartés par l'Empereur même, et, à leur place, il n'y a que les grands dignitaires : Cambacérès, Lebrun, Berthier ; c'est un jeu pour lui que les mettre dans sa poche. Seul, il aura donc le pouvoir et les profils. Mais, son avidité n'obscurcit pas son intelligence : il voit qu'à la mort de l'Empereur, il a tout à gagner ; mais l'Empire aussi. Si ces deux hommes, sans s'être consultés, se trouvent d'accord, on peut être certain qu'ils sont dans le vrai.

Seulement, pour que le cas, se produisant, porte toutes ses conséquences, Napoléon prétend maintenir le contact entre Marie-Louise et l'empereur François, et c'est lui-même qui prend l'initiative de le rétablir en ouvrant une correspondance. Le 29 août, sous prétexte de donner à son beau-père des nouvelles de sa santé et de celle de sa femme, il lui a écrit, et la réponse, en date du 11 septembre, contient, comme il s'y attendait, une lettre pour l'Impératrice que l'empereur François ne peut déposer en meilleures mains que celles de Sa Majesté Impériale ; tout de suite, il a transmis cette lettre à Marie-Louise qui, en répondant le 23, en disant à son père combien elle a été touchée de sa gracieuse intention, a insisté sur la privation que lui cause l'interruption de la correspondance et sur la possibilité d'en établir une. L'Empereur, dit-elle, m'a promis de vous faire parvenir régulièrement mes lettres ; je vous écrirai aussi souvent que possible, car vous savez que c'est un de mes grands plaisirs ; et elle ajoute : Je pense bien souvent à vous et je suis bien touchée que vous soyez content de ma manière de penser. Vous voyez, mon cher papa, que je fais tout mon possible pour suivre les bons principes dont vous m'avez toujours donné l'exemple.

C'est un premier point que Napoléon a gagné ; désormais, les lettres vont s'échanger avec régularité et, sans qu'elles aient, en ce moment, un autre intérêt que celui de famille, elles rendent tout facile ; mais, si peu compromettantes qu'elles soient et quelque résultat qu'on en attende, il est urgent de les tenir

secrètes ; car le moment tant retardé est à la fin arrivé : il faut avouer à la nation la défection de l'Autriche et la guerre qu'on soutient contre elle, et il suffirait sans doute, pour éveiller les vieilles haines contre l'Autrichienne, qu'on sût que l'Impératrice correspond avec l'ennemi, — l'ennemi fût-il son père. S'il a l'empereur d'Autriche à lui ménager, Napoléon, bien plus, doit lui ménager la France. Il ne suffit plus, pour cela, de démonstrations à l'Opéra ou d'enthousiasmes à la fête de Saint-Cloud. Il faut de grandes cérémonies politiques qui frappent l'imagination des peuples ; il faut des actes majeurs qui soient accomplis en la présence et avec le concert des grands corps de l'Etat ; il faut un exercice réel de la Régence qui démontre aux plus incrédules qu'elle n'est point un mythe. Sans doute, cette situation est la plus forte et la plus étrange qui se puisse trouver : la régente de l'Empire est la fille de son principal agresseur, et, tout en maintenant une liaison avec ce père qui peut devenir un protecteur, Napoléon prétend, non pas seulement écarter tous les soupçons qu'on pourrait former contre l'Impératrice, mais provoquer en sa faveur l'enthousiasme de la capitale et de la nation entière, en plaçant dans sa bouche le suprême appel aux armes, en présentant à l'admiration du peuple et à sa générosité, cette jeune étrangère, devenue l'incarnation même de la patrie, qui porte en ses bras son fils et l'avenir.

Le 27 septembre, il lui écrit : [Vous irez présider le Sénat, vous y tiendrez le discours ci-joint. Le ministre de la Guerre fera un rapport, et les orateurs du Conseil d'Etat présenteront le sénatus-consulte pour la levée de la conscription. Vous irez dans les voitures de parade avec toute la pompe convenable et comme il est d'usage quand je vais au Corps législatif. Pour préparer l'opinion, il a chargé l'archichancelier de déposer au Sénat les pièces relatives à la négociation avec l'Autriche, préalablement adoucies le plus possible, en évitant qu'il y ait rien de personnel ni contre l'Empereur, ni contre Metternich.](#) Mais, symptôme inquiétant, ces pièces ne sont pas parvenues. Deux expéditions ont été enlevées par les coureurs de l'ennemi ; c'est le triplicata seul qui arrive le 28 septembre. Le 4 octobre, elles sont communiquées au Sénat et livrées au public. Le 7, c'est la séance impériale.

L'Impératrice, arrivée de bonne heure aux Tuileries, se met en marche à une heure et demie, saluée par le canon, comme elle le sera à l'entrée au Luxembourg, au départ et au retour. Après les hérauts d'armes à cheval et les quatorze voitures à six chevaux pour les maîtres des Cérémonies, les orateurs du Conseil d'Etat, les grands aigles, les grands officiers de l'Empire, les ministres, les officiers de service, les grands officiers de la Couronne, les grands dignitaires, c'est, dans la voiture du Couronnement, que chargent les pages, qu'entourent les généraux et les écuyers, l'Impératrice, couronne en tête, toute vêtue de blanc et d'argent, seule, avec sa dame d'honneur en face d'elle. Entre deux haies de troupes et avec la plus nombreuse escorte de cavalerie que Paris ait pu fournir, on suit le Carrousel, la rue Impériale, le quai, le Pont-Neuf, la rue de Thionville, la rue des Fossés-Saint-Germain, la rue des Quatre-Vents, la rue de Tournon. Au Luxembourg, une députation de grands officiers du Sénat et de vingt-quatre sénateurs reçoit la Régente, qui se repose d'abord dans ses appartements, puis se rend en grand cortège, à la salle des séances. A son entrée, tous les sénateurs se lèvent et se découvrent. Elle monte à un trône placé à gauche de celui de l'Empereur ; derrière elle sa maison, sur les marches les dignitaires, plus bas les pages assis : à droite et à gauche, sur des gradins, les grands officiers et les ministres. Elle parle, très intimidée d'abord, attentive à ses mots auxquels son accent allemand et la lenteur de sa diction prêtent une sonorité, une

puissance, un caractère de force et de volonté qui conviennent à leur sens. Sénateurs, dit-elle, les principales puissances de l'Europe, révoltées des prétentions de l'Angleterre, avaient, l'année dernière, réuni leurs armées aux noires pour obtenir la paix du monde et le rétablissement des droits de tous les peuples. Aux premières chances de la guerre, des passions assoupies se réveillèrent. L'Angleterre et la Russie ont entraîné la Prusse et l'Autriche dans leur cause. Nos ennemis veulent détruire nos alliés pour les punir de leur fidélité. Ils veulent porter la guerre au sein de notre belle patrie pour se venger des triomphes qui ont conduit nos aigles victorieuses au milieu de leurs Etats. Je connais mieux que personne ce que nos peuples auraient à redouter s'ils se laissaient jamais vaincre. Avant de monter sur le trône où m'ont appelée le choix de mon auguste époux et la volonté de mon père, j'avais la plus grande opinion du courage et de l'énergie de ce grand peuple. Cette opinion s'est accrue tous les jours par tout ce que j'ai vu se passer sous mes yeux. Associée depuis quatre ans aux pensées les plus intimes de mon époux, je sais de quels sentiments il serait agité sur un trône flétri et sous une couronne sans gloire. Français, votre empereur, la patrie et l'honneur vous appellent ! Puis, Clarke reçoit la parole pour lire un rapport dont tous les termes ont été dictés par l'Empereur : il demande cent soixante mille hommes sur la conscription de 1810, cent vingt mille sur les classes de 1814 et des années antérieures, faisant entendre que le surplus disponible, évalué à sept cent quatre-vingt mille hommes, pourra être appelé d'un jour à l'autre. Il expose l'état des puissances armées contre l'Empire, et, du ton de commandement, exige ce million de soldats, en insistant sur les désastres que causerait une invasion. Après, Regnaud lit le projet de sénatus-consulte, qui est renvoyé à une commission nommée sur-le-champ, et l'Impératrice, levant la séance, reconduite avec les mêmes honneurs, retourne aux Tuileries.

L'impression qu'ont reçue de sa présence les sénateurs les moins bien disposés, est agréable, mais c'est tout ce qu'on peut en dire. Ils ont été frappés de son air de jeunesse et de la modestie de sa tenue. Elle n'a été, remarque Talleyrand, ni hardie, ni timide, et elle a montré de la dignité, jointe à beaucoup de tact et de convenance. D'autres, des anciens conventionnels, s'amusent d'avoir été présidés par une femme et renchérissent sur l'éloge. Cela ne change rien aux dispositions prises et la plupart ont leur idée faite. Comme dit Fontanes à Mole, la très grande majorité hait l'Empereur ; le vieux Sénat — dix-huit environ, Sieyès et les Idéologues — veut un Directoire, un grand nombre veut le roi de Rome et la Régente — c'est le parti Talleyrand, — un très petit nombre est dévoué à l'Empereur. Il est tout naturel, en ces conditions, qu'on fasse un succès à l'Impératrice, mais, c'est un succès de salon. Il ne porte pas au delà, et s'allache bien moins au sens des paroles qu'à la façon dont elles ont été dites. On s'extasie sur le ton digne et élevé qui donne à la jeunesse de l'Impératrice un lustre encore plus grand que l'éclat de son rang et de sa puissance, mais nul n'a l'air de songer à la gravité de son vote, à ce million d'hommes qui va combattre et mourir, à ces imminents périls qu'annonce cette levée en masse. Pour exprimer les désastres de Russie, l'Impératrice a parlé des premières chances de la guerre ; pour exiger de la nation un effort suprême, elle a invoqué la nécessité de couvrir et de défendre les alliés allemands dont on sait déjà la défection ; pour provoquer un mouvement général d'enthousiasme, elle a annoncé qu'elle avait, du peuple français, la meilleure opinion. Ces phrases, que l'Empereur a dictées, sonnent faux et sont pour choquer l'âme populaire. Napoléon s'est trop étudié à parler aux gens de cour ; il ne sait plus parler à la nation. Du moins,

même ici, ne consent-il pas à parler son langage. Et, pourtant, ce n'est pas par des courtisans, des émigrés et des nobles que la France peut être sauvée, c'est par les patriotes, les acquéreurs de Biens nationaux, les Jacobins non repentis, ceux qui ont tout à craindre de la Contre-révolution ; il faudrait solidariser l'Empereur et la Révolution, prouver que celle-ci, avec tous les intérêts qu'elle comporte, ne peut être défendue que par celui-là, avec tout le génie dont il dispose ; mais, l'Empereur ne veut pas encore admettre que son trône n'est pas un trône comme d'autres, et Marie-Louise, que peut-elle comprendre ? Elle fait ce qu'elle peut. Elle reçoit les adresses des Bonnes villes, où c'est devenu le thème ordinaire le souvenir de Marie-Thérèse et le *moriamur pro rege nostro* : cela déplait à l'Empereur, mais qui a donné le branle ? Elle préside quelques conseils où l'on parle d'autre chose ; elle mène, d'ailleurs, la même existence que l'Empereur lui a réglée : promenades en calèche, promenades à cheval, visite à Saint-Leu, le soir les entrées particulières, et, deux fois par semaine, la comédie dans les Petits appartements.

Cependant, le 7 octobre, l'Empereur a quitté Dresde et s'est mis en manœuvre ; le 11, il a manqué Blücher, et, tandis qu'il formait un nouveau plan, le plus audacieux qu'il eût conçu, le 10, les Bavares ont fait défection et il a du prendre le parti de la retraite. Le 10, à Wachau, avec cent cinquante mille Français, il a battu encore deux cent trente mille coalisés que commandait Schwarzenberg. Parmi les prisonniers, on lui amène Meerfeld, l'Autrichien qui fut un des négociateurs de Campo-Formio qui, après Austerlitz, vint mendier l'armistice ; n'est-ce pas l'homme qu'il faut pour reprendre les négociations ? Sans doute, le 28 septembre, l'empereur François a rejeté avec hauteur les ouvertures que son gendre avait tenté de lui faire le 20 ; il a annoncé qu'il ne traiterait que simultanément avec ses alliés, le prince régent, l'empereur de Russie, le roi de Prusse, mais une défaite l'a peut-être rendu plus accommodant. Par Meerfeld, Napoléon sollicite un armistice, fait des propositions : il renonce à la Pologne, à l'Illyrie, à la Confédération du Rhin, à l'Espagne, à la Hollande, aux Villes hanséatiques, même à l'Italie qui sera indépendante, il évacuera l'Allemagne, et il se retirera sur le Rhin ; que demanderait-on de plus à un vaincu, et constamment il a été vainqueur ? Il perd la journée du 17 à espérer une réponse, qu'on lui a promise. En ces vingt-quatre heures, les alliés reçoivent cent vingt mille hommes de renfort, Bernadotte, Beningsen, Colloredo ; lui, Reynier et ses Allemands, ceux-là qui ont attendu le champ de bataille pour y faire éclater une trahison plus méritoire. Le 18 et le 19, c'est Leipzig et ses alternatives ; enfin, la retraite, presque la déroute.

A Saint-Cloud, depuis près d'un mois on est sans nouvelles. Au moins rien d'officiel et qu'on puisse publier. Les mieux informés ne savent et ne disent rien. Un soir où il y a petit spectacle, les courriers arrivent à la fin tous ensemble. Chez le duc de Cadore, secrétaire de la Régence, la table est mise comme d'ordinaire, à quarante couverts ; une vingtaine de femmes, des ministres, des grands officiers. Tout le monde a l'air consterné ; on se parie à l'oreille ; aux femmes des généraux, on dit : **Vous pouvez être tranquille ; votre mari n'a rien.** M. de Rémusat, qui a eu deux lignes de M. de Nansouty, fait l'important et se dit informé. Aucun officier supérieur de la Garde n'est gravement atteint et, ce qui importe d'abord, **toutes les personnes de la maison de l'Empereur se portent bien.** On demande des détails ; il n'y en a pas. Après dîner, on va au spectacle chez l'Impératrice. Là aussi, tout le monde a l'air consterné, mais se tait. On rentre la mort dans l'âme, et là-dessus on vit trente-six heures : c'est le surlendemain qu'en ouvrant les journaux on trouve les quatre bulletins : état de

l'armée au 4, au 15, au 16, au 24 octobre, les espoirs, les projets, la victoire, le désastre : le mot y est : L'ennemi, qui avait été consterné des batailles du 16 et du 18, a repris par le désastre du 19, du courage et l'ascendant de la victoire. L'armée française, après de si brillants succès, a perdu son attitude victorieuse. A la fin, l'annonce que, le 24, l'Empereur est arrivé à Erfurt — mais, entre Erfurt et la France, à Hanau, les Bavares barrent la route. Le 30, Napoléon leur passe sur le ventre et montre à de Wrede que tout n'est pas fleurs au métier de traître. Le lendemain, il est à Francfort. Qu'imaginer pour tourner l'opinion, donner à la défaite un air de victoire, prouver qu'au moins l'honneur est sauf, que, si l'on bat en retraite, c'est sur des circonstances qui échappent au génie humain ? Que trouver pour fouetter, au profit de la Régente, l'enthousiasme ralenti des Parisiens et pour exciter dans la nation à la fois le sentiment dynastique et le goût de la gloire ? — Cette lettre officielle : Madame et très chère épouse, je vous envoie vingt drapeaux pris par mes armées aux batailles de Wachau, de Leipzig et de Hanau. C'est un hommage que j'aime à vous rendre. Je désire que vous y voyiez une marque de ma grande satisfaction de votre conduite pendant la régence que je vous ai confiée. Trois jours après, de Mayence, Napoléon règle dans les détails cette cérémonie sur laquelle il compte assurément, puisqu'il écrit à Clarke : Vous savez depuis longtemps ce que je pense de ces pompes militaires, mais, dans les circonstances actuelles, je crois qu'elles seront utiles. Le ministre de la Guerre devra donc traverser tout Paris avec un grand cortège, où chacun des drapeaux sera porté par un officier à cheval. Arrivé aux Tuileries, reçu par toute la Garde, introduit dans la salle du Trône avec les porteurs de trophées, il y trouvera l'Impératrice assise, selon l'étiquette, à la place que doit occuper la Régente, et environnée du Sénat et autres autorités. Il y aura discours et réponse, puis le ministre se rendra, avec ces drapeaux, aux Invalides, où l'on portera encore une centaine d'autres drapeaux, dont six anglais pris en Espagne.

Cela traverse sa pensée, il le décide, puis en comprend le néant, et il ne donne pas le temps de l'accomplir. Bien d'autres soins le sollicitent, méritent mieux son attention qu'une vaine parade qui retarderait son retour. Puisqu'il a échappé à cette mort vainement cherchée et presque souhaitée, il passe à une autre hypothèse. Son esprit, inépuisable en ressources, en imagine de nouvelles, envisage tour à tour d'autres alternatives et, se raidissant contre la fortune, se reprend à des espérances. Le propre de sa nature est de lutter et de ne jamais douter de soi. Après cinq jours à Mayence, sentant qu'à Paris seulement il trouvera des cartes nouvelles pour une dernière partie, il se décide, il franchit les espaces et, le 9 novembre, à cinq heures du soir, il arrive à Saint-Cloud, dans deux mauvaises voitures, avec une suite misérable de trois personnes.

XI. — LA CHUTE DE L'EMPIRE.

L'Empereur à Saint-Cloud. — Suppression de la Cérémonie des Drapeaux. — Délibération de l'Empereur. — Retour à Paris. — Illusions de Marie-Louise. — L'Empereur et le Corps législatif. — Marie-Louise et son père. — Échec des deux tentatives. — Le Jour de l'An. — Colères vaines de Napoléon. — Volonté de rester gouvernemental et dynastique. — Les Adieux à la Garde nationale. — Départ pour l'Armée. — La Régence en 1811. — Joseph, lieutenant général de l'Empereur. — Annihilation des pouvoirs de la Régente. — Initiative de Marie-Louise. — A quoi l'Empereur la réduit. — Tenez gaie l'Impératrice. — Les premières victoires. — L'Empereur revient sur ses concessions. — Confiance générale qu'on met en l'Autriche pour la paix. — Tentatives près de l'empereur François. — Rôle décoratif attribué à la Régente. — Confiance que lui marque l'Empereur tout en la tenant hors de tout. — Défiance qu'il lui inspire contre Joseph. — Rôle de Joseph. — Lettre de Marie-Louise à Napoléon. — Cette lettre prise par les coureurs ennemis. — Les Alliés avertis du mouvement de Napoléon sur Saint-Dizier. — Sentiments de Marie-Louise. — La Crise. — Le Conseil du 28 mars. — Rôle de Joseph. — L'Impératrice quitte Paris. — Rambouillet. — Chartres. — Blois. — L'Empereur se détermine à abdiquer. — Tentatives par Caulaincourt près de l'empereur de Russie, par Champagny près de l'empereur d'Autriche. — L'Abdication sous condition de la Régence. — Les Maréchaux près d'Alexandre. — La défection de Marmont. — L'Abdication sans condition. — Mission des Galbois près de Marie-Louise. — Elle veut venir retrouver l'Empereur.

Tout de suite, avec un redoublement de tendresse pour sa femme, des conseils de toute sorte : Conseil des ministres, Conseil des Finances, Conseil privé, Conseil d'administration de la Guerre, Conseil d'État ; jour et nuit il travaille, s'efforce à créer des moyens, à les extraire du sol comme s'il était inépuisable. Parfaitement calme, tel qu'au feu, il ne change rien de la vie de cour, qui reprend ainsi qu'aux époques les plus sereines rentrées particulières, petits spectacles, présentations, serments, signatures de contrats de mariage, promenades à Trianon, chasses à pied qui durent des heures. Le 14, il vient à Paris, où, après la messe, il reçoit sur son trône les hommages du Sénat, introduit par le grand maître des Cérémonies et présenté par le prince de Bénévent. Au même moment, dans ses appartements, l'Impératrice reçoit les drapeaux pris à Wachau et à Hanau : plus de salle du Trône, plus de dignitaires, de grands officiers, de ministres, de sénateurs, de conseillers d'État entourant la Régente ; plus de cour lui faisant cortège, plus de prince, faisant fonctions de connétable, présentant le ministre de la Guerre, plus de lecture publique de la lettre de l'Empereur. On n'a conservé de la cérémonie que ce qui se passe au dehors ; l'entrée matinale par la Porte Saint-Martin, l'organisation du cortège : musiques, états-majors de la Division et de la Gendarmerie, troupes à cheval, voitures du ministre et de ses aides de camp, le défilé par les boulevards, la rue Richelieu et le Carrousel ; mais c'est un simple maître des Cérémonies qui introduit le ministre, c'est la duchesse de Montebello qui le présente, et le discours que Clarke a préparé sonne faux

devant ces quelques femmes en toilette autant que la réponse de Marie-Louise : Je suis émue de cette nouvelle preuve du souvenir et des sentiments de mon auguste époux. Tout ce qu'il peut faire pour moi, je le mérite par mon attachement sans bornes pour lui et pour la France. Déposez de ma part ces trophées dans l'église des Invalides ; que ces braves soldats y voient une preuve de l'intérêt que je leur porte. Je connais tous les droits qu'ils ont à ma protection. C'est fini, les officiers se retirent, remontent à cheval et s'en vont aux Invalides. A coup sur, rien de plus terne, de plus banal et de plus plat. Peut-être à dessein. N'est-ce pas que l'Empereur a pensé que le désastre ne pouvait plus être dissimulé par de telles mesures ? que, lui revenu et présent, la lecture de sa propre lettre semblerait étrange ? qu'il ne peut pourtant pas faire en personne hommage à sa femme des drapeaux qu'il a conquis ? En tout cas, il a tourné court. Il a prétexté l'audience du Sénat, la remise des lettres du nouveau ministre des Etats-Unis pour ne pas livrer la Salle du Trône, et, de là, tous les changements au programme. Après un Conseil de commerce et une visite à Madame, qui est indisposée, on retourne à Saint-Cloud.

Il a besoin de solitude et d'espace, non seulement pour travailler, mais surtout pour délibérer avec lui-même. Sait-il vraiment à quoi s'arrêter à présent ? Doit-il invoquer la dynastie seule et ne s'en rapporter qu'à sa propre autorité pour provoquer et accomplir les mesures de salut qui peuvent être efficaces, ou doit-il mettre en jeu d'autres éléments pour obtenir de la nation les sacrifices nécessaires ? Où sont-ils, ces éléments ? La nation ne s'est-elle pas incarnée en lui ? Qu'est-ce, près du mandat qu'il a reçu par trois fois du peuple souverain, le mandai des députés au Corps législatif ? Durant qu'il réfléchit, à Saint-Cloud, dans le froid qui est noir, dans l'inquiétude et l'ennui, la Cour, attentive aux ordres qui pourraient la ramener à Paris, contemple ses tendresses conjugales et assiste au défilé des plaisirs obligatoires. Dans ce palais, où déjà il semble qu'il y ait un mort, l'étiquette, loi suprême, impose des apparences de distractions. L'Empereur y tient, l'ordonne même. Dès les entrées particulières appelées, il presse pour les labiés de jeu de façon à se rendre libre, durant que les comparses occupent la scène. C'est pourquoi il les veut le plus nombreux possible et le plus assidus ; mais déjà des défections se notent : Mme de Montebello, qui se plaît d'autant moins à Saint-Cloud que l'Empereur s'y trouve, va prendre des acomptes au milieu de sa famille ; elle part d'une heure sur l'autre, reste des deux, trois jours absente, sans s'inquiéter des convenances de Mme de Luçay, à qui, pourtant, elle n'aurait nul service à demander. A la suite de la duchesse, d'autres dames s'efforcent à trouver des prétextes et, des soirs, la Cour tient autour de la table de loto.

À la fin, le 20, à dix heures du soir, contre le gré de Marie-Louise, car l'air de Saint-Cloud lui profite mieux que celui de Paris, on rentre aux Tuileries. Alors, malgré la triste expérience que l'Impératrice vient de faire, comment ne prendrait-elle pas quelque sécurité sur l'avenir, quelque assurance au moins de l'amour de son peuple, à ces adresses affinant de tous les bourgs de France, à ces députations des lionnes villes aliénant leur religieux dévouement, à ces discours des grands corps de l'État affirmant leur zèle ? Elle voit, chaque jour presque, l'Empereur passer au Carrousel la revue de troupes si nombreuses que les bonnes langues du faubourg Saint-Germain disent qu'on fait sortir les soldats par une porte pour les faire rentrer par l'autre ; au théâtre, à la première représentation de *Nina* ou à la reprise de *Cléopâtre*, elle subit le délire des spectateurs ; chaque jour, lorsque l'Empereur se promène dans Paris sous prétexte de visiter les travaux en cours, elle sait qu'une foule le suit,

l'accompagne, l'acclame, le couvre de bénédictions, que les faubouriens, tant redoutés, réclament des armes, s'offrent eux, leurs bras et leur sang, d'un élan de cœur si généreux à la fois et si sauvage qu'ils déconcertent par la frénésie de leur enthousiasme. Puis, la vie de cour intercepte les bruits, supprime les nouvelles, et, dans la splendeur continuée des cérémonies d'étiquette, noie les présages mauvais et les tristes appréhensions. Ainsi, pour l'anniversaire du Couronnement, c'est toujours, la veille, les spectacles gratuits ; le matin, à six heures, les salves d'allégresse, puis le mariage en grande pompe des douze couples dotés par la Ville, le *Te Deum* à Notre-Dame, avec le discours sur la gloire des Armées françaises, et, au Palais, la messe, les serments, les présentations et, le soir, la représentation sur le Grand Théâtre et le cercle à la suite. En dehors des jours de cérémonie, c'est les promenades habituelles, à pied sur la terrasse du Bord de l'Eau, à cheval au parc Mousseaux, en voiture au bois de Boulogne, les repas, les leçons, les entrées particulières et le reste. Comment saurait-elle ?

L'Empereur, lui, sait. De la délibération qu'il a tenue à Saint-Cloud, une résolution est sortie. Comme s'il ne se sentait plus assez fort pour porter seul les responsabilités, il entend les partager avec ceux auxquels il a jusqu'ici dénié justement tout mandat national collectif ; il a convoqué le Corps législatif, et c'est pour le sortir de ses attributions, pour l'associer au plus près à la défense de la patrie. Par une étrange anomalie, au moment où il lui demande ainsi une collaboration qui implique la discussion, une action qui, pour porter des effets, doit d'abord paraître indépendante, il lui impose pour président un ministre qui n'est, ni ne saurait être député, et quel ? — le grand juge Régnier, qu'il a fait duc de Massa. Croit-il, par la présence au fauteuil de cette obscure épave de la Constituante et des Anciens, éveiller dans ce personnel de nobles affamés restés royalistes, de bourgeois vaniteux à tendance girondine ou, comme on disait en 91, monarchienne, les souvenirs des anciennes assemblées et les viriles résolutions de la Convention ? Le choix est inexplicable autrement que par le dédain ; il est inconstitutionnel, donc dangereux. Mais l'Empereur n'est pas mieux instruit qu'en Brumaire de la direction d'un parlement, et ni Lucien, ni Fouché ne sont là pour l'avertir.

Le 19, c'est dans le glorieux cortège où il venait annoncer ses triomphes qu'il arrive au Corps législatif pour annoncer ses défaites. Marie-Louise est dans la tribune avec Hortense ; elle entend cet appel à l'énergie et à l'union de tous les Français, elle écoute ces paroles désespérées, mais fières, où se mêlent l'aveu des fautes commises, le repentir et pourtant l'orgueil : *J'avais conçu et exécuté de grands desseins pour le bonheur du monde. Monarque et père, je sens ce que la paix ajoute à la sécurité des trônes et au bonheur des familles. Des négociations ont été entamées avec les puissances coalisées. J'ai adhéré aux bases préliminaires qu'elles ont présentées. J'avais donc l'espoir qu'avant l'ouverture de cette session le congrès de Manheim serait réuni, mais de nouveaux retards, qui ne peuvent être attribués à la France, ont différé ce moment que presse le vœu du monde. Nulle mention ni de la Régence, ni de l'Impératrice, ni — sauf cette légère allusion — du roi de Rome et de la dynastie, Par contre, cette phrase aux députés : Vous êtes les organes naturels de ce trône. C'est à vous de donner l'exemple d'une énergie qui recommande notre génération aux générations futures. Qu'elles ne disent pas de nous : *Ils ont sacrifié les intérêts du pays ! Ils ont reconnu les lois que l'Angleterre a cherché en vain, pendant quatre siècles, à imposer à la France !**

Ainsi, par la plus étrange illusion, c'est dans un parlement composé d'anciens émigrés, de bourgeois censitaires à prétentions libérales et à tendances royalistes, que Napoléon cherche son point d'appui. Qu'arrive-t-il ? Que la commission nommée pour rédiger une adresse en réponse à ce discours du Trône, juge que le moment est opportun pour flétrir la tyrannie et réclamer les libertés nécessaires, pour donner des leçons et refuser des ressources, pour ériger le Corps législatif en face de l'Empereur comme le pouvoir vraiment national. D'une telle manifestation à des actes plus factieux, tels qu'une proposition de déchéance, le pas est court. N'ayant rien gagné sur les rédacteurs de l'Adresse, l'Empereur prétend les intimider ; peine perdue : il est vaincu et ils savent leurs alliés en marche. Le 31 décembre, il faut ajourner le Corps législatif.

Par suite d'illusions pareilles, Marie-Louise, confiante en la tendresse de son père, a compté sur lui pour obtenir la paix. D'abord, elle s'était tenue à des allusions. Dieu veuille, écrivait-elle le 20 novembre, qu'il soit possible de vous écrire de nouveau régulièrement. Ce serait un signe de paix et mes craintes auraient une fin. Vous ne pouvez vous représenter combien m'attriste la pensée que vous soyez mêlé à la guerre contre l'empereur, votre gendre, alors que vous avez tous les deux un caractère qui devrait faire que vous soyez toujours amis. N'ayant obtenu que de vagues réponses, vers le jour de l'An, elle va directement au fait : Dieu veuille que nous ayons bientôt la paix ! L'Empereur la désire et tous les gens la désirent ici ; maison ne peut faire la paix avant de négocier, et, jusqu'à présent, il paraît qu'on fait beaucoup de façons de votre côté. Je suis sûre que les Anglais en sont la cause. L'empereur François, mis au pied du mur, répond cette fois, mais il éprouve tout de même quelque embarras vis-à-vis de sa fille, et il en devient obscur. Pour ce qui regarde la paix, écrit-il, sois persuadée que je ne la souhaite pas moins que toi, que toute la France, et, j'espère, que ton mari. Ce n'est que dans la paix qu'on trouve le bonheur et le salut. Mes vœux sont modérés. Je désire tout ce qui peut assurer la durée de la paix, mais, dans ce monde, il ne suffit pas de vouloir. J'ai de grands devoirs à remplir envers mes alliés, et, malheureusement, les questions de la paix future, et qui sera prochaine, je l'espère, sont très embrouillées. Ton pays a bouleversé toutes les idées. Quand on en vient à ces questions, on a à combattre de justes plaintes ou des préjugés. La chose n'en est pas moins le vœu le plus ardent de mon cœur, et j'espère que bientôt nous pourrions réconcilier nos gens. En Angleterre, il n'y a pas de mauvaise volonté, mais on fait de grands préparatifs. Ceci occasionne nécessairement du retard, jusqu'à ce qu'enfin la chose soit en train ; alors elle ira, s'il plaît à Dieu.

Si cela peut s'entendre de diverses façons, il n'en est guère qui soit bonne. Ainsi, à l'Empereur, la nation censitaire en sa représentation officielle, à l'Impératrice, la famille en sa plus haute incarnation, échappent également ; il ne reste à Napoléon que le peuple et son épée.

C'est sous de tels auspices que s'ouvre, un vendredi, l'année 1814, et, ce jour-là même, les coalisés franchissent le Rhin et envahissent le territoire de l'Empire.

Pourtant, aux Tuileries, tout se passe à l'extérieur comme aux plus beaux jours. La veille, l'Impératrice offre à l'ordinaire ses porcelaines de Sèvres aux princesses de la Famille et aux dames de la Cour ; l'Empereur, ses tapisseries des Gobelins. Il y a, le matin, selon le cérémonial, les souhaits de nouvelle année par le roi de Rome, par les princesses, les dignitaires de la Maison ; mais l'Empereur s'est mal levé, il est à l'orage. En arrivant à la duchesse Dalberg, il lui adresse, devant tout le monde, une allocution assez brutale sur les mauvaises

intentions de son mari. Il lui reproche son ingratitude, la menace de la chasser de France. Elle ne répond que par des larmes, et il passe, croyant avoir donné une bonne leçon. De fait, il n'a que des soupçons, pas de preuves : il ne sait pas que, depuis le mois de novembre, ce Dalberg, qu'il a fait duc, bien renseigné par sa femme, de service ordinaire près de l'Impératrice pour le trimestre d'octobre, a expédié à Francfort son secrétaire dire aux souverains alliés qu'on les attend à Paris les bras ouverts. Il ne sait pas que ce Dalberg, associé dès lors à Talleyrand et plus hostile sans doute à la dynastie, se trouve en position d'influer étrangement sur les événements dont, avec son complice, il est mieux averti que qui que ce soit. Une armée de femmes travaille pour eux dans l'Europe entière, avec des entrées dans toutes les cours, des intelligences dans tous les cabinets, des ramifications à l'infini, telles qu'en procurent les scélératesses communes, les secrets surpris, les anciennes et les nouvelles amours, surtout la communion dans la haine contre ce soldat dont il a fallu, quatorze années, subir les bienfaits. A Paris seulement, ils ont la duchesse de Courlande et sa fille la comtesse de Périgord, Mme Brignole et ses deux filles : la duchesse Dalberg et la comtesse Marescalchi ; la comtesse Tyszkiewicz, qui est née Poniatowska ; la princesse de Vaudemont, Mme de Jaucourt, Mme de Rémusat. Ce sont les illustres. Et, par là, ils savent ce qui se passe aux Tuileries, à Mortefontaine et à Malmaison ; ce qui se dit chez l'Empereur de Russie et le roi de Prusse, ce que pense Metternich, ce qui se prépare en Italie, dans le gouvernement, chez les anciens souverains, dans les sociétés secrètes. Par des fils ténus et subtils, tendus à travers l'Europe, ces femmes correspondent, et eux, au centre de la toile, figés, rapetissés, rasés, attendent. Napoléon ne s'y est pas trompé ; il a flairé l'affaire et éventé l'ennemi ; mais Dalberg est sur ses gardes, on peut fouiller chez lui, on ne trouvera rien, pas même le cachet de cornaline à ses armes allemandes qui, tantôt, servira à Vitrolles d'introduction près de Nesselrode. Dès lors, à quoi bon l'algarade ?

Avant la messe, dans la Salle du Trône, l'Empereur reçoit le Sénat, le Conseil d'État, le Corps législatif, la Cour de cassation et le corps municipal de Paris ; et devant tous, ce sont des paroles fumantes d'indignation et de colère qu'il lance à ces députés, dont il conteste à la fois le mandat, l'énergie et le patriotisme : **Vous avez voulu me jeter de la boue au visage, crie-t-il, je suis, sachez-le, un homme qu'on tue, mais qu'on n'outrage pas !** Et puis, comme soulagé, il s'apaise, ce qu'il a fait tout à l'heure devant Mme Dalberg ; il se contente avec des cris quand il faut des actes. Devant le danger de la patrie, toutes les mesures de salut sont légitimes, et, la première, c'est la *Loi des Suspects*. Au lieu d'annoncer à ces députés les arrestations qu'ils attendent : **Retournez dans vos départements, leur dit-il, allez dire à la France que bien qu'on lui en dise, c'est à elle qu'on fait la guerre autant qu'à moi, et qu'il faut qu'elle défende, non pas ma personne, mais son existence nationale.**

A défaut de députés, instrument misérable dont, de plus, il ignore le maniement, par quel levier soulever ce peuple, saigné à blanc depuis vingt-cinq ans ? Le capitaine Bonaparte a vu à l'œuvre les Conventionnels en mission ; l'Empereur s'en souvient et envoie dans les départements des sénateurs qui, après de belles proclamations qu'aucun acte ne suit, s'apprêtent, la plupart, à le trahir. Pour secouer le peuple, parler à ses intérêts et à ses passions, montrer, avec l'égalité, la révolution agraire menacée, ces comtes sénateurs, qui ont institué majorât et qui relèvent les grandes terres, sont-ils bien choisis ? Pour défendre le territoire, la levée en masse s'impose, mais cela n'est pas militaire, ne s'enrégimente pas, est quelque chose du désordre révolutionnaire. Les maréchaux n'en veulent pas ; les ministres en ont peur ; l'Empereur lui-même y répugne. Il fait des avantages

aux anciens soldats, il entr'ouvre aux ouvriers de Paris les cadres de sa garde, il y crée des corps nouveaux dont il compte que les uniformes attireront de la jeunesse, mais tout cela est administratif, régulier, ordonné, rentre dans une des colonnes de ses états. Lorsqu'il se détermine à appeler à l'activité la Garde nationale de Paris, c'est, au mépris des principes essentiels et des lois même, une garde bourgeoise qu'il crée, à laquelle il donne pour chefs, avec des généraux tels que Moncey, Hulin et Bertrand, des nobles qui sont de sa maison, d'autres nobles, émigrés rentrés, dont le patriotisme sera tout à l'heure étouffé par l'ancien royalisme, enfin, des banquiers, qu'en 1809 déjà il a trouvés suspects ; mais ce sont des gens établis, qui ont un nom, une position, une fortune, qui font partie des cadres où il estime à présent qu'on doit recruter seulement les dirigeants du peuple. Dans ces vingt-cinq premiers jours de janvier que Napoléon passe à Paris pour préparer la résistance. — sursis suprême qu'il s'accorde, répit si l'on veut que lui donne la Fortune, — il reste entièrement gouvernemental, militaire et dynastique dans la formule impériale. Il semble avoir honte ou peur d'appeler la Révolution au secours de la patrie, alors que les rois coalisés font de la Révolution une arme à leur profit ; il s'attache et se cramponne au préjugé monarchique ; il prétend rester l'Empereur. Craint-il de redevenir, aux yeux des rois, ce qu'il était, ce qu'il n'a jamais cessé d'être pour eux, un parvenu jacobin ? Craint-il que le mouvement qu'il aura provoqué ne l'emporte, lui, sa dynastie, la noblesse qu'il a instituée, la société qu'il a rétablie ? Craint-il que la paix qu'il veut conclure le jour qu'il aura écrasé la coalition par un coup de tonnerre n'en devienne impossible ? Craint-il de se dégrader aux yeux de sa femme, l'archiduchesse, de changer d'essence, de cesser d'être un prince comme les autres princes ? Enfin, au cas où il serait tué, craint-il que l'Impératrice ne rencontre plus de difficultés pour traiter s'il ne s'est pas maintenu dans sa dignité d'empereur et s'il a déchaîné contre les souverains envahisseurs la tempête populaire ? En tout cas, il s'arrête toujours à mi-chemin, il demeure administratif jusque dans les mesures les plus extrêmes et prétend y conserver le caractère monarchique. On dirait que c'est là ce qui lui tient le plus au cœur. Le 2 janvier, Marie-Louise écrit à son père : [J'ai lu un rapport du sous-préfet d'Altkirch. Il écrit que vos gens, en parlant de l'Empereur, l'appellent le chef de la France. Cela a beaucoup irrité ces bons Alsaciens, et je dois avouer que tout le monde a trouvé très inconvenante cette conduite de vos troupes. Si Napoléon n'a pas dicté cette lettre, c'est lui qui a fait lire le rapport à l'Impératrice et c'est lui qui a inspiré sa protestation. Il ne va pas encore jusqu'à penser que les coalisés lui refusent son titre, mais il estime ce médiocre incident assez grave pour que, sous cette forme détournée, il en instruisse son beau-père.](#)

Et il continue à faire figure d'empereur dans les cercles et les spectacles, car il y en a, aux Tuileries, de grande cérémonie, en ce mois de janvier, et les autres soirs, c'est, comme d'habitude, les petits spectacles et les entrées particulières. Comédie et tragédie ne sont pourtant pas sur la scène, mais dans la salle.

Il a peine à quitter Paris ; il ne peut se décider à laisser sa femme [ici, en arrière, au milieu de cette ville qui, tout entière, saisit les armes](#). Le 14, il a donné ordre qu'on dirigeât ses chevaux sur Châlons ; il ne part pas, il perd encore dix jours. Le 23, il ordonne qu'après la messe, les officiers de la Garde nationale soient réunis dans la Salle des Maréchaux. Pendant la messe, il fait dire à Mme de Montesquiou de porter le roi de Rome dans le salon voisin et d'entrer au moment où lui-même, venant de la chapelle, entrera par la porte opposée. Donc, lorsque, menant l'Impératrice, qui d'ordinaire le précède, il pénètre dans la salle, l'autre porte s'ouvre pour la gouvernante, ayant le prince dans ses bras. L'Empereur le

fait poser à terre, il le tient d'une main, l'Impératrice le tient de l'autre, et tous trois ainsi s'avancent au milieu du cercle. En quelques paroles brèves, il annonce son départ, il confie sa femme et son fils au dévouement de la Garde nationale. Plusieurs fois il répète : *Vous m'en répondez, n'est-ce pas ? vous les défendrez ?* Il y met *une chaleur et une sensibilité* qui provoquent l'enthousiasme ; *les cris frénétiques et prolongés de Vive l'Empereur ! de la Salle des Maréchaux gagnent la masse des gardes nationaux assemblés sur le Carrousel.* C'est une acclamation immense lorsque, tenant son fils dans ses bras, il passe devant eux pour recevoir leurs serments. Il en est attendri ; il embrasse le jeune prince avec une effusion de cœur qui n'échappe à aucun des assistants. L'Impératrice *est baignée de larmes* ; à la fin du discours, elle a été sur le point de s'évanouir, et l'Empereur a dû la soutenir. Jamais elle n'a connu un tel enthousiasme, — même pas de la part de la landwehr de Vienne. Tous ces gens se feront tuer pour elle, elle n'en peut douter, et c'est là ce peuple qu'elle redoutait tant !

Le 24, il fait les derniers préparatifs ; il signe de nouvelles lettres patentes conférant la Régence à Marie-Louise aux mêmes charges et conditions que l'année précédente ; il ordonne qu'on paye, pour la cassette d'aumônes, les 10.000 francs par mois habituels lorsqu'il est absent ; le soir, Hortense vient dîner ; elle passe la soirée entre eux, et Marie-Louise pleure toutes ses larmes, montre une telle douleur *que la reine reste le plus longtemps possible auprès d'elle pour essayer de la calmer.* Le 20, à trois heures du matin, après avoir brûlé ses papiers les plus secrets, il part.

Telle que la Régence est organisée, les pouvoirs de Marie-Louise — et, par suite, sa responsabilité — sont moindres encore que l'année précédente. Le gouvernement, à la vérité, reste tel que durant les autres campagnes, et l'archichancelier demeure, officiellement, le premier conseiller de la Régence, mais seulement pour le civil ; quant au militaire, qui, à un moment, absorbera tout, il est confié au roi Joseph. A la suite de négociations difficiles, de lettres et de conversations singulièrement vives, un rapprochement s'est fait entre les deux frères, une sorte de réconciliation s'est opérée. Le roi d'Espagne s'est contenté du titre de roi et a renoncé implicitement à l'Espagne. Toutefois, on n'en sait rien que par un ordre du Palais, en date du 10 janvier, portant que Joseph sera annoncé désormais sous le titre de *Roi Joseph*, avec les honneurs et de la manière usités pour les princes français. Le roi a été autorisé — on peut dire invité — à prendre l'uniforme des Grenadiers de la Garde, à porter exclusivement la décoration française et à reformer sa maison et celle de la reine. Rien de plus, et rien n'est officiel. Le 24 pourtant, Napoléon lui a conféré, verbalement, le titre de son lieutenant général, avec le commandement de la Garde nationale de Paris, des troupes de la première division et des troupes de la Garde, — pour celles-ci, sous l'autorité directe de la Régente. Toutefois, les ordres que donnera Joseph passeront à la Garde nationale par Moncey, aux troupes de la 1^{re} division par Hulin, à la Garde par Ornano, et Allent, major du Génie, mis à la tête du Bureau du roi, suivra les détails de la correspondance de l'armée, de l'organisation de la Garde nationale de Paris et de la défense de Paris et des environs. Le roi aura un état-major de quatre aides de camp généraux — revenants d'Espagne, — quatre officiers d'ordonnance et huit capitaines adjoints de la Garde nationale ; mais tout cela, tel que Napoléon le comprend le 24, tel

qu'il le règle par un décret signé seulement le 28, à Saint-Dizier, n'a l'air que de parade, se réduit à des revues que le roi passera tous les jours, à dix heures du matin, ou au moins tous les deux ou trois jours. Ainsi, il n'attribue à Joseph aucune action gouvernementale, il ne le rétablit pas en l'exercice de la dignité de Grand électeur, il ne lui rend pas la présidence du Sénat ; il ne change rien des exceptions établies par le sénatus-consulte sur la Régence, dont Joseph ne peut être relevé que par l'acceptation officielle d'une abdication publique. Ni par les instructions du 24 janvier, ni par le décret du 28, il ne lui donne entrée au Conseil privé et au Conseil des ministres, en telle sorte qu'on se demande à quel titre, en vertu de quel droit il y siège ; et pourtant, par le fait de son nom, du titre qui lui est attribué de lieutenant général de l'Empereur, par suite de l'ordre de service du 16 janvier, convoquant au Luxembourg, pour offrir leurs hommages au roi, les sénateurs et les grands fonctionnaires de l'État, Joseph se trouve placé de façon à influencer de la manière la plus directe sur toutes les décisions que prendra la Régente ; par la correspondance que Napoléon entretient avec lui trois, quatre fois par jour, il est érigé en confident intime, auquel l'Empereur donne part de ses intentions les plus secrètes, quoique, par d'autres côtés, il se méfie de lui et renforce contre sa sincérité les suspicions qu'il a déjà inspirées à Marie-Louise. C'est donc à Joseph que le pouvoir moral se trouve délégué au détriment de la portion si médiocre déjà de pouvoir effectif confiée à Marie-Louise et à Cambacérès, et, contra ce dépositaire du pouvoir moral, Napoléon, empereur, a des inquiétudes, et, mari, des jalousies.

Cambacérès ne peut plus être un guide : très diminué d'intelligence, affolé par des circonstances qui dépassent son caractère et qui le remplissent de craintes pour sa fortune, ses titres, sa vie même ; tombé dans une dévotion qu'il sait accommoder avec ses mœurs, incapable de prendre et de suivre une direction, de supporter une responsabilité, d'ouvrir un avis et surtout d'inspirer une résolution qui soit d'énergie, de courage et de virilité, il est plus dangereux que si, dès lors, il méditait des trahisons. Des autres grands dignitaires, Lebrun, affaibli par la maladie et déjà médiocrement fidèle, vient à peine de rentrer de Hollande ; Talleyrand guelte l'heure propice, et, sans être encore décidé pour les Bourbons, commence à causer avec eux ; Berthier est à l'armée, Eugène est en Italie. Louis, revenu en France, réfugié à Paris ou aux environs, a refusé d'abdiquer ses prétentions royales ; vainement, le 10 janvier, Marie-Louise lui a ménagé une entrevue avec l'Empereur ; ils n'ont pu s'entendre. Incapable de monter à cheval et de faire un service quelconque de guerre, Louis, par ses défauts mêmes, pourrait être de quelque utilité dans les conseils, mais, sur une lettre qu'il écrit à son frère, toute idée en est abandonnée. Quant au roi de Westphalie, qui, plus encore que son frère s'obstine à garder son ombre de couronne, il n'est et ne peut être de rien. D'ailleurs, il n'est pas dignitaire.

Ainsi, sans un conseiller sur qui elle puisse compter, la Régente est réduite à une nullité absolue ; elle ne dispose pas d'un soldat, puisque Joseph exerce le commandement des troupes ; elle ne dispose pas d'un écu, puisque La Bouillerie, administrateur du Trésor de la Couronne, — seule ressource de l'Empire, — ne délivre des fonds que sur l'ordre direct de l'Empereur ; elle ne dispose pas même de sa pensée, car, si elle prétend répondre elle-même à quelque adresse, Cambacérès intervient et y exerce sa censure : ainsi, le 26 janvier, l'état-major de la Garde nationale doit présenter une adresse en réponse au discours que lui a adressé l'Empereur. Marie-Louise a demandé à Méneval de l'aider à faire une belle réplique, **car, lui écrit-elle, je n'ai pas d'idées du tout en ce moment.** Méneval s'ingénie et produit un morceau qu'il croit de nature à flatter les

Parisiens ; mais l'archichancelier déclare qu'un tel discours manque de dignité et qu'il est trop personnel. Il réduit la réponse de Marie-Louise à deux phrases où il n'est question que de l'Empereur, des sentiments qu'elle partage avec l'Empereur, des ordres qu'elle donnera pour qu'on envoie l'adresse à l'Empereur.

Elle se conforme strictement aux instructions qu'elle reçoit et reste passive. Que peut-elle faire de plus ? Deux fois, elle essaie de sortir de cet état, d'agir d'elle-même et de prendre une initiative. La première, c'est le 4 février, lorsque, dans le suprême péril, après Brienne, Caulaincourt est envoyé près des alliés pour tenter une négociation désespérée : affolée, ayant vainement cherché à se rassurer dans deux entretiens qu'elle a demandés à Joseph, elle écrit à son père : *J'ai chargé le duc de Vicence de vous dire une foule de choses importantes en mon nom. Je vous prie de le voir et d'avoir confiance en ses paroles, et de croire tout ce qu'il vous dira en mon nom, car de telles choses ne s'écrivent pas facilement... Ma santé est mauvaise. Il dépend beaucoup de vous de la rendre meilleure... Je vous prie encore une fois d'avoir confiance dans le duc de Vicence.* Napoléon, s'il a connu la démarche, l'a sûrement désapprouvée, car, écrit-il à ce moment même, *il ne veut pas être le protégé de sa femme, ni de son beau-père.*

La seconde fois, c'est pis : le 30 janvier, sur une ordonnance du cardinal Maury, on a commencé à Notre-Dame les prières des Quarante-Heures. Le 6 février, le mandement de l'archevêque-nommé, précédé de la lettre que l'Empereur a adressée aux évêques, est lu dans toutes les églises. L'Impératrice veut se rendre en pèlerinage à Sainte-Geneviève : à Vienne, aux époques où, des remparts, on apercevait les feux des bivouacs français, ainsi vit-elle faire, et elle se souvient des processions et des litanies, des vœux adressés aux protecteurs de sa cité natale : *Je crains que cela ne fasse mauvais effet et n'ait pas d'autre résultat,* écrit Napoléon à Joseph, et il ajoute : *Faites donc cesser ces prières de Quarante-Heures et ces Miserere. Si on nous faisait tant de singeries, nous aurions tous peur de la mort. Il y a longtemps qu'on dit que les prêtres et les médecins rendent la mort douloureuse ;* Joseph abonde dans ce sens avec toutes sortes d'arguments doctrinaires, inutiles puisqu'on est d'accord, et Napoléon conclut par retour du courrier : *Je partage votre opinion sur les prières de Sainte-Geneviève. Je crois que cela n'aboutit à rien du tout. Ce n'était qu'une dévotion particulière à l'Impératrice, et bien plus brutalement, il écrit à Cambacérès : Qu'est-ce que ces Miserere et ces prières de Quarante-Heures à la Chapelle ? Est-ce qu'on devient fou à Paris ?*

Ainsi, pas même prier ! Qu'a-t-elle besoin de savoir ? A elle, Napoléon écrit qu'il se porte bien et que les affaires, quoique difficiles, s'améliorent depuis huit jours. Il lui dit de ne pas se tourmenter, comme si cela était possible ! A Joseph il écrit : *Tenez gaie l'Impératrice ; elle se meurt de consommation ;* et c'est au moment où il règle tout pour une évacuation probable de Paris : le Trésor chargé en six heures sur quinze voitures qu'on attellera avec les chevaux des Écuries, tout le monde partant, un seul commissaire impérial restant à Paris. *Quand cela arrivera, écrit-il, je ne serai plus. Par conséquent, ce n'est pas pour moi que je parle... Soyez bien persuadé que, si le cas arrivait, ce que je vous ai prédit arriverait infailliblement. Je suis persuadé qu'elle-même en a le pressentiment.* Elle, c'est Marie-Louise et, au moment où il sait qu'elle ne peut rien ignorer de cette mort envisagée de trop près, trop fermement, pour n'être pas désirée, cherchée, provoquée même, *Tenez-la gaie,* dit-il.

De tout ce qu'écrit l'Empereur, on laisse voir le moins possible à Marie-Louise : les bonnes nouvelles si rares, les allées et les venues des courriers sur Châtillon,

les lettres où l'Empereur parle de sa santé et donne de vagues espérances, voilà ce qu'elle sait. De temps en temps, malgré ses méfiances, elle prend sur elle d'écrire à Joseph, de lui demander presque humblement des nouvelles un peu plus sûres et un peu mieux détaillées que celles des journaux. Joseph qui, à ce moment, semble rétabli en l'entière confiance de son frère, lui répond de se rassurer et de s'aller promener au bois de Boulogne. Mais, de partout, l'inquiétude filtre au milieu des silences d'étiquette ; le soir, aux entrées particulières, on s'interroge, on se demande à voix basse des nouvelles, on échange des impressions de désespoir. Et, dans cette existence toujours aussi parée, aussi costumée, aussi étreinte par le cérémonial, où seulement, aux tables de l'Impératrice et de ses dames, la charpie a remplacé le loto, le désastre prochain se rend plus sinistre des robes décolletées, des fleurs, des broderies d'uniforme, du contraste de ce luxe et de cette misère ; et l'ignorance où l'on vit, avec la pâture unique des imaginations, des bruits et des fausses nouvelles, rend plus poignante encore l'inquiétude de l'avenir.

Déjà bien des vides se sont faits ; des ministres — celui même de la-Police qui doit être le mieux informé — ont envoyé leurs familles dans des terres du Midi ; Denon cherche partout Joseph pour demander la permission de fermer le Musée et d'emballer les objets les plus précieux. La débandade est commencée. [Tenez gaie l'Impératrice !](#)

Le 10, pendant qu'elle se promène au bois de Boulogne, on se bat à Champaubert ; 6.000 prisonniers, 40 canons, tout le corps d'Alsufieff tué, noyé ou pris ; le 11, on en a la nouvelle au moment où Joseph passe en revue, dans la cour des Tuileries, 6.000 grenadiers de la garde nationale. A cinq heures, sur l'ordre direct envoyé par la Régente, les salves de la batterie triomphale annoncent la victoire qui, le soir, est publiée dans tous les théâtres. Le lendemain, encore pendant une revue des corps de la Garde, c'est Montmirail et l'armée de Silésie détruite. [J'écris à l'Impératrice de faire tirer soixante coups de canon](#), mais elle n'a pas appris encore à deviner ses rebus de victoire, il faut qu'elle ait recours à Joseph : [Quand je vous verrai ce matin](#), lui écrit-elle, [je vous prierai de m'aider à déchiffrer mes lettres, car il s'agit de faire mettre les nouvelles que l'Empereur me donne dans les journaux sous la rubrique de Paris](#). Et après, c'est Vauchamp, c'est Nangis, et Schwarzenberg demandant une suspension d'armes : [Ces misérables, au premier échec, tombent à genoux !](#) s'écrie l'Empereur.

Mais, du même coup, il revient sur les concessions extrêmes qu'il a faites : [Vous concevez, écrit-il à Joseph, que, me voyant à la veille d'une bataille dans laquelle j'étais décidé à vaincre ou à périr, et dans laquelle, si je cédaï, ma capitale eût été prise, j'eusse consenti à tout pour éviter celle grande chance. Je devais ce sacrifice de mon amour-propre à ma famille et à mon peuple, mais, dès qu'ils ont refusé, que la chance de la bataille a eu lieu et que tout est rentré dans les chances d'une guerre ordinaire où le résultat d'une bataille ne peut plus menacer ma capitale, et que toutes les données possible ? sont pour moi, je dois à l'intérêt de l'Empire et à ma gloire de négocier une véritable paix... une paix telle que tout homme raisonnable peut la désirer, et mes désirs ne vont pas au delà des propositions de Francfort.](#)

Pour cette paix, tout le monde a confiance en l'Autriche. Sur la lettre que Marie-Louise lui a remise pour son père, Caulaincourt qui déjà sans doute y est disposé, qui croit que, de bonne foi, à Francfort, les souverains ont offert de traiter sur la base des frontières naturelles, qui croit que les négociations

ouvertes à Châtillon sont sérieuses, — peut-être parce qu'il en est chargé,— s'est livré à Metternich, cherchant à l'intéresser aux destins de la France, le conjurant, au nom de la gloire immense qu'il aurait à recueillir, de se rendre maître des événements, d'en arrêter le cours par une prompte paix, de venir passer trois heures à Châtillon pour finir en trois heures une lutte maintenant sans objet et qui coûte à l'humanité tant de larmes. C'est de Metternich, et surtout de l'empereur François, que, le 8, il a imploré un armistice sur la base des anciennes limites et de la remise d'une partie des places auxquelles la France renonçait. C'est encore de Metternich et de l'Autriche qu'à la reprise des négociations, il attend le salut.

Napoléon tout de même. La demande d'armistice, la victoire qu'il vient de remporter à Montereau et dont les trophées doivent exciter l'enthousiasme de la capitale et de la nation lui paraissent fournir l'occasion. Il s'adresse directement à son beau-père. Il lui demande la paix, une prompte paix, fondée sur les déclarations de Francfort. Me sera-t-il permis de dire à Votre Majesté, écrit-il à la fin, que malgré tout ce qu'elle a fait contre moi depuis l'envahissement de mon territoire et le peu de souvenir qu'elle a gardé des liens qui nous unissent et des rapports que nos Etats sont appelés à maintenir entre eux pour leur intérêt, je lui conserve les mêmes sentiments et ne puis voir avec indifférence que, si elle refuse la paix, ce refus entraînera le malheur de sa vie et bien des maux pour tous les peuples, tandis que, d'un mot, elle peut tout arrêter, tout concilier et rendre au monde, et surtout au monde européen, une tranquillité durable ? Le 23, à Châtres, le prince Wenzel Lichtenstein lui apporte la réponse de l'empereur d'Autriche ; elle n'est que de mots, mais Napoléon engage une conversation, il se rassure aux assurances que lui donne Lichtenstein que les coalisés n'en veulent ni à sa personne ni à sa dynastie, que la présence d'un Bourbon à la suite des armées étrangères n'est qu'un moyen de guerre pour opérer une diversion dans quelques provinces, qu'il n'y a rien de plus et que, d'ailleurs, l'Autriche ne s'y prêterait pas. Et alors, confirmé dans sa confiance, il écrit à Joseph que le prince de Schwarzenberg vient de renouveler la demande d'un armistice, que l'armée coalisée l'inonde de parlementaires pour demander une suspension d'armes, qu'on va peut-être en négocier une ce matin, mais que ce ne pourra être qu'autant que les négociations de Châtillon seront suivies sur les bases de Francfort.

Quant à Marie-Louise, c'est assurément à son père qu'elle prétend adresser les lettres dont Joseph envoie de sa part deux projets à Napoléon le 22 février, et qui, dûment autorisées, sont expédiées à la date du 27 : Il n'est pas d'une bonne politique, dit-elle, de nous forcer à une paix honteuse et déshonorante qui ne durera pas. On est prêt ici à mourir plutôt qu'à accepter de telles conditions. Représentez-vous, mon cher papa, quelle serait ma situation. Ce serait pour moi un coup si affreux que je n'y survivrais pas. Je vous prie aussi, mon très cher papa, de vous souvenir de moi et de mon fils. Vous savez combien je vous aime et combien aussi je me suis flattée de posséder votre amour paternel.

Ainsi, c'est sur celle carte de l'Autriche, si soigneusement biseauté par Metternich, que l'Empereur et tous ceux qui l'entourent ont mis leur vatout. Voici cinq années que Metternich prépare sa portée ; depuis Dresde il la file, et s'il perd des coups, il s'est assuré du gain final. Toutes les tentatives qu'on peut faire pour émouvoir sa sensibilité sont aussi oiseuses que pour tenter sa cupidité. Avec les apparentes légèretés d'un courtisan de l'Œil-de-Bœuf, qui se plaît à donner aux billets diplomatiques un tour de familiarité, un agrément de style, de plaisantes images à l'instar du prince de Ligne, il entretient contre Napoléon une

haine froide qu'il ne satisfera qu'en l'étranglant — seulement il ne quittera pas ses gants. Il tient à présent toutes ses revanches, comme Allemand, comme aristocrate, comme Autrichien. Pour nouer la partie, il a livré par un mariage infâme la fille des Césars et, à présent qu'il est maître du jeu, il se lèverait de table et permettrait à l'adversaire de ramasser quelque chose de sa mise ? Pas si sot ! Mais, il le laisse croire tout ce qu'il veut ; il annonce même qu'il est l'artisan de la paix, qu'il y travaille, qu'il en a la passion ; et ainsi le temps passe, les trahisons se préparent, les bourboniens se réunissent, la conspiration se noue : ceux qui, vingt ans auparavant, les armes à la main, servaient d'éclaireurs aux étrangers, à présent, costumés en valets, leur promettent de faciles triomphes et les flattent de la guerre civile.

Par une suite de ses idées antérieures, en même temps que l'Empereur, dans la mesure où il le juge à propos, accepte l'intervention de Marie-Louise près de son père et maintient la correspondance entre eux, il continue à lui donner devant le pays un rôle principal : c'est à elle qu'on présentera les dix drapeaux pris à Montmirail, Vauchamp et Montereau, et elle prononcera alors des phrases emphatiques sur ces trophées, gages du salut de la Patrie. Qu'à leur aspect, dira-t-elle, tous les Français se lèvent en armes ! Qu'ils se pressent autour de leur monarque et de leur père ! Leur courage, guidé par son génie, aura bientôt consommé la délivrance de notre territoire ! C'est elle qui, à toutes les villes menacées par les coureurs de l'ennemi : Orléans d'abord, puis Lille, Cambrai, Valenciennes, aux grosses villes de la frontière du Nord, écrira, de sa main, des lettres dont elle variera les expressions selon les circonstances et les exemples que ces villes ont donnés de leur zèle durant les dernières guerres. Et ces lettres, qu'accompagnera une lettre du ministre de l'Intérieur, reçues par les conseils municipaux réunis exprès, produiront, au dire de l'Empereur, plus d'effet que si elles étaient signées par lui-même. Tout de suite, la garde nationale s'organisera, on formera des compagnies de canoniers, on réunira des attelages, on se mettra en état de défense, et des députations viendront rendre compte à l'Impératrice des mesures prises. De même, c'est elle qui devra parler à la duchesse de Castiglione, lui dire que son mari doit marcher, agir comme l'Empereur et se faire honneur. Pour fournir un semblant de résistance nationale aux prétentions émises par les alliés au congrès de Châtillon, c'est elle qui réunira, sous sa présidence, les grands dignitaires, les ministres d'État et le président du Conseil d'État et qui, par l'organe de Joseph, leur communiquera les pièces faisant connaître l'état de la négociation ; mais, qu'on ne s'y trompe pas : l'Empereur ne veut pas d'avis en forme ; si le secrétaire de la Régence doit enregistrer ce que chacun dira, lui ne tiendra compte des opinions que si elles vont à son but. La Régente, écrit-il, a seule l'autorité et en elle seule réside entièrement ma confiance, et il le prouve en lui donnant, en cas d'absolue nécessité, le droit de signer des avances de fonds sur le Trésor de réserve ; mais, en même temps, on ne doit la tenir au courant de rien : J'ai vu avec peine, écrit-il à Joseph, que vous ayez parlé à ma femme des Bourbons et de l'opposition que pourrait y faire l'empereur d'Autriche. Je vous prie d'éviter ces conversations. Je ne veux pas être protégé par ma femme. Cette idée la gênerait et nous brouillerait. Et à quoi bon lui tenir de pareils discours ? Laissez-la vivre comme elle vil ; ne lui parlez que de ce qu'il faut qu'elle sache pour signer, et surtout évitez les discours qui la feraient penser que je consens à être protégé par elle ou par son père. Jamais, depuis quatre ans, le mot de Bourbon, ni de l'Autriche n'est sorti de ma bouche. D'ailleurs, tout cela ne peut que troubler son repos et gêner son excellent caractère. Qu'est-ce à dire, après la lettre du 27

février, et lorsque, tout à l'heure, il va en demander d'autres à sa femme ? Est-ce une saute de son esprit ? faut-il y voir la crainte que Marie-Louise prenne des inquiétudes sur la solidité de son trône, et, s'il veut qu'elle parle de paix, prétend-il qu'elle évite, sur l'intérieur, toute digression d'où l'on tirerait des conséquences, ou n'est-ce pas que, se méfiant de Joseph, il joue double jeu avec lui ? Le mari très tendre qu'il est n'est point exempt de jalousie, et de même que son attention est éveillée sur tout ce qui se passe à l'intérieur de la Maison et dans l'entourage de l'Impératrice — témoin son intervention dans la nouvelle dispute entre Mme de Montebello et Mme de Montesquiou et ses diverses lettres à ce sujet — elle l'est plus encore sur les hommes, même son frère, qui approchent Marie-Louise. Il ne veut pas qu'elle se rende familière avec Joseph, qu'elle lui écrive gentiment *mon cher frère*, et qu'elle l'assure *de toute sa sincère amitié*. Il rétablit, d'elle à lui, le protocole d'usage entre têtes couronnées : le *Monsieur mon frère et très cher beau-frère* en vedette, la *Majesté* en traitement, et, en salutation : *le renouvellement des assurances des sentiments d'estime et d'inviolable attachement avec lesquels elle est, de Sa Majesté, la bonne sœur et belle-sœur*. Il défend que Joseph vienne trop souvent faire visite, et il interdit que ce soit le matin. D'abord, cela n'est pas d'étiquette, et puis cela trouble inutilement : prétextes.

Ce n'est pas son unique grief ; il en aurait de plus sérieux, de tels que, s'il était exactement informé, il rapporterait sans doute ce qu'il a réglé pour le lieutenant général, mais il soupçonne seulement et ne se tient pas assez sur ses gardes. Il ignore que, dès la fin de février, certains sénateurs, quelques conseillers d'État, peut-être même des dignitaires, ont proposé à Joseph, sinon de provoquer la déchéance, au moins de présenter à l'Empereur son abdication comme nécessaire ; après cette abdication, Joseph, nommé lieutenant général de la Régence pendant la minorité de Napoléon II, traiterait facilement avec les alliés. Joseph a reçu la confiance et n'a point informé l'Empereur. Vers le 10 mars, l'intrigue a été reprise : il s'agit d'une adresse, signée par les membres du Conseil de Régence, les sénateurs et les conseillers d'État, qui mettrait l'Empereur en demeure de faire la paix, en sous-entendant que son abdication la rendrait seule possible. Napoléon est averti par une lettre de Méneval, suivie six heures après par une lettre de l'Impératrice, et tout de suite il écrit de sa main à Méneval : *J'ai reçu votre lettre. Vous avez bien répondu. La première adresse qui me serait présentée pour demander la paix, je la tiendrais pour une rébellion*. Les jours suivants, il écrit à Clarke et à Savary des lettres sévères, et il donne à Joseph (14 mars) un sérieux avertissement, mais il s'en tient là, ne pouvant croire qu'on le trahisse.

Ainsi, telle est la situation qu'il a créée : il a placé l'Impératrice hors de toutes les affaires graves *pour qu'on la laisse tranquille et qu'on ne lui donne aucune espèce de chagrin* ; il a rendu Joseph suspect à ses yeux de femme et de souveraine ; il tient lui-même Joseph pour douteux, et c'est pourtant à Joseph qu'il va confier de nouveau, le 16 mars, l'Impératrice et le roi de Rome ; c'est à lui qu'il va adresser ses instructions suprêmes au cas où l'ennemi approcherait de Paris, car, s'étant rassuré par les menaces de ses lettres sur les éventualités des défections intérieures, il s'est déterminé à s'éloigner pour manœuvrer sur les derrières de l'ennemi.

Il fait cela ; mais il reste en communication personnelle avec l'Impératrice, il lui donne des instructions particulières et secrètes ; le 20, de Plancy, il la prie

d'écrire à l'empereur d'Autriche et lui indique en quels termes ; le 21, à dix heures du soir, Marie-Louise répond et voici sa lettre — l'unique qu'on ait retrouvée de cette correspondance quotidienne par laquelle seulement se trouveraient éclairés les événements :

Mon cher ami, j'ai reçu cette nuit ta lettre de Plancy du 20 mars. Je vois avec bien du plaisir que tu es content de la tournure de tes affaires. J'espère qu'elles iront à présent tout à fait à la satisfaction. Au moins, je fais des vœux pour cela. Je voudrais, mon cher ami, que tu puisses être aussi heureux que tu mérites de l'être. Tout Paris est rempli de bonnes nouvelles. Il paraît qu'on a beaucoup ajouté à celles que le courrier a pu raconter, en sorte que l'on parle beaucoup de batailles gagnées et surtout de la paix. J'ai écrit comme tu as voulu à mon père, mais, comme il est un peu tard aujourd'hui, je crains de ne pouvoir pas faire la copie de la lettre. Tu l'auras demain, car je te l'enverrai demain par l'estafette de onze heures. Je voudrais bien que mes lettres puissent faire bon effet, mais je n'y crois pas. Mon père ne m'écoute guère quand il s'agit d'affaires. J'ai trouvé l'archichancelier bien courageux aujourd'hui. Il a parlé de son courage d'une façon étonnante. Je n'ai pas vu le roi. Il ne vient presque plus me voir le matin. J'en suis bien contente, parce que je pense que cela le conviendra. Ton fils t'embrasse ; il se porte à merveille. Il a fort mal dormi cette nuit, son sommeil a été extrêmement agité et il a pleuré beaucoup en dormant. Nous lui avons demandé ce qu'il avait eu. Il nous a dit qu'il avait rêvé à son cher papa, mais qu'il ne dirait pas comment, et nous n'avons jamais pu le faire entrer dans aucune explication. Ma santé est fort bonne. Le printemps me réussit à merveille. Depuis deux ans, le froid ne me réussit pas bien. Il a fait assez doux pour que je puisse monter à cheval. Cela m'a fait grand bien, mais ce qui me ferait plus de bien que tout cela, ce serait de te revoir et de ne plus être tourmentée. Je t'aime et t'embrasse tendrement.

Ta fidèle amie,

LOUISE.

Cette lettre où, de fait, tout un caractère se lit, où toute une intelligence se trace, où tient tout un régime dévie, est saisie par les coureurs alliés, mais la lettre que l'Impératrice a écrite à son père et qu'elle a expédiée le lendemain 22, parvient à son adresse. Marie-Louise y dit : **La nation a beaucoup de courage et d'énergie, surtout les paysans qui sont très irrités depuis qu'on les a maltraités. Vos armées peuvent être battues, car l'armée de l'Empereur est plus belle et plus forte que jamais.** Ce n'est pas seulement dans l'intérêt de Napoléon que son père doit terminer la guerre, c'est aussi son intérêt à lui de proposer à la France la paix de Francfort... **Autrement, dit-elle, vous pourriez, dans peu de jours, être forcés de conclure une paix pire et moins avantageuse.** Elle le conjure par tout ce qu'il a de plus sacré de ne pas pousser les choses à bout, de ne pas sacrifier l'Europe entière à l'avidité de l'Angleterre, à l'ambition et à la haine du comte Stadion. **Par là, dit-elle, vous sacrifiez l'intérêt de votre monarchie, le bonheur de votre vie.** La paix que l'on nous offre et qui nous abaisse et enlève Anvers à la monarchie n'est pas acceptable. Son père doit être convaincu que, comme l'Empereur l'a déclaré, **rien ne l'amènera à céder Anvers, malgré tout ce qu'on peut dire et faire à Châtillon,** il faudrait qu'on revint à la paix de Francfort : Celle-

ci est la seule durable et la seule avantageuse, non seulement pour la France mais pour la monarchie.

Cette lettre a-t-elle été remise le 23 à Napoléon par un des derniers courriers qui aient passé et est-ce elle qu'il a, le 28, à Saint-Dizier, confiée au comte Weissenberg, ambassadeur d'Autriche à Londres, arrêté par des paysans, en sortant de Chatillon, sur la route de Nancy à Langres et amené au quartier impérial ? a-t-elle été saisie par les éclaireurs ennemis et transmise par les alliés à l'empereur François ? peu importe — elle ne put, dans aucun cas, arriver en temps utile, car le 24, à six heures du matin, l'empereur François prévenu à Bar-sur-Aube par Schwarzenberg qu'il risquait d'être enlevé par les partisans français, s'est retiré, ou plutôt enfui à Dijon.

D'ailleurs, quel effet eût-elle produit ? En admettant, ce qui est invraisemblable, que l'empereur d'Autriche pût s'attendrir aux supplications de sa fille, les alliés, prévenus par la lettre en date du 21, écrite par Marie-Louise à Napoléon, avaient tout le temps d'y parer, et les ministres d'Autriche, en écartant leur souverain du théâtre des opérations et de ses environs immédiats, lui avaient enlevé l'odieux d'une action personnelle contre son gendre. D'ailleurs, l'empereur François n'éprouve pas de pareils scrupules : dès le 20, il charge officiellement Bombelles de négocier directement avec le comte d'Artois, auquel il envoie, à Vesoul, un chapeau décoré d'une cocarde blanche.

Pour que le mouvement de suprême désespoir que tentait Napoléon eût des chances de réussir, il fallait que les alliés restassent ignorants des intentions de l'Empereur et de la situation de Paris. Or, outre les avis que les traîtres venaient leur fournir, ils eurent les renseignements officiels des dépêches interceptées : la lettre de Marie-Louise n'est pas la seule ; ils ont une dépêche de Berthier à Macdonald, surtout le part d'une estafette de l'Empereur. Là, se trouve un billet adressé, le 22, par Napoléon à Marie-Louise, où il annonce **qu'il a résolu de se porter sur la Marne afin d'éloigner l'ennemi de Paris et de se rapprocher de ses places. Je serai ce soir à Saint-Dizier**, ajoute-t-il. La route de Paris est donc ouverte. Les alliés savent que des complices les y attendent, qui se vantent de leur en ouvrir les portes, Ils s'y jettent ; mais, d'abord, par une suprême ironie, avec une affectation de respect qui souligne et précise le désastre, Blücher adresse décacheté, à Marie-Louise, ce billet de Napoléon ; Il s'empresse, dit-il, **de le mettre aux pieds de la fille auguste de S. M. l'empereur d'Autriche**. En recevant cette dépêche, Marie-Louise sent le coup, mais elle n'en laisse rien voir, n'en parle à personne ; le soir seulement, aux entrées, elle désigne le ministre de la Police pour sa partie et, peu à peu, le met au courant. Qu'y peut-il ? Sur la parole de l'Empereur, elle s'est habituée à voir en Savary un sauveur et, par impuissance ou par désir de ne pas être exclu, par ineptie ou par crainte des responsabilités, par l'appréhension de la chute ou le goût de conserver des relations distinguées, Savary, avec ses boîtes de gendarme et sa réputation de mameluck, ne prévient rien, n'arrête personne et laisse tout s'accomplir. Sans doute, pour lutter encore, pour trouver en soi l'ardeur nécessaire, pour rester confiant à la fortune de l'Empereur et s'en rendre solidaire au point de couper tous les ponts derrière soi, à défaut d'une conviction, d'un dévouement, d'une volonté de tout risquer qui de jour en jour se font plus rares, il faut la certitude que l'on ne saurait en réchapper et que le moins qu'on risque c'est l'échafaud. Mais des promesses se sont répandues, des confidences s'échangent, des négociations s'entament. Chacun des serviteurs s'abandonne, malgré soi se réserve et pense à conserver sa fortune. **Les circonstances**, comme dit Napoléon, **sont véritablement trop fortes**. La fortune qui, vingt années durant, s'est

montrée sa compagne obstinément fidèle, se retourne contre lui avec une constance, une minutie d'hostilité qui, par d'infimes détails, fait tomber ses combinaisons. Jamais le mot chance n'est revenu si souvent sous la plume du grand joueur, jamais la chance ne s'est montrée si résolument adverse. Après tous les coups qu'il risque et où sa maîtrise lui assure un gain immédiat, un accident, presque ridicule, lui enlève l'avantage presque décisif qu'il croyait tenir. A la suite des deux combats de Fère-Champenoise, il n'y a plus un soldat entre les alliés et Paris, et l'Empereur, vainqueur à Saint-Dizier, en est à soixante-trois lieues.

Le 27 mars, Marie-Louise écrit à Méneval : [Il paraît que nos affaires vont si mal du côté du duc de Raguse que nous pourrions bien avoir une visite sous très peu de jours, quelle terrible perspective !](#) Pour fouetter un peu la garde nationale, elle assiste, derrière une croisée, à la revue quotidienne que passe, au Carrousel, Joseph, en uniforme de grenadier, [les bras croisés, sans doute par imitation de son illustre frère.](#) Le roi de Rome, coiffé d'un chapeau militaire, décoré du grand cordon, salue d'une fenêtre du rez-de-chaussée. On a étalé toutes les ressources, gardes nationaux, dépôts de la Garde, jusqu'aux équipages des vivres et aux voitures des administrations. Mais, à cette revue même, de mauvais bruits circulent : on raconte l'entrée du duc d'Angoulême à Bordeaux, l'arrivée du comte d'Artois au quartier général des alliés. Certains, des officiers supérieurs même, y prennent leur parti de trahir.

Le 28, dans la matinée, toujours par des récits colportés — car les journaux sont muets par ordre — on croit savoir que l'ennemi approche, qu'il n'est qu'à cinq lieues. Dans la matinée, Hortense se rend aux nouvelles aux Tuileries. [L'Impératrice n'en sait pas plus que moi,](#) dit-elle au retour. [Ce soir, il doit y avoir un conseil qui décidera ce que chacun doit faire.](#) A quatre heures, Marie-Louise fait appeler Caffarelli et lui ordonne de tout préparer pour qu'elle puisse quitter Paris le lendemain, mais elle ajoute que ces ordres sont conditionnels et subordonnés à la décision que prendra le soir le Conseil. A huit heures et demie, ce conseil s'assemble : l'Impératrice préside, Joseph, les trois grands dignitaires présents, le président du Sénat, les ministres à portefeuille et les ministres d'État. En fait, il ne devrait s'agir que d'interpréter les ordres de l'Empereur qui, quelle qu'en soit la date, sont précis, formels et sans réplique. Si c'est un hurrah que pousse un parti, même un corps d'armée contre qui l'on soit assuré d'avoir l'avantage, il faut se défendre et rester ; si c'est l'armée ennemie tout entière et que les chances soient mauvaises, il faut partir. Mais, ce n'est pas ainsi que Joseph pose la question. Il demande directement au Conseil s'il faut partir ou rester, provoque un exposé militaire par le ministre de la Guerre, néglige la situation politique dont il n'a pas l'air informé : une discussion s'engage où l'avis prévaut que l'Impératrice doit rester. On vote, une première, une deuxième fois. Sauf Joseph et Clarke, le Conseil est unanime. Joseph, alors seulement, paraît se souvenir qu'il a des ordres de l'Empereur, des ordres qui, deux fois au moins solennellement répétés, le 8 février et le 16 mars, ne laissent pas le moindre doute sur sa volonté. Le 8 février l'Empereur a écrit : ... [Si, par des circonstances que je ne puis prévoir, je me portais sur la Loire, je ne laisserais pas l'Impératrice et mon fils loin de moi, parce que, dans tous les cas, il arriverait que l'un et l'autre seraient enlevés et conduits à Vienne... S'il arrivait bataille perdue ou nouvelle de ma mort... faites partir l'Impératrice et le roi de Rome pour Rambouillet. Ordonnez au Sénat, au Conseil d'État et à toutes les troupes de se réunir sur la Loire. Laissez à Paris ou le préfet, ou un commissaire impérial,](#)

ou un maire... Ne laissez jamais l'Impératrice ni le roi de Rome entre les mains de l'ennemi. Cette lettre, prophétique sur le rôle que jouera l'Autriche, est vieille ; on peut alléguer qu'elle ne s'applique pas aux circonstances, mais la lettre du 16 mars a douze jours de date et elle est sans réplique : Mon frère, conformément aux instructions verbales que je vous ai données et à l'esprit de toutes mes lettres, vous ne devez pas permettre que, dans aucun cas, l'Impératrice et le roi de Rome tombe entre les mains de l'ennemi. Je vais manœuvrer de manière qu'il soit possible que vous fussiez plusieurs jours sans avoir de mes nouvelles. Si l'ennemi avançait sur Paris avec des forces telles que toute résistance devînt impossible, faites partir dans la direction de la Loire, la Régente, mon fils, les grands dignitaires, les officiers du Sénat, les présidents du Conseil d'État, les grands officiers de la Couronne, le baron de la Bouillerie et le Trésor. Ne quittez pas mon fils et rappelez-vous que je préférerais le savoir dans la Seine plutôt que dans les mains des ennemis de la France. Le sort d'Astyanax prisonnier des Grecs m'a toujours paru le plus malheureux de l'histoire.

Là-devant, toute opposition tombe ; on passe à un troisième vote. L'archichancelier annonce que l'Impératrice partira le lendemain matin à six heures, que lui-même l'accompagnera avec La Bouillerie et le Trésor, que les grands dignitaires et les ministres resteront à Paris avec Joseph jusqu'au moment où celui-ci leur signifiera l'ordre de départ.

A une heure du matin, le Conseil se sépare. La Régente fait dire à Caffarelli, par Mme de Montebello, que tout le monde soit prêt chez soi à partir à six heures du matin, mais qu'on ne vienne pas au Palais avant qu'elle fasse prévenir de s'y rendre ; que Sa Majesté attend des nouvelles de la nuit et que, s'il n'en arrive pas de fâcheuses, elle ne fera pas entrer chez elle avant neuf heures du matin.

Marie-Louise est singulièrement perplexe. A l'issue du Conseil, Joseph et Cambacérès lui ont remontré les dangers d'abandonner Paris ; ils lui ont dit qu'elle seule doit décider, ayant seule autorité pour le parti à prendre. Elle a répondu que le roi et l'archichancelier sont ses conseillers obligés et qu'elle ne prendra pas sur elle de donner un ordre contraire aux instructions de l'Empereur et au vote du Conseil privé, sans avoir leur avis conforme et signé. A Hortense, qui l'a attendue et qui lui dit : Ma sœur, au moins vous savez qu'en quittant Paris, vous neutralisez la défense, et qu'ainsi vous perdez votre couronne ; je vois que vous en faites le sacrifice avec beaucoup de résignation, elle répond doucement : Vous avez raison ; ce n'est pas ma faute ; mais le Conseil l'a décidé ainsi. Accoutumée dès l'enfance à une passive obéissance, rompue à cette discipline qui exige l'exécution immédiate et littérale des ordres reçus, peut-elle s'insurger contre ceux de l'Empereur, en discuter le sens, en peser les termes, supposer qu'ils se trouvent contredits par des éventualités nouvelles ? Tout ce qu'elle peut, c'est espérer une lettre de l'Empereur, l'annonce de sa prochaine arrivée, même une information qui rassure, qui permette d'attendre.

Pendant le reste de la nuit, on se prépare : on charge l'argenterie, qui part, sous escorte, à quatre heures du matin ; on charge les voilures du Trésor, on emballe les diamants de la Couronne et les diamants particuliers de l'Impératrice. On empile dans les malles tout ce qui, dans la garde-robe, a une valeur, toutes les dentelles, tous les cachemires, des robes en quantité, quarante-huit chapeaux, quatre-vingt-cinq paires de souliers, trente paires de bottines ; on n'oublie rien de ce qu'il faut pour le voyage ; bassinoire, marabout, lampe de nuit, les deux bidets de vermeil et les neuf nécessaires. De son côté, Méneval brûle les papiers que l'Empereur n'a pas emportés ou détruits, et met à part les papiers et

correspondances de famille qu'il a ordre de garder et de détruire en cas de danger.

Le 29, à six heures du matin, Joseph vient aux Tuileries et charge Caffarelli de dire à l'Impératrice qu'il va à la Villette voir ce qui se passe, et que, s'il n'envoie rien dire, il faut qu'on parte à neuf heures. Quoique l'Impératrice soit debout depuis sept heures et qu'elle se tienne dans son appartement intérieur avec son fils et ses dames, ce n'est qu'à neuf heures et demie qu'elle fait appeler Caffarelli qui rend compte de ce que lui a dit le roi Joseph et de ce qu'il a appris : comme les nouvelles arrivées jusqu'à neuf heures, si elles n'étaient pas tranquillissantes, n'étaient pas moins de nature à alarmer, il n'a pas pris sur lui de forcer la consigne. Toujours perplexe, ne sachant à quoi se résoudre, partagée entre la crainte de désobéir à l'Empereur et la pensée qu'elle le perd en lui obéissant, sans aucune nouvelle de Joseph, sans le moindre secours de l'archichancelier qu'affole l'idée de quitter Paris, de courir des dangers, de se mettre en route comme cela, sans avoir loisir de se préparer, Marie-Louise envoie un officier au ministre de la Guerre pour savoir ce qui s'est passé dans la nuit et connaître la situation des affaires. Ce rapport n'est pas satisfaisant, mais elle ne se décide pas encore. Une députation de la garde nationale est venue la supplier de rester. Jérôme s'est fait annoncer et, vu les circonstances, on l'a introduit. D'un ton bref et autoritaire, il a signifié à sa belle-sœur qu'elle ne devait pas partir. Elle a la tête perdue ; elle ne sait plus que faire, de qui prendre un avis. Elle attend toujours Joseph, qui ne lui envoie aucune nouvelle par aucun de ses vingt officiers, ne donne pas signe de vie. A un moment, elle rentre dans sa chambre à coucher, jette avec humeur son chapeau sur son lit, s'assied dans une bergère, et là, appuyant sa tête sur ses deux mains, elle pleure : Mon Dieu ! dit-elle au milieu de ses larmes, qu'ils se décident donc et qu'ils mettent un terme à cette agonie ! Elle renvoie Caffarelli chez Clarke qui annonce que, si l'on ne part pas tout de suite, les routes vont être coupées. On va donc pour monter dans les berlines qui attendent depuis huit heures du matin, mais le petit roi ne veut pas quitter ses appartements. Il résiste, il sanglote, il crie, il s'accroche à tous les meubles, il dit : Je ne veux pas m'en aller. Je ne veux pas quitter ma maison ; puisque papa n'est pas là, c'est moi qui suis le maître. Il faut que Mme de Montesquiou l'emporte dans ses bras. Il semblerait qu'il fût inspiré, écrit Mme de Luçay le soir même.

Le cortège se met en marche au milieu d'une foule attristée et silencieuse. J'ai vu couler les larmes d'un grand nombre, dit Caffarelli. Dans les dix voitures — des berlines de ville à armoiries — sont montés la duchesse de Montebello, Mmes de Luçay, de Castiglione, Brignole et de Montalivet, M. de Beauharnais et le prince Aldobrandini, puis deux chambellans, MM. de Gontaut et d'Haussonville, deux préfets du Palais, Cussy et Bausset, Seyssel, des Cérémonies, le maréchal des logis Guerchy et, de la Santé, Corvisart, Bourdier, Lacourner et Rouyer ; aux portières, les écuyers d'Héricy et Lamberty ; pour le roi de Rome, ses trois gouvernantes, Mmes de Montesquiou, de Boubers et de Mesgrigny, son écuyer Canisy, et Auvity, son chirurgien. Après les berlines, les fourgons chargés, la voiture du Sacre couverte de toiles. Caffarelli commande l'escorte : douze cents cavaliers des dépôts de la Garde : Grenadiers, Chasseurs, Lanciers, Dragons et Gendarmes. A cinq heures et demie, on arrive à Rambouillet et, tout de suite, l'Impératrice écrit à Joseph : Vous seriez bien bon de me faire dire les nouvelles et si l'ennemi a avancé. J'attendrai voire réponse avant de rien décider, si je dois aller plus loin ou si je dois rester ici. Je vous prierai, dans le premier cas, de me faire savoir l'endroit que vous croirez le meilleur et le plus sûr. Je désire bien que

vous puissiez m'écrire de revenir à Paris, c'est une des nouvelles qui me causeraient le plus de joie.

Pas de réponse — et pourtant la roule est libre. La lettre de Marie-Louise est arrivée à son adresse, car une lettre de la dame d'Atours, expédiée à huit heures du soir par le courrier de l'Impératrice, est parvenue à M. de Luçay. Madame et Louis ont gagné sans encombre Rambouillet, où est déjà Catherine, un peu souffrante. De même, Cambacérès, tout éperdu qu'il est, pressant le départ, ne trouvant jamais qu'il ait mis assez de distance entre lui et les coups de fusils. Qu'a donc fait Joseph depuis le 29, à six heures du matin ? — Une proclamation : Parisiens, je reste avec vous. Armons-nous pour défendre cette ville, ses monuments, ses richesses, nos femmes, nos enfants, tout ce qui nous est cher ! Puis, il a écrit à Clarke pour rappeler et préciser les dispositions que le ministre lui a proposées pour le commandement des divers secteurs. Est-ce tout ? — Peut-être...

Le 30, à six heures du matin, il est à Montmartre ; à huit, il envoie à sa femme un billet l'invitant à quitter Paris si sa santé le lui permet, en tout cas, à faire partir ses filles. On se tiraille, depuis deux heures, dit-il, il n'y a encore rien de sérieux, mais nous sommes au commencement de la journée. A midi un quart, bien qu'on tienne partout et qu'on ait même eu des avantages, il envoie aux deux maréchaux, Mortier et Marmont, commandant la défense, l'autorisation d'entrer en pourparlers avec l'ennemi et l'ordre de se retirer sur la Loire. En même temps, il adresse au grand juge et à l'architrésorier, deux billets pour inviter les ministres, les grands dignitaires, les sénateurs et les conseillers d'État à se retirer sur les traces de l'Impératrice. Ce n'est ni une injonction, ni un ordre : Je pense, dit-il, qu'il est convenable... et simplement il ajoute à Lebrun : Veuillez prévenir les autres grands dignitaires. Les autres ! il n'y en a qu'un, et c'est Talleyrand, Talleyrand, dont l'Empereur a écrit à Joseph, le 8 février : Je vous le répète, méfiez-vous de cet homme, je le pratique depuis seize années ; j'ai même eu de la faveur pour lui ; mais c'est sûrement le plus grand ennemi de notre Maison, à présent que la fortune l'abandonne depuis quelque temps.

Sans s'inquiéter si les instructions de l'Empereur sont suivies, sans enlever de Paris ce qui peut donner une apparence légale à un gouvernement, sans déléguer de pouvoirs municipaux à personne, ni préfet, ni maire, ni commissionnaire impérial, à une heure, Joseph, par les boulevards extérieurs et le bois de Boulogne, gagne Versailles et Rambouillet. Jérôme, qui n'a pris aucune part à la défense, l'accompagne, et Hortense, ainsi que les ministres, le rejoignent durant la nuit.

L'Impératrice, lasse d'attendre les nouvelles, est partie de Rambouillet le 30, à onze heures du matin. Où ira-t-elle ? Dans l'entourage on parle de Chartres, Vendôme, Châteaudun et Tours ; mais d'après le dire du grand maître, il y aurait des fièvres d'hôpitaux à Tours. On ira toujours à Chartres. Une foule, à Maintenon, s'est portée au passage de ce cortège funèbre : D'abord, passe le piquet de cavalerie, qui éclaire la marche ; à quelque distance, la voilure de Sa Majesté, le roi de Rome à ses côtés, les écuyers n'ayant pas l'air de voir la foule, puis les rois (Louis, Madame, Catherine), les grands dignitaires (Cambacérès), les dames du Palais ; ensuite, escortés par un second piquet de cavalerie, les caissons du Trésor ; puis, en foule et sans ordre, montés sur des chevaux de toutes tailles et de toutes couleurs, tous les gens du service, et, pour achever le tableau, six misérables chevaux traînant péniblement la voilure du Sacre, remplie

de selles, déboîtes, de brides, de schabraques comme un vil fourgon. En route, l'Impératrice est rejointe par un courrier que l'Empereur lui a expédié le 23 de Bar-sur-Aube. A cinq heures et demie, elle arrive à Chartres, où elle loge à la préfecture. Sa suite est éparpillée par billets de logements. A sept heures et demie, pour la première fois, l'Impératrice a des nouvelles de ses beaux-frères. Encore n'est-ce pas à elle qu'elles sont adressées. Jérôme a envoyé un de ses officiers dire à la reine qu'on se battait à la Villette et que la droite des ennemis se repliait. C'est là-dessus qu'on vit. Dans la nuit, on annonce que Joseph et Jérôme sont en route, qu'ils seront à Chartres à cinq heures du matin, qu'Hortense est à Rambouillet et ne paraît pas suivre ses beaux-frères. Louis, inquiet de ses enfants, demande à la Régente qu'elle intime à Hortense l'ordre de rejoindre. Hortense reçoit l'ordre et s'en va à Navarre. A la fin, les rois arrivent à Chartres. Avant de partir pour Châteaudun, l'Impératrice a une entrevue avec Joseph, qui resté à Chartres pour se reposer. Il y reçoit un courrier de l'Empereur, porteur de lettres, en date du 30, pour l'Impératrice et pour l'archichancelier : c'est l'ordre que la Régente s'établisse à Orléans ou à Blois, mais, en aucun cas, à Tours. Joseph transmet ces nouvelles et, en même temps, celles que lui a apportées un courrier parti de la Cour-de-France à quatre heures du matin : la concentration de l'armée à Fontainebleau. Il part dans la nuit et, sans s'arrêter à Châteaudun, pousse jusqu'à Vendôme, où l'Impératrice a couché le 1er avril. Il la voit, le 2, au matin, avant qu'elle reparte pour Blois. Elle montre un calme et un courage au-dessus de son sexe et son âge, mais elle ne peut ni tenir de conseil, ni rien proposer à l'Empereur. De grands dignitaires, elle n'a que Cambacérès, complètement annulé ; les ministres se sont égrenés ; seuls, ceux de l'Intérieur et de la Guerre continuent à suivre. Personne n'a de données ni d'opinion ; il faut qu'on se consulte, et c'est impossible avant Blois, où l'on ne sera pas réuni avant le 3, dans la soirée. Marie-Louise y arrive le 2 au soir, s'installe à la préfecture et établit aussitôt une correspondance très active avec l'Empereur.

L'Empereur donne ses ordres pour désencombrer Blois ; il veut que Jérôme aille en Bretagne ou du côté de Bourges, Madame à Nice, Julie à Marseille, Louis à Montpellier, qu'il reste le moins possible de gens de cour sur la Loire et que chacun se case sans exciter de rumeurs. En effet, les habitants sont accablés de billets de logements ; la ville est obstruée par les voitures de gala couvertes de boue, les deux cents chevaux qu'amène l'Impératrice seule, les équipages des ministres, les quinze cents chevaux de l'escorte — sans compter les écoles militaires qu'on attend. Tout cela fait beaucoup de bruit et trop de monde. Il faut rétablir une sorte de calme autour de l'Impératrice, écarter surtout des personnalités gênantes qui pourraient s'opposer à certaines résolutions que médite l'Empereur et qui sont pour leur déplaire.

Napoléon est, en effet, presque déterminé à abdiquer en faveur de son fils. Quoique, le 31 mars, Alexandre ait publié la déclaration que les souverains alliés ne traiteront plus avec Napoléon Bonaparte, ni aucun de sa famille ; quoique, le 1er avril, le Sénat, convoqué par le vice-grand électeur, prince de Bénévent, ait sous sa présidence, constitué un gouvernement provisoire, et que, le même jour, le Conseil général de la Seine, conseil municipal de Paris, ait exprimé le vœu que le gouvernement monarchique fût rétabli dans la personne de Louis XVIII, Napoléon espère encore que, s'il abdique en faveur de son fils, sous la régence de l'Impératrice, et peut-être en disparaissant lui-même, l'empereur de Russie, auquel il envoie Caulaincourt, et l'empereur d'Autriche, près duquel agira Marie-Louise, se laisseront fléchir. Le 2, dans la nuit, Caulaincourt, revenu à

Fontainebleau, lui a rapporté ce qu'Alexandre a répondu à des insinuations sur une abdication, sur une proclamation de Napoléon II : **Mais que faire de l'Empereur ? Le père est un obstacle invincible à la reconnaissance du fils.** C'est là une indication. Sans doute, Alexandre n'a rien promis ; mais en congédiant Caulaincourt, il lui a dit de rapporter l'abdication et **qu'on verrait ensuite pour la régence.** Sur cela, le 3 au matin, Napoléon écrit à l'Impératrice qu'elle doit tenter près de son père une démarche suprême, lui adresser un homme autorisé, connu, fidèle et en situation de traiter : ce sera Champagny, secrétaire d'État de la Régence, jadis ambassadeur à Vienne, où l'empereur François a été parrain d'un de ses fils, ministre des Relations extérieures en 1809, et, comme tel, ayant négocié le traité qui sauva la monarchie autrichienne. Marie-Louise obéit aussitôt. Elle supplie le cher papa de voir lui-même Champagny, **il a toute ma confiance, dit-elle ; il peut vous dire verbalement tout ce qui me louche bien mieux que je ne pourrais faire en écrivant.** Pourtant, elle entre en matière. La situation des choses, dit-elle, est si triste et si épouvantable pour nous que j'ai recours à vous, avec mon fils. Je suis persuadée que seul, vous pouvez nous aider en ce moment. Je suis convaincue que vous écouterez favorablement mes prières et que vous ne sacrifierez pas la paix et les intérêts de votre petit-fils et de votre fille à l'avidité de l'Angleterre et de Russie... Je suis assurée que l'Empereur, dans ces circonstances critiques, fera tous les sacrifices qui seront nécessaires pour obtenir la paix et le repos si nécessaires au bonheur de ses peuples... Je suis persuadée que vous m'aidez à sortir de ce terrible moment, qui me cause tant de soucis. Et elle insiste encore sur la confiance qu'elle a mise au duc de Cadore, sur sa santé qui devient pire chaque jour, même sur sa mort prochaine. Encore une fois, mon très cher papa, je vous en supplie, ayez pitié de moi. Je vous confie le salut de ce qui m'est le plus cher au monde, d'un fils qui est encore trop jeune pour connaître tous nos chagrins et nos soucis et auquel je voudrais tant pouvoir dire plus tard que c'est à vous qu'il doit son bonheur, son repos, celui de son père et de celle qui vous baise bien tendrement les mains et sera à jamais, mon très cher papa, votre très obéissante fille.

Champagny quitte Blois pour chercher, il ne sait où, quelque part dans l'Est, l'empereur d'Autriche. Mais Joseph, que contrarie profondément cette idée d'abdication et de régence de l'Impératrice, qui veut sans doute obliger son frère à ne le point oublier et à stipuler quelque chose pour la Famille, est parti dans la direction d'Orléans **pour se rendre quelques instants auprès de l'Empereur.** A Orléans, on lui annonce qu'un corps ennemi a coupé la communication, et bien que, de Fontainebleau à Orléans, des courriers, des officiers et des voyageurs passent à chaque instant, il ne se risque pas.

D'ailleurs, à cette heure même, l'Empereur a été contraint à un parti décisif. La veille, après avoir écrit à l'Impératrice, il a, à dix heures du matin, passé la revue des deux divisions de la Garde. Il a fait former le cercle, a harangué les officiers, leur a montré les émigrés rentrant avec la complicité de l'étranger, la cocarde blanche substituée à la cocarde nationale ; il leur a proposé de marcher sur Paris et ç'a été, en réponse, l'acclamation suprême de ceux qui voulaient mourir ou vaincre. Des officiers aux soldats, un même courant répandu a électrisé les âmes et c'est au milieu des cris de Vive l'Empereur ! que la Garde a défilé. Dans la nuit, les ordres de marche ont été distribués. Décidément, on va sur Paris. Le 4, à midi, à la parade, même enthousiasme que la veille ; mais, si le peuple armé reste fidèle à son empereur et veut mourir pour lui, ceux-là qu'il a sortis des rangs, qu'il a comblés d'or et d'honneurs, les excellences, princes, ducs, maréchaux d'Empire, n'en veulent plus : c'est l'insurrection des grosses

épaulettes ; d'abord des questions, puis des silences ; enfin des menaces, des refus formels d'obéir. Il les congédie, et, resté seul avec Caulaincourt, rédige, écrit et signe l'acte d'abdication : Les puissances alliées ayant proclamé que l'empereur Napoléon était le seul obstacle au rétablissement de la paix en Europe, l'empereur Napoléon, fidèle à son serment, déclare qu'il est prêt à descendre du trône, à quitter la France, et même la vie, pour le bien de la patrie, inséparable des droits de son fils, de ceux de la régence de l'Impératrice et des lois de l'Empire. Caulaincourt, auquel sont adjoints Ney et Macdonald, part pour porter cette déclaration à l'empereur de Russie.

Pour Napoléon, tout dépend de la générosité d'Alexandre ; pour Marie-Louise, tout dépend de la tendresse de son père. Pour elle comme pour lui il convient d'attendre. Pour elle, il faut que le duc de Cadore atteigne Dijon, ou plutôt Chaux, à dix lieues de Dijon, où se trouve l'empereur d'Autriche ; pour lui, il faut que ses envoyés aient vu l'empereur de Russie, qu'ils aient obtenu qu'il revînt sur sa déclaration du 31 mars, qu'il exceptât l'Impératrice et son fils de la famille de Napoléon Bonaparte. Cela n'est pas impossible : l'armée impériale est exaltée et fidèle ; commandée par Napoléon, elle fait peur ; c'est un spectre, mais qu'auréolent les victoires anciennes. Tout — ce rien qui à présent est tout — peut encore être gagné. Les maréchaux ouvrent la conférence ; Alexandre est presque convaincu ; il va céder... A minuit, Marmont passe à l'ennemi, livre aux Autrichiens le corps qu'il commande. A deux heures du matin, Alexandre, averti, rompt la conférence en disant aux envoyés de l'Empereur : Vous prétendez vous appuyer pour me demander la Régence sur l'inébranlable attachement des troupes au gouvernement impérial. Or, l'avant-garde de Napoléon vient de faire défection, elle est en ce moment dans nos lignes !

Le 5, à midi, les maréchaux obtiennent une nouvelle audience de l'empereur russe. Désormais, il n'est plus question de la Régence ; tout au plus, en échange d'une abdication pure et simple, donnera-t-on à Napoléon une apparence de souveraineté : l'île d'Elbe, par exemple. C'est la réponse que, le 5 au soir, Ney et ses compagnons rapportent à Fontainebleau.

Depuis deux heures de la nuit, Napoléon sait la défection de Marmont. Désormais, une marche sur Paris est trop chanceuse. Il ne peut que se retirer sur la Loire, et il s'y prépare. Mais les maréchaux arrivent. Ils signifient — Ney porte la parole — qu'ils ont, de leur autorité, conclu au passage un armistice avec Schwarzenberg et qu'il n'y a plus que l'abdication sans conditions. Dans la nuit, ils réunissent les généraux, qui décident de ne faire aucun mouvement et de ne plus exécuter les ordres de l'Empereur. Le 6, l'Empereur convoque les maréchaux une dernière fois ; mais leur choix est fait, leur parti est pris. Ils ne marcheront pas. Il leur faut ce papier qui leur assure leurs grades, leurs titres, leurs dotations, leurs fortunes, la gloire de s'égalier, sous les Bourbons, aux aristocrates véritables. L'Empereur se décide : Les puissances ayant proclamé que l'Empereur Napoléon était le seul obstacle au rétablissement de la paix en Europe, l'Empereur Napoléon déclare qu'il renonce, pour lui et ses héritiers, aux trônes de France et d'Italie, parce qu'il n'est aucun sacrifice personnel, même celui de la vie, qu'il ne soit prêt à faire à l'intérêt de la France.

Ensuite il fait appeler le colonel Galbois, le charge d'une lettre pour l'Impératrice et d'instructions verbales. Galbois arrive à Blois le 7, dans la matinée. Peut-être l'Impératrice a-t-elle des nouvelles de Paris par une de ses femmes rouges, Mme Durand ; peut-être a-t-elle appris ce qui s'y est passé depuis son départ et qu'on lui a si soigneusement caché : les délibérations du Sénat, Talleyrand, la cocarde

blanche, cette sorte d'enthousiasme des gardes nationaux ; en tout cas, elle ne sait rien encore de la seconde abdication. Elle ne veut pas y croire. Elle fait beaucoup d'observations. Elle ne peut s'imaginer que les souverains alliés soient venus en France dans l'intention de détrôner l'Empereur. D'ailleurs, dit-elle, mon père ne le souffrirait pas, car il m'a déclaré vingt fois, quand il m'a mise sur le trône de France, qu'il m'y soutiendrait toujours et mon père est un honnête homme. Elle montre à Galbois une proclamation qui vient d'être imprimée et qu'elle veut répandre sur toute la France : Vous serez fidèles à vos serments ; vous écouterez la voix d'une princesse qui fut remise à votre foi, qui fait toute sa gloire d'être Française, d'être associée aux destinées du souverain que vous avez librement choisi ! Mon fils était moins sur de vos cœurs au temps de nos prospérités. Ses droits et sa personne sont sous votre sauvegarde. Elle se relire ensuite pour lire la lettre de Napoléon ; au bout de quelques heures, comme Galbois vient prendre ses ordres pour repartir, elle lui annonce qu'elle veut aller rejoindre l'Empereur et, aux objections, elle répond : Pourquoi donc ? vous y allez bien, vous. Mon devoir est d'être auprès de l'Empereur dans un moment où il doit être si malheureux. Je veux le rejoindre et je me trouverai bien partout, pourvu que je sois près de lui. Sur de nouvelles observations, elle se résigne à écrire une longue lettre ; puis, l'unique secours qu'elle puisse espérer étant, comme elle a dit, de son père, comptant les heures pour le retour de Champagny, croyant comme avancer son arrivée et faciliter ses voies, elle expédie à l'empereur François Regnaud de Saint-Jean-d'Angély, porteur d'une nouvelle lettre.

XII. — LA SÉPARATION.

Hésitations de Marie-Louise. — Influences qui s'exercent sur elle. — Défiances contre les Bonaparte. — Appels désespérés à son père. — Eveil d'une sorte d'ambition. — Velléité d'aller à Fontainebleau. — Arrivée d'un commissaire des Alliés. — Départ de Blois pour Orléans. — Abandon de l'Entourage. — Versatilité du Peuple. — Séjour à Orléans. — Lettres de Napoléon à Méneval. — Premier bruit de son suicide. — Inquiétudes de Marie-Louise. — Elle veut se réfugier près de son père. — Sentiments de Napoléon. — Il ne se croit pas le droit de contraindre sa femme. — Mme de Montebello. — Corvisart. — La Journée du 11 Avril. — La Journée du 12 Avril. — L'Empereur apprend le départ de Marie-Louise pour Rambouillet. — Tentative de suicide. — Marie-Louise à Rambouillet. — L'Entourage. — Lettre de l'empereur d'Autriche à Napoléon. — Préparatifs de Départ. — Lettres de Napoléon. — Passeports de Marie-Louise. — Son départ. — Ses sentiments pendant le Voyage. — Son Arrivée à Schœnbrunn. — Départ pour Aix en Savoie. — Le comte de Neipperg désigné pour l'accompagner. — Sa Carrière. — Séjour de Marie-Louise à Aix. — Dernières velléités. — Le Retour à Vienne. — La vaine Attente de l'Empereur. — Emissaires. — Lettres. — Le Retour de l'île d'Elbe. — Sept Lettres en un mois à Marie-Louise. — Ses sentiments. — Arrivée à Paris des revenants de Vienne. — Silence de Napoléon. — La Femme et l'Homme. — Les Pensées de Sainte-Hélène. — La Mort de Napoléon et Marie-Louise. — Sentiments bourgeois de l'Empereur. — L'Atavisme corse en face de l'Atavisme allemand. — Tentative de Jugement impartial.

Dans cette journée du 7 avril prennent place toutes les incertitudes qui doivent, à la fin, déterminer la destinée de Marie-Louise et, par un enchaînement de circonstances auxquelles son éducation, la faiblesse de son âme, la fragilité de ses sentiments, les exigences de son tempérament ne lui permettront pas de se soustraire, la livreront quelque jour inerte et sans défense aux desseins que sa belle-mère et les ministres de Sa Majesté Apostolique ont formés sur elle.

Rejoindra-t-elle ou non l'Empereur ?

Jusqu'au 6 avril, Napoléon ne pouvait désirer qu'elle vînt. Fontainebleau était un quartier général que, d'un moment à l'autre, il devait quitter. S'il abdiquait en faveur de son fils, quelle valeur attacherait-on à sa parole dès qu'on le verrait réuni à l'Impératrice ? Si, à quelque moment, pour assurer son trône à ce fils, il ne voyait d'autre moyen que la mort, la mort volontaire, pouvait-il condamner Marie-Louise à en être témoin ? Elle-même, attendant tout de son père, peut-elle se livrer à une démarche aussi imprudente et la prendre sur elle, lorsque son mari ne la lui commande pas et que Joseph lui affirme que les communications sont coupées, qu'il, vient d'essayer et a du retourner ? Galbois vient de le lui répéter, et pourtant elle voudrait aller à Fontainebleau. Les obstacles qui s'opposent à l'accomplissement de ce désir, le conflit des opinions contradictoires de son entourage lui font différer de tenter cette réunion qui est dans sa pensée. Son anxiété est au comble ; les émotions violentes qu'elle a éprouvées, les

pleurs qu'elle répand continuellement, ses douloureuses insomnies, lui ont causé un état nerveux et presque convulsif. Elle ne peut se faire une idée des passions qui agitent la France, Les assurances qu'elle a reçues de son père lui reviennent constamment à la mémoire. Elle ne peut se persuader que l'empereur d'Autriche la sacrifiera ainsi que son époux et son fils... Son devoir, son affection, la portent à Fontainebleau ; son intérêt, son indolence, sa santé, la retiennent à Blois : pourtant, il suffit d'un instant pour que sa décision soit prise et porte ses effets. Qu'il se trouve là, entre tant de courtisans, un être reconnaissant et fidèle, que Mme de Luçay — il la faut nommer — ait assez d'influence pour la déterminer à monter dans la voiture préparée pour ce départ et qui attend au pied d'un escalier dérobé, pour Marie-Louise tout est sauvé, mais, pour d'autres tout est perdu. A ce moment même, Mme de Montebello se fait annoncer. Aussitôt, l'Impératrice troublée fait précipitamment entrer sa dame d'Atours dans un cabinet voisin, et, de là, Mme de Luçay peut entendre et n'entend que trop bien avec quel art perfide on parvient à changer la résolution qu'elle a suggérée. Aussi bien, comme les idées peuvent encore varier, la duchesse se charge d'y porter un obstacle décisif. Elle fait avertir de ces incertitudes Schwarzenberg, avec qui elle est, de longue date, en rapports, et lui demande d'y mettre un terme.

D'elle-même, Marie-Louise, toujours combattue entre la pensée de remplir ses devoirs d'épouse et celle d'obtenir pour son fils un établissement *convenable*, n'est que trop disposée à céder à des avis intéressés. Ce qu'elle ne veut à aucun prix, c'est se livrer aux Bonaparte et se joindre à leur fortune ; or, pour les Bonaparte, — Joseph et Jérôme, — l'intérêt décisif est de ne pas souffrir qu'elle s'éloigne, soit pour rejoindre l'Empereur, soit pour retrouver son père, et de l'entraîner avec eux pour continuer la résistance ou pour se ménager des conditions plus avantageuses. S'ils la laissent à Blois, elle prendra l'un des deux partis qu'ils redoutent. Le 8 au matin, Ms se présentent donc à elle, lui disent qu'il n'y a plus de sûreté dans la ville, que les troupes alliées en sentent tout près, qu'il faut partir au delà de la Loire et y porter le siège du Gouvernement. Elle refuse nettement. Elle déclare qu'elle ne veut pas quitter Blois. Jérôme s'emporte, menace presque. Elle se retire, trouve des gens de sa maison d'honneur qui, saisissant l'occasion de se séparer hautement des Bonaparte et d'affirmer — ce qui deviendra leur habituelle justification — qu'ils ne sont entrés dans l'antichambre de Napoléon que pour y attendre l'archiduchesse, nièce de Marie-Antoinette, appellent les officiers de l'escorte. Ceux-ci accourent assurer l'Impératrice qu'ils n'obéiront qu'à elle seule et qu'on ne lui fera pas quitter Blois contre sa volonté. Cette résistance, si inusitée chez l'Impératrice, a-t-elle pour motif seulement un défaut de confiance en ses conseillers ou, dans l'état d'agitation où elle se trouve, est-elle dominée par la crainte presque physique d'un déplacement qui la rejetterait dans les hasards d'une vie errante dont elle ne prévoit pas le terme ? En tout cas, partagée entre la volonté de ne pas suivre ses beaux-frères et la crainte de voir arriver Czernicheff et les trois mille cosaques dont on Ta menacée, elle ne pense plus à Fontainebleau ; elle dépêche à l'empereur d'Autriche un nouvel officier — Sainte-Aulaire — pour le prier de lui donner quelque refuge dans ses Etats, ainsi qu'à quelques serviteurs qui lui sont restés fidèles. Elle entend rester en communication étroite avec son père. Je vous enverrai donc chaque jour, lui dit-elle, un courrier pour vous dire l'endroit où je serai, et je vous prie de me le renvoyer chaque jour pour me dire l'endroit où vous êtes, afin que je puisse aller vous retrouver tout de suite dans un cas malheureux. Tout ce que je désire est de vivre tranquille quelque part dans vos

Etats et de pouvoir élever mon fils. Dieu sait que je lui dirai de ne pas avoir d'ambition !

Pourtant, peut-être à propos de ce fils, plus sûrement par un retour sur elle-même, celle ambition s'éveille ; séparant pour la première fois — sous quelles influences, on ne saurait le dire — ses destinées de celles de Napoléon. Il lui faut, à elle, un établissement : qui soit digne d'une archiduchesse. Pour moi et pour mon fils, surtout pour ce dernier, écrit-elle à son père, je suis convaincue que vous ne voulez pas lui donner l'île d'Elbe pour unique héritage. Je suis persuadée que vous défendrez ses droits et que vous lui obtiendrez un meilleur sort. Tout ce que je désire est que vous puissiez le voir ; ce malheureux enfant, qui est innocent de toutes les fautes de son père, ne mérite pas de partager avec lui une si triste position. En même temps qu'elle se détache ainsi du vaincu et qu'elle lui reproche toutes ses fautes, elle semble encore décidée à lui faire visite. Je vais demain matin à Fontainebleau, dit-elle, je suis encore très malade et je crains d'être plus malade encore. J'ai de fortes douleurs de poitrine et des vomissements de sang qui me font craindre que ma santé ne soit toute troublée et j'ai peur de ne pouvoir entreprendre de longs voyages.

Ce qui coupe court au projet, sinon de réunion, au moins de course à Fontainebleau, sincère sans doute, mais demeuré à l'étal de velléité et subordonné à une santé sur laquelle l'on a soin d'entretenir ses inquiétudes, c'est, à deux heures, l'arrivée du comte Schouwalof, aide de camp d'Alexandre, nommé commissaire des puissances alliées. Il est accompagné du baron de Saint-Aignan, écuyer de l'Empereur, beau-frère de Caulaincourt et ami intime de Mme de Montebello. — Lequel des deux amène l'autre ? — Schouwalof annonce qu'il a mission de conduire à Orléans l'Impératrice et son fils, et il prend possession de leurs personnes. C'est le signal du disperement : ministres, conseillers d'Etat, dames du Palais, chambellans, premier écuyer, chevalier d'honneur, accourent à la mairie pour chercher des passeports qu'ils font viser par le commissaire russe ; et la plupart s'envolent vers Paris.

Les gens de la Maison tiennent déjà leurs gratifications. L'Impératrice a distribué cent cinq mille francs aux vingt-trois personnes de son service d'honneur, cinquante mille aux employés et domestiques de sa maison et de celle de son fils, cent soixante mille aux employés de la Maison de l'Empereur, quatre-vingt-trois mille aux treize cents officiers et soldats de la Garde qui ont formé son escorte. Il ne reste auprès d'elle que ceux — combien peu nombreux ! — que leur dévouement retient, ceux qu'oblige encore une sorte de pudeur, enfin ceux qui prétendent jouer un rôle et préparent dès lors, par des correspondances ou des voyages, de fructueux marchés. Dans la dernière classe, on est muet, respectueux et affligé ; dans la première, agité, verbeux, plein d'expédients, d'avis et de conseils ; mais dans la seconde, où l'on ne s'abstient pourtant pas de démarches souterraines, — témoin l'arrivée de Schouwalof, — plu-Jours montrent ouvertement leur fatigue, leur dépit et leur mauvaise volonté : **Qu'il me tarde que cela finisse !** dit ouvertement Mme de Montebello. **Que je voudrais être tranquille, avec mes enfants, dans ma petite maison de la rue d'Enfer !**

Ainsi, c'est là l'amitié si chèrement acquise, c'est là le dévouement solennellement attesté, et cette débandade des courtisans, qu'est-ce encore devant l'effondrement de la nation ? Quoi ! ces acclamations enthousiastes par qui elle fut accueillie il y a quatre ans et qui, hier encore, retentissaient à ses oreilles, ce trône si solidement élevé par la volonté du peuple, qu'ombrageaient de palmes glorieuses les victoires fidèles, qu'environnaient dans un religieux

silence les représentants de la France entière, — prêtres, nobles, soldais, le passé de toute une histoire et le présent de toute une épopée, — ce trône où elle répugnait tant à monter et où son père l'a contrainte de s'asseoir, il a suffi d'un revers de la fortune pour qu'il s'écroulât, et celle foule, tout entière exultante, attendrie, délirante de joie, d'amour et d'orgueil, s'empresse à présent, dans ce Paris servile, à porter aux ennemis et à ceux qu'ils ramènent de pareils serments et des protestations semblables ; elle charge de ses malédictions le nom qu'elle adorait tout à l'heure ; elle n'a pitié ni de la faiblesse, ni du malheur, ni de la gloire ; elle est lâche, elle est odieuse, elle est infâme, — pire à mesure que, dans la mémoire de l'archiduchesse, se lèvent les souvenirs de Vienne et des patriotiques triomphes qu'au lendemain de désastres sans nom, un peuple reconnaissant vouait à son souverain vaincu ! A qui se fierait-elle, quand les personnes même que Napoléon lui a données pour les plus fidèles l'abandonnent ou la trahissent, qu'elles n'attendent qu'une occasion et le partage de quelque argent pour se ruer vers Paris, que sans cesse elles maudissent l'Empereur, l'injurient et le tournent en risée ? Quel refuge, hormis son père ? Quelle direction, sauf celle qu'il daignera donner ?

Aussi bien, il n'y a pas à discuter : le comte Schouwalof a décidé que le 9, à dix heures du matin, on partirait de Blois pour Orléans. La roule paraît peu sûre : il n'importe. L'Impératrice prend avec elle ses parures et celles qu'on lui forma des diamants de la Couronne ; Méneval est chargé de l'épée sur laquelle est enchâssé le Régent. Avant de monter en voiture, sentant où on le conduit, il brûle les papiers de famille et les pièces secrètes dont il est dépositaire. Selon les usages, il laisse 3.000 francs au préfet pour les pauvres de la ville. Lui, du moins, reste impérial.

On part à l'heure dite : les princes et les princesses de la Famille, ne sachant où aller, suivent machinalement, de même quelques personnes de la Maison ; des Grenadiers à cheval font l'escorte. A Beaugency, des cosaques arrêtent les dernières voilures et les pillent, mais Schouwalof intervient, fait rendre ce qui a été pris. A six heures, on arrive à Orléans.

L'Impératrice y est reçue avec les honneurs souverains. Elle descend à l'évêché où l'évêque nommé, le baron Raillon, s'empresse de tout mettre à ses ordres. Le 10, qui est le jour de Pâques, après la messe dite par l'évoque, elle reçoit Champagny, revenu de Chanceaux avec une lettre de l'empereur d'Autriche. Rien que des phrases vagues : *Je n'ai nullement à me plaindre de mon gendre*, a dit l'empereur. *Je lui dois, au contraire, une profonde reconnaissance pour le bonheur dont il a fait jouir ma fille. Je voudrais, au prix de tout mon sang, faire leur bonheur à l'un et à l'autre. Tels sont mes sentiments paternels envers eux. Gomme empereur, j'ai d'autres devoirs ; j'ai contracté une alliance avec d'autres souverains, et cette alliance m'impose l'obligation d'accéder à leurs déterminations. Je ne sais pas ce qu'elles seront. J'ai envoyé Metternich en avant pour en prendre connaissance. Quelles qu'elles seront, je dois les adopter et concourir à leur exécution, mais je serai désespéré de tout le mal qui sera fait à mon gendre. C'est de cela que Champagny a du se contenter, et c'est ce qu'il rapporte.*

Dans la nuit, Méneval a reçu de Napoléon une lettre, en date du 8, qui, de Blois, lui a été renvoyée à Orléans. L'Empereur semblait croire encore à la Régence et faisait dire que, dans cet état de choses, il était nécessaire que l'Impératrice se tint constamment informée du lieu où se trouverait son père, car il fallait tout prévoir, *même la mort de l'Empereur*, Méneval, très frappé par ces derniers

mots, n'a pu se retenir d'en parler à Mme de Montebello, qui, sans doute, en a averti l'Impératrice, et l'on peut croire que, dans l'esprit de celle-ci, passe encore en ce moment, comme on l'a dit, la pensée de rejoindre l'Empereur. Il semble qu'alors elle va trouver Mme de Montesquiou qui l'affermirait dans sa résolution, lui parle devoir, honneur, fidélité. Mais Marie-Louise ne doit-elle pas attendre le retour de Bausset et de Sainte-Aulaire qu'elle a envoyés à son père ? D'ailleurs, l'influence de Mme de Montesquiou est fugitive : d'autres s'exercent. Cette mort, ce serait, à la fin, une solution, et quel débarras ! Eh bien, est-ce fini ? Est-il mort ? crie Mme de Montebello à Anatole de Montesquiou qui, arrivant de Fontainebleau, se présente à l'évêché. — Qui, Madame ? — Mais, l'Empereur ! — Non, Madame. Il n'est pas mort. Il se porte bien. Voici même une lettre qu'il m'a chargée de remettre à l'Impératrice. Quelle arme nouvelle pour empêcher qu'on s'attendrisse et qu'on fasse des bêtises ! D'ailleurs en dernière analyse, n'a-t-on pas Schouwalof ?

Deux lettres arrivées dans la journée du 10 prouvent, en effet, que l'idée de suicide a été passagère. Dans l'une, l'Empereur envoie les termes de l'armistice ; dans l'autre, il paraît résigné, il dit qu'il attend des nouvelles de Paris pour se déterminer sur le voyage, qu'il voudrait se réunir à l'Impératrice du côté de Gien ; il entre dans tous les détails qui la touchent et termine en disant que sa plus grande peine est de penser aux embarras qu'éprouve l'Impératrice et au mal que cela doit faire à sa santé.

L'impulsion vers Fontainebleau est donc arrêtée, et il n'est pas douteux que certaines personnes profitent de la réaction qui se produit, mais, à ce moment même, Joseph leur fournit l'arme décisive. Il vient d'écrire à l'Empereur pour lui conseiller de reprendre les armes en proclamant la paix, en abolissant la conscription, les droits réunis, en adoptant enfin une constitution vraiment monarchique : *Décision prompte, militaire et politique, a-t-il dit, et tout est peut-être réparable en faveur de votre fils*. Ces projets impliquent que, malgré Schouwalof, il compte obliger, de façon ou d'autre, l'Impératrice à le suivre. Le lui a-t-il dit, l'a-t-il laissé entendre à quelqu'un par qui il est trahi ? En tout cas, Marie-Louise l'apprend, et elle écrit à son père : *Très cher papa, je-vous envoie cette lettre par un de mes officiers, pour vous demander la permission de voyager vers vous afin de vous voir à l'endroit où vous vous trouvez maintenant. L'Empereur part pour l'île d'Elbe. Je lui ai déclaré que rien ne m'amènera à partir d'ici avant que je ne vous aie vu et que je n'aie su de vous ce que vous me conseillez. Je vous supplie aussi de me donner une réponse. Je suis décidée à faire pour mon fils tout ce que vous trouverez utile que je fasse. Je sais qu'on vous a demandé, en mon nom, le grand-duché de Toscane. Soyez certain que cela a été fait sans que je le sache. Je sais que vous nous aimez trop pour ne pas penser au sort à venir de mon fils et au mien. Tout ce que je désire, c'est la paix, et elle est nécessaire pour ma santé. Je vous prie donc, mon très cher papa, de me recevoir et de me permettre de vous voir. Ma position devient chaque jour plus critique et plus pressante. On veut m'enlever d'ici contre mon gré, sans vous voir, et je m'en rapporte absolument à votre conseil. Je vous entretiendrai de tout cela verbalement. Je vous supplie de m'envoyer, le plus tôt possible, une réponse, car je meurs de peur.*

Napoléon est bien moins éloigné, en ce qui regarde sa femme, de cette forme de pensée qu'il ne l'est des projets de Joseph. Il n'a pas de répugnance à ce qu'elle aille, voir son père, et il ne sent pas les inconvénients de cette visite. D'ailleurs, dans l'état où est sa fortune, il ne se sent pas le droit d'exiger ce que Marie-Louise n'offrirait pas de bonne grâce. Si elle accepte les conséquences de l'union

indissoluble, il s'en trouvera très heureux, mais il ne la contraindra pas ; César peut redevenir citoyen, dit-il à Caulaincourt, mais sa femme peut difficilement se passer d'être l'épouse de César. Encore s'il avait, pour elle, obtenu la Toscane, elle aurait encore trouvé à Florence un reste de la splendeur dont elle était entourée à Paris ; elle n'aurait eu que le canal de Piombino à traverser pour me rendre visite ; ma prison aurait été comme enclavée dans ses Etats : à ces conditions, j'aurais pu espérer de la voir, j'aurais même pu aller la visiter, et, quand on aurait reconnu que j'avais renoncé au monde, que, nouveau Sancho, je ne songeais plus qu'au bonheur de mon île, on m'aurait permis ces petits voyages, j'aurais retrouvé le bonheur dont je n'ai guère joui même au milieu de tout l'éclat de ma gloire. Mais maintenant, quand il faudra que ma femme vienne de Parme, traverse plusieurs principautés étrangères pour se transporter près de moi... Dieu sait !... Et, comme voulant en avoir le cœur net, il fait écrire à Méneval : L'Empereur désire que vous lâchiez de pénétrer ses véritables intentions et de savoir si elle préfère suivre l'Empereur dans toutes les chances de sa mauvaise fortune ou se retirer, soit dans un Etat qu'on lui donnerait, soit chez son père, avec son fils. Cette mauvaise santé que Marie-Louise allègue sans cesse et dont elle se plaint à tout moment, est-elle une réalité ou un prétexte ? faut-il penser que l'Impératrice est sérieusement atteinte et qu'elle a besoin de soins particuliers ou que, seulement, elle cherche un prétexte pour couvrir une séparation à laquelle il ne s'opposerait pas, mais où il prétend n'être pas pris pour dupe ? Il demande donc, sur le voyage, le climat de l'île d'Elbe, la manière dont l'Impératrice Je supporterait, une consultation en forme au médecin en qui il a mis toute sa confiance, à l'homme qu'il croit dévoué, honnête et reconnaissant, Corvisart. Cette consultation est rédigée le même jour, sous les yeux de Mme de Montebello. Elle est aussi pessimiste qu'il est possible, et interdit à l'Empereur, non seulement d'ordonner, mais de souhaiter même que Marie-Louise l'accompagne, en ce moment, à l'île d'Elbe ; le médecin met en doute qu'elle y puisse vivre jamais, non plus que le roi de Rome, — ce qui supprime toute difficulté pour les gens qui devraient l'y suivre, — en tout cas, elle ne saurait penser à un séjour, si bref soit-il, avant une longue saison à Aix. — Aix ? répond l'Empereur. N'y a-t-il pas en Italie, aux environs de Florence, aux environs de l'île d'Elbe, quelque station par laquelle l'on puisse suppléer aux inconvénients et à l'inconvenance d'Aix, qui sera en France ? — Non, répond Corvisart, Aix est le salut, l'île d'Elbe est la mort, et pour la mère comme pour l'enfant.

Ainsi a-t-on trouvé le moyen — et dans quelle vue mesquine et honteuse, car on n'en veut pas envisager d'autre — de convaincre Napoléon et vraisemblablement Marie-Louise que, si elle va partager la déportation princière de l'île d'Elbe, autant vaut pour elle monter à l'échafaud. Mais, ce n'est pas tout pour cette journée du II avril, décisive à tous les points de vue : Metternich, arrivé le matin même à Paris, a, comme il l'écrit à son maître, cru pouvoir assigner à l'Impératrice les duchés de Parme, de Plaisance et de Guastalla comme étant l'objet le plus convenable à lui assigner, et le traité a été signé, au nom de Napoléon, par les maréchaux porteurs de ses pouvoirs, au nom des puissances par leurs ministres ou leurs plénipotentiaires autorisés. Metternich écrit à l'Impératrice qu'on lui réserve une existence indépendante qui passera à son auguste fils ; que l'arrangement le plus convenable serait qu'elle se rendit momentanément en Autriche avec son enfant, en attendant qu'elle ait le choix entre les lieux où se trouvera l'Empereur Napoléon et son propre établissement ; qu'elle sera tranquille pour le moment et libre pour l'avenir ; enfin, que ce qu'il

lui dit sur son voyage en Autriche est entièrement conforme aux intentions paternelles de son auguste père.

Porteur de cette lettre de Metternich, Bausset, pour rentrer à Orléans, passe par Fontainebleau. Il y a, avec l'Empereur, une conversation de quelques heures qui lui donne, écrit-il, de puissantes armes pour délier ces nœuds d'une conjugalité qu'il regarde comme expirée, car le baron, préfet du Palais, qui, tout à l'heure, en envoyant aux Bourbons l'expression de son continuel dévouement, fera sonner son titre de marquis, qui, dans ses mémoires de 1827, se présentera comme un fidèle de la dernière heure, est alors l'un des plus ardents à combattre, comme il dit, le retour d'une niaiserie sentimentale.

Son arrivée à Orléans, le 12, n'est pas sans influencer sur les décisions de l'Impératrice. Sans doute il apporte une lettre où l'Empereur, en annonçant la signature du traité, exprime l'espérance que Marie-Louise le rejoindra à Briare et, de là, continuera sur Nevers, Moulins et le Mont-Cenis jusqu'à Parme, où elle se reposera avec son fils, tandis que lui-même ira tout préparer à l'île d'Elbe pour la recevoir, mais la lettre de Metternich, avec les commentaires dont l'entoure Bausset, est pour détruire l'effet de la lettre de Napoléon. Sans doute, le départ des Bonaparte a retiré de l'esprit de Marie-Louise la crainte d'être entraînée par eux, mais, dans ce désastre à présent achevé par la dispersion des débris de sa maison d'honneur, par le vol de ses bijoux particuliers, par le pillage du Trésor de la Couronne, livré par celui-là même qui en a la garde — sauf six millions sauvés à grand'peine — elle ne voit de refuge assuré que près de son père ; elle veut d'abord lui présenter son fils, lui demander sa protection, recevoir ses avis et sa direction, quitte à retourner ensuite près de l'Empereur. Cette dernière idée, d'ailleurs, s'embrume, se subordonne à quantité d'autres, devient d'une réalisation plus douteuse à proportion qu'elle la remet, qu'elle s'éloigne de l'émotion delà catastrophe, qu'elle écoute ces voix intéressées et hostiles.

Elle accueille donc avec joie l'arrivée du prince Paul Esterhazy et du prince Wenzel Lichtenstein, envoyés par Metternich pour lui donner officiellement connaissance de l'arrangement relatif à Parme et l'inviter à se rendre à Rambouillet, où elle trouvera son père. Elle écrit un mot à l'Empereur qui, lu assure-t-on, est prévenu et, pressée par les Autrichiens, elle part le soir même pour Rambouillet.

On a pu lui dire qu'on avait le consentement de Napoléon ; car, si on ne l'a point reçu, on l'a demandé. Metternich en a écrit au duc de Vicence ; seulement, sa lettre, datée du 11, est parvenue à Fontainebleau le 12 à dix heures du matin, et c'est ce même jour, à huit heures du soir, qu'on fait partir l'Impératrice, d'Orléans, sans attendre que l'Empereur ait envoyé ses instructions. Pourtant, on connaît ses intentions : par une lettre du 12, à quatre heures du matin, il a fait savoir qu'il réprouvait et le choix de Rambouillet pour le rendez-vous et le voyage qu'y ferait l'Impératrice : Si l'empereur d'Autriche veut réellement la voir, a-t-il fait écrire, elle pourrait lui dire de venir la trouver à huit ou dix lieues d'Orléans, sa santé lui permettant à peine de faire ce mouvement. Et il a ajouté : L'Empereur pense toujours que ce qu'il y a de mieux, c'est que l'Impératrice vienne avec lui à petites journées. Elle pourra rester à Parme ou à Plaisance ou à quelques eaux minérales d'Italie. L'Empereur croit que rien ne peut être plus avantageux à la santé de l'Impératrice que de se trouver avec l'Empereur.

Cette conviction est si forte en lui que, dans la lettre qu'il fait écrire le 12, à onze heures du matin, aussitôt après avoir reçu la communication de Metternich, — lettre qui arrive après le départ de l'Impératrice — il répète : Ce qui paraît de

plus en plus convenable, c'est que l'Impératrice, le roi de Rome et l'Empereur voyagent ensemble. Bien mieux, il fait partir à marche forcée, sur Orléans, un détachement de la Vieille garde, commandé par Cambronne : et si Cambronne a pour mission ostensible de ramasser et rapporter les débris du Trésor échappés à La Bouillerie, il a pour mission réelle de protéger l'Impératrice contre elle-même et de l'escorter jusqu'à Fontainebleau. Malgré toute sa diligence, Cambronne arrive trop tard, le 13.

A ce moment, l'Empereur sait à quoi s'en tenir, il le sait depuis le milieu de la nuit (12 au 13) ; il le sait par le billet que l'Impératrice lui a écrit avant son départ et par une lettre de Méneval. C'est trop : il a compté qu'à défaut du monde perdu, de son épée brisée, de sa gloire ternie, il lui resterait sa femme et son fils ; il s'est bercé de rêves d'une existence familiale dans la douceur oisive d'une petite cour italienne. S'il a insisté comme il a fait pour que Marie-Louise eût la Toscane au lieu de Parme, c'a été pour l'approcher de lui davantage. Il est content qu'elle ait Parme et Plaisance dans la seule idée que cela assure son indépendance et qu'elle aura le plus beau pays du monde à habiter si elle vient à s'ennuyer des rochers de l'île d'Elbe, tandis que l'île d'Elbe est une retraite qui ne peut plus convenir qu'à l'Empereur, qui ne veut plus rien gouverner. Tout, de ses lettres à Méneval — les seuls documents réellement émanés de lui qu'on ait du 8 au 12 — démontre qu'entre ces deux dates, il a accepté les termes et l'esprit du traité dont Caulaincourt est le négociateur. Depuis le 6, il ne garde aucune illusion sur l'Empire ; le 8, l'idée de suicide a traversé son esprit ; mais, à partir du 9, il pense au voyage et en règle les détails ; il s'établit dans son île et en veut des notions précises ; son imagination s'y attache et même s'y plaît. Les termes du traité du 11 sont trop nets, trop précis, trop pénétrés de sa pensée pour qu'il ne les ait pas pesés, débattus, réglés lui-même. Un plénipotentiaire bien intentionné aurait pu soutenir, à lui seul, le paragraphe 1 de l'article II, sur la conservation des titres et qualités de l'Empereur et l'Impératrice ; Metternich aurait pu stipuler en faveur de Marie-Louise la donation de Parme, Plaisance et Guastalla et même l'hérédité de ces duchés à son fils ; Caulaincourt ou Metternich aurait pu, par le paragraphe 2 de l'article III, penser à attribuer à l'Impératrice un douaire annuel d'un million sur le revenu des deux millions, en rentes sur le Grand-Livre de France, donnés en toute propriété à l'Empereur ; mais le partage inégal entre les membres de la Famille d'un revenu net de 2.500.000 francs, mais les attributions diverses à Joséphine et à Eugène ; mais la réserve de deux millions destinés à des gratifications en faveur des personnes qui seront portées sur l'état que signera l'empereur Napoléon, cela ne vient ni d'Alexandre, ni de Caulaincourt, ni de Metternich, cela est de lui, porte le cachet de son esprit, la trace ineffaçable de sa plume. On a dit que le 12, il s'était refusé à signer la ratification, et l'instrument officiel porte la date du 12. Pourquoi eût-il refusé de signer puisque son sacrifice était fait ? Comment — bien plus ! — eût-il enlevé à sa femme, à son fils, à sa mère, à tous les siens, la seule garantie d'avenir qu'ils pussent trouver, à ses serviteurs la seule récompense qu'il pût leur laisser ?

Mais lorsque, après cette suite de désastres, dans la solitude de ce palais déserté par les maréchaux, les ministres, les laquais même, tombe la nouvelle que l'Impératrice aussi l'abandonne, lorsqu'il voit trait pour trait se réaliser ce qu'il annonçait à Joseph le 8 février : L'Autriche emmenant à Vienne l'Impératrice avec un bel apanage et sous prétexte de la voir heureuse, la mort, dont l'idée le hante depuis un an, qu'il a tant cherchée sur les champs de bataille, à qui vainement il s'est tant de fois offert, se présente à lui comme le refuge. Il ne

voulait pas se tuer lui-même ; il en avait encore rejeté la tentation il y a quatre jours ; mais à présent, c'est trop. Il ne veut plus souffrir. Il tend la main vers le poison que, depuis 1808, il tient dans le secret de son nécessaire, qu'il porte dans un sachet noir à même sa peau. Il se lève, il le prépare. La formule est infaillible, lui a-t-on dit : c'est celle que Cabanis a donnée à Condorcet pour le soustraire au bourreau. Il boit et il s'étonne de vivre. Il souffre, il appelle ; on le sauve. **Allons ! la mort ne veut pas de lui !**

Désormais, à quoi bon ? Il attend sa destinée ; il attend avec une sorte de patience lassée qui lient au double brisement de l'âme et du corps que les commissaires alliés viennent prendre possession de lui pour le mener à l'île d'Elbe.

Cependant, pressée par les Autrichiens, qui lui ont fait entendre que son père est pour elle à Rambouillet, harcelée par les gens de sa cour, dont quelques-uns, tel Bausset, se vantent **d'avoir contribué à la faire partir sans attendre les ordres ou le consentement de Fontainebleau**, Marie-Louise a quitté Orléans le 12, à huit heures du soir. A Angerville, elle a rencontré les troupes russes, congédié l'escorte de Grenadiers à cheval qui l'accompagne depuis Orléans ; Schouwalof a réquisitionné vingt-cinq cosaques, et c'est ainsi que l'Impératrice est arrivée à Rambouillet le 13, à midi. Tout de suite, elle a écrit à son père pour lui exprimer son impatience de le voir — car on lui cache encore que l'empereur François n'arrivera que le 14 à Paris. Malgré tout, elle n'a pas encore pris sa résolution. Certains sentiments sont touchés, l'orgueil est blessé, la foi est ébranlée, l'infaillibilité du mari a disparu, mais **la conjugalité** subsiste. Dans celle lettre que, morte de fatigue, elle écrit à son père avant de se mettre au lit, elle dit : **Cette cause seule** (le désir de le voir après une aussi longue séparation) **a pu me déterminer à faire ce voyage et m'empêcher d'aller de suite trouver l'Empereur à Fontainebleau.**

Trois jours elle attend, sous l'œil des Russes qui gardent toutes les grilles, et ce sont trois jours singulièrement pénibles. Dans ce tout petit groupe qui la suit encore, il y a des partis, des rivalités d'influence, surtout des ambitions et des volontés qui diffèrent. Mme de Montebello, Mme Brignole, Bausset, Saint-Aignan et Corvisart comptent **que l'entrevue rendra pour toujours à sa famille l'Impératrice Marie-Louise et mettra une éternelle barrière entre l'île d'Elbe et les principautés de Parme et de Plaisance.** Ce n'est pourtant pas que tous obéissent aux mêmes mobiles : Mme de Montebello qui, dès Blois, a formellement déclaré qu'elle n'irait jamais à l'île d'Elbe, n'aspire qu'à secouer la servitude, à rentrer chez elle et à se rendre libre. Chaque étape du retour l'a si fort réjouie que, lorsque le départ pour Rambouillet a été décidé, **on l'a entendue rire à gorge déployée avec sa femme de chambre dans son appartement.** Saint-Aignan et Corvisart suivent ses directions et Corvisart les rédige en ordonnances. Le marquis de Bausset qui vient d'envoyer aux Bourbons son adhésion enthousiaste, aspire à une place dans la Maison royale, une place de maréchal de Cour, **car ce ridicule nom de préfet du Palais ne saurait subsister**, mais, à défaut, il se contenterait avec celle de grand maître de la cour de Parme. Quant à Mme Brignole, la fidèle amie du prince de Bénévent, la mère de la duchesse Dalberg, liée ainsi aux deux hommes les plus importants du Gouvernement provisoire, elle est, près de Marie-Louise, l'agent sur qui ils comptent et, se retrouvant dans cette atmosphère d'intrigues où elle se meut avec la dextérité génoise, elle mène d'abord celle-ci, en noue d'autres en Sardaigne, à Gênes, à Parme même, par son fils, par d'anciens amants, par Marescalchi, beau-père de son autre fille, tout à l'heure envoyé à Parme avec des pleins pouvoirs autrichiens ; elle embrouille

tous ces fils que sont incapables de démêler de braves gens tels que Caffarelli et Méneval, et que tenterait vainement de rompre Mme de Montesquiou. C'est d'elle et de Talleyrand l'idée géniale de faire venir à Rambouillet Constant et Roustam pour ébranler en Marie-Louise la conjugalité subsistante par des histoires de femmes, de maîtresses qu'a eues l'Empereur, tout ce que peut dire un domestique d'intimité qui a du babil et qui peut donner à ce qu'il débite un air d'intimité, surtout lorsqu'il raconte des détails d'intérieur.

Les communications avec Fontainebleau continuent très fréquentes, plus que quotidiennes. On voit constamment sur les routes Caulaincourt, Laplace, Montesquiou, Bausset malgré ses nouveaux serments, Bâillon, Marchand, d'autres encore. Aux assurances d'affection se mêlent des questions d'argent qui pourraient être irritantes, car, dans ce désastre, l'argent aussi joue son rôle. A Orléans, lors de la remise, au moins prématurée, du Trésor particulier au baron de la Bouillerie et à M. Dudon, l'Impératrice a fait mettre de côté six millions pour ses besoins et ceux de sa maison. Elle en a distrait 500.000 francs pour gratifier ses gens et sa garde. Le trésorier Peyrusse, accouru trop lard de Fontainebleau, n'a pu sauver le Trésor, mais il a du moins obtenu que l'Impératrice remit pour l'Empereur 2.580.000 francs : il est envoyé à Rambouillet pour prendre le reste. Il ne peut obtenir que 911.000 francs. L'Impératrice fait dire par Méneval que, vu la pénurie du trésor de l'empereur d'Autriche, elle est obligée de garder deux millions pour ses besoins, mais elle charge liés expressément Peyrusse de déclarer à l'Empereur que, dès son retour à Vienne, elle fera rendre les deux millions. Napoléon n'en vit jamais rien, et resta uniquement avec ce qu'il possédait à son départ : 3.9.79.915 francs 1G centimes. Il n'y a jamais une allusion ; peut-être Marie-Louise y fut-elle moins insensible.

A la fin, le 10, dans l'après-midi, l'empereur François arrive, accompagné de Metternich. Marie-Louise, entourée de son entourage de cour, le reçoit au perron du château, prend son fils, le lui jette presque dans les bras, puis, tête à tête, s'enferme avec lui. Il se justifie alors : il n'est pour rien dans la chute de son gendre ; tout s'est passé à Paris sans son concours ; la fatalité l'a retenu à Chateaux sans qu'il pût communiquer avec Schwarzenberg ; certes, l'Impératrice ira rejoindre son mari, elle n'y saurait manquer, mais d'abord il faut qu'elle vienne se reposer quelque temps dans sa famille, retrouver, dans cette bonne Autriche, les souvenirs de son heureuse jeunesse. Il y faut le consentement de Napoléon ? — N'est-ce que cela, on lui écrira. Et, de Rambouillet, ce même jour, il écrit : Monsieur mon frère et cher beau-fils, la tendre sollicitude que je porte à l'Impératrice, ma fille, m'a engagé à lui donner un rendez-vous ici. J'y suis arrivé il y a peu d'heures et je ne suis que trop convaincu que sa santé a prodigieusement souffert depuis que je ne l'avais vue. Je me suis décidé à lui proposer de se rendre pour quelques mois dans le sein de sa famille. Elle a trop grand besoin de calme et de repos, et Votre Majesté lui a donné trop de preuves de véritable attachement pour que je ne sois pas convaincu qu'elle partagera mes vœux à cet égard et qu'elle approuvera ma détermination. Rendue à la santé, ma fille ira prendre possession de son pays, ce qui la rapprochera tout naturellement du séjour de Votre Majesté. Il serait superflu, sans doute, que je donnasse à Votre Majesté l'assurance que son fils fera partie de ma famille et que, pendant mon séjour dans mes Etats, il partagera les soins que lui voue sa mère. Recevez, Monsieur mon frère, l'assurance de ma considération très distinguée, et il signe de Votre Majesté impériale, le bon frère et beau-père FRANÇOIS.

C'est le même homme qui, quatre jours auparavant, de Troyes, le 12 avril, a écrit à Metternich au sujet du traité signé la veille : L'important est d'éloigner Napoléon de la France, et plutôt à Dieu qu'on l'envoyât bien loin ! Aussi avez-vous eu raison de ne pas différer la signature du traité jusqu'à mon arrivée à Paris, car ce n'est que par ce moyen qu'on peut mettre fin à la guerre. Je n'approuve pas le choix de l'île d'Elbe comme résidence de Napoléon : on la prend à la Toscane, on dispose en faveur d'étrangers d'objets qui conviennent à ma famille. *C'est un fait qu'on ne peut admettre pour l'avenir. D'ailleurs, Napoléon reste trop près de la France et de l'Europe.* Voilà le fond de la pensée du bon frère et beau-père.

Dès ce jour 16, le voyage est décidé, l'itinéraire tracé, car, le 17, lorsque l'empereur François a quitté Rambouillet, Marie-Louise lui écrit pour le prier de la laisser aller plutôt par Salzbourg que par n'importe où... Cependant, si vous ne voulez pas, ajoute-t-elle, j'irai par l'autre chemin. Toutefois, ce voyage ne peut s'improviser comme d'Orléans à Rambouillet, et Trauttmansdorff vient pour l'organiser. L'Impératrice est indisposée ; le jeune prince est enrhumé ; il y a des dispositions à prendre à Paris, l'emballage du mobilier personnel de l'Impératrice, de la toilette de la Ville, du berceau du roi de Rome, des robes, des effets, des bijoux, de toute la splendeur impériale qui se trouve tenir en cent vingt-neuf caisses. Il y a des adieux à recevoir — bien peu ! car, des personnes de la Maison, on ne voit guère que Mme de Luçay, la duchesse Charles de Plaisance, Mme Mollien, peut-être Mme Alfred de Noailles ; en hommes le grand écuyer, Flahaut et Turenne. Il ne semble pas qu'on en oublie. Nulle chance qu'on puisse échapper ; deux bataillons d'infanterie et deux escadrons de cuirassiers autrichiens ont relevé la garde russe et occupent toutes les issues.

Marie-Louise est nerveuse, agitée. Elle se retire fréquemment dans sa chambre et là, les coudes appuyés sur les genoux et la tête dans ses mains, elle s'abandonne à toute l'amertume de ses pensées et verse d'abondantes larmes. Par surcroît, elle est obligée de subir les hommages des souverains qui l'ont détrônée : le 19, la visite de l'empereur de Russie, et il est facile de voir à son visage décomposé, à ses larmes récemment essuyées, quelle contrainte elle subit. Pour éviter la visite du roi de Prusse, elle écrit à son père : Je crains qu'il ne se conduise pas aussi noblement que l'empereur Alexandre, et vous pouvez vous représenter combien il serait désagréable de lui entendre tenir certains propos. Elle ne peut pourtant l'éviter et, quoiqu'il ne reste que quelques instants, ces politesses, comme dit une de ces dames, étouffent celle à qui on les adresse. Tout semble aller mal pour son cœur.

Pourtant, de Napoléon, elle ne reçoit aucune contradiction au sujet de son voyage. Plein de confiance dans le dévouement, la compétence et l'intégrité de Corvisart, rassuré — faut-il l'avouer ? — par la parole impériale et paternelle de l'empereur d'Autriche, l'Empereur n'élève aucun doute sur la véracité de la consultation rédigée le 11 à Orléans, sur la nécessité où est Marie-Louise de prendre les eaux d'Aix de préférence à toutes les eaux d'Italie, sur l'indépendance qui lui sera laissée, sur le prompt voyage qu'elle fera pour le rejoindre. Ma bonne Louise, écrit-il, j'ai reçu ta lettre ; j'y vois toutes tes peines, ce qui accroît les miennes. Je vois avec plaisir que Corvisart t'encourage. Je lui en sais un gré infini. Il justifie par cette noble conduite tout ce que j'attendais de lui, dis-le-lui de ma part. Qu'il m'envoie un petit bulletin fréquemment de ton état. Tache d'aller de suite aux eaux d'Aix que l'on m'a dit que Corvisart l'avait conseillées. Porte-toi bien. Conserve ta santé pour [ton époux] et ton fils qui a besoin de tes soins. Je vais partir pour l'île d'Elbe d'où je t'écrirai. Je ferai tout aussi pour le recevoir... Adieu, ma bonne Louise-Marie. Le 18, il insiste pour que

L'Impératrice aille tout de suite aux eaux d'Aix puisqu'on est dans la saison. Il s'étonne que l'empereur d'Autriche n'ait pas senti l'inconvenance de faire venir l'empereur de Russie et le roi de Prusse à Rambouillet, surtout l'Impératrice étant malade, et cette maladie qu'on emploie si à propos contre lui, il s'étonne qu'on ne l'invoque guère contre d'autres, mais il s'arrête à cette limite, fermement convaincu des dangers que court Marie-Louise. Le 19, en effet, en même temps qu'il envoie une notice sur l'île d'Elbe, il demande instamment qu'on lui adresse des nouvelles de l'Impératrice, d'abord à Briare où il couchera, puis à Saint-Tropez ; le 20, au moment de quitter Fontainebleau, il confie une dernière lettre à Bausset qui, sous prétexte de lui porter un message de l'Impératrice, est venu l'espionner et qui, pour mieux jouer son rôle, lui a demandé de l'accompagner. Dans cette lettre que Bausset intercepte, car elle révèle sa double face, l'Empereur dit : *J'espère que ta santé se soutiendra et que tu pourras venir me rejoindre... Tu peux toujours compter sur le courage, le calme et l'amitié de ton époux.* De Fréjus, le 28 avril, il écrit à Corvisart pour le remercier des nouvelles qu'il lui a données de l'Impératrice : *J'ai vu avec plaisir,* lui dit-il, *la bonne conduite que vous avez tenue dans ces derniers temps où tant d'autres se sont mal conduits. Je vous en sais gré et cela me confirme dans l'opinion que j'avais conçue de votre caractère.*

Voilà les sentiments qu'il emporte à l'île d'Elbe : la conviction que tout à l'heure, dès que sa santé sera rétablie, l'Impératrice le rejoindra et lui amènera son fils, la certitude que cette santé, ainsi que Corvisart le lui a affirmé sur l'honneur, oppose le seul obstacle à la réunion et que, grâce au même Corvisart, cet obstacle va être levé. Il est d'autant mieux fondé à prendre une telle opinion qu'il a laissé Marie-Louise plus libre de sa décision. A Caulaincourt qu'il lui a envoyé, il a recommandé itérativement de ne pas la presser de le rejoindre, de laisser à cet égard, les résolutions naître de son cœur, car, a-t-il dit plusieurs fois, je connais les femmes et surtout la mienne ! Au lieu de la cour de France telle que je l'avais faite, lui offrir une prison, c'est une bien grande épreuve ! Si elle m'apportait un visage triste ou ennuyé, j'en serais désolé. J'aime mieux la solitude que le spectacle de la tristesse ou de l'ennui : si son inspiration la porte vers moi, je la recevrai à bras ouverts ; sinon, qu'elle reste à Parme ou à Florence, là où elle régnera enfin. Je ne lui demanderai que mon fils. A cela, Marie-Louise a répondu en chargeant le duc de Vicence d'assurer Napoléon de son affection, de sa constance, de son désir de le rejoindre le plus tôt possible et de sa résolution de lui amener son fils dont elle promet de prendre le plus grand soin.

A Rambouillet, le temps a passé plutôt mal que bien. La duchesse qui a dû, sur les instances de l'Impératrice, se résigner à faire le voyage de Vienne, est venue à Paris pour ses préparatifs. Mme de Luçay l'a suppléée, mais il n'est plus temps de rien tenter, car le 20, Napoléon a quitté Fontainebleau. Le 22 arrivent, aussitôt après le roi de Prusse, les Autrichiens chargés de conduire Marie-Louise jusqu'à Vienne. Le 23 on part, mais on ne va que jusqu'à Grosbois ; l'empereur d'Autriche vient y prendre congé de l'Impératrice. Grosbois ! quel choix on fait là et quels souvenirs on évoque ! Bien des gens de la Maison en profitent. Sous prétexte d'offrir leurs hommages à l'Impératrice déchuë, ils obtiennent d'être présentés à l'empereur régnant. On séjourne le 24, car on n'a pas les passeports que Caffarelli est allé chercher à Paris et les voici :

*De par Son Altesse Royale
Monsieur, Lieutenant général du
Royaume*

*Le Commissaire des Affaires Étrangères,
Invite les autorités civiles et militaires à laisser
passer librement*

*Monsieur le comte Caffarelli, général de division
Se rendant à Vienne pour accompagner*

S. M. l'Impératrice Marie-Louise

Et à lui donner aide et protection en cas de besoin.

Donné à Paris, le 24 Avril 1814.

*Le Commissaire
des Affaires Étrangères,*

Par le Commissaire : Comte de la Forest.

Le chef du Secrétariat,

Bayneval.

Le lendemain, 25, l'Impératrice prend le chemin de Vienne : sa suite se compose uniquement de la duchesse et de Mme Brignole, de Saint-Aignan, Bausset et Corvisart, puis de Méneval et de Caffarelli, deux femmes rouges, Mmes Hurault et Rabusson, et deux femmes noires ; d'autres suivront. Les domestiques sont en nombre et la livrée. En cinq étapes : Provins, Troyes, Châtillon, Dijon, on arrive à Bâle. Les troupes autrichiennes sous les armes rendent les honneurs, et, par excès de zèle, les commandants autrichiens voudraient qu'on illuminât les villes. Le 30 avril, l'Impératrice Marie-Louise passe la frontière de ce qui fut son empire.

De Provins, le 25, elle écrit à Napoléon une lettre qu'il recevra seulement un mois après à l'île d'Elbe ; de Bâle, le 2 mai, elle transmet à son père une note que l'Empereur a expédiée de Fréjus pour réclamer le Trésor particulier, l'argenterie et la bibliothèque pillés à Orléans. Elle reste dans les sentiments où elle était au départ de Blois : triste, agitée, toute au remords de n'avoir pas eu l'énergie de remplir son devoir et de rejoindre l'Empereur. Durant le voyage — par Schaffouse, Zurich, Constance, Waldsee — **sa tristesse redouble ; ses nuits sont troublées par de pénibles insomnies, son visage est souvent baigné de pleurs...** Elle confesse, les larmes aux yeux, à Méneval, qu'elle a manqué de résolution et qu'aucune raison n'aurait dû retarder son départ de Blois pour Fontainebleau. Jusqu'à la frontière autrichienne, elle reçoit des honneurs et des hommages, mais, en Tyrol, c'est une sorte de triomphe, un vrai délire, sa voilure dételée à l'entrée de chaque ville et traînée par la foule, la continuelle acclamation des peuples à l'otage revenue. Elle ne s'en émeut ni ne s'en réjouit, et sa pensée reste fidèle. A quatre lieues de Vienne, à Molk, elle trouve Maria-Ludovica : **Dieu protège notre chère Louise.** dit cette bonne amie, qui s'est si réjouie du retour des rois légitimes. A Schœnbrunn, ses sœurs, ses frères, ses oncles l'accueillent comme une ressuscitée., comme la belle princesse échappée de la caverne de l'ogre. Mais l'ogre ne lui semble pas si déplaisant et elle regrette

bien des choses : les splendeurs des Tuileries, les marchands de Paris, le trône écroulé, la France, même le mari. Pendant les six semaines qu'elle passe à Schoenbrunn, très isolée des Autrichiens et dédaignant les tendresses dont sa famille parait la combler, elle vit presque exclusivement dans sa petite cour française, avec laquelle on lui laisse pleine liberté d'agir et de se mouvoir ; elle voit à plusieurs reprises le comte de Lobau qui a été retenu prisonnier au mépris de la capitulation de Dresde ; elle reçoit fréquemment des lettres de l'Empereur et elle y répond exactement. Malgré sa belle-mère, qui essaie de lui démontrer comme elle se trouverait bien d'un séjour dans un château de Bohême et d'une cure à Carlsbad, elle tient obstinément à Aix, d'où elle viendra à Parme et à l'île d'Elbe où l'Empereur l'attend au mois d'août. N'a-t-il pas à Vienne trouvé une alliée inattendue en la grand'mère de sa femme, Marie-Caroline de Naples, qui prêche à Marie-Louise que, si l'on s'oppose à son départ, **il faut qu'elle attache les rideaux de son lit à sa fenêtre et qu'elle s'enfuit déguisée**, qu'elle doit rejoindre son mari ; car, **lorsqu'on est mariée, dit-elle, c'est pour la vie.**

Le 15 juin, lorsque l'empereur François revient en vainqueur, Marie-Louise obtient qu'il lui renouvelle l'autorisation d'aller à Aix. Le 28, elle écrit à Mme de Luçay : **Je pars demain pour les eaux où je compte être dans les premiers jours de juillet**, et si, retardée par une indisposition de Mme Brignole, elle laisse, le 30, partir la duchesse, Saint-Aignan et Corvisart, c'est pour les rejoindre presque tout de suite. Elle part, en effet, le 6 juillet. Elle voyage incognito sous le nom de la duchesse de Colorno, mais avec ses voitures aux armes françaises et ses gens à livrée napoléonienne. Sous prétexte que son fils peut l'embarrasser, on l'a gardé à Vienne. C'est une attention qu'on a, et c'est un otage qu'on tient. L'empereur d'Autriche a lui-même désigné pour l'accompagner et lui servir de mentor le vieux prince Nicolas Esterhazy, vraiment digne de cette confiance. Au dernier moment, cette nomination est rapportée. La chancellerie autrichienne — avec une arrière-pensée qui ne peut être soufflée que par une femme — substitue au prince Esterhazy le général comte de Neipperg qui commande une division à Pavie et qui reçoit l'ordre de se rendre à Aix.

C'est cet Adam-Albert comte de Neipperg qui, depuis 1797, semble, dans les obscures régions où il se meut, avoir proposé pour but à sa vie l'abaissement de Bonaparte et entretient avec lui une sorte de rivalité étrange et secrète. Elevé à Paris, où sa mère, née Hatzfeld-Wildenberg-Werther, est morte en 1783, officier, tout jeune, dans les troupes autrichiennes en Belgique, il a, dans une rencontre, été fait prisonnier par les Français, qui lui ont, d'un coup de sabre, crevé l'œil droit sur lequel depuis lors il porte un bandeau noir. Ce furent ses débuts. En 1797, il est en Tyrol, chef d'état-major de Loudon, et, sans l'armistice consenti par l'archiduc Charles, il eût, dit-il, forcé Bonaparte et son armée à capituler. En juin 1800, il est à Alexandrie avec Mélas auquel il prétend inspirer de combattre jusqu'au bout. Fin juillet, il est avec Saint-Julien à Paris et, peut-être seul chargé du secret de sa cour, mène **l'artificieuse négociation** qui permet à l'Autriche d'attendre les subsides anglais pour reprendre les hostilités. Après une apparente disgrâce, il est décoré, en 1802, de la croix de Marie-Thérèse ; trois ans plus tard, il prend la part la plus active à la campagne ; en 1807 et 1808, commandant le cordon autrichien en Galicie, il est en lutte perpétuelle avec Davout qui le qualifie : **un des intrigants les plus effrontés que l'on puisse rencontrer** : il est dès lors si bien signalé par sa haine contre l'Empire que Napoléon sait son nom et écrit de lui : **M. de Neipperg est publiquement connu pour avoir été l'ennemi des Français ; c'est lui qui a fait désertier un petit**

chirurgien neveu de Percy ; en 1810, attiré vers Paris, semble-t-il, par quelque dessein romanesque, il se fait attacher à l'ambassade extraordinaire de Schwarzenberg. et s'introduit aux Tuileries, à telle enseigne que, le 7 juin, il est officiellement présenté à Leurs Majestés, et que, le 26 juillet, il est décoré de l'aigle d'or de la Légion. Au mois de novembre de la même année, accrédité comme ministre d'Autriche près du roi de Suède, il s'emploie à la tâche, d'ailleurs facile, d'acquiescer aux coalitions futures le concours de Bernadotte ; en avril 1812, peut-être est-ce lui qui vient chercher Marie-Louise à Dresde et à Prague et se fait attacher à sa personne : en 1813, il est ministre à Naples et c'est lui qui, le 11 janvier 1814, fait signer à Murat le traité de trahison : le 16 avril, c'est lui qui, aux avant-postes de l'armée franco-italienne, vient avec le comte de Warlenberg, trouver Eugène pour l'inviter à abandonner une cause désespérée. Partout où il y a un ennemi à susciter à Napoléon, on le trouve ou on le soupçonne : car il échappe, ne se vante pas et agit. Dans la sphère où il évolue, nul ne contribue davantage à la chute ; nul ne semble en éprouver une telle joie, comme la revanche d'une haine privée. Et, en même temps, c'est un personnage de roman qui enlève des femmes partout où il pisse et court à travers l'Europe les aventures galantes ; avec ses quarante-deux ans, son œil crevé et son bandeau noir, l'homme irrésistible, une façon de Don Juan à qui la pudique Autriche pardonne toutes ses fredaines, dont elle légitime les cinq enfants, dont elle accueille presque la femme, — celle-là, Thérèse Pola, qu'à Mantoue, en 1801, il a enlevée à son mari le sieur Remondini, de Brescia, et qu'il n'a épousée qu'en 1813. Tel est l'homme que la Chancellerie désigne à l'Archiduchesse-Impératrice, fille aînée de Sa Sacrée Majesté Impériale, pour guide, pour chevalier, pour compagnon. Avant six mois, dit Neipperg à sa maîtresse en quittant Milan, je serai son amant et bientôt son mari.

Il ne fallut pas six mois...

Marie-Louise a pris son voyage comme à dessein par les résidences d'exil des Bonaparte : à Munich elle a soupe avec Eugène et la vice-reine ; à Baden elle a rencontré Louis ; à Payerne, elle a vu Jérôme ; à Allaman, elle a séjourné chez Joseph. Le 10 juillet, elle arrive à Genève, accompagnée seulement de Mme Brignole, de Méneval, de Mlle Rabusson, femme rouge promue lectrice, et du fiancé de celle-ci, le docteur Héreau. De Genève, pendant six jours, elle fait à Chamonix et aux glaciers de Savoie, une excursion qui l'enchantait. Le 17, passant par Carrouge où Neipperg à cheval vient la saluer et prendre possession de ses fonctions, elle fait son entrée à Aix où elle retrouve, avec le reste de sa maison, Corvisart, Isabey et Mme de Montebello. C'est avec eux qu'elle passe sa vie, car, au premier aspect, Neipperg lui a fort déplu. Elle est partagée entre le désir d'aller à Parme où elle souhaite infiniment régner et être libre, et la velléité, déjà plus confuse, de rejoindre l'Empereur à l'île d'Elbe ; si elle en forme encore le projet, elle le subordonne aux ordres qu'elle recevra de son père et à l'établissement qu'on lui a promis à Parme et qui forme à présent l'objet de toutes ses ambitions. Par malheur pour ses bonnes résolutions, Méneval s'en est allé à Paris, et la vie qu'elle mène à Aix n'est de nature ni à les suggérer, ni à les affermir. Quoique son habitation, celle qu'occupait Hortense les années précédentes, soit en dehors de la ville, dans cet Aix qui est resté français, où elle se trouve dans les pays de la domination du roi de France, elle prend sa part de tous les divertissements publics et, mêlée au monde cosmopolite d'une ville d'eaux, elle se conduit, non pas à la façon d'une impératrice — et de l'Impératrice des Français découronnée depuis deux mois, exilée à la fois de son

mari et de son fils, — mais à la façon, d'une jeune élégante qui s'émancipe et s'étourdit. Au milieu de ce désastre de l'Empereur, de l'Empire et de la France, elle s'amuse. Dans ses voitures aux armoiries d'empire, aux laquais à livrée impériale, elle va, en compagnie de Mme de Montebello qui ne la quitte point, aux bals qu'on donne par souscription ; elle organise des excursions, elle reçoit et offre des fêtes champêtres. A la fin, elle fait tant de bruit que, à Paris, le duc de Berry se fâche et que, le 9 août, Talleyrand écrit à Metternich **que la saison des eaux ayant été bien complète pour Mme l'archiduchesse, il conviendrait que son séjour ne se prolongeât pas**. On a pensé de même à Vienne, et, vers le 15, elle reçoit de Metternich une lettre où son père lui interdit d'aller à Parme et lui ordonne de revenir en droiture. Corvisart, Isabey et Mme de Montebello l'ont quittée à ce moment même. Méneval est toujours à Paris. Elle est seule, livrée à Neipperg qui, chargé de la reconduire à Vienne, désigné uniquement à sa confiance, lui prêche la soumission par qui seule, dit-il, elle peut obtenir des souverains alliés, maîtres du monde, un établissement, une couronne et l'indépendance. Pour gagner l'île d'Elbe, si elle y songeait encore, quel moyen ? Neipperg n'est-il pas expressément chargé **de l'observer pour le cas où elle voudrait aller trouver son mari et alors, après des représentations, passer à la défense absolue si elle persistait**. Il faut donc qu'elle parle, mais, pour éviter les fêtes du Congrès où elle jouerait un méchant rôle, elle voyagera en Suisse, elle passera des jours à Genève, elle fera des excursions dans l'Oberland, elle verra des reines qui ont jeté leur couronne par-dessus les mers et des princesses qui se sont fait enlever. Bausset, qui l'a rejointe après un infructueux voyage à Parme, est goutteux, d'ailleurs en continuelle admiration devant ce qui s'élève. Méneval s'oublie à Prangins près de Joseph. Nul secours à attendre du dehors ; c'est à soi seul à se défendre. Neipperg est aimable, empressé, tout brillant de la volonté de plaire, tout ardent d'obtenir encore cette suprême vengeance ; il est infatigable aux excursions ; il fait passer des soirées charmantes ; il chante délicieusement ; il est romantique, plein de mystères, héroïque et sentimental ; il prend une influence décisive que récompensera au retour à Vienne le titre de chevalier d'honneur de l'Impératrice.

Qu'elle ait cédé dès lors, peu importe ; elle est livrée, elle a un maître. Petitement et par degrés, on efface autour d'elle tout ce qui est de l'Empereur : d'abord les armoiries de ses voitures, les boutons armoriés de ses laquais ; puis, son père exige la promesse qu'elle communiquera toute lettre venant de l'île d'Elbe ; puis, qu'elle n'écrira pas sans son assentiment à l'Empereur. A chaque fois, Neipperg affirme que, si elle se rend, on lui donnera Parme, on lui permettra d'y vivre, d'y tenir sa cour, d'y être indépendante et libre. Ces fêtes dont elle entend le bruit, où elle n'est pas conviée et dont elle regarde les splendeurs par le trou du plafond, ces plaisirs qu'on prend sans qu'elle y ait part et qui traversent son appartement sans qu'on la salue au passage, ce déploiement d'un luxe dont elle a commencé à jouir et dont brusquement elle se trouve sevrée, n'est pas encore un moyen qu'on prend pour la tenter ? Elle a vingt-trois ans et elle est femme ; père, belle-mère, frères, sœurs, tous les souverains d'Europe guettent sa chute pour lui en faire un triomphe... C'est de la pitié qu'elle mérite et non de la haine.

Alors, entre elle et Napoléon un silence s'établit que rompt à peine, au 1er janvier 1815, une lettre insignifiante pour des nouvelles de l'enfant. Puis, délibérément, la rupture se consomme, sans un mot qui en avertisse. Qui sait si quelque jour on ne trouvera pas dans quelque archive par quoi l'on sut rassurer cette conscience timide et enlever les derniers scrupules ?

Presque jusqu'à la fin de 1814, l'Empereur a cru qu'elle allait arriver. Au début, la conviction était si forte qu'il a envoyé à Parme, pour le service de l'Impératrice, cinquante cheveau-légers et un nombre de chevaux d'attelage. Lorsqu'il s'installe, il désigne les meilleures chambres, les plus fraîches, les plus jolies, pour l'appartement de l'Impératrice. Dans le plan de la maison de Porto-Longone, il en réserve six pour elle. A Porto-Ferrajo, il veut qu'on se presse d'élever l'étage, afin que l'Impératrice le trouve prêt. Ce sera pour août sans doute, et on tirera alors les feux d'artifice. N'aura-t-elle pas, à ce moment, fini sa saison d'eaux, et, puisque, au lieu d'aller en Toscane, elle a voulu venir à Aix et qu'on l'a laissée libre, quelle raison pour qu'elle retarde ? D'ailleurs, n'en a-t-on pas là l'assurance, tout entière écrite, signée de la main de l'empereur d'Autriche ? En août, comme elle n'arrive pas, il commence à s'inquiéter. Il expédie, avec une lettre, le colonel Laczinski : *Ecrivez à Méneval, dicte-t-il à Bertrand, que j'attends l'Impératrice à la fin d'août, que je désire qu'elle fasse venir mon fils et qu'il est singulier que je ne reçoive pas de ses nouvelles, ce qui vient de ce qu'on retient les lettres ; que celle mesure ridicule a lieu probablement par les ordres de quelque ministre subalterne et ne peut pas venir de son père ; toutefois, que personne n'a de droit sur l'Impératrice et son fils.*

Dix jours après, il n'y tient plus. Dans les fidèles de la Garde, il a le capitaine Hurault, qu'il a marié à une femme rouge de l'Impératrice, Mlle Katzener ; il le fait venir, lui parle, lui donne ses instructions. *Hurault ira à Aix et partout où sera l'Impératrice. Il s'arrangera de manière à n'être pas retenu. Il faut qu'il arrive à Aix et qu'il se trouve chez sa femme ou chez Méneval sans qu'on puisse s'en douter.* Hurault part sur l'*Inconstant*, se débrouille, parvient à Aix, fait passer la lettre qu'il apporte, mais il est dénoncé à Neipperg par Mme Brignole, arrêté, dirigé sur Paris, où le directeur général de la Police lui interdit de retourner à l'île d'Elbe, mais lui permet, après quelque temps, de rejoindre sa femme à Schœnbrunn.

A la fin, le 28 août, l'Empereur reçoit des nouvelles. Le 31 juillet, Marie-Louise a confié à Bausset, qui allait à Parme, une lettre qui arrive un grand mois après ; vers le 10 août, par une autre voie, elle a expédié une autre lettre où elle annonce qu'elle est contrainte de retourner à Vienne et d'obéir à son père, mais avec des assurances de tendresse et de prochain retour. L'Empereur en reprend courage : il compte qu'une correspondance va s'établir régulièrement et donne des adresses d'intermédiaires à Gènes : c'est bien inutile. Cette lettre du 10 est la dernière qu'il recevra.

Septembre passe tout entier dans un silence qui l'exaspère. Le 10 octobre, il se détermine à écrire au grand-duc de Toscane. C'est celui-là qui fut si longtemps son courtisan, ce grand-duc de Wurtzbourg qu'il menait à sa suite dans ses voyages à travers l'Empire, qu'il logeait dans ses palais, qu'il associait à ses plaisirs, qu'il traitait comme un ami avant de le traiter comme l'oncle préféré de sa femme. Il l'a connu grand-duc de Toscane et l'a ménagé en 1796 ; il l'a maintenu, à travers toutes les révolutions, en état de souverain, à Salzbourg ou à Wurtzbourg, alors qu'il destituait de leurs trônes les autres archiducs. Il a pris si grande confiance en son amitié qu'en 1809, songeant à arranger l'Autriche à sa guise, il lui en réservait la couronne. C'est le témoin de son mariage, de la naissance du roi de Rome, le parrain par procuration de son fils, et, à chaque occasion, de quels présents ne l'a-t-il pas comblé ! A présent, voici l'unique service qu'il lui demande en échange de tant de services qu'il lui a rendus :

Monsieur mon frère et très cher oncle, lui écrit-il, n'ayant pas reçu de nouvelles de ma femme depuis le 10 août, ni de mon fils depuis six mois, je charge le chevalier Colonnade cette lettre. Je prie Votre Altesse Royale de me faire connaître si elle veut permettre que je lui adresse tous les huit jours une lettre pour l'Impératrice et m'envoyer en retour de ses nouvelles et les lettres de Mme la comtesse de Montesquiou, gouvernante de mon fils. Je me flatte que, malgré les événements qui ont changé tant d'individus, Votre Altesse Royale me conserve quelque amitié. Sicile veut bien m'en donner l'assurance formelle, j'en recevrai une sensible consolation. Dans ce cas, je la prierai d'être favorable à ce petit canton qui partage les sentiments de la Toscane pour sa personne. Que Votre Altesse Royale ne doute pas des sentiments qu'elle me connaît pour elle ainsi que de la parfaite estime et de la haute considération que je lui porte ; qu'elle me rappelle au souvenir de ses enfants.

À une telle lettre — et de ce ton si humble, si fier et si touchant — pas de réponse, mais la lettre destinée à Marie-Louise transmise à l'empereur d'Autriche. Celui-ci l'ouvre, la garde quatre jours, la remet à la fin à sa fille, mais lui interdit de répondre. Napoléon apprend la violation de son cachet, la défense qu'a reçue sa femme, la surprise par ce père de ses secrets conjugaux ; il n'écrira plus, mais, par des négociants et des banquiers, il aura encore les nouvelles que Méneval fera passer à Bertrand. Cela est dangereux. Avec ses quatre cents hommes, le prince de l'île d'Elbe reste un épouvantail pour les trois millions de soldats des rois d'Europe. A la première occasion, on le déportera quelque part, très loin. Talleyrand a déjà proposé une des Açores : **C'est à cinq cents lieues d'aucune terre**. D'autres disent Sainte-Hélène, et l'on hésite sur le pire climat. Ainsi, que reste-t-il du traité du 11 avril et des solennelles promesses reçues en échange de l'abdication ? Les Bourbons n'ont pas payé un centime de la rente de deux millions ; ils ont gardé le Trésor particulier et jusqu'aux bijoux personnels de l'Impératrice, aux livres de l'Empereur. De Corse, Brulart prépare des attaques de barbaresques prétendus, racole les *briganti* des maquis, les lâche sur l'île d'Elbe. A Vienne, on délibère sur la déportation définitive, et l'empereur d'Autriche déclare que ce vaincu n'a plus droit à une famille, n'a plus de femme et n'a plus de fils.

C'est de Grenoble, le 8 mars, que Napoléon date la réponse à la lettre qu'au jour de l'an il a reçue de sa femme ; elle ne parvient pas ; de Lyon, le 11, nouvelle lettre, à laquelle il joint ses proclamations : il dit ses forces, l'enthousiasme du peuple, donne rendez-vous à sa femme et à son fils à Paris, où il sera le 21. Remise au général Bubna par un officier du 7^e Hussards, cette lettre, tous les souverains et les ministres la tiennent et la lisent ; l'Impératrice seule ne la voit pas. De Paris, le 22, par un des secrétaires de l'ambassade d'Autriche, il écrit ; le 26, par Montrond, il écrit : c'est la lettre que Mme de Montesquiou et Méneval brûlent pour que Marie-Louise ne la livre pas à son père ; le 28, il écrit, et c'est cette lettre : **Ma bonne Louise, je suis maître de toute la France ; tout le peuple et toute l'armée sont dans le plus grand enthousiasme. Le soi-disant roi est passé en Angleterre... Je passe toute la journée des revues de 25.000 hommes. Je t'attends pour le mois d'avril. Sois à Strasbourg du 10 au 20 avril. Le 1^{er} avril, par Flahaut, il écrit, mais, en même temps à l'empereur de Russie et à l'empereur d'Autriche ; et, s'il saisit l'occasion de parler de paix à celui-ci, c'est d'abord sa femme et son fils qu'il réclame : Je connais trop, dit-il, les principes de Votre Majesté, je sais trop quelle valeur elle attache à ses affections de famille pour n'avoir pas l'heureuse confiance qu'elle sera empressée, quelles que puissent être d'ailleurs les dispositions de son cabinet et de sa politique, de**

concourir à accélérer l'instant de la réunion d'une femme avec son mari, d'un fils avec son père. Le 4, il écrit : Ma bonne Louise, je t'ai écrit bien des fois, je t'ai envoyé F... (Flahaut) il y a trois jours. Je t'expédie un homme pour te dire que tout va très bien. Je suis adoré et maître de tout. Il ne me manque que toi, ma bonne Louise, et mon fils. Viens donc de suite me rejoindre par Strasbourg. Le porteur le racontera quel est l'esprit de la France. Adieu, mon amie, tout à toi.

Ce sont là des dates certaines ; il existe sûrement d'autres lettres ; celles-ci, du 8, du 11, du 22, du 20, du 28 mars, du 1er et du 4 avril, marquent seulement les points de repère. Dans une agitation qui se contient à peine, l'Empereur accumule les billets et multiplie les émissaires. Enfin, il va peut-être avoir des nouvelles. Hurault, accouru de Vienne à la première annonce du débarquement, arrive à la fin de mars, mais il ne sait rien ou ne veut rien dire. Vers le 15 avril, Montrond apporte une lettre de Méneval : *L'esprit de l'Impératrice, dit Méneval, est tellement travaillé qu'elle n'envisage son retour en France qu'avec terreur ; tous les moyens ont été employés depuis six mois, pour l'éloigner de l'Empereur.* En effet, après avoir obtenu d'elle, le 12 mars, une lettre officielle par laquelle elle s'est déclarée absolument étrangère aux projets de Napoléon et s'est mise sous la protection des puissances, — ce qui a permis au représentant de l'empereur d'Autriche de signer, sans rendre son maître odieux, la déclaration du 13, proclamant Napoléon au ban de l'Europe, — on l'a récompensée en lui assurant solennellement, en dépit des réclamations de la ci-devant reine d'Etrurie, la possession des duchés de Parme, avec un revenu de douze cent mille francs jusqu'au moment où elle recevra l'administration de ses Etats ; la possession, d'ailleurs, est viagère et ne passera pas à son fils.

Là-dessus, elle a déclaré à Méneval *qu'elle a pris une résolution irrévocable, celle de ne jamais se réunir à l'Empereur.* Elle refuse donc de recevoir les lettres que Napoléon lui adresse, disant qu'elle ne le pourrait faire que pour les montrer à son père, qu'elle ne veut pas aller en France, qu'elle en a l'horreur, que son père lui-même n'aurait pas le droit de l'y forcer. L'impression de la chute, du revirement brutal des opinions, des acclamations changées si tôt en insultes, de l'instabilité de ce peuple, de l'infamie de ces courtisans, est chez elle ineffaçable et reste atroce, et, dans cette haine qui lui est venue et qu'en vérité il faut bien au moins comprendre, sinon excuser, chez une Autrichienne si brusquement et si peu de temps Française, c'est tout juste si elle ne confond pas l'Empereur. En tout cas, de l'homme qui lui a attiré toutes les émotions, toutes les fatigues, tous les déboires qu'elle a éprouvés et qu'elle reçoit encore, du mari qui n'a pas même su lui rester fidèle en échange de la captivité où il l'a mise, de l'aventurier couronné dont la fortune seule pouvait — et dans quelle mesure ! — faire excuser l'alliance, elle ne veut plus qu'on lui parle. Si jamais elle l'a aimé, — et elle l'a aimé, — à présent, c'est fini. C'est à de telles cruautés pour l'ancien amour que le nouveau se montre chez les femmes.

Que pourrait raconter de plus fort Ballouhey qui arrive peu après Montrond ? Que dira de plus Méneval qui, ayant quitté Vienne le 6 mai, arrive à Paris vers le 10 ? L'Empereur pourtant, qui d'abord ne veut pas comprendre, ne se lasse pas de l'interroger : le premier jour, de midi à six heures du soir ; les jours suivants, depuis la toilette jusqu'au lover parfois retardé de deux heures. Mais Méneval est discret et ne dit pas tout, et l'Empereur ne tient pas à tout apprendre. *Tout ce qu'il dit de l'Impératrice est plein de convenance et de ménagements pour elle. Il la plaint des épreuves auxquelles elle a été exposée ; il va au-devant de ce que Méneval pourrait dire dans son intérêt et ne met pas en doute que ses sentiments pour la France et pour lui n'aient été violentés. Il ne réclame pas sa*

femme contre son gré. Il n'essaiera pas de la contraindre. Un moment il a pensé attester, devant les Chambres et le pays, la félonie de l'empereur d'Autriche, il a fait préparer les pièces où éclate l'injustice qu'on lui fait en retenant sa femme et son fils. Par égard pour la femme, semble-t-il, il remet, après la victoire ou la défaite, à redemander son enfant.

Il ne se plaint pas et n'entend pas qu'on le plaigne, car ce serait la critiquer ou l'attaquer. A présent, elle est devenue comme un être qu'il a rencontré dans une vie antérieure, un être aimé mais disparu, rentré dans l'ombre, perdu dans la nuit. Entre eux, une sorte d'abîme s'est ouvert : comme après les définitives ruptures entre amant et maîtresse, même ceux qui se sont le mieux aimés, un brouillard s'élève qui, s'il voile bientôt à la femme tout le passé, laisse à l'homme seulement un souvenir vague, reconnaissant et attendri. La femme, le jour où, aux eaux de Baden, on apprend l'aventure du *Bellérophon*, l'hospitalité anglaise et la définitive déportation, répond à ceux qui l'en instruisent : *Je vous remercie, je savais la nouvelle que vous m'annoncez. J'ai envie de faire une promenade achevai à Merkenstein. Croyez-vous qu'il fasse assez beau pour la risquer ?* L'homme, durant les six années que va durer encore son agonie, à chaque fois que son souvenir se portera vers cette tête blonde, — et c'est chaque jour, — ne trouvera pour l'évoquer que des mots de tendresse, de reconnaissance et de regret. Il sait à présent que par elle, on l'a attiré sur le gouffre où il s'est perdu ; il a compris quel rôle on a fait jouer à cette femme et comme d'elle tout s'est trouvé néfaste ; mais il ne la rend pas responsable ; il l'excepte de l'anathème ; il la voit toujours tendre et facile, parée des roses qui seyaient à son teint clair, timide et franche, soumise surtout et complaisante. *Il n'est pas de jour où elle ne reparaisse dans ses conversations ; pour peu qu'elles se prolongent, elle finit tôt ou tard, de manière ou d'autre, par y être quelque chose ou en devenir l'objet. Il n'est point de circonstance, de plus petit détail intime relatif à elle qu'il ne répète cent fois.* A travers les pompes triomphales et les majestueux cortèges, dans les palais dorés, sous les ombrages de Saint-Cloud et de l'Elysée, il se plaît à la suivre et à la faire valoir. Si brisés que soient à présent ces liens que jadis, en l'attendant, il symbolisait au plafond de son salon de San-Martino, en donnant pour thème au décorateurs deux pigeons attachés à un même lien dont le nœud se resserre à mesure qu'ils s'éloignent, il lui semble que, dans ce cœur qu'il a cru jadis tout à lui, subsiste au moins la trace de l'ancien amour. Chaque fois qu'un de ses compagnons vient à le quitter et s'embarque pour l'Europe, il le charge d'une tendresse pour elle. A Las Cases il écrit : *Si vous voyez un jour ma femme et mon fils, embrassez-les ; depuis deux ans, je n'en ai aucunes nouvelles directes ni indirectes.* A O'Meara, il donne ce billet : *S'il voit ma bonne Louise, je la prie de permettre qu'il lui baise les mains.* Gourgaud, Mme de Montholon, Piontowski. Santini, les domestiques qui partent, ont des commissions pareilles. A des jours, lorsqu'un bâtiment d'Europe jette l'ancre, il interrompt le travail, il attend fiévreusement, persuadé qu'il va recevoir des lettres d'elle. Trouve-t-il, dans un journal anglais, quelque note qui la concerne, le récit d'un accident qui lui est arrivé par sa manie d'équitation, il se fait expliquer l'article jusqu'à trois fois, et, toute la journée, demeure inquiet et affecté. Le 15 avril 1821, lorsque la délivrance approche avec la mort et i qu'il les écoute venir, il écrit : *J'ai toujours eu à me louer de ma très chère épouse l'Impératrice Marie-Louise. Je lui conserve, jusqu'au dernier moment, les plus tendres sentiments. Je la prie de veiller pour garantir mon fils des embûches qui environnent encore son enfance.* Dans l'état A qu'il joint au Testament, il écrit : *Je lègue à l'Impératrice Marie-Louise mes dentelles.* Le 28 avril, il dit à Antommarchi : *Je souhaite que vous*

prenez mon cœur, que vous le mettiez dans l'esprit de vin, que vous le portiez à Parme, à ma chère Marie-Louise. Vous lui direz que je l'ai tendrement aimée, que je n'ai cessé de l'aimer... Et comme, malgré tout, il est un homme, donc qu'il se déçoit et se trompe toujours à la femme, il croit qu'elle l'aime toujours, il n'en peut, il n'en veut douter, plaçant là comme le suprême orgueil de son humanité qui expire. Il prétend emporter dans la mort la consolation de cet amour fidèle, il berce son agonie de ce mensonge, — qui sait ? peut-être de cette illusion. Car on n'a point osé tout lui dire, et surtout il n'a pas voulu tout savoir. N'est-ce pas le mieux qu'il ait pu faire, et, pour s'épargner de souffrir par la femme, est-il d'autre moyen que la bannir de sa pensée ou, pour si peu qu'on l'y ait admise, se rendre sur elle obstinément aveugle ?

Elle, à l'heure où elle apprend la mort, dans ces ténèbres à dessein épaissies où l'on a égaré sa conscience, elle a presque un sursaut et un éveil. J'avoue, écrite-elle, que j'en ai été extrêmement frappée. Quoique je n'ai jamais eu de sentiment vif d'aucun genre pour lui, je ne puis oublier qu'il est le père de mon fils et que, loin de me maltraiter, comme tout le monde le croit, il m'a toujours témoigné tous les égards, seule chose que l'on puisse désirer dans un mariage de politique. J'en ai donc été très affligée, et quoiqu'on doit être heureux qu'il ait fini son existence malheureuse d'une manière chrétienne, je lui aurais cependant désiré encore bien des années de bonheur et de vie — pourvu que ce fût loin de moi. C'est là le dernier mot, le mot sincère qui explique l'entier malentendu qui fut entre eux. Elle, archiduchesse mais Allemande, s'est soumise au mariage de politique ; elle y fût restée vraisemblablement fidèle — comme elle le fut invariablement et jusqu'à la mort, aux deux liaisons d'amitié contractées à Paris avec Mme de Montebello et Corvisart — si l'époux, imposé d'abord, puis accepté, ne s'était trouvé éloigné par des circonstances qui ont fait reparaître toutes les antipathies de race et d'éducation, toutes les hostilités patriotiques et familiales ; elle a éprouvé pour cet époux les sentiments qui conviennent, mais dont aucun n'est vif. Elle eût souhaité qu'il vécût pour elle, ne s'occupât que d'elle, qu'il partageât ses goûts de chant, de musique, de dessin, de promenades et de belle nature, qu'il l'encensât, la glorifiât, la mît sur un piédestal, tandis que seulement il l'y a fait monter près de lui. Comme toute femme, elle a subi avec contrainte que l'homme avec qui elle vivait lui fût supérieur par l'intelligence et par le cœur, et qu'il ne s'abaissât pas au-dessous d'elle. Toutes impressions de politique, de nationalité, de noblesse, de haine de la France mises à part, et aussi tous les souvenirs de captivité, de servitude, de fatigues sans fin, d'émotions, de larmes et de désespoir, sur ce cerveau allemand fort épris de littérature, qui sait si le romantisme, en sa pleine mode à Vienne, n'a pas exercé son influence, et si Neipperg, avec sa pelisse de hussard, son bandeau noir, ses aventures et ses talents d'agrément, n'a pas apparu à Marie-Louise infiniment plus romantique que Napoléon ?

Car Napoléon, après l'orgueil joyeux de violer sa fortune et cette vierge ce qui il l'a incarnée, a aimé sa femme d'une façon conjugale, en plein repos, sans extase et sans poésie. Il y a porté, comme il a dit, un cœur trop bourgeois. Il lui a donné des fêtes somptueuses, il l'a menée en des voyages impériaux, il lui a fait de belles cérémonies, mais le reste du temps, il l'a traitée en bonne épouse, dînant avec elle, et si elle l'eût désiré, faisant lit commun, car c'est son droit. Pour le reste, rien du compagnon qu'elle eût rêvé. Les aventures qu'il a n'ont rien du roman, c'est l'Histoire ; il chaule faux, ses dessins sont des gribouillages et il ne s'entend pas mieux à la belle conversation qu'aux compliments et aux galanteries. N'est-ce pas qu'il a, au fond de lui, une idée première de la vie

conjugale très corse, très pareille, toutes proportions gardées, à la conception qu'il en a prise d'enfance et dont il n'a été détourné qu'en apparence par sa passion, puis sa tendresse pour Joséphine, *la maîtresse*. Ici, c'est l'*épouse* ; ici, il se trouve dans le sérieux de la vie et hors de la passion et il revient, par une pente naturelle, à ce qui a été la formule primitive qu'il a reçue de la famille.

Le mari suit ses affaires, ses habitudes, ses besoins d'esprit, ses goûts d'ambition ; la femme reste à la maison, tient le ménage, élève les enfants ; on est bons amis, même très tendres quand on se retrouve, mais la communauté de vie n'est que physique et ne s'étend point aux idées. A Paris, il a vu que bien des femmes trompaient leurs maris et, comme il veut, pour quantité de raisons, ne point douter que la sienne ne soit fidèle, il ne s'en rapporte pas à sa vertu et la met dans l'impossibilité physique de voir tout autre homme. Cela vient par surcroît, mais l'idée corse prédomine, l'atavisme et l'éducation corses. Un ennemi perspicace a remarqué qu'il y avait en sa vie familiale *ces nuances que l'on rencontre plus particulièrement dans les familles bourgeoises italiennes*. Lui-même, en disant que *son cœur était demeuré à sa place pour les sentiments de famille*, ne donne-t-il pas la clef de son caractère, car, où a-t-il connu la famille, sinon en Corse, et quels sentiments de famille peut-il éprouver hormis à la façon corse ?

Et n'est-ce pas tout corse aussi cette idée que, subordonnée et obéissante, courbée au moindre désir du maître, réjouie seulement par les fêtes où il lui donne entrée, satisfaite par ses succès et contente par sa gloire, l'épouse, par cela seul qu'elle est devenue mère, pour défendre son petit, trouvera en soi toutes les ressources, devinera tous les pièges, éventrera toutes les embûches et, prenant aux dents son lionceau pour l'arracher aux chasseurs, prudente, ingénieuse, calculée, le sauvera ou mourra près de lui. Telles il a vu des mères là-bas, telles il en sait ; mais Marie-Louise n'est pas plus l'épouse comme il la conçoit que la mère comme il l'imagine. Qu'est-elle donc ?

Elle est une Allemande de vingt-trois ans, princesse du sang impérial d'Autriche — et lorsqu'elle s'est trouvée avoir à choisir entre la misère, l'exil, la captivité, la vie solitaire avec le mari déchu, et l'indépendance, des litres, une principauté, de l'argent et la vie somptueuse avec un favori poétisé, elle a préféré le premier lot au second, et plutôt que devenir la femme de l'usurpateur, *l'ogresse de Corse*, elle est restée Sa Majesté la Princesse Impériale d'Autriche, archiduchesse Marie-Louise, duchesse régnante de Parme, Plaisance et Guastalla. Elle a cru prendre le bon lot : pour la gloire de régner à Parme et d'y continuer les Farnèse, elle a renoncé à paraître devant l'histoire l'épouse de Napoléon le Grand et la mère de Napoléon II. — Oui, mais l'histoire, c'est lorsqu'on est mort, et elle a voulu vivre.

D'ailleurs, si elle se dépouille des préjugés et s'élève à la justice, que dira-t-elle, l'histoire ? Que cette fille d'Autriche, sacrifiée par les aristocrates à leur cause, a été sincère en sa haine première contre Napoléon, comme elle l'a été en son amour pour lui ; qu'elle fut la victime des rois, non leur complice ; que le rôle qu'elle a joué, elle l'a joué au naturel, et que, si elle y a mérité leurs applaudissements, si elle y a gagné leur flétrissante récompense, au moins n'a-t-elle jamais compris qu'après l'avoir engagée pour représenter Iphigénie, on lui réservait d'être Dalila. L'histoire dira que celle enfant a désiré, a presque voulu rejoindre l'Empereur, mais qu'en employant toutes les supercheries, en séduisant tous les en tours, en faisant agir toutes les autorités, l'amie, le médecin, le père, le mari, on l'a entraînée sur un marais où, peu à peu, elle s'est enlisée. Dans la boue grasse et fétide, ses pieds se sont pris, et elle n'a pu marcher vers l'austère

devoir que le malheur rendait sacré. Et puis, durant qu'elle écoutait des paroles d'amour, d'indépendance, même d'ambition, peu à peu, sans assez se débattre ni s'insurger, elle a glissé dans ce borbier si avant qu'elle y a trouvé une couronne.

A présent, à Parme, le gouffre est refermé, la boue s'est affermie ; l'herbe y croit épaisse et drue ; des violettes sans nombre y fleurissent, et, seul, leur parfum léger qui évoque l'Empereur et ses gloires, appelle au souvenir le nom de Marie-Louise.

FIN DE L'OUVRAGE